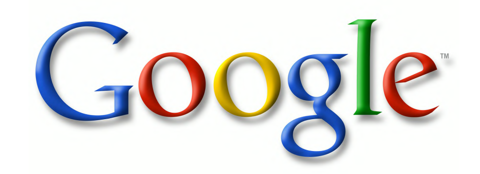
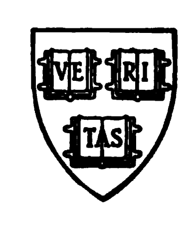
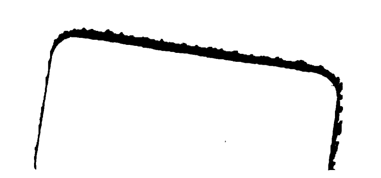



VE
RI
TAS

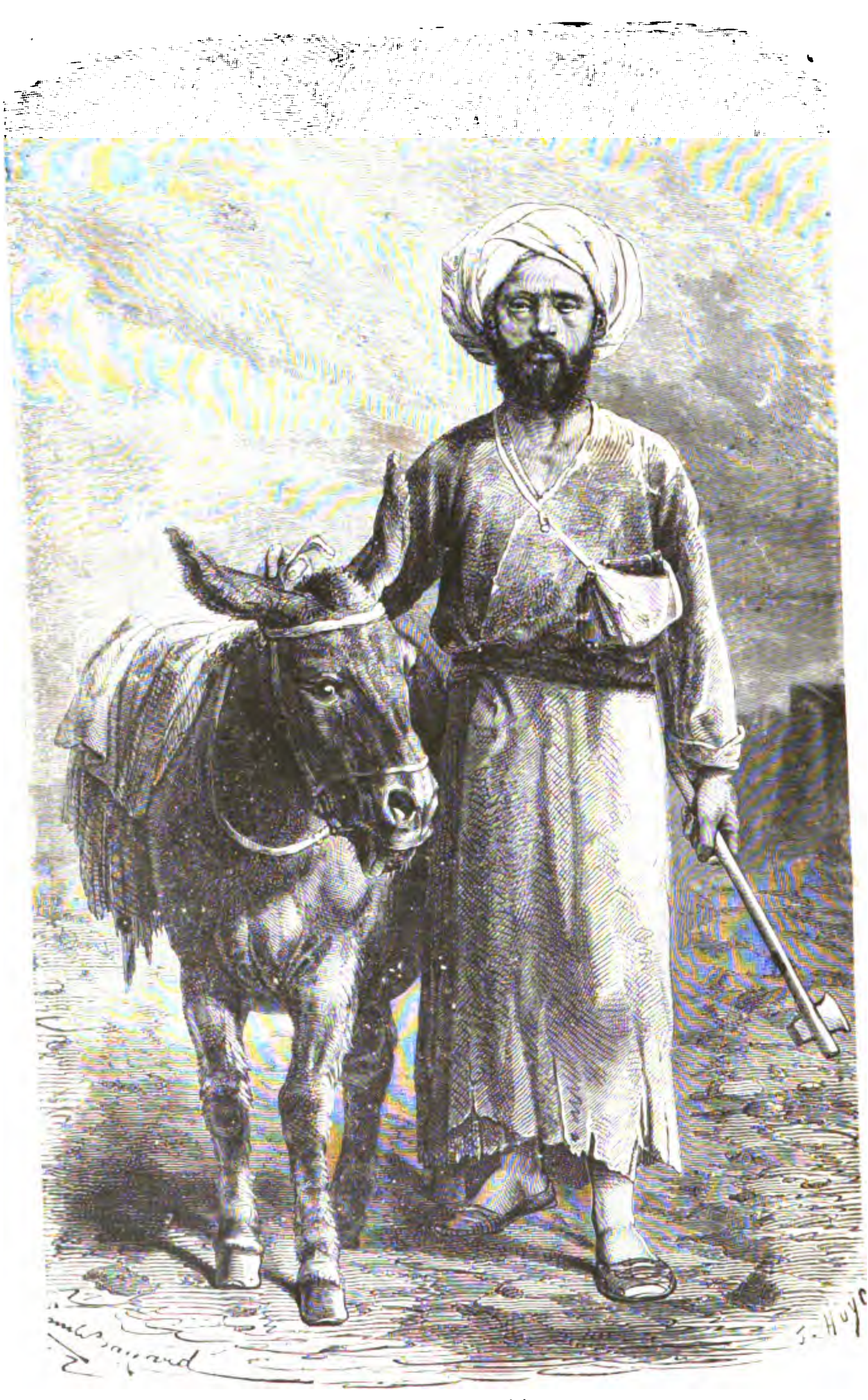


VOYAGES

D'UN FAUX DERVICHE

DANS L'ASIE CENTRALE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



Arminius Vambéry.

0

ARMINIUS VAMBÉRY

VOYAGES D'UN FAUX DERVICHE

DANS L'ASIE CENTRALE

DE TÉHÉRAN A KHIVA, BOKHARA ET SAMARCAND

PAR LE GRAND DÉSERT TURKOMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
SELON LE VOEU DE L'AUTEUR

PAR

E. D. FORGUES

ILLUSTRÉ DE 34 GRAVURES SUR BOIS
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
1865



A M. CHARLES SCHEFER

PREMIER SECRÉTAIRE INTERPRÈTE DE S. M. L'EMPEREUR

PROFESSEUR DE PERSAN A L'ÉCOLE IMPÉRIALE ET SPÉCIALE

DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

HOMMAGE ET DÉVOUEMENT

INTRODUCTION.

Je suis né en 1832 dans la petite ville hongroise de Duna Szerdahely, située sur une des plus grandes îles du Danube. Porté de bonne heure, et par un instinct particulier, à l'étude de la linguistique, je m'étais occupé des différents idiômes qui se parlent en Europe et en Asie; j'explorai tout d'abord avec ardeur les riches domaines des littératures orientales et occidentales. Plus tard, je m'intéressai aux influences réciproques que les langues exercent les unes sur les autres, et on ne doit pas s'étonnerqu'en vertu du vieux proverbe, —*Nosce teipsum*,— mon attention se soit principalement dirigée sur l'origine et les affinités de ma langue natale.

On n'ignore pas que le Hongrois appartient à la tige dite Altaïque; en revanche, on n'a pas encore tranché la question de savoir s'il est de la branche Tartare ou de la Finnoise. Cette solution qui nous intéresse, nous autres Hongrois[1] au double point de vue de la science et de la nationalité, fut le principal

1. L'opinion d'après laquelle nous allons chercher en Asie les congénères restés jadis à l'arrière-garde de nos émigrations nationales est, selon moi, complétement erronée. Un pareil objet, dont la réalisation serait chimérique, ainsi que le démontrent surabondamment l'ethnographie et la philologie modernes, trahirait une ignorance grossière chez l'homme qui se le serait proposé. Nous ne voulions que fixer la construction étymologique de notre idiôme, et par conséquent nous renseigner exactement sur ceux auxquels le rattache une incontestable parenté.

1

mobile qui me conduisit vers l'Orient. Je me proposais de déterminer, par une étude pratique des langues vivantes, le degré de parenté qui m'avait tout d'abord frappé comme existant d'une manière positive entre les dialectes hongrois et turco-tartare, lorsque je les étudiais encore au jour indécis de la théorie. Je me rendis d'abord à Constantinople. Une résidence de plusieurs années dans des familles turques et de fréquentes visites dans les écoles et les bibliothèques de l'Islam firent bientôt de moi un véritable turc, je pourrais même dire un Efendi. Le progrès de mes recherches linguistiques me poussait de plus en plus vers les profondeurs les moins accessibles des régions orientales, et lorsque je fus ainsi amené à risquer un voyage dans l'Asie centrale, il me sembla convenable de conserver ce caractère d'Efendi et de parcourir l'Orient sous les dehors d'un indigène.

Je n'en dirai pas davantage pour expliquer le but dans lequel j'ai traversé les divers pays situés entre le Bosphore et Samarkand. Les déterminations astronomiques ou géologiques n'étaient point de mon domaine et, par cela même que j'avais adopté le rôle d'un Derviche, elles me devenaient impossibles. Mon attention se portait de préférence sur les relations sociales et politiques, les usages, les mœurs, le caractère des races qui habitent l'Asie centrale. Je me suis efforcé d'en donner une esquisse fidèle dans les pages qu'on trouvera ci-après. Bien que j'y aie consigné, — autant que les circonstances le permettaient et dans la mesure des connaissances que j'avais précédemment acquises, — tout ce que j'ai pu me procurer de renseignements géographiques et statistiques, elles ne renferment pas, à mes yeux, ce que mon voyage a produit de plus essentiel. Je me réserve, après les avoir plus longtemps laissé mûrir, d'en soumettre les principaux fruits à l'appréciation du monde savant. Ce sont ces recherches philologiques, — et non les faits relatés dans le livre actuellement donné au public — que je regarderai toujours comme la véritable récompense d'une entreprise éminemment hasardeuse. Pendant bien des mois,

vêtu de haillons, à peine nourri, exposé à périr de misère, menacé des plus affreux supplices, j'ai subi ou affronté ce que la vie a de plus redoutable. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir trop étroitement circonscrit mes desseins et de n'avoir pas embrassé mon sujet dans des proportions assez vastes; mais lorsqu'on se propose un objet bien défini, les sacrifices de ce genre deviennent inévitables. En pareil cas, il ne faut pas perdre de vue cet ancien adage : *Non omnia possumus omnes.*

Novice dans le métier d'écrivain, je me suis simplement proposé de raconter, tandis que le souvenir m'en était encore présent, ce que j'avais pu voir ou entendre chez des peuples qu'on visite rarement. Si peu ambitieuses que fussent mes visées, je n'ose me flatter d'avoir réussi, et je me recommande à l'indulgence du lecteur. Il pourra sans doute me trouver en faute, et j'ai à craindre que la petite somme de lumières jetées par moi sur quelques particularités ethnographiques ne lui paraisse une bien pauvre compensation pour les souffrances que j'ai endurées; — je lui demanderai néanmoins d'avoir présent à l'esprit que je reviens d'un pays où celui qui écoute est regardé comme un impudent, — où toute question passe pour un crime — et où il m'était interdit, sous peine de mort, de prendre ostensiblement une seule note.

Afin d'éviter des interruptions fatigantes, j'ai cru devoir partager ce livre en deux grandes divisions. La première comprend le récit de mon voyage de Téhéran à Samarkand et de Samarkand à Téhéran. On trouvera dans la seconde plusieurs chapitres sur la géographie, la statistique, les relations sociales et politiques des divers états centro-Asiatiques. Toutes deux, je l'espère, offriront un intérêt égal; car si d'un côté j'ai suivi des routes où aucun Européen ne m'avait encore devancé, je touche de l'autre, dans mes Notices, à des sujets très-légèrement effleurés jusqu'ici dans les ouvrages où il est question de l'Asie centrale.

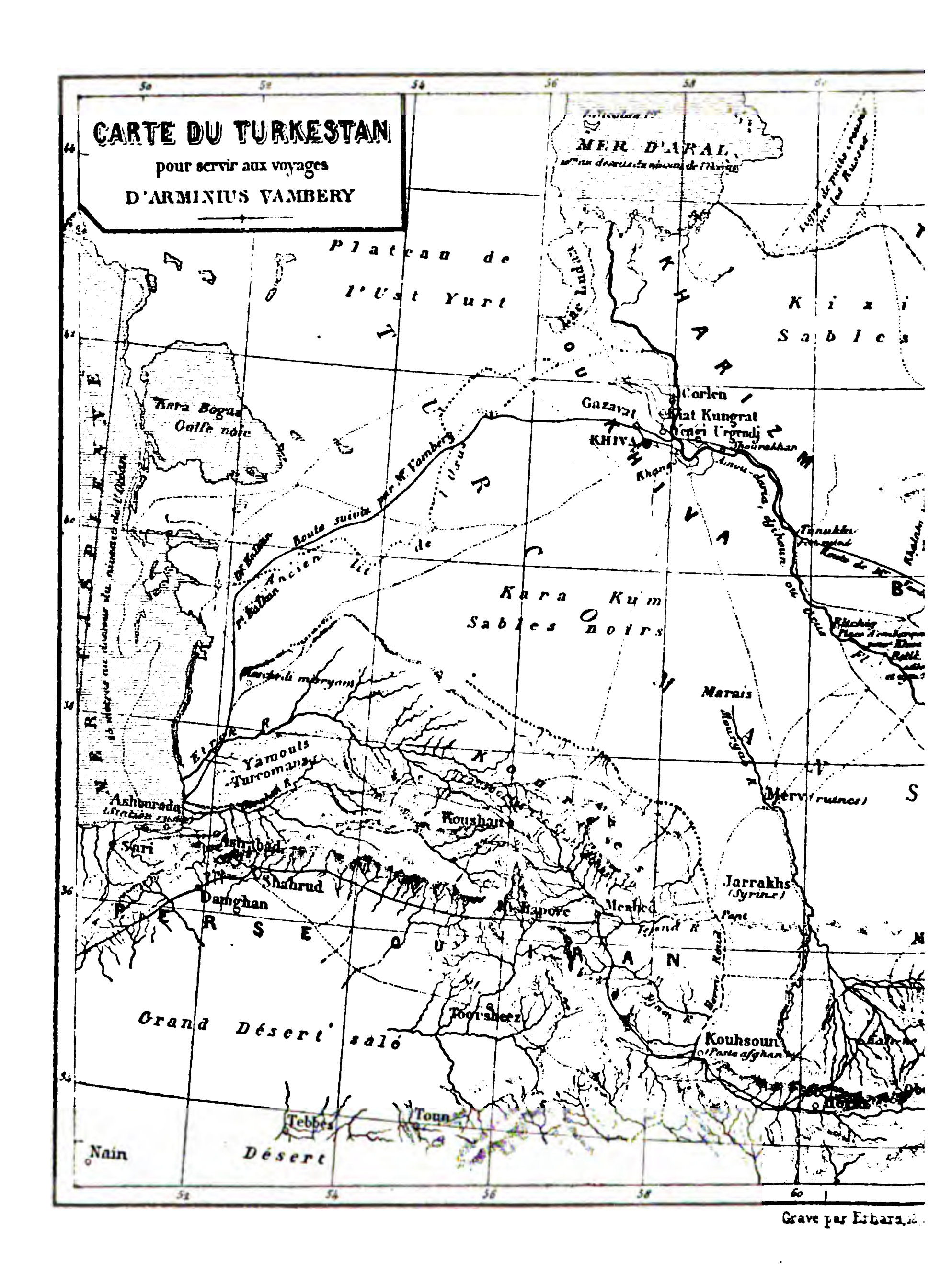
Il me reste à exprimer une chaleureuse reconnaissance pour les personnes dont le bienveillant accueil, dès mon arrivée à

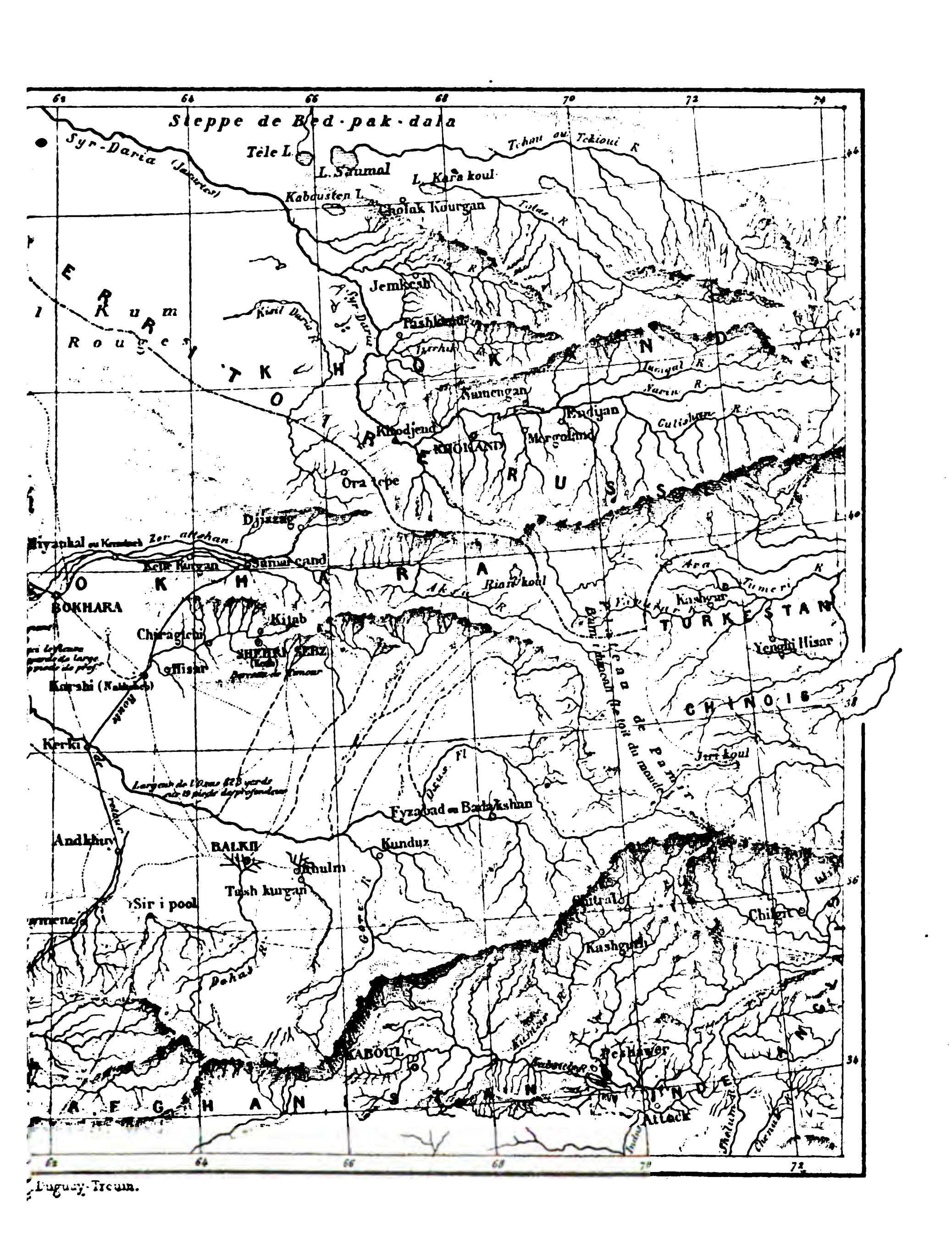
Londres, a facilité la publication de ce livre. J'inscrirai tout d'abord ici les noms de sir Justin et de lady Sheil. J'ai trouvé chez eux, avec l'hospitalité orientale, la cordialité généreuse qui est l'apanage du caractère britannique, et le souvenir de leurs bontés est à jamais gravé dans mon cœur. Ma dette n'est guère moindre envers sir Roderick Murchison, ce Nestor de la géologie, le vicomte Strangford, si haut placé parmi les Orientalistes, et M. Layard, sous-secrétaire d'État. Dans l'Asie centrale, c'était avec des bénédictions que je payais les services reçus ; ici je n'ai pour m'acquitter que de simples paroles ; au moins sont-elles sincères et viennent-elles du fond de mon cœur.

A. Vámbéry.

Londres, 28 septembre 1864.




CARTE DU TURKESTAN
pour servir aux voyages
D'ARMINIUS VAMBERY
MER D'ARAL
Plateau de l'Ust Yurt
Kara Bogaz
Golfe noir
Route suivie par M. Vambery
Ancien lit de
Kara Kum
Sables noirs
Gazavat
KHIVA
Corlen
Kungrat
Yenghi Urgendj
Marais
Merv (ruines)
Ashourada
Sari
Astrabad
Shahrud
Damghan
Koushan
Meshed
Jarrakhs
Kouhsoun
Toorshecz
Grand Désert salé
Tebbes
Toun
Nain
Désert
Yamouts
Turcomans
PERSE
KHORASAN
TURCOMANS
KHIVA
Grave par Erhard



Duguay-Trouin.

VOYAGES

D'UN FAUX DERVICHE

DANS LES KHANATS

DE L'ASIE CENTRALE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

La Perse au mois de juillet. — Comme on chevauche en dormant. — Physionomie générale de Téhéran. — Hospitalité de l'ambassade turque. — Souvenirs du Bosphore. — Les envoyés de France et d'Angleterre. — Voyages diplomatiques de Ferrukh-Khan. — Avances de la Belgique et de la Prusse. — La mission italienne. — Campagnes de Dost Mohammed. — Retards forcés. — Excursion à Shiraz.

... Je marchais, et mes compagnons flottaient
comme des branches par l'effet du sommeil.

(Victor Hugo. *Omalahben Aiéds.*)

Pour peu qu'on ait voyagé en Perse vers la mi-juillet, on comprendra facilement le bonheur que j'éprouvais à me dire que j'avais achevé la traversée de Tébriz à Téhéran. Elle ne compte guère qu'une quinzaine de stations, et treize suffiraient peut-être à la rigueur; mais de l'une à l'autre quand on se

traîne lentement, sous un ciel de feu, au pas d'une mule pesamment chargée, sans autre spectacle que celui de ces plaines arides et désolées qui constituent la presque totalité du territoire Persan, une indicible lassitude vous accompagne. La déception est amère pour celui qui garde encore présentes à l'esprit les descriptions poétiques de S'adi, de Hafiz et de Khakani, plus amère encore si l'Orient ne vous a été révélé que par les éblouissantes fantaisies de Goëthe, de Victor Hugo ou de Thomas Moore[1].

Nous étions seulement à deux stations de Téhéran lorsque notre *djilodar* (ou chef de caravane) eut l'heureuse idée de convertir en étapes de nuit nos marches diurnes. Mais cet expédient lui-même avait ses inconvénients : la fraîcheur des heures sombres est favorable au sommeil, l'allure pacifique de nos bêtes n'a rien qui réveille, et c'est tout au plus si en se cramponnant à elles, — ou parfois même en se laissant garrotter comme un ballot — on évite d'être précipité sur les pierres aigües qui pavent le sentier inégal. Habitué à cette variété de tortures, l'Oriental trouve moyen de sommeiller assez doucement, n'importe la selle et n'importe la monture, — cheval ou chameau, âne ou mulet, — et je me suis bien souvent égayé à voir filer devant moi, leurs pieds rasant la terre, et la tête appuyée au cou de ces patients animaux, mes compagnons de voyage maigres et dégingandés dans leurs longues robes flottantes. Cette position incommode n'empêche pas un vrai Persan de faire la sieste avec une tranquillité parfaite et de franchir ainsi mainte station sans trop en avoir conscience. Malheureusement, à l'époque dont je parle, la nécessité, mère d'invention, ne m'avait pas encore départi les ressources qu'une longue et pénible expérience devait me fournir plus tard, et pendant que la plupart de mes voisins cheminaient ainsi, tout en reposant, je me livrais à la studieuse contemplation des *Kervankusch* et des *Pervins*[2], guettant avec une impatience inexprimable le point du ciel où allaient émerger le *Suheil* et le *Sitarei Subh*[3]; l'aurore en effet nous annonçait toujours la proximité de la

1. Allusion à l'*Ost-Westlicher Divan*, aux *Orientales*, et à *Lalla-Rookh*.
2. Nom persan des Pléiades.
3. Canope et l'Étoile du matin.

station et le terme provisoire de notre supplice. On ne s'étonnera donc pas que je fusse dans une assez étrange condition, le 13 juillet 1862, aux approches de la capitale Persane. Nous nous arrêtâmes à un couple de *miles* anglais, sur le bord d'un ruisseau, pour permettre à nos bêtes de s'abreuver. La halte réveilla mes compagnons qui tout en frottant leurs yeux endormis, me désignèrent, dans la direction du Nord-Est, le site où devait se trouver Téhéran. Je vis, en effet, s'élever de ce côté une vapeur bleue qui montait vers le ciel par colonnes élongées dans l'intervalle desquelles je discernais, çà et là, le contour de quelque dôme vaguement étincelant. A la longue, le voile brumeux disparut par degrés, et j'eus le bonheur de contempler devant moi, dans sa nudité désolée, le *Daroul Khilafe* ou Siége de Souveraineté.

J'y fis mon entrée par la *Dervaze No* (porte No) et n'oublierai certainement pas de sitôt les mille obstacles à travers lesquels il fallut me frayer passage. Anes, chameaux, mulets chargés de paille, d'orge ou de ballots de marchandises tant européennes qu'indigènes, s'avançaient de toutes parts dans la plus étrange confusion et obstruaient l'accès même de la porte. Ramenant mes jambes sous moi sans quitter la selle, et criant à tue-tête comme mes voisins : *Khaberdar! Khaberdar!* (prenez garde) je réussis, mais non sans difficulté, à pénétrer dans la ville. Je longeai le bazar et j'arrivai enfin au palais de l'ambassade turque, sans avoir reçu aucune atteinte sérieuse, dans cette foule compacte où les coups de bâton, et même les coups de sabre, s'échangaient avec une libéralité surprenante.

Qu'allait faire à l'ambassade turque un sujet du royaume de Hongrie, missionnaire scientifique de l'Académie de Pesth? Ma préface répond à cette question et je suis obligé d'y renvoyer le lecteur, — nonobstant la répugnance traditionnelle qui s'attache, dit-on, à toutes les préfaces.

Haydar Efendi, autrefois chargé de missions diplomatiques à Saint-Pétersbourg et à Paris, représentait alors le sultan à la cour du Shah. Il était au nombre des personnes que mon séjour à Constantinople m'avait fait connaître. Mais, outre ces relations personnelles, je lui apportais plusieurs lettres de ses amis les plus intimes, et comptant sur l'hospitalité turque

mainte et mainte fois mise à l'épreuve, j'étais à peu près sûr de trouver bon accueil auprès de lui. Je regardais en conséquence l'ambassade ottomane comme ma résidence future; aussi, en apprenant que les membres dont elle était composée habitaient déjà leur *yailar*, ou résidence d'été, à Djizer (huit *miles* de Téhéran) je me bornai à changer d'habits, et après un repos de quelques heures que je m'accordai en compensation de plusieurs nuits d'insomnie, je me remis en route sur un âne que j'avais loué pour une promenade à la campagne. Au bout de deux heures, je me trouvais sous une magnifique tente de soie, en présence des Efendis qui étaient sur le point de se mettre à table. Amicalement reçu par l'ambassadeur et par ses secrétaires, je pris place à leur banquet que le contraste me faisait trouver splendide, et l'entretien, qui ne tarissait guère, nous ramena bientôt sur les rives enchantées du Bosphore. Stamboul et ses magnifiques paysages, le sultan et son autorité mitigée, flatteurs souvenirs à évoquer si près de Téhéran! Aussi dans le cours de la conversation, trouvâmes-nous à comparer fréquemment les institutions, la vie sociale et les mœurs privées des deux grandes monarchies mahométanes.

Pour quiconque se livre à ses premières impressions, l'Iran, qui a servi de sujet à tant de poésies enthousiastes n'est, somme toute, qu'un effroyable désert, auprès duquel la Turquie apparaît comme une espèce d'Eden. J'accorderai, si l'on veut, au Persan la courtoisie extérieure, la promptitude et la vivacité d'esprit qui manquent à l'Osmanli; mais chez ce dernier existent, par compensation, une intégrité, une estimable franchise que son rival ne possède point. Le Persan peut revendiquer les privilèges d'une organisation poétique et d'une civilisation qui remonte aux époques les plus lointaines. La supériorité de l'Osmanli lui vient de ses rapports avec l'Occident, de l'étude qu'il consacre aux langues européennes, et des dispositions progressives en vertu desquelles il cherche à s'assimiler chaque découverte faite par les savants étrangers.

Notre conversation se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain et les jours suivants je fus présenté aux diverses ambassades. Je trouvai l'envoyé impérial, comte de Gobineau, sous une petite tente dressée dans un jardin entouré de murs,

où la chaleur était littéralement intolérable. Le représentant de l'Angleterre, M. Alison, occupait des quartiers beaucoup plus comfortables dans le parc de Gulahek que son gouvernement venait d'acheter pour lui. Il se montra fort bien disposé pour moi et, fréquemment assis à sa table hospitalière, l'occasion me fut donnée de me demander pourquoi les diplomates anglais se distinguent généralement de leurs collègues par la bonne installation et la splendeur de leurs établissements. Outre le personnel du corps diplomatique, je trouvai à Téhéran, lors de ce premier séjour, un grand nombre d'officiers français ou italiens, plus un ingénieur militaire au service de l'Autriche, — R. von Gasteiger, — tous employés par le Shah et pourvus d'émoluments considérables. Ces messieurs, disait-on, ne demandaient pas mieux que de se rendre utiles et possédaient en effet les qualités requises pour le devenir. Mais le bien qu'on eût pu attendre de leur présence, se trouvait complétement annulé par l'anarchie systématique du régime Persan et par les viles intrigues des employés indigènes. Ferrukh-Khan s'était surtout proposé, dans ses tournées diplomatiques en Europe, de manifester aux divers cabinets combien l'Iran avait à cœur d'être admis au sein de l'espèce de comité formé par les grands États. Il implorait, il mendiait l'assistance de tous pour infuser aussitôt que possible, dans les veines débilitées de son pays, le précieux élixir de la civilisation. On se figura partout que la Perse allait effectivement adopter les mœurs et les principes de l'Occident. Les dehors sérieux de l'ambassadeur, sa longue barbe, ses robes amples, son bonnet conique lui donnèrent auprès de nos ministres un crédit illimité. Pour faire honneur au gouvernement régulier qu'il représentait, on mit à sa disposition les officiers, les artistes, les industriels les plus éminents. Il parut même convenable de rendre, et sans tarder, les visites de l'envoyé extraordinaire du Shah. Nous vîmes, en conséquence, la Belgique expédier à grands frais un ambassadeur, chargé d'étudier les relations à former avec la Perse, de conclure un traité de commerce et de je ne sais combien d'autres combinaisons politiques, également raffinées. Je n'imagine pas qu'il ait pu tirer grand orgueil de ces négociations, ni répéter à leur sujet le *Veni, vidi, vici*, de Jules César.

Quant à visiter une seconde fois « la belle Perse, » il n'y songe pas, j'en suis certain. Après la Belgique vint la Prusse. Le savant diplomate, baron von Minutoli, à qui cette mission était échue, y trouva le terme d'une honorable carrière. Son ardeur d'érudition lui fit entreprendre un voyage dans la Perse méridionale ; à deux jours seulement de ce Shiraz que les indigènes qualifient de « céleste, » il tomba victime des miasmes pestilentiels, et sa tombe repose à Shiraz même, derrière le *Baghi-Takht*, non loin des cendres du poëte Hafiz.

Peu de jours après mon arrivée, la mission diplomatique du nouveau royaume d'Italie fit, elle aussi, son apparition. Elle ne comptait pas moins de vingt membres, répartis en trois sections, diplomatique, scientifique et militaire. L'objet qu'ils avaient en vue est encore enveloppé pour moi d'un impénétrable mystère. J'aurais de curieux détails à donner sur leur réception, mais il me semble plus à propos d'ajourner ce que j'en pourrais dire, et je reviens aux préparatifs du voyage que je projetais alors pour mon propre compte.

Grâce à mes bons amis de l'ambassade ottomane, je menais une existence fort mal assortie au rôle que je comptais prendre, celui d'un Derviche mendiant : le bien-être dont j'étais entouré commençait d'ailleurs à me peser, et après m'être reposé à Téhéran pendant une dixaine de jours, je serais bien volontiers parti sans plus de retard pour Meshed et Hérat si des obstacles, longtemps redoutés, n'étaient alors venus contrecarrer mes projets. Avant mon départ de Constantinople, j'avais appris déjà, par la presse quotidienne, que Dost-Mohammed, le souverain des Afghans, était en guerre avec son gendre et son ex-vassal, le sultan d'Hérat[1] auquel il reprochait d'avoir rompu le lien féodal en se plaçant sous la suzeraineté du shah de Perse. A tout prendre, cependant, les journaux d'Europe me semblaient avoir grossi la difficulté ; je me défiais de leurs exagérations habituelles et, mes appréhensions n'étant pas au niveau du danger réel, je n'avais pas cru devoir différer mon voyage. Mais à Téhéran, à trente-deux jours seulement du théâtre de la guerre, j'appris avec un très-grand regret que les

1. Ahmed-Khan.

opérations militaires avaient effectivement rompu toutes les communications entre les deux pays, et que, depuis le commencement du siége d'Hérat, le passage était interdit aux caravanes, bien plus strictement encore au voyageur isolé. Les Persans eux-mêmes n'osaient aventurer, sur les chemins semés de piéges, leurs marchandises et leurs personnes. Que pouvait faire un Européen dont la physionomie étrangère, même en temps de paix, éveille une foule de méfiances dans ces régions asiatiques à peine effleurées par la civilisation, et doit, alors que la guerre est allumée, offusquer singulièrement le fanatisme oriental? J'avais toute chance, venant à passer outre, d'être dépêché sans cérémonie par les féroces Afghans. En face d'une telle situation, je dus me convaincre qu'il était impossible de continuer mon chemin. Pousser vers Bokhara par les routes du Nord, c'était m'exposer à me trouver, durant la saison d'hiver, dans les solitudes inhospitalières de l'Asie centrale. Je résolus donc immédiatement d'ajourner mon expédition au mois de mars, ce qui m'assurait le bénéfice de la belle saison toute entière, et me donnait la chance possible de voir tomber dans l'intervalle les barrières que plaçait, entre Hérat et moi, le bouleversement actuel des affaires politiques. Ce fut seulement au commencement de septembre que j'accoutumai mon esprit à subir l'impérieuse loi qui m'était ainsi imposée. On comprendra sans peine combien il me semblait fâcheux d'avoir à perdre cinq ou six mois dans un pays trop fréquemment exploré, trop souvent raconté pour m'inspirer un intérêt de premier ordre. Ce ne fut donc pas à vrai dire, pour étudier la Perse, mais plutôt en vue de m'arracher à une oisiveté incompatible avec mes projets ultérieurs que, — transformé à demi et adoptant en partie le rôle auquel je me préparais, — je renonçai aux douceurs de l'hospitalité turque pour me rendre par Ispahan à Shiraz, ce qui me mettait à même de visiter, après tant d'autres, les monuments de l'antique civilisation Iranienne.



II

Retour à Téhéran. — Les Derviches et Hadjis sunnites. — J'entre en rapports avec une de leurs caravanes. — Les quatre routes. — Un parti à prendre. — Je me fais Turc. — Objections et résolution finale. — L'ambassadeur me recommande. — Visites et conseils d'Hadji Bilal. — Séance d'admission. — Délibérations sur la route à suivre. — Pronostics sinistres et dernières incertitudes. — Adieux et départ.

> Les Parthes avaient pour maxime de n'accorder passage sur leur territoire à aucun étranger.
>
> (HEREEN, *Manuel d'Histoire ancienne.*)

Vers le milieu de janvier 1863, je me retrouvai, à Téhéran, admis derechef aux bénéfices de l'hospitalité turque. Un changement s'était fait en moi; mes hésitations avaient cessé, mon parti était pris, et hâtant mes préparatifs je résolus, sans m'arrêter aux sacrifices qu'il en pourrait coûter, de donner suite à mes desseins. L'Ambassade ottomane est dans l'usage d'accorder un modique subside aux Hadjis et Derviches qui, chaque année, en nombre très-considérable, traversent la Perse pour se rendre en Turquie. Cette mesure bienfaisante est à peu près indispensable aux pauvres mendiants sunnites qui, vu la différence de secte, n'obtiendraient pas un liard des shiites persans [1]. Il s'ensuivait que l'hôtel de l'ambassade

1. Il faut bien que le lecteur inaverti se pénètre du sens de ces deux appellations. L'Islam, — nous le lui rappelons, — est partagé en deux grandes sectes

s'ouvrait presque chaque jour à de pauvres pèlerins arrivant des plus lointaines régions du Turkestan. J'éprouvais une grande satisfaction chaque fois qu'un de ces Tartares en haillons franchissait le seuil de mon appartement; je tirais d'eux, en effet, beaucoup de renseignements positifs sur leur pays natal, et leur conversation m'était fort utile pour mes études philologiques; de leur côté, ne pouvant même soupçonner ce que j'avais en perspective, ils étaient naturellement surpris et charmés de me trouver si affable. Il circula bientôt, dans le caravansérail où résidaient ces hôtes éphémères, que Haydar Efendi, l'ambassadeur du Sultan, montrait un cœur généreux; et que Reshid-Efendi (c'était là mon nom de guerre) traitant les Derviches comme ses frères, était probablement lui-même un Derviche déguisé. Une fois ces notions répandues dans le public, je n'avais pas à m'étonner que tout Hadji survenu à Téhéran se présentât chez moi d'abord, et seulement au sortir

analogues à celles qui se sont formées au sein de la religion israélite (*Rabbanim* et *Coraïm*) comme au sein du christianisme lui-même :

1° Les *Shiites*,— qu'on pourrait assimiler aux protestants, — sont essentiellement ennemis de la tradition. Ils admettent Ali et les douze Imams comme les seuls successeurs de Mahomet. Abou Bekr, Omar, Osman, ne sont à leurs yeux que des usurpateurs et des bandits. La Perse et le Khorassan (réunis sous le nom d'*Iran*), sont presque entièrement peuplés de shiites. Vient ensuite le *Touran* qui comprend les royaumes ou principautés de Bokhara, Khiva, Khokand, Tashkend, Hasrat-Sultan, Maymene, Andkhuy et Hérat. Si on retranche ce dernier pays, on a le Turkestan tout entier. Ses habitants (Osbegs, Tadjiks, Kalmouks), appartiennent tous au culte sunnite ainsi que les Arabes et les Turcs.

2° Les *Sunnites*, — traditionalistes ou catholiques de l'Islam, — reconnaissent Omar, Osman, Abou-Bekr et Ali pour successeurs du Prophète. Les shiites sont à leurs yeux de véritables hérétiques « faits pour être vendus comme des ânes ou des chevaux. » Chaque année, l'Emir et les Mollahs du Bokhara lancent un *fetwa* (une espèce de bulle pontificale), qui enjoint aux Hazarehs et aux Turkomans de « faire *tchapao* » dans le Khorassan et dans la Perse; autant vaut dire de mettre à sac les villages et cités, capturer les caravanes, ramener des esclaves, etc. Cette espèce de *lettre de marque* trouve des corsaires toujours prêts.

En hébreu, les Turkomans sont appelés « les enfants de Togarmah, » et nous lisons dans Ézéchiel (xxvII, 14) : « Ceux de la maison de Togarmah ont trafiqué dans tes foires, de chevaux, de *cavaliers* et de mules. » Ce mot de « cavaliers, » si singulièrement encadré, paraît au docteur Wolff avoir été mis là pour remplacer celui d' « esclaves, » attendu, dit-il, que les esclaves persans sont fréquemment employés comme cavaliers.

Le fait nous paraît douteux et l'interprétation bizarre. Voir au surplus les *Voyages et Aventures* de ce missionnaire hebreo-protestant, tome I, page 461, seconde édition, London 1860, Saunders, Otley and C°.

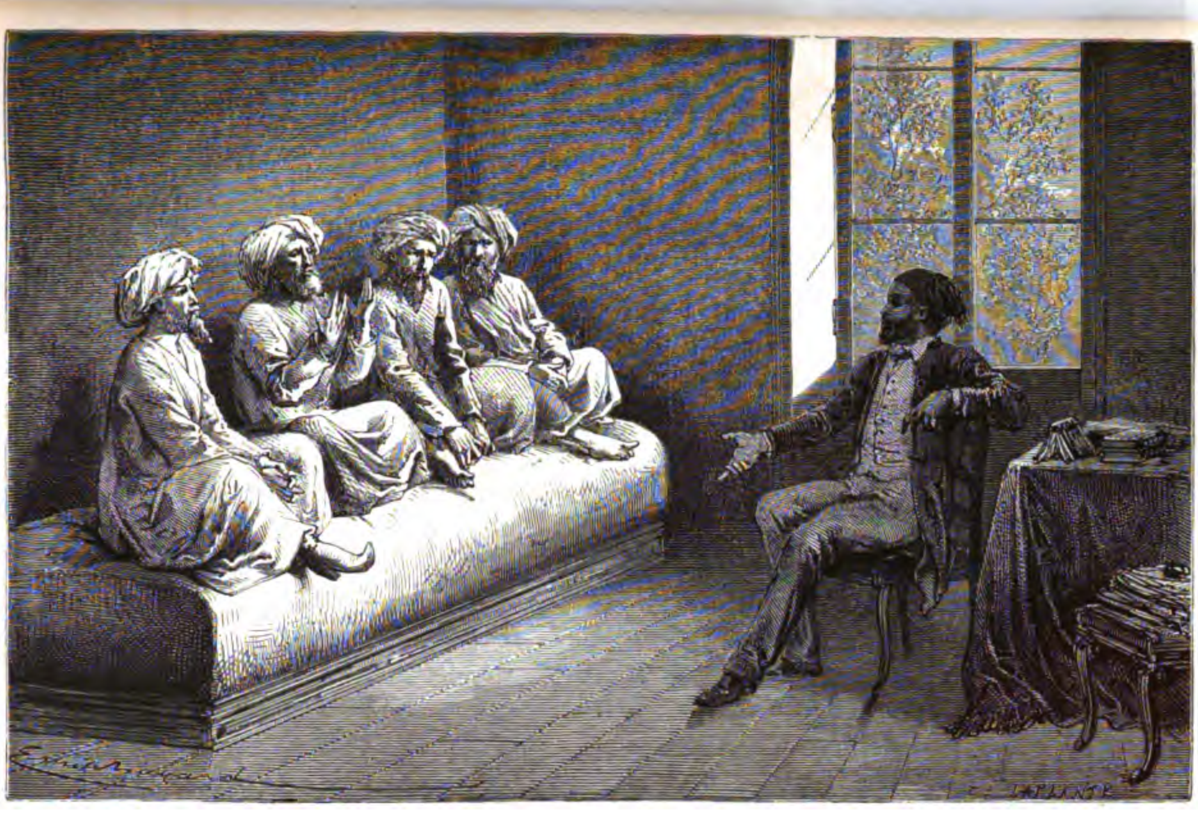
(*Note du traducteur.*)

de là chez le ministre de Turquie ; ce dernier, en effet, n'était pas toujours accessible, tandis que, par mon entremise, ils obtenaient aussitôt soit leur modeste viatique, soit la réalisation des autres vœux qu'ils pouvaient former et qui n'excédaient pas la mesure du possible.

Ce fut ainsi que, dans la matinée du 20 mars, quatre de ces pélerins se présentèrent à moi, demandant que je voulusse bien les accompagner chez l'envoyé du sultan et appuyer la plainte qu'ils comptaient porter contre les employés persans de Hamadan qui avaient prélevé sur eux, à leur retour de la Mecque, la taxe abusive dont on frappait jadis les sunnites, — pure exaction, réprouvée par le shah de Perse et depuis longtemps interdite par le Sultan. Remarquons ici que, dans la pensée de ces bons Tartares, le monde entier est tenu d'obéir à leur chef religieux, le maître de Constantinople[1]. Nos gens, formulant leurs griefs, s'exprimaient ainsi : « Nous ne demandons point d'argent à son Excellence l'ambassadeur ; l'unique objet de nos prières, c'est qu'à l'avenir les sunnites comme nous puissent visiter les Saints lieux sans être molestés. » Un langage si peu personnel avait droit de me surprendre, tenu par un natif d'Orient. Aussi étudiais-je avec soin la sauvage physionomie de mes hôtes, et je dois avouer que malgré leur extérieur inculte, malgré leurs misérables vêtements, j'entrevis chez eux je ne sais quelle noblesse native qui tout d'abord me prédisposa favorablement. Dans le cours du long entretien que nous eûmes ensemble, je pris des renseignements plus complets sur leurs collègues, sur la route qu'ils avaient suivie en se rendant à la Mecque, et sur celle qu'ils comptaient prendre au sortir de Téhéran. L'orateur de la bande était, la plupart du temps, un Hadji de la Tartarie chinoise[2], dont les haillons se dissimulaient sous un *djubbe* (ou surtout) vert fraîchement sorti de

1. Aux yeux de tous les sunnites, le khalife (ou successeur légitime de Mahomet) est celui qui possède en réalité son précieux héritage, composé premièrement de toutes les reliques conservées à Stamboul, dans le Hirkai-Seadet, par exemple, le manteau, la barbe et les dents du Prophète, perdus par lui à la suite d'un combat, des vêtements, des Korans et des armes ayant appartenu aux quatre premiers khalifes ; en second lieu, de la Mecque, Médine, Jérusalem et autres buts de pélerinage hantés par les sectateurs de l'Islam.

2. Appelée aussi Petit-Bokhara.



Première entrevue de l'auteur avec les pèlerins tartares (Sunnites) à Téhérau.

chez le tailleur; il était coiffé d'un énorme turban blanc, et la flamme de son regard, l'intelligente vivacité de ses yeux attestaient sa supériorité, reconnue d'ailleurs par le reste de ses compagnons. Chapelain ou *Imam* du Vang d'Aksu[1], il prétendait avoir double droit au titre de Hadji puisqu'il avait fait deux fois le pélerinage du Saint-Sépulcre; il me présenta officiellement celui de ses associés qui s'était placé auprès de lui et me fit comprendre que mes quatre interlocuteurs devaient être considérés comme les chefs d'une petite caravane composée en tout de vingt-quatre pélerins : « Notre société, poursuivit l'orateur, comprend à titre égal des jeunes gens et des vieillards, des riches et des pauvres, ceux-ci connus pour leur piété, ceux-là pour leur instruction, les uns clercs, les autres laïques. Nous n'en vivons pas moins du meilleur accord, étant tous natifs du Khokand ou du Kashgar, et n'ayant parmi nous aucun serpent de la race Bokhariote. » Je connaissais déjà de longue date l'hostilité que les tribus Osbeg (ou Tartares) de l'Asie centrale professent envers les Tadjik (les anciens indigènes de race persane); aussi écoutai-je, sans le moindre commentaire, cette déclaration de principes, ayant surtout à cœur de savoir à quoi m'en tenir sur les projets ultérieurs de mes hôtes: « De Téhéran chez nous, disaient-ils, il existe quatre routes: la première nous mène jusqu'à Bokhara par Astrakhan et Orenburg, la seconde par Meshed et Hérat, la troisième par Meshed et Merv, la quatrième enfin par les déserts Turkomans et le pays de Khiva. Les deux premières sont beaucoup trop coûteuses, et la guerre d'Hérat y sème aussi trop d'obstacles; il est vrai que les deux dernières offrent une foule de dangers; néanmoins c'est entre elles qu'il faut choisir, et nous vous demanderons à ce sujet un conseil d'ami. » Nous causions déjà depuis près d'une heure; je n'avais pu que goûter leurs franches explications et malgré la singularité de traits qui signalait leur origine étrangère, malgré leurs grossiers vêtements où étaient inscrites les traces d'un long et pénible voyage, — bref, malgré tout ce que leurs dehors avaient de répul-

1. L'Aksu est une province de la Tartarie chinoise. Le titre de *Vang* équivaut à celui de gouverneur.

sif, — je me demandais déjà si je ne me joindrais pas à ces hommes pour pénétrer avec eux dans l'Asie centrale. En leur qualité de natifs, je ne pouvais trouver de meilleurs guides ; ils me connaissaient déjà comme Derviche, ils m'avaient vu accepter à ce titre par l'ambassade Ottomane ; ils avaient enfin de nombreuses relations à Bokhara, la seule ville dont le séjour me parût redoutable, quand je songeais au sort tragique des voyageurs qui m'y avaient précédé. Mon parti fut pris sans beaucoup d'hésitation. Je savais que j'allais être questionné sur les motifs qui pouvaient me faire entreprendre un pareil voyage. Un Oriental pur sang, je le savais aussi, n'accepterait jamais comme valable un mobile simplement scientifique : il lui semblerait absurde, et même suspect, qu'un Efendi (l'équivalent d'un *gentleman* anglais) voulût encourir tant de risques et d'ennuis pour la réalisation d'une pensée abstraite. Les Orientaux ne comprennent pas l'inquiète curiosité des savants et ne croient pas volontiers qu'elle puisse exister. Il eût donc été fort maladroit de heurter de front, dans leurs convictions les plus chères, ces fanatiques musulmans ; et je me trouvais réduit, par là même, à user de quelque subterfuge vis-à-vis d'eux, ce dont je me serais fait scrupule en toute autre circonstance. Ceux auxquels j'eus recours étaient de nature à flatter mes futurs compagnons et calculés de manière à servir mes secrets desseins. Je leur dis, par exemple, que je nourrissais en moi depuis longtemps, sans en avoir jamais parlé à personne, l'ardent désir de visiter le Turkestan (l'Asie centrale), non pas seulement comme la source unique où la vertu de l'Islam fût demeurée à l'abri de toute souillure, mais aussi afin de contempler les saints de Khiva, de Bokhara et de Samarkand. C'était avec cette idée, leur assurai-je, que j'avais quitté le pays de Roum (la Turquie) pour me rendre en Perse, où j'attendais depuis un an les compagnons prédestinés par Dieu à faciliter mon pélerinage.

Quand j'eus fini de parler, ces braves Tartares, un moment fort étonnés, parurent se remettre peu à peu de leur stupéfaction. Désormais, disaient-ils, tous leurs doutes étaient levés ; j'étais bien ce Derviche qu'ils avaient soupçonné dès l'abord. Ils se déclaraient heureux de l'amitié que je leur

témoignais en les prenant pour guides et pour protecteurs dans une entreprise si lointaine et si périlleuse : — « Vous trouverez en nous, non-seulement des amis, mais des serviteurs, poursuivit Hadji Bilal (l'orateur en titre dont j'ai parlé). Nous devons cependant vous rappeler que les routes du Turkestan ne sont ni aussi commodes ni aussi sûres que celles de la Perse ou de la Turquie. Sur celle que nous allons prendre, on voyage souvent des semaines entières sans rencontrer une maison, sans pouvoir se procurer un morceau de pain, ni même une goutte d'eau potable. On court de plus le risque d'être assassiné ou fait prisonnier et vendu comme esclave, sans parler de celui auquel vous exposent les *tempêtes de sable* par lesquelles on peut être enterré vif. Veuillez peser, Efendi, les conséquences de votre démarche. Peut-être la déplorerez-vous un jour, et nous ne voulons à aucun prix prendre sur nous la responsabilité des malheurs qui vous arriveraient. Par-dessus tout, vous devez avoir présent à l'esprit que la plupart de nos compatriotes nous sont bien inférieurs en expérience acquise et en connaissance du monde ; nonobstant tout ce qu'on a pu vous dire de leur hospitalité, ils se méfient invariablement de l'étranger que leur envoie un pays lointain. Vous êtes-vous demandé, d'ailleurs, comment vous feriez, privé de notre assistance et livré à vos seules ressources, pour effectuer la longue traversée du retour ? » Il est facile de concevoir que ces paroles produisirent sur moi une impression assez forte. Cependant elles ne réussirent pas à m'ébranler. Je fis bon marché des appréhensions que manifestaient mes nouveaux amis, leur racontant quelles fatigues j'avais déjà subies, combien je tenais peu au bien-être dont ils me voyaient entouré, plus particulièrement encore à ces vêtements européens que nous allions être obligés d'abandonner : — « Je le sais, leur disais-je, le monde terrestre est l'équivalent d'une hôtellerie, que nous habitons à peine quelques jours[1], et d'où il faut sortir pour faire place à d'autres. Je me ris des Musulmans contemporains qui ne bornent pas leurs soucis à l'heure pré-

1. *Mihmankhanei pendjruzi*, mot à mot : « une hôtellerie de cinq jours, » expression employée par les philosophes orientaux pour caractériser le séjour que l'homme trouve ici-bas.

sente, et dont les prévisions insensées embrassent un long avenir. Emmenez-moi, chers amis! .. Ce royaume infime où l'erreur domine n'a plus aucun charme pour moi. J'en suis las, croyez-le bien, et ne demande qu'à le quitter. »

Mes instances prévalurent contre des objections de plus en plus faibles. Les chefs de la caravane m'acceptèrent immédiatement pour compagnon de voyage et, en signe d'adoption, nous échangeâmes une affectueuse accolade. Je ne saurais dire que l'accomplissement de ces rites fût de tout point agréable ; il fallut dompter la répugnance que m'inspirait naturellement le contact de ces vêtements sordides, imprégnés de mille odeurs fâcheuses. N'importe, mon affaire était réglée. Il ne restait plus qu'à voir mon hôte, Haydar Efendi, à lui communiquer mes intentions, à obtenir enfin qu'il me recommandât aux Hadjis, pour lesquels je solliciterais immédiatement une audience.

J'avais prévu que mes projets rencontreraient une vive opposition ; effectivement on me taxa de folie, en me remontrant combien il était rare qu'un étranger sortît sain et sauf des pays où je voulais me rendre. N'était-ce pas assez de cette imprudence, et fallait-il, de plus, prendre pour guides des hommes que l'espoir du moindre profit porterait sans peine à m'assassiner? Ainsi parlaient mes amis de l'ambassade, me laissant entrevoir les plus effrayantes perspectives. Cependant, une fois certains qu'ils ne parviendraient jamais à me détourner de mes idées favorites, ils substituèrent de bons conseils à leurs sinistres pronostics et cherchèrent par quels moyens ils pourraient le mieux seconder mon entreprise. Haydar Efendi donna audience aux Hadjis et, confirmant les discours que je leur avais tenus, me recommanda chaudement à leur hospitalité; il ajouta qu'une récompense leur serait acquise pour tout service rendu par eux à un Efendi, à un serviteur du Sultan, désormais commis à leur charge. Je n'assistais pas à cette entrevue, mais on m'apprit qu'ils avaient solennellement promis de remplir fidèlement leur mandat. On verra plus tard qu'ils tinrent parole. Haydar Efendi, dans le cours de la conversation, avait hautement blamé la politique de l'Émir de Bokhara[1]. Il vou-

1. Le souverain de Bokhara porte le titre d'Émir. Les princes du Khiva et du Khokand sont plus simplement qualifiés de Khans.

lut ensuite avoir la liste complète des pauvres voyageurs, entre lesquels il répartit une somme d'environ quinze ducats, — magnifique présent pour des hommes qui se nourrissent d'eau et de pain.

Il était convenu que nous partirions dans un délai de huit jours. Hadji Bilal, en attendant, venait seul me visiter, m'amenant de temps à autre quelques-uns de ses compatriotes de l'Aksu, du Yarkend et de Kashgar. On eût dit, à mon sens, des aventuriers étrangement déguisés, et non des pèlerins obéissant à une inspiration dévote. Celui d'entre eux auquel ils témoignaient le plus d'intérêt, Abdul-Kader, espèce de rustre âgé d'environ vingt-cinq ans, me fut recommandé par lui à titre de serviteur : — « Je vous le donne, disait Hadji Bilal, pour un bon et fidèle camarade, assez gauche, j'en conviens, mais susceptible d'apprendre ce que vous voudrez lui enseigner.... Tirez parti de lui pendant le voyage; il fera votre pain et votre thé, deux métiers auxquels il s'entend fort bien. » Dans le fond ce n'était pas seulement pour faire mon pain, mais aussi pour le manger que Hadji Bilal le plaçait ainsi sous mes ordres. Il s'était donné pendant le voyage un second fils adoptif, et l'appétit de ces deux jeunes gens, surexcité par de longues marches, constituait pour les ressources financières de mon nouvel ami un fardeau qu'il commençait à trouver trop lourd. Je les comblai de joie, son fils et lui, en accédant à leur requête. S'il faut tout dire, les fréquentes visites d'Hadji Bilal m'avaient mis sur mes gardes. Je le soupçonnais, le voyant tout faire pour m'accaparer, de m'envisager comme une bonne prise dont il fallait tirer tout le parti possible. D'un autre côté je n'osais, je ne voulais pas me livrer à ces méfiantes inspirations, jugeant que je le gagnerais mieux par un entier abandon. Je lui montrai la petite somme d'argent que j'emportais avec moi pour les dépenses du voyage; en même temps, je le priai de me renseigner sur le costume, l'attitude, la manière de vivre que je devais adopter pour m'assimiler le plus possible à mes compagnons de route et me dérober ainsi à l'incessante curiosité dont j'allais être l'objet. Cette demande lui fut évidemment très-agréable, et l'on peut deviner sans trop de peine quelles étranges leçons je reçus de lui.

Avant tout il me conseilla de raser mes cheveux et de changer, contre un costume Bokhariote, les vêtements turco-européens dont j'étais encore pourvu ; il fallait autant que possible supprimer les objets de literie, le linge de corps, et tout ce qui de près ou de loin ressemblait à du superflu. Je suivis exactement ses conseils et mon nouvel équipement, qui ne demandait pas de nombreux préparatifs, se trouva bientôt au complet ; trois jours avant celui qu'on avait fixé pour le départ, j'étais à même de tenter les hasards de ma grande aventure.

Dans l'intervalle, je crus devoir rendre à mes futurs associés la visite qu'ils m'avaient faite, et je les allai chercher dans le misérable karavansérai où ils étaient établis. Ils y occupaient deux petites cellules : quatorze personnes logeaient dans l'une, dix dans l'autre, et je n'avais pas encore vu tant de misère et de saleté entassées dans un aussi étroit espace. L'impression que je ressentis alors ne s'effacera jamais de ma mémoire. Fort peu d'entre eux avaient de quoi se suffire jusqu'au terme de leur voyage ; le bâton du mendiant constituait l'unique ressource de presque tous. Je les trouvai se prêtant un secours mutuel pour certaine toilette dont les détails offusqueraient l'imagination de mes lecteurs, mais qui me devint nécessaire lorsque j'eus quitté cet antre immonde.

Leur réception fut d'ailleurs des plus cordiales ; ils m'offrirent le thé, selon la coutume, et j'endurai tout au long le supplice d'avaler sans sucre un grand bol de l'eau verdâtre à laquelle ils donnent ce nom. Pour surcroît de malheur, ils voulaient me contraindre à renouveler l'opération, mais je les suppliai de m'excuser. Alors il me fut permis de serrer tour à tour dans mes bras chacun de mes nouveaux collègues. Je reçus de tous le baiser fraternel, et quand j'eus rompu le pain séparément avec chaque membre de l'association, nous nous assîmes en cercle pour délibérer sur la route à prendre. Ainsi qu'on l'a vu, nous n'avions à choisir qu'entre deux chemins, l'un et l'autre semés de périls et traversant le Désert dont les Turkomans se sont fait une patrie ; nulle autre différence que celle des tribus au milieu desquelles il faudrait passer. En prenant par Meshed, Merv et Bokhara nous abrégions très-certainement, mais il fallait affronter les tribus Tekke, les plus sauvages de

leur race, connues pour n'épargner qui que ce soit, et qui n'hésiteraient pas à vendre comme esclave le Prophète lui-même s'il venait à tomber entre leurs mains. Sur l'autre route, se trouvent les Turkomans Yomut, peuple relativement honnête et hospitalier ; mais celle-ci nous condamnait à traverser le Désert sur un espace équivalant à quarante stations, sans espoir d'y trouver une seule source d'eau douce et potable. Après quelques observations, ce fut à cette seconde alternative que s'arrêtèrent nos chefs : — « Mieux vaut, disaient-ils, lutter contre la perversité des éléments que contre celle des hommes. Nous sommes sur les voies de Dieu, et ce Dieu toujours clément ne nous abandonnera certainement pas. » Pour mettre le sceau à cette résolution définitive, Hadji Bilal implora les bénédictions d'en-haut. Tandis qu'il parlait, nous avions tous levé les mains vers le ciel, et lorsqu'il eut fini, chacun de nous, empoignant sa barbe, prononça tout haut le mot « Amen ! » La séance levée, on m'avertit que je devrais me trouver au même endroit deux jours après et de très-bonne heure, si je voulais partir en même temps que le reste de la caravane. Je revins à l'ambassade, et pendant ces deux journées, j'eus à soutenir contre moi-même une lutte des plus pénibles. Je ne pouvais m'empêcher de comparer les dangers vers lesquels j'allais courir aux résultats que mon voyage pouvait avoir ; je soumettais à l'examen le plus rigoureux les mobiles qui me poussaient en avant, n'étant pas bien certain qu'ils légitimassent une témérité comme la mienne ; mais j'étais sous une espèce de charme qui ne me permettait guère de réfléchir. En vain s'efforçait-on de me persuader que le masque religieux de mes nouveaux compagnons me dissimulait seul leur dépravation réelle ; en vain me rappelait-on, pour m'effrayer, le sort tragique de Conolly, de Stoddart et de Moorcroft, ainsi que les désastres plus récents de M. de Blocqueville qui, tombé dans les mains des Turkomans, avait eu dix mille ducats à payer pour se racheter de l'esclavage : je ne voulais voir dans tout ceci que des infortunes accidentelles, et ce qui était arrivé à d'autres m'inspirait, je ne sais comment, assez peu de crainte pour moi-même. Je me demandais, seulement, si j'aurais assez de forces physiques pour supporter en même temps la rigueur du climat, un ré-

gime alimentaire dont je n'avais pas l'habitude, l'insuffisance du vêtement, les nuits passées en plein air, et surtout la fatigue des longues marches qu'une infirmité accidentelle devait me rendre particulièrement intolérable[1]. C'était là ce qui m'effarouchait le plus et me causait le plus d'inquiétude pour le succès de mon aventureuse expédition. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut l'issue de ce combat intérieur.

Dans la soirée qui précéda le départ, je fis mes adieux à mes bons amis de l'ambassade; deux d'entre eux seulement possédaient le secret de mon voyage, et tandis que les résidents européens me supposaient parti pour Meshed, j'allais, au sortir de Téhéran, continuer ma route dans la direction d'Astrabad et de la mer Caspienne.

1. Le voyageur fait ici allusion — une allusion très-discrète, on le voit — aux suites d'une blessure reçue, à ce qu'il paraît, sur les barricades Viennoises de 1849, et qui l'a laissé boîteux pour le reste de ses jours. (*Note du traducteur.*)



III

Voyage au nord-est de Téhéran. — Les hymnes de marche. — Liste des membres de la caravane. — Traversée des Monts Elburz. — Nous entrons dans le Mazendran. — Paradis printanier. — Souvenirs exotiques. — Tigres ou lions? — Indiscrétions nocturnes des chacals. — Les Babis. — Sari. — Une colonie sunnite. — Karatepe.

Au-delà des portes de fer qui gardent le seuil de la mer Caspienne.

(THOMAS MOORE.)

Dans la matinée du 28 mars 1863, et dès la pointe du jour, je m'acheminai vers le karavansérai où nous avions pris rendez-vous. Ceux de mes nouveaux amis à qui le bon état de leurs finances avait permis de louer un âne ou un mulet pour les transporter jusqu'aux frontières de la Perse, se trouvaient déjà là tout bottés, tout éperonnés; les pauvres piétons, non moins exacts, avaient chaussé le *jaruk*[1], et tenant à la main leur long bâton de dattier, semblaient attendre avec impatience le signal du départ. Je constatai, à ma grande surprise, que les misérables vêtements dont je les avais vu affublés à Téhéran étaient en réalité leur costume de ville, autant vaut dire leurs habits de fête. Ils y avaient substitué leur appareil de voyage, c'est-à-dire un nombre illimité de haillons, variés de forme et de couleur, qu'un brin de corde fixait tant bien que mal autour de

1. Enveloppe pédestre appropriée au service de l'infanterie.



Hadji Bilal, pèlerin tartare.

leur taille. La veille encore, devant mon miroir, je m'étais cru le plus déguenillé de tous les mendiants; maintenant, au milieu de ces porte-loques, je ressemblais à un roi sous sa pourpre. Hadji Bilal, levant les mains, nous donna la bénédiction du départ, et à peine avions-nous prononcé, barbes au poing, l'*amen* sacramentel, que nos piétons, se précipitant à grands pas hors des portes, prirent une bonne avance sur la cavalerie pacifique destinée désormais à former l'arrière-garde. Notre marche nous conduisait dans la direction du nord-est, c'est-à-dire de Téhéran vers Sari, où nous devions arriver en huit stations. Nous tournâmes donc vers Djadjerud et Firuzkuh, laissant à notre gauche Taushantepe, le petit rendez-vous de chasse du monarque; et une heure après nous étions à l'entrée du défilé montagneux où on perd de vue la plaine et la cité royale de Téhéran. Là, je ne pus m'empêcher de tourner la tête. Le soleil, — pour me servir d'une expression orientale — était déjà « haut d'une lance; » et ses rayons éclairaient, par delà les toits de Téhéran, le dôme doré de Shah Abdul-Azim. A cette époque de l'année, la nature a déjà revêtu, dans ces districts, l'éclatante verdure du printemps, et je dois avouer que la capitale, — dont l'aspect général m'avait si désagréablement impressionné l'année d'avant, — m'éblouissait alors de sa beauté radieuse. Ce regard que je jetais sur elle, était comme un adieu aux derniers confins de la civilisation européenne. J'allais affronter désormais ce que la vie sauvage et barbare a de plus excessif. Cette pensée m'avait profondément ému et, pour ne pas trahir devant mes compagnons les sentiments qui m'agitaient, je poussai mon cheval dans les sinuosités encore désertes de la passe que nous allions franchir.

Les gens de la caravane, cependant, s'étaient mis à réciter tout haut des passages du Koran et à chanter des *telkin* (hymnes), comme il sied à de véritables pèlerins. Ils me pardonnaient de ne pas accomplir ces rites, sachant que les Roumis (Osmanli) ne sont pas élevés dans des principes aussi strictement religieux que les gens du Turkestan ; ils comptaient d'ailleurs qu'à la longue, et par l'effet naturel de mon affiliation avec eux, l'inspiration nécessaire ne pouvait manquer de me venir. Pendant que je marche ainsi à l'écart et qu'ils se livrent



Hadji Bilal, pèlerin tartare.

sur mon compte à ces réflexions charitables, il ne serait peut-être pas mal de dresser, à la manière homérique, la liste de ces braves gens en compagnie desquels nous allons franchir tant de lieues, et qui méritent d'ailleurs cette distinction par leurs qualités exceptionnelles. Les voici donc, sans en omettre un seul :

1. *Hadji Bilal*, dont on connaît déjà le lieu de naissance et la profession. Avec lui étaient ses fils adoptifs :

2. *Hadji Isa*, jeune garçon de seize ans, et

3. *Hadji Abdul-Kader*, mentionné plus haut à raison de la protection spéciale que lui accordait Hadji Bilal.

Venaient ensuite :

4. *Hadji Yusuf*, riche paysan de la Tartarie chinoise, avec son neveu

5. *Hadji Ali*, enfant de dix ans dont les petits yeux Kirghiz, percés comme avec une vrille, avaient le privilége de m'égayer. Ils possédaient à eux deux un viatique de quatre-vingts ducats, ce qui les classait parmi les riches de la compagnie ; ceci pourtant ne se disait qu'à voix basse. Un cheval loué à frais communs les portait alternativement, l'un marchant tout le jour tandis que l'autre était en selle.

6. *Hadji Amed*, pauvre Mollah qui accomplissait son pèlerinage sans autre aide qu'un bâton de mendiant. Ainsi faisait son collègue

7. *Hadji Hasan*, dont le père était mort en route et qui revenait, orphelin, vers son pays natal ;

8. *Hadji Yakoub*, mendiant de profession et tenant de son père cet honorable métier ;

9. *Hadji Kurban* (l'aîné), paysan de naissance qui avait traversé comme rémouleur la presque totalité de l'Asie, poussé jusqu'à Constantinople et la Mecque, visité à diverses époques le Thibet et Calcutta, parcouru deux fois les steppes Kirghizes jusqu'à Orenburg et Taganrok.

10. *Hadji Kurban* (le cadet), qui lui aussi, pendant le voyage, avait vu mourir son père et son frère ;

11. *Hadji Saïd* et

12. *Hadji Abdul Rahman*, pauvre garçon de quatorze ans, déjà éclopé, dont les pieds avaient été gelés dans les neiges du Ha-

madan et qui jusques à Samarkand resta sujet à de cruelles souffrances.

Les pèlerins que je viens de nommer étaient natifs du Khokand, du Yarkend et de l'Aksu, deux districts adjacents; c'étaient par conséquent des Tartares chinois appartenant à la suite d'Hadji Bilal, lequel se trouve d'ailleurs dans de bons termes avec

13. *Hadji Sheikh Sultan Mahmoud*, natif de Kashgar où se voit la tombe d'un saint renommé, Hazreti Afak, à la famille duquel il appartient. Ce jeune Tartare enthousiaste avait pour père un poëte dont l'imagination ardente caressait depuis longtemps l'idée d'un pèlerinage à la Mecque; après de longues années de souffrances, il réalisa les rêves de toute sa vie et mourut dans la cité sainte qu'il avait enfin pu visiter. Le pèlerinage de son fils avait eu par conséquent un double objet; il était allé prier en même temps sur la tombe de son père et sur celle du Prophète. Avec lui voyageaient

14. *Hadji Huseïn*, son parent, et

15. *Hadji Ahmed*, naguère soldat au service de la Chine et faisant partie du régiment dit des Shüva, lequel est composé de musulmans armés de fusils.

Étaient nés dans le Khanat ou la principauté de Khokand :

16. *Hadji Salih Khalifed*, candidat à l'*ishan*, c'est-à-dire au titre de sheikh, et appartenant par conséquent à un ordre demi-religieux; excellent homme, d'ailleurs, et dont il sera fréquemment question. Il était accompagné de son fils

17. *Hadji Abdul-Baki*, et de son frère

18. *Hadji Abdul-Kader*, surnommé le *Medjzub*[1], et qui lorsqu'il a crié deux fois le nom d'Allah, tombe, l'écume à la bouche, dans un état de bienheureuse extase. — C'est tout simplement ce que les Européens appellent épilepsie.

19. *Hadji Kari Messud* (Kari, en langue turque, offre le même sens que Hafiz en persan : *Celui qui sait tout le Koran par cœur*). Il voyageait avec son fils

20. *Hadji Gayaseddin;*

21. *Hadji Mirza Ali* et

1. Ce mot signifie : *Poussé par l'amour de Dieu.*

22. *Hadji Ahrarkuli;* ces deux derniers pèlerins cachaient encore dans leurs sacs quelques débris de leur pécule de voyage, et s'étaient cotisés pour louer une monture en commun.

23. *Hadji Nur Mohammed;* un négociant qui était allé douze fois à la Mecque, mais seulement comme délégué d'un autre, et jamais pour son propre compte.

Nous montions les pentes des monts Elburz qui se succédaient de plus en plus élevés. L'accablement où j'étais fut remarqué par mes nouveaux amis, et ils mirent tout en œuvre pour me consoler. Hadji Salih, particulièrement, me rendit un peu de courage en m'assurant que je trouverais chez tous mes compagnons une affection fraternelle : « Dieu aidant, ajoutait-il, nous serons bientôt libres, une fois franchies les frontières de ces shiites hérétiques; et nous parcourrons à notre aise les domaines des Turkomans sunnites qui sont, après tout, nos coréligionnaires. » Belle perspective, à coup sûr, me disais-je *in petto;* mais j'éperonnai mon cheval afin de rejoindre, à l'avant-garde, ceux de nos piétons qui avaient pris les devants. Une demi-heure plus tard je me trouvais parmi eux, et je remarquai avec quelque surprise la gaieté de ces marcheurs intrépides, après deux voyages de si longue haleine. Plusieurs d'entre eux chantaient de joyeuses ballades qui ressemblaient fort à celles de la Hongrie; d'autres racontaient les aventures qui avaient marqué le cours de leurs vagabondages, et je prenais grand plaisir à ces conversations où se révélaient à moi la manière de voir, les pensées, les préoccupations de ces lointaines tribus, et qui me transportèrent, dès les portes de Téhéran, au cœur même de l'Asie centrale.

Pendant la journée le temps était assez chaud, mais les gelées du matin, surtout dans les districts montagneux, avaient de quoi me transir. Aussi, trop légèrement vêtu pour rester à cheval, il m'arrivait souvent de descendre afin de me réchauffer en marchant. Je passais alors ma monture à celui de nos piétons qui me semblait le plus fatigué; il me confiait en échange son bâton de pèlerin, et je faisais ainsi de longues étapes, durant lesquelles ces êtres naïfs me décrivaient avec

enthousiasme les beautés de leur pays natal. Lorsque leurs réminiscences patriotiques les avaient exaltés à un certain point, lorsqu'ils avaient célébré à satiété les jardins fertiles de Mergolan, de Namengan et du Khokand, ils entonnaient unanimement, par une sorte d'accord tacite, quelqu'un de leurs chants religieux, (*telkin*) et je m'y associais moi-même, entraîné par l'exemple, en poussant de toutes mes forces le cri d'*Allah, Ya, Allah!*

Chaque fois qu'il m'arrivait d'entrer avec eux dans cette espèce de communion, les jeunes voyageurs ne manquaient pas d'en rendre compte aux plus âgés. Et ces derniers, se montrant fort satisfaits, ne cessaient de se répéter l'un à l'autre que Hadjï Reshid (mon nom d'emprunt) était un Derviche de la bonne espèce, et qu'ils feraient quelque chose de lui.

Le quatrième jour, après une marche prolongée, nous atteignîmes Firuzkuh, située à une assez grande hauteur et où l'on accède par des chemins détestables. La ville est au pied d'une montagne que couronnent d'anciennes fortifications aujourd'hui démantelées; elle tire quelque importance de ce fait qu'elle marque la limite de la province Arak Adjémi. Nous étions désormais dans le Mazendran. Le lendemain matin, tournant décidément vers le Nord, nous ne marchâmes guère que trois ou quatre heures avant d'atteindre le seuil de la grande passe (plus spécialement appelée Mazendran) qui s'étend jusqu'aux rives de la mer Caspienne. Dès qu'on a laissé derrière soi le karavanséraï bâti à la cime de la montagne, la stérilité, la nudité des pays que le voyageur vient de traverser font place aux richesses de la végétation la plus luxuriante. On serait tenté de ne plus se croire en Perse, quand on voit déborder de toute part la splendeur de ces forêts vierges et leur magnifique verdure. Frazer, Conolly, Burnes les ont décrites, malheureusement pour moi, et je ne puis que les signaler en passant. Elles étaient dans tout leur éclat printanier, et leur influence prestigieuse effaça jusqu'à la dernière trace des pressentiments sinistres qui m'avaient jusqu'alors troublé. Je n'entrevoyais que sous ses plus riants aspects le voyage dont le début m'avait amené dans ces solitudes enchantées. Je devais sans doute m'attendre à des contrastes

étranges : l'immensité du désert, ses sables sans limites remplaceraient l'épaisseur des bois, la fraîcheur des pelouses humides, l'ombre mystérieuse des chênes; le souvenir des cascades murmurantes me rendrait plus amères ces longues traversées où les hallucinations de la soif, toujours trompée, vous entourent de fleuves et de lacs chimériques; mais ces prévisions même, et leur mélancolie, semblaient prêter un charme de plus aux riants tableaux dont j'étais entouré.

Ce charme vainqueur agissait aussi sur mes rudes compagnons; l'espèce d'attendrissement dont ils étaient pénétrés à leur insu, se traduisait par le regret qu'ils prétendaient éprouver en songeant que ce délicieux *djennet* (Paradis) était devenu le domaine des shiites.

« N'est-il pas singulier, disait Hadji Bilal, que les plus beaux endroits de la terre soient passés dans les mains des infidèles? La parole du Prophète est par là justifiée : *Ce monde terrestre est la prison des croyants et le paradis des hérétiques*[1]. » Pour preuve il citait l'Indoustan où règnent les Inghiliz, les beautés de la Russie qu'il lui avait été donné de voir par lui-même, et celles du Frenghistan, sujet de descriptions enthousiastes qui le représentaient comme une sorte d'Eden. Hadji Sultan, cherchant à nous consoler par des exemples contraires, nous parlait des districts montagneux qui s'étendent entre les villes d'Oosh[2] et de Kashgar. Il me les représentait comme plus beaux que le Mazendran, ce qui me semble difficile à croire.

La station Zirab est à l'extrémité nord de cette longue passe que nous venions de franchir. Ici commencent d'interminables forêts qui cernent les rivages de la mer Caspienne. Nous longeâmes une chaussée construite par Shah Abbas, mais dont la ruine marche à grands pas. Heften, où nous devions passer la nuit, est au centre d'une belle forêt de buis. Nous y étions arrivés de bonne heure et, avant de préparer notre thé, nos jeunes gens se mirent en quête d'une source d'eau douce. Presque aussitôt nous entendîmes un cri de détresse et nous les vîmes revenir à toute course. Ils avaient vu, disaient-ils,

1. *Ed dünya sidjn ül mumenin, ve djennet ül Kafirin.*
2. Aux frontières du Khokand.

dans le voisinage de la fontaine, certains animaux que leur approche avait fait fuir et qui s'étaient éloignés en bondissant. Je supposai d'abord que ce devaient être des lions et je courus sur leurs traces, armé d'un sabre en assez mauvais état. Mais, dans la direction indiquée, j'aperçus se glissant çà et là parmi les bouquets de bois, à trop longue distance pour qu'on pût les rejoindre, deux magnifiques tigres dont le pelage rayé se détachait merveilleusement sur la sombre verdure des taillis lointains. Les paysans nous dirent que cette forêt servait d'habitat à un grand nombre d'animaux sauvages, mais que ceux-ci attaquaient rarement les êtres humains. Il est certain que les chacals ne nous tourmentèrent pas beaucoup, bien qu'ils fussent trop nombreux pour qu'on pût songer à les écarter, ce qui d'ailleurs est facile, car ils ont peur du bâton. Ces animaux infestent la Perse toute entière; il est même assez commun d'en trouver dans les rues de Téhéran où l'on entend parfois, la nuit venue, leurs hurlements longs et plaintifs. Encore ne s'y montrent-ils pas aussi audacieux qu'ici où en ce qui me concerne, je fus harcelé du soir au matin. Pour les empêcher d'emporter mes souliers et mon sac à provisions, il ne fallut rien moins qu'une véritable lutte à coups de pied et à coups de poing.

Nous devions le lendemain gagner Sari, la capitale du Mazendran. A peu de distance de la route est Sheikh Tabersi, place forte longtemps défendue par les Babis[1] qui s'étaient rendus la terreur du voisinage. Ici encore nous trouvons de beaux jardins où les oranges et les citrons se récoltent par moissons abondantes. Leurs fruits jaunes et rouges contrastent d'une manière admirable avec la verdure qu'ils étoilent. La ville même de Sari ne se recommande par aucun genre de beauté, mais on me la signale comme le centre d'un commerce important. Pendant que nous traversions le bazar de cette cité, la dernière du territoire Persan, nous reçûmes aussi une dernière volée d'imprécations et d'injures. Je me laissai aller, cette fois, à témoigner le juste ressentiment d'une pa-

1. Secte fanatique qui niait la mission de Mahomet et cherchait à propager les doctrines d'un socialisme sauvage.

reille insolence. Cependant, et après réflexion, il me parut à propos de ne pas garder l'attitude menaçante que me donnaient mon bâton et mon sabre alternativement levés sur les shiites dont plusieurs centaines encombraient le bazar.

Nous ne demeurâmes à Sari que juste le temps de louer des chevaux pour nous transporter en un jour au bord de la mer. La route traverse plusieurs marécages entrecoupés d'étangs; la suivre à pied serait impossible. Il existe du reste différents chemins qui mènent d'ici à la mer Caspienne. On y va par Ferahabad (les Turkomans disent Parabad) aussi bien que par Gez ou Karatepe. Nous choisîmes néanmoins la dernière, qui devait nous conduire au sein d'une colonie sunnite où nous étions certains de trouver un accueil hospitalier, ayant pratiqué, à Sari même, plusieurs membres de cette colonie qui nous avaient paru de fort braves gens.

Nous nous étions reposés deux jours, quand nous partîmes pour Karatepe. Nous y arrivâmes le soir seulement, et après neuf heures d'une marche pénible. C'est là que commencent à se manifester les terribles impressions produites par le voisinage des Turkomans. Leurs barques de pirates, abritées le long de la côte, mettent à terre des bandes armées, dont les expéditions s'étendent à plusieurs lieues et qui ramènent au rivage de nombreux prisonniers.



IV

Mon hôte Afghan, Nur-Ullah. — Je suis soupçonné. — Un Tiryaki. — Souvenirs de Nadir-Shah. — Premier coup d'œil sur la mer Caspienne. — Le capitaine Yakoub. — Talisman d'amour. — Nous nous embarquons pour Ashourada. — Les Russes et leur marine. — Un amiral Turkoman. — Anxiétés inutiles. — Les Inghiliz et leurs balises. — L'embouchure de la Görghen. — Nous débarquons à Gömüshtepe.

.... Ultra Caspium sinum quidnam esset ambiguum aliquamdiù fuit.

(Pomponius Mela. *De Situ Orbis.*)

Dès mon arrivée à Karatepe, un Afghan de haute classe, nommé Nur-Ullah, avec lequel j'avais noué connaissance pendant mon séjour à Sari, voulut absolument m'emmener dans sa maison, et comme je faisais quelque difficulté de fausser compagnie à mes collègues, il comprit Hadji Bilal dans ses pressantes invitations, ce qui ne me laissait aucun prétexte pour refuser son hospitalité. Je ne pouvais d'abord m'expliquer des prévenances si extraordinaires; mais je m'assurai, un peu plus tard, qu'il avait appris sur quel pied je vivais à l'ambassade Ottomane, et comptait obtenir de moi, par ses bonnes grâces, une lettre de recommandation, que je lui donnai du reste très-volontiers avant de le quitter.

A peine avais-je pris possession de ma nouvelle résidence, que la chambre où j'étais s'emplit de visiteurs accroupis en demi-cercle le long des murailles, et qui tantôt me contem-

plant avec des yeux hagards, tantôt se communiquant l'un à l'autre le résultat de leurs observations, finirent par exprimer tout haut leurs opinions sur l'objet de mon voyage :

« Cè n'est point un Derviche, disait la majorité; il n'a aucunement les dehors de la profession; les guenilles dont il est couvert font avec ses traits et son teint un contraste par trop frappant. Les Hadjis ne nous ont pas trompés en nous le signalant comme un des parents de l'ambassadeur qui représente notre Sultan à Téhéran.... » Sur ce, tous se levèrent à la fois : « Allah seul peut savoir, continua l'un d'eux, ce que vient faire parmi les Turkomans de Khiva et de Bokhara, un personnage de si haute lignée. » Tant d'impudence ne laissa pas que de me troubler quelque peu; je ne m'attendais guère à me voir arracher ainsi, de prime-abord, le masque dont je couvrais mes desseins. Malgré tout, gardant l'attitude impassible d'un véritable Oriental, je demeurai assis, comme abîmé dans mes réflexions, et feignis de n'avoir rien entendu. Quand ils virent que je ne prenais aucune part à la conversation, ils interpellèrent Hadji-Bilal, et celui-ci affirma que j'étais réellement un Efendi, un fonctionnaire du Sultan, mais qu'obéissant à l'inspiration divine, et pour me soustraire aux déceptions du monde, je venais d'entreprendre un *ziaret*, c'est-à-dire un pèlerinage au tombeau des Saints.... » La plupart, ceci dit, hochèrent la tête, mais sans ajouter un mot sur un sujet si délicat. En effet, quand on lui parle de l'inspiration divine (*Ilham*), un bon musulman ne doit jamais exprimer le moindre doute. Il lui faut, même alors qu'il se croit dupe d'un imposteur, témoigner son admiration par un « *mash allah* » deux fois répété. Je n'en voyais pas moins que, sans avoir encore mis le pied hors du territoire Persan, je touchais enfin aux frontières de l'Asie centrale. Ces questions, ainsi que les méfiances de quelques sunnites isolés, me donnaient fort à penser sur ce qui pourrait m'arriver, une fois perdu dans la foule de ces farouches sectaires. Nos visiteurs nous firent perdre environ deux heures en bavardages de toute espèce, et seulement après leur départ nous fûmes libres de préparer le thé, pour nous livrer ensuite au repos.

J'essayais de m'endormir lorsqu'un individu portant le cos-

tume des Turkomans, et que j'avais jusqu'alors regardé comme un membre de la famille, vint à petit bruit s'installer près de moi. Il m'apprit, en confidence, que ses affaires avaient nécessité pour lui, depuis une quinzaine d'années, des allées et venues continuelles entre Khiva et Karatepe; bien que né à Kandahar, il connaissait à fond le pays des Ozbeg et de Bokhara; en fin de compte, il me proposa de lier amitié avec lui, moyennant quoi nous traverserions ensemble le grand Désert : — « Tous les fidèles sont frères[1], lui répondis-je d'un ton sentencieux, et en le remerciant de ses bonnes dispositions, je lui fis remarquer qu'en ma qualité de Derviche, je devais respecter le lien qui m'attachait à mes compagnons de route. Il semblait vouloir prolonger la conversation, mais en lui manifestant le besoin que j'avais de m'abandonner au sommeil, je finis par obtenir qu'il me laissât tranquille.

Nur-Ullah m'apprit, le lendemain matin, que cet homme était un Tiryaki (un mangeur d'opium), un vaurien de la pire espèce, avec lequel, autant que possible, je devais éviter d'avoir aucun rapport. Il m'avertit en même temps que nos provisions de farine pour un voyage de deux mois ne pouvaient être faites que dans la ville où nous étions, les Turkomans eux-mêmes étant réduits à venir s'y ravitailler, et que jusques à Khiva, il nous serait impossible de nous procurer du pain. Je m'en remis pour ce genre de préparatifs à Hadji-Bilal et, tandis qu'il s'en occupait, je montai au sommet de la « noire colline, » qui donne son nom au village. Un des côtés est peuplé de Persans; cent vingt-cinq à cent-cinquante familles Afghanes se groupent sur l'autre revers. On affirme que cette dernière colonie était, au commencement du siècle, d'une importance bien supérieure à celle qu'on lui voit aujourd'hui, et qu'elle doit sa fondation au dernier des conquérants asiatiques, Nadir-Shah, sous les drapeaux duquel les Afghans et les Turkomans s'étaient donné rendez-vous, comme chacun sait. On me montra sur la colline l'endroit même où il trônait pour passer en revue les milliers de cavaliers sauvages qui amenaient vers lui, du fond des plus lointains déserts, leurs

1. *Kulli mumenin ikhetun.*

montures et leurs glaives altérés de sang. En pareille occasion, Nadir était toujours de bonne humeur, et Karatepe dut être le théâtre de fêtes étranges. Je ne pourrais dire dans quel but précis avait eu lieu la transplantation de cette colonie sunnite, mais son existence a fini par être fort utile, attendu que les Afghans se sont chargés de servir d'intermédiaires aux habitants de la Perse dans leurs négociations, souvent difficiles, avec ceux du Turkestan. Sans eux, on ne saurait comment traiter la délivrance de maint et maint prisonnier mis à rançon par les Turkomans. A l'est de la Perse, les sunnites de Khaf, de Djam et de Bakhyrz rendent des services analogues; mais ces derniers ont affaire à la tribu des Tekké, bien autrement dangereuse que celle des Yomut.

Du haut de la « colline noire, » on a vue sur la mer Caspienne, ou pour mieux dire sur la portion de cette nappe d'eau qu'on appelle « la mer Morte, » limitée à l'ouest par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est Ashourada. De loin, cet étroit promontoire semble un mince ruban à la surface des eaux, et porte une seule rangée d'arbres qui s'étend à perte de vue. L'ensemble de ces lieux déserts n'a rien de très-particulièrement encourageant, et je rentrai précipitamment au logis pour vérifier par moi-même l'état des préparatifs qui se faisaient en vue d'un embarquement plus ou moins prochain. Nur-Ullah, par bonheur, avait pris sur lui de pourvoir à toutes les nécessités de la traversée. On nous avait dit, la veille au soir, que pour un *kran* (un franc) par tête, un navire Afghan -- lequel est d'ordinaire employé à l'approvisionnement de la garnison russe, — nous conduirait au port d'Ashourada, et qu'une fois là nous pourrions en quelques heures, avec le secours des Turkomans, nous rendre à Gömüshtepe: — « Dans Ashourada même, nous disait-on, vous devez trouver Khidr Khan, chef Turkoman au service de la Russie, toujours prêt à venir en aide aux pauvres Hadjis, et de qui vous recevrez sans doute le meilleur accueil. » Ces propos nous avaient tous mis en joie, et furent salués d'une acclamation unanime. Qu'on juge pourtant de ma surprise lorsqu'il me fut déclaré que le capitaine afghan était prêt à partir, — qu'il laisserait volontiers les Hadjis s'embarquer avec lui,

— mais qu'il refusait cette faveur à mon Altesse, attendu que je devais être, selon lui, un secret émissaire de sa majesté le Sultan; — en prenant à son bord un personnage de mon espèce, il craignait de compromettre les bénéfices réguliers de son commerce avec les Russes. Cette déclaration m'avait jeté dans un grand embarras, et j'entendis avec joie mes compagnons protester que, s'il persistait dans son refus, ils préféraient attendre une autre occasion, ne voulant à aucun prix se séparer de moi. Ainsi s'exprima notamment, avec une emphase toute particulière, notre fumeur d'opium, l'émir Mehemmed. L'Afghan lui-même (il s'appelait Anakhan), vint un peu plus tard nous exprimer ses regrets, nous promettre la discrétion la plus absolue, et solliciter de moi une lettre de recommandation pour Haydar Efendi. Je regardai comme très-politique de respecter toutes ses appréhensions, et me bornant à railler ses idées absurdes, je lui promis de laisser à Nur-Ullah quelques lignes pour Téhéran, promesse que je me gardai bien d'oublier. Je comprenais toujours mieux la nécessité de laisser planer sur mon véritable rôle un nuage de doutes et de mystère. Les Orientaux en général, plus particulièrement les sectateurs de l'Islam, élevés au sein des mensonges et des trahisons, prennent invariablement le contrepied de ce dont un inconnu prétend les convaincre, et la plus légère protestation de ma part n'aurait servi qu'à confirmer les soupçons dont j'étais l'objet. On n'y fit plus aucune allusion, et nous apprîmes, le soir même, que le patron d'un bateau turkoman frété pour Gömüshtepe ne demandait pas mieux, par esprit de religion et à titre gratuit, que de prendre à son bord la caravane entière; nous n'avions qu'à nous trouver de bon matin sur le rivage pour profiter d'un vent assez favorable. Hadji Bilal, Hadji Salih et moi, — le triumvirat reconnu de la bande nomade, — nous partîmes aussitôt pour aller rendre visite à ce Turkoman nommé Yakoub. C'était un jeune homme d'une physionomie singulièrement audacieuse; il nous embrassa tour à tour, et ne se refusa nullement à retarder son départ de vingt-quatre heures pour nous laisser le le temps de parfaire nos provisions. Hadji Bilal et Hadji Salih l'ayant déjà honoré de leurs bénédictions, nous nous levions

pour nous en aller ensemble, lorsqu'il me prit à part et me supplia de passer encore quelques moments avec lui. Je me laissai donc devancer par mes deux acolytes. Yakoub me dit alors, avec un certain embarras, qu'il nourrissait depuis longtemps pour une jeune fille de sa race un attachement assez mal payé de retour; un juif, magicien accompli, résidant pour le moment à Karatepe, avait promis de lui préparer un *nuskha* (un talisman) des plus efficaces, mais à condition de lui procurer trente gouttes d'*attar* ou d'essence de rose arrivant en droite ligne de la Mecque. La formule exigeait de la manière la plus impérieuse cet ingrédient accessoire : — « Nous savons, poursuivit Yakoub, que les Hadjis ne quittent jamais la Cité sainte sans emporter avec eux une certaine quantité d'essence de rose et d'autres parfums recherchés. Vous êtes le plus jeune de leurs chefs, c'est pour cela que je m'adresse à vous, et je compte bien que vous prêterez une oreille favorable à ma prière. »

La superstition de ce fils du Désert me surprit moins encore que sa confiance dans les vaines promesses d'un fourbe israélite, et comme mes associés avaient effectivement avec eux une petite provision de cette essence, objet de tous ses désirs, je pus faire droit à sa requête. La joie qu'il en témoigna était celle d'un véritable enfant.

Deux jours plus tard et de fort bon matin, nous nous retrouvâmes au rivage, chacun ayant sur le dos, outre son équipement de gueux, un sac de farine. Il se perdit beaucoup de temps avant qu'une petite barque appelée *teimil*, creusée dans un simple tronc d'arbre, nous eût tour à tour transportés sur une autre, de médiocre tonnage, que les Turcs appellent *mauna* et qui représente à peine une grande chaloupe. Ce dernier bateau, les eaux étant très-basses dans le voisinage de la côte, avait dû s'amarrer à un mille du point d'embarquement. Le passage d'un bord à l'autre m'a laissé des souvenirs ineffaçables. Ce tronc creusé, dans l'épaisseur duquel s'entassaient pêle-mêle les passagers et leurs bagages menaçait continuellement de couler à fond. Nous eûmes à remercier le ciel qui nous préserva de tout incident fâcheux. Peut-être est-il à propos de remarquer ici que les Turkomans ont trois sortes

de navires · 1° le *keseboy* ayant un mât et deux voiles, l'une grande et l'autre petite ; celui-ci est spécialement employé au transport des cargaisons ; 2° le *kayuk* à voile simple, dont ils se servent généralement pour leurs expéditions de pirates; — enfin, le *teimil* ou esquif dont nous venons de parler.

Celui que Yakoub avait mis à notre service était un *keseboy* parti de l'île Tchereken pour porter à la côte persane une cargaison de naphte, de goudron et de sel ; il s'en revenait lesté de blé.

Ce bâtiment n'ayant pas de pont, aucune place distincte n'y pouvait être attribuée à personne ; chacun, au fur et à mesure des arrivées, s'installait selon ses convenances. Yakoub, pourtant, s'aperçut que ce désordre nuirait à la manœuvre, et nous dûmes, avec nos paquets et nos provisions, nous former sur deux rangs très-serrés le long des bordages, laissant ainsi entre nous une espèce de passage libre où l'équipage pouvait circuler. A partir de là, notre position n'eût rien de très-flatteur. Pendant le jour, à la rigueur, on pouvait s'y faire; mais la nuit venue — et quand mes compagnons endormis, au lieu de garder leur position perpendiculaire, ballotaient de droite et de gauche au gré du roulis, — on ne savait littéralement plus que devenir, et je dus souvent, plusieurs heures de suite, servir de matelas à quelqu'un de nos Hadjis dont les ronflements en faux bourdon m'empêchaient moi-même de dormir. Parfois aussi, mon voisin de droite et mon voisin de gauche se donnaient rendez-vous sur mes genoux ou sur ma poitrine, sans qu'il me fût permis de les réveiller, sous peine de commettre un péché des plus graves.

Vers midi, le 10 avril 1863, un vent favorable gonfla les voiles de notre petit navire qui glissait sur l'eau comme la flèche. A notre gauche, courait l'étroite langue de terre dont j'ai parlé; nous avions à droite, couverte de forêts et poussant jusque dans la mer elle-même ses derniers contre-forts, la montagne sur laquelle s'éleva naguère le palais Eshref, bâti par Shah Abbas, le plus illustre des rois de Perse. La beauté de la saison printanière ajoutait au charme de notre expédition qui pour moi ressemblait à celle des Argonautes, et, malgré la gêne à laquelle j'étais soumis, je me sentais dans



Arminius Vambéry et ses compagnons sur la mer Caspienne.

les dispositions d'esprit les plus favorables. La pensée aurait pu me venir qu'au moment où je me détachais ainsi de la côte persane je faisais un de ces pas décisifs sur lesquels on ne revient point, et alors il eût fallu, par un effort sur moi-même, bannir des regrets inutiles. Mais non; telles n'étaient pas mes pensées. J'avais acquis la ferme conviction que mes nouveaux amis, dont l'extérieur sauvage m'inspirait jadis tant d'inquiétudes, ne tromperaient certainement pas ma confiance, et qu'avec de pareils guides, je pourrais impunément affronter toute sorte de périls.

Il y eut vers le soir une accalmie; nous jetâmes l'ancre près du rivage, et on nous permit de venir tour à tour faire notre thé sur le petit fourneau du navire. Ayant quelques morceaux de sucre dans les plis de ma ceinture, j'invitai Yakoub qui se trouva fort honoré de prendre un bol de thé avec nous, car Hadji Salih et Sultan Mahmoud étaient de la partie. Le jeune Turkoman se montra fort bavard et se mit à nous raconter une foule d'anecdotes, la plupart relatives à ces *alaman* (les Turkomans appellent ainsi leurs expéditions de maraude) qui sont ici le sujet favori de tous les entretiens. Ses yeux, habituellement très-vifs, rivalisaient alors d'éclat avec les étoiles scintillant au-dessus de nos têtes; sa verve, en effet, se trouvait stimulée par le désir qu'il avait de se concilier les pieux Mollahs sunnites auxquels il croyait avoir affaire; il insistait pour cela sur le détail des combats livrés par lui aux mécréants shiites, et sur le nombre des hérétiques maudits qu'il avait su réduire à la condition d'esclaves. Mes deux amis ne tardèrent pas à s'endormir à côté de moi. Pour mon compte particulier, je ne me lassais pas de ces récits dramatiques, et ce fut seulement vers minuit que le narrateur battit en retraite. Il me dit, avant de se retirer, qu'il était chargé par Nur-Ullah de me conduire sous la tente de Khandjan, chef Turkoman à l'hospitalité duquel j'étais spécialement recommandé. Yakoub ajouta que l'idée de Nur-Ullah lui paraissait bonne, car je ne ressemblais pas au reste des Hadjis et ne devais pas être confondu avec eux. » « Khandjan, poursuivit-il, est l'*Aksakal* (ou chef) d'une race puissante et, même du vivant de son père, pas un Derviche, pas un Hadji, pas un étranger

n'aurait osé traverser Gömüshtepe sans goûter de son pain et de son eau. Puisque vous venez du pays de Roum (la Turquie), il vous fera certainement bon accueil et vous me saurez gré de vous avoir présenté à lui. »

Le temps se gâta dans la matinée du lendemain et notre marche devint beaucoup plus lente; il était déjà presque nuit quand nous arrivâmes devant Ashourada, la plus méridionale des possessions russes en Asie. Il y a vingt-cinq ans à peu près que ce poste est définitivement tombé dans les mains du tzar; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il lui appartient depuis l'époque où les Russes, lançant des bateaux à vapeur sur la mer Caspienne, ont peu à peu limité les pirateries des Turkomans et gêné la marche de ces hardis croiseurs, qui débarquaient tour à tour sur divers points de la côte des bandes de maraudeurs, l'effroi des provinces adjacentes. Le nom même d'Ashourada dérive du dialecte Turkoman. C'était jadis un endroit désert, simple rendez-vous où se rencontraient les embarcations destinées à écumer la mer Caspienne. Aujourd'hui le voyageur qui vient de Perse trouve là une petite cité maritime dont le premier aspect produit une impression favorable. Les maisons groupées à l'extrémité orientale de ce long promontoire que nous avons décrit, ne sont pas, il est vrai, très-nombreuses; mais la tournure européenne des constructions, et surtout cette église dont le clocher attire l'œil, ne me laissèrent pas indifférent. Les *steamers* de la marine militaire me rendaient encore plus présents les souvenirs du monde civilisé. Les Russes en ont attaché trois, deux grands et un petit, au service de cette station lointaine. C'est à ce prix, et moyennant leur protection continuellement requise, que les colons russes et les bâtiments de commerce, venus d'Astrakan, peuvent braver l'attaque des pirates indigènes. Ce n'est pas en pleine mer, remarquons-le, que les bateaux marchands ont quelque chose à craindre; mais ils ne sauraient approcher la côte sans être escortés par un de ces vapeurs dont la protection leur est également nécessaire pour la traversée de retour. Le gouvernement moscovite fait naturellement les plus grands efforts et se soumet aux dépenses les plus considérables pour réformer les habitudes déprédatrices des Turkomans. L'intensité

du fléau, grâce à lui, n'est plus tout à fait la même; mais l'établissement d'une sécurité complète sera longtemps impossible, et Gömüshtepe voit encore arriver, chargés de chaînes, maints et maints captifs persans, parfois même quelques matelots russes. Dans les eaux turkomanes, cependant, les croisières de jour et de nuit sont littéralement incessantes, et toute embarcation indigène qui, de la côte orientale, veut se rendre au midi sur quelque point des rivages persans, doit être pourvue d'une « passe » dont le prix annuel varie, suivant l'importance du navire, de huit à dix ou même quinze ducats. Ce permis de circulation, renouvelable à la fin de chaque année, doit être exhibé toutes les fois que le bâtiment fait escale devant Ashourada. Les agents russes le visitent alors pour s'assurer qu'il ne porte ni captifs ni armes de guerre, ni autres marchandises de contrebande. Cette réglementation salutaire a eu pour conséquences l'enregistrement régulier et l'inspection fréquente de presque toute la marine du commerce turkoman; les bateaux, en petit nombre, qui veulent encore s'y soustraire sont réduits à une navigation interlope, irrégulière, indirecte, qui les expose, en cas de rencontre, à devenir la proie des croiseurs russes, toujours prêts à les couler en cas de résistance. Un double but se trouve atteint par ces vigoureuses mesures; on rappelle le commerce sur certains points d'où le brigandage l'avait éloigné, tandis que d'autre part on noue des relations amicales avec telle ou telle tribu indigène dont on se fera plus tard un point d'appui contre celles qui s'obstinent à demeurer hostiles.

A l'époque où je visitai Ashourada, Khidr-Khan, issu de la race des Gazili Kör, portait déjà depuis trente ans le titre de *derya bêghi* (amiral) au service de Russie, moyennant un salaire d'environ quarante ducats par mois, sur lesquels une dizaine étaient prélevés au profit de son *mirza* (ou secrétaire). Khidr-Kan, au milieu de cette colonie demi européenne, n'en continuait pas moins à vivre sous la tente. Le plus clair de ses fonctions consistait à user de son influence sur les Turkomans en général, pour les détourner de leurs pirateries. Peut-être aussi, attendait-on de lui d'utiles renseignements sur les expéditions projetées, les gens de sa tribu étant à même, s'ils l'eus-

sent voulu, de jouer admirablement le rôle d'espions; mais il n'avait jamais pu les y décider. Ce personnage, jadis si bon musulman, s'était peu à peu familiarisé avec le *vodki* (eau-de-vie russe) au point de passer ses jours et ses nuits dans un état de complète ivresse; et ses fils, destinés à lui succéder, s'étant mis d'accord avec les *karaktchi* (les bandits) avaient grand soin de tenir les Russes fort peu au courant de ce qui se passait chez ces maraudeurs.

Notre ami Yakoub eut à produire son passe-port et à faire halte pour attendre la visite indispensable. Comme nous arrivions un peu tard, elle fut ajournée au lendemain par les autorités compétentes. Nous jetâmes l'ancre fort près de terre. Mes amis semblaient regretter amèrement qu'on les empêchât de se rendre auprès de Khidr-Kan, que sa mauvaise réputation n'empêchait pas d'être le Mecène attitré des Derviches et des Hadjis. Pour moi, j'étais intérieurement ravi de ce contretemps apparent; il m'eût été presque impossible de me dérober à la visite commune, et notre hôte, familiarisé avec les physionomies européennes, aurait pénétré sans peine le mystère de mon déguisement; à tout le moins me serais-je trouvé fort mal à mon aise devant lui. Le contrôle qui devait avoir lieu le matin suivant m'inquiétait déjà bien assez; le contraste frappant de mes traits européens avec ceux de mes compagnons de route, mon teint que le ciel d'Orient n'avait pas encore bronzé suffisamment pour le rendre semblable au leur, devaient me trahir et révéler aux agents russes la véritable situation des choses. Bien loin de craindre la moindre inhumanité de leur part, je comptais au contraire que par intérêt pour moi, ils voudraient, une fois découvert, m'arrêter au seuil de ma périlleuse aventure; je craignais surtout que l'affaire ne vînt à s'ébruiter et que les Turkomans n'eussent vent de mon incognito. Le souvenir de Blocqueville me revenait en tête, et je calculais à part moi le chiffre de la rançon que j'aurais sans doute à payer pour m'affranchir d'un esclavage cruel entre tous. Ces anxiétés, de plus en plus vives, ôtaient quelque peu de son charme au dernier tableau de la vie civilisée que j'avais alors sous les yeux.

Je m'éveillai le lendemain dans une extrême agitation; un

bruit de cloches arrivait d'Ashourada; mes compagnons de voyage m'apprirent qu'on y célébrait le dimanche, le jour férié des infidèles. J'ignorais de quel dimanche il pouvait être question[1]. Nous étions auprès d'un vaisseau de guerre pavoisé du haut en bas; tout à coup une chaloupe gagna le rivage, montée par des matelots en grande tenue et ramant avec un ensemble merveilleux; un officier y prit place, également en grand uniforme, et fut transporté en quelques minutes à bord du *steamer*. Un quart-d'heure n'était pas écoulé quand l'ordre d'amener nous arriva, et je vis alors groupés sur le pont, dans le voisinage du passe-avant, plusieurs officiers à tête blonde. Le cœur me battait, je l'avoue, à mesure que nous nous rapprochions davantage; j'employais tout l'effort de ma volonté à garder une attitude qui le moins possible appelât sur moi l'attention, afin d'éviter, autant que faire se pourrait, un redoutable tête à tête. Par un hazard favorable, au moment où nous arrivions bord à bord, le banc où j'étais assis se trouva du côté des Russes qui, de cette façon, voyaient à peine la partie postérieure de mon cou.

Vu la solennité du jour, le contrôle fut réduit à un petit nombre de formalités très-sommaires. C'est à peine si le *dollmetsh* échangea quelques paroles avec Yakoub. Notre confrérie de mendiants arrêta les regards des officiers. J'entendis, entre autre choses, ces mots prononcés par l'un d'eux : « Voyez donc, comme ce Hadji a la peau blanche![2] » Cette allusion était sans doute à mon adresse et, si je ne me trompe, ce fut la seule observation à laquelle m'exposèrent mes dehors un peu trop civilisés. En effet, dès que Yakoub fut expédié, nous nous éloignâmes du vaisseau russe. Penché en avant jusqu'alors et feignant d'être à moitié endormi, je me redressai enfin avec un soupir de satisfaction, car mes inquiétudes avaient cessé. Le vent se mit bientôt à souffler de l'ouest. Il semblait que ce fût le signal d'ouvrir nos voiles et de mettre en toute hâte le cap sur Gömüshtepe dont trois lieues nous séparaient à peine; mais Yakoub ne quittait pas de l'œil un point blanc

1. Pendant mon voyage, j'ai souvent perdu de vue les diverses dates. Celle-ci était, je l'appris plus tard, le dimanche de Pâques (style russe).

2. *Smotrite kakoi bieloi etot Hadji.*

qu'on voyait se mouvoir dans le lointain et à propos duquel l'équipage tout entier fut appelé à tenir conseil. On attendit qu'il eût entièrement disparu de l'horizon pour établir notre grande voile, et nous courûmes alors dans la direction de l'est avec la rapidité de la flèche.

A quelque demi-lieue d'Ashourada, nous passâmes dans le voisinage de certaines balises formées par de longs pieux enduits de couleurs diverses. Yakoub m'affirma qu'ils avaient été placés là par les « Inghiliz » pour marquer la limite des eaux russes et des parages turkomans, ces derniers devant être au besoin protégés par les « Inghiliz » contre les entreprises de la marine moscovite. Je n'ai pas encore pu me rendre compte des moyens par lesquels on avait inculqué à ces fils du Désert les notions d'une politique si profonde. Au reste il ne m'appartient pas de vider ici la question soulevée par ces balises, encore moins de rechercher jusqu'où vont les sympathies anglaises à l'égard des Turkomans[1]. Les rives du Turkestan commencèrent en moins d'une heure à se dessiner devant nous, plages à fleur d'eau interrompues çà et là par quelques hauteurs. Nous nous dirigions d'après la marche de bateaux qui précédaient le nôtre, et bientôt il fallut carguer les voiles, nous trouvant sur la limite des eaux navigables. A un mille et demi, plus ou moins, de l'embouchure de la Görghen, sur l'un et l'autre bord de cette rivière, nous apercevions le campement de Gömüshtepe dont l'aspect était celui d'une centaine de ruches circonscrites dans un étroit espace.

Il en était ici comme à Karatepe, où les eaux très-basses ne permettent l'accès du rivage qu'à des barques d'un faible tirant. Ainsi se trouve obstruée l'entrée de la rivière Görghen, elle-même assez profonde, et où la disette d'eau ne se fait jamais sentir. Il nous fallut donc attendre, à bonne distance

1. Ces sympathies nous paraissent problématiques; mais pour s'assurer que les Anglais surveillent de fort près le progrès des Russes dans la mer Caspienne, il suffit d'avoir lu les Souvenirs diplomatiques publiés, en 1864, par Mr E. B. Eastwick, chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique à la cour de Téhéran. On pourrait utilement conférer avec le voyage de M. Vámbéry les chapitres où le diplomate anglais rend compte de ses tournées au bord de la mer Caspienne. Voir le *Journal of a Diplomate's Three Years' residence in Persia*, chap. XI et suivants du premier volume. (*Note du traducteur.*)

de la côte, que Yakoub, préalablement débarqué, eût fait connaître notre arrivée, et nous envoyât trois *teimil* qui vinrent après quelques retards nous prendre tour à tour les uns et les autres pour nous descendre à terre, ce qui leur demanda plusieurs voyages.

Nous abordâmes les derniers, Hadji Bilal et moi, et il nous fut très-agréable, en débarquant, d'apprendre que Khandjan, informé de mon arrivée par notre honnête ami Yakoub, s'était hâté de venir à ma rencontre. Je le trouvai sur la jetée, un peu en arrière de la foule qui l'encombrait, et dans l'attitude voulue pour la récitation de la prière du soir (*azr-namazi*).



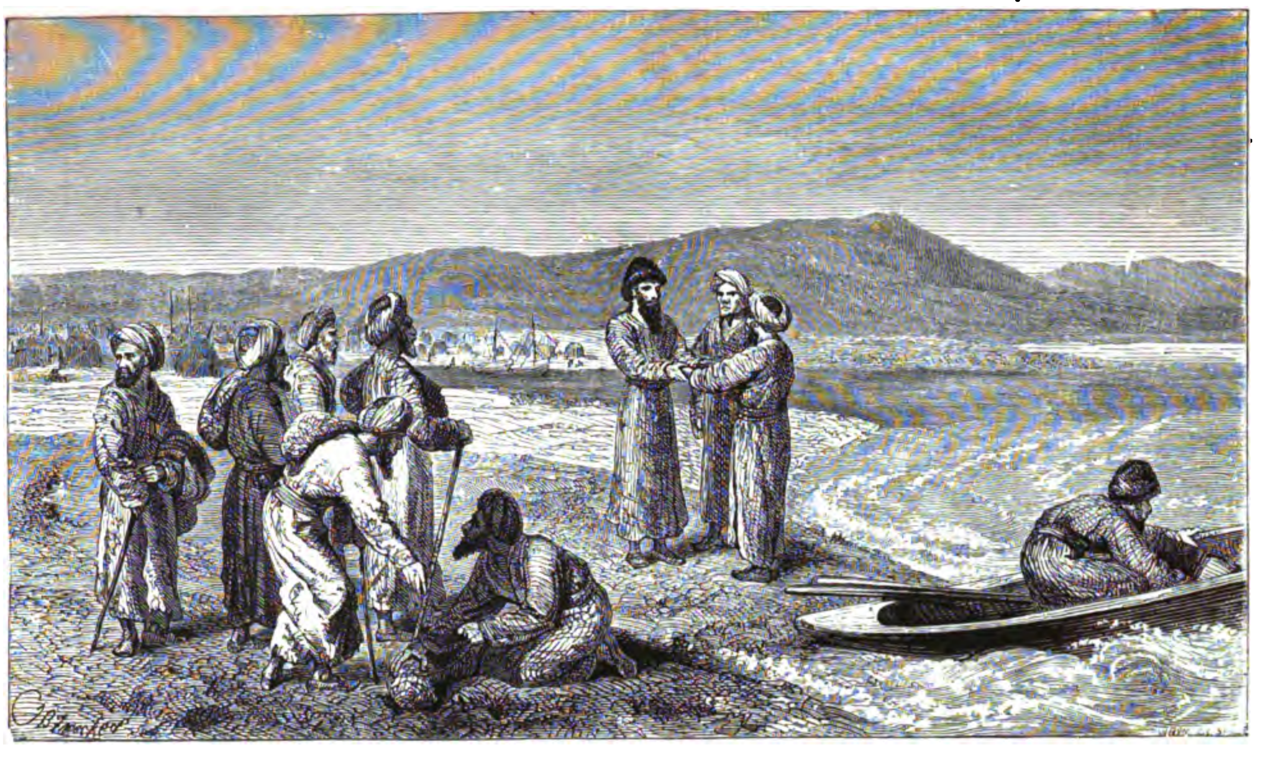
V

Chez Khandjan. — Les Hadjis reçus à bras ouverts. — Dévotion féminine. — Le premier esclave. — Avertissement salutaire de Hadji Bilal. — Conjectures de nos hôtes à mon sujet. — La muraille d'Alexandre. — Une mosquée nouvelle. — Mes excursions chez les Atabeg et les Göklen. — Les Kizil Alan ou tumuli antiques. — Richesses archéologiques et traditions singulières. — Un vol. — Police sacerdotale. — L'esclavage chez les Turkomans. — Vices et vertus contradictoires. — Négociations difficiles. — Etrek et les voleurs d'hommes. — J'assiste au retour d'un Alaman.

.... Ad introeuntium dextram Scythæ nomades, freti littoribus, insident.

(POMPON. MELA. *De Situ Orbis*, lib. III, c. V.)

Sa prière finie, Khandjan se leva, et je vis devant moi un bel homme de taille haute et svelte, approchant de la quarantaine, vêtu avec une extrême simplicité, dont la barbe descendait à longs flots sur sa poitrine. Il s'avança vers moi, se hâta de m'embrasser, et dans ses compliments de bienvenue répéta mon nom à plusieurs reprises. Les Hadjis Bilal et Salih furent reçus de même; après quoi, lorsque les gens de la caravane eurent opéré la répartition de leurs sacs, nous prîmes à pied la route des tentes, notre hôte et les plus notables d'entre nous demeurant à la queue du cortége. Le bruit de notre arrivée s'était déjà répandu de toutes parts; on s'exagérait le nombre des pèlerins, et les femmes, les enfants, les chiens sortaient à l'envi de toutes les habitations, pour se précipiter



Accueil fait à Vambéry par Khandjan, chef turkoman à Gomüshtepe, sur le bord de la mer Caspienne.

dans le plus grand désordre au devant de nous. La curiosité n'était pas seule de la partie; il s'agissait aussi d'acquérir (selon la doctrine prêchée par les Mollahs) une participation spirituelle aux mérites et aux récompenses des pèlerins, en témoignant du respect à leur œuvre sainte. Ces premières scènes de la vie centro-Asiatique m'avaient pris tellement au dépourvu, que je ne savais s'il fallait m'arrêter d'abord pour admirer la solide construction de ces tentes de feutre, et ces femmes vêtues de longues blouses de soie tombant jusqu'à l'orteil, ou bien satisfaire sans retard à l'empressement que nous témoignaient leurs mains et leurs bras tendus vers nous. Parmi cette étrange population, jeunes gens et vieillards, sans distinction de sexe ou de famille, ambitionnaient tous le contact de ces Hadjis auxquels était encore attachée la sainte poussière de La Mecque et de Médine. Ma stupéfaction déjà grande ne diminua pas, comme on pense, lorsque des femmes remarquablement belles, — dont quelques-unes trop jeunes encore pour être mariées, — vinrent m'envelopper de leurs bras et me serrer contre leur poitrine. Ces démonstrations de respect, où la religion et l'hospitalité avaient une part à peu près égale, ne laissaient pas à la longue d'être un peu fatigantes. J'en avais assez, pour ce qui me regarde, quand nous arrivâmes devant la tente du principal *ishan* (prêtre) où notre petite caravane devait se réunir pour la distribution des billets de logement. J'assistai alors à une des scènes les plus curieuses qui aient jamais passé sous mes yeux. Le zèle passionné, l'ardeur fébrile avec lesquels nos braves gens se disputaient l'honneur et le privilége de fournir un gîte à un ou plusieurs de ces pauvres étrangers, me surprit au delà de toute expression. J'avais ouï parler, il est vrai, de l'hospitalité nomade, mais je n'avais jamais rêvé qu'elle pût s'étendre aussi loin.

Khandjan apaisa de son mieux les dispositions querelleuses que le beau sexe commençait à manifester. Lorsqu'il eut rétabli l'ordre et assigné à chacun les hôtes qu'il devait emmener, il conduisit vers son *ova*[1] (ou tente) ceux qu'il s'était

1. *Ova*, dont la traduction exacte est le mot « tente, » s'emploie par extension chez les Turkomans de ce district pour désigner une maison avec enclos.

spécialement réservés, c'est-à-dire Hadji Bilal et moi. Comme il habitait à l'extrémité de Gömüshtepe, nous eûmes à traverser le campement tout entier, situé, je l'ai dit, sur les deux rives de la Görghen[1] et composé de tentes fort voisines l'une de l'autre. Le soleil était à peu près couché, lorsque, épuisés de fatigue, nous arrivâmes sur le seuil de sa demeure, espérant qu'il nous serait enfin permis de prendre quelque repos; là, nous attendait une déception nouvelle. La résidence à nous assignée se composait, il est vrai, d'une tente spécialement dressée pour nous à deux pas de la rivière; mais nous en avions à peine pris possession avec le cérémonial accoutumé, (on en fait deux fois le tour en glissant un regard furtif aux interstices des quatre angles), quand elle se remplit de visiteurs impitoyables qui jusqu'à une heure avancée de la nuit s'amusèrent à nous harceler de questions : Hadji Bilal lui-même, nonobstant sa longanimité orientale, semblait à bout de patience. Le repas du soir nous fut servi par Baba Djan[2], le fils de notre hôte, jeune garçon d'une douzaine d'années. Ce souper consistait en poisson bouilli et en lait caillé, le tout servi dans une grande écuelle de bois. Un esclave persan chargé de lourdes chaînes l'avait d'abord apportée près de nous : Baba Djan la reçut de ses mains, et après nous l'avoir servie, alla s'asseoir auprès de son père sur un banc voisin du nôtre, tous deux regardant avec un plaisir visible la prompte disparition des mets qui nous étaient offerts. La prière suivit le repas. Elle fut inaugurée par Hadji Bilal que nous imitâmes tous lorsqu'il éleva ses mains vers le ciel, et quand plus tard, après avoir prononcé le : *Bismillah Allah Ekber*,

1. Cette rivière, qui prend sa source la plus éloignée dans les montagnes du Khourdistan, parcourt la plus grande partie du district peuplé par les Yomut sur une étendue d'environ trente milles géographiques allemands (cent-vingt milles anglais). Un homme à cheval peut la traverser à gué jusqu'à un point fort au-dessous de Pisarak. Même plus bas que les Atabeg, sa profondeur n'est pas fort considérable et reste telle jusqu'à huit milles géographiques de Gömüshtepe, où ses deux rives se transforment en véritables marécages. Sur tout son parcours elle est étroite. A son embouchure et plus haut, pendant quatre ou cinq milles géographiques, le poisson y abonde en telle quantité, que ses eaux, dont il altère la couleur, sont à peine potables en été. Après deux ou trois ablutions seulement, mes mains et mon visage y avaient pris une forte odeur de marée.

2. *Baba Djan*, mot à mot « âme du père, » n'est en somme qu'une appellation caressante ordinairement donnée par les Turkomans à l'aîné de leurs fils.

en passant sa main sur sa barbe, il remercia Khandjan au nom des convives.

Le 13 avril, je m'éveillai pour la première fois sous une de ces tentes turkomanes appelées *tchatma* par les Yomut, *aladja* chez la plupart des autres tribus. L'excellente nuit que j'avais passée, la construction élégante et légère de l'habitation portative où je me trouvais, donnaient à mon cœur une élasticité, un ressort inouïs; j'étais sous le charme de toutes ces choses nouvelles, et ma joie, que je ne pouvais réfréner, attira l'attention d'Hadji Bilal. Il me proposa une courte promenade avec lui, et quand nous fûmes à certaine distance de la *tchatma*, il me fit remarquer qu'il était grand temps de dépouiller absolument mon caractère d'Efendi pour devenir un Derviche de corps et d'âme : — « Vous avez pu déjà observer, me dit cet ami sincère, que mes compagnons et moi, nous distribuons au public les bénédictions (*fatiha*) qu'il attend de nous, et vous devez faire de même. Je sais bien que telle n'est pas la coutume dans le pays de Roum; mais ici vous surprendriez tout le monde si, vous donnant pour un Derviche, on vous voyait omettre un rite aussi caractéristique. Vous en connaissez la formule : prenez donc un visage sérieux et ne marchandez pas vos *fatiha;* vous pouvez aussi accorder vos *nefes* (souffles saints) aux malades près desquels vous serez appelé : seulement, en pareil cas, n'oubliez jamais de tendre la main, car il est notoire que les Derviches tirent leur subsistance de ces menus offices religieux, et l'on tient toujours en réserve un petit présent à leur offrir. »

Tout en me donnant ces conseils, Hadji Bilal s'excusait de me régenter ainsi : mais c'était, disait-il, pour mon bien, et il me rappelait l'histoire de ce sage voyageur qui, parvenu dans un pays dont les habitants étaient borgnes, se condamna, pour marcher de pair avec eux, à ne se servir que d'un œil. Quand je l'eus chaudement remercié de ses bons avis, il m'apprit aussi que Khandjan et plusieurs autres Turkomans s'étaient enquis avec une insistance particulière de ce qui pouvait me concerner; il avait eu la plus grande peine du monde à leur ôter de la tête que je fusse un personnage officiel. Je devais être chargé, selon eux, d'une mission politique, et ils pen-

chaient naturellement vers cette idée, que j'étais dépêché par le Sultan vers les princes de Khiva et de Bokhara pour contrebalancer auprès de ces derniers l'influence russe. Comme ils avaient le plus grand respect pour Sa Hautesse, Hadji Bilal ne tenait pas à leur ôter d'une façon trop complète cette croyance qui pouvait nous servir. Mais en même temps il fallait se garder de déposer un seul instant mon masque de Derviche, car ces sortes d'énigmes et de situations ambigües conviennent essentiellement au naturel des gens chez lesquels nous sommes.

Une fois ceci convenu, nous rentrâmes au logis, où notre hôte nous attendait avec un certain nombre de ses amis et de ses parents. Il commença par nous présenter sa femme et sa vieille mère qu'il recommandait l'une et l'autre à notre puissante intercession, à nos bénédictions inappréciables. Nous fîmes ensuite connaissance avec les autres membres de la famille. Quand nous eûmes rendu à tous les services réclamés par eux, Khandjan nous fit observer qu'il était dans les mœurs du pays de regarder un hôte comme l'égal du parent le plus proche; nous étions donc libres, désormais, d'aller et venir à notre gré, non-seulement sur les domaines de son clan, mais dans tout le territoire possédé par les Yomut; si quelqu'un s'avisait de toucher à un cheveu de nos têtes, les Kelte (ainsi s'appelait son clan) se regarderaient comme tenus d'exiger une réparation éclatante : — « Il vous faudra, poursuivit-il, demeurer ici jusqu'à ce qu'une caravane soit prête à partir pour Khiva, et ceci vous retardera au moins de deux semaines; profitez de ce répit pour visiter nos *ovas* les plus lointaines. Jamais un Turkoman ne laissa sortir un Derviche de sa tente sans l'avoir gratifié de quelques présents. Vous ne vous trouverez pas mal d'avoir garni vos besaces, car vous ferez bien du chemin avant de pouvoir renouveler vos provisions, puisque vous voulez absolument pousser jusques à Khiva et Bokhara. »

Cette liberté complète donnée à nos mouvements, comblait précisément mes vœux les plus chers. Je ne voulais rester à Gömüshtepe que le temps strictement nécessaire pour étudier un peu plus à fond les gens de l'endroit et me familiariser avec l'usage de leur dialecte. Pendant les premiers jours,

toutes les fois que Khandjan, son frère, ou quelque autre ami intime de la famille allait en tournée de visites, je ne manquais jamais de l'accompagner. Un peu plus tard, je suivis Hadji Bilal, colportant à droite et à gauche ses pieuses bénédictions, ou Hadji Salih dont l'assistance médicale était de plus en plus sollicitée. Dans ces dernières occasions, pendant que mon collègue appliquait le remède, je récitais à voix haute la formule de bénédiction, après quoi on ne manquait jamais de m'offrir tantôt un petit tapis de feutre, tantôt un poisson séché ou quelque autre bagatelle analogue. Soit que notre double traitement eût rencontré tout d'abord d'heureuses chances, soit en vertu de la curiosité qu'inspirait généralement le Hadji Turc (*Hadji Roumi*, — c'est ainsi que j'étais désigné), ma clientèle s'étendit rapidement. Cinq jours après notre arrivée à Gömüshtepe, mes compagnons s'étonnaient déjà de voir se presser à mon lever une quantité de malades, ou soi-disant tels, à qui je distribuais, selon l'occurrence, tantôt ma sainte bénédiction, tantôt le « souffle sacré, » tantôt des sentences écrites de ma main et destinées à servir de talismans, le tout sans manquer jamais de percevoir les honoraires qui m'étaient dus. Çà et là je tombais sur quelque politique profond qui, me regardant comme un agent de la diplomatie, se permettait de révoquer en doute la sainteté de mon caractère : mais ceci n'était qu'un inconvénient mitigé, puisque personne, après tout, ne soupçonnait mon véritable rôle et ne songeait à reconnaître en moi un homme d'Europe. Aussi éprouvais-je une grande satisfaction à me sentir en état de circuler librement sur une terre jusqu'ici presque inaccessible aux gens de ma race.

Mes relations devenaient plus nombreuses de jour en jour. Je comptai bientôt parmi elles les principaux du pays et les plus influents. Néanmoins, l'amitié qui me profita le mieux fut celle de Kizil Akhond (son véritable nom était Murad), docteur Turkoman des plus distingués, avec lequel j'étais dans les meilleurs termes et dont la recommandation m'ouvrit toutes les portes. Jadis, quand il étudiait à Bokhara, Kizil Akhond avait mis la main sur un livre écrit en turc-osmanli, une espèce de commentaire explicatif des sentences et des principaux termes

du Koran. Certaines parties de cet ouvrage lui restaient inintelligibles. J'en possédais la clef, et ma collaboration lui fut par conséquent des plus agréables; aussi vantait-il de tous côtés mon érudition et me représentait-il comme profondément versé dans la littérature Islamite. Je nouai aussi des rapports amicaux avec Satlig Akhond, prêtre vénérable dont le savoir était au-dessus du médiocre. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, il remercia solennellement la Providence pour lui avoir permis de contempler face à face un Musulman de Roum, cette source de la vraie foi; et quelqu'un des assistants ayant trouvé une remarque à faire sur la blancheur de mon teint, le bon prêtre s'écria que telle était la couleur de l'Islam (*nur ül Islam*), dévolue aux seuls croyants occidentaux comme une marque de la bénédiction divine. Je cultivais également avec assiduité la connaissance du Mollah Durdis, investi des fonctions de *kazi-kelan* (juge supérieur), car j'avais promptement acquis la conviction que, chez ces peuples sauvages, la seule classe des Oulémas exerce une influence réelle, et que l'ascendant des *aksakal* (ou barbes-grises), regardé chez nous comme supérieur à tout autre, n'a pas à beaucoup près l'importance qu'on lui prête.

La confiance toujours croissante que me témoignaient mes nouveaux hôtes, justifiait à mes yeux la ligne de conduite que j'avais adoptée avec une imprudence apparente. Ils m'en donnèrent une preuve bien marquée, lorsque — se décidant à bâtir une mosquée avec les débris des anciennes ruines grecques auxquelles Gömüshtepe doit son nom, — ils me prièrent d'indiquer l'emplacement du *mihrab* (autel), d'après la recommandation de Kizil Akhond qui m'avait désigné comme le Derviche le plus instruit et le plus expérimenté de la bande.

Jusqu'au moment dont je parle, — et sauf les constructions que les Grecs ont élevées, à ce qu'on assure, dans le voisinage de Gömüshtepe, — on aurait parcouru le district tout entier sans y trouver le moindre semblant de murailles; et il faut certainement regarder comme l'indice d'un progrès quelconque dans les voies de la civilisation, l'idée de bâtir un édifice consacré au culte, dans cette espèce de camp dont les Yomut semblent avoir fait leur capitale. Depuis quelque temps déjà,

chacun des pieux co-religionnaires s'imposait le devoir de transporter à pied d'œuvre un certain nombre de ces belles briques carrées qu'on détache des fortifications élevées par Alexandre; et comme les matériaux semblaient en quantité suffisante, un des Turkomans venait d'être expressément investi des fonctions d'architecte. Ses affaires l'avaient à plusieurs reprises conduit du côté d'Astrakan, et on lui attribuait certaine expérience en matière de constructions; aussi était-il chargé de la besogne toute entière. Lorsque, avec le secours de la boussole, je leur eus indiqué fort exactement la direction où se trouve la Mecque, ils se mirent à dresser les murs sans s'inquiéter en aucune manière d'en creuser les fondations, négligence qui offrait d'assez pauvres garanties pour la solidité du monument, mais dont ils auront peut-être à se louer sous d'autres rapports. Étant donné qu'il reste assez longtemps debout, les Russes, effectivement, pourraient s'en servir un jour ou l'autre comme ouvrage avancé de quelque forteresse, et les vastes desseins du conquérant Macédonien se trouveraient profiter, en définitive, à l'ambition rivale d'un Romanov.

Après une semaine ainsi passée à Gömüshtepe, j'avais, de par les protections que je viens d'énumérer, une foule de connaissances diverses. Elles me mirent en état de percer à jour les relations sociales établies entre ces gens-ci, de suivre dans leurs nombreuses ramifications les éléments dont une tribu se compose, de fixer approximativement mes idées sur la nature du lien qui rattache et fait vivre ensemble ces intérêts si compliqués et si discordants. Tâche moins facile que je ne l'avais supposé au premier abord. Pour peu qu'il m'arrivât d'effleurer une question relative au train de la vie quotidienne, de manifester ma curiosité à propos de tel ou tel objet mondain, mes interlocuteurs se demandaient, avec étonnement, pourquoi un Derviche, exclusivement voué aux préoccupations religieuses, se mêlait ainsi des affaires transitoires d'ici-bas. Il fallait suivre cette enquête avec toute sorte de précautions, et la prudence la plus vulgaire m'interdisait d'y procéder par voie de questions directes. Heureusement pour moi, cependant, les Turkomans dont la vie se passe, déduction faite du temps consacré à leurs maraudes, dans l'oisiveté

la plus absolue, se laissent facilement aller à perdre des heures entières en débats prolongés sur tout incident qui intéresse l'existence nationale, et je n'avais alors pour m'instruire qu'à les écouter en silence. Assis au milieu d'eux et comme perdu dans mes rêveries, j'ai souvent eu l'occasion, tout en égrénant mon chapelet, d'étudier ainsi l'histoire de leurs razzias (*alaman*), de leurs relations avec Vilayet (la Perse), le Khan de Khiva, et les autres peuples nomades.

Je profitai de cet intervalle de repos pour me faire conduire par Kizil Akhond, d'abord chez les Atabeg, tribu des Yomut qui réside beaucoup plus à l'est, et aussi chez les Turkomans appelés Göklen, excursion très-intéressante pour moi, car elle me fournit l'occasion d'examiner une bonne portion de la muraille bâtie par Alexandre, quand il voulut opposer une barrière aux redoutables incursions des cavaliers du Désert. Le voyage de Kizil Akhond avait trait à l'administration de la justice; il s'agissait d'une enquête nécessitée par je ne sais quelle procédure. Elle exigea de fréquentes haltes, et nous fit employer quatre jours à une tournée qui n'en eût demandé que deux sans cette circonstance particulière. Nous marchions, somme toute, dans la direction de l'est; mais il nous fallut faire de longs et fréquents détours, afin d'éviter des marécages couverts de roseaux, et nous tenir à l'abri des sangliers sauvages qui infestent par centaines ces lieux inhabités. Les marais dont je parle proviennent de la Görghen, que gonflent les pluies de printemps et qui déborde sur une étendue de plusieurs milles son lit envahi par elles. Il devait en être ainsi dans un temps déjà loin de nous, car cette grande muraille dont nous avons déjà parlé fut élevée, en arrière de la rive septentrionale, à une distance qui varie entre quatre et six miles anglais, et comme elle suivait autant que possible les points les plus élevés de la plaine, c'est encore le long de ces murs, aujourd'hui ruinés, que passe la route la moins exposée en toute saison. C'est dans le même voisinage, et sans doute par le même motif, que nous trouvions la grande majorité des tentes; il ne nous arrivait guère de marcher une heure de suite sans en rencontrer un groupe plus ou moins considérable. Je n'ai pas poussé jusqu'à l'extrémité occidentale de

ces antiques fortifications et ne me sens aucunement disposé, dès lors, à tenir pour le moins du monde fondées les traditions fabuleuses dont on me régalait en leur honneur. Je crois, en revanche, avoir constaté que du côté de l'est, la muraille commence sur deux points différents; le premier au nord-est de Gömüshtepe où un amas de ruines plus considérable que les autres indique, sur la plage même, le début de l'énorme boulevart; le second à vingt miles anglais environ, au midi de la rivière Étrek, également dans le voisinage de la mer. Ces deux sections se réunissent un peu au-dessus de l'Altin Tokmak. Quant à celle qui part de Gömüshtepe, j'ai pu la suivre, deux jours durant, sur un parcours de dix milles géographiques dans la direction de l'ouest au nord-est. Elle se distingue sans peine, élevée qu'elle est de deux ou trois pieds au-dessus du sol adjacent. Pris dans son ensemble, l'ouvrage offre assez bien l'aspect d'une longue ligne de retranchements que flanquaient, de mille en mille pas, les tours dont on aperçoit encore le relief; autant qu'on en peut juger, ces dernières étaient de dimensions à peu près égales.

Parallèlement à ces murs, on voit aussi quelques autres monticules considérables dont je lèguerais volontiers l'exploration aux voyageurs qui doivent me succéder, n'ayant moi-même aucun renseignement, ni même aucune hypothèse raisonnable à fournir sur ce qui les concerne. Quelques-uns des plus petits ont été fouillés par les Turkomans, et d'après ce qui me fut dit, on y aurait trouvé, à l'intérieur d'un bâtiment carré, une urne colossale, mince comme du papier, laquelle renfermait des cendres bleuâtres, un petit nombre de pièces d'or et quelques autres objets de prix. De là vient que, dans le pays entier, la muraille est appelée Kizil Alan (celle qui reçoit de l'or). Il ne faudrait pas confondre les monticules dont je parle ici avec ces *yozska* que les Turkomans élèvent en commémoration de leurs plus illustres défunts. Mon guide, Kizil Akhond, si instruit qu'il fût, paraissait fort étonné de me voir prendre tant d'intérêt au « mur d'Alexandre » (*Seddi Iskender*[1]). Suivant lui, ce rempart avait été élevé par les

1. L'histoire du héros Macédonien a revêtu chez les Orientaux tous les carac-

génies (*djins*), d'après les ordres du souverain tout-puissant : — « Alexandre, me disait-il, était un musulman bien autrement pieux que nous autres, et c'est pour cela que les esprits souterrains lui devaient, bon gré mal gré, une obéissance absolue.... » Là-dessus, il allait sans doute me raconter la descente mythologique d'Alexandre dans le Royaume des Ténèbres, lorsqu'il resta muet tout à coup en me voyant occupé à détacher violemment une des briques du mur sacré : — ce n'était pas une petite affaire, attendu que ces carreaux, d'un rouge vif, semblent pour ainsi dire fondus dans le massif auquel ils appartiennent; il est souvent plus facile de les briser que de les en extraire.

Tous ces environs ne sauraient manquer d'offrir quelque jour un texte précieux aux dissertations archéologiques. On y trouve non-seulement les traces nombreuses de la domination Grecque, mais encore les monuments enfouis de l'antique civilisation Iranienne; en effet, les historiens Arabes font de fréquentes allusions à l'importance du Bas-Görghen, cité dont les ruines existent encore à l'endroit appelé Shehri Djordjan. Kumbezi-Kaus (le dôme de Khaus) lui-même, — monument écroulé dont j'ai ouï parler sans qu'il m'ait été donné de le voir, — mérite selon toute probabilité plus d'attention que ne lui en ont accordé jusqu'ici, dans leurs rapides voyages, les explorateurs britanniques.

J'étais fort surpris de voir que Kizil Akhond, — auquel j'avais jusqu'alors accordé les priviléges de la science, mais non ceux de la richesse, — possédait, sur différents points, des tentes, des femmes et des enfants, le tout composant une famille nombreuse, issue de trois mariages consécutifs. Après avoir été présenté par lui, successivement, au sein de ses différents ménages, je commençai à comprendre que sa petite tournée n'était peut-être pas uniquement une affaire de magistrature. Au surplus, l'accueil qui lui était fait chez les siens, et celui

tères d'un mythe religieux, et malgré la distinction que prétend établir tel ou tel de leurs écrivains, entre Iskender Zul Karnein (l'Alexandre à deux cornes), leur héros mythologique, et Iskenderi Roumi (l'Alexandre grec), j'ai pu constater jusqu'à présent que ces deux appellations s'appliquaient à un seul et même personnage.

dont il était honoré par les étrangers, ne différaient pas d'une manière essentielle. Le Mollah, — on le désignait ainsi *par excellence*, — n'entrait guère dans une tente turkomane sans s'y trouver comme chez lui, maître et seigneur de toutes choses. Même dans le camp des tribus hostiles, on ne se contentait pas de le traiter avec mille égards, et il n'en sortait guère que chargé de présents. Réputé son disciple, j'obtenais par ricochet les bénéfices de cette popularité si universelle : jamais je n'étais omis dans les libéralités dont il était l'objet, et l'on m'offrait soit des *namdzdji* (nattes pour s'agenouiller pendant la prière), soit un manteau turkoman, soit un de ces grands bonnets de feutre dont se coiffent les cavaliers nomades. Quand je l'avais posé sur ma tête, et qu'une écharpe roulée tout autour s'était transformée en un léger turban, mon costume se trouvait absolument semblable à celui des Mollahs du pays.

Rentré à Gömüshtepe, j'y trouvai mes collègues fort inquiets de mon absence prolongée, et regrettant de ne s'être pas opposés avec plus d'énergie à l'excursion que j'avais voulu tenter. Je m'informai naturellement de tous et de chacun. Hadji Salih, m'apprit-on, avait tiré bon parti de sa médecine et réalisé de notables profits. Hadji Kari Meszud, logé dans une mosquée, — c'est-à-dire dans une tente affectée au service du culte, — y avait été victime d'un vol. Après de longues et inutiles recherches, l'*ishan* (ou prêtre), déclara qu'il lancerait immédiatement l'anathème sur le voleur, si l'objet du larcin ne se retrouvait pas. Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées, lorsque le criminel, bourrelé de remords, vint se dénoncer lui-même, rapportant, en sus de ce qu'il avait pris, une offrande expiatoire. Je me permets de recommander ce trait de mœurs aux *detectives* de la police anglaise; ils y trouveront peut-être de quoi perfectionner les rubriques dont l'emploi leur est familier.

On me fournit aussi des renseignements favorables sur le sort d'une caravane, alors dirigée du côté de Khiva. Mes amis me racontèrent que le khan de cette principauté, auquel les médecins recommandaient l'usage habituel du lait de buffle, avait expédié tout exprès à Gömüshtepe son chef de caravane

(*kervanbashi*[1]) chargé de lui acheter deux couples de ces animaux, qui ne sont pas encore naturalisés dans le pays où il règne. Ce personnage officiel avait poussé jusqu'à la ville d'Astrabad, et nous devions profiter de son retour pour assurer à notre voyage toute garantie de succès. C'était effectivement mettre bien des chances de notre côté que de marcher sous la direction d'un homme qui, mieux que tout autre, devait avoir pratiqué les invisibles chemins du Désert.

Une chose m'étonnait dans tout ceci, savoir la répugnance marquée de beaucoup de mes compagnons de route pour ce pays où leur était prodiguée une hospitalité si généreuse. Déjà las de vivre au milieu des Turkomans, ils affirmaient que, pour tout homme doué de quelques sentiments humains, le spectacle des tortures infligées aux malheureux captifs persans devenait à la longue un véritable supplice : « Certes, disaient-ils, il ne s'agit que d'hérétiques, et pendant que nous traversions la Perse leurs compatriotes ne nous ont guère épargnés; mais ce que souffrent ici ces misérables n'est véritablement pas à tolérer. » La compassion manifestée par ces hommes, dans le pays desquels le commerce des esclaves ne s'est pas introduit, et les imprécations que leur arrachait l'inhumanité des *karaktchi*[1] suffisent pour donner une idée de la misérable condition à laquelle étaient réduits les infortunés prisonniers du Turkestan.

Essayons de nous figurer ce que doivent être les impressions d'un villageois des frontières persanes, — fût-il compté parmi les plus pauvres de sa race, — lorsque, victime d'une surprise nocturne, il se voit arraché à sa famille, et quand il arrive, souvent couvert de blessures, dans un lieu comme celui-ci. Il lui faut tout d'abord échanger ses vêtements habituels contre quelques haillons turkomans qui couvrent à peine une partie de son corps; les entraves dont il est chargé meurtrissent ses chevilles endolories et lui infligent à chaque

1. Le kervanbashi, guide en chef des caravanes, est en général nommé par le Khan et, généralement aussi, connaît à fond les diverses routes. Chacune d'elles a son kervanbashi particulier qui lui emprunte son nom et se trouve ainsi suffisamment distingué des autres.

2. On a vu plus haut que ce mot signifie *brigands*.



Un esclave persan chez les Turkomans.

pas une souffrance nouvelle; pendant les premiers jours, quelquefois pendant les premières semaines de sa captivité, on le soumet à la diète la plus rigoureuse. La nuit, pour prévenir toute tentative d'évasion, on charge aussi son cou d'une *karabogra* (anneau de fer) fixée à une cheville, de telle sorte que le bruit du métal trahit ses plus légers mouvements. Ses souffrances n'auront de terme que si ses parents ou amis peuvent payer sa rançon. Dans le cas contraire, il sera vendu sur place ou conduit, à marches forcées, du côté de Khiva et de Bokhara.

Mes oreilles ne s'habituaient pas au grincement de ces chaînes odieuses; bruit sinistre qu'on ne manque jamais d'ouïr sous la tente de tout Turkoman qui occupe un certain rang et affiche certains dehors. Notre ami Khandjan, lui-même, possédait des esclaves, — deux jeunes gens de dix-huit à vingt ans — et j'éprouvais une indicible émotion à voir chaque jour ces malheureux, presque enfants encore, traîner ainsi leur boulet. Il me fallait par surcroît écouter, sans mot dire, les injures, les imprécations dont on les chargeait au moindre prétexte de mécontentement. Le plus léger témoignage de pitié aurait d'autant plus vite excité les soupçons, que ma connaissance de leur langue natale portait ces infortunés à m'interpeller fréquemment. Le plus jeune de ces esclaves, un bel Irani aux cheveux noirs, me supplia d'écrire pour lui à ses parents qu'il adjurait de vendre maison et troupeaux pour le tirer de sa captivité; on pense bien que je ne lui refusai pas ce service. Un jour que je me croyais à l'abri de tout regard, je me permis de lui offrir une tasse de thé; mais par malheur, au moment où il étendait la main pour la prendre, je ne sais quel importun pénètra inopinément sous la tente; il fallut, modifiant mon geste, feindre une toute autre intention et même, pour plus de vraisemblance, frapper légèrement ce misérable.

Pendant mon séjour à Gömüshtepe, il ne se passa pas une nuit sans qu'un coup de fusil, parti du rivage, ne nous annonçât l'arrivée de quelque bateau-pirate chargé de butin. Le matin venu, j'allais réclamer, des héros victorieux, la dîme due aux Derviches, ou plutôt, je dois le dire, contempler les pauvres Persans aux prises avec les premières angoisses de la captivité. Mon cœur saignait devant ces horribles scènes;

mais il fallait bien se bronzer là-dessus pour étudier, comme ils méritaient de l'être, ces contrastes frappants de vertu et de vice, de tyrannie et d'humanité, d'honnêteté scrupuleuse et de brigandage sans frein.

Une quinzaine s'était à peine passée, que je commençais, moi aussi, à me lasser de cette résidence et à jeter malgré moi des regards d'envie sur les frontières de la Perse. Nous n'en étions guère qu'à quelques lieues; mais par les mœurs, les habitudes, la manière de voir, Turkomans et Persans diffèrent aussi bien que si les deux peuples étaient placés à d'énormes distances l'un de l'autre, tant sont puissantes l'influence de la religion et celle des traditions historiques. Je souris parfois en songeant que les Turkomans qui, à certains égards, se montraient si féroces, à ce moment-là même se mettaient en frais de pieuses réjouissances (*lillah*) auxquelles était nécessairement conviée toute notre société de pèlerins. Ces invitations se réitéraient plusieurs fois chaque jour. Je n'acceptais guère que les deux premières, témoignant par mon attitude que je désirais être dispensé de la troisième, auquel cas, celui qui m'avait invité prétendait, par ses bourrades, me contraindre à quitter ma tente, et d'après les règles de l'étiquette indigène, plus rudes étaient les coups de coude dont il régalait mes côtes, plus sincère et plus cordial se manifestait son désir de me voir assis à la table. En pareille occasion, notre hôte étalait devant la tente quelques pièces de feutre, voire un tapis, s'il voulait se montrer particulièrement magnifique, sur lesquels les convives s'asseyaient en rond, par groupes de cinq ou six; à chacun de ces groupes était départie une vaste écuelle de bois dont les dimensions et le contenu correspondaient au nombre et à l'âge de ceux qui devaient y puiser. Nous y plongions tour à tour, jusqu'à épuisement complet, nos mains entr'ouvertes. Je ne crois pas que la qualité des mets qui nous étaient servis ou la façon de les apprêter puisse intéresser nos gastronomes; aussi me bornerai-je à remarquer, en passant, que la viande de cheval et de chameau faisait le fonds habituel de ces repas primitifs, et je me garderai de mentionner celles qui nous tenaient lieu de venaison.

Pendant mon séjour chez Khandjan, il fiança son fils (âgé de



Un repas chez les Turkomans.

douze ans, ainsi que je l'ai déjà dit) à une jeune fille alors dans sa dixième année. Cet événement domestique fut célébré par une fête à laquelle nous, ses hôtes, ne pouvions nous dispenser d'être présents. En pénétrant sous la tente de la fiancée, nous trouvâmes celle-ci absorbée dans un travail de broderie. Elle ne se dérangea pas un moment et ne parût pas s'apercevoir que nous étions là; pendant deux heures que dura cette visite, elle ne témoigna qu'une fois, — par un regard furtif dont je surpris la direction, — qu'elle se savait en présence d'étrangers. Durant le repas, composé en mon honneur de riz bouilli dans du lait, Khandjan nous fit remarquer que la cérémonie des fiançailles avait été d'abord fixée à l'automne suivant, mais qu'il en avançait le terme pour qu'elle pût avoir lieu sous nos auspices, et afin que nos bénédictions fussent acquises à l'hymen projeté.

Je ne dois pas oublier que nous fûmes aussi reçus dans cette occasion par un *karaktchi* qui tout seul, à pied, non content de forcer trois Persans à se rendre, les avait chassés devant lui, comme autant de moutons, pendant plus de huit milles. Il nous paya les dîmes du butin, telles qu'on les perçoit au nom de l'Église; elles ne montaient qu'à la modique somme de deux *krans*, et Dieu sait avec quelle joie le brave homme nous entendit entonner, d'une voix unanime, la *fatiha* (bénédiction) qu'il avait si bien méritée!

Trois semaines s'étaient écoulées à Gömüshtepe,— bien contrairement à mes désirs, on peut le croire, — lorsque le zèle hospitalier de Khandjan lui permit de se prêter aux préparatifs de notre départ. Acheter des chameaux nous eût entraînés à trop de dépense, et nous décidâmes que nous en louerions un par chaque couple de pèlerins, pour transporter notre farine et notre eau. L'exécution de ce plan n'eût pas été facile, si nous n'avions eu le bonheur de trouver dans Ilias Beg, chargé de notre bétail, un conseiller excellent. Peut-être n'était-il pas au fond très-religieux, et notre caractère de Hadjis paraissait lui inspirer un respect médiocre, mais il n'en montrait pas moins la plus grande exactitude à remplir ses devoirs hospitaliers et à nous donner satisfaction sur toutes choses, fût-ce au prix de véritables sacrifices. Ilias, Turkoman de Khiva,

fait partie de la tribu des Yomut; chaque année, il traverse pour ses affaires le désert de Gömüshtepe : pendant son séjour, la protection de Khandjan le met à l'abri des périls qui, sans cela, le menaceraient comme tout autre étranger. Il arrive généralement en automne, et s'en retourne au printemps avec vingt ou trente chameaux chargés, ou de marchandises à lui, ou de celles que des tiers ont consignées en ses mains. Ayant cette année à ramener avec lui quelques chameaux de surplus, la petite somme que nous lui paierons pour la location de ces animaux est un profit imprévu qui lui tombe du ciel.

Khandjan nous a d'ailleurs recommandés à lui de la manière la plus expresse : « Ilias, lui a-t-il dit, votre vie répondra de la leur. » Et cette formule solennelle atteste assez l'importance qu'il attache à notre sécurité. Ainsi interpellé, Ilias, — baissant les yeux comme font ces nomades quand leur attention est fortement sollicitée, — lui a répondu très-bas et sans presque remuer les lèvres : « Je vois bien que vous ne me connaissez pas. » Le singulier sang-froid des deux Turkomans ayant quelque peu agacé mes nerfs encore à demi Européens, je me permis certaines observations, sans prendre garde que Hadji Bilal et mes autres compagnons, auditeurs de ce dialogue, étaient demeurés complétement impassibles, et je regrettai de ne pas les avoir imités, en voyant mes interpellations inopportunes rester, plusieurs fois de suite, sans réponse. La négociation, ainsi menée en dehors de nous, aboutit à ce que chaque chameau nous coûterait deux ducats d'ici à Khiva. — Quant à notre farine et à notre eau, Ilias s'en chargeait à titre purement gratuit.

La modique somme d'argent que j'avais emportée avec moi, cousue et cachée dans les diverses pièces de mon misérable déguisement, plus les dons que j'avais reçus en ma qualité de Hadji, m'auraient mis à même de louer un chameau pour moi tout seul; mais j'en fus dissuadé par Hadji Bilal et Sultan Mahmoud. Selon eux, la meilleure garantie de sécurité, parmi ces tribus nomades, était justement un extérieur misérable, fait pour exciter la pitié; tout au contraire le moindre symptôme de richesse devait, en éveillant leur cupidité, appe-

ler maint et maint danger sur nos têtes. Le meilleur de nos amis nous deviendrait hostile pour peu qu'il nous soupçonnât d'être bons à dépouiller. Ils me nommèrent plusieurs de nos Hadjis, pourvus d'abondantes ressources, et qui néanmoins, par prudence, en étaient réduits à se couvrir de haillons et à voyager sans monture. Forcé de reconnaître qu'ils avaient raison, je me bornai à la location d'une moitié de chameau, stipulant seulement que je pourrais me servir d'un *kedjeve*[1], attendu que, boiteux comme je l'étais et ne pouvant marcher, il serait trop fatigant pour moi de rester jour et nuit, pendant quarante stations, étroitement pressé, sur la même selle de bois, contre un de mes compagnons. Ilias n'accepta pas tout d'abord cette combinaison; il objectait, et à bon droit, que le *kedjeve* constituerait un double fardeau pour le pauvre animal appelé à nous porter dans le Désert. Khandjan, à la longue, finit par calmer ses scrupules. Je me trouvais donc assuré de pouvoir quelquefois me livrer au sommeil pendant ce voyage de Khiva que nous devions accomplir en vingt jours, et dont tout le monde nous parlait dans les termes les moins rassurants; mais ce qui me plaisait le plus, dans cet arrangement, c'était la certitude d'avoir pour vis-à-vis, pour contrepoids si l'on veut, dans le *kedjeve* correspondant au mien, Hadji Bilal, mon meilleur ami, dont la société me devenait peu à peu indispensable.

La conférence terminée, nous payâmes d'avance, ainsi que l'exige la coutume, le prix de location dû au chamelier. Hadji Bilal récita une *fatiha*, et lorsque Ilias eut promené ses doigts à travers sa barbe, composée à vrai dire de quelques poils très-clairs-semés, l'affaire se trouva définitivement conclue. Nous n'avions plus qu'à lui demander de partir le plus tôt possible. A cet égard, il ne voulut s'engager par aucune promesse; tout dépendait du kervanbashi envoyé par le Khan, et qui devait, avec ses buffles, prendre la direction de la caravane. En peu de jours nous fûmes prêts à partir pour Etrek, notre point de rendez-vous, et dès lors je me sentis doublement pressé de

1. Ce qu'on appelle à Bayonne « un *cacolet*, » c'est-à-dire une paire de paniers de bois accrochés aux deux flancs d'une bête de somme. (*Note du traducteur.*)

quitter Gömüshtepe. Effectivement, nous y avions déjà perdu un temps précieux ; je constatais les approches toujours plus imminentes de la saison chaude ; et nous avions à craindre que les eaux de pluies, — celles du moins que le Désert conservait encore, — ne devinssent de plus en plus rares. D'autre part, je commençais à me sentir gêné par les absurdes rumeurs qui circulaient touchant ma personne. Tandis qu'en général j'étais simplement regardé comme un pieux Derviche, certains faiseurs de conjectures ne pouvaient renoncer à l'idée que j'étais un homme influent, un envoyé diplomatique du Sultan, régulièrement accrédité auprès de l'ambassadeur turc à Téhéran, ayant à ses ordres un millier de fusils, et engagé dans je ne sais quel projet mystérieux contre la Russie et la Perse. Ceci venant aux oreilles des Russes d'Ashourada, ils auraient certainement pris la chose en plaisanterie ; toutefois, ils pouvaient être amenés à s'enquérir de l'étranger qui attirait ainsi l'attention et, si mon déguisement leur était révélé, je risquais une captivité cruelle, destinée peut-être à durer autant que ma vie. Mainte et mainte fois, en conséquence, je suppliai Hadji Bilal, ne dussions-nous pas pousser très-loin, de quitter au moins Gömüshtepe ; mais l'impatience qu'il avait d'abord témoignée s'était changée en une indifférence complète, du moment où Ilias se fut engagé vis-à-vis de nous ; comme j'insistais, il alla même jusqu'à me reprocher l'empressement puéril avec lequel je voulais courir ainsi au-devant des arrêts de la destinée : — « C'est en vain que tu te hâtes, disait-il, tu devras, bon gré mal gré, demeurer sur les bords de la Görghen jusqu'à ce que le *Nasib* (le sort) ait décrété que tu as à te désaltérer ailleurs ; et personne ne peut savoir si cette volonté d'en-haut se manifestera plus tôt ou plus tard. » Qu'on imagine l'effet produit par une réponse si parfaitement orientale, sur une impatience légitime et fondée ! Je n'en voyais pas moins — et trop clairement, hélas ! — la nécessité de me soumettre, l'impossibilité de me dérober au péril.

Il arriva sur ces entrefaites que certains *karaktchi*, dans le cours d'une de leurs razzias, réussirent par trahison à capturer cinq Persans. L'un de ceux-ci était un riche propriétaire.

Les bandits, remontant en bateau jusqu'au delà de Karatepe, s'étaient présentés devant un village de Perse comme pour y faire emplette d'une cargaison. Le marché fut bientôt conclu; mais à peine les vendeurs sans méfiance étaient-ils arrivés au bord de la mer, eux et leurs denrées, qu'ils furent saisis, garrottés des pieds et des mains, enterrés jusqu'au cou dans leur propre froment, et transportés ainsi à Gömüshtepe. J'étais présent lorsque ces malheureux furent « déballés, » pour ainsi dire. L'un d'entre eux avait reçu de plus un mauvais coup, et les Turkomans eux-mêmes s'accordaient à reconnaître l'infâmie de pareils procédés. Bien qu'étrangers à toute l'affaire, les Russes d'Ashourada se crurent en demeure d'intervenir et menacèrent de débarquer à main armée si les prisonniers n'étaient aussitôt rendus à la liberté. Comme les bandits refusaient obstinément de lâcher leur proie, je supposai que les autres Turkomans, émus par une menace qui pesait sur toute la communauté, forceraient leurs compatriotes à céder. Il n'en fut rien, cependant. De toute part, au milieu de l'agitation générale, on vit circuler des armes et des munitions de guerre; chacun s'apprêtait à recevoir chaudement les Russes, s'ils osaient venir à terre. On ne sera pas fâché de savoir que je fus appelé, moi aussi, à porter le mousquet, et ce n'était pas sans une vive émotion que je songeais à l'ennemi sur lequel j'aurais à faire feu. Par bonheur, il ne fut pas donné suite à ces projets belliqueux[1]. Le lendemain, il est vrai, un *steamer* russe manœuvra de façon à raser la côte; mais le conflit fut ajourné au moyen d'une transaction politique, les Turkomans ayant consenti à donner des otages pour l'avenir, mais non à livrer les Persans, qui restèrent définitivement prisonniers. Le plus riche de ceux-ci en fut quitte pour une rançon de cent ducats; un autre, — qui était sorti estropié de la bagarre, et ne valait plus la vingt-cinquième partie de cette somme, — fut relâché spontanément en

1. Que le lecteur ne s'étonne pas de voir les autorités russes garder une attitude si équivoque. La Perse envisage tout débarquement des forces moscovites sur les rivages de la mer Caspienne comme une invasion hostile de son propre territoire; elle aime mieux supporter les déprédations des Turkomans que de les voir réprimer à son profit par l'entremise de ses dangereux voisins, toujours prêts à lui faire payer beaucoup trop cher leurs services à double intention.

l'honneur des Russes; mais les trois derniers, gaillards robustes et de bon emploi, furent chargés de fers encore plus lourds et conduits à Etrek, le dépôt où la torture façonne ces malheureux à l'esclavage. Ce nom d'Etrek, qui s'applique en même temps à une rivière et au district désert qu'elle arrose, est, pour les natifs du Mazendran et du Taberistan, un symbole d'effroi et de malédiction. Il faut qu'un Persan soit particulièrement irrité quand il se permet cet anathème : *Etrek biufti !* (Puissiez-vous être mené à Etrek !)

Comme les membres de la caravane s'y étaient donnés rendez-vous, je ne pouvais manquer de visiter sous peu de temps cet affreux séjour. Khandjan avait eu aussi la bonté de me recommander aux soins hospitaliers de Kulkhan, le *Pir* (la Barbe-grise) des *karaktchi*. Ce vieux pécheur vint fort à propos faire connaissance avec nous. Sa physionomie était des moins sympathiques, et quand je lui fus désigné comme son hôte futur, ses démonstrations ne furent pas autrement amicales. Longtemps il examina mes traits, marmottant çà et là quelques paroles à l'oreille de Khandjan et tout disposé, semblait-il, à voir en moi autre chose que le personnage pour lequel on m'avait pris jusqu'alors. Je découvris bientôt la cause de cette méfiance. Dans sa jeunesse, Kulkhan avait traversé les provinces méridionales de la Russie, en compagnie de Khidr Khan, alors au service du tzar. Il avait aussi passé plusieurs mois à Tiflis et s'était assez familiarisé avec nos manières européennes. —Ayant vu, disait-il, mainte et mainte nation, il ne connaissait pas encore celle des Osmanli; on lui avait appris néanmoins qu'elle était issue d'une tribu turkomane, origine attestée par une ressemblance frappante avec les gens de celle-ci; par conséquent, il avait lieu d'être surpris en me trouvant une physionomie toute différente. — Hadji Bilal le mit en garde contre des informations inexactes, déclarant pour son compte avoir passé plusieurs années dans le pays de Roum, sans que jamais observation pareille lui eût été suggérée. Kulkhan, là dessus, nous annonça que deux jours après, et de bonne heure, il comptait rentrer dans son *ova* d'Etrek, ajoutant que nous ferions bien de nous apprêter instantanément pour le voyage, attendu que lui seul pouvait nous faire traverser sans encombre la distance



Kulkhan-le-Pir

qui nous séparait d'Etrek, bien qu'il s'agît tout au plus de douze milles ; il n'attendait, quant à lui, que le retour de son fils Kulumali, parti pour un *alaman* (une razzia) sur les frontières persanes, où il était allé chercher quelques juments de bonne race.

Ceci nous fut dit tout naturellement, et avec l'accent de la satisfaction la plus légitime. Kulkhan nous prévint aussi qu'en prenant la peine de l'accompagner à quelque distance en aval de la Görghen, nous assisterions probablement au retour de son fils, qui ne devait plus guère tarder, et que nous aurions alors un spectacle curieux. Libre en ce moment-là de toute occupation, j'acceptai très-volontiers l'ouverture qui m'était faite et me trouvai, peu après, au sein d'une foule qui attendait, avec la plus grande impatience, le moment où les bandits se montreraient à l'horizon. Huit cavaliers turkomans parurent bientôt sur la rive opposée, menant en lesse une dizaine de chevaux. Je m'attendais, de la part de la multitude excitée par un long délai, à des clameurs, à des hourras enthousiastes ; ce fut, au lieu de cela, un silence complet, une admiration muette qui se trahissait seulement par des regards enflammés de convoitise. Les heureux brigands qui en étaient l'objet se précipitèrent dans la Görghen, qu'ils traversèrent à la nage pour aborder sur la rive où nous étions. Là, mettant pied à terre, ils tendaient la main à leurs proches avec une sérénité, une majesté radieuse qui défie toute description. Tandis que les anciens examinaient d'un œil attentif le butin de la campagne, nos jeunes héros s'appliquaient à réparer le désordre de leur toilette et, soulevant leurs pesants bonnets fourrés, ils étanchaient la sueur ruisselante sur leurs fronts.

Le tableau, pris dans son ensemble, était d'un pittoresque achevé. Malgré mon mépris pour de tels brigands et leurs abominables exploits, je ne pouvais m'empêcher de regarder avec un étrange plaisir ces jeunes athlètes qui, dans leur court vêtement de cheval, le regard fier, la poitrine comme inondée de leurs longs cheveux bouclés, déposaient leurs armes en souriant. Parmi les assistants, je n'en voyais aucun qui ne leur fût complétement sympathique. Kulkhan lui-même, le sombre Kulkhan s'était déridé : il nous présenta son fils, et nous ne

nous quittâmes que lorsque Hadji Bilal eût appelé sur la tête du jeune vainqueur les bénédictions célestes. Il était convenu que le lendemain matin nous quitterions Gömüshtepe pour nous rendre à Etrek en même temps que la « Barbe grise, » son heureux fils et les chevaux enlevés.



VI

Conduite hospitalière. — Grandes tombes turkomanes. — Un émir en croupe. — Rencontre désagréable. — Je risque de mourir impur. — Chez Allah Nazr. — L'apprentissage du kedjeve. — Les esclaves persans. — Procédés suspects de maître Kulkhan. — Rose-de-Fête. — Un hypocrite. — A Etrek. — L'esclave russe. — Un verre d'eau. — Ambassade pacifique. — Les trois routes. — L'ascète-brigand. — Delili Burun. — Nous traversons l'Etrek. — L'Afghan me dénonce au kervanbashi. — La Fatiha des adieux. — Nous entrons dans le Désert.

.... Gens confinis Hyrcaniæ, cultu vitæ aspera et latrociniis assueta.

(Q. CURTII RUF, lib. VI, cap. 5.)

Le jour suivant, vers midi, je quittai Gömüshtepe avec ceux de mes compagnons que j'appréciais le mieux; Khandjan et mes autres amis nous accompagnèrent à une certaine distance. Celui-ci, se conformant à la coutume des nomades quand ils veulent témoigner à leurs hôtes une estime particulière, fit ainsi plus d'une lieue à pied, malgré mes instances réitérées : — il voulait, disait-il, remplir ponctuellement tous les devoirs de l'ancienne hospitalité turkomane, afin que je ne pusse jamais, dans l'avenir, élever contre lui le moindre sujet de plainte. S'il faut dire la vérité, j'éprouvai un réel serrement de cœur en me dégageant de sa dernière étreinte, car je l'avais reconnu digne de toute estime. Sans aucun motif intéressé, non content de nous garder dans sa propre maison, moi et cinq autres

pèlerins, il m'avait donné à profusion les renseignements que je sollicitais. Même aujourd'hui je regrette de ne pouvoir lui témoigner ma reconnaissance et, peut-être plus encore, d'avoir été réduit par les circonstances à tromper un ami comme lui.

Notre route nous conduisait au Nord-Est, et nous éloignait toujours davantage de la côte, dans la direction des deux grandes buttes, dont l'une est connue sous le nom de Köresofi, l'autre sous celui d'Altin Tokmak. Outre celles-ci, on aperçoit de distance en distance de nombreux *yorska*[1]; mais, à cela près, le sol du district n'est qu'une immense plaine. A un quart de lieue de Gömüshtepe, commencent de magnifiques prairies dont l'herbe, montant jusqu'aux genoux, exhale une odeur délicieuse; elle sèche sur pied sans servir à qui que ce soit, car les habitants du pays sont ce qu'ils appellent *tchomru* (c'est-à-dire qu'il n'élèvent pas de troupeaux). Quels charmants villages pourraient animer cette région si bien arrosée! Au lieu de ce silence de mort, comme on aimerait à y entendre les mille bruits, les rumeurs vivantes du labeur rustique! Notre petite caravane, composée des chameaux d'Ilias et des six chevaux de Kulkhan, marchait en bon ordre et sans se disperser, notre guide nous répétant volontiers que nous avions à craindre l'attaque de certains *karaktchi* sur lesquels son pouvoir ne s'étendait pas, et qui ne manqueraient pas de nous attaquer s'ils croyaient pouvoir le faire impunément. Ilias, pour cette fois, voulut bien m'épargner la fatigue du transport à dos de chameau; il se fit prêter par Kulkhan un des chevaux enlevés, sur lequel je devais faire route jusqu'à Etrek. Malheureusement, ainsi que l'évènement le prouva, Emir Mehemmed, — le tyriaki afghan de Karatepe, — qui s'était impatronisé parmi nous de façon ou d'autre et n'avait pu se procurer aucune monture, réclamait mon assistance chaque fois qu'il s'agissait de traverser un bourbier, un marécage quelconque; et, quand je l'avais admis à partager ma selle, il se cramponnait à moi de telle sorte, que je me sentais en grand risque de perdre les arçons. Cette communauté devint tout à fait périlleuse quand il

1. Il a été dit plus haut que ce mot désigne les monticules artificiels élevés par les Turkomans en mémoire de leurs plus illustres personnages.

nous fallut traverser de vastes marais couverts de roseaux et peuplés de sangliers sauvages, qui littéralement y fourmillent. Ilias et Kulkhan chevauchaient devant nous, cherchant des circuits qui nous fissent éviter la rencontre de ces animaux incommodes dont le voisinage nous était révélé, tantôt par leurs grognements incessants, tantôt par le craquement des roseaux qu'ils dérangent et brisent à chaque pas. Je marchais, l'oreille au guet, lorsque mon cheval prit peur tout à coup, et s'écarta vivement. Avant que j'eusse pu tourner la tête pour voir de quoi il s'agissait, nous nous trouvâmes par terre, mon camarade et moi. Aux rires bruyants de nos compagnons qui nous suivaient de fort près, se mêlèrent aussitôt de singuliers petits cris. En cherchant à me relever, je m'aperçus que j'étais tombé sur deux sangliers en bas âge; c'était leur mère qui avait effrayé notre cheval, et maintenant, excitée par l'appel plaintif de sa progéniture, elle s'était arrêtée à peu de distance de nous qui, dans la plus ridicule posture du monde, restions exposés à l'atteinte de ses redoutables défenses. Elle nous eût inévitablement chargés, si un cousin d'Ilias, nommé Shirdjan, venant à notre aide, ne lui avait barré le passage avec sa longue lance. Je ne saurais dire si la bravoure du jeune Turkoman, ou le silence des petits verrats, — maintenant délivrés de leur gêne première, — fut le principal instrument de notre salut; quoi qu'il en soit, cette mère exaspérée battit en retraite, et, sans cesser de faire face à l'ennemi, rentra dans sa bauge que nous nous étions empressés d'évacuer. Dans l'intervalle, le fils de Kulkhan avait trouvé moyen de rejoindre notre cheval échappé. En me le rendant, il me fit remarquer que je pouvais m'estimer heureux d'avoir été soustrait à un trépas infamant. Le musulman le plus pieux, mis à mort par un animal de la race porcine, arrive *nedjis* (c'est-à-dire impur) dans l'autre monde, où cent années de purgatoire ne suffisent pas pour effacer sa souillure.

Après environ quatre heures de marche dans la direction ci-dessus indiquée, parmi les marécages et les prairies, je constatai que nous étions parvenus sur les flancs inclinés du plateau qui s'étend au nord de Gömüshtepe. En effet, on voyait disparaître peu à peu, non-seulement les élévations dont j'ai

parlé, mais aussi les montagnes qui marquent les frontières de la Perse. Quelques groupes de tentes, autour desquelles paissaient des chameaux, se rencontraient à peine de distance en distance, et bien que l'œil enchanté n'aperçût de toute part que les pâturages les plus verdoyants, ce district est encore moins peuplé que celui où m'avait naguère conduit Kizil Akhond. Il y manque une rivière comme la Görghen, et l'eau de source, qui sert aux usages quotidiens, se trouve épuisée avant que ces riches prairies aient suffisamment engraissé les troupeaux qu'on y mène. Aussi n'y voit-on de tentes que pendant les mois de mai et de juin. Nous devions passer la nuit dans un de ces groupes, peuplés par les gens de Kulkhan, attendu qu'Etrek était encore à six milles[1] de là, ce qui constituait pour nos chameaux lourdement chargés une étape bien complète. Au surplus, nous avions été dûment annoncés, et la fumée qui s'élevait, augure favorable, présageait un bon souper à nos appétits en éveil. Bien que nous fussions à quatre milles seulement de Gömüshtepe, le voyage nous avait pris environ huit heures, et nous étions, bêtes et gens, presque à bout de forces.

Un jeune homme, le neveu de Kulkhan, vint nous souhaiter la bienvenue à dix pas en avant de sa résidence; son oncle se chargea de loger Ilias et l'Afghan, nous laissant, les Hadjis et moi, sous l'étroite tente d'Allah Nazr, bon vieux Turkoman que mettait hors de lui la pensée de recevoir des hôtes envoyés par le Ciel. En dépit de toutes nos protestations, il tua une chèvre, la seule qu'il possédât, pour nous offrir un meilleur souper, et le lendemain, au déjeuner, le brave homme parvint à se procurer du pain, aliment de luxe qui depuis plusieurs semaines lui était complétement étranger. Tandis que nous attaquions son rôti savoureux, il était assis en face de nous et versait littéralement des larmes de joie. Jamais Allah Nazr ne voulut garder la moindre parcelle de la chèvre tuée en notre honneur : les cornes et les sabots eux-mêmes, préalablement réduits en cendres et qui servent ainsi à panser les plaies des

1. On voudra bien, ici et ailleurs, se rappeler qu'il s'agit de milles allemands, à moins que le contraire ne soit spécifié.



Une lâcheuse rencontre.

chameaux, furent par lui remis à Ilias. Quant à la peau, enlevée d'une seule pièce, il voulut m'en faire une outre et me la donna effectivement après que, frottée de sel, il l'eut fait sécher au grand soleil.

Il fallut attendre ensuite l'arrivée d'un esclave, — l'un des cinq dont j'ai raconté, dans mon dernier chapitre, la capture obtenue par trahison. Ce pauvre diable était envoyé par manière de punition au redoutable Kulkhan, notre hôte ayant, à ce qu'il paraît, des moyens particuliers pour tirer d'un captif les renseignements nécessaires, et vérifier s'il peut être mis à rançon ou si, dépourvu de parents et d'avoir personnel, il faut l'envoyer sur le marché de Khiva.

La première de ces deux alternatives est, de beaucoup, la plus agréable aux Turkomans qui peuvent élever à leur gré le chiffre de leurs prétentions. Le Persan, même dans le malheur, conserve l'esprit de ruse qui caractérise sa race; il cherche invariablement à dissimuler sa position réelle et s'attire par là les traitements les plus durs, jusqu'au moment où ses proches, attendris par les lamentations qu'il leur transmet, se sont laissé arracher la somme requise, en général la plus forte qu'on ait pu tirer d'eux. Les tortures ne cessent qu'à l'arrivée de l'argent. Dans l'autre hypothèse, au contraire, les deux parties se trouvent lésées. Le capteur, après beaucoup de frais exposés, n'obtient jamais que le prix courant de l'objet qu'il envoie sur le marché-aux-esclaves, et le malheureux Persan, transporté à une distance énorme de son pays natal, est à peu près certain de ne le revoir jamais. On comprend ce que vaut en ces matières l'expérience d'un homme pareil à Kulkhan, et quelle pitié mérite le malheureux destiné à passer par les épreuves dont il a le secret. Sa dernière victime lui fut livrée avant le soir, et dès le lendemain matin nous nous remîmes en route, après qu'Allah Nazr, d'ailleurs aussi bon Turkoman que notre guide, nous eut chaleureusement pressés sur son cœur.

Ce jour-là, je fis connaissance avec le panier de bois qui devait me servir d'équipage; quelques sacs de farine me tenaient en équilibre, Hadji Bilal se privant pour cette fois du plaisir problématique de voyager à dos de chameau. Nous marchions toujours vers le Nord, et à peine avions-nous fait deux lieues

que, la verdure cessant tout à coup, nous nous trouvâmes sur les terres salées du Désert, dont l'odeur forte et l'aspect sinistre ne flattaient ni le nez ni le regard. Nous en avions sous les yeux un excellent échantillon dans cette espèce de promontoire bas qu'on appelle Kara Sengher (Muraille noire) qui se dresse à huit milles de distance, au nord de Gömüshtepe. Plus nous nous rapprochions de cette hauteur, plus le sol devenait mou; à la base du promontoire, un véritable marais se rencontra sous nos pas, et nous n'avançâmes plus qu'avec des difficultés toujours croissantes au milieu de cette boue presque liquide, où le pied spongieux des chameaux glissait pour ainsi dire à chaque pas. Ma monture témoigna de telles dispositions à me précipiter dans la fange, moi et mon panier, que je préférai descendre *proprio motu*. Après avoir piétiné pendant plus d'une heure dans une espèce de bouillie noire et puante, nous arrivâmes enfin à Kara Sengher. Non loin de là, se trouvait l'*ova* de Kulkhan, où nous fûmes bientôt rendus.

Une grande surprise m'y attendait. Notre hôte m'ayant immédiatement conduit dans sa tente, — avec recommandation très-expresse de n'en pas sortir jusqu'à ce qu'il m'appelât, — je ne me trouvai pas tout à fait à mon aise quand je l'entendis invectiver ses femmes, les accuser de ne jamais savoir où étaient les chaînes, et leur enjoindre de les lui apporter sans retard. Les cherchant lui-même d'un air sombre, il rentra mainte et mainte fois près de moi sans m'adresser une seule parole : de plus, Hadji Bilal ne se montrait pas, lui qui m'abandonnait si rarement à moi-même. Plongé dans les réflexions les moins rassurantes, j'entendis enfin le tintement des anneaux de fer glissant l'un sur l'autre, et je vis arriver, traînant après ses pieds meurtris une chaîne pesante, le pauvre Persan que nous avions emmené avec nous; c'était pour lui qu'avaient eu lieu tous les préparatifs dont je m'étais si fort préoccupé. Notre hôte ne tarda pas à paraître. Quand nous eûmes pris le thé qu'il nous fit servir, il me pria de le suivre et me conduisit sous une tente qu'il avait fait dresser dans l'intervalle, afin de me ménager une surprise. Tel était le secret de sa conduite énigmatique. Nonobstant cette marque de courtoisie, je ne me sentais aucun attachement pour cet homme, et la différence

qui existait entre lui et Khandjan sera suffisamment manifeste aux yeux du lecteur, quand on saura que cette première tasse de thé fut l'unique aliment dont il me gratifia pendant les dix journées où je résidai chez lui. On m'informa plus tard de certaines trahisons qu'il avait préméditées à notre égard et auxquelles il eût certainement donné suite, si Kizil Akhond, dont il avait grand peur, ne lui eût recommandé de me traiter avec tous les égards imaginables.

La tente que j'occupais maintenant, en commun avec dix de nos associés, n'était point la propriété de Kulkhan, mais bien celle d'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, ainsi que sa femme, issue de la tribu des Karakalpak et qui, avant leur union, lui avait appartenu comme esclave. L'objet de leur voyage à Khiva était que cette femme, enlevée la nuit par surprise à son mari qu'elle avait laissé couvert de blessures, pût faire constater le décès de ce premier époux. Elle désirait aussi savoir par qui ses enfants avaient été achetés, s'ils vivaient encore, et dans quels parages; enfin, — son souci principal, — ce qu'était devenue sa fille, une enfant de douze ans, belle entre toutes, et dont elle ne parlait jamais que la larme à l'œil. Laborieuse et fidèle au delà de ce qu'il pouvait attendre, cette pauvre femme avait si bien captivé son nouveau maître, qu'il avait consenti à faire avec elle ces délicates recherches. Je m'amusais parfois à lui demander ce qui arriverait si le premier mari avait survécu, mais cette perspective ne lui inspirait aucune crainte, la loi du pays lui garantissant l'état de choses actuel : — « Le Nasib [1], disait-il, le Nasib a voulu que Heidgul (Rose-de-Fête) devînt ma compagne; et qui donc a jamais prévalu contre le Nasib? »

Parmi les autres voyageurs récemment arrivés pour se placer sous la conduite d'Ilias, je dois mentionner aussi un Derviche, nommé Hadji Siddik, hypocrite consommé, qui allait à peu près nu et voulut, pendant la traversée du Désert, servir de *groom* à nos chameaux. Une fois arrivés à Bokhara, — mais seulement alors, — nous apprîmes que ses misérables loques recélaient une soixantaine de ducats.

1. Le destin, le sort, ainsi qu'on l'a vu plus haut

Nous logions tous pêle-mêle dans les tentes encombrées, espérant bien que le *kervanbashi* de son altesse le Khan ne nous ferait pas attendre indéfiniment le jour du départ. Ce temps d'arrêt ne plaisait à personne; pour mon compte, je voyais diminuer si rapidement ma provision de farine que je crus dès lors devoir me réduire à la portion congrue, et retrancher deux poignées de ma ration quotidienne. Je pris également soin de ne pas mettre de levain dans le pain que je cuisais sous la cendre; le produit ainsi obtenu est plus considérable, il traverse moins vite les voies digestives, et l'aiguillon de la faim se fait sentir à de plus longs intervalles. Il nous fut permis, fort heureusement, de pratiquer çà et là quelques excursions de mendicité; fort heureusement aussi les Turkomans d'Etrek, — qui n'en sont pas moins de grands voleurs, — se montrèrent aussi généreux que les autres. Il était rare, par exemple, de passer devant une de leurs tentes sans y voir deux ou trois Persans courbés sous le poids des fers.

Ce fut encore à Etrek, sous la tente d'un notable de l'endroit, nommé Kotchak Khan, que je découvris un Russe, jadis matelot à bord d'un des navires qui forment la station d'Ashourada. Nous étions entrés, pour y faire la sieste, chez ce personnage éminent; à peine lui avais-je été présenté en qualité de Roumi[1] que mon hôte me dit, avec une satisfaction marquée: — « Je puis te servir un plat de ton goût. Nous savons dans quels termes vous êtes avec la Russie: tu vas contempler un de tes ennemis, réduit à l'état le plus abject[2]. » Il fallut alors affecter

1. Synonyme d'Osmanli.

2. Les Turkomans, ainsi que les Mahométans en général, tiennent qu'il existe quatre livres sacrés, le Pentateuque, les Psaumes de David, l'Évangile et le Koran. Ils admettent, en outre, que les Juifs possèdent deux de ces livres, le Pentateuque et les Psaumes, tandis que les Chrétiens croient à l'Évangile. Or quiconque croit à un de ces quatre livres reçoit d'eux le nom de *Sahib K'taab* (mot à mot Possesseur du Livre), et quiconque est Sahib K'taab a droit non-seulement au respect de sa personne, mais au respect de ses pratiques religieuses. Il suit de là qu'un Sahib K'taab ne saurait être esclave, de telle sorte que les juifs et les chrétiens échappent à la servitude... Mais, nonobstant ces priviléges étendus aux chrétiens et aux juifs, un Turkoman asservira fort bien un shiite, bien que celui-ci soit mahométan, parce que, dit-il, le shiite a contribué à corrompre le Koran. De même fera-t-il son esclave d'un Russe ou d'un païen, alléguant, par ignorance, que le Russe ne croit pas à l'Évangile, et mettant le païen hors la loi parce qu'il ne possède aucune espèce de Livre. — *Travels and adventures of Dr Wolff*. Deuxième édit., t. I, p. 52. (*Note du traducteur.*)

une joie que j'étais loin de ressentir. On amena le pauvre Moscovite, qui traînait après lui des chaînes massives ; son visage blême, sa physionomie attristée faisaient peine à voir. Je n'eus garde, cependant, de laisser percer la moindre émotion : — « Comment traiterais-tu cet Efendi, disait Kotchak Khan à son prisonnier, si tu venais à le rencontrer dans ton pays, que le ciel maudisse?... Va maintenant lui baiser les pieds !... » Le malheureux s'apprêtait à obéir, mais je l'écartai du geste, prenant soin de faire remarquer que je venais, ce jour-là même, de procéder à ma grande purification (*gusl*) et que je ne me souciais pas de contracter une nouvelle souillure en tolérant le contact d'un infidèle : — « Il me serait agréable, ajoutai-je, qu'on voulût bien l'ôter de mes yeux le plus tôt possible, attendu que les gens de ce pays m'inspiraient une aversion toute particulière. —On lui fit signe de s'éloigner, et il se hâta d'obéir, mais en me jetant un regard d'intelligence. J'appris plus tard qu'un de ses camarades avait été enlevé en même temps que lui ; l'autre était mort en captivité dans le cours de l'année précédente. Leur gouvernement avait offert de payer leur rançon, mais les Turkomans exigeaient une somme exorbitante (cinq cents ducats par tête), et comme, durant les négociations à ce relatives, Tcherkes Bay, le frère de Kotchak Khan, vint à tomber aux mains des Russes, qui l'envoyèrent mourir en Sibérie, l'affranchissement des deux infortunés marins devint encore plus difficile à obtenir. Le survivant n'était pas en état de supporter beaucoup plus longtemps les rigueurs de la captivité ; je pense qu'il n'aura pas tardé à rejoindre son camarade[1].

Ainsi chez ces tribus nomades se multiplient des contrastes appelés à produire sur l'esprit du voyageur les impressions les plus opposées. Il m'est arrivé, rentrant chez moi chargé de présents et pénétré de reconnaissance pour leurs vertus hospitalières, de me voir implorer par cet esclave persan dont j'ai parlé plus haut, et que je trouvais en butte aux souffrances de la soif la plus

1. Lorsque plus tard j'ai pu signaler à l'attention des Russes cette bizarre occurrence, ils donnaient pour excuse qu'ils ne voulaient pas, en accordant de si fortes rançons, encourager, stimuler l'avidité des Turkomans, d'autant mieux disposés à persister dans leurs déprédations que celles-ci leur rendraient de plus beaux profits.

intolérable. Il sollicitait avec instance un verre d'eau que ses maîtres impitoyables lui avaient, disait-il, refusé, pendant toute une journée de travail passée à cultiver leurs champs de melons, et durant laquelle il avait vécu de poisson salé. Lorsqu'il me fit ce triste récit, nous étions heureusement seuls sous la tente; l'aspect de cet homme et les larmes qui ruisselaient sur sa barbe épaisse me firent oublier les dangers auxquels m'exposait une imprudente pitié ; je lui passai mon outre, bien garnie d'eau, et tandis que je veillais à la porte, il put se désaltérer tout à l'aise. Après quoi il s'enfuit, mais non sans m'avoir chaleureusement remercié. Ce pauvre garçon, devenu le plastron de toute la famille, était plus spécialement harcelé par la seconde femme de Kulkhan, persane d'origine et jadis captive, qui voulait par là faire preuve d'une conversion sincère.

Déjà ces cruels tableaux me révoltaient à Gömüshtepe: qu'on juge de mes sentiments lorsque je pus me convaincre que ce séjour était, auprès d'Etrek, et relativement parlant, la dernière étape de la civilisation et de l'humanité. Les tentes ainsi que leurs habitants ne m'inspirèrent plus qu'horreur et dégoût. Bien que la caravane se trouvât maintenant au grand complet, le *kervanbashi* ne donnait pas signe de vie; de nouvelles relations, de nouvelles amitiés se formaient, et j'assistais à des conférences où se débattait la question de savoir quelle route choisirait probablement le guide officiel. Nous traitions un jour ce sujet, lorsqu'un habitant d'Etrek nous apporta un renseignement bien venu : les Tekke, particulièrement redoutables aux caravanes engagées sur la route de Khiva, venaient d'envoyer aux Yomut une ambassade pacifique; ils proposaient enfin une réconciliation, et lorsqu'elle serait conclue, une alliance offensive qui leur permît de tomber, avec leurs forces combinées, sur leur ennemi commun, c'est-à-dire le Persan. Comme je dois revenir un peu plus loin sur cette transaction politique, je me bornerai à dire que c'était là, pour nous, une circonstance éminemment favorable. Il me fut expliqué qu'il existait, d'Etrek à Khiva, trois différentes routes entre lesquelles on avait à choisir, suivant la manière dont les caravanes étaient composées, et surtout selon qu'elles étaient plus ou moins nombreuses. Voici ces trois routes:

1° La première longe le bord de la mer Caspienne en passant derrière le Balkan supérieur, direction qu'elle suit au nord de ces montagnes pendant deux journées de marche; puis, après dix autres étapes, le voyageur se dirige du côté de l'orient, où se trouve Khiva. Ce chemin n'est accessible qu'aux plus petites caravanes, par la raison que l'eau s'y rencontre très-rarement; mais en revanche on n'a guère à craindre d'y être attaqué, si ce n'est aux époques de troubles extraordinaires, où les Cosaques (Kirghiz) et les Karakalpak envoient leurs *alaman* de ce côté.

2°. La route moyenne suit aussi la direction du nord, mais seulement jusqu'à l'ancien lit de l'Oxus, et passant alors entre les deux Balkans, le Grand et le Petit, elle tourne au Nord-Est, du côté de Khiva.

3° La troisième est de beaucoup la plus directe et la moins longue, puisque la première exige vingt-quatre jours, la seconde vingt, et que celle-ci peut être faite en quatorze étapes, Dès qu'on est sorti d'Etrek, on prend la direction du Nord-Est en traversant les pays habités par les Turkomans Göklen et Tekke. A chaque station se rencontrent des sources d'eau douce; mais pour que le transit soit possible, il faut naturellement vivre en bons termes avec les tribus que je viens de nommer, et si la caravane compte moins de deux à trois mille hommes, elle ne peut guère se promettre une sécurité complète.

Ma joie fut grande quand je vis les difficultés s'aplanir ainsi, et lorsqu'un messager d'Ata Bay vint nous avertir dans la soirée que le *kervanbashi*, s'apprêtant à lever le camp dès le lendemain matin, nous donnait rendez-vous pour le jour suivant, à midi, sur l'autre bord de l'Etrek; nous allions donc commencer ensemble la traversée des grands Déserts. Ilias nous mit tous en demeure de compléter nos préparatifs dans le plus bref délai possible. Dès le soir même, en conséquence, chacun mit en bon ordre sa provision de pain et nous passâmes au sel, une fois de plus, les quartiers de chameau que les nomades nous avaient donnés en échange de nos fréquentes bénédictions. Je renonce à peindre la joie que j'éprouvai le lendemain lorsque, installé en face d'Hadji Bilal dans le *kedjeve* qui craquait sous moi, je me sentis emporté lentement loin

d'Etrek par un chameau dont l'allure faisait songer aux ondulations de la vague marine.

Pour plus de sûreté, notre ami Kulkhan voulut à toute force nous escorter encore ce jour-là ; en effet, nonobstant les quinze ou vingt mousquets dont nous disposions, il était fort possible que nous vinssions à rencontrer des bandits en force supérieure, et s'il en était ainsi, la protection de Kulkhan nous deviendrait très-utile, car il est pour la plupart des voleurs d'Etrek une sorte de « guide spirituel » aveuglément obéi. J'aurais déjà dû noter que notre hôte n'était pas seulement renommé comme « barbe-grise » des Karaktchi, mais encore à titre de *sofi* (ascète), glorieuse qualification inscrite en toutes lettres sur son cachet et dont il ne se montrait pas médiocrement fier. Je n'ai guère vu l'hypocrisie religieuse mieux symbolisée que par cet austère brigand, lorsqu'il siégeait au milieu de ses disciples : il était éminemment curieux de voir l'auteur de tant de crimes, la source de tant de désastres, leur expliquer gravement les rites relatifs à la « purification des âmes » et les prescriptions en vertu desquelles un bon musulman règle la longueur de sa moustache. Au reste, les élèves valaient le maître et semblaient animés du même esprit. La plupart de ces coupe-jarrets, rassurés par le sentiment qu'ils avaient de leurs pieux mérites, se croyaient déjà dans le paradis et anticipaient ses plus douces récompenses.

Évitant les marécages que laissent après eux les débordements de l'Etrek, nous cheminions tantôt vers le Nord-Ouest, tantôt vers le Nord-Est, dans une région sablonneuse où l'on n'aperçoit qu'un petit nombre de tentes ; à la limite du Désert, nous en vîmes environ cent cinquante qu'on nous dit être celles d'un clan Turkoman appelé Kem. Depuis un temps immémorial, cette branche s'est détachée de la tige Yomut, à laquelle primitivement elle appartenait, pour venir se fixer dans ces lieux inhabités. Ses brigandages exceptionnels l'ont mise en guerre avec toutes les autres tribus, et cet état d'hostilité permanente limite heureusement sa force numérique. Aux approches de ce campement redoutable, plusieurs de nos traînards se hâtèrent de rejoindre la caravane et, selon toute apparence, nous aurions été attaqués par les Kem s'ils ne nous avaient

pas vus sous la direction de Kulkhan, l'épouvantail de tout le pays.

A un quart d'heure de là, toujours avançant vers le Nord, nous traversâmes un petit bras de l'Étrek dont les eaux commençaient à prendre un goût très-saumâtre, signe certain que son lit allait bientôt se trouver à sec. Entre cette branche et une autre moins importante encore, que l'on trouve un peu plus loin, se succèdent un fonds de terres salées, puis une belle prairie surchargée de fenouils monstrueux. Nous mîmes une heure entière à la traverser. Le cours d'eau que nous rencontrâmes ensuite était un véritable fossé, très-profond. Ses marges grasses et fortement inclinées gênèrent singulièrement notre marche; plusieurs de nos bêtes de somme tombèrent à l'eau avec leurs charges : elle n'était pas très-profonde en cet endroit, mais les paquets une fois mouillés devenaient plus lourds, et nous nous trouvâmes d'autant moins en mesure de gravir une colline (Delili Burun) que nous avions en face de nous. Bref, à deux heures de l'après-midi, et bien que notre départ eût été très-matinal, nous n'avions guère franchi plus de quatre milles; nous résolûmes néanmoins de faire halte, puisque nous avions jusqu'au lendemain midi pour rejoindre le kervanbashi, de l'autre côté de l'Étrek.

La hauteur que je viens de nommer est une sorte de promontoire se détachant en relief sur une longue chaîne d'insignifiantes collines, laquelle se prolonge vers le sud-est. De l'endroit où nous étions arrêtés la vue s'étend au loin sur un beau pays. On découvre, à l'ouest, la mer Caspienne qui ressemble à un lit de nuages bleus; les montagnes de la Perse marquent vaguement les dernières limites de l'horizon; mais l'aspect le plus intéressant est celui de l'immense plateau, méridional par rapport à nous, et sur lequel en maint et maint endroit nous distinguons, comme autant de taupinières, des tentes diversement groupées. Presque tout le pays d'Étrek et la rivière qui le traverse s'étalent ainsi à nos pieds, et les endroits où cette rivière sort de son lit nous apparaissent de loin comme autant de lacs. Le voisinage du clan des Kem rendait nécessaires toute espèce de précautions; ainsi du moins l'affirmait Kulkhan, qui venait de se décider à passer la nuit avec nous; nous posâmes

en conséquence des sentinelles qui, relevées d'heure en heure, avaient l'œil sur tout indice suspect.

Informé que cette station était à l'extrême frontière du grand Désert, je voulus profiter de l'occasion que m'offrait le retour de notre escorte, et pendant que mes compagnons faisaient la sieste, j'employai l'après-midi en correspondance. Outre les petits feuillets volants, glissés dans la laine épaisse de mon vêtement Bokhariote et sur lesquels j'inscrivais à la dérobée quelques *memoranda* sommaires, j'avais caché deux feuilles de papier blanc entre celles du Koran que je portais suspendu à mon cou dans une espèce de sachet : je m'en servis pour écrire deux lettres, l'une à Haydar-Efendi, adressée à Téhéran, l'autre à Khandjan, pour lui demander d'acheminer la première[1].

Une marche de quatre heures nous conduisit le lendemain matin aux bords de l'Ètrek proprement dit. Nous perdîmes assez de temps à trouver un endroit guéable, ce qui ne fut pas facile attendu que la rivière, ordinairement large de douze à quinze pas, était maintenant doublée à la suite d'un débordement; le terrain gras et détrempé mettait nos pauvres chameaux à la torture, et ceci expliquait l'hésitation des guides. Le courant, il est vrai, n'était pas très-fort; mais l'eau n'en venait pas moins jusqu'au ventre de nos bêtes qui, — les pieds perdus dans la vase, et tantôt penchant à droite, tantôt à gauche, — trempaient alternativement les deux corbeilles du *kedjeve* dans les eaux troublées de l'Étrek; le moindre faux pas m'exposait à quelque plongeon dans une boue infecte, et, en pareil cas, il n'eût pas été facile de regagner à la nage la rive opposée. Un heureux hasard nous garantit de tout accident, et à peine avions-nous fait halte que le kervanbashi parut avec toute sa suite, y compris les trois buffles (deux femelles et un mâle) attendus sans doute par le royal malade dont ils devaient hâter la guérison, avec une impatience aussi vive que l'avait été la nôtre.

1. A mon retour en Perse, je retrouvai cette lettre dans les archives de l'ambassade turque. Mon brave ami Khandjan l'avait fait partir, ainsi que plusieurs autres notes datées de Gömüshtepe, avec l'exactitude et les soins les plus méritoires.

Le lecteur se rappellera peut-être que Hadji-Bilal, Yousouf, quelques-uns de nos piétons et moi, nous avions dû nous séparer du reste de la caravane primitive, les autres Derviches n'ayant pu, ce qui m'avait été facile, se procurer les chameaux destinés au transport de leurs provisions. Comme aucunes nouvelles d'eux ne nous étaient parvenues pendant notre séjour à Étrek, nous commencions à craindre que ces pauvres gens n'eussent pas trouvé les moyens de nous rejoindre. Ce fut donc pour nous une véritable joie que de les voir, en bonne condition, dans les rangs de la caravane à laquelle nous allions nous mêler; on s'embrassait, on se serrait dans les bras l'un de l'autre, ainsi que des frères après une longue séparation. Je me sentis moi-même fort ému en retrouvant le Hadji Salih, Sultan Mahmoud et, à vrai dire, tout le reste de la communauté mendiante. Hadji-Bilal était sans doute mon ami le plus cher, mais j'accordais à tous, sans distinction, une cordiale et chaleureuse bienveillance.

Comme vingt journées devaient s'écouler, de l'Étrek à l'Oxus, avant qu'il nous fût donné de renouveler nos approvisionnements d'eau potable, je conseillai à mes compagnons de mettre à profit la circonstance pour nous régaler de thé à discrétion. On m'écouta sans peine et les *samovars* fonctionnèrent de tous côtés. J'exhibai mon pain fraîchement pétri, et bien des jours après nous nous rappelions encore la délicatesse et l'abondance relatives du banquet par lequel nous avions célébré notre réunion.

Arriva, dans l'intervalle, ce kervanbashi appelé à devenir notre guide et notre protecteur durant la traversée du Désert. J'attachais une grande importance à lui être présenté sous de favorables auspices et me mêlai à d'autres pèlerins conduits par Hadji-Salih et Messud qui, chemin faisant, lui avaient parlé de moi et de mes projets. On se figurera facilement combien je fus surpris et même alarmé lorsque Amandurdi (c'était son nom), gros et gras Turkoman d'humeur facile, bien qu'il témoignât beaucoup d'égards à tous mes amis, m'accueillit avec une froideur marquée. Plus Hadji-Salih s'efforçait de me mêler à la conversation, plus l'autre se montrait indifférent : « Je

connais déjà le Hadji, » disait-il, serré de trop près, et nous n'en pouvions tirer autre chose. Dissimulant de mon mieux l'embarras où me jetait une pareille conduite, j'étais sur le point de me retirer quand je remarquai les regards irrités que lançait Ilias, alors présent, à Émir Mehemmed. Il nous dénonçait ainsi ce misérable « mangeur d'opium, » cet être à peu près dépourvu de raison, comme l'auteur probable de ces difficultés imprévues.

Nous sortîmes pour aller rendre compte au Hadji Bilal du résultat de la conférence. Prenant feu tout aussitôt : « C'est cet Afghan, c'est ce fou, s'écria-t-il, qui renouvelle ici ses méchants propos d'Étrek : n'a-t-il pas voulu nous persuader que notre Hadji-Reshid, capable de lui en remontrer sur le Koran et la langue arabe, n'était qu'un *Frenghi* déguisé ?... *Estag farullah! Estag farullah! Estag farullah*[1] !... J'ai eu beau l'assurer que nous l'avions reçu des mains mêmes de l'ambassadeur ottoman et que sur son passe-port nous avions vu le sceau du khalife[2], il refuse de nous croire et persiste dans ses diffamations. Je vois bien que le kervanbashi s'y est laissé prendre, mais notre homme aura lieu de s'en repentir quand nous serons arrivés à Khiva où les Khadis et les Oulémas ne manquent point ; nous lui montrerons à quoi l'on s'expose en présentant comme infidèle un pieux musulman. »

Le mystère commençait à s'éclaircir pour moi. Émir Mehemmed, natif de Kandahar, s'en était fait chasser pour quelque méfait, après que les Anglais eurent occupé cette ville. Ayant eu l'occasion de voir fréquemment des Européens, il m'avait reconnu pour tel, aux signes distinctifs de ma race. Aussi lui étais-je apparu, tout d'abord, comme un agent secret portant des trésors cachés sous les guenilles dont je m'affublais, et il s'était promis de me pressurer à volonté, moyennant la dénonciation formidable qu'il tenait suspendue sur ma tête. Maintes fois il m'avait conseillé de quitter « ces mendiants » pour me joindre à lui ; mais je ne manquais jamais de lui ré-

1. « Dieu pardonne mes péchés! » exclamation répétée d'ordinaire à trois reprises différentes.

2. Khalife veut proprement dire : Celui qui suit Mahomet. Cette appellation est réservée au sultan de Constantinople.

pondre que les Derviches et les marchands n'étaient pas gens à mêler ensemble; que de plus, s'il voulait contracter avec moi une amitié durable, il lui faudrait renoncer à ses habitudes vicieuses, ne plus mâcher d'opium, s'adonner aux purifications et aux prières. Mes refus obstinés, — ils m'étaient commandés par la prudence la plus vulgaire, — l'avaient littéralement exaspéré, ce que j'étais tenu de regarder comme une bonne fortune, attendu que, par son impiété notoire, il s'était rendu odieux à nos Hadjis.

Environ deux heures après cette malencontreuse audience, le kervanbashi, dont l'autorité s'étendait dorénavant sur le convoi tout entier, donna ordre que les outres fussent remplies, vu que trois jours de marche nous séparaient de la source la plus prochaine. Muni de ma peau de bouc, je me rendis comme les autres sur le bord de l'eau. Toutefois, les tourments de la soif m'étant inconnus, je m'acquittais de ma besogne avec une certaine négligence, contre laquelle mes collègues me mirent en garde. Dans le Désert, me firent-ils remarquer, chaque goutte d'eau est pour ainsi dire une « goutte de vie; » le pèlerin altéré veille sur son outre comme sur la prunelle de ses yeux. Quand tout fut prêt, on réunit les chameaux dont le kervanbashi dressa le compte; nous en avions quatre-vingts pour quarante voyageurs, en tout, dont vingt-six étaient des Hadjis sans armes, et le reste se composait de Turkomans Yomut, sauf un Osbeg et un Afghan, tous ces derniers suffisamment prêts au combat. Nous formions donc une de ces petites caravanes, incapables de toute résistance sérieuse, qui se mettent en route selon l'usage oriental, en confiant au Destin le soin de les protéger.

Une fois tout le monde à son rang, nous eûmes encore à prendre congé de l'escorte turkomane qui nous avait conduits jusqu'à la limite du Désert. La *fatiha* des adieux fut entonnée d'un côté par Hadji Bilal, et de l'autre par Kulkhan. Après le dernier *amen*, suivi de ce geste invariable qui consiste à se prendre la barbe pour la caresser ensuite, les deux détachements s'éloignèrent en sens opposé. Lorsque les cavaliers qui nous quittaient, venant à franchir l'Étrek, nous eurent perdus de vue, ils nous envoyèrent en guise d'adieu quel-

ques coups de fusil. De ce moment, nous marchâmes directement vers le Nord. Ce que j'ai à dire de plus, touchant les relations politiques et sociales des Turkomans, est consigné dans la seconde partie de ce volume; je demande au lecteur la permission de l'y renvoyer.



VII

Les Takir. — On se méfie de moi. — Défense expresse de prendre des notes. — Ruse contre ruse. — Une chronique guerrière. — La requête de Khali Mollah. — Ruines grecques de Kõrentaghi. — Nouveaux procédés en matière de commerce. — Habitudes de la caravane. — Le Petit-Balkan. — Nous risquons d'être engloutis. — Précautions. — Sublimité du désert. — Un proscrit. — Stratagème du kervanbashi. — La soif et ses tortures. — Sables brûlants. — Le tombeau d'un colosse. — Déception cruelle.

.... C'était une obscurité vaste comme la mer, au sein de laquelle le guide s'égarait.... où périt le voyageur effrayé.

(VICTOR HUGO, — *Omaiah ben Aïedz.*)

Notre caravane marchait sans pouvoir découvrir la moindre trace d'un sentier quelconque marqué par le pied des chameaux ou le sabot d'aucun autre animal. Pendant le jour, le soleil nous indiquait la direction à suivre; pendant la nuit, nous nous guidions sur l'Étoile polaire, dont l'immobilité lui a valu, chez les Turkomans, le nom de *Temir-Kazik* (la Cheville de fer). Les chameaux, attachés l'un à l'autre en longue file, étaient menés par un homme à pied, et bien qu'il n'y eût à vrai dire aucun poste d'honneur, aucun ordre hiérarchique, marcher à côté du *kervanbashi* était regardé comme une sorte de distinction. Les districts qui, par delà l'Étrek, précèdent le grand Désert, sont désignés sous le nom de *Bogdayla*. Après le coucher du soleil, nous fîmes encore deux heures de route sur un sol sablonneux qui offrait pourtant quelque résistance, et dont

la surface, légèrement ondulée, ne s'élevait jamais beaucoup au-dessus du niveau général. Peu à peu le sable disparut, et, vers minuit, nous avions sous les pieds une argile si ferme et si sonore, que le pas régulier des chameaux arrivait de loin à nos oreilles comme une mesure battue dans le silence des nuits. Ces sortes d'endroits portent ici le nom de *takir*, et comme celui où nous marchons est d'une teinte rougeâtre, il s'appelle *Kizil-takir*. On ne s'arrêta qu'à la pointe du jour, et cependant nous n'avions fait que six milles; cette lenteur d'allure s'explique d'abord par la nécessité de ne pas imposer, dès le début, une fatigue trop forte à nos chameaux, mais plus spécialement par les égards dus aux buffles du khan de Khiva, considérés comme des voyageurs de première importance. L'un d'eux, ou plutôt l'une d'elles, était dans une situation digne d'intérêt, qui la mettait hors d'état de marcher de conserve avec nos chameaux, même au train le plus ordinaire. Il fallut, en conséquence, faire halte jusqu'à huit heures du matin, et pendant que nos bêtes de somme fourrageaient de tous côtés les chardons et autres plantes du Désert, nous eûmes tout le temps de procéder à notre déjeuner, où ne se révélait pas encore la nécessité d'une abstinence trop sévère; nos outres étaient pleines, et de fréquentes gorgées d'eau douce nous facilitaient la déglutition d'un pain grossier sans mélange de levain. Comme nous avions campé les uns près des autres, je m'aperçus que le kervanbashi, ainsi qu'Ilias et mes principaux compagnons, engagés dans une conversation très-suivie, jetaient de temps à autre un regard sur moi. Je devinai sans peine le sujet de leur entretien, mais j'affectai de n'y prêter aucune attention, et après avoir tourné quelques feuillets de mon Koran avec une ferveur apparente, je me dirigeai vers eux comme pour prendre part à leur causerie. L'honnête Ilias et Hadji Salih firent quelques pas au-devant de moi et me dirent, m'emmenant à l'écart, que le kervanbashi ne se souciait guère de me laisser m'adjoindre à lui pour le voyage à Khiva, mon extérieur plus ou moins suspect l'ayant mis sur ses gardes. Il redoutait surtout la colère du khan, vis-à-vis duquel il risquait de se trouver en état de récidive; quelques années auparavant, en effet, il avait conduit à Khiva

un envoyé des Frenghi qui, durant cet unique voyage, avait trouvé moyen de prendre un fidèle tracé de toute la route, consignant sur le papier, avec une habileté diabolique, les moindres sources et les moindres hauteurs. Furieux de cette indiscrétion, le khan avait fait exécuter deux hommes auxquels l'étranger était redevable de quelques informations, et le kervanbashi lui-même n'était sorti d'affaire que grâce à l'intervention de personnages influents : — « A force d'insister, continuèrent mes amis, sur l'impossibilité où nous sommes de te laisser derrière nous dans le Désert, nous avons fini par obtenir de lui qu'il t'emmènerait, mais à deux conditions : d'abord, tu te laisseras fouiller pour qu'on voie si, comme les Frenghis en général, tu as sur toi des dessins ou des *plumes de bois* (des crayons); en second lieu, tu t'engageras à ne prendre en secret aucune note relative aux routes et à la configuration du pays. Si tu enfreins cette dernière promesse, nous t'abandonnerons à ton sort, fût-ce même au centre du Désert. »

J'avais tout écouté avec la plus grande patience, mais lorsqu'ils eurent fini, je me tournai d'un air indigné vers Hadji Salih, et, parlant assez haut pour que le kervanbashi ne pût s'empêcher de m'entendre : — « Hadji, m'écriai-je, tu m'as vu à Téhéran, et tu sais qui je suis!... Dis à cet Amandurdi, qu'en sa qualité d'honnête homme, il n'aurait jamais dû prêter l'oreille aux absurdes propos d'un *binamaz*[1] ivrogne, comme cet Afghan. On ne se joue pas impunément de la religion, et d'ici à peu de temps, il perdra les moyens de porter contre qui que ce soit des accusations si délicates. Une fois à Khiva, je me charge de lui montrer sur qui s'égaraient ses indignes soupçons. »

Mes derniers mots, articulés avec une certaine violence et de façon à être entendus par toute la caravane, excitèrent une véritable irritation chez mes collègues, surtout parmi les plus pauvres, et si je ne m'étais appliqué à les calmer, ils eussent fait un mauvais parti à Émir Mehemmed, l'Afghan calomniateur. Personne ne fut plus surpris que le kervanbashi lui-même, du zèle avec lequel ils prenaient ainsi mes intérêts. Aux différentes représentations qui lui étaient faites coup sur

1. *Binamaz*, Celui qui ne récite pas ses prières.

coup, il ne répondait plus que par cette formule incessamment répétée : *Khudaïm bilir! Khudaïm bilir!* (Dieu le sait!) C'était au fond un fort brave homme, ne voulant de mal à qui que ce fût, mais en somme un Oriental, disposé, moins par malice que par goût pour le mystère, à ne voir en moi qu'un étranger déguisé. En même temps, chose singulière, ayant appris à Gömüshtepe que j'étais versé dans la connaissance des livres, il ne se refusait pas à prendre de moi des enseignements sur mainte et mainte question de polémique religieuse. Mon habile manœuvre venait de parer au plus pressant danger; mais je constatai avec regret qu'elle était loin d'avoir dissipé tous les soupçons; ils semblaient, au contraire, augmenter à chaque pas, et je m'aperçus qu'il me serait très-difficile de prendre, chemin faisant, les moindres notes. J'hésitais maintenant à questionner nos guides sur le nom des différentes stations, et ceci me contrariait d'autant plus que, nonobstant l'immensité du Désert, les nomades qui peuplent les oasis désignent par une appellation spéciale chaque endroit, chaque hauteur, chaque vallée; de sorte que, mieux renseigné, j'aurais pu ajouter une foule de noms à la carte de l'Asie centrale. Je tâchai, cependant, d'opposer la ruse à la ruse, et les indications, en bien petit nombre, que j'ai pu recueillir sur la route par nous suivie, sont dues à un artifice dont je ne me permettrai pas d'ennuyer le lecteur[1]. Il était contraire à la foi jurée, mais aussi quel amer désappointement, quelle contrariété poignante n'éprouve pas le voyageur parvenu après mille épreuves et mille périls à la source vers laquelle tendaient ses pas, lorsqu'il se voit interdire d'y tremper ses lèvres avides!

1. Le traducteur pourrait ici, grâce aux communications verbales de M. Vambéry, se montrer plus explicite que ce dernier : mais il est saisi de quelques scrupules en songeant à la nature de certains détails dans lesquels il lui faudrait entrer, et qui pourraient sembler trop familiers, trop *réalistes* surtout, à quelques-uns de ses lecteurs. Tout ce qu'il se permettra de dire à ce sujet, c'est que les amples manches du vêtement bokhariote porté par Reshid-Efendi favorisaient singulièrement ses écritures subreptices, pendant certaines opérations que la maigre alimentation des voyageurs dans le Désert n'empêche pas d'être indispensables. En pareille occurrence — gardons-nous de dire en pareil cas, — l'étiquette orientale interdit expressément de passer devant l'opérateur, qui se trouve ainsi garanti contre toute indiscrète curiosité.

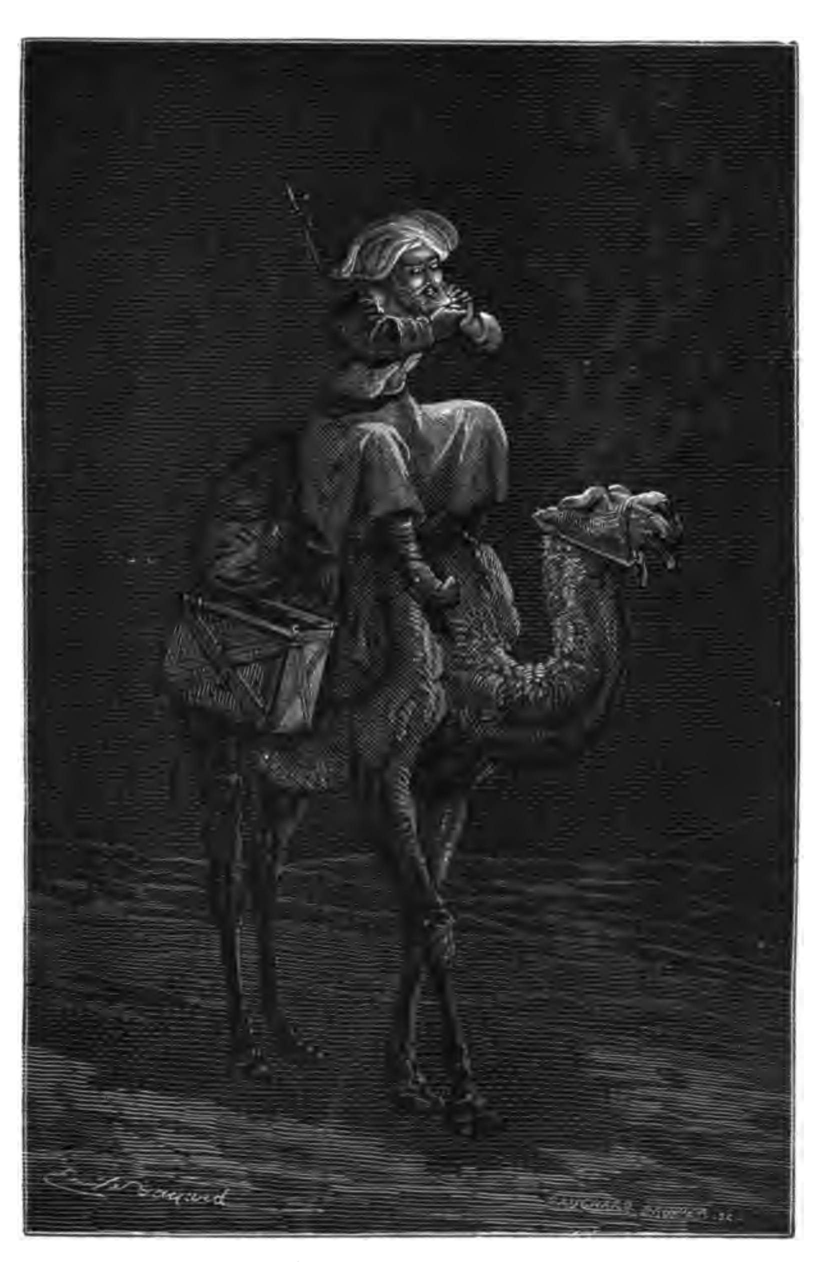
Après huit heures de répit, le convoi se remit en route, mais bientôt ses allures se ralentirent peu à peu. Quelques-uns des Turkomans mirent pied à terre pour examiner avec soin, de droite et de gauche, les petits monticules dont nous étions entourés. Ainsi que je l'ai su depuis, un de nos compagnons, Eid Mehemmed, cherchait à découvrir la tombe de son frère qui a succombé ici dans un combat livré l'an dernier : il s'était même muni d'une bière pour transporter le corps à Khiva. L'endroit de la sépulture finit par être découvert; on creusa la terre, et le corps à moitié décomposé fut placé dans le cercueil qu'on enveloppa d'un feutre épais. A la suite de cette opération, accompagnée des prières et des citations du Koran usitées en pareil cas, — et à laquelle j'avais dû prendre part comme les autres, — nous eûmes, de la bouche d'un témoin oculaire, le récit du combat en question. C'était à vrai dire une oraison funèbre, car il entassait sur la tête du défunt les louanges les plus hyperboliques : « Dans les rangs de notre caravane, disait l'orateur, se trouvaient un certain nombre de Persans partis de Khiva pour Astrabad, entre autres un très-riche négociant, appelé Mollah Kaszim, natif de cette dernière ville. Mêlé depuis plusieurs années aux transactions commerciales qui se font entre la Perse et Khiva, il avait eu fréquemment l'occasion de visiter ce pays où le défunt, devenu son hôte, devait le sauvegarder de tout péril. L'an dernier, retournant chez lui avec une somme d'argent fort importante, — bien qu'il eût pris le costume des Turkomans et que notre langue lui fût familière, — sa présence dans nos rangs fut découverte par les *haramzadeh* (bâtards) du pays d'Étrek. Ils se hâtèrent de nous dresser une embuscade et l'attaque eut lieu dans cet endroit même. Bien que l'ennemi fût supérieur en nombre, nous soutînmes, huit heures durant, un combat inégal. Deux d'entre eux étant tombés sous nos coups, les autres nous sommèrent de leur livrer Mollah Kaszim, — le *gros chien persan* comme ils l'appelaient, — moyennant quoi la lutte cesserait, vu qu'ils n'avaient rien à nous demander de plus. Aucun des nôtres, le défunt moins que personne, n'était disposé, vous le pensez bien, à céder sur ce point essentiel. Encore que le Persan lui-même, effrayé des balles qui sifflaient dans



L'auteur soufflant sur de l'amadou pour éclairer sa boussole dans le désert.

toutes les directions, offrit de se rendre prisonnier pour mettre fin au combat, on en vint aux mains de plus belle. Ce fut alors que celui-ci, — et il montrait le cadavre, — reçut une balle en plein corps. Il tomba de son cheval, et le peu de paroles qu'il fut en état de prononcer eurent pour objet de recommander à son frère Eid Mehemmed cet hôte pour lequel il venait de donner sa vie. Le Persan, sur ces entrefaites, sanglotait comme un enfant, agenouillé près de notre pauvre camarade. Commandés par Eid Mehemmed, nous fîmes durer la résistance jusqu'à l'aurore. Les bandits s'éloignèrent quand le jour parut, emportant leurs morts et leurs blessés. Nous creusâmes ici la fosse de notre héros, et le Persan arriva trois jours après sain et sauf dans les murs d'Astrabad. »

En commémoration de ce triste événement, Eid Mehemmed fit cuire aussi plusieurs pains qu'il distribua parmi nous, puis, traversant une grande plaine stérile, nous recommençâmes à marcher au Nord. Pour rattraper le temps perdu, force nous fut d'avancer toute la nuit sans interruption. Il faisait très-beau et, chaudement tapi dans mon panier, je contemplai à loisir les magnificences des cieux étoilés, plus beaux et plus sublimes dans le Désert que partout ailleurs. Le sommeil finit cependant par me gagner. Je reposais depuis une heure au plus quand je fus réveillé en sursaut par de rudes clameurs; « Hadji, me criait-on de tous côtés, regarde ta *kiblenuma* (boussole); il semble que nous ayons perdu notre route. » Le briquet battu, à la lueur de l'amadou brûlant, je m'aperçus qu'en effet au lieu d'aller vers le Nord nous avions pris la direction de l'Est. Le kervanbashi, redoutant pour nous le voisinage périlleux de certains marais, nous prescrivit de ne plus bouger jusqu'à l'aurore. Nous n'étions égarés, Dieu merci, que depuis une demi-heure, moment où le ciel s'était couvert de nuages. Aussi atteignîmes-nous la station marquée, en dépit de ce retard imprévu; là, nos bêtes de somme, lâchées à travers les épines et les chardons, purent se refaire de leurs fatigues. Je vis avec surprise, dans ce nouveau campement, récolter une grande quantité de carottes, longues d'un demi pied et de la grosseur du pouce, que recommandait une saveur sucrée des plus agréables. L'intérieur, seulement, était



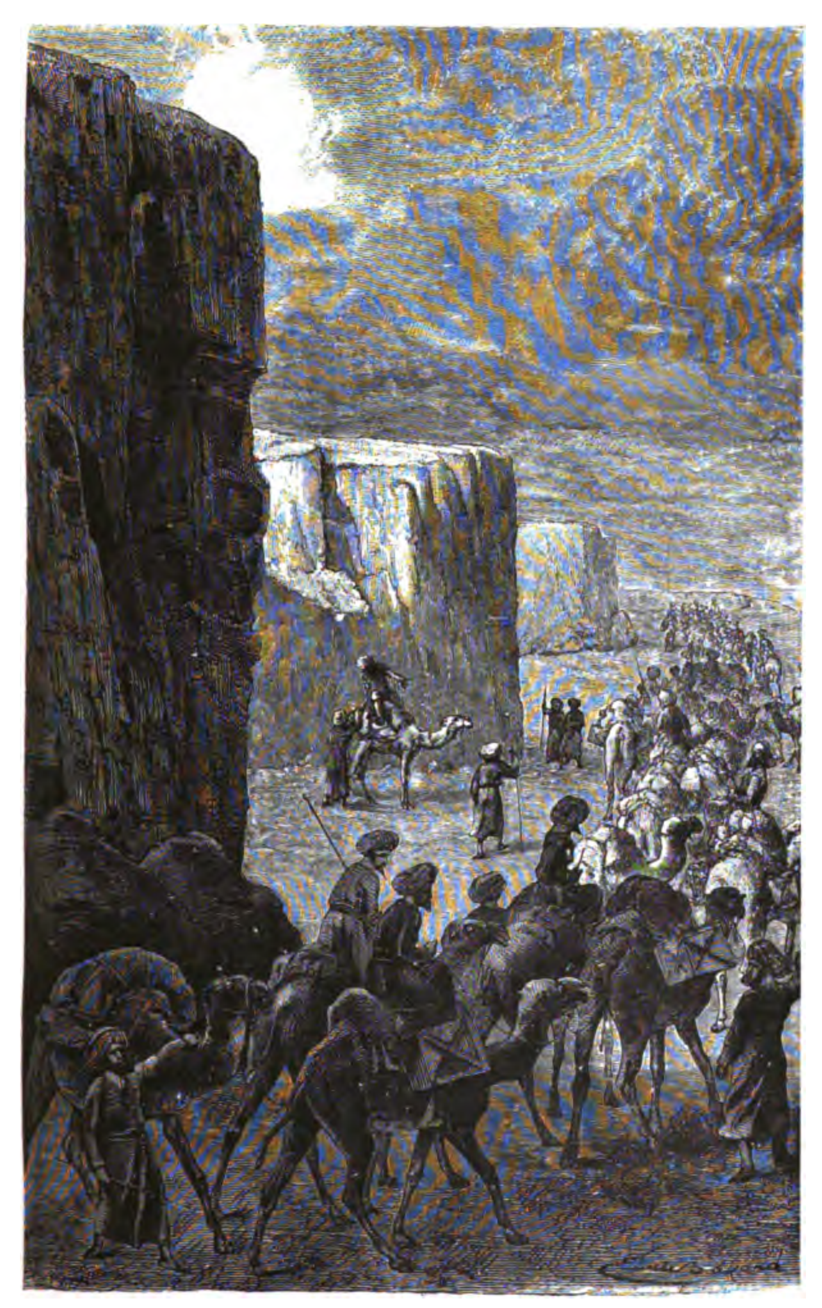
L'auteur soufflant sur de l'amadou pour éclairer sa boussole dans le désert.

Mollah (c'était son nom) ne mettait pas en doute ma qualité de Derviche et m'étonna quelque peu en me demandant, ou me priant, de chercher dans le Koran un *fal*[1] ou pronostic relatif à sa famille. Je me livrai à toutes les simagrées d'usage en pareil cas, puis, les yeux fermés, j'ouvris heureusement le livre à un passage où il était question de « femmes » (*mumenin*, *mumenat*, ces mots reviennent à chaque instant); et les commentaires que je tirai alors du texte arabe, — tout l'artifice consiste en ceci, — furent adroitement adaptés par moi aux préoccupations favorites du jeune Turkoman. Il me remercia d'abondance, et je vis avec plaisir que je m'en étais fait un ami.

Jusqu'à présent, nul n'aurait pu pressentir sur laquelle des trois routes notre caravane allait s'engager. Cacher ses desseins est en ce pays une nécessité de premier ordre, attendu qu'on y est constamment menacé de quelque surprise. Néanmoins, et quoique rien n'eût été dit à ce sujet, il demeurait évident pour tous que nous allions prendre le chemin du milieu, car notre provision d'eau s'épuisait rapidement et nous devions être forcés, le lendemain au plus tard, de gagner un puits dont les approches ne sont accessibles que si la tranquillité du pays permet aux bergers Yomut d'Ataboz de pénétrer jusque-là. Nous avançâmes ce soir-là sans trop de malencontre, la file des chameaux ne se rompit guère, et lorsque se produisit un accident de ce genre, nos hommes, avertis presque aussitôt, purent courir à temps sur la trace des animaux égarés. En pareil cas la marche n'est pas suspendue, et pour que l'individu ainsi aventuré dans d'épaisses ténèbres ne soit pas exposé à se perdre, un des membres de la caravane a pour mission spéciale de continuer avec le messager un dialogue à voix haute, afin que l'autre puisse se guider sur ces interpellations, qui prennent au sein de l'obscurité je ne sais quel accent lugubre. Que si un vent contraire emporte au loin les paroles de salut, le malheureux séparé

de ces mots pris dans le sens de « maison, » tandis que le second signifie, à proprement parler, « enfant de la femme. » Les Turkomans se servent de l'équivalent *ova;* le Centro-Asiatique le remplace par celui de *balachaka,* « les enfants. »

1. On verra plus bas par quels procédés il s'obtient.



La caravane des Hadjis dans le Korantaghi

de ses compagnons n'en court pas moins les plus grands risques. Le lendemain matin (16 mai), nous découvrîmes, du côté du Nord-Est, une chaîne de montagnes qu'on appelle la Körentaghi; notre buffle femelle, dont la délivrance approchait, nous avait contraints à prendre des allures plus lentes, et ce fut seulement vers le soir que nous nous trouvâmes assez près pour distinguer nettement le relief de leurs contreforts inférieurs. Étant encore à Étrek, on nous avait signalé cet endroit comme celui où nous devions, d'après les dispositions pacifiques manifestées par eux, nous rencontrer avec les Yomut. A cet égard, cependant, nous n'avions aucune certitude, et il nous importait de savoir si la conclusion de la paix était un fait acquis, ou si nous demeurions exposés, les montagnes se trouvant évacuées, à être surpris par quelque horde ennemie. Un intrépide Turkoman fut dépêché pour voir ce qui en était, et nous le suivions tous de l'œil avec une anxiété marquée. Par bonheur, à mesure que nous approchions, plusieurs groupes de tentes devinrent visibles, nos alarmes se dissipèrent, et on ne s'inquiéta plus que de savoir à quelle tribu appartenait le campement ainsi placé sur notre chemin. Tandis que mes compagnons se plaisaient à contempler la Körentaghi et ses vertes vallées, le cœur me battait à la pensée que j'allais voir les ruines, probablement d'origine grecque, qui se prolongent à l'ouest de cette montagne. A l'instant même où je l'avais aperçue pour la première fois, mon regard s'était arrêté, au Sud-Ouest, sur une colonne isolée qu'on pouvait prendre de loin pour une espèce de géant. Je discernai plus tard dans la même direction, à mesure que nous nous élevions sur le plateau, une seconde colonne un peu plus massive que la première, mais moins élevée et dans le voisinage immédiat de la montagne. Ces ruines — connues sous le nom de Meshedi Misriyan — étaient sur ma gauche et tellement près de moi que j'en pouvais discerner avec précision les moindres détails. Le camp dont j'ai parlé n'était occupé que par des Yomut; il fut décidé qu'on y passerait la journée tout entière pour y négocier l'acquisition de quelques chameaux. Ceci concordait parfaitement avec mes désirs, en me donnant occasion d'examiner de plus près les ruines en question.

Je m'y rendis le lendemain matin (17 mai) accompagné par Ilias et quelques-uns de nos pèlerins. Il avait fallu trouver plus d'un prétexte pour amener ces derniers à visiter un endroit qu'ils envisageaient comme le séjour des *djins* (génies). Il était à une demi-lieue environ de nos tentes, bien que les hautes murailles de cette construction carrée, ses deux tours encore entières et deux autres à demi écroulées, nous eussent paru beaucoup plus voisines. Tout autour de ce groupe et enveloppant le rempart supérieur, lequel a quarante à cinquante pieds d'élévation sur six à huit de largeur, il en existe un beaucoup plus bas et complétement ruiné, du côté du Sud; ce dernier a dû servir d'ouvrage extérieur à ce fort encore debout que je regarde, pour moi, comme une antique citadelle. C'est, j'imagine, en vue de compléter son système de défense, qu'a dû être élevé l'aqueduc qu'on voit s'allonger dans la direction du Sud-Ouest jusqu'aux montagnes de la Perse, et qui allait chercher à cinquante lieues (cent cinquante milles anglais) l'eau nécessaire pour alimenter les citernes de la forteresse.

Je ne suis assez versé ni dans l'archéologie ni dans l'architecture pour asseoir un jugement précis au sujet de ces curieuses reliques, mais je ne crois pas me tromper en leur assignant une origine grecque, les briques carrées dont elles se composent étant exactement semblables par leurs dimensions, leur qualité, leur couleur, à celles de Gömüshtepe et du Kizil Alan (mur d'Alexandre[1]).

Je remarquai encore d'autres ruines, groupées à la cime septentrionale de la Körentaghi. Il faisait nuit quand nous passâmes auprès d'elles, et l'obscurité ne me permit guère de distinguer autre chose qu'une demi-douzaine de chapelles, isolées l'une de l'autre, et dont les toitures en dôme se dressent encore vers le ciel.

1. Voici la tradition turkomane au sujet de ces ruines: Dieu, particulièrement bien disposé pour le Turkestan peuplé de braves, y avait d'abord placé la Kaaba, depuis transportée en Arabie; mais un diable de couleur verte, boiteux par-dessus le marché, qu'on appelait Gökleng (mot à mot *boiteux vert*), et de qui les Göklen descendent, se permit de la détruire. « — L'insolence de leur ancêtre, ajoutait le farouche étymologiste à qui je dois ces détails, vous expliquera pourquoi nous sommes toujours en guerre avec cette tribu. »

Les nomades qui habitent cet endroit sont venus en foule visiter la caravane. Une sorte de négoce s'est établi ; j'ai vu se conclure, à crédit, des ventes, des achats d'une certaine importance. La rédaction des lettres de change, et surtout leur transcription m'a été naturellement dévolue. Il m'a paru assez surprenant que le débiteur, — au lieu de remettre sa signature à celui qui accepte ce titre comme gage de remboursement, — le garde lui-même au fond de sa poche ; c'est pourtant ainsi que les affaires se font dans tout le pays. Un créancier, que je questionnais sur cette manière de procéder si contraire à nos habitudes, me répondit avec une simplicité parfaite : « Pourquoi conserverais-je cet écrit, et à quoi me servirait-il ? Le débiteur au contraire en a besoin, pour se rappeler l'échéance de la dette et le chiffre de la somme qu'il s'est obligé à me restituer. »

Dans la soirée, au moment où nous allions repartir, l'intéressante femelle que nous traînions après nous, augmenta d'un beau petit buffletin le personnel de la caravane. Le kervanbashi ne se possédait plus de joie ; mais il ne lui vint pas en tête, avant de nous remettre en route, que le pauvre nouveau-né manquait encore des forces nécessaires pour nous suivre sur ses jambes, et qu'il fallait lui chercher un aménagement plus ou moins commode sur le dos de quelque chameau. Le seul *kedjeve* du convoi étant occupé par Hadji Bilal et moi, tous les regards se tournèrent de notre côté. On nous pria de céder la place à l'intéressant *baby*. Mon ami eut assez de présence d'esprit pour s'offrir aussitôt à la substitution requise, alléguant son amitié pour moi et la peine que j'aurais, en raison de mon infirmité, à me procurer une installation convenable ; il se contenterait, lui, de la première place venue. A peine eut-il été remplacé par le buffletin, que l'odeur excessivement désagréable de mon nouveau vis-à-vis vint m'éclairer sur les vrais motifs de cette condescendance amicale. La nuit, on pouvait encore s'en tirer, sauf le trouble que jetaient dans mon sommeil les fréquents bêlements du buffle en bas âge ; mais le jour, et surtout par la chaleur, ma situation devenait absolument intolérable. Mes tourments par bonheur cessèrent bientôt, car mon jeune voisin ne survécut pas à sa seconde journée de voyage dans les déserts qui l'avaient vu naître. Nos calculs

nous donnaient, à partir de ce jour (18 mai), deux étapes à franchir pour arriver au Grand Balkan, et quatorze en tout jusques à Khiva. Dans l'intervalle, nous ne devions rencontrer que quatre sources ou puits, fournissant une eau saumâtre, et selon toute probabilité pas un seul être vivant. Notre guide, cependant, vu que nous étions à la mi-mai, se flattait de trouver en quelques endroits écartés un peu d'eau de pluie (appelée *kák*). Celle que nous avions puisée pour remplir nos outres à la misérable citerne de Körentaghi, déjà fort malpropre à ce moment-là, s'était métamorphosée, ballottant sur le dos des chameaux, en une espèce de boue nauséabonde; et encore fallait-il la ménager beaucoup, car on ne pouvait espérer de trouver du *kák* avant d'avoir gagné une station au delà du Grand Balkan.

Mieux faits maintenant aux rigueurs du voyage, nous commencions à progresser avec plus d'ordre et de régularité. Nos haltes quotidiennes étaient ordinairement au nombre de trois, chacune d'une heure et demie à deux heures. Pendant la première, avant le lever du soleil, on cuisait le pain de la journée; la seconde, à midi, était destinée à ménager soit aux hommes, soit aux bêtes de transport, un répit qui les soulageât de la chaleur excessive; la troisième enfin, précédant la tombée du jour, nous donnait le temps d'avaler un misérable souper uniquement composé de pain et d'eau, celle-ci comptée pour ainsi dire goutte à goutte. Mes associés, aussi bien que les Turkomans, avaient emporté un approvisionnement de graisse de mouton qu'ils mangeaient avec leur pain et dont ils m'eussent volontiers fait part. Mais je m'en abstenais avec soin, convaincu que la plus extrême modération en fait de nourriture pouvait seule atténuer les tourments de la soif et m'endurcir aux fatigues de la traversée. Nous étions maintenant sur un terrain argileux et dur, produisant à peine çà et là quelques misérables végétations, mais plus généralement stérile, et sur lequel de nombreuses crevasses ramifiées à l'infini s'étendaient comme un réseau de veines. Nonobstant la variété de leurs complications à perte de vue, je ne saurais dire combien on se sent fatigué de ces aspects monotones auxquels manque toute espèce de vie, ni avec quelle joie, parvenu à la station,

le voyageur se repose pendant quelques minutes de ce mouvement ondulé qu'imprimait à son corps le pas du chameau.

Le lendemain matin (19 mai) nous aperçûmes vers le Nord ce qui semblait un nuage d'un bleu sombre. C'était le Petit Balkan où nous devions arriver le jour d'après, celui-là même dont les Turkomans m'avaient tant de fois vanté la hauteur, les beaux paysages et les richesses minérales. Malheureusement, ce soir-là, notre kervanbashi, d'ordinaire si vigilant, se laissa surprendre par le sommeil, et notre chef de file, placé en tête des chameaux, nous mit dans un péril d'où nous sortîmes à grand'peine la vie sauve. Il faut dire ici qu'on trouve au pied du Petit Balkan, beaucoup de marais salins, recouverts d'une croûte épaisse et blanche; elle en identifie l'aspect à celui des terrains plus consistants qui les avoisinent, ces derniers étant eux-mêmes revêtus d'une légère couche de sel. Nous avancions sans défiance, dans cette direction périlleuse, lorsque les chameaux, qui sentaient la terre manquer sous leurs pieds, ne voulurent plus avancer et devinrent subitement insensibles à toute espèce d'incitations. Chacun de sauter en bas de sa monture, et qu'on juge de mon effroi quand, mes pieds posant sur le sol, je m'y trouvai vacillant comme à bord d'un bateau en dérive. La consternation était générale. Le kervanbashi criait çà et là que chacun eût à rester sur place, vu qu'il était inutile de songer à nous tirer d'affaire avant le jour. Une forte odeur de soude rendait l'atmosphère presque insupportable à respirer. Il n'en fallut pas moins attendre pendant trois bonnes heures que l'Aurore aux doigts de rose, — *Aurora liberatrix*, — vînt ouvrir les portes de l'Orient. Il ne nous fut pas très-facile de rebrousser chemin, mais nous n'en étions pas moins fort joyeux et fort reconnaissants de la faveur céleste qui nous avait retenus littéralement au bord de l'abîme. Quelques pas de plus, en effet, et nous arrivions sur un point où une partie du convoi, le convoi tout entier peut-être, eût disparu dans un gouffre invisible. Telle était l'opinion unanime de nos Turkomans.

Dans la matinée du 20 mai, nous arrivâmes au Petit Balkan, dont la chaîne s'étend du sud-ouest au nord-ouest. Parallèlement à elle on voyait à peine se dessiner une espèce de cap,

contre-fort avancé du Grand Balkan. Le Petit, au pied duquel nous campions, forme, sur un parcours d'environ douze milles, une rangée de montagnes dont les cimes sont à peu près de niveau et où on ne trouve guère de lacunes à signaler. Peut-être ne sont-elles pas aussi stériles, aussi nues que celles de la Perse; on y remarque çà et là des herbages, et l'ensemble revêt des teintes d'un vert bleuâtre. Leur hauteur, telle que l'œil peut l'apprécier, est d'environ trois mille pieds.

Ce jour-là et le lendemain matin (21 mai) nous continuâmes à côtoyer ces montagnes. Vers le soir la caravane atteignit le pied du promontoire formé par le Grand Balkan. Je n'en ai pu voir de près qu'une bien faible partie, mais ce simple coup d'œil a justifié pour moi la qualification qu'on lui donne. Il paraît occuper un espace plus considérable que l'autre, et ses cimes sont plus élevées. Nous nous trouvions sur un embranchement qui, du massif principal, se dirige à l'est. Quant au Grand Balkan lui-même, prolongé vers les bords de la mer Caspienne, il s'incline presque au nord-est. S'il faut croire tout ce que j'ai entendu dire à Khiva et parmi les Turkomans, ce groupe de montagnes abonderait en métaux précieux, mais c'est là un fait dont la constatation réclame des juges plus compétents. Pris dans son ensemble, l'endroit où nous passâmes la nuit n'était pas sans charmes, à l'heure surtout où le soleil prêt à disparaître jetait ses clartés dans les vertes vallées du Petit Balkan. Seulement, sur ces paysages accidentés, sur ces images riantes planait, comme un voile de deuil, l'idée d'une désolation complète et d'un immense abandon. Dans ces contrées désertes l'insécurité vous accompagne ; on est constamment sur ses gardes; on craint l'apparition d'une face humaine, signal presque inévitable d'attaque et de lutte armée. Qui rencontre un homme dans le Désert, rencontre un ennemi possible et doit se trouver prêt à combattre.

Le crépuscule venait de s'éteindre quand on donna l'ordre du départ. Le kervanbashi nous fit remarquer que nous étions à l'entrée du véritable Désert. Il rendait justice à notre expérience comme voyageurs, mais ne crut pas inutile de nous rappeler que nous devions autant que possible, soit le jour, soit la nuit, nous abstenir de parler haut et de laisser échapper

la moindre clameur; il fallait, à partir de ce moment, cuire notre pain avant le coucher du soleil, chacun devant s'interdire de faire du feu la nuit pour ne pas appeler l'attention d'un ennemi constamment aux aguets; dans nos prières, enfin, nous devions implorer sans cesse Amandjilik et sa puissance protectrice, puis, si l'heure du péril venait à sonner, ne pas nous conduire comme des femmes.

On répartit entre nous quelques sabres, une lance et deux fusils; la confiance qu'on avait dans ma bravoure me valut l'honneur d'être pourvu d'une arme à feu et des munitions qu'elle comportait. — Avouerai-je que tous ces préparatifs ne me semblaient guère faits pour nous donner courage?

Lorsque nous quittâmes les Balkans, et en dépit de tous les soins qu'on prenait pour nous le dissimuler, ma boussole m'apprit, à n'en pas douter, que nous suivions la route moyenne. On nous avait informés, à Körentaghi, qu'une cinquantaine de bandits, appartenant à la tribu des Tekke, hantaient l'abord des montagnes; mais le kervanbashi ne mit cette information à profit qu'en évitant les puits et la station appelés Djenak Kuyusu, dont les eaux sont d'ailleurs si salées que nul chameau n'y voudrait toucher s'il a bu depuis moins de trois jours. Il pouvait être environ minuit, lorsqu'à deux milles de notre point de départ et sur une pente des plus roides, on nous signifia que nous devions tous mettre pied à terre attendu que nous étions dans le Döden (nom donné par les nomades indigènes à l'ancien lit de l'Oxus), et que les orages, les pluies du dernier hiver avaient complétement effacé jusqu'aux dernières traces d'un chemin qui, l'année précédente encore, était assez facile à discerner. Nous traversâmes obliquement le canal à moitié comblé pour en sortir par la rive opposée, la plus escarpée des deux; au point du jour seulement, et non sans beaucoup de fatigues, nous atteignîmes le sommet du plateau. Dans leurs récits mythologiques, les tribus errantes du Turkestan rattachent comme elles peuvent l'ancien cours de l'Oxus aux ruines de Meshedi-Misriyan; ils veulent que ce fleuve ait coulé naguère sous les murs de l'édifice qui devait être la Kaaba, et qu'ultérieurement, irrité par les crimes des Göklen, il se soit détourné vers le nord.

A mesure que les Balkans s'effaçaient derrière le sombre azur des nuages, le Désert sans limites apparaissait à nos yeux plus immense et plus imposant. Jusque-là, j'avais toujours soutenu que la sublimité des solitudes existait seulement pour les imaginations enthousiastes. C'était là une erreur, je dois l'avouer. Dans les basses terres de mon bien-aimé pays natal, j'ai vu comme une réduction du Désert; je l'ai retrouvé à l'état d'esquisse, sur une plus grande échelle, pendant que je traversais en Perse une portion du Deschti Kuvir[1] : mais combien me frappa davantage le spectacle maintenant offert à mes yeux! Non, ce n'est pas la fantaisie de l'esprit, c'est la nature elle-même qui, sans chimérique prestige, nous donne par moments la perception nette de son magnifique langage, l'intelligence de ses œuvres les plus grandioses. Bien des fois, pour atténuer la tristesse de ces vastes plaines abandonnées, j'ai voulu me figurer, dans leur voisinage immédiat, des cités populeuses et vivantes, mais je n'y suis jamais parvenu; ces éminences sablonneuses qui s'étendent à perte de vue, ce silence de mort qui glace le cœur, cette pourpre pâle que revêt le soleil à son lever et à son coucher, tout exclut l'idée de l'existence collective et du mouvement qu'elle produit. On se sent plus isolé qu'on ne saurait le dire, au sein de ces immenses déserts, les plus vastes peut-être du monde entier.

Vers midi, le 22 mai, nous campâmes dans le voisinage d'Yeti Siri, ainsi nommé à cause des « sept puits » qu'on trouvait jadis dans cet endroit. Trois d'entre eux fournissent encore, à la rigueur, un peu d'eau saumâtre et d'une odeur fâcheuse, mais les quatre autres sont complétement à sec. Le kervanbashi manifestant l'espoir que nous pourrions découvrir dans la soirée quelque dépôt d'eaux pluviales, et bien que ce qui restât dans mon outre fût à peu près réduit à l'état de vase, je ne voulus pas échanger ce misérable résidu contre le liquide infect et amer que m'offraient ces sources désolées; les chameaux y burent, cependant, et certains de mes compagnons n'hésitèrent pas à s'y approvisionner. J'étais étonné de voir

1. Le Désert salé.

ces derniers se montrer aussi avides que nos quadrupèdes eux-mêmes, et ils ne firent que rire de l'abstinence que je leur prêchais, ne prévoyant pas qu'ils auraient peu après à se repentir de n'avoir pas suivi mes sages conseils.

La halte fut courte et nous repartîmes pour gravir une colline plus élevée que les monticules environnants. Nous y trouvâmes deux *kedjeve* abandonnés dont les hôtes, me dit-on, avaient dû périr dans le désert. On ajoutait que tout réceptacle où un homme a pris place devient, pour les Turkomans, un objet de respect; le détruire est une espèce de sacrilége. Superstition bizarre et inattendue ! Il est méritoire de faire des prisonniers et de les vendre, la dévastation du pays ennemi passe pour un acte de vertu, et le misérable panier de bois dans lequel un homme s'est assis demeure, par cela même, inviolable et sacré!... Le Désert et ses habitants n'ont-ils pas quelque chose d'étrange et de mystérieux?

Un incident plus remarquable encore se produisit dans la même soirée. L'air s'étant un peu rafraîchi, je descendis pour m'associer aux recherches du kervanbashi et de quelques autres voyageurs qui allaient se mettre en quête d'eau douce. Nous avions tous des armes, et chacun vaguait de son côté. Je suivis cependant le kervanbashi, et nous n'avions guère fait plus de quarante pas lorsque, remarquant sur le sable certaines pistes qui m'eussent échappé, ce dernier s'écria fort surpris : « Il doit y avoir des hommes en cet endroit! » Nous apprêtâmes nos fusils et, guidés par les traces en question qui devenaient de plus en plus nettes, nous arrivâmes enfin au seuil d'une espèce d'antre. Les empreintes laissées sur le sable indiquant qu'il ne devait pas s'y trouver plus d'un homme, nous n'hésitâmes pas à pénétrer dans la caverne où je vis, avec une horreur difficile à décrire, un homme à moitié sauvage, les cheveux incultes, la barbe longue, enveloppé d'une peau de gazelle et qui, — surpris comme nous l'étions nous-mêmes, — se précipita sur nous la lance en arrêt. Ce spectacle imprévu m'avait mis hors de moi; mon guide, au contraire, impassible et calme, ne manifestait pas la plus légère émotion. De prime abord, à la vue de l'être farouche qui accourait ainsi vers nous, il abaissa le canon de son mousquet et,

prononçant à voix basse le mot « *Amanbol*[1] ! » il se détourna pour quitter cet épouvantable séjour : — « *Kanli Dir*, le sang du meurtre, est sur sa tête ! » s'écria le kervanbashi, sans que je me fusse hasardé à le questionner. Et j'appris en effet plus tard que cet infortuné, poursuivi par une légitime *vendetta*, erre ainsi depuis bien des années, et en toute saison, sur la frontière du Désert. Il ne doit plus, il n'ose plus contempler un visage humain[2].

Ce sang que nous avions trouvé tout à coup, en cherchant un peu d'eau pure, et la vue de cet infortuné sous le coup d'une sentence fatale, n'avaient pas laissé de me troubler. Mes compagnons revinrent sans plus de succès, et j'éprouvai une espèce d'angoisse en me voyant condamné pour toute boisson à ce limon calcaire dont ma peau de bique renfermait encore quelques gorgées. A l'école des privations, on apprend ce que valent les plus simples dons de la Providence : jamais je n'avais mieux évalué le prix d'une goutte d'eau ; jamais envisagé au même point de vue l'abus qu'on fait de cet élément prodigué en pure perte.

Je ne mangeai que quelques bribes de pain, détrempées dans de l'eau que j'avais fait bouillir, ayant ouï dire qu'elle perdait ainsi une partie de son amertume.

Prêt à tout endurer jusqu'au moment où nous rencontrerions l'eau de pluie, je me félicitais de n'avoir pas imité mes compagnons, maintenant aux prises avec la plus violente diarrhée. On soupçonnait fort quelques Turkomans, et le kervanbashi plus qu'un autre, de garder par devers eux une certaine quantité de ce liquide si nécessaire à tous ; mais c'étaient là des conjectures difficiles à émettre hautement, lorsque en portant atteinte à l'outre du voisin, on semblait en vouloir à sa

1. L'équivalent exact d'une de nos formules religieuses : *Pax tibi, pax vobiscum !*

2. La *vendetta*, dans ces contrées, est reconnue et tolérée, même au point de vue religieux. A Étrek, pendant mon séjour et sous mes yeux, je vis un fils venger après huit ans l'assassinat de son père, en tuant l'homme que sa mère avait épousé en secondes noces et qui passait pour l'avoir aidée à se rendre veuve. Je note ici, comme un trait de mœurs, que les personnes invitées à suivre le convoi funéraire, en même temps qu'elles adressaient à la mère des compliments de condoléance, félicitaient le meurtrier d'avoir si bien rempli les devoirs de la piété filiale.



« Le sang du meurtre est sur sa tête! »

vie, et dans un moment où l'homme assez mal avisé pour solliciter d'un autre, soit comme don, soit comme prêt, la plus petite quantité d'eau, se serait vu taxer de folie. Ce soir-là, je perdis l'appétit, et, malgré le sentiment d'une excessive débilitation, je n'éprouvais aucune envie de prendre le plus léger aliment. La chaleur était devenue écrasante. Les forces me manquaient absolument, et gisant sur le sol, je ne me croyais plus en état de me relever, quand je vis nos gens se grouper autour du kervanbashi; quelques-uns m'invitaient à venir les rejoindre : — « De l'eau, de l'eau ! » disaient-ils, et ce mot magique me rendit une vigueur nouvelle. Debout sans savoir comment, je constatai avec un mélange de joie et de surprise que le kervanbashi distribuait à chacun de nous une ration équivalente à deux verres de cette boisson tant désirée. Le brave homme nous expliqua que depuis bien des années, il gardait secrètement, à chaque traversée du Désert, une provision d'eau, relativement considérable, pour la répartir à ses compagnons aux moments d'extrême disette; — et c'était là un grand *sévab* (acte de piété), car un proverbe du pays dit formellement qu'une seule goutte d'eau gratuitement donnée dans le Désert à l'homme tourmenté par la soif, emporte avec elle les péchés de cent années.

Le fait est qu'on ne saurait ni mesurer le bénéfice d'un présent pareil, ni décrire la volupté dont il est la source. Ranimé, désaltéré, il me semblait que j'avais recouvré pour trois jours de force; le pain cependant me manquait encore. Faute d'appétit, faute de volonté, j'avais négligé de préparer mon feu, et maintenant même, au lieu d'aller chercher du bois à quelque distance, je crus, la paresse aidant, que le fumier des chameaux pourrait me tenir lieu de combustible. La quantité que j'en ramassai n'était probablement pas suffisante, car après une demi-heure de cuisson sous les cendres chaudes, la croûte n'était pas encore formée. Il fallut bien se décider et ramasser, de çà de là, un petit fagot de brindilles auxquelles je me hâtai de mettre le feu, sans réfléchir qu'il faisait déjà nuit. Le kervanbashi, m'interpellant aussitôt à haute voix, me demanda si je prétendais ainsi mettre les brigands sur nos traces? J'en fus donc réduit à éteindre mon four ambulant et à re-

prendre mon pain, — mon pain azyme, — qu'il fallut dévorer à moitié cuit.

Nous fîmes halte le 23 mai à Koymat Ata. Jadis il y existait une source aujourd'hui complétement à sec, ce qui n'est pas, du reste, une grande perte, vu que son eau, pareille à celle de tout le district, était à peu près impossible à boire. Le malheur voulut que la chaleur fût excessive, surtout dans la matinée. Les rayons du soleil tombant sur le sable sec le réchauffe jusqu'à un pied de profondeur, et le sol devient si brûlant que les plus sauvages habitants de l'Asie centrale, ceux-là même à qui toute chaussure paraît, en général, une superfluité méprisable, sont forcés de fixer sous leurs pieds un morceau de cuir en guise de sandales. On ne s'étonnera donc pas que mon rafraîchissant régal de la veille fût maintenant affaire oubliée et qu'une soif ardente me tourmentât de plus belle. A midi, le kervanbashi nous informa que nous approchions de Kahriman Ata, station renommée pour les pèlerinages dont elle est le but, et, qu'afin de l'honorer convenablement, nous devions descendre de nos montures et nous rendre à pied vers la tombe du saint, distante d'à peu près un quart d'heure. Je laisse à deviner mes souffrances, lorsque, affaibli par la chaleur et la soif, il me fallut, avec le reste du cortége, gravir péniblement la hauteur sur laquelle se trouvait le monument vénéré, puis, une fois arrivé, faire sortir à tue-tête de mes poumons desséchés, *telkin* après *telkin*, nécessairement entrelardés de passages du Koran. Je maudissais de tout mon cœur l'idée qu'avait eue le saint de déposer là, tout précisément, ses reliques mortelles, et bientôt, hors d'haleine, je m'affaissai devant le sépulcre qui me parut avoir trente pieds de long et qui est décoré de cornes de bélier, symboles d'autorité dans l'Asie centrale. Le kervanbashi nous raconta que l'hôte de ce monument était un géant dont la taille égalait les dimensions du tombeau où il repose[1]; et que, pen-

1. Les Orientaux aiment à rehausser le mérite de leurs saints en leur attribuant une taille exceptionnelle. J'ai remarqué en Perse plus d'une tombe taillée dans des proportions extra-humaines; à Constantinople même, sur la rive asiatique du Bosphore et la montagne qui porte le nom de Josué, il existe un long sépulcre que les Turcs vénèrent comme étant celui du grand personnage biblique, et les Grecs comme renfermant les cendres d'Hercule.



dant bien des années, il avait défendu les sources voisines contre les attaques des méchants Esprits qui s'efforçaient de les combler en y jetant des pierres. Aux alentours on aperçoit plusieurs sépultures de moindre importance, dernier asile de maints voyageurs infortunés qui ont péri sur différents points du Désert, victimes des bandits qui l'infestent ou des éléments déchaînés qui le bouleversent. Je m'étais fort réjoui en apprenant que les sources protégées par le saint existaient encore, espérant y trouver une eau dont ma soif pourrait s'accommoder, et je me hâtai si bien que j'arrivai le premier à l'endroit indiqué. Ce que j'aperçus d'abord ressemblait à une mare brune; j'y trempai mes mains que je crus avoir remplies de glace; je portai le liquide à mes lèvres, et ce fut alors un vrai martyre, tant cette eau si fraîche était amère, salée, infecte et rebutante; impossible d'en avaler une seule goutte, et je sentis que le désespoir s'emparait de moi. Pour la première fois, je doutai du succès de mon entreprise.



VIII

Les gazelles du Kaflankir. — Anes sauvages. — L'ancien lit de l'Oxus. — Le Teyemmûn. — Un cavalier Ozbeg. — Nouvelles inquiétantes. — Je fais connaissance avec les Yomut. — Chez Ilias. — Les cousins de Gazavat. — Arrivée à Khiva. — Un protecteur bien choisi. — L'Afghan me compromet encore. — Shûkrullah Bay. — Le Töshebaz. — L'audience du Khan. — L'appétit aux abois. — Si savant, et si petit mangeur ! — Ignorance et préjugés. — Questions d'oisifs. — Hadji Ismaël et ses aventures médicales. — Ma calligraphie mise à l'épreuve. — Le massacre des prisonniers. — Distribution des robes d'honneur. — Les sacs de têtes. — Excursions. — Adieux à Shükrullah Bay. — Départ de Khiva.

.... On n'y verra jamais que l'héroïsme et la servitude.

(MONTESQUIEU, — *Esprit des lois*, liv. XVII, chap. 6.)

Chiefs of the Usbek race
Waving their heron crests with martial grace.

(MOORE, — *Veiled Prophet.*)

Le tonnerre que, depuis plusieurs heures, nous entendions dans l'éloignement, ne se rapprocha de nous que vers minuit et ne nous apporta guère que quelques larges gouttes de pluie; cependant il nous présageait le terme de nos souffrances. Parvenus dans la matinée du 24 mai à l'extrême limite des sables où nous nous étions péniblement traînés pendant trois fois vingt-quatre heures, nous étions maintenant assurés de rencontrer de l'eau pluviale partout où existerait un sous-sol argileux. Le kervanbashi, confirmé par là dans cet espoir, voyait se multiplier de tous côtés les pistes de gazelles et d'ânes

sauvages. Sans nous mettre au courant de ses pensées, il pressait le pas et fut effectivement le premier à découvrir, de ses yeux de lynx, un petit lac d'eau douce qu'il désigna de loin à la caravane : *Su! Su!* (De l'eau, de l'eau !) Cette clameur joyeuse passa de bouche en bouche, et le simple aspect de la boisson promise, avant même que les lèvres ne l'eussent encore touchée, suffit pour apaiser nos tourments et calmer nos inquiétudes. Nous arrivâmes à midi sur les bords du lac; plus tard, complétant cette première découverte, nous reconnûmes l'existence de plusieurs autres creux de terrain remplis de l'eau la plus pure. Je fus rendu des premiers au bord du principal réservoir, avec mon outre et tout ce que j'avais en fait de vases, moins pressé de boire que de me munir d'eau avant que la foule ne l'eût troublée et réduite à l'état de fange. Une demi-heure plus tard, chacun déjeunait avec un entrain, une joie enthousiaste dont il me serait difficile de donner une idée. A partir de cette station, nommée Deli Ata, nos outres, jusques à Khiva, demeurèrent constamment pleines, et la traversée du Désert fut dès lors, je ne dirai pas agréable, mais libre de ses principaux inconvénients. Vers le soir, nous parvînmes sur un point où le printemps régnait dans toute sa gloire. Établis au milieu d'innombrables étangs, que rattachaient l'un à l'autre ce qu'on appellerait volontiers des guirlandes de prairies, nous pouvions nous croire les jouets d'un rêve en nous rappelant où nous avions campé la veille. Pour surcroît de satisfaction, nous apprîmes que nous n'avions plus à redouter aucune surprise, bien qu'il nous fût recommandé, pour cette nuit encore, de ne pas allumer nos feux. Il est bon d'observer ici que les enfants du Désert attribuaient uniquement à notre pieux caractère, à nos mérites comme Hadjis, cette abondance d'eau tout à fait imprévue. Nous renouvelâmes nos provisions, et le départ eut lieu sous les plus favorables auspices.

Ce soir-là même, nous arrivâmes à une énorme tranchée, ou *barranca*, que jamais nous ne pensions atteindre assez tôt. Par delà se trouve le plateau qu'on appelle Kaflankir (Champ du tigre); il marque le commencement des territoires appartenant au khanat de Khiva.

La montée du plateau, longue de trois cents pieds, fut une rude besogne pour nous tous, bêtes et gens. Ses approches du côté du nord sont, à ce qu'on m'apprit, aussi escarpées, aussi difficiles. L'ensemble offre un spectacle extraordinaire; si loin que puisse aller le regard, la terre où nous voici parvenus est comme une île émergeant au sein d'une mer de sable. On ne voit aboutir ni la profonde tranchée que nous venons de traverser, ni celle qui existe au nord-est; toutes deux, si nous devons en croire nos Turkomans, sont d'anciennes branches de l'Oxus, et le Kaflankir lui-même était primitivement une île entourée par ces larges canaux. Il est au moins certain que l'ensemble du district tranche sur le reste du Désert, aussi bien par son sol et sa végétation, que par le nombre des animaux auxquels il donne asile. Nous avions bien quelquefois rencontré çà et là, isolément, des gazelles et des ânes sauvages, mais je n'étais pas médiocrement surpris d'en trouver ici des centaines, distribués par troupeaux sur l'immense pâturage. Ce fut, je crois, dans le courant du second jour passé par nous sur le Kaflankir, que nous aperçûmes, vers midi, un énorme nuage de poussière s'élevant du côté du nord. Le kervanbashi et les Turkomans se jetèrent sur leurs armes; plus approchait le tourbillon menaçant, plus notre anxiété devenait poignante. Nous finîmes par distinguer dans son ensemble la masse mouvante; on eût dit une file d'escadrons prêts à nous charger. Nos guides, en ce moment, mirent bas les armes. M'efforçant de rester fidèle à mon rôle d'Oriental, je contenais ma curiosité, mais avec une impatience de plus en plus fébrile, car le nuage continuait à venir sur nous : quand il fut à cinquante pas, on entendit un piétinement pareil à celui que produiraient mille à douze cents cavaliers d'élite s'ils s'arrêtaient court au même signal. La poussière tomba, et nous nous trouvâmes en face de je ne sais combien d'ânes sauvages, tous très-valides et très-vigoureux, qui venaient de faire halte en bon ordre. Ils nous contemplèrent quelques instants après lesquels, découvrant selon toute probabilité que nous n'appartenions pas à la même catégorie d'animaux, ils reprirent leur essor rapide et disparurent à l'occident.

Étudié du côté qui regarde Khiva, le relief du Kaflankir



Une armée d'ânes sauvages (Hémiones).

offre l'aspect d'une véritable muraille; sa marge, parallèle à l'horizon, est aussi bien nivelée que si la retraite des eaux datait seulement d'hier. Du point dont je parle, il ne nous fallut qu'un jour pour arriver, le 28 mai au matin, sur les bords d'un lac appelé Shor Göl (Mer salée); le rectangle qu'il forme a quelques douze milles anglais de circonférence. On résolut de s'y arrêter pendant six heures, afin d'accomplir le *gusl*[1] prescrit aux Mahométans, et d'autant plus obligatoire qu'il s'agissait de célébrer l'Eidi Kurban, une des fêtes principales de l'Islam. Mes compagnons débouclèrent leurs havre-sacs, chacun d'eux ayant sa chemise de rechange; moi seul me trouvais pris au dépourvu. Hadji Bilal ne demandait pas mieux que de m'en fournir une, mais je déclinai son offre, intimement convaincu que plus j'afficherais les dehors de la pauvreté, moins je courrais de périls. Je ne pus cependant retenir un éclat de rire, lorsque, venant à me regarder dans un miroir pour la première fois depuis plusieurs jours, j'examinai mon visage auquel une incrustation de crasse et de sable faisait un masque des plus singuliers. J'aurais pu, je l'avoue, et même dans le Désert, recourir à des lavages plus fréquents, mais je m'en étais abstenu tout exprès, croyant trouver dans cette espèce d'enveloppe artificielle une défense contre les ardeurs du soleil; misérable expédient qui n'avait pas produit, à beaucoup près, l'effet désiré, car l'histoire de mes souffrances est écrite sur mon front en caractères désormais ineffaçables. Tous mes camarades étaient, comme moi, défigurés par le *teyemmün*[2], attendu que les vrais croyants doivent, faute de mieux, se rincer avec de la poussière et du sable, ce qui ne fait, on le comprend, que les rendre plus sordides. Ma toilette une fois terminée, je constatai qu'auprès de moi, mes compagnons avaient l'air de véritables *gentlemen*. Ils me prirent en pitié; chacun voulait me faire accepter, à titre de prêt, un vêtement quelconque; tout en les remerciant, je refusai : —

1. Le *gusl* est l'ablution de tout le corps, nécessaire seulement dans certains cas. Celles qu'on doit renouveler tous les jours, avant chacune des cinq prières, s'appellent *abdest* en turc, *vudhu* en arabe et *teharet* dans l'Asie centrale.

2. Le *teyemmün* se substitue à l'*abdest* prescrit par le Prophète lorsqu'on se trouve au sein des déserts arides et sans aucun moyen de se procurer de l'eau.

Il me semblait plus convenable, eus-je soin d'ajouter, que le khan de Khiva se chargeât lui-même de me vêtir.

Les quatre heures suivantes furent employées à traverser un de ces fourrés qu'ici l'on appelle *yilghin;* nous y rencontrâmes un Ozbeg venant de Khiva et auquel nous dûmes quelques renseignements sur la tournure récente que les affaires avaient prises dans cette principauté. Si agréable qu'eût été pour nous tous l'apparition inopinée de ce cavalier, nous éprouvâmes un sentiment de joie bien plus vif encore à l'aspect de quelques chaumières abandonnées, dont nous aperçûmes dans l'après-midi les murailles argileuses; en effet, depuis notre départ de Karatepe sur les frontières de Perse, aucune construction ne s'était offerte à nous, qui réveillât de près ou de loin le souvenir d'une maison habitée. Celles-ci l'avaient été quelques années auparavant et passaient pour appartenir à Medemin, village qui éparpille ses cabanes dans la direction de l'est. Ce district, demeuré jusque-là sans culture, fut défriché pour la première fois, il y a quinze ans, par Mehemmed Emin dont il a pris le nom quelque peu abrégé. La dernière guerre l'a laissé dans un état de dévastation voisin de la ruine la plus complète; même désastre a frappé, dans le Turkestan, beaucoup d'autres bourgades pareilles à celle-ci.

Il m'a semblé (29 mai), qu'au lieu de poursuivre notre route vers le nord-est, où se trouve Khiva, nous allions directement au nord; à mes questions là-dessus, on répond qu'un détour est nécessaire pour plus de sécurité. L'Ozbeg, avec lequel nous avions échangé la veille quelques paroles, nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, attendu que les Tchaudor sont en révolte ouverte contre l'autorité du khan et poussent leurs *alaman* jusque sur ces frontières. Le soir, nous continuâmes d'avancer, non sans précautions, et je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma joie, lorsque le lendemain (30), nous vîmes à notre droite et à notre gauche des groupes de tentes, et, lorsque autour de nous retentit ce cri de bon augure : « *Aman geldingiz*[1]. » Notre camarade Ilias, qui compte des amis parmi les gens campés dans ces parages, se hâta d'aller recueillir, à

1. Soyez les bien venus !

la ronde, un peu de pain frais et d'autres présents-*kurban* (friandises de gala); il revint, amplement pourvu, nous distribuer de la viande, du pain et du *kimis* (boisson d'un goût acide qu'on prépare avec du lait de jument) : bien que notre halte ne se prolongeât guère au delà d'une heure, bon nombre de ces pieux nomades vinrent nous trouver, pour satisfaire, en nous serrant la main, à leurs religieuses aspirations. En échange de quatre ou cinq formules, je reçus une forte ration de pain et plusieurs morceaux de viande, chameau, cheval ou mouton.

Nous traversâmes un grand nombre de *yap*[1] et nous arrivâmes, vers midi, à une citadelle abandonnée, Khanabad, dont nous apercevions déjà depuis trois ou quatre milles les hautes murailles quadrangulaires. Nous y passâmes l'après-midi et la soirée. Le soleil brillait avec une ardeur impitoyable et il me parut fort doux de m'engourdir à l'ombre des remparts démantelés, bien que j'eusse pour lit la terre nue et une pierre pour tout oreiller. Avant l'aube nous étions déjà partis de Khanabad qui est à vingt-cinq milles de Khiva, et la journée entière s'écoula (ce qui nous surprit fort) sans que nous eussions aperçu la moindre tente. En outre, nous nous trouvâmes, vers le soir, au sein de hauteurs sablonneuses, et je pus me croire transporté encore une fois dans le Désert. La caravane prenait le thé, lorsque les chameaux, que nous avions laissé se disperser à leur guise, frappés d'un effroi soudain, se mirent à fuir çà et là. Nous les supposions relancés par quelqu'invisible chasseur au moment où se trouvèrent en vue cinq cavaliers qui, sans la moindre hésitation, pointèrent sur nous au galop. En un instant, les tasses à thé firent place aux mousquets, et les pelotons se formèrent, prêts à commencer le feu; les cavaliers aussitôt de ralentir leur allure, témoignant ainsi que nous nous abusions étrangement sur leur compte. En effet, au lieu d'une bande ennemie, c'était une escorte envoyée amicalement au devant de nous et qui devait nous accompagner à Khiva.

Nous gagnâmes, la matinée suivante, un village Ozbeg qui

1. Tranchées artificielles qu'on pratique pour l'irrigation du sol.

dépend d'Akyap. Ici finissait absolument le désert qui sépare Gömüshtepe de Khiva. Les habitants étaient les premiers Ozbeg qu'il m'eût été donné de rencontrer; nous trouvâmes en eux de fort braves gens. Selon l'usage du pays, nousfîmes, dans leurs domiciles respectifs, une tournée de visites et nos *fatihas* eurent pour résultat une collecte abondante. Je revis de plus, après un long intervalle, quelques objets de provenance occidentale, et ces vestiges d'une terre aimée firent bondir mon cœur dans ma poitrine. Il nous aurait été facile de parvenir le jour même jusqu'au domicile d'Ilias, car ici commence son village natal[1], peuplé de Yomut du Khiva; mais notre ami le nourrisseur, soit qu'il cédât à son indolence naturelle, soit que son hospitalité eût besoin de quelques préparatifs, nous retint à deux lieues de son logis, chez son oncle Allahnazr Bay[2], riche propriétaire, qui nous fit un excellent accueil. Ilias ne manqua pas de mettre ce retard à profit pour informer sa femme de notre arrivée. Le premier juin, nous fîmes chez lui notre entrée solennelle, au milieu d'une foule de ses parents et amis accourus pour nous souhaiter la bienvenue. Il offrait de me loger sous une tente fort propre et suffisamment meublée; mais je préférai son jardin où m'appelait l'irrésistible séduction de quelques arbres aux cimes touffues. Sevré de verdure depuis si longtemps, j'avais soif de me retrouver sous ces frais ombrages dont l'abri mobile et le frémissement harmonieux se prêtent, mieux que tous les toits du monde, au repos du corps et de la pensée.

Pendant les deux journées que je passai au milieu des Turkomans à demi civilisés, — ceux-là, veux-je dire, qui sont à demi sédentaires, à demi nomades, — je fus étonné surtout de l'aversion qu'ils manifestaient pour tout ce qui ressemble à une résidence ou à un gouvernement fixe. Encore qu'ils habitent depuis plusieurs siècles dans le voisinage immédiat des Ozbeg, ils n'en ont adopté ni les mœurs ni les coutumes,

1. Le village Tartare (*aoul* ou *oram*) ne répond aucunement à nos idées de maisons contigues les unes aux autres. Ce mot signifie, à proprement parler, un district à la surface duquel se dispersent, parmi des prairies et des terres cultivées, les tentes et les habitations des gens appartenant au même *aoul*.

2. *Bay* ou *bi;* le mot Bey, en Turquie, désigne, comme on sait, un personnage de distinction.

évitent avec eux tout rapport, et, bien qu'issus d'une souche commune, bien que parlant le même idiome, un Ozbeg leur est peut-être plus étranger qu'un Hottentot à l'homme d'Europe.

Rafraîchie et ravitaillée, notre caravane poussa vers la capitale. Nous traversâmes Gazavat où se tenait une espèce de foire hebdomadaire, et qui nous donna un premier aperçu de la vie khivane. La nuit s'écoula dans une prairie en avant de Sheikhlar Kalesi. J'y fus en butte aux attaques d'une espèce de cousins, les plus gros et les plus effrontés que j'aie jamais connus. Ils nous harassèrent, aussi bien les animaux que les hommes, jusqu'au point du jour, et je n'étais pas de la meilleure humeur du monde quand il me fallut alors grimper sur mon chameau sans avoir pu fermer l'œil. Par bonheur, le pénible souvenir des tortures de l'insomnie s'effaça bien vite devant l'impression que les splendeurs printanières produisirent sur moi. A mesure que nous approchions de Khiva, la végétation devenait de plus en plus luxuriante. Je me figurai d'abord que cette ville devait gagner énormément à se montrer ainsi, souriante et belle, au seuil de ces déserts dont les formes hideuses flottent encore devant les yeux du voyageur. Mais ce n'est pas là un simple effet de contraste, et les environs de Khiva, peuplés de petits *havlis*[1], — forteresses naines qu'ombragent de hauts peupliers, — avec leurs prairies à l'herbe dense et leurs champs fertiles, me semblent encore aujourd'hui aussi beaux que jamais, bien que je vienne de traverser la zone la plus gracieuse et la plus riche des régions européennes. Si les poëtes d'Orient eussent porté de ce côté leur lyre inspirée, ils y eussent trouvé, mieux que dans les horribles déserts de la Perse, des tableaux et des sujets dignes d'eux.

La capitale du pays, elle-même, s'élevant avec ses dômes et ses minarets au milieu de ces jardins, impressionne favorablement le spectateur qui la contemple dans le lointain. Un des traits caractéristiques du paysage est, parmi les cultures,

1. *Havli*, dans son sens littéral, se traduit par « rayon ; » mais il est pris ici pour ce que nous appelons « enclos. » Il renferme les tentes, les stalles d'écurie, les dépôts de produits rustiques ; bref, tout ce qui constitue le domicile d'un paysan Ozbeg.



la projection d'une langue de terre stérile appartenant à l'aride désert de Merv : il s'étend ainsi jusqu'à une lieue de la ville, comme pour tracer plus nettement le contraste de la vie et de la mort. Cette espèce de cap est désigné sous le nom de Tòyesitchti, et nous l'apercevions encore alors que nous étions déjà parvenus aux portes de la ville.

Se figurera-t-on bien dans quelle situation d'esprit je me trouvai, au seuil de Khiva, quand je fus en demeure de réfléchir sérieusement aux risques énormes que mon déguisement allait me faire courir si mes traits européens venaient à le trahir dès l'abord? Je savais de reste que le khan de Khiva, dont la cruauté révoltait jusqu'aux Turkomans eux-mêmes, se montrerait plus inexorable qu'aucun de ses sujets si, par aventure, je lui inspirais la moindre méfiance. Il avait coutume, disait-on, de réduire en esclavage tous les étrangers suspects; ainsi venait d'être traité un natif de l'Indoustan, qui prétendait à une origine princière, et n'en était pas moins attelé maintenant, avec les autres esclaves, aux fourgons de l'artillerie. Mes nerfs étaient donc surexcités au dernier point; mais la peur, à proprement parler, n'avait aucune prise sur moi, une longue habitude m'ayant familiarisé avec le danger. Depuis trois mois, j'avais constamment devant les yeux cette mort violente qui, dans les entreprises comme la mienne, est encore le péril le moins redoutable ; aussi, loin de me laisser aller à la crainte, je ne songeais qu'aux moyens par lesquels je pourrais, acculé par les circonstances, déjouer la surveillance jalouse d'un tyran bigot[1]. Je m'étais procuré, chemin faisant, d'exactes informations sur tous les Khivites d'une certaine notoriété qu'on avait pu voir à Constantinople. Celui dont le nom revenait le plus fréquemment était un certain Shükrullah Bay, lequel avait appartenu, pendant une dizaine d'années, à la cour du sultan. Je me rappelais vaguement sa physionomie, l'ayant vu à plusieurs reprises chez Ali Pacha, présentement

1. M. Vámbéry ne dit point ici, et nous savons par des communications plus intimes, qu'il portait sur lui, soigneusement dissimulées dans les plis de son vêtement, quelques pilules préparées à son usage par le docteur T., médecin du shah de Perse. Elle l'eussent au besoin dérobé, par une mort plus douce, aux tortures effroyables de la question mahométane. (*Note du traducteur.*)

ministre des affaires étrangères. — Cet individu, me disais-je, sera, qu'il le veuille ou non, une de mes relations anciennes · il connaît Stamboul, la langue qu'on y parle, la vie qu'on y mène, les grands personnages qu'on y rencontre, et comme, jouant le rôle d'un Stambouli, je me chargerais de mystifier le Constantinopolitain le plus madré, l'ex-ambassadeur du Khan de Khiva ne pourra ni me désavouer ni s'empêcher de servir mes projets.

Au seuil même des portes, nous vîmes venir à nous plusieurs fidèles Khivites, des mains desquels, sans descendre de chameau, nous reçûmes du pain et des fruits secs. Il y avait longtemps que d'aussi nombreux pèlerins ne s'étaient montrés dans la ville ; aussi excitions-nous un étonnement général, et les exclamations les plus enthousiastes arrivaient de toute part à nos oreilles : « *Aman eszen geldin ghiz* (soyez les bienvenus); *Ha Shah bazim! Ha Arszlanim!* (ah! mon faucon! mon lion!) » Quand nous entrâmes dans le bazar, Hadji Bilal entonna un de ces cantiques appelés *telkin*. Ma voix dominait toutes les autres, et mon émotion devint très-réelle quand les gens qui m'entouraient se jetèrent sur moi pour baiser mes mains et mes pieds, que dis-je, les loques elles-mêmes qui pendaient autour de moi. Selon la coutume du pays, nous allâmes descendre au karavanseraï, qui sert également comme bureau des douanes et où l'arrivée des voyageurs, aussi bien que celle des marchandises, est soumise au plus rigoureux contrôle. Ainsi que cela peut se présumer, le témoignage personnel des chefs de caravane joue un grand rôle dans cette enquête. Les fonctions de directeur-général des douanes sont remplies à Khiva par le principal Mehrem (espèce de chambellan ou confident du prince). A peine ce fonctionnaire avait-il adressé à notre kervanbashi les questions d'usage, que le maudit Afghan, se frayant un chemin jusqu'à eux, s'écria d'une voix éclatante : « Nous avons amené ici trois intéressants quadrupèdes,... et un bipède plus curieux encore. » Le premier membre de la phrase s'appliquait, cela va sans le dire, à nos buffles, premiers échantillons d'une race d'animaux inconnus dans ce pays ; mais comme le second arrivait à mon adresse, je devins immédiatement l'objet de tous les regards, et parmi les murmures de

l'assistance, je distinguais sans peine les mots de *djansiz*[1] (espion), de ***Frenghi***, et d'*Ourous* (Russe).

Je refoulai de mon mieux le sang qui me montait aux joues et me préparais à quitter la place, lorsque le Mehrem m'enjoignit de demeurer. Pendant l'examen qu'il entama aussitôt à mon sujet, il se servit d'expressions souverainement discourtoises. Je m'apprêtais à lui répondre, quand survint Hadji Salih, dont l'extérieur commandait le respect, et qui, n'étant au courant de rien, parla de moi dans les termes les plus favorables à notre inquisiteur stupéfait ; celui-ci, passant aussitôt du ton le plus rogue au sourire le plus accort, m'indiqua un siége à côté de lui. Hadji Salih me pressait par signes de me rendre à cette muette invitation ; mais, affectant les dehors de l'homme offensé, je me retirai, au contraire, après avoir jeté au Mehrem un regard de courroux.

Ma première démarche, au sortir de là, fut de courir chez Shükrullah Bay, qui, sans être investi d'aucunes fonctions officielles, occupait alors une cellule dans le *medresse* (collége) de Mehemmed Emin-Khan, le plus bel édifice de Khiva. Je me fis annoncer comme un efendi arrivant de Stamboul, où j'avais eu le bonheur d'entrer en relations avec lui, ce qui ne me permettait guère de traverser Khiva sans frapper à sa porte. L'apparition d'un efendi à Khiva, circonstance exceptionnelle entre toutes, causa quelque surprise au vieillard. Il vint lui-même au-devant de moi, et son étonnement s'accrut encore quand il se vit en face d'un mendiant couvert de haillons et singulièrement défiguré ; ceci, pourtant, ne l'empêcha pas de me recevoir. A peine avions-nous échangé quelques mots dans le dialecte de Stamboul, que l'ancien ambassadeur, de plus en plus intéressé, m'adressa questions sur questions au sujet des nombreux amis qu'il avait laissés dans la capitale turque, et de la situation des affaires politiques depuis l'avénement du souverain qui règne aujourd'hui. Ainsi que je l'ai dit, j'avais toute confiance dans le rôle que je me préparais à jouer. Shükrullah Bay, de son côté, prêtant l'oreille aux détails que je lui donnais sur ses anciennes connaissances, et tout entier au plaisir

1. Du mot arabe *Djasus*, qui a la même signification.

d'entendre parler d'elles, était complétement hors de garde. Sa surprise, par exemple, ne diminuait pas. « Au nom de Dieu, cher efendi, me disait-il, que vous a pris de venir en cet affreux pays, et surtout de quitter pour nous ce paradis terrestre qu'on appelle Stamboul ? — Ah, *Pir*[1] ! » m'écriai-je en soupirant, et, sans un mot de plus, j'étendis une main sur mes yeux en signe d'obéissance. Le bon vieillard, musulman bien appris, ne pouvait se tromper sur le sens de cette espèce d'invocation. J'insinuais par là qu'appartenant à quelque ordre de Derviches, je remplissais une mission de mon chef (*pir*), mission à laquelle tout *mourid* (disciple) doit se dévouer, alors même qu'elle l'exposerait à perdre la vie. Cette explication lui parut satisfaisante, mais il demanda le nom de mon ordre, et quand je lui parlai des Nakishbendi, l'intelligent diplomate conjectura, — je l'avais prévu, — que Bokhara devait être le but de mon pèlerinage. Il voulait s'occuper sur-le-champ de me procurer un abri dans le *medresse*, où lui-même avait son domicile, mais je dus aussitôt l'informer de ma situation par rapport à mes compagnons de voyage, et ne tardai pas à le quitter avec promesse de réitérer promptement ma visite.

En rentrant au karavanseraï, j'appris que les autres Hadjis avaient déjà reçu congé de s'installer dans une *tekkie* appelée Töshebaz[2]. Je m'y rendis aussitôt et constatai qu'on m'y avait réservé une cellule déjà prête à me recevoir. Le retard que j'avais mis à les rejoindre devint, à l'instant même, le sujet de mille questions pressantes, et chacun regretta que je ne me fusse pas trouvé là au moment où le misérable Afghan, si disposé à me compromettre, avait été forcé de battre en retraite sous les reproches et les invectives, tant de mes compagnons eux-mêmes que des Khivites accourus à notre rencontre : « A merveille, pensais-je; une fois débarrassé des méfiances populaires, il sera relativement facile de me démêler

1. Le mot *Pir*, qui signifie « directeur ou chef spirituel, » représente assez bien celui de « Père, » quand nous adressons ce dernier à un ministre de la religion.

2. La *tekkie* est une sorte d'établissement hospitalier, moitié monastère, moitié hôtellerie, où s'arrêtent les Derviches en voyage. Le nom de celle-ci était dérivé des mots *tört shahbaz* (les quatre Faucons ou les quatre Héros), employés pour désigner les quatre monarques dont la tombe existe ici et qu'on regarde comme les fondateurs de cette pieuse institution.

avec le khan, aux oreilles duquel la nouvelle de mon arrivée doit parvenir sans retard, grâce à Shükrullah Bay; et comme les maîtres de Khiva ont toujours affiché un grand respect pour le sultan, je ne crois pas que celui-ci soit tenté de se commettre avec un efendi. Qui sait? il n'est pas impossible qu'on veuille accueillir, avec des égards spéciaux, le premier Osmanli qui soit jamais venu de Constantinople à Kharezm[1]. »

Ces flatteuses prévisions ne furent point déçues. Dès le lendemain, je vis arriver un *yasaul* (messager de cour), lequel m'apportait, avec un léger présent de S. A., l'ordre de me rendre, le soir même, à l'*Ark* (c'est-à-dire au palais), vu que le *Hazret*[2] attachait le plus grand prix à recevoir les bénédictions d'un Derviche né dans la Terre sainte. Ayant promis d'obéir, je me transportai une heure d'avance au logis de Shükrullah Bay; et comme il désirait assister lui-même à l'entrevue, il m'accompagna au palais du roi, très-voisin du *medresse*, en me donnant ses avis, tandis que nous faisions route ensemble, sur les divers points d'étiquette auxquels je devais prendre garde. Il me parla aussi de ses différends avec le Mehter (nous dirions le ministre de l'intérieur), qui, voyant en lui un rival redoutable, ne négligeait aucune occasion de lui faire tort, et voudrait peut-être, par ricochet, me ménager un accueil défavorable. En ce moment le Koushbeghi et le frère aîné du roi se trouvant à la tête des troupes engagées contre les Tchaudor, le Mehter occupait provisoirement les plus hautes fonctions de l'État. L'usage d'abord, puis une impérieuse nécessité m'obligeaient à lui offrir préalablement mes respects, son bureau étant situé sur une avant-cour par laquelle nous avions à passer pour nous rendre à l'appartement royal.

Presque chaque jour, dans ce moment-là, se tenait une *arz* (audience publique), grâce à laquelle la principale entrée du palais, comme aussi la plupart des salles que nous traversions, étaient encombrées par des pétitionnaires de toute classe, de tout sexe et de tout âge. On ne voyait pas qu'ils eussent changé leurs vêtements ordinaires, et plus d'une

1. C'est le nom politique ou diplomatique de Khiva.

2. Titre de souveraineté qui, dans toute l'Asie centrale, correspond au mot « Majesté, » tel que nous l'employons en Europe.

femme était venue porter ses griefs aux pieds du trône avec un marmot sur les bras. Personne ici n'est forcé d'inscrire son nom sur la liste d'un huissier, et quiconque a pu se frayer passage au premier rang entre sans difficulté avant tous les autres. La foule cependant s'écarta dès qu'on nous aperçut, et j'eus le plaisir d'entendre les femmes qui me montraient l'une à l'autre se répéter entre elles, à demi-voix : « Regardez ce saint homme; c'est le Derviche de Constantinople qui vient prononcer sur la tête de notre khan des paroles de bénédiction. Puisse Dieu écouter ses prières! »

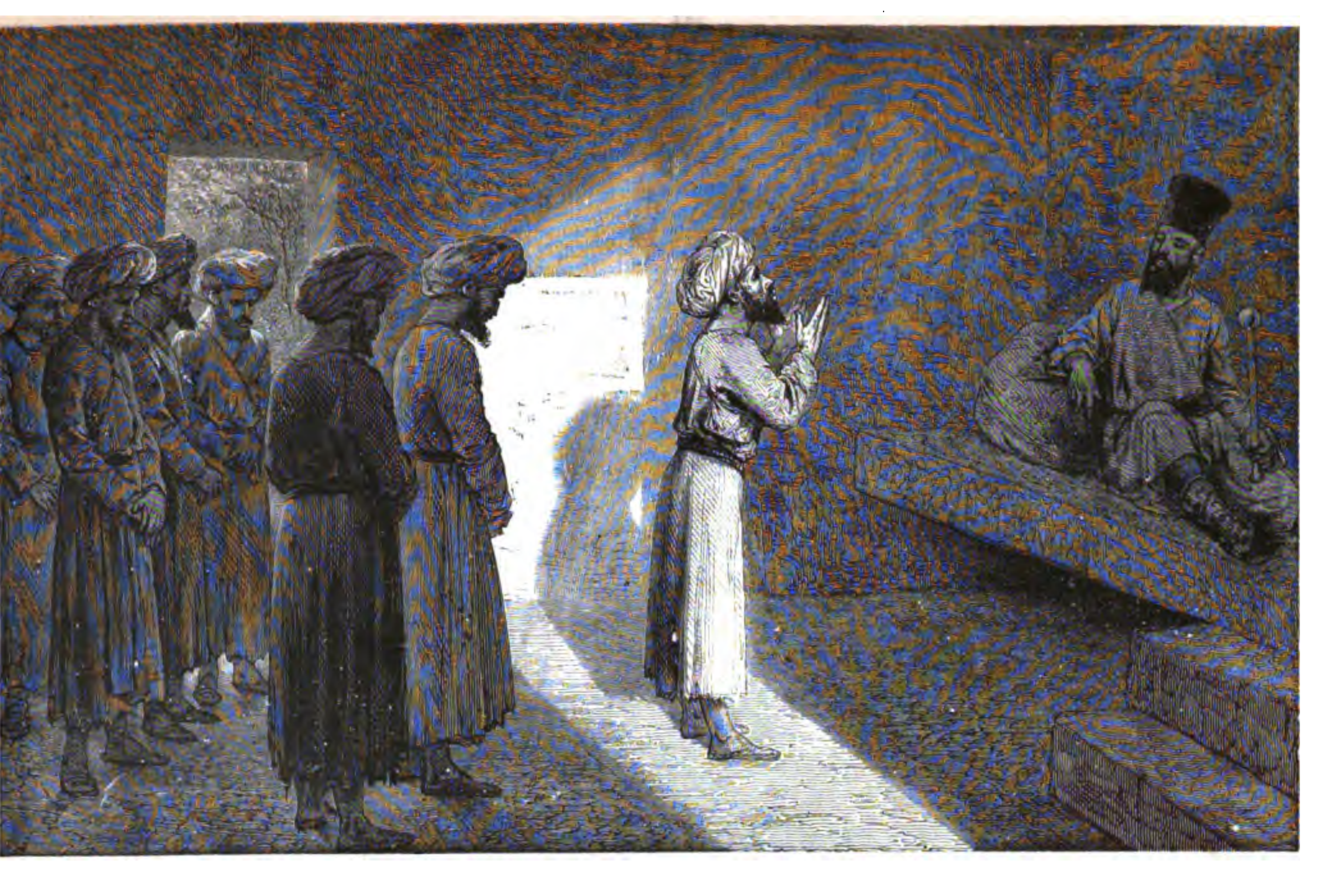
Ainsi qu'on m'en avait prévenu, je trouvai le Mehter dans une salle à moitié remplie de ses subordonnés qui saluaient d'un sourire approbateur la moindre parole de leur maître. Son teint basané, la longue barbe épaisse qui tombait jusque sur sa poitrine, le désignaient assez comme *Sart* (d'origine persane). Ses vêtements mal faits, son énorme bonnet de fourrure, étaient en harmonie avec ses traits grossiers et sa tournure inélégante. En me voyant approcher, il adressa aux gens de son entourage immédiat quelques paroles prononcées avec l'accent de la raillerie. J'allai droit à lui, et, après l'avoir salué le plus sérieusement du monde, je pris aussitôt la place d'honneur qui revient de droit aux Derviches. Suivirent les prières d'usage, et, lorsque toute l'assistance eut dit « Amen » en se caressant la barbe, il y eut, entre le Mehter et moi, un cérémonieux échange de ces civilités que réclame l'étiquette orientale. Le ministre tenait à étaler son esprit; il fit observer qu'à Constantinople les Derviches eux-mêmes étaient élevés avec soin et parlaient généralement arabe; — ceci, bien que je me fusse uniquement servi jusque-là du dialecte de Stamboul. Il ajouta que le Hazret (à ces mots, chacun se leva de son siége) avait manifesté le désir de me voir. Il serait charmé d'apprendre que j'eusse apporté avec moi quelques lignes du sultan ou de son ambassadeur en Perse. A ceci je répondis que mon voyage n'avait aucunement trait aux choses de ce monde, et que je ne demandais rien à personne; mais que pour ma sécurité personnelle, je m'étais muni d'un firman impérial en tête duquel était le *tugra* (le sceau du sultan). Je lui remis alors mon passe-port imprimé, qu'il baisa respectueu-

sement et passa sur son front, à plusieurs reprises, comme pour rendre hommage à l'autorité suprême d'où émanait ce précieux document. Ensuite il se leva pour aller le déposer entre les mains du khan, et, revenu presque aussitôt, me dit que je pouvais pénétrer dans la salle d'audience.

Shükrullah, qui me précédait, m'arrêta quelques instants en dehors de la porte, tandis qu'on se livrait aux préparatifs indispensables; car, tout en m'annonçant comme Derviche, mon introducteur n'avait pas négligé de faire remarquer que j'étais en relations, à Constantinople, avec les pachas du plus haut rang, et qu'il serait à propos de garder autant que possible, vis-à-vis de moi, tout le prestige de la puissance. Après un court délai, deux *yasaul* vinrent me prendre par les bras en me témoignant d'ailleurs le plus grand respect. On leva le rideau, et je vis devant moi Seid Mehemmed Khan, Padishahi Kharezm, — ou plus prosaïquement le khan de Khiva, — sur une espèce d'estrade, accoudant son bras gauche à un coussin de velours et tenant de la main droite un sceptre d'or plus court que je ne l'aurais supposé.

Suivant de point en point le cérémonial prescrit, j'élevai d'abord les mains par un geste qu'imitèrent aussitôt le khan et toutes les personnes présentes; puis je récitai un *soura* tiré du Koran; je le fis suivre de deux *Allahoumou sella* et d'une prière fort usitée qui commence par ces mots: *Allahoumou rabbena;* le tout couronné par un *Amen* à voix haute, que je prononçai en me tenant la barbe à deux mains. Le khan était encore occupé à caresser la sienne, lorsque l'assistance reprit en chœur : *Kaboul bolgay*[1] ! Le prince, dont je m'étais rapproché, me tendit ses deux mains, et quand la *mousafeha*[2] eut été échangée entre nous, je reculai de quelques pas, la cérémonie étant terminée. Le khan se mit à me questionner sur l'objet de mon voyage et les impressions que m'avaient laissées, soit l'aspect du Désert, soit les Turkomans, soit Khiva elle-même. Je répondis que j'avais beaucoup souffert, mais que j'étais

1. « Puisse ta prière être exaucée ! »
2. La *mousafeha* est le salut prescrit par le Koran et durant lequel la main droite et la main gauche de chacune des parties se trouvent posées à plat l'une contre l'autre.



L'auteur reçu en audience par le Khan de Khiva.

amplement payé de mes peines par la vue de la *Harzrets djemal*[1]. « Je remercie Allah, continuai-je, de m'avoir procuré ce bonheur suprême, et regarde cette faveur du *kismet* (destin) comme d'un heureux augure pour le chemin qui me reste à faire. » Malgré mes laborieux efforts pour employer le dialecte özbeg au lieu de celui qu'on parle à Stamboul, — ce dernier presque inintelligible pour les natifs du Turkestan, — le roi n'en fut pas moins réduit à demander la traduction de mes paroles. Il voulut savoir ensuite combien de temps je me proposais de rester dans sa capitale, et si j'étais pourvu de l'argent nécessaire à mon voyage. Mon intention, lui répondis-je, était de visiter d'abord les pieux sunnites dont le sol du Khanat abrite les reliques, et de faire ensuite mes préparatifs pour passer outre. J'ajoutai, quant à mes ressources : « Nous autres Derviches, nous ne prenons aucun souci de bagatelles semblables. Le souffle saint (*nefes*), que le chef de mon ordre (*pir*) m'a départi pour mon voyage, suffit pour me sustenter quatre ou cinq jours sans autre aliment, et je n'ai qu'un vœu à former ici-bas, c'est que Dieu permette à Votre Majesté de vivre au moins cent vingt ans. » Il parut que ce discours avait plu, car S. A. m'assigna sur-le-champ un bel âne et vingt ducats de gratification. Je refusai ceux-ci, en alléguant le péché que commet un Derviche lorsqu'il s'avise de thésauriser ; en revanche, je le remerciai de son autre cadeau, mais j'appelai son attention sur le précepte sacré en vertu duquel un âne blanc est requis pour de tels pèlerinages, et je le priai de donner ordre qu'on m'en fournît un de cette couleur. J'allais me retirer, lorsque le khan exprima le désir d'être mon hôte pendant la courte résidence que je comptais faire dans sa capitale ; il me priait donc d'accepter, pour défrayer mes repas quotidiens, les deux *tenghe*[2] que son *haznadar* était chargé de me compter. Un remercîment cordial et une nouvelle bénédiction précédèrent mon départ, salué par la foule qui encombrait l'avant-cour et le bazar, de *Selam Aleïkoum*[3] on ne peut

1. La beauté de Sa Majesté.
2. Le *tenghe* représente à peu près soixante et quinze centimes; le *haznadar* est le trésorier de la couronne,
3. C'est notre *salamalec,* dont nous respectons ici la forme primitive.

plus déférents. Une fois seul entre les quatre murs de ma cellule, j'exhalai un long soupir de satisfaction en songeant à la situation critique d'où mon heureuse étoile m'avait fait sortir sain et sauf. N'était-ce pas une faveur toute spéciale de la destinée que ce prince perdu de débauches, — et dont l'extérieur est celui d'une espèce d'idiot inaccessible à la pitié, — se fût conduit à mon égard avec tant de ménagements et de courtoisie? Ne devais-je pas me féliciter de voir s'ouvrir devant moi toutes les routes du Khanat, libre désormais d'aller où je voudrais tant que les loisirs ne me manqueraient pas? Le souvenir de ce khan, de ses yeux profondément enfouis sous leurs orbites, de la barbe rare éparpillée sur son menton, de ses lèvres blêmes, de sa voix cassée, ne me quitta pas de la nuit. Et je ne cessais d'admirer la combinaison providentielle qui impose le frein d'une superstition aveugle au pouvoir sans bornes, aux penchants sanguinaires de tyrans pareils.

Me proposant de nombreuses excursions à l'intérieur du pays, je désirais abréger autant que possible mon séjour dans la capitale, et j'en eusse bientôt fini avec tout ce qu'elle offre de curieux, sans les invitations du khan, des personnages officiels et des plus notables commerçants qui semblaient se donner le mot pour me faire perdre mon temps. A peine eut-on appris que le souverain était bien disposé en ma faveur, chacun voulut me faire asseoir à sa table, moi et les autres Hadjis. De là un véritable supplice qui consistait à me rendre tous les jours chez sept ou huit hôtes différents, et, par respect pour la coutume, à prendre un léger repas dans toutes les maisons où j'étais reçu. Je frémis encore au souvenir de ce temps néfaste où j'étais forcé de m'asseoir avant l'aurore, dès trois à quatre heures du matin, en face d'un énorme plat de riz nageant dans de la graisse de mouton et sur lequel il fallait me jeter avec tous les semblants d'un appétit féroce. Combien de fois, en pareille occasion, n'ai-je pas soupiré après le pain azyme du Désert, et avec quel plaisir n'aurais-je pas échangé cette abondance malsaine contre un dénûment plus hygiénique!

Il est d'usage, dans l'Asie centrale, même à l'occasion d'une

visite ordinaire, d'étendre le *desturkhan*[1]. Sur ce linge bariolé, on place généralement du pain pour deux personnes, et l'hôte à qui on le sert doit en manger quelques morceaux. « Être rassasié », voilà une expression qui n'est jamais admise dans ce pays-ci et qu'on regarde comme le signe d'une origine inférieure. Mes confrères en pèlerinage, grâce à leur brillant appétit, se montraient gens du meilleur ton. Je m'étonnais seulement de leur voir absorber une telle quantité de pilau, car je calculais que chacun d'eux devait avoir sur l'estomac, à l'issue de certains repas, deux livres de riz et une livre de suif, sans parler du pain, des carottes, des navets et des radis qui figuraient comme accessoires dans ces festins orientaux; et tout ceci arrosé, sans la moindre exagération, par quinze à vingt grandes platées de thé vert. En face de pareils héros, je faisais assez pauvre figure, et on s'étonnait généralement qu'un homme si versé dans la connaissance des livres ne possédât pas mieux les notions de la civilité la plus ordinaire.

Parmi les oulémas de la cité de Khiva, certains beaux esprits me ménageaient des tortures d'un autre genre. Ces merveilleux, qui préfèrent la Turquie et Constantinople à tous les pays du monde, voulaient tirer de moi, qui passais pour un type de l'érudition turco-islamite, un exposé complet de mainte et mainte *mesele*[2]. C'était une terrible épreuve pour ma patience que de voir ces Ozbegs au crâne épais, aux turbans énormes, entamer avec moi une polémique touchant les prescriptions sur la manière de se laver les mains, les pieds, la figure et l'occiput, ou bien chercher de bonne foi comment, pour ne violer aucun précepte sacré, le bon musulman doit s'asseoir, s'étendre, marcher, dormir, etc. Le sultan, successeur reconnu de Mahomet, et avec lui les grands de sa cour, sont réputés à Khiva pour des modèles accomplis en fait de pieuses observances. S. M. l'empereur des Turcs est, aux yeux de ces gens-ci, le type accompli du musulman : ils se le figurent avec un turban long de cinquante aunes à tout le moins, une barbe épaisse, tombant plus bas que la ceinture, et une robe qui des-

1. Une serviette grossièrement tissée en fils de différentes couleurs. Elle est, la plupart du temps, fort malpropre.
2. Questions religieuses.

cend jusqu'aux orteils. On risquerait sa vie à vouloir rectifier ces idées en affirmant qu'il a les cheveux et la barbe rasés à la *Fiesko*, et que ses habits sont taillés, à Paris, par Dusautoy. J'étais vraiment peiné de ne pouvoir donner à mes auditeurs, souvent fort prévenants et fort aimables, les véridiques explications qu'ils semblaient attendre de moi; mais comment se risquer à les froisser ainsi dans leurs convictions les plus chères, si différentes de notre manière de voir et de nos idées?

Le *Töshebaz* (couvent) où nous étions logés servait en quelque sorte de place publique, à raison de la pièce d'eau et de la mosquée encloses dans ses murailles; la cour, en conséquence, fourmillait de visiteurs des deux sexes. L'Ozbeg, avec son bonnet de fourrure en forme de turban et ses grandes bottes de cuir à semelles épaisses, se promène volontiers ayant pour tout vêtement, ou peu s'en faut, une longue chemise qui est en été son négligé favori. Je finis moi-même par l'adopter, m'étant aperçu que ce commode appareil, tant que la chemise gardait sa blancheur, se pouvait porter, voire aux bazars, sans choquer aucune idée de décence. Les femmes entourent leur tête de hauts turbans sphériques, fabriqués avec quinze à vingt mouchoirs de Russie. Je les vois encore, emmitouflées dans leurs larges robes et chaussées de bottes grossières, arpenter la ville à grands pas sous les rayons d'un soleil écrasant, pour rapporter au logis de lourdes cruches pleines d'eau. Bien souvent, l'une ou l'autre s'arrêtait devant ma porte, demandant un peu de *khaki shifa* (poudre de santé[1]), ou un *nefes* (souffle saint) pour quelque infirmité plus ou moins authentique. Je ne me sens pas toujours le courage de désappointer ces pauvres créatures, dont plusieurs me remettent en mémoire les blondes filles de l'Allemagne. Je m'approche en pareil cas de ma cliente accroupie sur le seuil : remuant les lèvres comme si je marmottais une prière, je pose un doigt sur la partie souffrante; à trois reprises je souffle avec force sur la malade; un soupir final s'exhale de ma poitrine, et l'acte solennel est accompli.

1. C'est la poussière que les pèlerins ont ramassé dans une maison de Médine, tenue pour avoir été celle du Prophète. Les vrais croyants l'emploient comme une sorte de panacée pour diverses espèces de maux

Beaucoup de ces dames éprouvaient à l'heure même un notable soulagement, digne récompense de leur foi naïve.

Ce que nos oisifs d'Europe vont chercher dans les cafés, les Khivites le trouvent dans la cour de leurs mosquées, où la plupart du temps existe une pièce d'eau le long de laquelle des ormeaux et des palmiers magnifiques étendent une ombre épaisse. Bien que la chaleur de ces premiers jours de juin fût réellement accablante, je n'en étais pas moins forcé de me clore dans ma cellule sans fenêtres, car si je me laissais séduire par ces ombrages attrayants, je me trouvais aussitôt environné d'une foule compacte et harcelé des sollicitations les plus ridicules. Celui-ci voulait que je l'instruisisse dans sa religion; celui-là désirait savoir s'il existe au monde une cité comparable à Khiva; un troisième demandait à être renseigné, une fois pour toutes et d'une manière certaine, sur la question de savoir comment le dîner et le déjeuner du grand sultan lui sont chaque jour apportés de La Mecque, et s'ils ne mettent réellement qu'une minute à venir de la Kaaba sur les rives du Bosphore. Que penseraient ces bons Ozbeg s'ils savaient seulement quelle figure font sur la table d'Abdul Medjid les vins de Bordeaux-Lafitte et de Château-Margaux?

Parmi les connaissances que je pus faire sous les ormeaux de Khiva, je noterai comme particulièrement digne d'intérêt celle du Hadji Ismaël, qui me fut présenté à titre de *Stambouli;* son langage effectivement, sa tenue et son costume étaient si bien ceux des Constantinopolitains, que je fus réduit à l'accepter pour tel et à le serrer tendrement dans mes bras en qualité de compatriote. Il paraît que ce pieux Hadji avait passé vingt-cinq ans dans la capitale de la Turquie et s'était fait accueillir en plus d'une maison honorable, — du moins prétendait-il m'avoir rencontré, à telle ou telle époque, dans le sein de telle ou telle famille haut placée. Bien mieux, sans imposer trop d'efforts à sa mémoire, il se rappelait mon père qui était, disait-il, un Mollah de Topkhane[1]. Loin de le signaler comme un effronté menteur, je l'assurai au contraire qu'il avait lui-même laissé d'excellents souvenirs à Stamboul, et que son re-

1. Un des quartiers de Constantinople.

tour y était attendu avec impatience. Selon ses propres récits, cet aventurier avait exercé successivement à Constantinople les professions d'instituteur, d'étuviste, d'ouvrier en cuir, de calligraphe, d'apothicaire, — et par conséquent de sorcier, l'un ne va guère sans l'autre. Dans sa ville natale, — surtout à raison de cette dernière spécialité, — on avait une haute opinion de ses talents. Comme il possédait un certain nombre d'appareils distillatoires, ses compatriotes qui le voyaient extraire l'essence de toutes sortes de végétaux, s'adressaient naturellement à lui chaque fois qu'ils avaient besoin d'un élixir. Les *maadjun* (décoctions) qui viennent en aide aux gens énervés par l'abus des plaisirs, — remède également fort usité en Turquie et en Perse, — jouissent ici du plus grand crédit. Depuis longtemps, notre Hadji avait mis ses talents à la disposition du prince, mais Sa Majesté, — trop vulnérable, hélas, aux flèches du fils de Vénus, — n'avait jamais pu se soumettre à l'espèce de diète que son traitement réclamait. Une grande langueur, compliquée de goutte, s'en était suivie, et le khan, brouillé avec son médecin, l'avait ignominieusement remplacé par une matrone renommée pour le succès de ses drogues stimulantes.

La brave femme eut l'heureuse idée de prescrire à son nouveau client cinq cents « doses » de ce remède spécial qui passe pour avoir produit de si bons effets sur un poëte couronné, célèbre dans les fastes de l'histoire ancienne[1]. Il n'eût pas été facile de trouver en Europe les éléments indispensables d'un pareil électuaire. Mais la constitution de Khiva se prête à bien des tours de force, et le pauvre malade avait déjà pris cinquante à soixante de ces « pilules, « quand il s'aperçut qu'elles produisaient un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. L'imprudente conseillère paya de sa tête un résultat si malencontreux. Tout ceci s'était passé peu de temps avant notre arrivée, et, en dernier lieu, les médecins avaient prescrit le lait de buffle dont il a déjà été question. Pendant que j'étais encore à Khiva, le khan voulut réinstaller Hadji Ismaël

1. Il y a ici une allusion passablement obscure au premier verset du Livre des Rois et à la sunamite Abizag, cette « jeune fille fort belle qui avait soin du roi et le servait. » (*Note du traducteur.*)

dans ses fonctions de sorcier et de docteur-pharmacien ; mais celui-ci refusa de les reprendre, — audace qui lui aurait certainement coûté cher, si le superstitieux monarque eût eu le courage de s'attaquer à un faiseur de miracles.

Notre métier de Hadji, sur ces entrefaites, était devenu aussi lucratif pour moi que pour mes collègues. Dans la seule ville de Khiva, mes collectes particulières produisirent environ quinze ducats. L'Ozbeg de ces contrées, bien qu'à peine dégrossi, est le plus noble type de l'Asie centrale, et je pourrais qualifier « d'agréable » mon séjour chez ces braves gens, si la sourde rivalité du Mehter et de Shükrullah ne m'avait tenu dans un danger permanent, le premier toujours disposé à me nuire pour faire pièce à l'homme par qui j'avais été présenté. Ne pouvant plus songer à contester mon origine turque, il tâchait d'insinuer au prince que j'étais un « Derviche pour rire, » et probablement un agent secret du sultan de Bokhara.

Comme j'avais été mis au courant de cette intrigue, je ne fus pas surpris le moins du monde en recevant, peu après ma première audience, une seconde invitation à me rendre chez le khan. La chaleur était extrême, et il me paraissait déjà fort désagréable de me voir dérangé de ma sieste ; mais ce qui me déplaisait par dessus tout, c'était d'avoir à traverser la grande place du château où avaient été envoyés les prisonniers faits pendant la campagne contre les Tchaudor, et où ils attendaient l'heure de leur exécution. Le khan, dont la suite était ce jour-là plus nombreuse qu'à l'ordinaire, me dit avoir appris que j'étais également versé dans les sciences mondaines, et que je possédais un beau style fleuri (le mot local est *insha*) ; il ajouta qu'il désirait beaucoup obtenir de moi quelques lignes écrites « à la manière de Stamboul. » Certain que ceci lui avait été suggéré par le Mehter lui-même, — très-fier de sa réputation en fait de calligraphie et qui s'était fait renseigner par les Hadjis sur l'exacte portée de mes talents, — j'écrivis ce qui suit avec les objets de bureau qui me furent présentés séance tenante :

Traduction littérale.

Très-majestueux, puissant, redouté monarque et souverain ! Noyé dans ta royale faveur, le plus pauvre et le plus humble de tes servi-

teurs n'oublie pas que, selon le proverbe Arabe[1] : — « Ceux qui ont une belle écriture sont dénués d'esprit, » et jusqu'à ce jour il a consacré peu de temps à l'étude de la calligraphie ; aussi est-ce uniquement en mémoire du proverbe Persan : « Tout défaut qui plait au roi est une vertu, » qu'il se hasarde à te soumettre ces lignes.

L'emphase extravagante des titres que je lui donnais, — conformément, du reste, aux usages de Constantinople, — chatouilla délicieusement l'amour-propre du khan. Le Mehter était beaucoup trop stupide pour comprendre le sarcasme caché sous ces fleurs de rhétorique. On m'enjoignit de m'asseoir, et quand on m'eut servi une tasse de thé, accompagnée d'un morceau de pain, le khan me pria de causer avec lui. Nous ne parlâmes ce jour-là que de politique. Pour rester fidèle à mon caractère de Derviche, je les forçais à m'arracher parole après parole. Le Mehter était aux aguets, cherchant sous chaque mot la confirmation de ses doutes. Mais ce fut là peine perdue. Le khan, après m'avoir gracieusement congédié, m'enjoignit de prendre chez le trésorier de quoi défrayer mes dépenses quotidiennes.

Sur ma réponse, — que je ne savais pas où ce fonctionnaire avait ses bureaux, — on me fit escorter par un *yasaul* chargé en même temps d'autres missions, et les horribles scènes dont il me rendit témoin sont encore présentes à mon esprit. Je trouvai, dans la dernière cour, environ trois cents prisonniers Tchaudor absolument déguenillés ; ces malheureux, dominés par la crainte de leur prochain supplice et livrés de plus à toutes les angoisses de la faim, semblaient littéralement sortir du tombeau. On en avait formé deux sections ; dans la première étaient ceux qui, n'ayant pas atteint leur quarantième année, devaient être vendus comme esclaves ou gratuitement distribués par le khan à ses créatures : la seconde comprenait ceux que leur rang ou leur âge avaient classés parmi les *aksakals*[2], et qui restaient soumis au châtiment infligé par le prince. Les premiers, réunis l'un à l'autre au moyen de colliers de fer, par files de dix à quinze, furent successivement

1. *Doctores malè pingunt.*
2. Nous avons dit ailleurs que ce mot (littéralement *barbe-grise*), désigne les notables, les Anciens de la tribu tartare.

Le supplice des prisonniers à Khiva.

emmenés; les autres attendaient, avec une résignation parfaite, qu'on exécutât l'arrêt porté contre eux. On eût dit autant de moutons sous le couteau du boucher. Pendant que plusieurs d'entre eux marchaient soit à la potence, soit au bloc sanglant sur lequel plusieurs têtes étaient déjà tombées, je vis, à un signe du bourreau, huit des plus âgés s'étendre à la renverse sur le sol. On vint ensuite leur garrotter les pieds et les mains, puis l'exécuteur, s'agenouillant sur leur poitrine, plongeait son pouce sous l'orbite de leurs yeux dont il détachait au couteau les prunelles ainsi mises en saillie. Après chaque opération, il essuyait sa lame ruisselante sur la barbe blanche du malheureux supplicié.

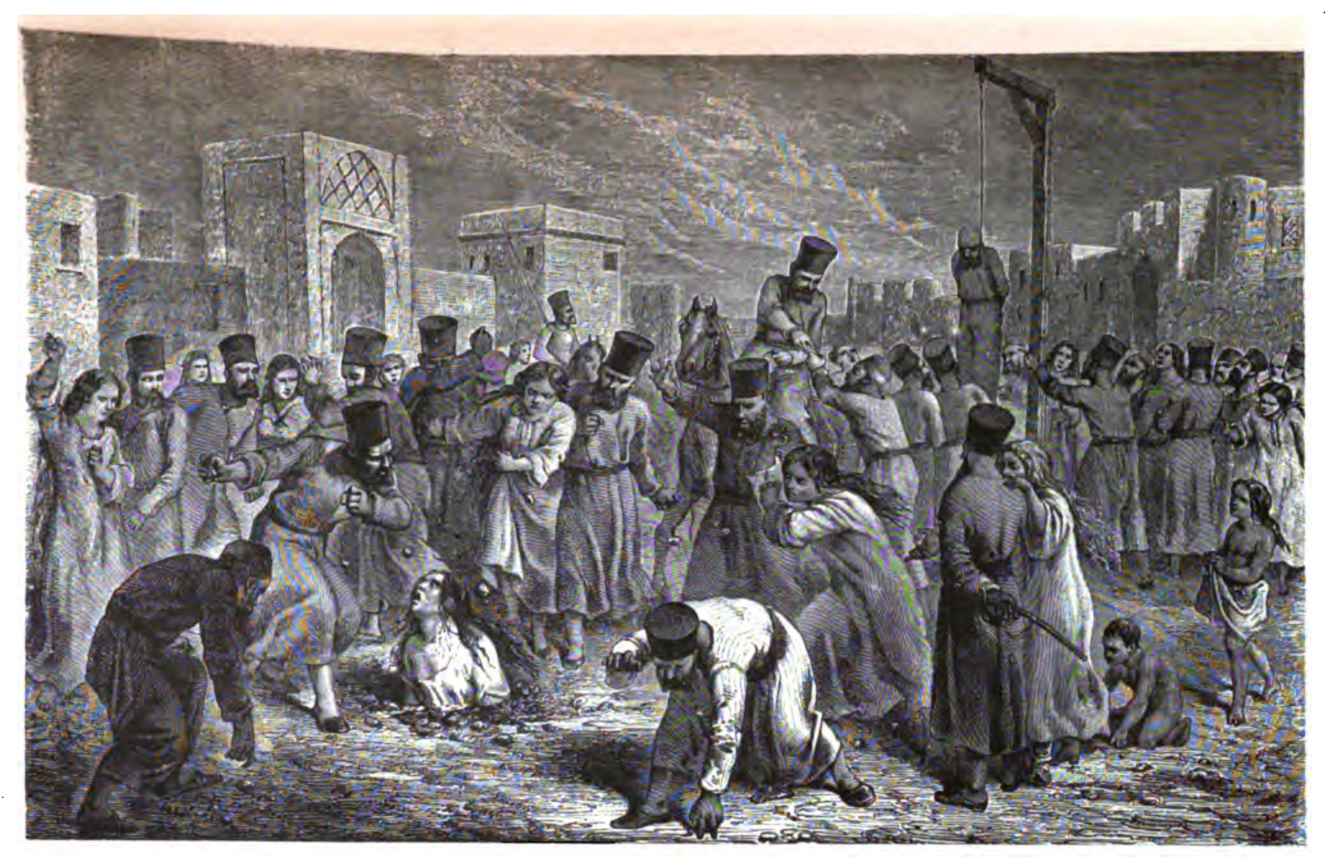
Spectacle atroce, je puis le dire! L'exécution aussitôt terminée, la victime, délivrée de ses liens et jetant de tous côtés les mains autour d'elle, cherchait à se relever. Parfois, trébuchant au hasard, leurs têtes s'entrechoquaient; parfois, trop faibles pour se tenir debout, ils se laissaient retomber à terre avec un sourd gémissement qui, lorsque j'y pense, me donne encore le frisson.

Si abominables que ces détails puissent paraître au lecteur, il me faut bien ajouter que ces cruautés se justifiaient par la loi des représailles, et que les Tchaudor étaient ainsi punis pour avoir traité avec les mêmes raffinements de barbarie les membres d'une caravane özbeg surprise par eux, dans le cours de l'hiver précédent, sur la route d'Orenbourg à Khiva. Elle comptait, dit-on, jusqu'à deux mille chameaux, et les Turkomans — qui, après avoir pris possession d'une immense quantité de marchandises russes, auraient dû se contenter d'un si riche butin, — n'en dépouillèrent pas moins, de tout ce qu'ils possédaient en fait de vêtements et de denrées alimentaires, les Ozbeg Khivites dont elle se composait en grande partie. Ils périrent à peu près tous au milieu du Désert, quelques-uns de faim, les autres de froid. Huit à peine sur soixante parvinrent à se sauver.

Il ne faudrait pas regarder comme un cas exceptionnel l'horrible scène que je viens de décrire. A Khiva, comme dans toute l'Asie centrale, on n'est sans doute pas cruel pour le plaisir de l'être, mais on trouve de tels procédés parfaitement

naturels, et la coutume, les lois, la religion s'accordent à les sanctionner. Le souverain actuel de Khiva voulait, tout simplement, se signaler comme « protecteur de la religion » et croyait y réussir en châtiant, avec une extrême rigueur, toute violation des préceptes sacrés. Il suffisait de jeter un regard sur une femme enveloppée de son voile pour être livré au *redjm*, conformément aux clauses pénales édictées dans les saints livres. En pareil cas, l'homme est pendu, et la femme, enterrée au buste près dans le voisinage de la potence, est lapidée jusqu'à ce que mort s'en suive. Le sol de Khiva ne fournit pas de cailloux, mais on les remplace par des *kesek* (boules de terre durcie). A la troisième décharge, une enveloppe de poussière a rendu méconnaissable cette victime infortunée dont le cadavre déchiré n'a déjà plus forme humaine, et on l'abandonne alors aux lentes angoisses de l'agonie. Ce n'est pas seulement contre l'adultère, mais contre beaucoup d'autres offenses à la religion que le khan a voulu promulguer la peine de mort, si bien que, dans les premières années de son règne, les Oulémas eux-mêmes se virent obligés de réprimer les entraînements de sa piété trop zélée. Malgré leur intervention, il ne se passe guère de jour sans que l'une ou l'autre des personnes admises à l'audience du prince ne soit emmenée hors du palais, après avoir entendu l'arrêt sommaire qui dispose définitivement de sa destinée : *Alib barin!* (Emmenez-le !)

Le *yasaul* me conduisit ensuite, — j'allais oublier ce détail, — chez le trésorier qui me compta, sans difficulté, la somme à laquelle j'avais droit. Cette transaction, par elle-même, n'avait rien de fort intéressant, mais je trouvai ce personnage occupé d'un travail trop curieux pour que je le passe sous silence. Il assortissait les *khilat* (robes d'honneur) qu'on devait envoyer au khan pour récompenser les services hors ligne. Ces vêtements en soie, de couleur voyante et décorés de grandes fleurs en fils d'or, étaient de quatre espèces ou catégories différentes. On les désignait sous le nom de « robes à quatre, à douze, à vingt, à quarante têtes. » Comme, dans les dessins ou les broderies dont elles étaient couvertes, je ne voyais rien qui légitimât une pareille appellation, je voulus savoir à quoi elle



Supplices des adultères à Khiva.

s'appliqnait ; on me répondit que les plus simples se donnaient au soldat qui rapportait quatre têtes ennemies, et les plus belles à celui qui en fournissait quarante. Quelqu'un ajouta que « si tel n'était pas l'usage du pays de Roum, je ferais bien de me rendre le lendemain matin sur la principale place, où j'assisterais à la distribution de ces glorieux emblèmes. » Je n'eus garde, on le devine, de manquer à cette assignation, et je vis, en effet, arriver du camp à peu près cent cavaliers dont les vêtements poudreux avaient un air tout à fait martial. Chacun d'eux amenait au moins un prisonnier, et parmi ceux-ci, des femmes, des enfants, attachés soit à la queue du cheval, soit au pommeau de la selle; il portait de plus, sanglé derrière lui, un grand sac où se trouvaient les têtes enlevées à l'ennemi, témoignage irréfragable des hauts faits accomplis sur le champ de bataille. Son tour venu, il offrait les prisonniers soit au Khan, soit à quelque notable personnage, et, débouclant ensuite son sac qu'il saisissait par les deux angles inférieurs, il vidait aux pieds de l'agent comptable, — celui-ci les repoussant du pied comme s'il se fût agi de pommes de terre, — le monceau de têtes, barbues ou imberbes, en échange duquel il allait lui être octroyé des insignes plus ou moins honorifiques. Suivant l'importance de la livraison, il était porté sur les registres pour tel ou tel nombre de têtes, et la rétribution ne se faisait pas attendre au delà de quelques jours.

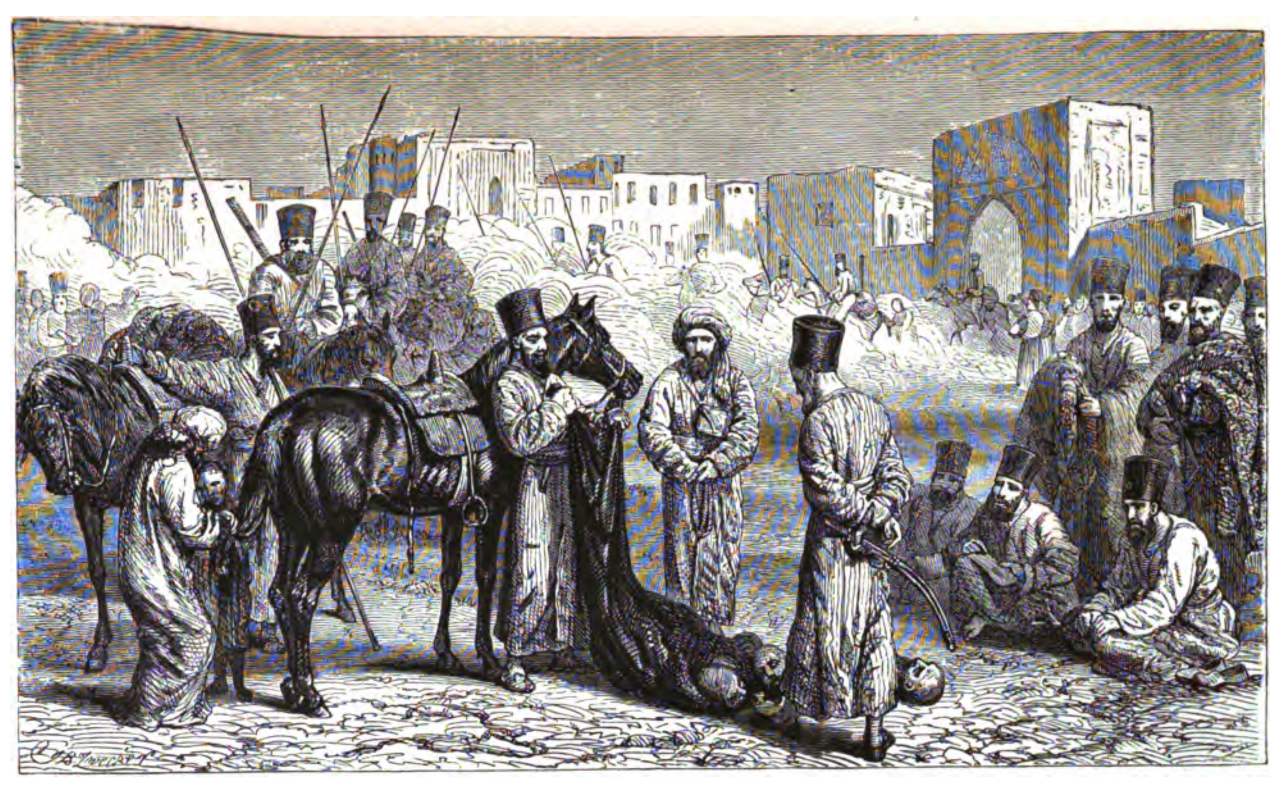
Nonobstant des coutumes si barbares, des spectacles si révoltants, c'est encore à Khiva et dans ses dépendances que j'ai passé, sous le déguisement de Derviche, les meilleures journées de tout mon voyage. Les Hadjis, auxquels on faisait si bon accueil, étaient en revanche excellents pour moi. Dès que je me montrais en public — et sans que j'eusse autrement besoin de solliciter leur charité, — les passants m'accablaient de menus cadeaux, vêtements, provisions, etc. Je prenais soin de ne jamais accepter une somme trop considérable, distribuant à mon tour, parmi ceux de mes frères qui n'avaient pas autant de prise sur la pitié publique, les effets les meilleurs et les plus élégants, tandis que je me réservais, comme il sied à un vrai Derviche, ce qui m'avait été donné de plus grossier et de plus pauvre. Malgré ces libéralités, ma situation financière

avait changé du tout au tout, et, s'il m'est permis de l'avouer sans détour, je me voyais avec une véritable satisfaction pourvu d'un âne robuste, la ceinture garnie d'argent, à la tête d'une bonne garde-robe, possesseur de provisions abondantes, bref, équipé à merveille pour mes futurs voyages.

Si je ne craignais d'amplifier indéfiniment ce volume, je pourrais consacrer deux chapitres de plus à mes différentes excursions, qui me conduisirent jusqu'à Kungrat. Je me bornerai cependant à les résumer en quelques mots.

Quatre jours et demi de navigation sur l'Oxus[1] me suffirent pour gagner Kungrat; le retour s'effectua par terre et nous prit le double de temps. A l'exception de cette partie de la rive gauche où s'élève, en face de Kanli, le mont Oveïs Karaayne, les deux bords du fleuve sont également plats, et, généralement parlant, bien cultivés par une population assez dense. Entre Kanli et Kungrat existe un désert dont la traversée demande trois jours; de l'autre côté du fleuve, au contraire, et surtout dans la région habitée par les Karakalpak, le pays est couvert de forêts vierges. En rentrant à Khiva, j'y trouvai mes amis impatients de nos retards, et d'autant plus pressés de partir le lendemain que la chaleur toujours croissante leur inspirait de légitimes appréhensions pour notre voyage à Bokhara. J'allai prendre congé de Shükrullah Bay, envers qui j'avais contracté tant d'obligations pendant mon séjour à Khiva. Cet excellent vieillard m'émut profondément par les instances dont il usa pour me dissuader de mes aventureux projets; il me peignit, sous les plus sombres couleurs, ce « noble Bokhara » (*Bokhara Sherif*) où je voulais me rendre. La politique de l'émir n'était, selon lui, que méfiance et trahison, hostile non-seulement aux Anglais, mais à toute sorte d'étrangers. Il me confia même, strictement sous le sceau du secret, que, peu d'années auparavant un Osmanli, envoyé à Bokhara par Reshid Pacha comme instructeur militaire, avait été traîtreusement mis à mort quand il voulut, après un certain temps de résidence, retourner à Stamboul.

5. Ceci doit s'entendre de la descente du fleuve, car, pour le remonter de Kungrat à Khiva, il faut environ dix-huit jours.



Tant par tête.

Ces chaleureuses objections de Shükrullah Bay, qui dans le principe acceptait avec la confiance la plus explicite la réalité du titre que j'avais pris, me causa une surprise extrême : « Si cet homme, pensai-je, a conçu en me voyant plus souvent quelques doutes sur ma qualité de Derviche, il a dû percer à jour mon incognito, et peut-être maintenant nourrit-il sur mon compte des idées, des soupçons tout différents. » Ce brave homme avait, dans sa jeunesse, en 1839, rempli une mission auprès du major Todd, à Hérat; plus tard, à diverses reprises, il avait habité Saint-Pétersbourg. Il me parlait sans cesse des Frenghi qu'il fréquentait à Constantinople, et dont il avait gardé un souvenir affectueux. Serait-ce donc que, familiarisé avec nos façons de voir et comprenant notre ardeur de recherches scientifiques, une bienveillance toute particulière l'avait porté à m'accorder sa protection? Je l'ignore; mais, quand je lui fis mes adieux, il me sembla surprendre une larme au bord de sa paupière; — et qui sait d'où venait cette larme?

Le khan reçut aussi de moi une dernière bénédiction. Il m'enjoignit, à mon retour, de passer par Khiva, ayant résolu de m'adjoindre à un envoyé qu'il comptait expédier à Constantinople pour recevoir, des mains du nouveau sultan, l'investiture traditionnelle du Khanat : « Kismet! » lui répondis-je, et ce mot signifiait que l'on fait un péché en anticipant sur l'avenir. Nous verrons plus tard ce que le « destin » nous tenait en réserve. J'étais à Khiva depuis près d'un mois lorsque je quittai cette ville en souhaitant toute sorte de prospérité aux amis que j'y laissais, aux connaissances que j'y avais faites.



IX

Entre Khiva et Bokhara. — Un kalenterkhane. — Derviches Tiryakis. — Traversée de l'Oxus. — Mon passe-port. — Les ânes en bateau. — Un marché kirghiz. — Discussion sur la vie nomade. — Les suites d'un alaman. — Terrible alerte. — Nous rentrons dans le Désert. — Jalons funèbres. — Nos chameaux à bout de forces. — Un de nous meurt de soif. — Coup de tête et ses conséquences. — — Le Tebbad. — Je me crois mort. — Les esclaves persans. — Un enfant. — Les officiers de l'émir. — Environs de Bokhara. — Les rossignols et les cigognes.

> Et nous marchions à l'heure de midi, traversant les souffles brûlants et empestés qui mettent en fusion les fibres du cerveau....
>
> Je m'enfonce dans une plaine poussiéreuse, dont le sable agité ressemble à un vêtement rayé.
>
> (VICTOR HUGO, *Omatah ben Atedz.*)

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, on vit arriver l'un après l'autre, dans la cour ombragée du Töshebaz, les membres de la caravane. Ce jour-là, pour la première fois, je pus apprécier pleinement l'influence bienfaisante de la charité khivite sur les mendiants dont elle se composait. Seuls, les plus avares gardaient encore quelques vestiges de leurs anciens haillons; mais généralement, à la place de ces chapeaux de feutre, déjetés et crevés, qu'ils portaient chez les Yomut, mes amis avaient coiffé le turban aux plis neigeux; tous les havresacs étaient mieux garnis, et — ce qui parlait plus haut

encore, — le plus pauvre de nos pèlerins avait un petit âne pour lui servir de monture. Ma position personnelle était fort améliorée; car en sus du baudet dont le khan m'avait gratifié, j'avais à moitié part l'usage d'un chameau, et tandis que je cheminais sur le premier, le second portait mon sac de voyage, renfermant des vêtements (ce pluriel mérite d'être noté), des provisions, et certains manuscrits dont j'avais fait emplette. Je ne me contentais plus, comme dans le Désert, de farine bise; j'étais muni de *pogatcha*[1] blancs, de riz, de beurre et même de sucre. Quant à mon costume, je n'avais pas voulu le changer. Je possédais, il est vrai, une chemise, mais je me gardai bien de la mettre; c'était prendre des habitudes efféminées et renoncer de trop bonne heure à l'austérité de mon rôle.

De Khiva, pour nous rendre à Bokhara, nous avions le choix entre trois routes : 1° par Hezaresp et Fitnek, en traversant l'Oxus à Kükurtli; 2° par Khanka et Shourakhan sur la rive droite de ce fleuve, celle-ci impliquant deux étapes dans le désert entre l'Oxus et Karaköl; 3° enfin, nous pouvions remonter le fleuve jusques à Eltchig où nous débarquerions pour nous rendre à Karaköl par le désert.

Notre parti étant pris de ne pas naviguer, le *tadjik* de notre kervanbashi, — un Bokhariote nommé Aymed, — nous laissa opter entre les deux premiers itinéraires. Nous lui avions loué nos chameaux, de concert avec un marchand d'habits de Khiva, et la route de Khanka nous était recommandée par le personnage en question comme étant, à cette époque de l'année, le plus sûre et la plus facile.

Ce fut un lundi, vers la fin de la journée, que, faisant trêve à nos bénédictions et nous arrachant avec peine aux démonstrations passionnées de la foule accourue autour de notre convoi, nous sortîmes de Khiva par la porte Urgendj. Plusieurs dévots, dans l'excès de leur zèle, coururent après nous jusqu'à une demi-lieue de la cité. Ils pleuraient littéralement notre départ et nous les entendions s'écrier avec désespoir : « Qui sait si notre ville aura jamais l'honneur de revoir en ses murailles un si grand nombre de saints? » Mes collègues,

1. Petits gateaux préparés avec de la graisse de mouton.

perchés sur leurs chameaux, s'y trouvaient à l'abri de toute manifestation gênante; mais moi, sur mon âne et par conséquent beaucoup plus bas, je dus subir, à mainte et mainte reprise, le témoignage direct d'une amitié tellement démonstrative que ma monture elle-même, fatiguée de tant d'accolades, finit par m'emporter au galop; ravi de l'incident, je ne refrénai ce brillant essor qu'à bonne distance des enthousiastes que nous laissions derrière nous; encore fallut-il user de violence pour ralentir l'allure de mon hippogriffe à longues oreilles, et quand, après l'avoir fait passer à un trot rapide, je voulus obtenir de lui une marche plus modérée, sa mauvaise humeur se trahit par une mélopée déchirante que j'aurais voulu critiquer d'un peu plus loin.

Nous passâmes la première nuit à Godje, qui n'est guère à plus de deux milles de Khiva. Malgré l'insignifiance de cette bourgade, elle a son *kalenterkhane*[1], comme il en existe du reste dans les plus petits hameaux du Khiva et du Khokand. De Godje à Khanka, le pays est uniformément cultivé; nous vîmes, tout le long de la route, des mûriers magnifiques, et comme mon âne, toujours intrépide, maintenait son droit de préséance en tête de la caravane, je pus me régaler à mon aise de leurs fruits sucrés qui avaient à peu près la grosseur du pouce.

Toujours à l'avant-garde, j'entrai le premier dans les murs de Khanka où se tenait une foire hebdomadaire, et je fis halte devant le *kalenterkhane*, situé à l'autre extrémité de la ville sur le bord d'un ruisseau et, comme d'ordinaire, ombragé par des peupliers et des ormeaux. J'y trouvai deux Derviches à demi nus, en train d'avaler la dose d'opium qui sert de préface à leur méridienne; ils m'en offrirent une petite portion et furent très-étonnés de me la voir refuser; puis ils me firent du thé, sur ma demande, et pendant que je le prenais absorbèrent leur poison quotidien; une demi-heure après, tous deux étaient partis pour le royaume des songes. Sur les traits de l'un, je notai quelques indices d'un ravissement intérieur; mais les crispations convulsives qui agitaient la face de l'autre rappelaient plutôt les angoisses de l'agonie.

1. Karavanseraï spécial à l'usage des Derviches.

J'aurais voulu demeurer pour tirer d'eux, au réveil, un compte rendu de leurs rêves; par malheur, la caravane vint à passer et je dus me joindre à elle, car bien qu'il faille à peine une heure pour gagner d'ici les bords de l'Oxus, nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions, avant la nuit, traverser le fleuve. La route, malheureusement, se trouva fort mauvaise, et avant que nous eussions pu nous tirer des marécages où nous étions embourbés, le soir était déjà venu; il fallut donc se résoudre à passer la nuit en plein air sur le bord de la rivière.

L'Oxus est si large, en cet endroit, que l'œil porte à peine d'une rive à l'autre; il est vrai que, selon toute probabilité, il est en cette saison très-notablement grossi par les pluies printanières. Ses flots jaunes et son courant assez rapide m'offraient un spectacle qui ne m'était pas indifférent. De notre côté, la berge est couronnée d'arbres et de fermes, si loin que le regard la suive à l'horizon. Des indices de culture se laissent entrevoir sur l'autre rive, à l'intérieur des terres; et vers le nord une montagne dont j'ai déjà parlé, l'Oveïs Karaayne, apparaît comme un immense nuage perpendiculairement suspendu à la voûte céleste. L'eau de l'Oxus n'est pas aussi bonne à boire dans son lit principal que dans les canaux et tranchées où on la retient et où elle dépose à loisir, sur le sable, ce qu'elle entraîne de sédiments impurs. Au point où nous sommes, elle crie sous la dent, mêlée de fin gravier, et avant de s'en servir on était obligé de la laisser reposer quelque temps. Pour ce qui est de ses qualités hygiéniques et de sa douceur, les habitants du Turkestan ne lui reconnaissent aucune rivale; non pas même l'eau du Nil, — du « Mubarek[1], » comme on dit ici. J'attribuai d'abord ce préjugé à l'impression que doit produire sur des voyageurs altérés par la traversée du Désert la première eau potable qui se rencontre sur leur route. Mais je dois reconnaître, après expérience faite, que le mérite relatif des eaux de l'Oxus est devenu, pour moi comme pour les Turkomans, un véritable article de foi.

Le lendemain matin, de bonne heure, on trouva le gué. A

1. Le Béni.



Passage des ânes sur l'Oxus.

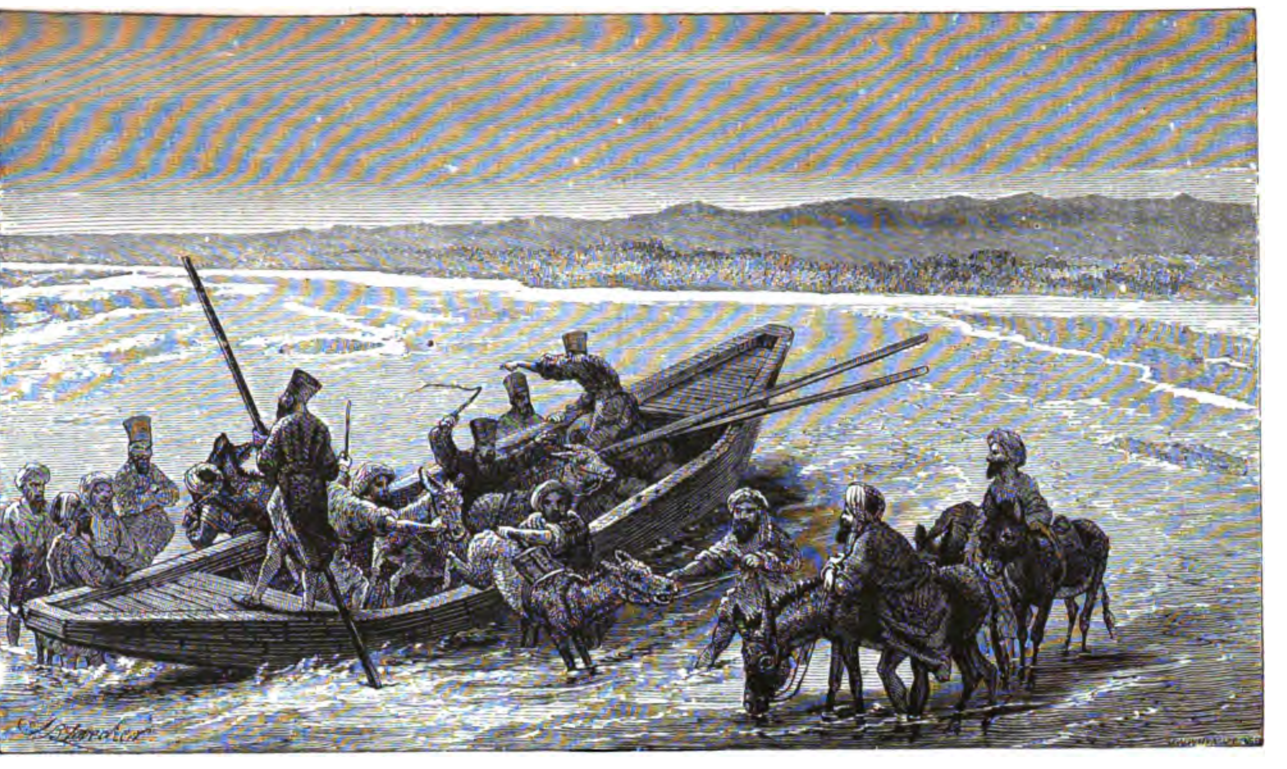
Görlen Hezaresp, où nous étions, et sur plusieurs autres points guéables, le gouvernement s'est réservé le droit de taxer le passage, et le concède ensuite à des fermiers qui l'exploitent. Ceux-ci ne se permettent pourtant de transporter à l'autre bord que des étrangers munis d'un *petek*[1] (passe-port délivré par le khan), lequel s'obtient moyennant une minime rétribution. Les Hadjis avaient un passe-port collectif, mais je m'en étais procuré un autre, spécial à ma personne et rédigé en ces termes :

Traduction littérale.

Il est notifié aux Gardiens des frontières et aux Collecteurs de péages qu'une permission a été donnée au Hadji-Mollah Abdur-Reshid-Efendi, et que personne ne doit l'inquiéter.

La police ne nous avait fourni à ce sujet aucune explication détaillée. Toutefois, le document ci-dessus ne nous conférait qu'un privilége : c'était, en notre qualité de Hadjis, de n'avoir rien à payer sur les bacs appartenant au khan. Le batelier, tout d'abord, s'était refusé à l'interpréter ainsi ; mais il finit par y consentir, cédant peut-être moins à une inspiration charitable qu'à la crainte de transgresser un devoir impérieux ; il fut convenu qu'il nous passerait gratis, nous, nos bagages et nos ânes. La traversée commença vers dix heures du matin, et le soleil était couché quand nous nous trouvâmes réunis sur la haute berge qui aboutit vers la droite au canal de Shourakhan. Le fleuve, à proprement parler, avait été franchi en une demi-heure ; mais le courant nous avait emportés beaucoup plus bas que le point où il fallait aboutir et, pour y atteindre, il avait fallu monter et redescendre à plusieurs reprises un certain nombre de petits bras où nous nous engravions presque régulièrement de dix en dix mètres ; tâche ingrate, accomplie par une chaleur des plus intenses, et qui absorba la plus grande partie du jour. C'était une terrible affaire, on le croira sans peine, que de débarquer nos ânes chaque fois que nous touchions et de les rembarquer lorsque nous étions à flot. Quelques-uns, surtout, plus obstinés que

1. Mot à mot : « un écrit. »



Passage des ânes sur l'Oxus.

les autres, nous réduisaient à la triste nécessité de les prendre à bras le corps et de les porter comme des enfants, soit pour les faire sortir du bateau, soit pour les y réintégrer. Je ne puis m'empêcher de rire encore, en y songeant, de la figure que faisait Hadji Yakoub, avec ses jambes de héron, au moment où il mit son petit âne sur ses épaules et où celui-ci — dont il tenait l'avant-train fortement serré sur la poitrine, — s'efforçait, tout tremblant, de cacher sa tête derrière la nuque de mon digne collègue.

Il fallut attendre à Shourakhan, toute une journée, qu'on nous eût amené nos chameaux. Nous partîmes alors, traversant le district qu'on appelle Yapkenary (bord du canal) et qui est, en effet, coupé en tout sens par de nombreuses tranchées d'irrigation. Le Yapkenary forme une oasis assez bien cultivée de huit milles de long sur cinq à six de large. Vient ensuite le Désert dont la marge, désignée sous le nom d'Akkamish et pourvue d'excellents pâturages, est habitée par des Kirghiz. Là commencent pour la caravane les lenteurs et les difficultés du chemin. Le kervanbashi et moi, suivis de deux autres voyageurs qui pouvaient, comme nous, se fier à la rapidité de leurs montures, nous nous détournâmes pour faire une excursion à Shourakhan, sous prétexte de compléter nos approvisionnements au marché qu'on y tient toutes les semaines ; — en réalité nous ne songions qu'à nous distraire.

Cette espèce de ville, dont un bon mur de terre forme l'enceinte, ne compte que fort peu d'habitations, mais en revanche plus de trois cents magasins, ouverts deux fois la semaine et hantés soit par les tribus nomades, soit par les colons sédentaires du pays environnant. Elle appartient à l'Émir-ül-Umera[1] dont nous admirâmes les jardins. Tandis que mes compagnons parachevaient à loisir leurs emplettes, je retournai au kalenterkhane situé devant l'unique porte de la ville ; j'y trouvai plusieurs Derviches réduits à l'état de véritables squelettes par l'abus fatal de cet opium qu'on appelle *beng*[2]. Ils gisaient çà et là, sur le sol humide de leur sombre

1. Frère aîné du khan.
2. On reconnait ici le *bhang* des Indous, un extrait de chanvre pareil au *haschish*.



cellule, tristement défigurés et dans un état d'abrutissement qui faisait peine à voir. Ils me saluèrent à mon entrée et, pour complément de bien-venue, placèrent devant moi du pain et des fruits. Quand je voulus payer mon écot, ils le repoussèrent en riant et me dirent que plusieurs d'entre eux, depuis tantôt vingt ans, n'avaient pas touché une pièce de monnaie. Le district entretient ces Derviches; je vis, en effet, dans le cours de l'après-midi, arriver plus d'un grand cavalier özbeg qui venait acquitter sa quote-part de cette espèce d'impôt et recevait, en échange, une pipe chargée de son poison favori. Le *beng* est le narcotique préféré des Khivites, et beaucoup s'y adonnent pour éluder les prescriptions du Koran qui prohibent le vin et les liqueurs spiritueuses. C'est une conséquence funeste de l'extrême rigueur avec laquelle le pouvoir civil réprime ici toute infraction aux lois édictées par le Prophète.

Comme il se faisait tard, j'allai à la recherche de mes compagnons, que j'eus quelque peine à démêler dans les rangs mobiles de la foule. Vendeurs et chalands, tout le monde était en selle, et je m'amusais à regarder comment les femmes kirghiz, également à cheval, amenaient au-dessus des lèvres de leurs pratiques le goulot des grandes outres pleines de *kimis*[1] et administraient à chacun la ration demandée, sans laisser perdre jamais une goutte de la précieuse liqueur; l'adresse, des deux parts, était égale.

Une fois réunis, nous courûmes sur les traces de la caravane, à cinq lieues de laquelle nous nous trouvions maintenant. Il faisait excessivement chaud; mais, par bonheur, bien que le pays fût couvert de sables, nous tombions de temps à autre sur quelque groupe de tentes kirghiz, et je n'avais qu'à m'approcher de l'une d'elles pour voir les femmes s'empresser autour de moi, peaux de bique en main, et se disputer bruyamment le droit de m'offrir à boire. On regarde comme souverai-

1. J'ai parlé plus haut de cette boisson, fabriquée avec du lait de jument ou de chamelle, et pour la préparation de laquelle les Kirghiz sont particulièrement célèbres. Les nomades de l'Asie centrale l'emploient comme breuvage enivrant et lui reconnaissent la propriété d'engraisser. J'en ai souvent tâté, mais sans pouvoir en avaler plus de quelques gouttes, à cause de sa verdeur, que je trouvais excessive et qui m'agaçait les dents.

nement hospitalier de ranimer ainsi le voyageur altéré par cette saison brûlante, et on oblige un Kirghiz quand on le met à même de pratiquer ce pieux devoir. La caravane nous attendait avec la plus grande impatience, et d'ailleurs toute prête à partir vu que, dorénavant, nous ne devions plus marcher que la nuit, grand soulagement pour nous et nos bêtes. Immédiatement après notre arrivée, le convoi se mit en route et c'était un spectacle attrayant que de le voir dérouler sa file sinueuse sous les clartés de la lune, ayant à droite l'Oxus dont les eaux s'écoulaient avec un bruit monotone, à gauche l'effrayant désert de la Tartarie. Notre camp fut posé le lendemain sur une berge élevée du même fleuve, dans un district qui porte le nom de Töyeboyun (Cou de chameau), probablement à cause des saillies, des reliefs inégaux que présentent ici les rives de l'Oxus; les Kirghiz y font, chaque année, un séjour de quelques mois. Dans l'espace de dix heures, je vis venir tour à tour s'installer auprès de nous jusqu'à trois familles de cette race nomade, mais, à peine leur curiosité satisfaite, elles levaient le siége et passaient leur chemin. Rien ne pouvait me donner une idée plus nette de leur manière de vivre ; et lorsque par la suite je questionnai une femme kirghiz sur les motifs de cette instabilité perpétuelle : « Je vous garantis, me dit-elle en riant, qu'on ne nous verra jamais, indolents comme vous autres Mollahs, demeurer plusieurs jours de suite assis à la même place : l'homme est fait pour se mouvoir comme le soleil, comme la lune, comme les étoiles, les eaux, des animaux de tout ordre, oiseaux ou poissons, apprivoisés ou sauvages. Il n'y a d'immobiles que les morts et la terre où ils reposent ! » J'allais présenter quelques objections à l'encontre de cette philosophie vagabonde, quand nous entendîmes retentir au loin des cris parmi lesquels je distinguai ces mots : *Büri! Büri!* (au loup, au loup!) Mon interlocutrice, à l'instant même, se précipita vers son troupeau qui paissait à quelque distance, et poussa de telles clameurs que l'animal rapace prit la fuite, se contentant pour cette fois d'emporter l'ample et lourde queue de l'un des moutons qu'il allait mettre à mort. J'étais bien tenté de demander à la bergère, quand elle fut de retour, ce qu'elle trouvait de si avantageux dans la « mobilité »

du loup ravisseur; mais son trouble, ses regrets ne lui eussent pas permis de me répondre et, sans prolonger l'entretien, je rejoignis le convoi.

Nous repartîmes avant le coucher du soleil et continuâmes à marcher dans le voisinage du fleuve. Ses bords, profondément encaissés, sont presque partout encombrés de saules, d'herbes énormes et de roseaux. Bien que la route entre Khiva et Bokhara passe pour très-fréquentée, nous n'avions pas encore rencontré un seul voyageur, — sauf les gardiens de frontière et quelques nomades errant çà et là, — lorsque vers minuit, à notre extrême surprise, nous vîmes approcher cinq cavaliers lancés au galop. C'étaient des marchands khivites, venus du Bokhara jusqu'ici, par Karaköl, dans l'espace de quatre jours. Ils nous rassurèrent sur l'état des routes, qui n'offraient pour le moment aucun danger, et nous annoncèrent en même temps que nous rencontrerions, d'ici à quarante-huit heures, leur caravane sur laquelle ils avaient pris l'avance.

En partant de Khiva, nous avions été informés que les Turkomans Tekke, sachant hors de Bokhara l'émir et son armée, en profitaient pour infester les abords de cette capitale, et notre kervanbashi n'était pas sans inquiétudes à ce sujet, bien qu'il affectât la sécurité la plus complète. Ce que nous apprenions ainsi le mit tout à fait à son aise. Nous ne comptions plus devant nous que six ou huit étapes dont deux seulement où nous ne trouverions pas d'eau à la station, savoir celles du Désert situé entre l'Oxus et Karaköl.

Le lendemain matin nous nous arrêtâmes à Tünüklü, ancienne forteresse en ruines, assise sur une hauteur au pied de laquelle coule l'Oxus, et qui est elle-même couverte de la plus magnifique verdure. Là commence une route qui, dans la direction du nord-est, traverse le désert sablonneux de Khalata Tchöli, autrement dit Djan Batirdigan[1] (Destructeur de la vie). Elle n'est fréquentée qu'en hiver, après la chute des neiges, et alors que la route de Karaköl se trouve coupée par les Turkomans qui, à cette époque de l'année, l'Oxus étant pris, circulent sans obstacle par toute la contrée

1. Ou mieux *batirdurgan*, participe présent du verbe *batirmak* (détruire).

La chaleur, sur ces entrefaites, se faisait de plus en plus intense, mais sans trop gêner nos mouvements, attendu que, voyageant de nuit, nous passions la journée entière au bord d'un grand fleuve rempli d'eau douce; là, nous nous rappelions, avec une joie reconnaissante, ce que nous avions souffert à Kahriman Ata et ailleurs, dans le vaste Désert qui sépare Gömüshtepe de Khiva. Ces agréables réflexions allaient faire place à de cruelles inquiétudes, et les fredaines de quelques aventuriers turkomans nous menaçaient de mortels dangers auxquels nous échappâmes seulement par un heureux hasard. L'aube pointait à peine sur l'horizon quand deux hommes à moitié nus, qui venaient dans une direction opposée à la nôtre, hélèrent de loin la caravane. Dès qu'ils l'eurent rejointe ils se laissèrent tomber à nos pieds, demandant à plusieurs reprises un morceau de pain. Je fis droit, tout aussitôt, à leurs plaintives instances. Restaurés par les premières bouchées, ils se mirent à nous conter qu'ils étaient des bateliers natifs d'Hezaresp, et qu'un *alaman* Tekke, tombant sur eux à l'improviste, les avait dépouillés de leur barque, de leurs vêtements, de leur pain, épargnant à grand peine la vie de ces pauvres diables; les brigands étaient au nombre de cent cinquante, et préméditaient une razzia sur les troupeaux des Kirghiz établis dans les environs : « Pour l'amour de Dieu, ajouta un de ces hommes, prenez la fuite ou cachez-vous !... sans cela vous les rencontrerez d'ici à quelques heures, et votre qualité de pèlerins ne vous mettrait pas à l'abri de leurs rapines. Ils vous laisseront ensuite dans le Désert, sans aliments et sans bêtes de somme, car ces *kair* (ces mécréants) sont capables de tout. » Pour notre kervanbashi, — déjà victime de deux rencontres pareilles et qui avait eu grand peine à s'en tirer les braies nettes, — tant de recommandations étaient inutiles. Aussitôt qu'il eut entendu les mots d'*alaman* et de Tekke, il se hâta de nous faire tourner bride et de battre en retraite aussi rapidement que le permirent nos chameaux surchargés de bagages. Vouloir, avec tout notre attirail, échapper à des Turkomans alertes et bien montés eût été naturellement le comble de la folie ; mais, d'après nos calculs, le passage en bateau de cent cinquante cavaliers devait pren-

dre toute la matinée, et tandis que les brigands suivraient la route, retardés par quelques précautions indispensables, nous pouvions regagner Tünüklü et de là, une fois nos outres garnies, nous jeter dans le Khalata où nous avions chance d'échapper. Moyennant des efforts excessifs, nos pauvres animaux parvinrent, à bout de forces, devant Tünüklü. Il fallut bien leur y accorder quelque repos et leur laisser le temps de se nourrir, sans quoi il eût été impossible d'arriver à notre première station dans les sables. Trois heures durant, sous le coup d'une vive terreur, nous demeurâmes donc en cet endroit, — fort à regret, comme on pense, — renouvelant l'eau de nos outres et nous préparant au terrible voyage que nous allions entreprendre.

Dans cet intervalle, notre marchand d'habits, que les Turkomans avaient une fois déjà mis à contribution, trouva moyen de persuader à plusieurs des Hadjis, — ceux dont les sacs étaient le mieux garnis et qui se sentaient le moins de courage,—de se cacher avec lui sous les taillis de la berge. — Cela valait mieux, disait-il, que de s'enfoncer dans le Désert au plus fort du *saratan* (la canicule) pour s'y voir en passe de mourir de soif ou d'y être anéantis par le *tebbad* (le vent d'est).

Il peignait ces dangers sous des couleurs si vives que beaucoup de nos compagnons consentirent à se séparer de nous, et comme à ce moment même vint à passer, complètement vide, un bateau dont les patrons, se rapprochant de notre bord, offraient de nous conduire à Hezaresp, l'hésitation devint générale ; quatorze d'entre nous à peine demeurèrent fidèles au plan conçu par le kervanbashi. Ce fut là, pour moi, l'heure critique du voyage : « Rentrer à Khiva, me disais-je, équivaut à la ruine complète de mes projets. D'ailleurs, quoique je fasse, en quelque lieu que j'aille, ma vie court à peu près les mêmes risques.... En avant, donc, toujours en avant !... Mieux vaut affronter la fureur des éléments que les tortures infligées par un capricieux despote. »

Je demeurai donc avec le kervanbashi, ainsi que Hadji Salih et Hadji Bilal. Il nous était pénible de quitter ainsi ces compagnons trop timorés, et la scène prenait un caractère tout à fait émouvant lorsque, au moment où la barque allait démarrer,

ceux de nous qui s'y étaient déjà installés proposèrent de décider par un *fal*[1] la question qui nous divisait. Les cailloux indiquant le nombre des versets qu'on devait lire furent partagés entre nous, et dès que Hadji Salih, expert en ces matières, eut constaté le résultat de l'opération, presque tous les Hadjis, sautant hors de la barque, revinrent auprès de nous. Alors, — nos préparatifs étant au complet, et pour prévenir toute hésitation ultérieure, — le signal du départ fut aussitôt donné, aussitôt obéi. Le soleil n'était pas encore couché que nous étions déjà sur la route du Khalata, laquelle oblique légèrement à partir des ruines de Tünüklü.

On peut aisément se figurer les angoisses de mes compagnons et les miennes, si on se rappelle combien nous étaient encore présentes les rigueurs d'une traversée dans le Désert. C'était au mois de mai que nous avions franchi la distance de Gömüshtepe à Khiva, et nous étions maintenant au mois de juin. Nous avions alors la ressource de quelques dépôts formés çà et là par les eaux pluviales; à présent, au contraire, pas une source dont nous pussions tirer parti. Nos yeux s'arrêtaient avec un regret indicible sur l'Oxus, dont nous séparait à chaque pas une distance plus grande et qui se montrait à nous dans toute sa splendeur, reflétant les derniers feux du soleil. Les chameaux eux-mêmes, qui s'étaient abondamment désaltérés avant le départ, tournaient aussi du côté du fleuve leurs regards inquiets et tristes.

Quelques étoiles commençaient à briller au ciel, quand nous nous trouvâmes au seuil du Désert. La consigne était donnée de garder, pendant la marche, le silence le plus absolu, pour ne pas attirer l'attention des Turkomans que nous supposions alors près de nous. La lune n'étant pas encore levée, l'obscurité pouvait les empêcher de nous voir; il fallait éviter aussi que le moindre bruit leur indiquât où nous étions. Sur le sol poudreux et mou, le pied des chameaux n'éveillait aucune sonorité, mais nous avions à craindre que, nos ânes se mettant à braire par quelque caprice inattendu, l'écho ne portât au

1. Nous avons eu occasion d'expliquer en quoi consiste le *fal* ou pronostic. On ouvre au hasard le Koran, ou tout autre livre de piété, puis le consultant cherche dans la page qu'il a sous les yeux un passage qui réponde à sa curiosité.

loin, à travers le silence nocturne, le signal donné par leurs voix discordantes. Vers minuit, nous fûmes tous obligés de mettre pied à terre, nos bêtes de somme enfonçant jusqu'aux genoux dans un sable de plus en plus ténu. Cette espèce de poussière formait, à l'endroit dont je parle, une suite non interrompue de petites collines. Je me traînai de mon mieux sur ces sables éternels, aussi longtemps que la fraîcheur me vint en aide, c'est-à-dire jusqu'à l'aube du jour; mais alors je sentis se gonfler celle de mes mains qui, tenant mon bâton, me servait continuellement de point d'appui. Transférant en conséquence mes effets sur le dos de l'âne, je m'installai en leur lieu et place sur celui du chameau; si essouflé qu'il parût, il se démêlait encore mieux que moi, pauvre boîteux que je suis, sur ce terrain friable et mouvant.

Notre station matinale portait le nom charmant d'Adamkyrylgan (traduisez : Endroit où périssent les hommes) et il suffisait de jeter un regard vers l'horizon pour se convaincre que cette appellation tragique ne lui avait pas été gratuitement donnée. Qu'on se représente un océan de sables s'étendant à perte de vue, façonné d'un côté par le souffle furieux des ouragans en hautes collines semblables à des vagues, de l'autre, en revanche, représentant assez bien le niveau d'un lac paisible à peine ridé par la brise du couchant. Dans l'air pas un oiseau, sur la terre pas un animal vivant, pas même un ver, pas même un grillon. Nuls vestiges autres que ceux dont la Mort a semé ces vastes espaces; des monceaux d'os blanchis que chaque passant recueille et réunit pour servir de jalons à la marche des voyageurs qui lui succéderont. Il est presque inutile d'ajouter que nous ne fûmes pas poursuivis. Les Turkomans eux-mêmes hésitent à s'engager à cheval dans de pareilles solitudes, et je ne connais pas d'homme sur terre qui voulût se montrer plus intrépide. Restait à savoir si les éléments déchaînés ne viendraient pas nous faire obstacle, et le sang-froid oriental, tout inébranlable qu'il est, faiblissait, ce me semble, devant une prévision de ce genre; du moins croyais-je lire une anxiété profonde dans les sombres regards que mes compagnons échangeaient entre eux, chemin faisant.

Selon le programme du kervanbashi, nous devions compter

en tout, de Tünüklü à Bokhara, six journées de route, la moitié à travers sables, le reste sur un sol égal et ferme, où quelques herbages se rencontrent et où certains bergers mènent leurs troupeaux. En conséquence, examen fait de nos outres, nous calculions que, si nous venions à manquer d'eau, ce serait tout au plus pendant un jour et demi; mais je remarquai, dès la première étape, que l'eau de l'Oxus pourrait bien tromper nos prévisions. Soit l'ardeur extrême du soleil, soit une rapidité spéciale d'évaporation, ou de par toute autre cause analogue, ce précieux liquide, — dont nous ne faisions cependant qu'un usage très-réservé, — diminuait avec une rapidité surprenante. Cette découverte doubla la vigilance que je mettrais à suveiller mes approvisionnements. Les autres voyageurs, se tenant pour avertis, agirent de même, et nonobstant nos inquiétudes, il nous arriva parfois de sourire en contemplant ceux de nous qui, vaincus par le sommeil, s'endormaient les bras tendrement passés autour de leur outre. En dépit d'une chaleur à tout fondre, nous étions contraints d'accomplir, le jour comme la nuit, des marches de cinq à six heures. En effet, plus tôt nous sortirions de la région des sables, moins nous aurions à craindre les désastreuses influences du *tebbad*[1], qui sur la terre ferme ne donne que la fièvre, mais peut vous ensevelir sous la poussière s'il vient vous surprendre au milieu de ces dunes que j'ai décrites. Nous avions mis à une trop rude épreuve la force de nos chameaux; lorsqu'ils entrèrent dans le Désert, ils étaient déjà fatigués de leur course nocturne; aussi quelques-uns furent-ils pris de mal par suite des tourments que leur infligeaient le sable et la chaleur; il y en eut même deux qui, ce jour-là, périrent à la station. Le nom de Shorkutuk lui a été donné. Ce mot signifie « fontaine salée, » et par le fait, on prétend qu'il en existe une dans cet endroit, suffisante pour la réfection des bêtes de somme; mais l'ouragan l'avait entièrement bouchée, et, pour la remettre en état de servir, il eut fallu tout au moins une journée de travail.

Abstraction faite du *tebbad*, l'élévation de la température

1. *Tebbad* est un mot persan dont le sens littéral est : « vent de fièvre. »



Le *Tebbad* ou ouragan de sable.



Le *Tebbad* ou ouragan de sable.

donné, la peur me prit, car il me sembla voir une tache noirâtre se former au centre de ma langue; aussi avalai-je immédiatement tout d'un trait, croyant sauver ma vie, la moitié de ce qui me restait encore, mais il en résulta seulement une forte sensation de chaleur, immédiatement suivie d'un mal de tête qui s'aggrava dans la matinée du cinquième jour. Vers midi, au moment où nous commençions à distinguer les monts Khalata parmi les nuages dont ils étaient couverts, je sentis mes forces m'abandonner peu à peu. Plus nous approchions des montagnes, plus s'atténuait l'épaisseur des sables, et nos regards cherchaient de tous côtés avec ardeur quelques traces de troupeau, quelque hutte de bergers, lorsque le kervanbashi et ses gens, signalant un nuage de poussière qui semblait venir de notre côté, nous avertirent qu'il fallait, sans retard, mettre pied à terre. Nos pauvres chameaux, plus expérimentés que nous, avaient déjà reconnu l'approche du *tebbad;* après une clameur désespérée, ils tombèrent à genoux, allongeant leurs cous sur le sol et s'efforçant de cacher leurs têtes dans le sable. Derrière eux, comme à l'abri d'un retranchement, nous venions de nous agenouiller, quand le vent passa sur nous avec un frémissement sourd et nous enveloppa d'une croûte de sable épaisse d'environ deux doigts. Les premiers grains dont je sentis le contact produisirent sur moi l'effet d'une véritable pluie de feu. Si nous avions subi le choc du *tebbad* à quelques six milles de là, dans la profondeur du Désert, nous y restions tous, infailliblement. Je n'eus pas le loisir d'observer ces dispositions à la fièvre et aux vomissements que l'on dit causées par le vent lui-même; mais après son passage, l'atmosphère devint plus épaisse et plus écrasante.

A la dernière limite des sables, on distingue trois chemins qui prennent autant de directions différentes : le premier (long de vingt-deux milles) passe dans le voisinage de Karaköl; le second (dix-huit milles) traverse la plaine jusqu'aux environs de Bokhara; le troisième (vingt milles) conduit le voyageur dans des montagnes où il rencontre de l'eau, mais qui sont çà et là trop escarpées pour que les chameaux y trouvent accès. Ainsi que nous l'avions arrêté d'avance, nous prîmes la route

centrale, qui est en même temps la plus courte, et ceci avec d'autant moins d'hésitation, que nous espérions nous procurer de l'eau chez les peuplades qui conduisent leur bétail de ce côté. Vers le soir, la caravane s'arrêta dans le voisinage de quelques sources où les bergers n'étaient probablement pas venus de l'année; leurs eaux, que l'homme ne saurait boire, servirent du moins à rafraîchir nos bêtes de charge. Pas un de nous n'était complètement valide. Abattus, à demi-morts, l'espoir légitime d'un salut prochain nous donnait seul un peu de courage.

Je n'étais plus en état de quitter sans aide ma haute monture; on me coucha par terre; un feu dévorant semblait brûler mes entrailles; le mal de tête me stupéfiait. Mais c'est en vain que je cherche à donner la moindre idée du martyre causé par la soif; la mort elle-même, je le crois fermement, n'est pas accompagnée de souffrances plus cruelles. En face d'autres périls, je n'ai jamais trouvé la lutte au-dessus de mon courage; ici, je me sentais brisé, abattu, anéanti, et je me croyais parvenu au terme de mon existence. Vers minuit, le convoi se remit en marche, un lourd sommeil m'envahit bientôt, et le matin, en ouvrant les yeux, je me trouvai dans une hutte d'argile, entouré de gens à longue barbe que je reconnus à l'instant même pour des enfants de l'Iran : « Vous n'êtes certainement pas un Hadji, » me disaient-ils[1]. La force me manquait pour répondre. Ils me firent d'abord avaler je ne sais quelle boisson chaude et, peu après, un mélange de lait aigre, d'eau et de sel (on l'appelle *airan*), qui me restaura et me remit sur pieds.

Je constatai, seulement alors, que mes compagnons et moi nous étions redevables de cette hospitalité à un certain nombre d'esclaves persans, chargés de venir en plein Désert, à dix milles de Bokhara, soigner les troupeaux de leurs maîtres; ceux-ci leur fournissent une très-petite quantité d'eau et de pain, jamais assez pour les mettre en état de s'approvisionner en vue d'une évasion quelconque. Et cependant, ces pauvres exilés n'avaient pas hésité à partager ces rares aliments avec des Mollahs sunnites, c'est-à-dire avec les pires ennemis de leur race. Ils

1. *Shuma ki Hadji nistid.*

me témoignèrent des égards particuliers quand ils virent que je parlais leur langue natale, — non que le persan ne soit également usité dans le Bokhara, mais ce n'est pas tout à fait celui dont on se sert dans l'Irani.

Parmi eux, — touchant spectacle, — se trouvait un enfant de cinq ans, esclave, lui aussi, et d'une rare intelligence. Il avait été fait prisonnier deux ans plus tôt, en même temps que son père. Questionné par moi sur le sort de ce dernier, il me répondit en toute confiance : « Mon père a trouvé moyen de se racheter et ne me laissera dans les mains de ces gens-ci que jusqu'à ce qu'il ait amassé la somme nécessaire pour payer ma rançon : ce sera tout au plus l'affaire de deux années. » Le pauvre enfant abritait à peine sous quelques misérables haillons ses membres grêles et sans ressort. Sa peau, tannée en quelque sorte, avait pris la couleur du cuir. Je lui donnai un de mes vêtements, dans lequel il m'assura qu'il se ferait tailler un costume complet.

Ces malheureux Persans nous laissèrent emporter une partie de leur eau. Je les quittai avec un mélange de reconnaissance et de pitié. Notre projet, au départ, était de faire halte à Khodja Oban, lieu de pèlerinage où se trouve le tombeau d'un saint qui lui a donné son nom : ceci nécessitait à la vérité un léger détour, mais, en notre qualité d'Hadjis, nous ne pouvions guère nous dispenser d'une pareille visite. Au grand désespoir de mes compagnons, nous nous égarâmes la nuit parmi les dunes qui se dressent à la limite du Désert, et du centre desquelles Khodja Oban se projette en avant comme une oasis. Quand le jour parut, après de longues recherches, nous étions au bord d'un lac d'eau douce. Ici le Désert finissait et nous n'avions plus à craindre que la soif, les bandits, le *tebbad* nous y retinssent à jamais. Les frontières du Bokhara proprement dit étaient définitivement atteintes, et lorsqu'après deux lieues de marche nous eûmes gagné Khakemir (le village où le kervanbashi avait sa résidence), des cultures assez soignées se montraient déjà dans toutes les directions. Le district est arrosé d'un bout à l'autre par des canaux dépendants de la rivière Zerefshan. Khakemir, groupe d'à peu près deux cents maisons, est seulement à deux lieues de Bokhara. Nous fûmes

obligés d'y passer la nuit afin que le collecteur des taxes (*badjghir*) et le rapporteur (*vakanüvisz*), informés de notre arrivée ainsi que la loi l'exige, fussent à même d'accomplir, en dehors de la ville, les recherches et l'enquête dont ils devaient compte à l'autorité.

Un exprès leur fut dépêché sans retard, et le lendemain matin, de fort bonne heure, nous vîmes arriver trois des officiers de l'émir, gonflés de leur importance officielle et qui, les exigences du fisc une fois satisfaites, me parurent avoir tout spécialement à cœur d'obtenir quelques renseignements sur les pays d'où nous venions. Ils commencèrent naturellement par inspecter nos bagages. La plupart des Hadjis avaient dans leur havresac des grains sacrés de la Mecque, des dattes de Médine, des peignes fabriqués en Perse, et des couteaux, ciseaux, dés et petits miroirs provenant du Frenghistàn. Mes associés se tuaient à dire que l'émir, — « plût à Dieu lui accorder cent vingt ans de vie ! » — ne voudrait jamais faire payer aucuns droits à de pieux pèlerins ; mais le collecteur, fidèle aux devoirs de sa charge, n'enregistrait pas moins, article par article, sans s'arrêter à ces protestations, les marchandises déballées devant lui. J'assistai, avec deux autres mendiants, à toute l'opération. Lorsque l'agent des douanes s'occupa de moi, l'aspect de mon visage parut l'égayer, et ce fut en riant qu'il me prescrivit d'ouvrir ma caisse, — « attendu que *vous autres*, continua-t-il (sous entendu *vous autres Européens*, car il croyait probablement me reconnaître pour tel) vous ne manquez jamais de belles marchandises. » Me trouvant en ce moment-là de fort bonne humeur, et jetant par dessus les moulins mon bonnet de Derviche, j'interrompis ici le rusé Bokhariote : « En effet, lui dis-je, on a d'assez magnifiques choses à vous montrer, et vous les verrez si vous prenez la peine d'examiner tout ce que je possède en fait de biens meubles et immeubles. » Comme il insistait, nonobstant cette ironie, pour ne rien omettre, je courus chercher mon âne à qui je fis monter l'escalier, et que j'introduisis dans la chambre, sans trop m'inquiéter des tapis dont elle était garnie : puis, au milieu des rires que cet incident avait soulevés, je me hâtai d'ouvrir mon havresac et d'étaler aux pieds du douanier les haillons et les bouquins

dont j'avais fait collection pendant mon séjour à Khiva. Il jeta autour de lui un regard surpris et demanda, fort désappointé, si je n'avais rien de plus. Hadji Salih, saisissant l'occasion, lui expliqua ce que j'étais, mon saint caractère et l'objet que je me proposais en voyageant; du moindre détail il fut pris note avec le soin le plus minutieux, et le collecteur cependant ne cessait de me regarder en hochant la tête de la façon la plus significative. Quand il en eut fini avec nous, le *vakanüvisz* (rapporteur) entra immédiatement en fonctions. Il recueillit d'abord le nom de chaque voyageur, nom qu'il faisait suivre d'un signalement très-détaillé, ainsi que des renseignements ou nouvelles quelconques résultant de l'interrogatoire qu'il nous faisait subir tour à tour. Enquête ridicule entre toutes, puisqu'il s'agissait de Khiva, pays que son langage, son origine et la religion qu'on y professe, identifient avec le Bokhara, — sans compter que les deux principautés sont limitrophes depuis des siècles, et qu'un petit nombre d'étapes séparent à peine leurs deux capitales.

Toutes choses réglées à l'amiable, il s'éleva seulement quelques contradictions au sujet du quartier où nous devions descendre de prime abord. Le collecteur proposait l'entrepôt des douanes, — probablement dans l'espoir de quelque nouvelle exaction, ou avec l'arrière-pensée de me soumettre personnellement à un examen plus rigoureux. Hadji Salih (qui, possédant une grande influence dans le Bokhara, se trouvait désormais avoir la haute main sur toute la caravane), manifestait au contraire l'intention de nous installer dans le *tekkie;* sans attendre que la question fut tranchée, nous quittâmes immédiatement Khakemir et nous n'étions pas en route depuis plus d'une demi-heure, dans une campagne où de magnifiques jardins alternent avec des champs cultivés; lorsque Bokhara Sherif, — « la noble Bokhara » comme on l'appelle ici, — finit par se montrer avec ses nombreux édifices et ses tours massives, presque toutes surmontées d'un nid de cigognes[1]. A une lieue

1. Les rossignols abondent à Khiva, mais on n'y voit pas de cigognes. A Bokhara, c'est tout le contraire; là, vous ne trouverez guère une tour, un minaret, un édifice de quelque hauteur, où ne perche sur le toit, sentinelle à une patte,

et demie de la ville, ou peu s'en faut, nous traversâmes la Zerefshan. Elle coule dans la direction du midi, et malgré la force du courant, chameaux et cavaliers la passent à gué. Sur l'autre rive subsiste encore la tête d'un pont de pierre qui devait être assez élégamment construit. Dans son voisinage immédiat, les ruines d'un palais, également bâti en pierre. On me le signale comme une des œuvres du célèbre Abdullah Khan Sheibani. A tout prendre, on ne voit aux environs de cette cité, la première de l'Asie centrale, presque aucune trace de son ancienne grandeur.

l'oiseau en question. Les Khivites raillent à ce sujet les Bokhariotes : — « Chez vous, disent-ils, la cigogne, en claquant du bec, remplace l'harmonieux rossignol. »



X

Bokhara. — Le Tekkie ou grand séminaire de l'Islam. — Rahmet-Bi. — Les bazars et leur population cosmopolite. — Magasins d'habits, échoppes à thé, conteurs et acteurs en plein air. — Baha-ed-Din. — La corvée du Sheikh. — Les espions de Rahmet-Bi. — Une épreuve solennelle. — Livres et manuscrits. — Le Righistan et le palais de l'émir. — Les seize thés. — La cuisine tartare. — La rishte, ou ver de Médine. — Régime des eaux. — Dévotion des Bokhariotes. — L'émir Mozaffar-ed-Din. — Un harem économique. — Le marché aux esclaves. — Privilége israélite. — Projets de départ. — Le tombeau de Baha-ed-Din.

Within earth's wide domains
Are markets for men's lives;
Their necks are galled with chains,
Their wrists are cramped with gyves;

Dead bodies, that the kite
In deserts makes its prey:
Murders that with affright
Scare school-boys from their play!
(LONGFELLOW's *Poëms*.)

Notre route aboutissait à la *dervaze* (ou porte) Imam, située vers le couchant, mais nous ne la franchîmes pas, attendu que notre *tekkie* se trouvant au nord-est, il eut fallu nous ouvrir un chemin à travers la foule qui encombre le bazar. Nous préférâmes, en conséquence, faire un circuit et longer le tour des remparts En bien des endroits nous pûmes y constater d'énormes dégradations. De la *dervaze* Mezar par laquelle nous entrâmes, nous fûmes assez vite rendus au *tekkie*, ou monastère, qui devait nous donner asile. Ce vaste bâtiment carré n'a pas

moins de quarante-huit cellules ouvrant, au rez-de-chaussée, sur une cour plantée de beaux arbres. Le *khalfa* (ou supérieur) actuel est le petit-fils du *khalfa* Hüsein, renommé pour ses mœurs saintes, et dont le *tekkie* lui-même a pris le nom. L'estime généralement accordée à cette famille est attestée par ce fait, que le petit-fils d'Hüsein est à la fois Imam et Khatib (ou chapelain) de l'émir, position officielle qui me rendait assez fier d'avoir un hôte pareil. Hadji Salih, classé parmi les *mürid* (ou disciples) du saint, et qui dès lors était regardé comme un membre de la famille, m'avait servi d'introducteur. Le révérend abbé, personnage de bonne tenue et d'extérieur agréable, portant à merveille le turban blanc et l'habit d'été en fine soie, me fit l'accueil le plus cordial; après une demi-heure d'une conversation aussi emphatique, aussi quintessenciée que possible, ce brave homme, de plus en plus satisfait, se mit à déplorer l'absence du *Badewlet*[1], (S. M. l'émir) qui le privait de me présenter immédiatement à la cour.

La cellule qu'il m'assigna, placée entre celle d'un Mollah très-savant et celle de Hadji Salih, devenait par là même une chambre d'apparat; l'établissement, d'ailleurs, était rempli de personnages notables. Sans l'avoir fait exprès, j'étais tombé à Bokhara sur le principal centre du fanatisme islamite. En m'imprégnant de l'esprit qui régnait là, je devais m'y trouver plus à l'abri que partout ailleurs, des soupçons officiels et des tracasseries administratives. Le « Rapporteur » avait relaté mon arrivée comme un événement digne d'attention, et Rahmet-Bi, le premier officier de l'émir, chargé de gouverner Bokhara pendant que son maître faisait campagne dans le Khokand, venait d'ordonner que, ce jour-là même, les Hadjis fussent questionnés de près à mon sujet. Mais, aux portes du *tekkie* s'arrêtait l'autorité de l'émir, et on attachait si peu d'importance aux investigations prescrites par son représentant, qu'on ne jugea même pas à propos de m'en parler. Mes bons camarades répondirent simplement aux promoteurs de l'enquête laïque : « Hadji Reshid n'est pas seulement un bon musulman, mais encore un Mollah des plus instruits : élever

1. Traduction littérale : « *le Fortuné.* »

contre lui le moindre soupçon, c'est se mettre en état de péché mortel. » Toutefois, ils me traçaient en même temps un plan de conduite, et je ne puis attribuer qu'à leurs précieux conseils, le bonheur que j'ai eu de quitter Bokhara, indemne de toute mauvaise aventure. En effet, sans rappeler la triste fin des voyageurs qui m'avaient précédé dans cette capitale, j'ai pu constater qu'elle ménageait les plus grands périls, non-seulement aux Européens, mais à l'étranger de toute race ; et ceci, parceque le gouvernement y a perfectionné l'espionnage en raison des vices et des mauvaises dispositions qu'il est appelé à réprimer. Maîtres et sujets se valent, et rivalisent de perversité.

Je sortis, le lendemain de notre arrivée, sous la conduite d'Hadji Salih et avec quatre de nos compagnons, pour inspecter les bazars de la capitale. La « noble Bokhara, » par l'irrégularité de ses rues, le délabrement de ses édifices, reste bien au-dessous de la moindre cité persane; une couche épaisse de poussière lui donne le plus misérable aspect; mais je n'en fus pas moins surpris en me trouvant, pour la première fois, au milieu de la foule qui encombre son principal bazar.

Ces marchés, à Bokhara, n'ont pas l'éclat et la magnificence de ceux qu'on voit à Téhéran, Ispahan et Tébriz. Néanmoins, la diversité des races et des costumes qu'on y rencontre offre un spectacle très-frappant aux regards d'un étranger. Parmi la multitude mobile dont il est entouré, les types de l'Iran se retrouvent à chaque pas; têtes fines, coiffées d'un turban blanc ou bleu, suivant qu'il s'agit d'un homme bien né, d'un Mollah, ou d'un négociant, d'un ouvrier, d'un domestique. C'est ensuite la physionomie tartare qui prédomine. Nous la rencontrons à tous ses degrés, depuis l'Ozbeg, dont le sang est fréquemment mélangé, jusqu'au Kirghiz qui a fidèlement conservé l'empreinte farouche de son origine. Pour reconnaître ce dernier, il n'est pas besoin de le regarder au visage; son allure ferme et pesante le distingue, à elle seule, du Tourani et de l'Irani. Mêlés aux représentants des deux principales races de l'Asie, vous remarquerez çà et là quelques Indiens (appelés ici Moultani) et quelques Israélites, en plus petit nombre. Les uns et les autres portent une ceinture de corde et un bonnet polonais

qui les empêchent d'être confondus avec le reste[1]. L'Indien, avec sa marque rouge au front, sa figure jaune et repoussante, pourrait fort bien servir d'épouvantail aux corbeaux dans les champs de riz; le Juif, aux traits nobles et réguliers, à l'œil plein d'éclairs, fournirait à nos artistes les plus difficiles un modèle digne d'eux. On reconnaît aussi, à l'audace et au feu de leurs regards, des Turkomans, peut-être occupés à calculer le chiffre des dépouilles qu'un de leurs *alaman* trouverait dans les magasins étalés sous leurs yeux. Quelques Afghans, mais en petit nombre. Ceux de la caste inférieure, laissant ruisseler sur leurs longues chemises malpropres une chevelure inculte, jettent en travers de leurs épaules une pièce d'étoffe qui rappelle la toge romaine; mais ils n'en ont pas moins l'air de ces malheureux que l'incendie a chassés de leurs maisons et qui se précipitent dans la rue sans avoir pris le temps de s'habiller.

Tous les principaux bazars offrent cette confusion bariolée de Bokhariotes, de Khivites, de Khokandi, de Kirghiz, de Kiptchak, de Turkomans, de Moultanis, de Juifs et d'Afghans; mais bien que tout soit en mouvement autour de nous, je ne retrouve pas ici cette surabondance de vie tumultueuse qui caractérise, d'une manière si frappante, les établissements persans du même genre.

Je ne m'écartais guère de mes compagnons, me bornant à jeter de côté quelques regards sur l'étalage des magasins qui renferment principalement des marchandises russes, bien qu'on y puisse trouver, çà et là, un petit nombre d'articles provenant des autres pays d'Europe. En eux-mêmes, ils n'ont rien qui puisse attirer les yeux d'un natif du Frenghistan, conduit par le hasard dans cette ville presque inabordable; ils l'intéressent, néanmoins, car il suffit d'une étiquette, d'une marque de fabrique pour lui rappeler leur origine, et il se croit alors en présence d'un compatriote. Ces mots : « Manchester » ou « Birmingham, » faisaient malgré moi battre mon cœur, et j'avais à réprimer les imprudentes exclamations qui auraient

1. C'est l'*elameti tefrikie* que tout sujet non musulman doit porter, selon le Koran, pour que la formule *selam aleikūm* (la paix soit avec vous!) ne soit pas prodiguée en pure perte.

pu me trahir. Les entrepôts de quelque importance, — les maisons « en gros, » comme on dit, — sont ici très clair-semées, et bien qu'on vende du coton, des calicots, des mousselines, non-seulement dans les deux cent quatre-vingt-quatre boutiques du *Restei tchit furushi* (marché spécial des cotonnades), mais aussi sur plusieurs autres points de la ville, j'oserais affirmer que mes bons amis « Hanhart et Cie, » de Tébriz, débitent à eux seuls autant de ces articles que la ville de Bokhara tout entière, nonobstant la suprématie qu'elle affiche surles autres cités de l'Asie centrale. Dans le bazar de celle-ci, la section que l'étranger visite avec le plus d'intérêt est certainement celle où on étale devant lui les produits du sol et de l'industrie indigènes; par exemple, ce beau tissu de coton, appelé *aladja*, où deux couleurs alternent en rayures étroites; puis différentes espèces de soieries, depuis ces mouchoirs impalpables qui ont à peine la consistance de la toile d'araignée, jusqu'à l'*atresz* pesant qui se manie à pleines mains. Le cuir travàillé y joue un grand rôle; l'art du découpeur, l'habileté des cordonniers méritent certainement nos éloges. On fait ici remarquablement bien les bottes à l'usage des deux sexes : celles des hommes ont des talons élevés qui se terminent en pointes de la largeur d'une tête de clou; celles des femmes, un peu épaisses à mon gré, sont fréquemment ornées des plus belles broderies de soie.

N'oublions pas le bazar et les magasins spéciaux où des vêtements étalés captivent le regard de l'acheteur. On épuise dans ces costumes tous les moyens de faire contraster les couleurs les plus éclatantes. L'Oriental, d'ailleurs, — que l'on trouve ici dans sa pureté native et avec ses instincts particuliers, — affectionne le *tchakhtchukh*, c'est-à-dire le frou-frou bruyant des étoffes neuves, et je prenais toujours plaisir à voir le marchand endosser le *tchapan* (l'habit) qu'il allait vendre, pour constater, en se promenant de long en large, la qualité musicale du tissu. Fabriqués dans le pays même, et par des ouvriers dont le temps n'a rien de précieux, ces articles d'habillement sont à très-bon compte. Aussi est-ce au marché de Bohkara que, des plus extrêmes confins de la Tartarie, les Croyants viennent renouveler leur garde-robe. Il n'est pas jusques aux

Kirghiz, aux Kiptchak, aux Kalmouk qui sortent du Désert dans le même but, et le Tartare sauvage aux yeux obliques, au menton saillant, hennit de plaisir quand il échange son vêtement de cuir pour un léger *yektey* (habit d'été), symbole à ses yeux de la civilisation la plus raffinée. Bokhara est pour lui ce que Paris ou Londres peuvent être pour le provincial le plus arriéré.

Après trois heures de flânerie, je priai Hadji Salih de me conduire en quelque endroit où il me fût possible de me reposer et de me rafraîchir un moment. Il ne s'y refusa point, et traversant le *Timtche tchay furushi* (bazar au thé), nous allâmes ensemble sur le *Lebi hauz Divanbeghi* (le quai du réservoir de Divanbeghi). Relativement parlant, et pour une ville comme Bokhara, ce lieu de réunion, qui jouit d'une grande renommée, n'est pas dépourvu de certains mérites; c'est une place à peu près carrée, au centre de laquelle on a creusé un réservoir profond, de cent pieds de longueur sur quatre-vingts de large; il est bordé de pierres cubiques formant un escalier de huit marches qui descend jusques à fleur d'eau. Quelques magnifiques ormeaux, plantés çà et là sur le quai, abritent de leur ombre l'inévitable « boutique à thé » avec ses *samovars* (urnes-bouilloires) qui ressemblent à d'énormes tonneaux de bière. On les fabrique en Russie, à l'usage spécial de Bokhara, et ils permettent d'offrir à tout venant une excellente tasse de thé vert. Sur trois côtés de la place, protégées par des nattes de roseaux, maintes et maintes échoppes volantes où on vend du pain, des fruits, des confitures, des viandes chaudes et froides. La foule affamée, qui se presse autour d'elles avec un bourdonnement d'abeilles, nous régale du spectacle le plus curieux. A l'ouest, le quatrième côté du parallélogramme affecte la forme d'une terrasse qui sert en quelque sorte de piédestal à la mosquée Mesdjidi Divanbeghi. Le long de sa façade, sous des arbres clair-semés, des conteurs publics, Derviches et Mollahs, célèbrent en vers et en prose, tandis que des acteurs les miment à côté d'eux, les exploits héroïques des prophètes et des guerriers illustres. A ces représentations en plein vent, les auditeurs et les spectateurs ne manquent jamais, ramenés par une insatiable curiosité. Au moment où j'arrivais, le hasard

Les derviches Nakhisbendj, à Bokhara.

sembla prendre à cœur d'augmenter l'intérêt de cette scène étrange : nous y vîmes défiler la procession hebdomadaire des Derviches Nakishbendi, ordre célèbre qui eut Bokhara pour berceau et dont le principal établissement s'y trouve encore. Je garderai toujours le souvenir du tableau que j'eus sous les yeux quand ces sauvages enthousiastes, avec leurs grands bonnets pointus, leurs longs bâtons, leurs chevelures au vent éparses, se mirent à danser en rond, comme des possédés, tout en hurlant un hymne dont chaque strophe était d'abord entonnée par leur chef à barbe grise. L'œil et l'oreille ainsi captivés, j'oubliai bientôt ma lassitude. Mon compagnon fut réduit à m'entraîner de force dans une de ces échoppes que j'ai décrites plus haut, et là, quand le précieux *shivin*[1] nous eut été versé, voulant mettre à profit l'extase où il me voyait : « Que dites-vous maintenant de Bokhara Shérif? » me demanda-t-il avec une grimace d'exaltation. Je répondis, naturellement, que je m'y plaisais beaucoup; et bien que mon interlocuteur, né dans le Khokand, ne dût voir ici que la capitale d'un pays ennemi, actuellement en guerre avec ses compatriotes, il n'en fut pas moins charmé que je n'eusse pu résister aux séductions de la principale ville du Turkestan; aussi me promit-il solennellement que, dans le cours des journées suivantes, il me la montrerait sous ses plus magnifiques aspects.

En dépit du costume strictement bokhariote que j'avais cru devoir revêtir pour cette excursion, — et bien que brûlé par le soleil de manière à être méconnaissable pour ma mère elle-même, — je ne me montrais nulle part sans être aussitôt entouré d'une foule de curieux. Que de poignées de main, hélas! et combien d'accolades passionnées! Ces braves gens m'assommaient au delà de ce que je pourrais dire. Un énorme turban[2] roulé autour de ma tête, un Koran de grand format suspendu à

1. Le *shivin* est une espèce de thé plus particulièrement recherchée que les autres.

2. Le turban, comme chacun sait, représente le poêle ou drap mortuaire que tout pieux musulman doit porter sur la tête comme un perpétuel *memento* de l'heure dernière. Le Koran n'assigne au *kefen* (voile funèbre) qu'une longueur de sept aunes. Mais les dévots excèdent souvent cette mesure normale et entassent sur leur tête cinq à six *kefen*, soit trente-cinq ou quarante-deux aunes de belle mousseline.

mon cou, me donnaient les dehors d'un Ishan ou Sheikh, m'obligeaient, par là même, à subir la corvée que j'avais arbitrairement encourue. Du reste, j'avais tout lieu d'être satisfait, car ma prétendue sainteté me mettait à l'abri des questions purement mondaines; on les réservait à mes amis, et j'entendais, sans être obligé d'y prendre garde, les observations discrètes que les assistants échangeaient à voix basse, tout en m'examinant avec une avide curiosité : «Quelle piété ne faut-il pas, disait l'un, pour venir ainsi de Constantinople à Bokhara, sans protection, sans escorte, visiter notre Baha-ed-Din[1]! — Oui, ajoutait un second, et nous aussi, nous allons à la Mecque, le Lieu saint par excellence, au prix de dérangements qui peuvent compter.... Mais ces gens-ci (et il me montrait) n'ayant pas autre chose à faire, consacrent toute leur existence à la dévotion, à la prière et aux pèlerinages. — Bravo! bien deviné! « me disais-je à part moi, ravi de constater les bons résultats de mon déguisement. Et de fait, pendant mon séjour dans la capitale du Turkestan, je ne me vis jamais en butte aux soupçons d'une race naturellement méfiante, rusée, hostile à quiconque vient du dehors. Ma bénédiction était sollicitée de tous côtés; des groupes nombreux se formaient autour de moi lorsque je racontais, sur les places publiques, l'histoire édifiante du grand Sheikh de Bagdad, Abdul Kadr Ghilani. Mon auditoire ne me marchandait pas les louanges, mais je n'en pus tirer autre chose, et la sainteté affectée de ce peuple contrastait singulièrement avec la piété sincère et la bienveillance des Ozbeg de Khiva.

Le gouvernement, toutefois, n'était pas aussi facile à tromper. Rahmet Bi, dont j'ai déjà parlé, ne pouvant m'aborder ouvertement, m'avait entouré d'espions. Ceux-ci, dans les entretiens qu'ils s'étaient ménagés avec moi, effleuraient à dessein toute espèce de sujets, sans manquer jamais d'en revenir

1. Baha-ed-Din, ou, suivant la prononciation bokhariote, Bavaddin, est un saint ascète, connu de tout l'Islam et fondateur de l'ordre des Nakishbendi; ses disciples sont aujourd'hui répandus dans l'Inde, la Chine, la Perse, l'Arabie et la Turquie. Il mourut en 1388, et le couvent, la mosquée, le tombeau entouré de murs qui existent encore en mémoire de lui dans le village de Bavaddin, furent érigées par ordre d'Abdul-Aziz-Khan, vers l'année 1490.

au Frenghistan, peut-être avec l'espoir que je me trahirais, à mon insu, par quelque parole imprudente. Quand ils virent que je ne me prenais pas à leurs gluaux, ils commencèrent à m'entretenir de la passion des Frenghis pour la « noble Bokhara, » et des châtiments qu'on avait dû infliger à certains agents secrets de cette race maudite, entre autres à deux Anglais, Conolly et Stoddart[1]. Ils me racontaient encore l'arrestation de quelques Frenghis, arrivés peu de jours auparavant et qu'on avait jetés dans les cachots de l'émir[2]; comment ils avaient apporté plusieurs caisses de thé saupoudré de poussière de diamants pour empoisonner tous les habitants de la Cité sainte; comment ils savaient changer le jour en nuit, et pratiquer mille autres artifices diaboliques....

Ces limiers étaient pour la plupart des Hadjis, qu'une longue résidence à Constantinople avait rendus capables de vérifier si je connaissais la langue qu'on y parle et les usages qu'on y suit. Lorsque je les avais écoutés quelque temps sans donner le moindre signe d'impatience, je prenais en général un air de dégoût en les priant de m'épargner de plus amples propos sur un pareil sujet : « J'ai précisément quitté Constantinople, leur disais-je, pour ne plus vivre parmi ces Frenghis, fils de l'Enfer, et qui semblent devoir au Démon l'intelligence dont ils sont doués. Maintenant que, grâce à Dieu, me voici dans la noble Bokhara, je ne veux pas mêler l'amertume de mes souvenirs à la félicité de mon existence actuelle. » Ainsi parlais-je encore au rusé Mollah Sherefeddin, l'*aksakal*[3] des libraires, lorsqu'il

1. Le triste sort de ces deux martyrs n'a pas cessé d'être un secret, même dans le Bokhara, où circulent encore aujourd'hui sur leur compte les bruits les plus contradictoires. Le lecteur s'expliquera facilement qu'il m'était impossible, sans me trahir, d'adresser à qui que ce fût les questions nécessaires pour obtenir de nouveaux renseignements. Au surplus, ce déplorable incident a été si souvent commenté dans tous ses détails par Wolff, Ferrier, T. W. Kaye et d'autres écrivains, à titre officiel ou non, que je ne vois pas la nécessité de consigner ici les indications par moi recueillies sur ce point durant mon séjour à Bokhara.

2. C'étaient de malheureux Italiens qui, à ce qu'il semble, ont tout récemment obtenu leur liberté.

3. Le docteur Wolff écrit Agha-Sakl et au pluriel Aghar-Sakal (traduction littérale : les Maîtres-à-barbe). Il faut entendre par là une espèce de syndic appelé à présider les assemblées et à donner non des ordres (*hookhum*), mais simplement des avis (*iltimaas*), plus ou moins bien écoutés et suivis. (*Note du traducteur.*)

vint à me montrer une liste des livres qu'un envoyé russe avait négligé d'emporter quelques années auparavant. C'est à peine si je laissai tomber sur ce catalogue un regard dédaigneux que j'expliquai en ces termes : « Allah soit loué de ce que ma mémoire n'est pas encore corrompue par la science et les livres des Frenghis!... cela n'arrive que trop souvent aux Turcs de Constantinople[1]. »

Lorsque Rahmet Bi s'aperçut qu'il ne pouvait fonder aucune accusation sur le témoignage de ses émissaires, il prit le parti de me mander en sa présence. Naturellement ce fut sous prétexte de m'inviter à un *pilow* public, où je comparus devant une espèce de tribunal composé d'Oulémas Bokhariotes. J'entrevis, à peine sur le seuil, que l'épreuve serait dure; et en effet, notre conférence ne devait être qu'un long examen durant lequel mon incognito passerait sous le feu croisé des questions les plus embarrassantes. Heureusement pour moi, le danger auquel j'étais exposé m'apparut lorsqu'il était encore temps d'y faire face; et, voulant me prémunir contre toute surprise, je me montrai moi-même fort curieux de mille et mille informations diverses. Au lieu de répondre, j'interrogeais; au lieu de me défendre, j'attaquais; et le docte aéropage eut à me rendre compte des nuances qui existent entre les différents préceptes religieux, *farz*, *sünnet*, *vadjib* et *mustahab*[2].

L'ardeur que je manifestais produisit une impression favorable ; et bientôt s'éleva une discussion des plus chaudes sur

1. Un jour, le visir m'envoya un petit vieillard ridé qu'il me chargeait d'examiner pour savoir si cet individu était en effet, comme il en donnait l'assurance, un Arabe de Damas. De prime abord, ses traits me frappèrent et me parurent ceux d'un Européen. A peine eut-il ouvert la bouche, mon étonnement et ma perplexité augmentèrent encore, vu que sa prononciation ne me paraissait en rien celle d'un Arabe. Il avait, disait-il, entrepris un pèlerinage au tombeau de Djafen-ben-Sadik (à Khoten, en Chine), et désirait repartir le jour même. Durant notre conversation, sa physionomie trahissait un embarras évident, et j'ai souvent regretté que le hasard ne nous ait pas réunis une seconde fois, car je suis très-porté à croire que cet homme jouait un rôle semblable au mien.

2. Ce sont les préceptes de l'Islam, gradués selon leur importance relative. *Farz* indique le devoir prescrit par Dieu et transmis par le Prophète; *Sünnet* est la tradition qui émane du Prophète lui-même, sans inspiration divine. Les deux derniers mots — *vadjib* et *mustahab* — s'appliquent à des conseils religieux donnés par les plus récents interprètes du Koran. Les premiers sont obligatoires, les seconds discrétionnaires.





Un espion envoyé à l'auteur.

maints passages de l'*Hidayet*, du *Sherkhi Vekaye* et d'autres traités pareils. J'eus grand soin de m'y mêler avec force louanges pour les Mollahs Bokhariotes, que je proclamai supérieurs non-seulement à moi, mais à tous les Oulémas de Constantinople. Il suffira de savoir que je me tirai sain et sauf de cette passe-d'armes théologique. Les Mollahs, mes confrères, firent comprendre à Rahmet Bi, par leurs signes et leurs demi-mots, que son « rapporteur » avait commis une erreur grave et que, si on ne voulait pas me reconnaître pour un Mollah des plus distingués, j'étais digne, à tout le moins, de ces éclairs soudains qui portent la lumière divine dans l'âme du vrai Croyant.

A partir de cette journée mémorable, ma tranquillité ne fut plus troublée. Je menais une vie régulière s'il en fut. En premier lieu, avant de sortir de chez moi, je m'acquittais de tous les devoirs imposés aux Derviches et auxquels, en cette qualité, j'étais astreint. Puis je me dirigeais vers le bazar de la librairie, lequel renferme vingt-six boutiques. Les ouvrages imprimés y sont rares. J'y ai vu, en revanche, là et dans les maisons des libraires (chacun gardant à part lui ce qu'il a de plus précieux), bien des trésors auxquels nos Orientalistes, soit historiens, soit philologues, assigneraient une valeur incalculable. Placé comme je l'étais, je ne pouvais songer à aucune emplette de ce genre, d'abord faute de ressources pécuniaires, mais ensuite, et surtout, parce que la moindre apparence de préoccupations mondaines et de savoir mondain auraient fait tort à mon déguisement. Les manuscrits, en bien petit nombre, que j'ai rapportés de Bokhara et de Samarkand, n'ont pu être achetés qu'avec des peines infinies, et ce fut avec une véritable angoisse que je me vis forcé de laisser derrière moi tels et tels ouvrages qui auraient comblé plus d'une lacune importante dans nos études orientales. En quittant le marché aux livres, je me rendais d'habitude au Righistan (place publique) situé assez loin de là. Bien qu'il soit plus vaste et plus bruyant que le Lebi Hauz décrit ci-dessus, cette espèce de *forum* n'est pas à beaucoup près aussi agréable. On y trouve également une pièce d'eau entourée d'échoppes à thé; en se promenant sur le quai, on aperçoit, à une des extrémités de la place, l'Arche (pa-

lais fortifié) de l'émir, construite sur un escarpement de terrain. Une horloge est placée au-dessus de la porte, et le tout présente un aspect sinistre. Je ne passais guère sans frémir devant ce repaire de tyrannie, où peut-être avait péri plus d'un voyageur venu avant moi, et sous les voûtes duquel, à ce moment même, languissaient, loin de leur pays, isolés de tout secours humain, trois malheureux enfants de l'Europe[1]. Quatorze canons de bronze richement travaillés et d'une longueur exceptionnelle avoisinaient ce portail menaçant. L'émir les avait envoyés à sa capitale comme trophées de sa campagne victorieuse dans le Khokand. Plus haut, et à la droite du palais, s'élève la Mesdjidi Kelan, la plus grande mosquée de Bokhara, édifiée par Abdullah Khan Sheibani.

Au sortir du Righistan, j'allais m'installer dans l'échoppe à thé d'un Chinois de Komul[2], très-familier avec la langue turco-tartare et qui passait pour bon musulman. Ce brave homme me témoignait une véritable amitié, malgré la distance qui séparait nos deux patries. Il se plaisait à m'entretenir de la sienne et entrait dans mille détails sur la beauté du pays, les mœurs des habitants, l'excellence de la cuisine, etc. Mais c'était en matière de thé qu'il déployait, surtout, des trésors d'éloquence. Avec quel enthousiasme ne parlait-il pas de son arbuste chéri et des saveurs variées que présentent les feuilles de la même tige ! Son magasin en renfermait de seize espèces différentes, qu'il savait discerner au toucher[3].

Pendant mon voyage de Téhéran à Bokhara, mes compa-

1. Allusion aux Italiens dont il a été question plus haut.

2. Komul est à quarante stations de Kashgar et à soixante de Bokhara.

3. Je crois devoir en donner la liste complète : 1° *kyrkma;* — 2° *akhbar ;* — 3° *ak kuyruk*. Ces trois sortes, qu'on rencontre peu dans l'Asie centrale et la Chine, sont plus usitées en Russie, en Perse, en Europe ; — 4° *kara tchaj ;* — 5° *sepet tchaj*. Ces deux-ci, vendues comme le « kinaster » chinois sous forme de briques, ne se boivent que le matin avec de la crême et du sel ; elles passent pour très-stimulantes ; — 6° *shibaglu ;* — 7° *gore shibaglu ;* — 8° *shivin* — 9° *i kellesi ;* — 10° *bönge ;* — 11° *poshun ;* — 12° *pu-tchaj ;* — 13° *tun-tey ;* — 14° *gülbuy ;* — 15° *mishk-göz ;* — 16° *lonka*. Ces onze espèces appartiennent à la catégorie des thés verts, les seuls que l'on goûte dans le nord de la Chine et dans l'Asie centrale ; le dernier, le *lonka*, est regardé comme le plus précieux de tous ; une seule feuille suffit pour parfumer une tasse au moins égale à deux des nôtres.

L'acheteur, pour apprécier le thé, goûte une feuille déjà passée à l'eau bouillante ; cette feuille, quand il s'agit d'une bonne espèce, est particulièrement fine et tendre.

gnons m'avaient si souvent décrit cette dernière ville, qu'après huit jours de résidence je m'y trouvais absolument comme chez moi. Hadji Salih, dans le principe, m'avait conduit un peu partout; mais, plus tard, je parcourus seul les divers quartiers de la cité, ses bazars et ses colléges (*medresse*), ne me réunissant à mes amis que pour répondre aux invitations collectives d'un Tartare Chinois, depuis longtemps établi à Bokhara. En ces occasions, on voyait ordinairement figurer sur la table plusieurs mets indigènes dont Hadji Bilal et nos autres compagnons avaient été longtemps sevrés. Il en est un dont je n'hésiterai pas à parler, car je puis le recommander en toute confiance à mes lecteurs. Le *mantuy*, — c'est son nom, — est une espèce de *pudding* où la viande hachée s'amalgame avec de la graisse et des épices. On le fait bouillir d'une façon particulière. Sur le feu est placé un chaudron rempli d'eau et dont la partie supérieure est recouverte, sauf un petit espace où l'on glisserait à peine son poing fermé. Au-dessus de cette baie, on dispose trois ou quatre tamis ou sacs solidement fixés l'un à l'autre; celui de dessous tient au chaudron lui-même par le mastic gluant dont on a pris soin de l'enduire. Dès que l'eau commence à bouillir et lorsque une suffisante quantité de vapeur filtre à travers les tamis, on loge le *mantuy*, d'abord dans celui du haut, puis dans les autres, successivement, jusqu'au dernier où s'achève la cuisson. On trouvera peut-être bizarre cet emploi de la vapeur dans la cuisine traditionnelle des Chinois. Les *mantuy*, une fois bouillis, sont fréquemment sautés dans de la graisse et reçoivent alors le nom de *zenbusi* (baiser de dame). Ceux de mes compagnons qui sont nés dans le Kashgar et le Yarkend ont également bien des plats préparés d'une façon qui leur est particulière, mais de telles recettes ne peuvent trouver place que dans un *Parfait cuisinier tartare*.

Pendant tout mon séjour à Bokhara la chaleur fut à peu près intolérable; j'en aurais pourtant moins souffert si elle n'avait été aggravée par un autre fléau dont la crainte me tenait sans cesse en alerte. Je veux parler de la *rishte* (filaria Medinensis) qui, pendant qu'elle sévit, atteint environ un dixième de la population. La crainte de ce mal me forçait à boire constamment, comme préservatifs, de l'eau chaude et du thé. On y est

fait, dans le pays et, tant que l'été dure, les Bokhariotes n'y prennent guère plus garde que nous n'en prenons à de simples rhumes. Le premier symptôme est une démangeaison qui se fait sentir au pied ou sur toute autre partie du corps; une tache lui succède, et un ver, de la grosseur d'un fil, prend naissance au cœur de l'endroit ainsi attaqué. Il arrive souvent à une aune de long, et on ne doit pas tarder plus de quelques jours à le dévider sur une espèce d'aspe ou de touret. En ceci consiste le traitement ordinaire, d'où ne résulte aucune souffrance très-vive; mais si, pendant l'opération, le ver vient à se briser, les parties voisines s'enflamment aussitôt, et au lieu d'un seul parasite on en voit paraître huit à dix, ce qui force le malade à s'aliter pendant une semaine et lui occasionne un malaise intense. Les plus courageux se font extirper la *rishte* au début même de la maladie. Les barbiers de Bokhara sont assez habiles pour tenir lieu de chirurgiens dans ces circonstances spéciales. Ils enlèvent en un instant la portion de chair où la démangeaison s'est fait sentir et, quand le ver est extrait par ce procédé sommaire, la plaie se guérit bientôt toute seule. Ce mal, qui sévit aussi à Bender Abbasi (Perse) est quelquefois sujet à se reproduire deux étés de suite, même quand le patient a changé de climat dans l'intervalle de l'un à l'autre. C'est ce qui arriva au docteur Wolff, bien connu par ses voyages et qui, au retour de l'Asie Centrale, rapporta chez lui un de ces incommodes et longs souvenirs. Ce fut en Angleterre seulement que se manifesta le germe de l'insecte immonde, et sir Benjamin Brodie, le Dupuytren anglais, employa pour l'extraire la simple méthode des barbiers d'Orient. A leur climat détestable, à la mauvaise qualité de leurs eaux, les Bokhariotes sont encore redevables de plusieurs autres infirmités rebutantes. On remarque spécialement chez les femmes, — qui, a cela près, passeraient pour d'assez jolies brunettes, — des coutures, des cicatrices fort nuisibles à leur beauté; peut-être en doit-on chercher la cause indirecte dans l'existence trop sédentaire qu'elles mènent habituellement. Bokhara est pourvue d'eau par la Zerefshan[1] (Distributrice de l'or.) Cette ri-

1. Le docteur Wolff donne à la même rivière le nom de Wafkan. Il diffère aussi

vière, qui coule au Nord-Est et dans le lit de laquelle on laisse s'accumuler toutes sortes de substances malsaines, suffit à grand'peine aux besoins de la cité. Aussi ces eaux n'y sont-elles admises qu'à de certains intervalles, tantôt de huit jours, tantôt de quatorze, selon la hauteur de l'étiage. Leur apparition, — encore qu'elles soient passablement troubles, même à l'heure où on les introduit ainsi par la *dervaze* (ou porte) Mezar, — n'en est pas moins pour les habitants une occasion de se réjouir. Ils commencent, jeunes et vieux, par se précipiter à l'envi dans les canaux et les réservoirs pour y faire leurs ablutions. On y baigne ensuite les chevaux, les vaches, les ânes, et seulement lorsque les chiens, admis les derniers, s'y sont un peu rafraîchis, on en interdit l'accès, afin que l'eau, désormais tranquille, puisse s'éclaircir et s'épurer. On pensera sans doute qu'il est un peu tard, après qu'elle s'est chargée de tant de miasmes délétères et de substances impures. N'importe, c'est ainsi que « la noble Bokhara » veille sur un des éléments les plus nécessaires à l'existence; cette Bokhara où des milliers d'étudiants viennent s'assimiler les dogmes d'une religion qui met la propreté au rang des vertus [1]. Ne fût-ce que par les tendances religieuses que j'y ai remarquées, soit dans le gouvernement, soit chez le peuple, Bokhara garderait une place éminente dans mes souvenirs. J'ai entendu fréquemment répéter autour de moi que « cette ville est le véritable appui de l'Islam [2]. » En vérité, c'est trop peu dire; il faudrait l'appeler la Rome de l'Islam, puisque La Mecque et Médine en représentent la Jérusalem. Bokhara n'ignore pas cette suprématie, et s'en décore à la face de toutes les autres nations mahométanes. Le sultan lui-même, — bien qu'il soit encore reconnu comme la principale autorité spirituelle, — y trouve néanmoins des juges sévères; on lui pardonne à peine d'avoir laissé envahir ses domaines, de tant de façons différentes, par l'influence corruptrice des Frenghis. Tenu comme

de M. Vámbéry sur le sens du mot *alaman*, qui, d'après lui, s'appliquerait aux bandits eux-mêmes et non pas à leurs excursions déprédatrices.

(*Note du traducteur.*)

1. *El nezafet min el iman:* « La propreté dérive de la religion. » Un des principaux apophthegmes de l'Islam.

2. *Bokhara kuvveti Islam ü din est.*

je l'étais pour un Osmanli, on me demandait à chaque instant des explications catégoriques sur tels et tels points qui portaient ombrage dans les esprits.

En premier lieu : pourquoi le Sultan ne fait-il pas périr tous les Frenghis qui vivent chez lui, et pourquoi les a-t-il dispensés jusqu'à présent de payer le *djizie* (tribut)? — Pourquoi n'ordonne-t-il pas chaque année une *djihad* (guerre sainte), puisque ses frontières sont toutes garnies d'infidèles?

Secondement : pourquoi les Osmanli, qui sont sunnites et appartiennent à la secte des Ebuhanife, ont-ils renoncé au turban?— Pourquoi ne portent-ils plus les longs vêtements que la loi prescrit et qui, d'après elle, doivent tomber jusqu'à la cheville? — Pourquoi n'ont-ils plus la grande barbe et les moustaches courtes qui les rendaient semblables à « la Gloire de toute créature terrestre[1] ? »

Troisièmement : Pourquoi les sunnites, à Constantinople comme à La Mecque, se permettent-ils de chanter l'*ezan* (l'invitation à la prière), ce qui est un effroyable péché? — Pourquoi, résidant si près des lieux saints, ne comptent-ils pas tous parmi les Hadjis?... etc., etc.

Je m'escrimais de mon mieux pour défendre l'honneur religieux des braves Osmanli, et si j'étais quelquefois réduit à confesser en rougissant la faillibilité de mes co-religionnaires, je les félicitais, *in petto*, d'avoir conservé, nonobstant la détestable influence de l'Islam, maintes qualités précieuses qui relèvent leur caractère national. Je les en félicitais d'autant mieux, que les bigots de Bokhara, tout « en s'abreuvant, comme ils disent, aux sources mêmes de la pure Foi, » se complaisent à l'hypocrisie la plus éhontée, aux mensonges les plus vils, aux fraudes les plus ignominieuses. Il faut assister, pour s'en faire l'idée, à un de ces *khalka* (cercles) que forment les dévots Bokhariotes accroupis en rond l'un contre l'autre, pour se vouer à « la contemplation de la grandeur de Dieu, de la gloire du Prophète, du néant de la vie humaine[2]. » Un étranger qui les verrait enfouis sous leurs immenses turbans, leurs

1. Locution par laquelle le Prophète est désigné.

2. Cette contemplation porte, à Bokhara, le nom de *tevedjüh*. Les Mahométans occidentaux l'appellent *murakebe*.

bras repliés sur leurs genoux, rester ainsi, indéfiniment, dans la position la plus gênante, se croirait malgré lui en présence d'êtres supérieurs qui cherchent à rejeter loin d'eux le fardeau de la chair et se sont pénétrés du dicton arabe : « Le monde n'est qu'abomination, et ceux qui s'y attachent sont des chiens[1]. » Regardez-y cependant de plus près, et vous ne manquerez pas de constater qu'à force de réfléchir, bon nombre d'entre eux se sont laissé aller au sommeil; et bien qu'ils se mettent à ronfler comme autant de chiens après une rude journée de chasse, gardez-vous de hasarder le plus léger reproche; les gens de l'endroit vous répondraient infailliblement : — « Ces hommes ont fait de tels progrès dans la Foi, que tout en ronflant, ils pensent à Dieu et à l'existence immortelle. » Généralement, à Bokhara, on se contente des apparences. Chaque ville a son *reïs*[2] qui, un martinet à la main, parcourt les rues et les places publiques, interroge les passants sur les préceptes de l'Islamisme et, même lorsqu'il s'agit d'un vieillard à barbe grise, envoie à l'école, pour un terme qui varie de huit à quinze jours, ceux qu'il a pris en flagrant délit d'ignorance; parfois aussi, l'heure de la prière venant à sonner, il les chasse à coups de fouet dans les mosquées. Mais après cela personne ne s'inquiète de savoir si l'écolier apprend quelque chose ou va simplement dormir en classe, et si les dévots par ordre, au lieu de prier dans le temple, y rêvent à leurs affaires mondaines contrariées mal à propos par ce fâcheux incident. Le gouvernement ne tient qu'à l'obéissance extérieure; ce qui se passe au dedans est connu de Dieu seul.

Est-il besoin de dire que la manière dont la religion est comprise exerce une puissante influence, tant sur la nation elle-même que sur les maîtres dont elle subit l'autorité. Le sang iranien des habitants de Bokhara (peuplée aux deux tiers de Persans, de Mervites et de Tadjik), donne un léger semblant d'animation aux bazars et aux places publiques; mais dans les maisons particulières, quelle triste et monotone existence! Toute joie, toute gaieté sont bannies de ces réunions sur les-

1. *Ed dünya djifetun ve talibeha kilab.*
2. Gardien de la religion.

quelles pèsent une religion tyrannique, un espionnage savamment combiné. Les agens de l'Émir trouvent moyen de se glisser dans les sanctuaires les plus intimes, et malheur à l'homme qui se permettrait le moindre manquement aux rites, le plus léger mépris du pouvoir civil! La terreur engendrée par des siècles d'oppression est si bien passée dans les mœurs, qu'un mari et sa femme, même en l'absence de toute personne tierce, venant à prononcer le nom de l'Émir, n'oseraient se dispenser d'y ajouter la formule : — « Dieu lui accorde cent vingt ans de vie! » Il faut également reconnaître que parmi les classes inférieures le chef de l'État n'inspire aucun sentiment de haine; les caprices du pouvoir absolu, regardés comme un attribut inévitable de la dignité monarchique, n'excitent aucune surprise. L'Émir Nazr-Ullah, père du souverain actuel, se livra, dans les dernières années de sa vie, aux débauches les plus effrénées, et tandis qu'il foulait aux pieds avec une effronterie sans pareille l'honneur de ses sujets, il punissait de mort, chez les autres, l'immoralité dont il donnait lui-même l'exemple[1]. Bien peu de familles échappèrent à ses souillures, et personne, cependant, n'osa se permettre une ombre de blâme. Mozaffar-ed-Din-khan, l'Émir aujourd'hui régnant, est par bonheur tout autrement disposé; il maintient avec une rigueur extrême les préceptes de la religion et de la morale, mais on n'a du moins à lui reprocher aucun crime, et ceci explique les éloges, les glorifications qui lui sont prodigués par ses sujets. J'ai vu l'Émir à Samarkand, ainsi que j'aurai plus tard occasion de le dire; il est âgé de quarante-deux ans; sa taille, de hauteur moyenne, semble tendre à l'obésité. Il a de beaux yeux noirs, une barbe clair-semée, et sa physionomie est fort agréable. Avant de monter sur le trône, il a rempli pendant un an, à Karshi (Nakhsheb), et pendant dix-huit ans à Kermineh (ou Miyankal) les fonctions de gouverneur. Sa douceur, son affabilité l'y avaient rendu populaire. Strictement fidèle à la politique de son père — et d'ailleurs en sa qualité de Mollah, de Musulman instruit et pieux, — il

1. Voir, pour l'Histoire du règne de Nazr Ullah, les *Voyages et aventures du docteur Wolff*, chap. xxxiv, pag. 502 et suiv., édit. de 1861. (*Note du traducteur.*)

se montre l'ennemi déclaré de toute innovation, lors même qu'on lui en fait toucher au doigt l'incontestable utilité. En prenant le pouvoir, il fit graver sur son cachet cette devise significative : Gouverner par la Justice[1], et jusqu'à présent il s'y est scrupuleusement conformé. Telle est du moins l'impression que laissent les mille rumeurs mises en circulation sur son compte, et dont sa vie est le texte. Il est bien vrai qu'en nous plaçant au point de vue Européen, nous n'appliquerions pas le nom de « justice » aux rigueurs exagérées de l'Émir qui, pour un regard équivoque jeté sur une de ses esclaves[2], livra au bourreau le Mehter, c'est-à-dire le second de ses hauts fonctionnaires. La guerre dans le Khokand n'est pas davantage le fait d'un prince qui a choisi pour devise le mot « justice. » Mais ce qui serait ailleurs très-grave, est bien excusable chez un Khan de Bokhara. Celui-ci se montre très-sévère à l'égard des grands de sa cour, qui presque tous méritent d'être traités ainsi, mais s'il les punit de mort pour la plus légère offense, il est beaucoup moins prodigue du sang des misérables. Ce contraste, apprécié par le peuple, a donné cours à un surnom qui honore le souverain. On l'appelle : « Destructeur des éléphants et protecteur des souris[3]. » Les peines que se donne l'Émir pour gêner dans ses états l'essor du luxe valent bien qu'on les remarque. Il s'oppose énergiquement à ce qui peut altérer la simplicité de ses sujets, la modestie de leur existence actuelle, et cela dans l'intérêt de leur bonheur. L'introduction des moindres superfluités, et plus généralement celle de toute marchandise d'un prix élevé, n'est autorisée sous aucun prétexte; des lois somptuaires existent pour réprimer la magnificence des habitations et des vêtements; lorsqu'elles sont violées, l'auteur du délit est puni sans acception de rang ou de personne. Shahrukh-Khau, le commandant en chef ou *serdari-kul* de l'Émir, issu d'une branche collatérale de la famille qui règne en Perse (Kadjar), après avoir quitté pour se réfugier à Bokhara, la ville d'Astrabad qu'il gouvernait au nom du Shah, avait été traité pendant plusieurs années

1. *El Hükm bil Adl*.
2. Tel était du moins le motif allégué dans le rapport officiel.
3. *Filkush* et *mushperver*.

avec tous les honneurs dus à sa naissance; mais voulant vivre comme dans son pays, il fit construire à grands frais une maison pareille à celles de Téhéran, c'est-à-dire élevée d'un étage. Entre autres accessoires inaccoutumés, on y mit des fenêtres vitrées, et il paraît qu'en bloc cette espèce de palais coûta 15 000 *tilla*[1], somme énorme aux yeux des Bokhariotes; il était de taille à éclipser l'*Arche* même du souverain. Celui-ci, bien informé de tout dès le début, laissa l'édifice s'achever; après quoi Sharukh-Khan, soudainement accusé de quelque atteinte à la religion, fut d'abord jeté dans un cachot, puis envoyé en exil. Sa maison, naturellement confisquée, devint la propriété de l'Émir à qui on offrit de l'acheter moyennant un prix excédant ce qu'elle avait coûté à construire. Mais non; il ordonna de la démolir, et comme les ruines lui semblaient garder encore quelque somptuosité extérieure, il les fit mettre au ras du sol, et ne se réserva que la charpente, vendue à un boulanger pour 200 *tilla*, ce qui impliquait une sorte d'épigramme dérisoire contre les gens épris du faste et de la dépense. L'Émir, conséquent avec lui-même, a introduit d'importantes réformes dans l'organisation de sa maison; autant que j'en ai pu juger, il doit avoir tout au plus la moitié de cette nombreuse livrée que M. de Khanikoff vit à la cour de Nazr-Ullah et dont le voyageur russe donne un tableau si minutieusement exact.

Mozaffar-ed-din-Khan, religieux observateur de son culte, a quatre femmes légitimes et une vingtaine d'odalisques, les premières nées à Bokhara, les autres choisies parmi ses esclaves et — d'après ce qui m'a été dit très-sérieusement, — ayant pour unique mission de veiller sur ses enfants qui sont au nombre de seize : savoir, dix filles (dix princesses, devrais-je dire) et six garçons ou *tore*. Les deux aînées ont pour époux les gouverneurs de Serepool et d'Aktche; seulement, comme ces villes sont tombées au pouvoir des Afghans, les gendres de l'Émir — véritables rois *sans portefeuilles*[2] — reçoivent l'hospitalité de leur beau-père. La haute surveillance du harem est

1. Le tilla vaut 13 fr. et quelques centimes.
2. Nous laissons subsister, malgré son inexactitude, cette locution familière, qui est en français dans le texte original. (*Note du Traducteur.*)



Une femme à Bokhara

dévolue à la mère du souverain, jadis une esclave persane (de Kademgihah, près de Meshed) et à sa grand'mère, Hakim Ayim; elles y maintiennent un ordre parfait qui lui a valu un grand renom de chasteté. L'accès en est interdit aux laïques sous peine de mort. Tout regard, toute pensée qu'ils porteraient vers le séjour sacré comptent également pour crime capital. On n'y admet que le Sheikh ou Mollah dont le souffle (*nefes*) est d'une sainteté notoire, et ce fut à ce titre que notre collègue Hadji Salih fut invité à s'y rendre pour administrer une dose de *khaki shifa*[1]. Le harem, d'ailleurs, est monté sur un pied fort économique en ce qui concerne la table, la toilette et autres nécessités quotidiennes. Les sultanes font elles-mêmes leurs habits, et de plus, ceux de l'Émir, qui paraît regarder à tout de très-près. On dit, par exemple, que les frais de cuisine pour le palais de S. A. ne montent pas, chaque jour, au delà de quinze à vingt *tenghe*[2], et je regarde ceci comme très-probable, aucun plat recherché ne figurant à l'ordinaire du prince qui se contente de pilau bouilli dans la graisse de mouton. Ces mots : « table royale » n'ont pas de sens dans un pays comme celui-ci, où le même mets suffit au chef de l'État, aux agents du pouvoir, au négociant, à l'ouvrier, voire au paysan le plus pauvre.

Quand on a traversé les déserts de l'Asie Centrale, Bokhara, nonobstant tout ce qui lui manque, produit encore, à beaucoup d'égards, l'effet d'une grande capitale. J'avais maintenant à chaque repas d'excellent pain, des viandes cuites à l'eau, du thé, des fruits, etc. Je m'étais procuré deux chemises, et le bien-être de la vie civilisée avait repris pour moi tant de charme que j'éprouvai un véritable regret, lorsque le signal du départ me fut donné par mes collègues, pressés de rentrer dans leurs demeures lointaines avant que l'hiver ne fût venu les surprendre. Je projetais de pousser avec eux jusques à Samarkand, où la rencontre de l'Émir m'apparaissait comme une nécessité redoutable; dans une pareille passe, leur compagnie pouvait m'être utile à bien des égards. Une fois là, je me réservais de

1. Poudre de santé venue de Médine, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.
2. Le *tenghe* vaut à peu près 75 centimes.

décider si je continuerais avec eux jusques à Khokand et Kashgar, ou si je reviendrais seul par Kerki, Karshi, Herat. Mes excellents amis, Hadji Bilal et Hadji Salih, sans vouloir m'influencer en aucune manière, s'occupaient seulement à me rendre plus favorables les chances d'un retour possible. Pour m'assister autant qu'il était en eux, ils m'avaient présenté à un kervanbashi d'Herat, jusqu'alors fixé à Bokhara, mais qui, à trois semaines de là, devait retourner définitivement dans son pays natal. Cet homme, appelé Mollah Zeman, était pour eux une connaissance de vieille date. Ils me recommandèrent à lui avec une sollicitude toute fraternelle, et il fut convenu, si je revenais de Samarkand, que nous nous rencontrerions, dans le délai ci-dessus fixé, à Kerki, de l'autre côté de l'Oxus. Cette démarche, premier avant-coureur d'une séparation finale, nous affecta péniblement les uns et les autres. Jusqu'alors, l'incertitude même de mes projets m'avait empêché de m'attrister; l'idée que je pourrais étendre mes voyages à Kashgar, Aksü et Khoten — pays que n'a parcourus encore aucun homme d'Europe, — cette idée offrait à mon imagination les perspectives les plus attrayantes et les plus poétiques.

En me rappelant cette visite à Mollah Zeman, je ne dois pas oublier de décrire l'endroit où je le trouvai. C'était un karavanseraï approprié au commerce des esclaves; le bâtiment, de forme carrée, comprenait une trentaine de cellules, plus ou moins. Trois marchands en gros, adonnés à ce trafic abominable, s'étaient rendus locataires de tout l'immeuble et en avaient fait un dépôt pour les malheureuses créatures dont ils étaient détenteurs, soit qu'elles leur appartinssent directement, soit qu'ils fussent chargés d'en négocier la vente en qualité de simples courtiers. On sait, en effet, que les *karaktchi*, hors d'état de garder longtemps leurs captifs, les vendent ordinairement à quelqu'un de leurs compatriotes pourvu de ressources plus abondantes. Ce dernier les amène à Bokhara et dans ces sortes de transactions c'est lui qui gagne le plus, car il traite directement avec le « producteur. » A peine arrivé dans la capitale, il écoule toute la marchandise pour laquelle il trouve acquéreurs, et laisse le reste aux mains du *dellal* (cour-

tier) qui se trouve ainsi plus spécialement chargé de la vente collective. A Bokhara et à Khiva, la créature humaine, de trois à soixante ans, est un article d'échange, à moins qu'une infirmité constitutionnelle, un vice rédhibitoire, ne la mette au ban du commerce. D'après les dogmes religieux, l'infidèle seul peut être réduit à la condition d'esclave; mais le Bokhariote qui, nous l'avons dit, n'a que les dehors de la dévotion, élude sans scrupules les préceptes sacrés; il s'empare indifféremment et des Persans, shiites déclarés infidèles depuis la première année du seizième siècle par le Mollah Schemseddin, et des sunnites eux-mêmes au besoin, lorsqu'il a pu les réduire, en les maltraitant de toute manière, à se déclarer shiites. Le Juif seul, reconnu « incapable, » c'est-à-dire indigne de l'esclavage, échappe de sa personne à leur rapacité, privilége qu'il doit à l'aversion dont il est l'objet, mais dont le bénéfice compense parfaitement l'origine aux yeux des enfants d'Israël. Les Indous, jadis, profitaient d'une exception analogue. Plus récemment, à mesure que les émigrants d'Herat se multipliaient à Bokhara, les Tekke ou Sarik établirent à leur égard une procédure nouvelle. Le malheureux sectateur de Vishnou est d'abord transformé en musulman, puis on le force à se déclarer shiite et, moyennant cette double conversion, déjà dépouillé de tout ce qu'il possède, il acquiert en outre ce « droit à la servitude » qui est censé le relever d'une sorte de déchéance.

L'esclave qu'on met en vente subit, quand il appartient au sexe fort, un examen public; on le garantit, en outre, exempt de tout vice caché qui le rendrait impropre au service, et le vendeur est tenu de ne dissimuler aucune des défectuosités physiques ou morales qui par leur nature échappent à une simple inspection.

Quant à l'esclave, il n'est jamais plus heureux que le jour où il sort des mains du marchand. Son nouveau maître, quel qu'il soit, ne lui infligera jamais des traitements aussi oppressifs, un asservissement aussi pénible que celui dont il a fait l'apprentissage dans l'espèce de « parc à bétail » où il vient de séjourner.

Les prix de ce marché particulier varient selon les circon-

stances politiques en vertu desquelles les Turkomans trouvent plus ou moins de facilités pour les *alaman* qu'ils entreprennent dans les districts voisins. C'est là, effectivement, ce qui augmente ou restreint la « production » de l'article à vendre. Exemple : lors de mon passage à Bokhara, le *maximum* offert pour un homme dans la maturité de la force et de l'âge, flottait entre quarante et cinquante *tilla*. Après une victoire où dix-huit mille soldats persans avaient été faits prisonniers le même jour, on a pu se procurer un esclave parfaitement valide pour trois à quatre *tilla*[1].

Après vingt-deux jours de résidence à Bokhara, je vis bien qu'il ne fallait plus songer à retarder nos amis, et nous résolûmes de partir immédiatement pour Samarkand. Comme les gens parmi lesquels nous vivions, fort prodigues de démonstrations amicales, se montraient d'ailleurs parcimonieux à l'extrême, nos finances étaient en mauvais état. Tout ce que la libéralité khivite nous avait permis d'amasser était maintenant à peu près épuisé ; ainsi que la plupart de nos compagnons, j'avais dû me défaire de mon âne, et je m'étais muni, pour continuer le voyage, d'une carriole à deux roues. Certains membres de la caravane, ceux qui se rendaient au Khokand ou à Khodjend, nous avaient déjà quittés et se dirigeaient isolément vers leurs destinations respectives. Le groupe encore réuni se composait, ou des natifs de l'Endighan, ou de Tartares chinois. Ceux-ci, du reste, pour gagner Samarkand, ne devaient pas suivre la même route. Hadji Salih et les gens d'Hadji Bilal, en compagnie desquels je restai, avaient pris le parti de s'y rendre directement; les autres, voyageant à pied, désiraient, passant par Gidjdovan, accomplir un pèlerinage au tombeau du saint Abdul-Khalik[2].

Plusieurs Bokhariotes, prévoyant mon retour, manifestaient l'intention de m'accompagner jusqu'à la Mecque. Il fallut vis-à-vis d'eux mettre en œuvre la diplomatie la plus subtile, car

1. Cinq cents à huit cents francs dans la première hypothèse, de quarante à cinquante dans la seconde.

2. Khodja-Abdul-Khalik (surnommé Gidjovani, mort en 1601), était contemporain du fameux Payende Zamini; sa réputation de science et de sainteté ascétique s'est maintenue intacte jusqu'à nos jours.

ils m'auraient certainement fort embarrassé, soit au seuil de la Kaaba, soit aux bords de la Tamise.

Je pris congé de tous mes amis et de toutes mes connaissances. Rahmet-Bi me donna des lettres de recommandation pour Samarkand, et je lui promis de me présenter à l'Émir. La charrette du Khokand que nous avions louée pour le voyage d'une ville à l'autre, nous attendait depuis quelques jours déjà dans le village de Baveddin où, selon l'usage du pays, nous devions faire un second pèlerinage, — notre visite d'adieu. Il est situé à deux lieues de Bokhara et renferme, je l'ai déjà dit, la sépulture du célèbre Baha-ed-din Nakishbend, fondateur de l'ordre qui porte son nom, et source première de toutes les extravagances religieuses par lesquelles l'Islamisme oriental se distingue de l'Islamisme occidental. Sans plus de détails, il doit suffire d'expliquer ici que Baha-ed-Din, le saint national du Turkestan, est vénéré comme un second Mohammed. Les Bokhariotes sont fermement convaincus que la simple invocation : — « Baha-ed-din, belagerdan[1] ! » préserve de toute espèce de malheurs. Les pèlerins affluent en cet endroit, et il en est qui viennent du fond de la Chine. C'est l'usage à Bokhara de faire chaque semaine une course de ce genre, et trois cents ânes de louage facilitent l'incessante circulation de la métropole au saint lieu. Ils stationnent devant la *dervaze* Mezar et on se les procure moyennant quelques *pul*[2]. Bien que la route, en plusieurs endroits, présente des couches de sable fort épaisses, ces animaux font, avec une incroyable rapidité, le trajet de la capitale au village ; mais, ce qu'on regarde comme très-surprenant, il faut les frapper à outrance pour obtenir d'eux qu'ils reviennent à leur point de départ. Les Bokhariotes expliquent ce phénomène par la dévotion qu'inspire le Saint, même aux créatures d'un ordre infime ; de là, chez celles-ci, leur empressement à courir vers sa sépulture, leur répugnance à s'en éloigner.

La tombe est dans un petit jardin, borné d'un côté par une mosquée. On traverse, pour en approcher, une cour remplie

1. O Baha-ed-din, toi qui détournes le mal !
2. Petite monnaie de cuivre équivalant à nos centimes.

de mendiants aveugles ou boiteux, dont les persévérantes importunités laissent bien loin celles de leurs confrères romains ou napolitains. En avant du tombeau se trouve la fameuse *Senghi murad* (Pierre du désir), usée et polie par les nombreux pèlerins qui sont venus y frotter leur front. Le monument est surmonté de plusieurs cornes de bélier, d'une bannière et d'un balai qui a longtemps servi à nettoyer le sanctuaire de la Mecque. On a plusieurs fois essayé de couronner le tout par un dôme; mais Baha-ed-din, comme beaucoup d'autres saints du Turkestan, a une préférence marquée pour le grand air, et jamais la toiture ainsi édifiée n'a duré plus de trois jours. Tel est, du moins, le récit des sheikhs, descendants du Saint, qui veillent tour à tour devant sa tombe. Ils racontent aussi aux pèlerins, avec un sang-froid parfait, que leur ancêtre avait pour le nombre sept une affection toute particulière. Venu au monde dans son septième mois, à sept ans il savait le Koran par cœur, et mourut dans sa soixante-dix-septième année. En conséquence, les dons ou contributions que l'on vient déposer sur sa sépulture doivent se dénombrer par le chiffre sept ou par ses multiples, — particularité remarquable qui tend évidemment à grossir le total de ces pieuses offrandes.

A un quart de lieue du tombeau de Baha-ed-din, et dans une lande ouverte à tout venant, on peut voir celui de Miri-Kulah, qui fut son devancier et son père spirituel. Mais le maître est bien loin de posséder le même crédit que le disciple et de recevoir les mêmes hommages.



XI

La route de Samarkand. — Le petit désert de Chöl-Melik. — Villages forains. — Kermineh. — La mosquée de Mir. — Cavaliers Tekke. — Opinions politiques du bas peuple. — Premier aspect de Samarkand. — Promenades en ville. — Souvenirs de Timour-Khan. — L'arche ou citadelle. — Le palais d'été, le sépulcre, la mosquée de Timour. — Les Medresse. — La vieille et la nouvelle ville. — Dehbid. — Je résiste à la tentation d'aller plus loin. — La rentrée de l'émir. — Le pilori royal. — L'audience périlleuse. — Le mensonge récompensé. — Le départ. — Regrets et remords. — Derniers adieux à Samarkand.

Hinc quarto die ad Maracanda perventum est.... Scythiæ confinis est regio, habitaturque pluribus ac frequentibus vicis, quia ubertas terræ non indigenas modo detinet, sed etiam advenas invitat.

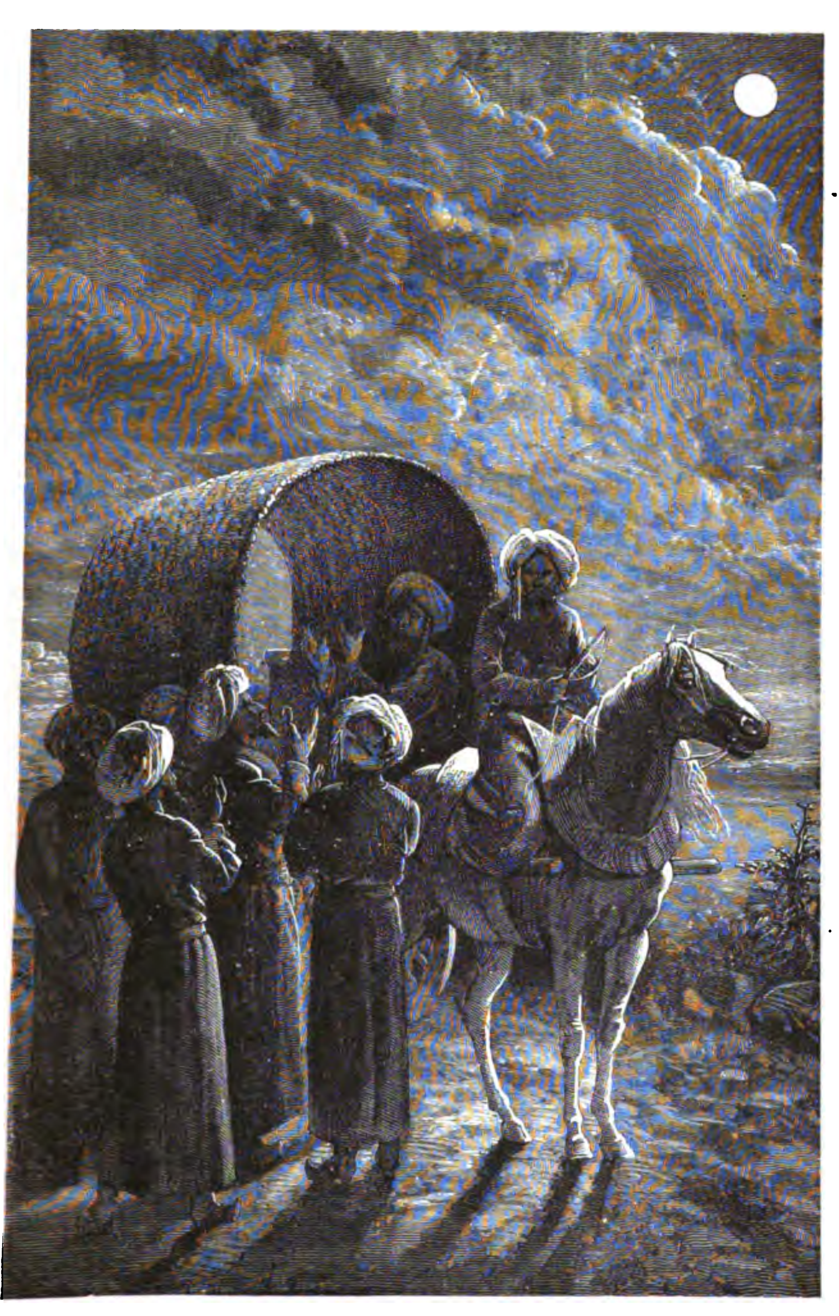
(Q. Curtii Rufi *libb.* VII *et* VIII.)

Le jour où nous quittâmes Bokhara pour Samarkand, la caravane, diminuant toujours, en était réduite à deux charrettes, dans l'une desquelles nous étions installés, Hadji Salih et moi, tandis qu'Hadji Bilal et ses gens occupaient l'autre. Abrité du soleil par une tenture de nattes, j'aurais bien voulu m'établir paisiblement sur mon tapis; mais les secousses violentes de notre véhicule, essentiellement primitif, rendaient ceci tout à fait impraticable. A chaque cahot, poussés malgré nous l'un contre l'autre, nos têtes s'entrechoquaient comme les sphères d'ivoire sur le tapis vert d'un billard. Pendant les premières heures, j'eus littéralement le mal de mer, pire en-

core que je ne l'avais ressenti sur nos chameaux, dont l'allure, je dirais volontiers le tangage, m'inspirait jadis de telles appréhensions. Le pauvre cheval attelé à notre large et lourde carriole, n'avait pas seulement à faire tourner dans le sable profond, ou dans la boue profonde, des roues très-imparfaitement circulaires; il lui fallait aussi porter le cocher et son sac de provisions. Le Turkoman se demande avec raison si les Bokhariotes pourront jamais, une fois dans l'autre monde, se faire pardonner les mauvais traitements qu'ils infligent au cheval, la plus noble bête de la création.

Comme il était déjà nuit au sortir de Baha-ed-din, le conducteur (natif du Khokand), à qui la route n'était pas très-familière, s'égara si bien, qu'au lieu de nous trouver à minuit dans la petite ville de Mezar, nous y arrivâmes seulement le matin. Elle est à cinq *tash* (ou farsakhs) de Bokhara, et on la regarde comme la première station sur la route de Samarkand. Nous ne fîmes qu'une halte fort abrégée, et atteignîmes vers midi Sheikh Karim, où nous rencontrâmes quelques-uns de nos anciens compagnons, ceux qui comptaient passer par Gidjovan. Ce fut l'occasion d'un léger répit que nous nous donnâmes pour passer tranquillement avec eux une bonne partie de la soirée.

J'avais entendu dire merveille des cultures agricoles entre Bokhara et Samarkand; jusqu'alors cependant, et après une journée de marche, rien ne m'était apparu qui répondît à ce qu'on m'avait fait rêver. Des deux côtés du chemin, tout simplement, on ne voyait, à de rares exceptions près, que des terres plus ou moins travaillées; mais, le jour suivant, m'attendait une véritable surprise. Nous avions traversé le petit désert de Chöl Melik (six lieues de long sur quatre de large), où se trouvent un karavanséraï et un réservoir; autant vaut dire que nous étions arrivés dans le district de Kermineh, petite ville qui constitue la station du troisième jour. Là, toutes les heures, parfois même toutes les demi-heures, nous rencontrions un petit *bazarli djay* (endroit forain), comprenant plusieurs auberges et magasins de provisions, où d'énormes samovars, sans cesse en ébullition, nous promettaient le *nec plus ultrà* du bien-être et les délices les plus enviées de l'exis-



L'auteur se sépare de ses compagnons.

tence tartare. Ces villages diffèrent absolument de ceux qu'on voit en Perse ou en Turquie; les cours de ferme y sont tout autrement peuplées de volailles, et les étables, de bestiaux. Bref, si les arbres étaient un peu plus nombreux, nous dirions qu'à partir des montagnes Pontos ce pays-ci est le seul qui rappelle nos contrées occidentales. Vers midi, nous fîmes halte dans un charmant jardin de Kermineh, à côté d'un réservoir recouvert d'épais ombrages. Mes amis semblaient me devenir plus chers, à mesure que se rapprochait davantage le moment de notre séparation, et je ne voyais pas comment je pourrais accomplir à moi seul le long voyage de Samarkand en Europe. Nous partîmes de Kermineh au soleil couché, par égard pour l'épuisement de notre cheval, à qui la fraîcheur de la nuit devait procurer quelque relâche; vers minuit, nous nous arrêtâmes deux heures encore, espérant arriver le lendemain à notre station avant le début de la chaleur. Le long de la route, je remarquai des bornes miliaires[1] taillées en carré, les unes intactes, les autres brisées, et qui datent de Timour; il ne faut pas s'en étonner, puisque Marco Polo, du temps d'Oktai, trouva des routes de poste régulièrement établies dans l'Asie centrale. On dit, au reste, que sur tout le parcours de Bokhara vers Kashgar, se rencontrent encore les vestiges d'une antique civilisation qui se pourrait suivre à la trace, nonobstant de fréquentes lacunes, jusque dans le centre de l'empire Chinois. L'émir actuel, qui voudrait lui aussi se distinguer, a fait élever çà et là quelques petites terrasses destinées à la prière, et qui tiennent lieu des mosquées absentes, en rappelant au voyageur les devoirs religieux qu'il ne saurait omettre sans péché. C'est ainsi que chaque siècle accomplit son œuvre avec des préoccupations différentes.

Nous passâmes la soirée au village Mir dont la mosquée nous servit de karavansérai. Elle s'élève au centre d'un joli parterre. Je m'étais endormi près d'une pièce d'eau, mais je fus brusquement tiré de mon sommeil par une bruyante querelle survenue entre des soldats turkomans. C'étaient des ca-

1. *Tash*, en turc, veut dire *pierre*, et le même mot s'emploie dans le sens de *mille*. De même, le mot persan *fersang* (dont les Persans modernes ont fait *fersahk*, est un composé de *fer* (haute) et *seng* (pierre).

valiers Tekke, auxiliaires de l'émir pendant la campagne qu'il avait dirigée contre le Khokand, et ils s'en retournaient à Merv, emportant le butin fait sur les Kirghiz. L'émir, très-désireux de les civiliser, avait offert le turban blanc à bon nombre de ces nomades, en leur témoignant qu'il serait charmé de les voir abdiquer leurs bonnets de fourrure. Tant qu'ils furent sous les yeux du souverain, ils obéirent à cette espèce de consigne, mais j'ai ouï dire qu'une fois partis, ils vendirent tous, sans exception, les turbans dont il les avait gratifiés.

De Mir nous allâmes à Kette Kurgan (Grande forteresse). C'est le chef-lieu d'une province, et on y trouve les cordonniers les plus renommés de tout le khanat. Cette place forte est protégée par une épaisse muraille et par un fossé profond. Pendant la nuit, personne n'y entre, personne n'en sort, et nous dûmes rester dans un karavansérai établi sur la route en dehors de la forteresse. Les chariots abondaient autour de nous, et de tous côtés les voies de communication présentaient l'aspect le plus animé, le plus bruyant : il faut attribuer ceci à la guerre qui absorbe tous les moyens de transport entre Bokhara et Khokand. De Kette-Kurgan, un chemin spécial conduit à Karshi en traversant le Désert, et on prétend qu'il abrége de quatre lieues le trajet habituel de ce point à Samarkand; mais les voyageurs qui le prennent sont obligés d'emporter avec eux leur provision d'eau, attendu que si l'on trouve quelques sources à l'usage du bétail, celles où l'homme peut se désaltérer sont excessivement rares. Les prohibitions de police n'étant pas maintenues ici avec la même rigueur qu'à Bokhara, j'ai entendu, entre paysans et conducteurs, maintes discussions politiques. Ces pauvres gens sont enchantés quand on leur raconte les hauts faits de leur émir. A les en croire, il serait déjà passé du Khokand en Chine, et, lorsque tout l'Orient lui sera soumis, il prendra, disent-ils, possession de l'Iran, de l'Afghanistan, de l'Inde et du Frenghistan jusques à Roum (pays qu'ils regardent comme adjacents l'un à l'autre) : bref, le monde entier, selon eux, doit se partager entre le sultan et l'émir.

Laissant derrière nous Karasu, localité de quelque importance, nous arrivâmes à Daul, la cinquième et dernière station

avant Samarkand. Le chemin longeait la cime de quelques hauteurs d'où nous pouvions apercevoir sur notre gauche une certaine étendue de forêts. Elles vont, à ce qu'on m'assure, jusqu'à mi-chemin de Bokhara, et servent de retraite à deux tribus Ozbeg, les Khitai et les Kiptchak, fréquemment en guerre avec l'émir. Dans ces forêts, qui leur appartiennent et dont leurs membres connaissent tous les sentiers, tous les secrets refuges, elles sont à peu près inattaquables.

Les renseignements que j'avais recueillis à Bokhara diminuaient sensiblement à mes yeux l'importance historique de Samarkand. Cependant lorsqu'on me montra du côté de l'orient la montagne Chobanata, au pied de laquelle était située, me disait-on, la Mecque si longtemps restée l'objet de ma curiosité, j'éprouvai un sentiment difficile à décrire. Après avoir attentivement contemplé le point qu'on me signalait ainsi, je gravis avec peine une colline élevée d'où m'apparut, au milieu d'une belle campagne, la capitale de Timour. Ses dômes, ses minarets de couleurs diverses, noyés dans les splendeurs du soleil matinal, et le caractère spécial, l'originalité du tableau qui se déroulait à ma vue produisirent sur moi, je l'avoue, une première impression tout à fait agréable.

Samarkand ayant en Europe un prestige extraordinaire, qu'elle doit à sa situation lointaine et au souvenir presque fabuleux de son histoire passée, je voudrais, à défaut de crayon, en donner ici une esquisse verbale. Pour cela je supposerai que le lecteur monte à côté de moi sur l'affreuse carriole où j'ai tant souffert; à l'orient, il verra la montagne dont j'ai déjà parlé. Elle a une cime arrondie en forme de dôme et couronnée par un petit édifice où repose Chobanata (le saint patron des pasteurs). Au-dessous est la cité. Sa circonférence égale celle de Téhéran, mais les maisons y sont beaucoup plus éparses; néanmoins les massifs de ruines et les édifices les plus en vue lui donnent un aspect tout autrement majestueux. Le regard s'arrête d'abord sur quatre monuments élevés en forme de demi-dôme, qui servent de façades — ou si l'on veut de propylées (*pishtak*) — aux medresse. De loin, ils semblent former un seul groupe; quelques-uns, par le fait, sont à l'arrière-plan. A mesure que nous avançons se montre d'abord un petit dôme

nettement découpé; puis un autre, au sud, plus considérable et plus imposant; le premier est le tombeau, le second est la mosquée de Timour. Absolument en face de nous, sur la limite sud-ouest de la ville, s'élève, au sommet d'une colline, l'Arche ou citadelle, qu'entourent d'autres bâtiments, tombes ou mosquées pour la plupart. Supposons maintenant toutes ces fabriques séparées les unes des autres par des jardins touffus, et nous aurons une faible idée de Samarkand; — bien faible, dis-je, et bien approximative, car je me rappelle le proverbe persan: « Quand donc ce qu'on entend vaudra-t-il ce qu'on voit[1]? » Ai-je besoin d'ajouter, hélas! que l'impression produite par l'extérieur de la cité s'affaiblissait à mesure que nous approchions, et disparut complétement lorsque nous y fûmes entrés? Le désappointement est grand et amer quand il s'agit d'une ville comme Samarkand, dont les approches sont si difficiles, et qui impose tant de sacrifices à celui qui veut la connaître. Au moment où nous franchissions la *dervaze* (ou porte) de Bokhara, voyant que nous allions avoir à traverser la presque totalité du cimetière pour arriver aux quartiers habités, je ne pus m'empêcher de me rappeler ce vers que j'avais appris en Perse:

Samarcande du globe est le foyer central[2],

et, malgré mon enthousiasme, je partis d'un bruyant éclat de rire. Nous allâmes descendre tout d'abord dans un karavanséraï voisin du bazar, où les Hadjis peuvent se prévaloir d'une hospitalité gratuite; mais, dès le soir même, nous fûmes invités à venir occuper une maison particulière, située au delà de ce karavanséraï et près du tombeau de Timour. On jugera de ma surprise et de ma joie lorsque j'appris qu'un heureux hasard nous donnait pour hôte un des officiers de l'émir, spécialement préposé à la garde du palais de Samarkand.

La rentrée du souverain, à l'issue de la campagne victorieuse qu'il venait de faire dans le Khokand, étant annoncée comme très-prochaine, nos compagnons voulurent bien attendre, par égard pour moi, que j'eusse été présenté à l'émir, et qu'il m'eût

1. « *Shuniden keï buved manendi diden.* »
2. *Samarkand seïkeli rui zemin est.*

été possible d'organiser mon voyage de retour avec quelques autres Hadjis de passage. Dans l'intervalle, j'employais mes journées à visiter tout ce que la ville peut offrir de curiosités anciennes ; et, à cet égard, nonobstant son aspect misérable, il n'est rien dans l'Asie centrale qui puisse lui être comparé.

En ma qualité de Hadji, je devais naturellement commencer par les saints personnages ; mais ce qui peut intéresser au point de vue historique se trouvant ici dans un rapport intime avec quelque pieuse légende, je tirais également plaisir et profit de tout ce que j'avais à étudier.

Les divers endroits où l'on vient en pèlerinage se comptent par centaines, dans la cité que j'explorais ainsi. Je ne signalerai que les plus remarquables.

I

LE HAZRETI SHAH ZINDE.

(Le palais d'été de Timour.)

Le véritable nom de Shah-Zinde est Kasim-ben-Abbas. Il passe pour avoir été un Koreïshite, et par conséquent jouit ici de la plus haute renommée, comme le premier entre ces Arabes qui introduisirent l'islamisme à Samarkand. Son sépulcre est en dehors de la ville, au nord-ouest, dans le voisinage du rempart et de l'édifice qui formait la résidence d'été du grand Timour. Ce dernier palais conserve encore aujourd'hui les traces évidentes de sa splendeur ancienne. Tous ses bâtiments sont situés sur un exhaussement du sol, et on y arrive par quarante degrés de marbre passablement larges. Une fois au sommet, vous êtes conduit vers un pavillon sis à l'extrémité d'un petit jardin. Là plusieurs étroits corridors mènent à une grande pièce d'où vous arrivez, par un couloir obscur, à la tombe du saint, pour le moins aussi ténébreuse. Outre la salle déjà mentionnée, il en est plusieurs autres dont les briques de couleur et le pavé de mosaïque brillent du même éclat que s'ils étaient sortis la veille des mains de l'ouvrier.

Chacun des appartements où nous entrions avait droit à un double *rikaat namaz* (salut avec génuflexion). Aussi mes jambes commençaient-elles à me faire mal lorsqu'on me conduisit dans un salon, pavé de marbre, où trois étendards, un vieux sabre et une cuirasse nous furent donnés à baiser comme reliques du célèbre émir. Pas plus que mes autres compagnons je ne leur refusai cet hommage, bien que j'eusse au fond de grands doutes sur l'authenticité des objets eux-mêmes. On me parla aussi de quelques autres reliques (sabre, cuirasse, Koran, etc.), mais sans qu'il me fût permis d'y jeter les yeux. En face de cet édifice, l'émir aujourd'hui régnant a fait ériger un petit medresse (collége) qui ressemble à l'écurie d'un palais.

II

MESDJIDI TIMOUR.

(*La Mosquée de Timour.*)

Cette mosquée est au midi de la ville : ses dimensions et ses décorations en briques peintes rappellent vivement la Mesdjidi Shah d'Ispahan, qui fut bâtie par ordre d'Abbas II. Cependant leurs dômes diffèrent; celui-ci affecte la forme d'un melon, tout à fait étrangère à l'architecture persane. Les inscriptions tirées du Koran sont en caractères Sulus, rehaussés d'or; ce sont les plus belles que j'aie vues, après celles des ruines de Sultanieh.

III

L'ARCHE.

(*Citadelle. — Salle d'audience de Timour.*)

On gravit pour monter à la citadelle une pente assez escarpée; l'ensemble des bâtiments comprend deux portions distinctes, dont l'une — qui forme en quelque sorte la carapace de l'autre, — se compose d'habitations particulières; la seconde est uniquement réservée à l'émir pour ses réceptions d'apparat.

On m'avait décrit le palais comme très-curieux ; ce n'est, au fait et au prendre, qu'un édifice vulgaire, datant d'un siècle à peine, et qui ne m'a rien offert de remarquable. On me montra d'abord les appartements de l'émir, et l'*Aynekhane*, chambre tapissée de fragments de miroir, qui passe pour une des merveilles du monde. Elle avait à mes yeux beaucoup moins d'intérêt que l'endroit désigné sous le nom de *Talari Timour* ou « salle d'audience de Timour. » C'est une longue cour étroite entourée d'une espèce de cloître ou de trottoir couvert. Sur la face opposée aux spectateurs se trouve la célèbre Köktash (pierre verte) dont Timour avait fait le marchepied de son trône : autour d'elle venaient se ranger, dans leur ordre hiérarchique, les vassaux accourus de toutes les parties du monde pour rendre hommage au redouté souverain. Dans l'espèce d'arène qui formait le rond-point central, trois hérauts étaient en selle pour porter immédiatement à l'autre bout de la salle les paroles du conquérant. La « pierre verte » ayant quatre pieds et demi de haut, quelque prisonnier de naissance illustre se prêtait toujours à faire office de tabouret ou de marche inférieure. S'il faut accepter une tradition bizarre, cette pierre colossale (dix pieds de long, quatre de large, hauteur indiquée ci-dessus) aurait été transportée de Brousse à l'endroit où nous la voyons. Fixée dans le mur, à la droite de la Köktash, ressort une plaque de fer ovale et bombée qui ressemble à la moitié d'une noix de coco ; une inscription arabe y est gravée en caractères Kufites. On prétend qu'elle a été enlevée au trésor du sultan Bayazid Yildérin et qu'elle a servi d'amulette à l'un des Khalifs. Je vis aussi sur la muraille, derrière la pierre, deux firmans écrits en lettres Divani, l'un du sultan Mahmoud, l'autre du sultan Abdul Medjid. Ils ont été envoyés de Constantinople à l'émir Saïd et à l'émir Nazr-Ullah ; on lit sur l'une et sur l'autre le *Rukhsati-Namaz* (permission officielle de prier[1]), et l'investiture des fonctions de *reïs* (gardien de la religion), que les émirs d'autrefois revendiquaient à titre de privilége honorifique. Maintenant, ils se contentent, en mon-

1. C'est-à-dire de prononcer la prière du vendredi, ce qu'aucun sunnite n'oserait et ne peut faire avant qu'elle n'ait été articulée par le Khalif ou son successeur.

tant sur le trône, de venir rendre hommage à la Köktash. La pierre sainte n'a plus d'autre emploi officiel; mais les pieux Hadjis en font le but de leurs pélerinages, et ne s'estiment en règle avec eux-mêmes que lorsqu'ils ont prononcé trois *fatiha* et frotté dévotement leur tête sur ce piédestal d'où chaque mot sorti des lèvres de leur glorieux monarque retentissait, comme un ordre suprême, aux derniers confins de l'Asie. Les habitants de Samarkand parlent de Timour dans les mêmes termes que si la nouvelle de sa mort était tout fraîchement arrivée d'Otrar; et on m'a souvent demandé, en ma qualité d'Osmanli, quelles avaient pu être mes impressions au moment où m'était apparue la tombe d'un monarque qui avait infligé à « notre » sultan une si terrible défaite.

IV

TURBETI TIMOUR.

(*Le Sépulcre de Timour.*)

Ce monument, placé au sud-ouest, consiste en une élégante chapelle, couronnée d'un dôme splendide et entourée d'un mur; dans ce mur extérieur s'ouvre une haute porte en arceaux, des deux côtés de laquelle se dressent deux petits dômes reproduisant en miniature celui dont nous venons de parler. L'espace compris entre la muraille et la chapelle est planté d'arbres, et ferait office de jardin si on l'entretenait avec un peu plus de soins. L'entrée de la chapelle est à l'ouest, et sa façade regarde le sud (*kible*) ainsi que le veut la loi. En entrant, on se trouve dans un espèce de vestibule qui aboutit directement au sanctuaire lui-même. Celui-ci est octogone, et dix petits pas en mesurent le diamètre. Au milieu, sous le dôme, c'est-à-dire à la place d'honneur, existent deux tombes placées côte à côte, la tête dans la direction de La Mecque. L'une est surmontée d'une très-belle pierre vert foncé, large de deux empans et demi, longue de dix, épaisse de six doigts. Elle est posée à plat, en deux morceaux [1], sur le tombeau de Timour.

1. On assigne diverses raisons à cette circonstance particulière. Les uns disent

La seconde, décorée d'une pierre noire à peu près aussi longue mais un peu plus large, abrite les cendres de Mir Seid Berke, le maître spirituel de Timour, auprès duquel, par un sentiment de reconnaissance, le célèbre Émir voulut être enseveli. Tout autour sont d'autres pierres funéraires, petites ou grandes, marquant la place où reposent les femmes, les petits-fils et les arrière-neveux du grand homme; mais, si je ne me trompe, elles ont été apportées ici des différents points de la ville, à une date subséquente. Les inscriptions qu'on y lit sont en langue persane ou arabe. On n'y remarque aucune énumération de titres et celle de l'Émir lui-même est très-simplement rédigée. Le nom de famille (Köreghen) n'est omis dans aucune d'elles.

L'intérieur de la chapelle, où des arabesques d'albâtre, dorées par endroits, s'enlèvent heureusement sur un beau fond d'azur, atteste le goût d'un véritable artiste et produit sur l'œil un effet merveilleux. Il nous rappelle l'intérieur du sépulcre de Meesume Fatma, que nous avons vu en Perse dans la ville de Kom[1]; mais tandis que ce dernier est surchargé d'ornements, la sobriété du second, sa simplicité grandiose lui donnent une supériorité marquée. A l'extrémité des tombes sont dressées deux *rahle*[2] où les Mollahs se relayent pour lire le Koran, jour et nuit, aux frais du Vakf (fondation pieuse) qui alimente les dépenses du Turbe. Ces Mollahs, aussi bien que les *mutevali* (intendants), sont choisis parmi les Tartares Nogai, conformément aux dernières volontés de l'Émir qui prescrivit de confier le soin de ses restes à des hommes de cette race, fidèle entre toutes. Je rendis visite à l'inspecteur, chez lequel je fus forcé de passer la journée entière. A titre de faveur spéciale, il me permit de voir la vraie sépulture, honneur que les indigènes eux-mêmes obtiennent très-rare-

que Nadir-Shah, victorieux, se fit adresser cette pierre et qu'en route elle se brisa. D'autres affirment que, dès l'origine, elle se composait de deux fragments et provient d'une princesse chinoise (Mongole).

1. Une sœur de l'Iman Riza qui après l'avoir longtemps implorée, obtint enfin du khalif Meemun la permission de visiter son frère, alors exilé à Tus (Meshed). Elle mourut à Kom, chemin faisant, et sa sépulture est un des lieux de pèlerinage que les Persans vénèrent le plus.

2. Tables ou pupitres à deux compartiments, sur lesquelles, en Orient, se posent les livres saints.

ment, si je dois l'en croire. Nous descendîmes par un long escalier de petites dimensions qui s'ouvre derrière l'entrée. Il conduit directement à une crypte reproduisant les proportions de la chapelle supérieure et décorée d'arabesques à peu près identiques. Les tombes y sont rangées dans le même ordre que celles d'en haut, mais on n'en compte peut-être pas autant. Celle de Timour renferme, à ce qu'on assure, des valeurs considérables ; le fait, néanmoins, est invraisemblable, car il constituerait une infraction à la loi. Une *rahle* pareille à celles que nous avions déjà vues, supporte un Koran in-folio, transcrit sur une peau de gazelle. Il m'a été dit maintes fois, — et ces propos venaient de bonne source, — que cet exemplaire est celui qu'écrivit Osman, le secrétaire de Mohammed et le second des Khalifs. Timour l'aurait enlevé au trésor du sultan Bajazet et rapporté de Brousse dans sa capitale. On y tient caché ce précieux dépôt, attendu que le souverain de Bokhara, possesseur public d'un objet aussi rare, se verrait en butte au mauvais vouloir des autres potentats musulmans. En face du Turbe, de manière à frapper les yeux de tous, se lit une inscription écrite en lettres blanches sur fond bleu :

عمل الفقير عبد الله بن محمود الاصفهاني

« Ceci est l'œuvre du pauvre Abdullah, le fils de Mohammed, natif d'Ispahan. » Il m'a été impossible de lui assigner une date certaine.

A cent pas, environ, de l'édifice que je viens de décrire, s'élève un autre dôme, bâti simplement, mais vénérable par son antiquité, sous lequel repose une des épouses favorites de Timour, regardée, elle aussi, comme une sainte. Sur un des côtés du dôme pend une espèce d'écheveau qui passe pour contenir du *muy seadet* (poil de la barbe du Prophète), et qui depuis bien des années préserve d'une chute complète, — à ce qu'on assure du moins, — ce bâtiment crevassé de toutes parts.

V

LES MEDRESSE
(Colléges).

Quelques-uns sont encore peuplés ; les autres, déserts, n'offriront bientôt plus qu'un monceau de ruines. Parmi ceux qu'on entretient avec le plus de soin, il faut compter le medresse Shirudar et le medresse Tillakari, tous deux bâtis, à la vérité, bien après l'époque de Timour. Le dernier emprunte son nom aux dorures dont il est profusément orné, car *tillakari* veut dire « ouvragé d'or ; » il date de l'an 1028 (1618), et fut érigé par un riche kalmouk, nommé Yelenktosh, qui venait de se convertir à l'Islamisme ; par le fait, cette portion du monument appelée *khanka* est décorée avec tant de richesse que l'intérieur de la mosquée d'Imam-Riza peut seul lui être préféré. En face de ces deux colléges se voit le medresse Mirza-Ulug, construit en 838 (1434) par Timour, petit-fils de son glorieux homonyme, qui avait un goût passionné pour l'astrologie ; mais dès l'année 1113 (1701), il était dans un tel état de délabrement que, selon l'expression de son historien, « les hiboux avaient pris dans ses cellules la place des étudiants, et qu'au lieu de rideaux de soie, leurs portes étaient tendues de toiles d'araignées. » C'est dans ce bâtiment qu'on avait placé un observatoire célèbre dans le monde entier, lequel fut commencé en 832 (1440), sous la direction de trois savants, — Gayas-ed-dir Djemshid, Muayin Kashani, et l'Israélite Silah-ed-din Bagdadi, — mais ne s'acheva que sous Ali Kushtchi. Ce fut le second et le dernier établissement de ce genre qu'on ait élevé dans l'Asie centrale. Le premier avait été construit à Maraga, sous Helagu, par Nedjm-ed-din, dont l'érudition était renommée. On m'a montré le site qu'il occupait jadis ; c'est à peine toutefois si j'ai pu discerner quelques traces de ses murailles.

Ces trois medresse encadrent la principale place, ou le *righistan* de Samarkand, plus petit, il est vrai, que celui de Bokhara, mais garni d'échoppes comme ce dernier, et fré-

quenté par des foules tumultueuses. A quelque distance de là, et dans le voisinage de la *dervaze* Bokhara, se trouvent les ruines considérables du medresse Hanym qu'une princesse chinoise, femme de Timour, fit élever à ses frais, et qui réellement devait être magnifique. On assure qu'il a réuni jusqu'à mille étudiants dont chacun recevait du *vakf*, pour subvenir à ses besoins, la somme annuelle de cent *tilla* (1300 fr.). Nous pouvons regarder ce chiffre comme une exagération orientale, sans pour cela nous refuser à l'évidence en niant la splendeur passée qu'attestent encore, restées debout, les trois murailles et la façade (ou *pishtak*) de ce collége monumental. Le *pishtak* surtout, dont les tours et le portail pourraient servir de modèles, a pour pavé une mosaïque de terre cuite dont la composition et le coloris me parurent d'une incomparable beauté; elle est tellement bien cimentée qu'il me fallut prendre des peines incroyables pour en détacher le calice d'une fleur, et encore ne pus-je en extraire intacte que la portion centrale avec trois feuilles repliées l'une sur l'autre. Bien que l'œuvre de destruction soit poursuivie avec ardeur, nous pouvons apercevoir dans l'intérieur des bâtiments, — où sont maintenant logées les carrioles de louage qui mènent à Khokand et à Karshi, — la mosquée avec sa *rahle* gigantesque, douée, dit-on, de propriétés merveilleuses; et la population de Samarkand en a certainement pour deux ou trois siècles avant d'avoir fait disparaître complétement ce colosse de brique et de marbre, sur lequel s'acharnent misérablement la pioche et le pic des vandales.

Outre les bâtiments que je viens d'énumérer, on rencontre çà et là d'autres tours et d'autres dômes, débris obscurs d'époques lointaines. Après toutes les investigations dont je pus m'aviser, et malgré des efforts assidus, je n'ai pu découvrir la moindre trace de cette bibliothèque gréco-arménienne que Timour victorieux aurait rapportée à Samarkand, s'il fallait en croire une tradition universellement accréditée. Cette fable, — je n'hésite pas à la déclarer telle, — eut pour origine le patriotisme excessif d'un prêtre arménien, nommé Hadjator, qui, venu de Kaboul à Samarkand, prétendit avoir découvert dans cette dernière ville d'énormes *in-folio* garnis de lourdes

chaînes (comme ceux de Faust), et cela au fond de ces tours où, de peur des *djins*, pas un musulman n'oserait s'aventurer. Un savant français recueillit plus tard cette chronique suspecte, et la mit en œuvre dans son *Histoire des Arméniens*. Or, comme nous sommes en Europe tout aussi disposés que les orientaux à nous complaire dans les récits où règne un certain mystère, quelques archéologues ne firent pas difficulté de croire que le conquérant asiatique avait pu expédier à sa capitale, éloignée d'une centaine de stations, deux à trois mille mules, chargées de manuscrits gréco-arméniens, afin que ses Tartares fussent à même de se familiariser, eux aussi, avec les langues et les annales étrangères.

Je ne saurais admettre, quant à moi, l'existence de cette bibliothèque mythologique ; et je me trouve en contradiction non moins formelle avec ceux qui attribuent une origine chinoise aux monuments de Samarkand. Les frontières politiques de la Chine commencent, il est vrai, à dix journées de cette ville, mais il faut six fois ce temps-là pour atteindre la Chine proprement dite, et pour peu qu'on ait une faible idée de l'extrême rigueur avec laquelle le Céleste-Empire maintient la ligne de démarcation qui l'isole des autres pays, pour peu qu'on réfléchisse ensuite aux instincts *séparatistes* des véritables mahométans, on verra bien que les deux peuples, quoique limitrophes, ne peuvent rien avoir de commun. L'inscription placée sur la façade du sépulcre de Timour, — auquel ressemblent plus ou moins, comme style et décorations d'architecture, toutes les autres constructions de Samarkand, — montre clairement qu'elles ont été bâties par des Persans ; ce fait est d'ailleurs confirmé quand on les compare aux monuments publics de Herat, de Meshed et d'Ispahan.

C'est assez parler de l'antique Samarkand et de ses souvenirs historiques. La ville nouvelle, dont les murailles sont à une grande lieue en dedans des anciens remparts[1], compte six

1. Il est possible que ces remparts délabrés aient marqué simplement la limite d'un faubourg. En effet, R.-G. de Clavijo, qui fit partie en 1443 d'une ambassade envoyée à Timour, nous apprend (traduction C.-R. Markham, p. 162) que « la citadelle est à une extrémité de la ville, » ce qu est encore vrai de nos jours. L'espace compris entre les murs ruinés et l'enceinte actuelle peuvent donc avoir été habités sans qu'ils fissent partie de la ville proprement dite.

portes et quelques bazars qu'on peut regarder comme ayant survécu au reste de la vieille cité. Dans ces bazars se vendent, — à très-bas prix, malgré leur réputation, — des objets fabriqués en cuir, et des selles de bois dont le vernis ferait honneur à nos ouvriers européens. Pendant ma résidence dans la capitale de Timour, les rues et les endroits publics regorgeaient de monde, le retour des troupes pouvant être regardé comme la principale cause de cette affluence extraordinaire. Quant à la population normale, je ne pense pas qu'elle excède quinze à vingt mille âmes, dont les deux tiers sont Ozbeg, et le reste se compose de Madjik. L'émir, qui habite en général Bokhara, passe régulièrement à Samarkand deux ou trois mois de l'été; cette ville, dont le site est plus haut que celui de la capitale, offre quelques avantages climatériques. La chaleur, insupportable à Bokhara, s'atténue singulièrement ici, mais l'eau, qui m'avait été recommandée comme une véritable *abi-hayat* (ambroisie), m'a paru aussi mauvaise que possible.

Dehbid (les dix Saules) mérite par ses agréments une mention particulière. C'est en même temps un but de pèlerinage et de récréation, à une lieue de Samarkand, sur l'autre bord de la Zerefshan, peuplé par les descendants de Mahkdum Aázam, mort en 949 (1542), et dont les restes y sont conservés. Les habitants possèdent un très-beau *khanka* (monastère), et y reçoivent les pèlerins avec l'hospitalité la plus cordiale. Dehbid est situé plus haut que Samarkand, et cependant, à ma grande surprise, j'y ai mangé des mûres au milieu du mois d'août. A midi même, je trouvais un abri contre la chaleur dans la grande avenue plantée en 1632, par ordre de Nezr Divąbeghi, et dédiée au saint que je viens de nommer. Sur la route de Dehbid on me montra l'emplacement du fameux Baghi-Chinaran (jardin des Peupliers). L'emplacement du palais est encore marqué par quelques pans de murailles écroulées; quant aux arbres, il n'en reste plus un seul.

Sans aller aussi loin que l'habitant de l'Asie centrale, et sans dire comme lui de ces immenses ruines, que « Samarkand ressemble au Paradis[1], » il faut cependant être juste et conve-

2. *Samarkand firdousi manend.*

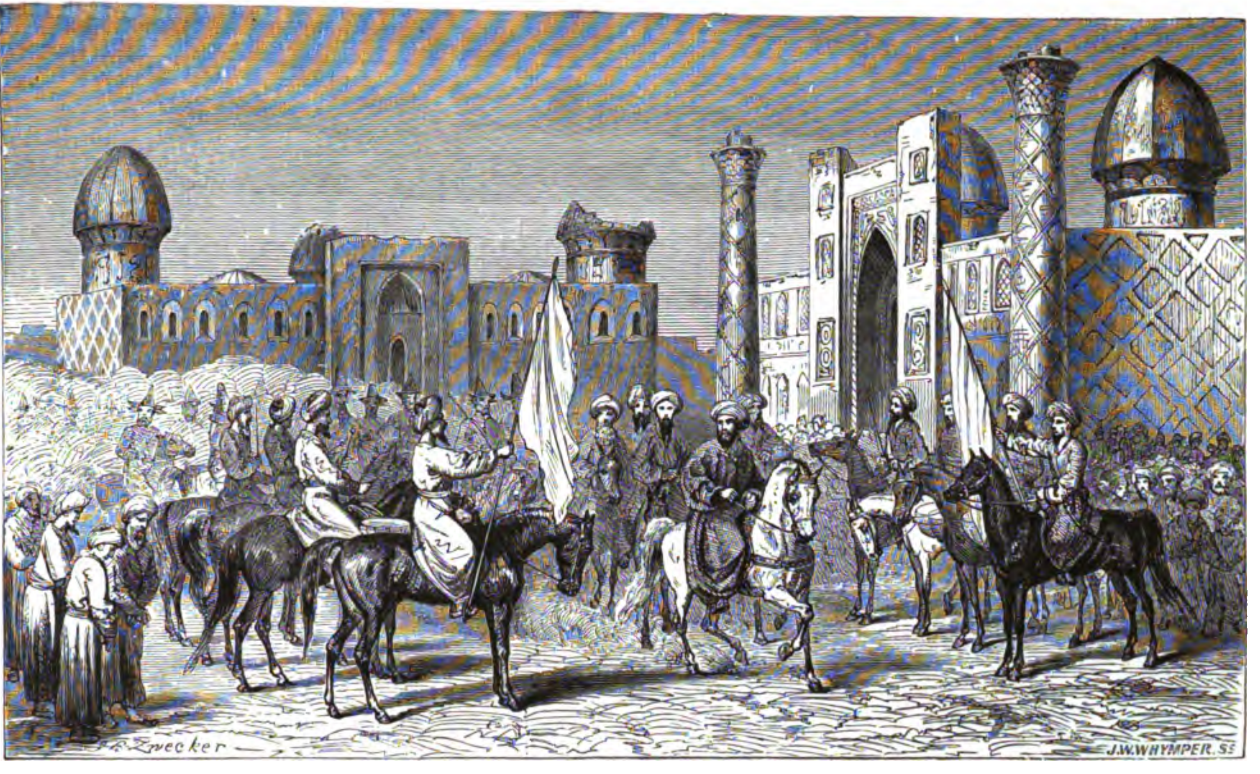
nir que cette ancienne capitale éclipse, par sa situation et les richesses végétales dont elle est entourée, toutes les autres villes du Turkestan. Khokand et Namengan sont classées encore plus haut dans l'opinion des indigènes; mais un étranger qui n'a pas eu l'occasion d'en juger par lui-même est excusable de ne pas leur décerner une palme dont elles sont peut-être dignes.

Après huit jours passés à Samarkand, j'arrêtai mes résolutions finales, qui étaient de m'en retourner par la route dont il a déjà été question. Hadji Bilal n'aurait pas mieux demandé que de m'emmener avec lui jusqu'à Aksü, d'où il se proposait de m'expédier, soit à la Mecque par le Yerkend, le Thibet et le kachmyr, soit — si les circonstances s'y prêtaient — à Bidjing (Pékin) en passant par Komul; mais Hadji Salih désapprouvait ce plan de campagne qui me donnait à fournir une carrière démesurément longue par rapport aux faibles ressources dont je disposais : « Vous pourriez, j'en conviens, me disait-il, gagner Aksü, peut-être même Komul, car jusqu'alors vous seriez au milieu de Musulmans et de frères tous disposés à révérer en vous un Derviche venu de Roum; mais à partir de là, vous ne rencontrerez plus que de noirs païens, et ceux-ci, — en admettant qu'ils vous laissent passer sans obstacles, — ne vous prêteront aucune assistance. Sur la route du Thibet vous rencontrerez peut-être des compagnons de voyage venant de Kashgar et du Yerkend, mais je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de vous conduire présentement à Khokand, où règne la plus grande confusion par suite de la guerre qui vient de finir. Cependant, il faut voir Khokand. Revenez donc aussitôt que le calme sera rétabli : mais pour le moment, il vaut mieux regagner Téhéran par la voie d'Herat avec les amis auxquels nous pouvons vous confier. » Bien que ces raisonnements de mon excellent ami me parussent marqués au coin de la plus saine logique, il se livrait en moi un combat intérieur dont le terme se fit attendre longtemps. Un voyage qui me conduirait par terre jusqu'à Pékin, à travers les anciennes demeures des Tartares, Kirghiz, Kalmouk, Mongols et Chinois, — un trajet que Marco Polo lui-même n'aurait pas osé risquer, — il y avait

là de quoi parler fortement à mon imagination. Mais la raison me faisait entendre des conseils plus modérés : — Pour le moment, disait-elle, c'est bien assez! Et, passant en revue ce que j'avais fait, les pays que j'avais traversés, les distances que j'avais parcourues sur des chemins non encore frayés : — « Ne serait-il pas à regretter, pensais-je, que j'eusse acquis en pure perte, si peu qu'elle vaille, l'expérience qui résulte pour moi d'une entreprise aussi hasardeuse? Je n'ai que trente et un ans; les désastres auxquels le sort m'a soustrait peuvent m'atteindre encore d'un jour à l'autre; mieux vaut, décidément, retourner sur mes pas. » Hadji Bilal me reprochait en riant ma couardise, et je ne sais pas au juste si le lecteur d'Europe ne m'accusera pas de faiblesse. Mais une vie passablement semée d'incidents m'a fait reconnaître la sagesse du proverbe turc : « L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que le poulet de demain. » C'est lui que j'invoque en ma faveur.

J'étais en pleins apprêts de départ, lorsque l'Émir fit son entrée triomphale, annoncée trois jours d'avance et qui attira sur le *righistan* une foule immense de curieux. La cérémonie toutefois n'eut rien de très-magnifique. En tête du cortége marchaient environ deux cents *serbaz* qui, ayant passé leur accoutrement de cuir sur un costume Bokhariote, méritaient plus ou moins la qualification de troupes régulières. Loin derrière eux venaient les différents corps, rangés en bon ordre, avec des étendards et des cymbales. L'Émir Mozaffar-ed-din et son escorte de hauts fonctionnaires, coiffés de turbans blancs et portant des robes de soie où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'étaient donné rendez-vous, me représentaient mieux un chœur de femmes dans l'opéra de *Nabuchodonosor*, qu'un véritable escadron de guerriers Tartares. J'en dirai autant du personnel de la cour, chambellans, etc., parmi lesquels les uns portaient des bâtons blancs, et certains autres de longues hallebardes. Rien dans le cortége ne rappelait le Turkestan, si ce n'est, parmi les gens de la suite, un bon nombre de Kiptchak arrêtant le regard, aussi bien par l'originalité de leur physionomie mongole que par leur armure bizarre, composée d'arcs, de flèches et de boucliers.

L'Émir avait publiquement annoncé que le jour de sa ren-



Entrée de l'émir à Samarkand.

trée serait une fête nationale. On avait donc mis en réquisition et apporté sur le *righistan* de monstrueux chaudrons comme ceux dont on se sert ici pour préparer le *pilow* royal et dont chaque chaudronnée est composée comme il suit : — Un sac de riz, trois moutons mis en morceaux, une grande casserole de suif (de quoi faire chez nous cinq livres de chandelles), un petit sac de carottes; — le tout placé sur un feu modéré de manière à bouillir ou pour mieux dire à fermenter pêle-mêle. Avec cela du thé à discrétion. De sorte que la mangeaille et la boisson allaient du même pas et ne s'arrêtaient guère.

Une *arz* (ou audience publique) devait avoir lieu le lendemain. Je voulus profiter de l'occasion pour me présenter à l'Émir sous la conduite et le patronage de mes amis; mais à mon grand étonnement, nous fûmes arrêtés, sur le seuil même du palais, par un *mehrem* chargé de nous prévenir que Sa Majesté désirait me voir séparément. Ceci ne laissa pas de me porter un coup, et de faire naître chez tous un fâcheux pressentiment. Je suivis pourtant le *mehrem* et, après une heure d'attente, on me fit entrer dans un appartement que j'avais déjà eu occasion de visiter quelques jours plus tôt. J'y trouvai l'Émir, assis sur un matelas ou ottomane de drap rouge, parmi un grand nombre de manuscrits et de livres. Sans perdre un instant mon sang-froid, je lui débitai une courte *sura* que j'accompagnai de la prière en usage pour la prospérité du souverain ; puis, — après l'*amen* auquel il se joignit lui-même, — je m'assis à côté du royal personnage sans y être autorisé par le moindre geste ou la moindre parole. Cette démarche hardie, mais tout à fait compatible avec le caractère dont je me disais revêtu, ne parut pas lui déplaire autrement. Quant à moi, dès longtemps accoutumé à ne plus rougir, je soutins avec assurance le regard fixe qu'il attachait sur mon visage, probablement pour me faire perdre contenance : — « Hadji, me dit-il, tu es venu de Roum, à ce qu'on prétend, pour visiter les tombeaux de Baha-ed-din et de nos autres saints?

— Oui, Takhsir (sire) [1]; mais c'est aussi pour me ranimer

1. *Takhsir* signifie plus exactement « Monsieur »; on emploie cette expression aussi bien vis-à-vis des particuliers qu'en s'adressant à un prince.

par la contemplation de ta beauté sacrée (*djemali mubarek*), lui répondis-je selon les formes habituelles de ces sortes d'entretien.

— Voilà qui est singulier, reprit-il; et, véritablement, pour venir d'un pays si éloigné, tu n'avais aucun autre motif?

— Aucun, Takhsir, et cela n'a rien de surprenant. J'ai toujours désiré avec ardeur de voir Bokhara la noble et cette Samarkand enchantée « dont on devrait fouler le sol sacré plutôt avec la tête qu'avec les pieds, » ainsi que l'a remarqué le sheikh Djilal. D'ailleurs je n'ai point ici-bas d'autre affaire, et voici déjà longtemps que j'erre de toutes parts en véritable *djihangeshte* (pèlerin du monde.)

— Que dis-tu là?... Boiteux comme tu l'es, et *djihangeshte* ... Voilà, je le répète, de quoi surprendre.

— Que je sois ta victime [1], sire, mais ton glorieux ancêtre (la paix soit avec lui!), atteint de la même infirmité, n'en a pas moins été *djihanghir* (Conquérant du monde [2]). »

Cette réponse plut à l'Émir qui m'adressa aussitôt une foule de questions, relatives à mon voyage et à l'impression produite sur moi par l'aspect de Bokhara et de Samarkand. Mes observations — que j'émaillais sans cesse de maximes persanes et de versets du Koran — le prédisposaient en ma faveur, car il se pique d'être un Mollah (un érudit) et possède assez bien la langue arabe. Il donna ordre qu'on me fît présent d'un *serpay* [3] (vêtement) et de trente *tenghe* (vingt-deux à vingt-trois francs) puis, levant mon audience, m'enjoignit de revenir le voir à Bokhara.

Dès que le présent royal m'eut été remis, je courus en toute hâte rejoindre mes compagnons qui se montrèrent enchantés de ma bonne fortune. On m'apprit (et rien n'est plus probable) que le rapport de Rahmet-Bi, formulé sur mon compte d'une manière assez ambigüe, avait éveillé les soupçons du

1. Expression équivalente à notre : « Pardonnez-moi! »

2. Timour — que les émirs actuels de Bokhara revendiquent indirectement pour ancêtre — était boiteux, comme chacun sait; de là le surnom que ses ennemis lui donnaient : *Timur-lenk* (Tamerlan), ou Timour-le-boiteux.

3. Ce mot est la forme abrégée de *Ser ta pay* (de la tête aux pieds). Il signifie un « habit complet, » savoir : le turban, le surtout, la ceinture et les bottes.

prince. Je ne m'étais tiré d'affaire que par mon aplomb ; — je dirais volontiers mon effronterie — et la souplesse de ma langue : — *Quot linguas cales, tot homines vales*, dit le proverbe latin, et jamais je n'en avais mieux apprécié la portée.

Après cette entrevue, mes amis me conseillèrent de quitter Samarkand en toute hâte, de ne m'arrêter nulle part, pas même à Karshi, et de gagner aussi vite que possible l'autre bord de l'Oxus, où parmi les Turkomans Ersari, renommés pour leurs qualités hospitalières, je pourrais attendre l'arrivée de la caravane à destination d'Herat.

L'heure de la séparation était venue. Je n'ai guère de mots pour rendre les impressions déchirantes de ce moment; nos adieux furent également tristes de part et d'autre. Pendant six mois entiers nous avions partagé les mêmes périls, les mêmes privations, les mêmes angoisses, vivant de la même existence et plus étroitement liés par cette communauté de craintes et de fatigues que nous ne l'eussions été au sein du bonheur et des fêtes. Aussi toutes différences d'âge, de race et de position avaient elles cessé d'exister pour nous, et nous nous regardions de très-bonne foi, les uns et les autres, comme faisant partie d'une seule famille. Puis, se quitter ainsi sans aucune chance de jamais se retrouver, n'est-ce pas la mort ou peu s'en faut? Ajoutez, en ce qui me concernait particulièrement, les souffrances d'un vrai remords. J'étais tourmenté de cette pensée qu'il ne m'était pas permis de livrer le secret de mon déguisement à ces hommes si dévoués, si fidèles, les meilleurs amis que j'eusse au monde, et que j'en étais réduit à tromper les gens à qui je devais la vie. Je cherchais un moyen d'échapper à cette triste nécessité; j'aurais voulu pouvoir éprouver leur discrétion, mais le fanatisme religieux, dont l'Europe civilisée n'est pas tout à fait exempte, exerce sur les Orientaux, et plus spécialement sur les sectateurs de l'Islam, une influence des plus redoutables.

Ma confession, — d'un crime capital aux yeux de la loi Mahométane[1], — n'aurait peut-être pas immédiatement rompu tous

1. Un *murtan* (renégat) est condamné par elle à être lapidé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

nos liens d'amitié; mais que d'amertume, que de regrets une déception pareille n'aurait-elle pas légués à mon brave Hadji Salih, si croyant, si sincère dans ses opinions religieuses! Non, décidément, il fallait lui épargner un chagrin aussi vif et m'épargner à moi-même tout reproche d'ingratitude. A quoi bon détruire une illusion qui lui était chère?... Je ne m'en sentis vraiment pas le courage.

Après avoir expressément et chaleureusement recommandé leur frère, leur fils, leur ami le plus cher, à quelques pèlerins avec lesquels je devais faire le voyage de la Mecque, ces bons camarades m'accompagnèrent, une fois le soleil couché, jusqu'à la porte de la ville où nous attendait la carriole que nos nouveaux associés avaient louée pour nous transporter à Karshi. Je pleurais comme un enfant lorsque, m'arrachant à leurs étreintes, je pris place dans ce grossier équipage. Mes amis de leur côté pleuraient aussi, et je les ai vus longtemps, — je les vois encore, — debout au même endroit, les mains levées vers le ciel, implorant pour mon voyage lointain la bénédiction d'Allah. Je me retournai bien des fois pour regarder de leur côté. Ils disparurent enfin, et je me surpris n'ayant plus sous les yeux que les dômes de Samarkand faiblement éclairés par les premiers rayons de la lune.



XII

Mes nouveaux compagnons. — De Samarkand à Karshi; — Les puits du désert. — La femme vendue. — La coutellerie de Karshi. — Conseils d'un hôte bien avisé. — Je deviens négociant. — La citerne hospitalière. — Jeunes filles nomades. — Mes aventures à Kerki. — Promenades chez les Turkomans. — Hospitalité tartare. — Les ruines de Bactres. — La contrebande des esclaves. — Incidents tragiques. — Andkhuy, ses melons et ses chameaux. — Souvenirs de Moorcroft. — Les exactions du vizir. — Le chemin de Maymene.

Non succurrit tibi quamdiù circum Bactra hæreas.

(Q. CURTII RUFI, — lib. V, c. 8.)

Mes nouveaux compagnons de route, venant du khanat de Khokand, étaient natifs de Mergolan, d'Oosh et de Namengan. Je ne m'arrêterai pas à parler d'eux avec détail. Ils étaient bien loin de représenter à mes yeux les amis que je venais de quitter, et nous n'étions pas destinés à rester longtemps réunis. Je m'attachai de préférence à un Mollah de Kungrat qui s'était joint à nous pour faire le voyage de Samarkand, et se proposait de m'accompagner jusqu'à la Mecque. C'était un jeune homme d'humeur facile, et aussi pauvre que je l'étais moi-même; il portait respect à mon érudition supérieure, et se montrait disposé à me servir.

Trois routes existent pour se rendre de Samarkand à Karshi. La première, par Shehri Sebz, qui décrit un vaste circuit, est la plus longue des trois; la seconde, passant par Djam, ne compte

que quinze milles; mais il faut traverser un pays montueux et couvert de pierres, ce qui la rend difficile, sinon impraticable, pour les pesants véhicules dont on se sert ici; enfin la route du Désert, qui n'a guère plus de dix-huit milles. De manière ou d'autre, au départ, il fallait suivre le chemin de Bokhara jusqu'à cette hauteur d'où Samarkand m'était apparue pour la première fois. Nous inclinâmes de là vers notre gauche, en passant par deux villages situés au milieu de belles cultures. Trois milles plus loin, nous fîmes halte dans un karavanseraï (Robati Hauz), où la route se partage en deux branches dont la gauche se dirige vers Djam, la droite vers le Désert. Ce fut cette dernière que nous prîmes. Comparée à celles où je m'étais déjà frayé une voie, cette solitude prenait les proportions de la première friche venue. Les pasteurs y mènent de tous côtés leurs troupeaux, attirés par des puits nombreux qui fournissent une eau à peu près potable, et autour desquels les Ozbeg viennent constamment fixer leurs tentes. Ces puits sont pour la plupart très-profonds, et dans leur voisinage immédiat un réservoir carré, de pierre ou de bois, reçoit l'eau qu'on en a tirée pour abreuver le bétail. Les seaux étant fort petits, et leur usage répété devant à la longue fatiguer les bergers, ceux-ci se substituent un âne, ou plus fréquemment un chameau; la corde est attachée à la selle, et c'est en s'éloignant à distance suffisante que l'animal finit par extraire le seau. L'aspect de ces appareils primitifs, des troupeaux qui viennent s'abreuver, des bergers au travail qui s'empressent et se multiplient, mêle je ne sais quoi de poétique à ce grand calme des heures qui précèdent la nuit, et je ne pouvais m'empêcher de constater la ressemblance de cette portion du Désert avec nos *puszta* (ou brandes) hongroises.

La rigueur avec laquelle sont maintenus les décrets de police promulgués par l'émir de Bokhara rend les routes si parfaitement sûres, que les moindres convois, et même les voyageurs isolés, traversent impunément le Désert. Le deuxième jour nous rencontrâmes, auprès d'un des puits que je viens de décrire, une caravane arrivant de Karshi. Au nombre des passagers était une jeune femme traîtreusement vendue par son mari à un Tadjik avancé en âge, moyennant la modique somme de



Un puits dans le désert (entre Samarkand et Karshi).

trente *tilla*. Ce tour cruel ne lui avait été révélé qu'en plein Désert, et lorsqu'il était trop tard pour songer à fuir : aussi la malheureuse, pleurant, poussant des cris, s'arrachant les cheveux, vint-elle se jeter à mes pieds comme une folle : « *Hadjim* (mon Hadji), disait-elle avec force sanglots, toi qui as lu les Livres, est-il écrit, je te le demande, qu'un musulman peut vendre une épouse qui l'a rendu père ?... » Je me hâtai d'affirmer que c'était là un péché fort grave, mais le Tadjik ne fit que rire de ma décision, car, selon toutes probabilités, il s'était déjà mis d'accord avec le Kazi Kelan (juge suprême) de Karshi, et se savait assuré de voir valider son infâme contrat.

L'extrême chaleur nous empêchant de presser notre marche, il nous fallut deux jours et trois nuits pour arriver à notre destination. Karshi nous apparut comme nous débouchions sur un plateau où la route fait une nouvelle bifurcation : le chemin de droite conduit à Kette Kurgan ; celui de gauche aboutit à la rivière qui arrive du côté de Shehri-Sebz et se perd dans les sables bien au delà de Karshi. Les deux milles qui nous restaient à franchir pour y arriver, se font au milieu de riches cultures et de nombreux jardins ; la ville d'ailleurs n'ayant pas d'enceinte murée, la traversée des ponts vous indique seule que vous êtes à l'intérieur.

Karshi (autrefois Nakhsheb) est, par son étendue comme par son importance commerciale, la seconde ville du khanat de Bokhara. Elle se compose de la cité proprement dite, et de la forteresse (*kurgantche*). Cette dernière, sise au nord-ouest, n'a aucune valeur stratégique. Dans son état actuel, avec ses dix karavanseraï et son bazar richement fourni, il est probable que cette ville jouerait un rôle essentiel dans le commerce de transit organisé entre Bokhara, le royaume de Kaboul et les provinces indiennes, si les troubles politiques n'y mettaient obstacle. La population, évaluée à 25 000 âmes, se compose en grande partie d'Ozbeg, et c'est parmi elle que se recrutent les meilleures troupes du Khan. On y voit figurer, en outre, un certain nombre de Tadjik, d'Indiens, d'Afghans et de Juifs. Ces derniers, en opposition avec toutes les règles du khanat, sont admis à chevaucher même dans l'intérieur de la ville. Envisagé sous le rapport manufacturier, Karshi se distingue

par sa coutellerie de tout genre, moins toutefois que Hissar, située à peu de distance et qui lui fait une concurrence acharnée. Les lames fabriquées dans ces deux villes ne s'exportent pas seulement vers les centres commerciaux de l'Asie centrale; elles arrivent, par l'entremise des Hadjis, en Perse, en Arabie, en Turquie, où elles atteignent jusqu'à trois et quatre fois leur prix de revient. Parmi ces objets, il en est d'un genre tout particulier — à lames damassées, à poignées d'or ou d'argent ciselé — qui sont réellement d'un travail exquis et, par leur durée, par la finesse de leur trempe, laissent bien loin les plus fameux produits de Sheffield et de Birmingham.

Une des lettres par lesquelles mes amis me recommandaient aux différents Khans et Mollahs que je devais trouver sur ma route, était adressée à un certain Ishan Hasan, l'une des plus éminentes notabilités de Karshi. Je reçus de lui le meilleur accueil, et il me conseilla, vu le bas prix où était tombé le bétail en général, les ânes en particulier, d'acheter un de ces coursiers à longues oreilles; il me persuada aussi de faire comme les autres Hadjis, et d'employer le peu d'argent dont je disposais encore à me procurer des marchandises d'une revente assurée : couteaux, aiguilles, fil, verroteries, toiles à sac de Bokhara, mais, par dessus tout, cornalines de Bedakhshan qu'on trouve ici à très-bon marché. — C'était, disait-il, pour des pèlerins appelés comme nous à voyager parmi des tribus nomades, le seul moyen assuré de faire quelques profits et de pourvoir convenablement à nos besoins, une seule aiguille ou quelques grains de verre (*mondjuck*), pouvant çà et là nous défrayer de pain et de melons pendant toute une journée. — Je vis du premier coup d'œil que le brave homme avait raison, et le jour même, avec le Mollah de Kungrat, je réalisai une partie des emplètes ci-dessus spécifiées; en sorte que mon havresac *khurdjin*, à moitié rempli de manuscrits, le fut tout à fait de coutellerie. J'étais donc à la fois antiquaire, mercier, Hadji et Mollah, sans compter les fonctions accessoires que je remplissais comme dispensateur de bénédictions, de *nefes*, d'amulettes et d'autres merveilles.

Contraste bizarre ! Il y a justement un an que j'exerçais à la fois toutes ces professions, et me voici dans la capitale anglaise,

confiné entre quatre murs, et occupé à noircir du papier pendant huit à dix heures chaque jour. Là-bas, j'avais affaire à des nomades qui de mes verroteries choisissaient les plus brillantes, de mes amulettes celles qui avaient la plus large bordure écarlate ; ici j'ai affaire aux éditeurs et à un public dédaigneux, dont les exigences sont bien autres que celles d'un jeune dandy Turkoman ou d'une brune fillette Djemshidi !

Je fus tout à fait surpris de trouver à Karshi, pour les récréations publiques, un établissement que ni à Bokhara, ni à Samarkand, ni même en Perse, je n'avais vu organisé sur une si grande échelle. C'est un vaste jardin portant le nom modeste de Kalenterkhane (maison de mendiants), et qui, situé au bord de la rivière, renferme entre plusieurs belles avenues des parterres entretenus avec soin. Le *beau monde* y afflue depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à la tombée du crépuscule. De tous côtés fument les samovars entourés d'une double ou triple ceinture de clients et, pour quiconque a parcouru l'Asie centrale, le spectacle de cette foule joyeuse est une véritable rareté. On cite du reste les habitants de Karshi pour leurs heureuses dispositions, l'élégance de leur goût, la vivacité de leur esprit ; ce sont, à vrai dire, les Shirazites du khanat de Bokhara[1].

Au bout de trois jours, nous partîmes pour Kerki, éloignée seulement de quatorze milles ; je n'avais plus avec moi que le Mollah Ishak (ainsi se nommait mon jeune homme de Kungrat), et deux autres de nos Hadjis. A quelque distance de Karshi, sur l'unique route qui relie les deux villes, nous trouvâmes un village considérable, Feizabad, où nous passâmes la moitié de la nuit dans les ruines d'une citerne. Ce genre de constructions abonde en ce pays-ci, et toutes remontent à l'époque d'Abdullah Khan. Malgré la sécurité qui semblait régner de toutes parts, on nous avait conseillé d'être sur nos gardes en nous éloignant de Karshi, à cause de certains Turkomans auxquels il ne fallait pas se fier. En conséquence, abritant nos ânes dans un coin des ruines, et nous faisant de nos havresacs autant de couchettes, nous sommeillâmes tour à tour jusques à près de mi-

1. Allusion à la renommée dont jouissent en Perse les habitants de Shiraz.

nuit. Il fallut repartir alors, pour arriver avant midi à la station que nous nous proposions d'atteindre. C'était la citerne de Sengsulak, où nous parvînmes bien plutôt que nous n'avions espéré. En l'apercevant à distance, entourée de tentes et de troupeaux, nous éprouvâmes une vive satisfaction, car nous étions désormais certains de trouver de l'eau, ce qui d'abord nous avait paru très-douteux. La voûte de la citerne, arrondie en forme de dôme, et restée parfaitement intacte depuis plus de deux cents ans qu'elle existe, offre quelques recoins abrités qui donnent de l'ombre aux voyageurs. Sise dans le bas fond d'une vallée, elle est alimentée au printemps par la fonte des neiges, et durant le reste de l'année par toutes les pluies que le sol ne peut pas absorber. En ce moment elle n'avait plus que trois pieds d'eau, et n'en était pas moins entourée par deux cents familles Ozbeg appartenant aux tribus de Kungrat et de Nayman; leur bétail et leurs enfants complétement nus se jouaient dans cette eau précieuse dont le goût ne devait rien gagner à une pareille immersion. De ce point à Kerki, on calcule six milles de distance, et, dans l'intérêt de nos bêtes, il nous parut bon de fournir de nuit une si longue étape; la journée, en conséquence, devait se passer à dormir. Mais les fillettes nomades, subodorant nos verroteries, se gardèrent bien de nous laisser reposer. Elles venaient de tous côtés, avec force cajoleries, nous proposer l'échange de ces parures primitives contre les larges rations de lait de chamelle, ou de jument, qu'elles nous apportaient dans leurs écuelles de bois, plates et massives. Nous nous remîmes en route, une heure après le coucher du soleil, par une nuit claire et belle. Mais, à quatre lieues tout au plus de notre point de départ, simultanément domptés par le sommeil, nous nous laissâmes glisser à terre où, sans quitter nos rênes de corde, nous demeurâmes profondément endormis. Bientôt arrivèrent des cavaliers qui nous réveillèrent en nous grondant de notre imprudence, et en nous pressant de poursuivre notre chemin. Chacun de nous, effectivement, se hissa sur ses pieds et, moitié marchant, moitié sur le dos de nos ânes, nous atteignîmes l'Oxus au moment où le soleil se levait. Sur l'un et l'autre bord du fleuve deux citadelles sont en regard; la plus voisine de

nous, bicoque sans importance; l'autre, au sommet d'une hauteur escarpée, domine et protége Kerki, la ville frontière.

L'Oxus, qui les sépare, est à peu près deux fois aussi large que le Danube entre Ofen et Pesth. Son cours est rapide; des bancs de sable pointent çà et là. Malheureusement entraînés par le courant un peu plus bas que le point où nous devions débarquer, nous mîmes trois heures à passer le fleuve. A l'époque la plus favorable, — c'est-à-dire pendant les mois d'été, — cette traversée exige au moins deux heures, car il est inouï, pour ne pas dire impossible, que le batelier n'ait pas à descendre dans l'eau pour larguer le bac engravé dans quelque bas-fond. La chaleur, du reste, n'était pas à beaucoup près aussi intense que lors de notre premier passage, à Khanka; et nos souffrances, en somme, se trouvèrent ainsi fort atténuées. Les bateliers furent assez humains et assez courtois pour ne réclamer de nous aucun salaire. Mais à peine avions-nous mis le pied sur la rive opposée, que nous fûmes arrêtés par le *deryabeghi* (intendant de gué) du gouverneur de Kerki, lequel voulait voir en nous des esclaves échappés pour regagner la Perse, notre hérétique patrie. Il nous fit conduire dans la forteresse, où le gouverneur en personne devait entendre nos explications. Qu'on se figure la surprise dont je fus saisi! Mes trois collègues, sur l'origine desquels leur physionomie, leur langage, leur prononciation fournissaient d'irrécusables indices, n'éprouvaient pas la moindre crainte èt furent effectivement libérés presque aussitôt. Vis-à-vis de moi on se montra moins facile, mais quand je m'aperçus qu'ils voulaient m'enlever mon âne à force ouverte, je me laissai aller à un accès de colère, et employant tour à tour les divers dialectes du Turkestan, puis le turc qu'on parle à Constantinople, je présentai mon passe-port et je les sommai avec énergie, ou de le communiquer au Bi (gouverneur), ou de me conduire en sa présence.

Pendant que je les apostrophais ainsi, je vis le *toptchubashi* (commandant d'artillerie) de la forteresse, — Persan de naissance et qui de la condition d'esclave s'était élevé à son grade actuel, — glisser quelques mots dans l'oreille du *deryabeghi*; ensuite il me prit à part pour me dire que de Tebriz, son pays

natal, il était allé plusieurs fois à Stamboul, — qu'il était parfaitement apte à reconnaître les gens venus de Roum; je pouvais donc me rassurer complétement, il n'arriverait rien ni à moi ni à ce qui m'appartenait; — que tous les étrangers devaient se soumettre à l'examen, attendu que chaque esclave émancipé, s'en retournant chez lui, avait à payer sur ce point de la frontière une taxe de deux ducats, et que souvent, pour s'y soustraire, ils se présentaient sous divers déguisements, etc., etc.

Bientôt après revint le subalterne qui était allé montrer mon passe-port au gouverneur; il me le remit en y joignant cinq *tenghe* (15 fr. 75 c.) que le Bi m'envoyait sans que j'eusse en aucune manière fait appel à sa libéralité.

Kerki, forteresse frontière et qui, du côté d'Herat, est en quelque sorte la clef du Bokhara, mérite une mention détaillée. Ainsi que je l'ai déjà dit, elle est protégée par un double système de fortifications. La citadelle placée sur la rive droite du fleuve, ouvrage de très-peu d'importance, n'est armée que de quatre pièces d'artillerie et, en temps de paix, loge à peine quelques soldats. La forteresse proprement dite, sur la rive gauche, comprend d'abord le château bâti sur la hauteur avec une triple enceinte où se trouvent, m'a-t-on assuré, douze canons de fer et six de bronze; ses murs, de cinq pieds d'épaisseur sur douze de haut, sont en terre et passablement solides. La ville ensuite, qui s'étale autour de la forteresse, compte cent cinquante maisons, trois mosquées, un petit bazar et un karavanseraï; elle est également protégée par un rempart en bon état, doublé d'un fossé profond. Les habitants sont Ozbeg et Turkomans, quelques-uns adonnés au commerce, la plupart s'occupant d'agriculture. Auprès des murs de la ville s'élève le tombeau du fameux Imam Kerkhi, l'auteur de maints et maints commentaires. La province de Kerki s'étend depuis les environs de Chardjuy jusqu'au gué de Hadji Salih (qu'on nomme à tort Hoja Salu) sur les bords de l'Oxus, au point où aboutissent les canaux dérivés de ce fleuve. Le pays est habité par les Turkomans Ersari qui se soumettent à certaines taxes envers l'Émir, mais uniquement pour qu'il les protége contre les hostilités des autres tribus. Naguère, à une

époque où les forces étaient autrement balancées, la domination du souverain de Bokhara s'étendait sur d'autres contrées au delà de l'Oxus; mais elles lui ont été enlevées par les victoires de Dost Mohammed Khan et maintenant, à l'exception de Chardjuy et de Kerki, on ne voit pas qu'il lui reste grand'-chose de ce côté.

J'appris, à mon grand regret, que Mollah Zeman, le chef de la caravane à destination d'Herat, n'arriverait pas avant huit ou dix jours. Il me parut alors plus opportun de consacrer ce temps à voyager chez les Turkomans que de rester à Kerki. J'allai, avec Mollah Ishak, visiter les tribus Kizil Ayak et Hasan-Menekli chez lesquelles étaient des Mollahs qui nous avaient vus à Bokhara, moi et quelques-uns de mes amis. Les Turkomans Ersari qui ont quitté Manghislak, il y a seulement deux siècles, pour émigrer dans ces pays-ci, et ne reconnaissent la suprématie de l'Émir que depuis une quarantaine d'années, ont laissé peu à peu s'effacer presque tous les traits caractéristiques de leur race. Ils ne sont plus qu'à demi nomades; la grande majorité cultive la terre, et le reste, bien qu'il mène une vie exclusivement pastorale, a perdu, en même temps que les mœurs sauvages, toutes les vertus primitives de leurs aïeux. La civilisation Bokhariote, qui les a privés de leurs armes, les a dépouillés en même temps de leur droiture militaire; le sabre est remplacé par le Koran, l'intégrité par l'hypocrisie. Admis à titre d'hôte chez un des Ishans les plus notables de ces Turkomans, j'y ai assisté à des scènes qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Khalfa Niyaz avait hérité de son père, en même temps que les priviléges du rang, une haute réputation de science et de piété. Il possédait un *tekkie* (monastère) où un certain nombre d'étudiants étaient instruits à la façon de Bokhara. En outre il avait obtenu de la Mecque une *izn* (permission) de réciter les saints Poëmes (*Kaside Sherif*). Pour accomplir cette dernière fonction, il plaçait devant lui une tasse remplie d'eau, dans laquelle il avait soin de cracher à la fin de chaque poëme, et cette composition, où la sainteté du texte se trouvait en quelque façon immergée, était vendue aux enchères comme le plus merveilleux des remèdes!

De toutes leurs vertus anciennes, l'hospitalité seule est res-

tée intacte chez les Turkomans. Elle ne se lasse jamais, que l'étranger reste un jour ou qu'il reste un an, et, à l'exception des Tadjiks aucune des tribus du Turkestan ne paraît connaître l'odieux proverbe :

« Hôte et poisson,
En trois jours, poison [1]. »

Khalfa Niyaz voulut aussi m'accompagner au Mezari-Sherif (le noble Tombeau), situé à deux étapes de son *ova*, quatre ou cinq de Kerki, et pas très-loin de Belkh. Mezari Sherif renfermant, dit-on, les restes d'Ali, est un des endroits où les dévots du Turkestan viennent le plus volontiers en pèlerinage. Les historiens rapportent que la miraculeuse sépulture de Shahi Merdan Ali (Roi des Héros, autre nom donné au Mezar) fut découverte à l'époque du sultan Sandjar, et voici à quelle occasion. Le territoire de Belkh étant chargé de ruines, on y supposait enfouis des trésors immenses, remontant à l'époque des Divs (ou démons) : c'est pourquoi le sultan que je viens de nommer entreprit des fouilles considérables, et l'une d'elles mit au jour une table de pierre du plus beau blanc sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « Ceci est la tombe d'Ali, fils d'Abutalib, le vaillant héros et le compagnon du Prophète. »

L'unique intérêt de cette pieuse promenade fut pour nous la constatation de ce fait, que les ruines de l'ancienne Belkh, — la « Mère des cités » comme disent les Orientaux, — couvraient jadis un espace de cinq lieues. Maintenant, quelques monticules indiquent seuls le site de l'antique Bactres, et les ruines modernes n'ont rien de remarquable, si ce n'est une mosquée à moitié démolie que fit bâtir autrefois le sultan Sandjar, de la race des Seldjoukides ; au moyen âge, en effet, Belkh était la capitale de la civilisation Mahométane, et on l'appelait Kubbet-ül-Islam (le dôme d'Islam). Il est remarquable que les briques employées dans ses monuments soient des mêmes dimensions et de la même qualité que celles des ruines existant encore chez les Yomut ; mais je n'y ai pas trouvé, malgré mes recherches,

1. Citation français dans l'original.

la moindre inscription cunéiforme. Il est hors de doute que des fouilles pratiquées en cet endroit auraient des résultats fort curieux; mais il n'y faudrait pas songer, à moins de lettres du souverain, conçues dans les termes les plus péremptoires et appuyées par deux ou trois mille baïonnettes européennes.

La Belkh moderne, envisagée comme le siége principal de la puissance Afghane dans le Turkestan, est occupée par le *serdar* et les troupes qu'il a sous ses ordres; mais il n'y réside que l'hiver, attendu qu'au printemps les plus pauvres eux-mêmes quittent Bactres, ses débris empestés, son atmosphère insalubre, pour se rendre au Mezar dont la situation est plus élévée, la température moins écrasante. La première de ces deux villes est renommée pour les scorpions venimeux qui hantent ses ruines; la seconde s'enorgueillit au contraire de ses merveilleuses roses rouges (*Gül-i-Surkh.*) Ces fleurs poussent sur la prétendue sépulture d'Ali[1], et je n'en ai pas vu, ceci est positif, qui aient une plus belle couleur ou un parfum plus doux. La superstition a donné crédit à l'idée qu'on ne pourrait les faire venir dans un autre sol que celui du Mezar. Le fait est que, jusqu'à présent, aucun essai de transplantation, au Mezar même, n'a donné de bons résultats.

Après d'ennuyeux retards, nous apprîmes enfin que la caravane d'Herat allait arriver. Je m'empressai de retourner à Kerki, et je me croyais en mesure de reprendre mon voyage, lorsque vint l'ajourner encore une discussion soulevée à propos de cette taxe que doivent acquitter les esclaves émancipés. La caravane de Mollah Zeman en comptait une quarantaine, les uns d'Herat, les autres de Perse, retournant chez eux sous sa protection; ces malheureux étaient réduits à payer fort cher pour ne pas courir le risque d'être repris et vendus une seconde fois. Bien que Zeman fût connu de tous les officiers des frontières, son passage était invariablement l'occasion de quelques disputes, moins pour la taxe elle-même dont le tarif est parfaitement établi, que sur le nombre des esclaves à qui elle est applicable; ce nombre, il s'efforçait toujours de le diminuer, tandis que les agents du fisc, en revanche, s'appli-

1. Le véritable tombeau d'Ali est à Nedjef.

quaient à le grossir. Tout voyageur dont l'identité n'est pas bien constatée, se voit de prime abord rangé parmi les esclaves et mis immédiatemement sous la main des autorités; puis, comme chacun travaille à faire valoir ses motifs d'exemption avec une bonne foi plus ou moins suspecte, les cris, les querelles, le tumulte n'ont pas de fin. En dernière analyse, cependant, la solution de toutes les difficultés est laissée au kervanbashi qui, sur les cinquante ou cent voyageurs dont il est le guide, désigne comme esclaves émancipés ceux que leurs traits, leur langage ou d'autres indices font reconnaître d'une manière certaine. Généralement parlant, le soupçon s'attache de préférence aux vagabonds, ou à ceux qui ne peuvent expliquer nettement l'objet de leur voyage; et, comme la plupart de ces derniers prennent le titre de Hadjis, la politique de Zeman est de réunir à Bokhara le plus grand nombre possible de véritables pèlerins, pour pouvoir glisser dans leurs rangs les esclaves libérés qui ont intérêt à revêtir ces faux dehors.

Le contrôle des ballots de marchandises, des hommes, des chameaux, des chevaux et des ânes nous occupa toute une journée. A la fin le convoi se mit en marche, escorté par un officier des douanes qui veillait strictement à ce qu'aucun voyageur de contrebande ne vînt, par quelque sentier détourné, se joindre à la caravane. Lorsque nous eûmes quitté la région habitée, — qui est en fait la frontière du Bokhara, — il rebroussa chemin et nous poursuivîmes notre route dans le Désert. Nous devions, en deux jours, nous trouver dans le khanat d'Andkhuy.

Pendant cette nuit paisible où mon âne, pesamment chargé, trottinait à côté de moi, je songeai avec une joie sans mélange que j'étais enfin sorti sain et sauf de ce pays de Bokhara, si redoutable aux voyageurs, et que je marchais vers notre Occident bien-aimé, où j'avais pu craindre de ne rentrer jamais : « Certes, pensais-je, les résultats acquis de mon voyage ne sont peut-être pas ce qu'on pourrait désirer; mais je rapporte avec moi une richesse que je dois préférer à toute autre, — la vie que j'avais risquée et qui me reste. J'ai chance, maintenant, de revoir la Perse, objet de mes vœux les plus chers.... » Et cette espérance me jetait dans une sorte d'extase. Notre caravane,

formée de quatre cents chameaux, cent quatre-vingt-dix ânes et un très-petit nombre de chevaux, s'étendait sur une longue file. Nous marchâmes la nuit entière, et le matin suivant, de bonne heure, nous arrivions à la station Zeid, quelques puits d'eau malsaine creusés à six milles de Kerki. Je pus remarquer dès lors que certains autres membres du convoi désiraient, avec une ardeur égale à la mienne, atteindre les frontières méridionales de l'Asie centrale. C'étaient les esclaves émancipés qu'on avait à dessein confondus avec les Hadjis, et qui me firent assister parfois aux scènes les plus déchirantes. Près de moi marchait un vieillard, — un père de famille, — courbé sous le poids de l'âge. Il était allé racheter à Bokhara son fils, âgé de trente ans, pour rendre un protecteur à leur famille, un mari à sa bru, un père à ses petits enfants. La rançon était de cinquante ducats, et tout l'avoir de ce pauvre homme avait été employé à la payer : « Mais quoi ? me disait-il ; mieux vaut porter le bâton de mendiant et ne pas savoir mon fils à la chaîne. » Il était de Khaf, ville de Perse.

Un autre homme, également né à Khaf, marchait près de nous. Celui-ci était encore dans la force de l'âge, mais le chagrin avait prématurément blanchi ses cheveux. Huit ans auparavant, en effet, les Turkomans lui avaient enlevé sa femme, sa sœur et six enfants. Le malheureux venait de passer toute une année à parcourir, l'un après l'autre, les divers districts du Khiva et du Bokhara pour tâcher de découvrir l'endroit où ses proches subissaient les rigueurs de la captivité. Après de longues recherches, il fut à même de constater que la misère et les mauvais traitements avaient fait périr sa sœur, sa femme et ses deux derniers enfants ; des quatre qui survivaient, il ne put racheter que la moitié. Les deux aînés étant devenus adultes, le prix qu'on exigeait d'eux excédait ses faibles ressources. Plus loin était un jeune homme venu d'Herat pour payer la rançon de sa mère. Cette femme, qui touche maintenant à la cinquantaine, fut surprise, il y a deux ans, par un *alaman*, en même temps que son mari et son fils aîné. Ces pauvres diables, essayant de résister, tombèrent sous la lance et le sabre des Turkomans ; elle-même subit d'horribles souffrances pendant qu'on la traînait à Bokhara, où elle fut vendue. Son acquéreur,

qui l'avait payée seize ducats, profita de ce qu'il avait affaire au fils de cette malheureuse pour exiger le double de cette somme, mettant ainsi au service de ses exactions usuraires un des plus nobles instincts dont la nature nous ait doués. Enfin, je ne dois pas omettre, dans ce douloureux martyrologe, l'histoire d'un habitant de Tebbes, fait prisonnier, il y a huit ans, et que deux ans après son père était allé racheter. Ils rentraient ensemble dans leur patrie, et n'étaient plus qu'à trois lieues de leur ville natale lorsque, attaqués à l'improviste, ils retombèrent tous deux aux mains des Turkomans, furent ramenés à Bokhara, et restitués à l'esclavage. Affranchis maintenant pour la seconde fois, ils tremblaient encore de ne pas revoir leurs foyers.

Pourquoi fatiguer plus longtemps le lecteur de ces cruautés innombrables ? Les exemples que je viens de citer donnent à peine l'idée de l'horrible fléau qui dépeuple, depuis des siècles, les pays que nous traversons maintenant, mais plus spécialement les provinces nord-est de la Perse.

A l'heure qu'il est, les Turkomans Tekke ne comptent pas moins de quinze mille bandits, bien montés et bien armés, dont la vie n'a d'autre emploi que d'organiser, jour et nuit, des rapts, des surprises comme celles-ci; — chiffre qui permet d'apprécier le nombre des maisons dévastées, des villages mis à sac, des familles décimées par ces avides flibustiers.

Nous quittâmes Zeid vers midi. Le pays tout entier n'est qu'une plaine aride et stérile où germe seulement çà et là une espèce de chardons, le fourrage favori des chameaux. Il y a quelque chose d'étonnant à voir ces animaux arracher de la langue et avaler ensuite, sans la moindre peine apparente, ces têtes hérissées dont la main la plus calleuse n'approche pas impunément.

Nous avancions toujours dans la direction du sud-ouest. On nous montra de loin quelques Turkomans de la tribu Kara, qui guettaient assidûment une proie, et nous auraient volontiers attaqués s'ils eussent eu la moindre chance de le faire avec succès. Vers le soir, au moment où le camp venait d'être établi, ces aventuriers reparurent et firent mine de nous aborder sur deux points différents. Nous leur envoyâmes quelques balles,

et leurs démonstrations hostiles en restèrent là. Le convoi se remit en marche une heure après la tombée du jour et, voyageant toute la nuit avec les plus grandes précautions, nous arrivâmes le lendemain matin aux ruines d'Andkhuy.

La caravane s'installa au bout de l'ancienne ville, près le Charbag du Khan, et aussitôt vinrent se grouper autour d'elle ceux des voyageurs qui, sachant à quoi s'en tenir sur les dispositions rapaces des habitants, ne voulaient pas renoncer à la protection du kervanbashi. Impossible de douter qu'on ne fût décidé à nous retenir au moins quelques jours ; les règlements relatifs aux douanes sont rédigés de manière à occasionner d'inévitables retards ; d'autant mieux que le Khan ou son vizir en surveillent eux-mêmes l'exécution. Le premier de ces grands personnages commence ordinairement par élever des prétentions exorbitantes, soit qu'il s'agisse des hommes soumis à la taxe (à savoir les esclaves émancipés), soit pour les bêtes de somme ou les ballots de marchandises ; il admet cependant la discussion, et comme l'affaire se traite directement avec lui, le chiffre plus ou moins élevé de la taxe dépend de l'adresse du kervanbashi, et du temps que mettent à sa disposition les nécessités du voyage. Peu curieux d'assister à cet ennuyeux débat, j'allai en ville, avec les autres Hadjis, chercher abri sous les frais ombrages d'un vieux medresse. Je voulais aussi ouvrir boutique dans le bazar, afin de réaliser un peu d'argent et de me procurer les aliments nécessaires à la consommation du jour. Il me fallut errer assez longtemps parmi les ruines, avant d'y trouver un endroit à ma convenance. Enfin je m'établis dans la cour d'une mosquée, près de la résidence du Khan. Le bazar consistait uniquement en quelques misérables boulangeries, et deux ou trois magasins de linge et de vêtements confectionnés. Notre arrivée anima quelque peu le marché ; du matin au soir femmes, enfants s'arrêtaient devant notre étalage improvisé ; la vente n'en allait guère mieux, car on ne nous offrait, au lieu d'argent, que des fruits et du pain ; et ce mode d'échange eût été par trop désavantageux dans un pays où cinquante melons ne coûtent pas plus d'un *tenghe* (75 centimes). Ces melons, du reste, ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux dont nous nous étions régalés sur les bords de

l'Oxus. Encore est-il merveilleux qu'une si grande quantité de fruits, de riz et de blé puisse pousser sur un sol qui ressemble autant à celui du désert, sol uniquement arrosé par un maigre cours d'eau salée, lequel prend sa source du côté de Maymene. Les habitants sont accoutumés au goût exécrable de cette eau; mais l'étranger, en été surtout, ne saurait la boire; et, bien qu'elle n'engendre pas de vers (*rishte*) comme celle de Bokhara, on lui attribue d'autres conséquences assez fâcheuses. Le climat n'est pas en meilleur renom, si j'en crois un couplet persan, dont voici le texte:

« L'eau d'Andkhuy est saumâtre, ses sables sont brûlants, ses mouches, venimeuses; il y a même des scorpions. Gardez-vous de vanter un tel pays, qui représente fidèlement les tortures de l'Enfer. »

Malgré tous ces inconvénients, Andkhuy était encore, il y a trente ans à peine, une ville prospère et florissante. On affirme que sa population montait à cinquante mille âmes. Elle faisait avec la Perse un grand trafic de ces belles toisons d'agneaux noirs qu'on appelle chez nous « astrakans, » et rivalisait même avec Bokhara, où cet article est de qualité supérieure. Les chameaux d'Andkhuy sont très-demandés dans tout le Turkestan, et ceux-là de préférence qu'on désigne sous le nom de *Nar*, espèce particulière que distinguent l'abondante fourrure du cou et de la poitrine, la finesse élégante des formes et une vigueur extraordinaire. Ces animaux sont devenus rares, la population elle-même ayant été détruite en partie, en partie forcée d'émigrer.

Mollah Ishak avait ici un compatriote, appartenant à l'élite des Imans, et ce personnage ayant tenu à nous avoir pour hôtes, l'occasion me fut donnée de faire connaissance avec les principales notabilités de l'ordre spirituel. Je fus très-frappé du grand désordre qui règne ici dans les règlements relatifs à la justice et à la religion. Le Kazi-Kelan (juge supérieur) qui, soit à Khiva, soit à Bokhara, possède une haute influence, joue ici le rôle d'un bouffon. Chacun fait à peu près ce qu'il veut, et le crime le plus atroce se compense par un présent. Aussi les habitants parlent-ils de Bokhara comme d'un pays modèle en fait de justice, de piété, de grandeur terrestre, et ils s'estime-

raient fort heureux si l'Émir daignait les ramener sous son sceptre. Un vieil Ozbeg me fit remarquer que « le Frenghi lui-même (l'Anglais), — Dieu lui pardonne ses péchés, — serait préférable au régime musulman. » — Il se rappelait, ajouta-t-il, un Hekim-Bashi qui était mort dans la maison de son oncle sous le règne de l'Émir Haydar; c'était un fin sorcier et un bon médecin. Il pouvait s'enrichir à volonté; mais nonobstant tous ces avantages, il n'affichait aucune morgue et se montrait plein d'égards, même envers les femmes. — Je m'enquis de tous côtés sur la mort de ce voyageur, et on fut unanime à me répondre qu'une fièvre l'avait enlevé. Le fait, du reste, est beaucoup plus probable que cet empoisonnement pratiqué sur lui à ce qu'on prétend [1].

Andkhuy renferme à présent environ deux mille maisons qui constituent la ville proprement dite, et huit mille tentes, ou à peu près; les unes, dans ses environs immédiats, les autres dispersées parmi les oasis du Désert. On évalue à quinze mille le nombre des habitants. Ce sont, pour la plupart, des Turkomans de la tribu Alieli, avec un mélange d'Ozbeg et de Tadjik, ces derniers en petit nombre. Autrefois, de même que Khulum, Kunduz et Belkh, Andkhuy formait un khanat séparé; mais sa situation sur le grand chemin d'Herat l'exposait, plus que ces autres pays, aux attaques des émirs de Bokhara

1. Il s'agit ici de Moorcroft qui avait mystérieusement disparu dans le Turkestan, avec ses compagnons Guthrie et Trebeck, six ans avant le premier voyage du docteur Wolff à Bokhara, et par conséquent en 1822. Voici l'histoire abrégée de ces trois malheureux, telle que le docteur Wolff l'a consignée dans ses curieux récits : — « Moorcroft était évidemment un garçon distingué. Il fut envoyé par le gouvernement anglais à Ladak, puis au Kaboul et à Bokhara, pour acheter des chevaux. Voyageant avec toute la pompe d'un ambassadeur, il avait emmené Guthrie et Trebeck, *gentlemen* anglo-indiens, plus trente cipayes et un orchestre complet; il avait même une pièce de canon. Rien n'annonçait chez cet homme le désir de cacher ses projets. Il semait l'or sur sa route, et parvint sain et sauf à Bokhara, où régnait alors Hyder Shah, père du présent monarque. Ce prince le reçut avec de grands honneurs et l'autorisa, non sans hésitation, à pousser du côté de Samarkand; Moorcroft alors offrit à Sa Majesté le canon qu'il traînait après lui. Plus tard il se rendit à Ankhoy (Andkhuy) où, dit-on, il fut assassiné. Ce qui est certain, c'est que pas un d'eux ne revit l'Indoustan, car Guthrie et Trebeck furent tués à Muzaur. » Le docteur Wolff ne comprend pas, dit-il, comment le père Huc a pu avoir entendu dire à Lassa, capitale du Talli-lama, que Moorcroft était mort à Ladak.

Travels and adventures of Dr Wolff, page 348. (*Note du traducteur.*)

et de l'Afghanistan. Jusques en 1840, il eut d'assez heureuses destinées; des liens de vassalité l'unissaient alors à Bokhara; mais il lui fallut résister aux armes victorieuses de Yar Mohammed Khan et subir un siége de quatre mois après lequel la ville fut emportée d'assaut, mise au pillage, et ne subsista plus qu'à l'état de ruines. Ceux des habitants qui n'avaient pu fuir tombèrent, pour la plupart, sous le sabre impitoyable des Afghans. Le souverain actuel, Gazanfer Khan, se voyant menacé d'une destruction complète, se jeta dans les bras des vainqueurs et par là même se fit des ennemis redoutables: Bokhara d'un côté, Maymene de l'autre. A l'époque même de notre passage dans ses États, nous le vîmes obligé de se joindre en personne au *serdar* de Belkh pour livrer bataille au petit souverain de Maymene, son voisin, qui néanmoins battit les alliés à plate couture.

En attendant, les affaires de la caravane étaient dans un grand désordre. Le vizir voulant profiter de l'absence du Khan pour s'enrichir en frappant un énorme supplément d'impôts, était déjà brouillé avec le kervanbashi; des paroles bientôt on en vint aux coups, et comme les habitants, en somme, nous étaient favorables, les membres du convoi, s'organisant de leur mieux et décidés à risquer le tout pour le tout, se préparèrent à une résistance énergique. Le Khan, par bonheur, animé d'intentions conciliatrices, revint à ce moment même du théâtre de la guerre; il apaisa la querelle en diminuant les taxes immodérées que son vizir avait cru pouvoir frapper; puis il nous congédia, non sans nous recommander les plus grandes précautions, attendu que les Turkomans, résolus à tirer parti de la confusion générale, dressaient partout leurs embuscades et partout promenaient d'incessants ravages. Mais ceci ne nous inquiétait pas autrement; la caravane, pendant son séjour dans les murs d'Andkhuy, avait à peu près doublé d'importance, et nous n'avions plus à craindre une attaque de ces bandits.

Profitant aussitôt de la permission qui nous était donnée, nous allâmes camper le soir même à Yeketut, qu'une lieue seulement sépare d'Andkhuy. C'était le lieu désigné pour notre rendez-vous. Nous en repartîmes durant la nuit. La station

suivante eut lieu sur le bord d'un cours d'eau qui vient du côté de Maymene. Son lit, d'une profondeur inusitée à certains endroits, est obstrué par une abondante végétation. Les vingt-deux milles qu'il faut franchir pour se rendre d'Andkhuy à Maymene comportent pour les chameaux trois journées de marche. Nous avions à peu près fait le tiers de cette traversée, et le reste (quatorze milles) n'eût présenté aucun obstacle, si nous n'eussions été contraints de passer à la dérobée près de Khaïrabad, qui aurait dû être notre seconde station, pour pénétrer le lendemain matin dans le district de Maymene. Khaïrabad était alors entre les mains des Afghans, et le kervanbashi redoutait à bon droit d'en approcher, sachant bien que, même en temps de paix, — et sous prétexte de faire acquitter les droits de douane, — cette race avide se livre à de véritables brigandages : on peut aisément se figurer ce que fût devenu un convoi comme le nôtre, une fois sous a griffe des autorités militaires.

Nous avions dans nos rangs quelques habitants de Khaïrabad, lesquels, en approchant de leur ville natale, parurent disposés à se séparer de nous; mais on les contraignit de passer outre, car on les soupçonnait de vouloir nous dénoncer aux Afghans qui eussent immédiatement tout confisqué. Bien que les chameaux eussent de lourdes charges, la marche se continua sans interruption, de midi à huit heures du matin. Ceux de ces pauvres animaux qui se trouvèrent trop fatigués furent laissés à l'arrière-garde et ce fut avec une grande joie que nous nous vîmes, le lendemain, arrivés sans accident sur le territoire de Maymene. Cette dernière étape nous avait mis sur les dents, non-seulement à cause de nos constantes appréhensions, mais aussi par les difficultés matérielles qu'il nous avait fallu surmonter. A neuf milles d'Andkhuy, le pays devient de plus en plus inégal, et dans le voisinage immédiat de Maymene commencent de véritables montagnes. En outre nous avions dû traverser une petite portion du périlleux Batkak (une agglomération de marécages), où, nonobstant la chaleur de la saison, de grands espaces boueux existaient encore. Ceci fut très-pénible pour nos chameaux et nos ânes. Je montais pour ma part un de ces derniers, dont le caractère têtu se manifesta plei-

nement lorsque, fatigué d'enfoncer à chaque pas, il cessa de vouloir retirer ses petits pieds, enfouis dans la boue. Je ne dirai pas tout ce qu'il fallut de cris, de supplications et de coups de talon, pour le décider à nous tirer, lui et moi, de cette vase gluante.

Nous campâmes sous les murs d'une petite citadelle nommée Akkale, à quatre lieues de Maymene. Le kervanbashi présenta deux moutons à nos Hadjis, pour remercier Dieu d'avoir protégé la caravane en butte à de si nombreux dangers. Vu ma qualité de doyen, je fus chargé de répartir ce cadeau. Au lieu de pain nous ne mangeâmes toute la journée que de la viande rôtie, et le soir nous chantâmes en chœur un certain nombre de *telkin* (hymnes) que je fis accompagner d'un *zikr*, — ce qui revient à dire que nous poussâmes à tue-tête, deux mille fois de suite, l'exclamation consacrée : — *Ya hoo ! ya Hakk !*

De cette dernière station nous fîmes annoncer notre arrivée à Maymene. Vers le soir, un officier des douanes, — un brave Ozbeg aux manières polies, — vint nous trouver et dressa son rapport. Nous repartîmes à la nuit, et le matin nous étions à Maymene.



XIII

Maymene. — Sa position politique et son importance. — Trois cents têtes sur une porte. — Une rencontre à éviter. — Mort ou vivant? — Aventures du prince de Maymene — Commerce local. — Histoire de quatre bannis. — Départ pour Hérat. — Tracasseries douanières. — La vallée dangereuse. — Un bain froid. — Bala-Murgab. — Les Djemshidi et leurs émigrations. — Produits naturels de la contrée. — Les ruines de Marchah. — Les deux Derbend. — Les Hezare. — Un douanier Afghan. — Suis-je derviche? — Entraves au libre échange.

Wild warriors of the Turquoise hills, and those
Who dwell beyond the everlasting snows
Of Hindoo Kosh, in stormy freedom bred,
Their fort the rock, their camp the torrent's bed

(Moore, — *Veiled Prophet*)

Avant d'entrer à Maymene, on me permettra de décrire l'état politique du pays, car il fait seul comprendre l'importance du rôle assigné à cette ville.

Toutes les contrées situées de ce côté de l'Oxus jusqu'à l'Hindu-Kush[1] et Herat ont été de longue date désolées par des guerres et des dissensions continuelles où se sont trouvés engagés, non-seulement les petits états voisins de Kunduz, Khulum, Belkh, Aktche, Serepul, Shiborgan, Andkhüy, Be-

1. L'Hindu-Kush est cette chaîne de montagnes à l'extrémité de laquelle, sur la pente nord, l'Oxus prend sa source. Du côté du midi la rivière Kunur, le principal affluent de la rivière Caboul, sert de déversoir à l'excédant de leurs eaux.

dakhshan et Maymene, mais encore les émirs, soit du Bokhara, soit du Kaboul. Ces deux derniers princes, effectivement, se sont toujours appliqués, en vue de leurs conquêtes futures, à maintenir allumés les flambeaux de la discorde ; ils ont même pris part, et plus d'une fois, aux hostilités réciproques de leurs faibles voisins, tantôt pour gagner à leur cause une des villes que je viens de nommer, tantôt pour l'incorporer absolument à leurs états et la rattacher à quelque système d'invasion. Si l'on va au fond des choses, ce sont eux, ce sont les émirs rivaux qui maintiennent la lutte et à qui elle doit profiter. Jusques au commencement de ce siècle, l'influence de Bokhara était généralement supérieure à toute autre; mais, à une époque plus récente, les tribus Afghanes des Dürani, des Sadduzi et des Barekzi l'ont supplantée peu à peu; et en dernier lieu, Dost Mohammed Khan, usant tour à tour de la violence et de la ruse, est parvenu à ramener sous son sceptre tous les petits états dont je viens de dresser la liste, à l'exception de Bedakhshan et de Maymene. Il en a formé la province du Turkestan dont il a voulu que Belkh devînt la capitale. Ainsi que je l'ai dit, le commandement militaire est conféré à un *serdar* sous les ordres duquel se trouvent environ dix mille hommes, moitié *paltan* (troupes régulières), moitié milice indigène, avec trois batteries de campagne. Dost Mohammed n'attachait pas un grand prix à la possession du Bedakhshan, district montagneux et pauvre; il lui a suffi que le prince de cette contrée acceptât la condition de vassal. Pour ce qui regarde Maymene, les circonstances ne sont plus les mêmes. Cette ville est à mi-chemin sur la route de Bokhara, et on l'a vue à plusieurs reprises soutenir les siéges que les Khans Dost Mohammed et Yar Mohammed étaient venus mettre devant elle. Lorsque le premier, en 1862, tira l'épée pour punir son infidèle vassal d'Herat, l'Asie centrale se crut à la veille d'être conquise; Maymene résista, cependant, et vit comme toujours sa résistance couronnée de succès. Aussi le courage des Ozbeg qui l'habitent est désormais passé en proverbe, et on peut se faire une idée de l'orgueil qui les anime lorsqu'ils revendiquent l'honneur d'être les seuls, parmi tous les états voisins, qui n'eussent pas encore fléchi devant la puissance Afghane

à l'époque où mourut, dans Herat vaincue, le vieux chef Barekzi.

Le trépas de Dost Mohammed Khan, — événement de la plus haute importance pour l'Asie centrale, — la menaçait, suivant l'opinion générale, de grandes catastrophes et de bouleversements politiques. L'émir de Bokhara fut le premier à vouloir tirer parti de la situation nouvelle, et son avarice bien connue ne l'empêcha pas d'envoyer un subside de dix mille *tilla* aux belliqueux défenseurs du petit état de Maymene. Il fut ensuite convenu que l'émir traverserait l'Oxus, et que, joignant ses troupes à celles de son allié, il attaquerait, de concert avec lui, leur ennemi commun, c'est-à-dire les Afghans. Le prince régnant de Maymene, cédant à l'ardeur inconsidérée de sa jeunesse[1] et trop impatient pour attendre les secours promis, commença la lutte avec les forces dont il disposait. Plusieurs petites places tombèrent dans ses mains et, passant leurs garnisons au fil de l'épée, il put placer sur la porte de sa citadelle une couronne composée de trois cents têtes d'Afghans, reconnaissables à leurs longs cheveux. Pendant notre séjour chez lui, les préparatifs de guerre se renouvelaient sur une plus grande échelle.

Une fois la caravane installée au dehors de la ville, je me transportai au *tekkie* d'un certain Ishan Eyub pour lequel Hadji Salih m'avait donné des lettres de recommandation. Je n'oubliai rien pour gagner ses meilleurs sentiments, en vue d'une rencontre que je redoutais et qui pouvait, le cas échéant, me rendre sa protection très-utile. Il ne s'agissait de rien moins que de voir constater publiquement mon identité, ce qui, vu mon déguisement, impliquait un péril des plus graves. L'individu que je craignais ainsi de trouver sur mon chemin, était un Mollah, nommé Khalmurad, avec lequel j'avais eu à Constantinople des relations personnelles, et qui, pendant quatre mois m'avait donné des leçons de turc *djagatay*. Doué de facultés fort subtiles, le Mollah n'avait pas tardé à deviner, même sur les rives du Bosphore, que je n'étais pas un efendi de bon aloi. Puis, quand il sut que je voulais me rendre à

1. Il est dans sa vingt-deuxième année.

Bokhara, il me demanda formellement de le prendre pour *cicerone*, m'affirmant en même temps qu'il avait rempli ces fonctions auprès d'un Anglais, le Mollah Yusuf[1]. Comme je ne manifestais à cet égard aucune intention bien positive, il était parti pour la Mecque. Je lui savais le projet de revenir par Bombay et Karatchi, et je craignais fort de me retrouver en face de lui, fermement convaincu que, malgré les bontés dont je l'avais comblé, il était fort capable de me trahir, pour peu qu'il eût à ceci le moindre intérêt.

Toutes communications étant interrompues, entre Maymene et Bokhara, par les Afghans qui tenaient la campagne, j'avais eu la bonne chance de ne pas être surpris dans la dernière de ces deux villes par un ennemi si capable de me nuire; mais à Maymene je n'espérais pas une pareille fortune, et c'était pour me mettre à l'abri, pour me procurer d'avance le champion dont je pouvais avoir besoin, que je tâchais de me concilier l'Ishan Eyub, personnage influent et respecté. Au bout de trois jours, et lorsque nous fûmes un peu familiers l'un avec l'autre, je crus convenable de prendre l'initiative en lui demandant des nouvelles de mon homme : — « Eh quoi! s'écria l'Ishan avec l'accent de la surprise, tu as connu Khalmurad? — la paix soit avec lui et puissions-nous vivre de longs jours! — Il a eu le bonheur de mourir à la Mecque, et de par l'amitié cordiale que je lui portais, j'ai recueilli chez moi ses enfants.... Ce petit que voici (il me montrait, en parlant ainsi, un garçon de sept à huit ans) est un de ses fils.... » Je fis cadeau à l'enfant d'un chapelet de verroterie, je prononçai trois *fatiha* pour le salut de l'âme du défunt[2], et mes appréhensions si bien fondées se dissipèrent comme par enchantement.

Je me sentis dès lors assez à mon aise pour installer un

1. Le docteur Joseph Wolff, que nos lecteurs ont déjà vu mentionné à plusieurs reprises.

2. A mon retour à Teheran, j'appris de mon ami Ismaël Efendi, alors chargé d'affaires de Turquie auprès de la cour de Perse, qu'un mois avant mon arrivée, on avait vu paraître en ville un mollah venant de Maymene, dont le signalement répondait, trait pour trait, à celui de l'homme que je croyais dans l'autre monde. Il avait parlé de moi aux gens de l'ambassade comme m'ayant donné jadis des leçons de Djagatay. Khalmurad, à ce compte, vit encore, et quelque singulier hasard nous a seul empêchés de nous trouver en contact.

magasin ambulant au coin d'une des rues les plus fréquentées; mais, à mon grand désappointement, je voyais se fondre avec une extrême rapidité les marchandises qui me restaient : — « Hadji Reshid, me dit un de mes compagnons, tu as déjà dévoré une bonne moitié de ta coutellerie, de tes aiguilles et de tes grains de verre ; l'autre sera consommée avant longtemps, et ton âne la suivra de près. Quand tu en seras là, que comptes-tu faire? » Ces sombres perspectives, aggravées par l'approche de l'hiver, me laissaient d'autant moins rassuré que j'étais encore loin de la frontière Persane, et que je voyais misérablement avorter toutes mes tentatives pour remédier à l'épuisement de ma bourse : — « A la garde de Dieu! me disais-je par manière de consolation : un Derviche ou un mendiant ne quitte jamais affamé la demeure d'un Ozbeg; il peut compter partout sur quelques aliments, ne serait-ce que du pain ou des fruits; on lui donne aussi, çà et là, tel ou tel vêtement de rebut, et il n'en demande pas davantage pour se croire à peu près riche. »

Je ne saurais cacher que j'endurai beaucoup de misères et parfois d'assez cruelles; mais l'habitude, et l'espoir de retourner en Europe, m'empêchaient de plier sous le fardeau. Je dormais sans trop de peine en plein air, sur la terre nue, m'estimant tout à fait heureux de n'avoir plus à craindre les révélations indiscrètes qui m'eussent exposé à périr dans les tortures. Mon rôle de Hadji n'excitait désormais aucune espèce de soupçons.

Le khanat de Maymene, — abstraction faite de ses parties inhabitées, — a dix-huit milles de large, sur vingt de longueur. Outre sa capitale, il renferme une dixaine de cantons et autant de villages, dont les plus considérables sont Kaisar, Khafir-Kalè, Alvar et Khodjakendu. La population, en partie fixée sur le sol et nomade en partie, est évaluée à quelque chose comme cent mille âmes. Ce sont, pour la plupart, des Ozbeg appartenant aux tribus de Min, Atchmayli et Daz; ils peuvent mettre en campagne cinq à six mille cavaliers bien montés et bien armés. Comme je l'ai déjà dit plus haut, ils ont la réputation d'une incontestable bravoure. Hussein Khan, fils de Hukumet Khan, règne aujourd'hui sur Maymene. Le second

de ces princes fut précipité du haut des murs de la citadelle par ordre de son propre frère — qui vit encore et qui est l'oncle du souverain actuel, — « pour que son fils, plus habile que lui, disait le meurtrier, puisse être placé au timon des affaires. » Or, le fils alors en bas âge étant incapable de régner, le véritable motif de l'assassinat se devine sans peine. Mirza Yakoub, — c'est le nom de cet oncle modèle, — ne joue en apparence que le rôle de vizir, mais tout le monde sait que Hussein Khan lui cède la réalité du pouvoir et n'est dans ses mains qu'un instrument docile. Il n'en est pas moins vrai qu'à Maymene, le plus jeune des deux maîtres est aussi le plus aimé. Mirza Yakoub passerait, même chez nous, pour un fort bel homme; cela suffit pour que les Ozbeg le regardent comme un Adonis. Ils vantent aussi son humanité, oubliant la rigueur avec laquelle il applique les lois qui permettent au Khan de faire transporter et vendre à Bokhara, sous prétexte de commuer leur peine, ceux de ses sujets qui se sont rendus passibles de quelques châtiments corporels. Tous les mois, régulièrement, un convoi de ce genre est acheminé vers le marché aux esclaves, et personne n'a l'air de s'en étonner, attendu que la coutume est ancienne.

Située parmi des hauteurs, la ville de Maymene ne s'aperçoit qu'à la distance d'un quart de lieue; elle est mal bâtie, mal tenue, ses quinze cents maisons ne sont que des huttes d'argile, et son bazar, construit en briques, m'a paru menacer ruines. Elle a de plus trois mosquées et deux medresse, les premières en terre battue, les seconds en terre cuite. Les habitants sont Ozbeg, avec un léger mélange de Tadjik, de Herati, d'Indous et d'Afghans, sans compter une cinquantaine de familles juives. Ils revendiquent tous les mêmes droits, et les dissensions de race ou de religion paraissent leur être inconnues. Maymene, comme place forte, a complétement trompé mon attente. La simple muraille qui entoure la ville, et les fossés de la citadelle située à son extrémité occidentale, me laissaient à deviner comment elle avait pu résister à l'artillerie afghane, manœuvrée d'après les traditions anglaises, et braver tous les efforts de Dost Mohammed Khan. Les remparts faits de terre ont douze pieds d'élévation sur cinq de large; les

fossés ne sont ni très-étendus, ni d'une extrême profondeur; la forteresse se dresse, il est vrai, sur un monticule escarpé; mais il existe dans le voisinage des sommets plus élevés encore, et du haut desquels une batterie ne serait pas longtemps à la réduire en cendres. Il est donc probable que la force réelle de Maymene consiste plutôt dans la bravoure de ses défenseurs que dans la valeur réelle des travaux qui la protégent. On distingue au premier coup d'œil, chez les habitants de cette belliqueuse cité, autant de cavaliers habiles et résolus; par le fait, il n'y a guère que les Ozbeg de Shehri Sebz à même de leur disputer la palme. Ces dispositions guerrières, — et par-dessus le marché la possession du défilé de la Murgab (rivière) — donneront toujours fort à faire aux Afghans ou à toute autre armée d'invasion qui, du sud, se dirigerait vers l'Oxus; les fortifications de Kerki ne leur opposeraient qu'un obstacle bien facile à vaincre, et celui qui voudra s'emparer de Bokhara doit inévitablement détruire Maymene ou s'assurer qu'elle ne lui sera pas hostile.

Le kervanbashi et les principaux négociants de notre convoi n'étaient plus retenus dans cette ville par des difficultés de douane, mais simplement par des calculs d'intérêt privé. Ils voulaient assister à deux ou trois marchés de chevaux, et profiter du bas prix qu'amène sur ce point la concurrence effrénée des éleveurs Ozbeg et Turkomans. La plupart de leurs produits s'exportent à Herat, à Khandahar, à Kaboul, et très-fréquemment aussi jusque dans l'Inde. Les chevaux que j'avais vu vendre en Perse à trente et quarante ducats pièce, peuvent être achetés ici pour cent à cent soixante *tenghe*[1], et ni à Bokhara, ni à Khiva, ni à Karshi on n'acquerrait de pareilles bêtes à des prix si réduits. Du reste, ce n'est pas seulement par rapport à elles que les foires de Maymene méritent d'être suivies; les produits naturels de la contrée et les objets de manufacture indigène, — tapis et autres étoffes, mi-partie laine de mouton et poil de chameau, — y sont apportés en masse par les femmes Turkomanes et Djemshidi : notons aussi une

1. De quatorze à quinze ducats : il s'agit ici de ducats d'Autriche ou de Hongrie valant de onze à douze francs. Le *tenghe* du Turkestan représente, nous l'avons dit, 0,75 centimes.



exportation considérable de raisins secs (*kishmish*), de graines d'anis et de pistaches, dirigée vers la Perse et Bagdad. Un quintal de graine d'anis coûte, à Maymene, de trente à quarante *tenghe*.

Après huit jours de résidence, je revins trouver la caravane, toujours campée en dehors des murs, pour savoir au juste l'époque de son départ, et je fus assez étonné d'apprendre qu'on me cherchait depuis le matin, mon témoignage étant requis en faveur de quatre Roumis, emprisonnés par ordre de Mirza Yakoub et dont on voulait obtenir la délivrance. D'après la sentence du juge, ils devaient être tenus pour esclaves fugitifs, à moins qu'une attestation digne de foi ne vînt établir leur origine turque. Avant de me rendre chez le Khan, je me permettrai de présenter au lecteur ces quatre personnages dont j'ai omis de l'entretenir plus tôt, si intéressants qu'ils fussent d'ailleurs.

Ce n'étaient ni plus ni moins que des condamnés russes. Envoyés d'abord en Sibérie — où on les avait retenus huit ans aux travaux forcés dans le gouvernement de Tobolsk, — ils avaient pu fuir et traverser jusqu'à Bokhara les steppes immenses des Kirghiz. Maintenant ils essayaient de rentrer dans leur pays par Herat, Meshed, Teheran, etc., jusqu'à Gümrü (Elizabethpol). L'histoire de leur évasion et de leurs aventures m'entraînerait un peu loin. Je n'en veux consigner ici que l'esquisse abrégée.

Dans la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, ils organisèrent, — par ordre du gouvernement à ce qu'ils prétendent, mais, selon toute probabilité, pour leur propre compte, — une razzia (*tchapao*) dans les montagnes du Caucase. Tandis qu'ils donnaient suite à cette expédition plus ou moins aventureuse, ils vinrent se heurter à une patrouille russe et furent transportés en Sibérie, ce qui n'était pas à coup sûr une rigueur exagérée. On les employa comme bûcherons dans les bois de Tobolsk; ils rentraient chaque soir en prison, mais n'étaient point d'ailleurs maltraités, car leur nourriture, pain, soupe et viande, valait de tout point celle du soldat. Plusieurs années se passèrent avant qu'ils n'eussent appris à parler le russe, mais dès qu'ils se furent mis en état de causer avec leurs

gardiens, une confiance réciproque s'établit; on échangea des bouteilles de *vodki* (eau-de-vie), et certain jour du printemps dernier, les deux hommes de garde ayant quelque peu abusé de cette énergique boisson, les prisonniers saisirent aussitôt l'occasion qui s'offrait. Leurs haches, au lieu de chênes, abattirent les deux sentinelles, dont ils prirent les armes après les avoir égorgées; puis, se dirigeant comme ils purent, ils parvinrent, — non sans péril, et réduits parfois à vivre de foin ou de racines, — jusqu'à des tentes Kirghiz, où ils ne pouvaient manquer de trouver asile, car les nomades se font toujours un devoir de venir en aide aux fugitifs de cette catégorie. Par les steppes Kirghiz ils gagnèrent Tashkend, puis Bokhara, où l'émir leur accorda quelque argent pour défrayer leur voyage. Chemin faisant, on avait cru plus d'une fois reconnaître en eux des esclaves fugitifs; mais ce fut à Maymene seulement que le danger dont ils se croyaient quittes prit des proportions tout à fait sérieuses.

Cédant aux instances de mes compagnons de voyage et du kervanbashi, je me rendis séance tenante à la citadelle, sous l'escorte de l'Ishan Eyub. Au lieu du Khan, nous fûmes reçus par son oncle, qui voulut bien admettre la compétence de mon témoignage et fit élargir les quatre fugitifs. Ils me remercièrent la larme à l'œil, la caravane fêta leur retour, et nous reprîmes deux jours plus tard notre voyage vers Herat.

La route se continuait dans un pays montagneux. Nous mîmes six heures, marchant toujours dans la direction du sud-ouest, à gagner notre première station. On lui donnait le nom d'Almar, mais c'est une désignation commune à tous ces villages que nous voyons épars à peu de distance l'un de l'autre. La halte s'organisait à peine, lorsque nous vîmes paraître, escortés par quelques cavaliers, les agents fiscaux de Maymene qui réclamaient un nouvel examen de nos marchandises. De là des clameurs, des querelles, des négociations qui durèrent plusieurs heures de suite. Mais en fin de compte, il fallut se soumettre, et l'on ne put repartir que vers le soir, après que les principaux de la caravane, y compris le kervanbashi, eurent été dûment écorchés pour la seconde fois, sous prétexte d'un supplément de taxe applicable aux marchandises, aux

bêtes de somme et aux esclaves. Un peu après minuit, laissant derrière nous, sans nous y être arrêtés, l'un des principaux villages appelé Kaisar, nous arrivâmes à la station de Narin. Nous avions fait environ cinq milles à travers plusieurs petits vallons fertiles mais abandonnés; la presque totalité de ce beau district est devenue inhabitable, ravagé qu'il est par les Turkomans, les Djemshidi et les Firuzkuhi.

Ayant devant nous une étape de sept heures, nous ne crûmes pas pouvoir nous reposer longtemps à Narin, et, après avoir marché sans interruption toute la journée, nous arrivâmes fort tard à Tchitchektoo, village-station dans le voisinage duquel existe une autre bourgade appelée Fehmguzar. Il fallut y passer un jour entier, attendu que le kervanbashi et quelques autres voyageurs avaient affaire à Khodjakendu, autre village situé dans la montagne, à trois lieues de là, du côté du sud-est. Fehmguzar est regardé comme l'extrême limite du district de Maymene, et en même temps de tout le Turkestan. Un *yüzbashi*, nommé Devletmurad, placé ici comme gardien des marches, se permettait de lever dans le khanat de Maymene une troisième taxe douanière, à titre de *kamtchin pulu* (argent du fouet)[1]. Comme je m'étonnais devant un marchand d'Herat que de pareils procédés fussent permis : — « Nous remercions Dieu, me dit-il, de ce qu'ils se bornent à frapper des taxes. Il n'y a pas longtemps qu'on ne pouvait traverser Maymene ou Andkhuy sans les dangers les plus graves; les caravanes y étaient pillées par ordre du Khan lui-même, et nous y laissions tout notre avoir. » C'est à Tchitchektoo que je vis pour la dernière fois des nomades Ozbeg, et je ne cacherai pas que ces braves gens à la parole franche, au cœur loyal, me laissèrent un véritable regret; les Ozbeg que j'avais rencontrés dans les khanats de Khiva et de Bokhara sont, de tous les indigènes de l'Asie centrale, ceux que je me rappelle avec le plus de plaisir.

1. Dans l'Asie centrale, on est dans l'usage d'accorder une gratification argent comptant aux gens qui vous ont escorté. Ce que les Français et Allemands appellent « pour-boire » et *drinkgeld*, les Orientaux l'appellent « argent de fouet. » Ce Yüzbashi était autorisé à se faire payer par tout homme qui franchissait la frontière, alors même qu'il ne lui avait rendu aucuns services comme garde ou comme escorte.



La caravane passa immédiatement sous la protection d'une escorte Djemshidi, que leur Khan nous avait envoyée de Bala-Murgab. La route longe maintenant le milieu d'une vallée; on a sur la droite les habitations des Turkomans-Sarik, et à gauche celles des Firuzkuhi, bandits montagnards de la pire espèce. Le sol est excessivement fertile, mais il reste malheureusement sans culture et sans maîtres. On m'a dit plus tard que dans tout le cours du voyage, depuis Bokhara, notre convoi ne s'était jamais trouvé en si sérieux péril. Trente Djemshidi bien armés et bien montés, plus une soixantaine de nos hommes parfaitement en état de combattre, nous constituaient une force assez respectable; néanmoins, à chaque pas en avant, on jetait, à droite et à gauche, sur les hauteurs voisines, des vedettes nombreuses, et l'anxiété la plus vive était peinte sur tous les visages. On peut se figurer la situation d'esprit où se trouvaient les pauvres esclaves émancipés qui, à grand'peine et à grands frais, parvenus jusque là, se voyaient maintenant menacés d'une captivité nouvelle.

L'importance de la caravane et les précautions dont je viens de parler nous mirent heureusement à l'abri de toute surprise. Du matin au soir nous traversâmes de magnifiques pâturages où, malgré la saison avancée, l'herbe et les fleurs nous montaient jusqu'aux genoux, et après nous être reposés la nuit, nous arrivâmes le lendemain matin aux ruines de la forteresse Kalè-Veli: pas plus tard qu'il y a deux ans, elle était encore habitée, mais un *alaman* des Turkomans-Sarik l'avait enlevée par un coup de main et livrée à toutes les horreurs du pillage. Ceux des habitants qui ne furent pas massacrés sur place ont été vendus comme esclaves; d'ici à peu de temps, le petit nombre de maisons désertes et les remparts qui sont encore debout n'existeront qu'à l'état de ruines. Les cavaliers Djemshidi, sans nous avoir escortés plus d'un jour, réclamaient déjà leur « argent de fouet. » Les voyageurs ordinaires, tant à pied qu'à cheval, l'acquittaient simplement par tête, mais les esclaves devaient payer double. Nos gardiens affirmaient, du reste, l'équité de leurs prétentions actuelles, se fondant sur ce qu'ils ne recevraient rien du péage prélevé par le Khan à Bala-Murgab.

Vers le soir du second jour qui suivit notre départ de Tchi-

tchektoo, nous parvînmes à l'extrémité de cette belle vallée que j'ai décrite; la route, alors, qui conduit à la rivière Murgab, plonge dans un défilé montagneux, dont la pente rapide et les étroites proportions rendent fort difficile, à certains endroits, le passage des chameaux chargés, qu'on est réduit à laisser marcher d'eux-mêmes; c'est pourtant, m'a-t-on dit, l'unique chemin praticable qui permette de franchir la montagne pour arriver au bord de la rivière. Un corps de troupes qui voudrait traverser la Murgab serait placé dans cette alternative, ou de se risquer dans le Désert, — et pour cela il faut être en bons termes avec les Salar et les Sarik, — ou de se frayer une route dans cette gorge étroite, entreprise qui réclamerait essentiellement la connivence des Djemshidi, attendu que, dans de pareils défilés, leur hostilité pourrait tenir en échec toute une armée.

Il était minuit quand nous arrivâmes sur le bord de l'eau; épuisés par cette traversée de montagnes, si lente et si pénible, bêtes et gens tombèrent dans le plus profond sommeil.

En m'éveillant le lendemain, à l'aurore, je vis que nous étions dans une longue vallée circonscrite par des hauteurs et dont le thalweg, où les eaux vertes et limpides de la Murgab[1] ont creusé leur lit, offrait aux yeux le spectacle le plus riant.

Pendant une demi-heure nous longeâmes la berge pour trouver un gué; le courant, en effet, est d'une force peu commune et, bien que l'eau ne soit pas très-profonde, on ne saurait la passer indifféremment sur tous les points, à raison des blocs de pierre qui l'encombrent.

Les chevaux entrèrent les premiers dans la rivière, ensuite venaient les chameaux, et nos ânes devaient fermer la marche. Or, on sait que ces animaux redoutent singulièrement de se mettre à l'eau et de poser le pied dans la boue. Je crus donc indispensable de caser mon havresac, — lequel renfermait mes manuscrits, les dépouilles opimes de mon voyage, — sur le dos d'un de nos chameaux. M'asseyant ensuite sur la selle

1. La Murgab prend naissance à l'est dans de hautes montagnes qui portent le nom de Ghur; elle coule ensuite au nord-ouest, par Marchah et Pendjdeh, jusqu'à ce qu'elle se perde, aux environs de Merv, dans des plaines sablonneuses. On prétend qu'autrefois elle se jetait dans l'Oxus, mais ceci est tout à fait impossible.



La caravane passant à gué la Murgab.

vide, je contraignis mon âne à quitter le bord. Au premier pas qu'il fit sur le fond rocheux du rapide courant, je compris qu'il allait arriver quelque chose de grave. En conséquence je voulus descendre, ce qui était tout à fait inutile, car ma monture tomba presque aussitôt elle-même, à la grande hilarité des spectateurs groupés sur le bord; puis, évidemment consternée, elle gagna l'autre rive par une inspiration dont je lui fus reconnaissant. Ce bain froid que j'avais pris d'un peu bonne heure dans les flots transparents de la Murgab n'eut rien que de très-ennuyeux. Faute d'habits de rechange, il me fallut demeurer pendant quelques heures caché sous des tapis et des sacs, en attendant que le soleil eût séché mes vêtements imbibés jusqu'au dernier fil. La caravane campa près de la citadelle; à l'intérieur des remparts on ne voit que des tentes au lieu de maisons, et c'est là que résident les Khans ou chefs des Djemshidi.

La vallée de la Murgab porte en cet endroit le nom de Bala-Murgab[1] (Murgab supérieure). Elle s'étend des hautes montagnes qui appartiennent aux Hezare jusqu'à Marchah (Puits-du-Serpent) où habitent les Turkomans-Salar; on raconte qu'elle fut jadis le domaine des Djemshidi, et qu'après en avoir été dépossédés pour un temps, ils ont reconquis depuis ce berceau de leur race. Au sud-ouest de la forteresse la vallée devient peu à peu si étroite, qu'on pourrait sans lui faire tort l'appeler un défilé. La Murgab s'y précipite en écumant avec un bruit de tonnerre, et c'est seulement au delà de Pendjdeh, où la rivière plus profonde modère son violent essor, que la vallée élargie s'étend sur un espace d'un ou deux milles. Quand Merv était debout, il a dû exister dans ces parages un degré de civilisation qui en rendait le séjour à peu près tolérable; mais aujourd'hui les Turkomans y ont élu domicile, et la ruine, la désolation accompagnent partout leurs bandes sauvages.

Les Djemshidi se prétendent issus de Djemshid, le roi fabuleux de la famille Pishdad, revendication d'origine qui tout

1. Il m'a été dit que ce nom désignait simplement la forteresse. Peut-être cet endroit a-t-il eu autrefois quelque importance, car de nombreuses ruines qui existent soit à l'intérieur soit aux environs indiquent une civilisation disparue.



naturellement doit sembler suspecte. Ils n'en viennent pas moins de Perse, on ne saurait en douter. Mieux encore que leur dialecte, leur physionomie typique les rattache à la race iranienne; elle s'est conservée chez ces nomades plus fidèlement que partout ailleurs, si ce n'est dans les provinces méridionales de la Perse. Jetés, depuis des siècles, aux dernières limites du territoire national, leur nombre a constamment décru par suite de guerres continuelles. Ils ne comptent plus maintenant que huit à neuf milles tentes environ. Ceux qui les habitent, dispersés dans la vallée dont il est question et dans les montagnes qui l'avoisinent, mènent une existence très-misérable. Ainsi qu'on peut le voir dans les annales de Khiva, un grand nombre d'entre eux, expulsés de leur pays par Allahkuli Khan, furent forcés d'établir une colonie dans ce khanat où on leur avait assigné une nouvelle résidence, au cœur d'un district fertile (Köktcheg) abondamment arrosé par l'Oxus. Ils gagnaient évidemment au change; mais leur irrésistible attachement pour les montagnes du pays natal les y a peu à peu ramenés. On les y voit fixés à nouveau, et dans des conditions qui n'ont rien de très-brillant.

Par le costume, la manière de vivre, le caractère, les Djemshidi ressemblent aux Turkomans. Leurs razzias sont tout aussi redoutées que celles de ces derniers, mais ne sauraient être aussi fréquemment renouvelées, à cause de leur infériorité numérique. Leurs chefs actuels (ils en ont deux, Mehdi Khan et Allahkuli Khan) ont ouvertement accepté la suzeraineté des Afghans, et le *serdar* d'Herat les tient libéralement à sa solde. Dès l'époque de Dost Mohammed Khan, les Afghans ont toujours fait l'impossible pour mettre les Djemshidi dans leurs intérêts, d'abord afin d'avoir en eux, sur la ligne nord de la Murgab, une espèce de garnison frontière contre les incursions des gens de Maymene; en second lieu, pour paralyser l'action des Turkomans chez lesquels Dost Mohammed n'aurait pu, même au prix des plus grands sacrifices, trouver des alliés quelque peu fidèles. Mehdi Khan, chef des Djemshidi, — celui dont nous venons de parler, — a mérité, dit-on, par d'éclatants services, rendus au siége d'Herat, la faveur du dernier Émir, et celle de son successeur Shir Ali Khan, aujourd'hui roi du Ka-

boul, qui lui a confié la tutelle du fils, encore tout jeune, entre les mains duquel a été placée la direction des affaires d'Herat. Néanmoins, l'extension du territoire Afghan jusqu'à la Murgab peut être considérée comme très-précaire, vu que les Djemshidi sont capables de se révolter d'un moment à l'autre, pour peu que la moindre irrégularité, le moindre retard se glissât dans la liquidation de leur solde : ils n'admettent pas, en effet, que le *serdar* d'Herat puisse revendiquer le plus léger droit à leur allégeance.

Ici, comme partout ailleurs, nous ne rencontrions de difficultés sérieuses que sur le terrain des taxes douanières. Il nous avait été dit, chemin faisant, que l'Afghanistan commençait sur la rive gauche de la Murgab, et que là ne se prélevait plus l'impôt des esclaves. Cette information, complétement inexacte, reposait sur un triste malentendu. Le Khan des Djemshidi, à qui le kervanbashi eut directement affaire, exigea pour les marchandises, le bétail et les esclaves, des contributions plus lourdes que celles dont nous avions déjà été frappés, et, lorsqu'on en connut le montant, la consternation, les plaintes n'eurent plus de bornes. Les Hadjis eux-mêmes furent contraints d'acquitter deux francs par tête d'âne, — taxe fort extraordinaire pour tous, pour moi tout à fait ruineuse. Mais le plus atteint de nous fut un Indou qui avait acheté à Maymene sur le pied de trente *tenghe* (22 fr. 50 c.) quelques charges de graines d'anis. Leur transport à Herat devait lui coûter vingt *tenghe* (15 fr.) par ballot. Il avait de plus acquitté jusqu'alors onze *tenghe* (8 fr. 25 c.) pour droits de douane, et on lui en demanda trente de plus, ce qui porta les frais d'acquisition à soixante et un *tenghe* (45 fr. 50 c.). On voit combien ces droits énormes auxquels le négociant est soumis, et qui revêtent l'apparence d'une espèce de légalité, doivent entraver toutes les transactions commerciales, et comment l'usage excessif que font les princes de leur autorité tyrannique empêche les habitants de tirer parti des richesses d'une contrée où certains produits du sol, venus spontanément et sans culture, suffiraient, par le haut prix qu'on en obtient, à défrayer les besoins de la vie domestique. Le pays montagneux des Djemshidi compte jusqu'à trois espèces de productions végétales que la

terre fournit d'elle-même, et qui, n'appartenant à personne, peuvent être recueillies par quiconque veut s'en donner la peine. Ce sont d'abord les pistaches : en second lieu les *buzgundj*, espèce de noix qu'on emploie pour la teinture. Les premières coûtent cinquante centimes; les secondes six à huit francs le *batman;* troisièmement, enfin, le *terendjebin*, sorte de substance saccharine provenant d'un arbuste comme la manne, qui possède une saveur assez agréable, et dont on se sert à Herat et en Perse pour la fabrication du sucre. Ces trois denrées se trouvent en abondance sur le mont Badkhiz (dont le nom signifie « Où le vent se lève »). On en fait habituellement la récolte, mais le commerce, — en prévision des charges subséquentes qui viendront grossir le prix d'achat, — ne peut en donner que très-peu d'argent, ce qui fait de ces richesses naturelles une ressource médiocre pour les malheureux habitants. Les femmes Djemshidi fabriquent plusieurs espèces de tissus en laine et en poil de chèvre, spécialement un drap nommé *chal* que la Perse importe à des prix assez élevés.

Nous demeurâmes quatre jours sur les bords de la Murgab et dans le voisinage des ruines. J'ai passé bien des heures à visiter, le long de cette rivière aux flots verts et limpides, les tentes groupées dans les environs. Avec leurs toits de feutre en lambeaux, elles offraient l'aspect le plus misérable. Vainement j'y proposais mes verroteries, vainement mes bénédictions et mes *nefes;* ces objets de luxe n'y étaient nullement requis : un morceau de pain eût été mieux venu. La religion elle-même n'a pas ici grande influence, et ne pouvant compter beaucoup sur mon caractère de Hadji ou de Derviche, je dus renoncer à pousser mes excursions jusqu'à Marchah, où existent encore, si l'on ne m'a pas trompé, des ruines de pierre ainsi que des *munar* (tours et colonnes), remontant peut-être à l'époque des Parsis. J'étais porté à révoquer en doute les récits qu'on m'en faisait, et il ne me semblait guère probable que les voyageurs anglais, si bien au courant d'Herat et de ses environs, n'eussent pas dirigé leurs recherches de ce côté, pour peu qu'elles dussent être payées de quelque succès. Dans l'incertitude, je ne voulus pas m'ex-

poser à des périls que rien ne m'autorisait à révoquer en doute.

On calcule que les voyageurs à cheval mettent quatre jours à franchir la distance entre Bala Murgab et Herat. Les chameaux en prennent le double, dans ce pays couvert de montagnes. Pour les nôtres, plus chargés que l'usage ne le comporte, la traversée devait exiger au moins le même temps.

On nous montra de loin deux pics élevés qui s'aperçoivent au sud de la Murgab, en nous disant que nous mettrions deux jours à les atteindre. Ils portent, l'un et l'autre, le nom de Derbend (passe, défilé, port), et sont beaucoup plus élevés, plus faciles à défendre que cette gorge conduisant à Maymene sur la rive droite de la Murgab. Le paysage revêt, à mesure qu'on avance, un aspect poétique et tourmenté. Les hauts massifs de granit qui forment le premier Derbend portent à leur cime les ruines d'un ancien fort, sujet de légendes aussi nombreuses que variées. De même, au second Derbend, sur le bord de la Murgab, on trouve les restes d'une antique forteresse. C'était la résidence d'été du célèbre sultan Husein Mirza par l'ordre de qui fut construit un pont de pierre (Pul-Taban), dont les vestiges sont encore visibles. A l'époque où vécut ce prince, le plus civilisé des souverains de l'Asie centrale, tout le pays adjacent prospérait à merveille, et l'on signale différentes maisons de plaisance qu'on avait érigées le long de la Murgab.

Au delà du second défilé, nous quittâmes cette rivière. La route inclinait à droite dans la direction de l'ouest, vers un plateau qui confine à une portion du Désert peuplée par les Salor. Ici prend naissance une haute montagne, Telkhguzar, qu'on met trois heures à franchir.

Vers minuit, nous fîmes halte dans un endroit appelé Magor, et de là une étape matinale nous conduisit aux ruines de Kalè-No, ancienne place forte qu'entourent aujourd'hui un petit nombre de tentes Hezare. Leurs dehors annoncent une pauvreté pire encore que celle des Djemshidi. Kalè-No, me dit-on, était, il y a cinquante ans, une ville florissante. Elle servait de dépôt aux caravanes dirigées de la Perse vers Bokhara. Les

Hezare qui la possédaient alors, enorgueillis et aveuglés par leur prospérité, prétendirent imposer des lois à Herat, et en fin de compte, engagés avec cette ville dans une lutte acharnée, devinrent ainsi les auteurs de leur propre ruine. Ils s'étaient d'ailleurs attiré l'inimitié de la Perse, par les expéditions déprédatrices qu'ils lançaient vers le Khorassan avec autant d'ardeur que les Turkomans eux-mêmes.

Par suite de leurs rapports continuels avec les Irani, les Hezare que nous rencontrons ici n'ont pu, comme leurs frères du Kaboul, conserver le type Mongol dans toute sa pureté. Pour la plupart d'ailleurs, ils appartiennent à la secte sunnite, tandis que ces derniers professent partout le dogme contraire. Si je suis bien informé, c'est du temps de Nadir Shah que les Hezare du Nord se séparèrent pour la première fois de ceux du Sud, et que les peuples au milieu desquels ils se trouvaient les contraignirent à modifier en grande partie leurs doctrines religieuses. On dit aussi que les Hezare [1], Mongols d'origine, furent transportés par Djenghis Khan jusque dans les contrées sud de l'Asie centrale, et que leur conversion au shiisme fut l'œuvre de Shah Abbas. Il est remarquable qu'à la place de leur langue maternelle ils aient adopté le persan, fort peu usité dans les environs du pays qu'ils habitent. Le dialecte mongol, — ou plutôt un patois dérivé de ce dialecte, — est conservé par une petite fraction de cette tribu, confinée dans les montagnes voisines d'Herat, où ceux qui la composent sont depuis des siècles employés à préparer du charbon. Ils prennent eux-mêmes le nom de Gobi, qui est celui du district où ils résident.

Baba Khan, chef des Hezare de Kalè No, pourrait, sans faire tort à sa misère et à sa faiblesse, reconnaître la suprématie d'Herat, que son voisinage presque immédiat (deux journées de marche), devrait lui rendre redoutable. Loin de là, il se don-

1. Ce peuple, dans toute la Perse, était appelé Berber, nom qui désignait la ville Shehri-Berber, située jadis, nous dit-on, dans les montagnes qui séparent le Kabcul de Herat. On raconte monts et merveilles de son ancienne grandeur et de ses magnificences. Dans son ouvrage sur le Kaboul (page 232) Burnes a dit expressément que « les restes de cette cité impériale (Berber) se voient encore aujourd'hui. »

nait, lui aussi, les airs d'un prince indépendant. Notre caravane était à peine installée auprès des ruines, quand Sa Majesté daigna venir en personne réclamer les taxes qui lui étaient dues : ceci donna lieu à de nouvelles disputes. Le kervanbashi voulait, à toute force, expédier au *serdar* d'Herat un messager porteur de ses plaintes. La menace produisit son effet, et au lieu de droits de douane, on n'exigea plus de nous qu'une forte somme à titre « d'argent de fouet. » Sans être arrêté par les scrupules de la religion, le Khan leva cette taxe sur les Hadjis eux-mêmes, et je fus obligé de payer à nouveau, pour mon âne, une somme d'environ deux francs.

Nos marchands achetèrent ici une grande quantité de pistaches et de *berek*, étoffe légère pour la fabrication de laquelle les femmes Hezare sont très-renommées, et dont on fait, dans tout le nord de la Perse et de l'Afghanistan, ces surtouts appelés *chekmen*.

A partir de Kalè No, la route parcourt encore jusques à Herat une série de hautes montagnes; la distance n'est que de vingt milles, mais le voyage est très-fatigant et ne peut pas se faire en moins de quatre jours. La première étape mène à un village nommé Alvar, avoisinant les ruines de ce repaire fortifié qui servait de résidence à Shir-Ali-Hezareh. Le second jour, nous passâmes à la cime du Serabend, couverte de neiges éternelles, et où nous eûmes beaucoup à souffrir du froid, malgré les quantités de bois que nous brûlions pour nous réchauffer. Le lendemain fut tout entier employé à descendre de ces hauteurs : en certains endroits le danger était grand, car nous cheminions, au bord d'un précipice, sur une corniche à peine large d'un pied ; le moindre faux pas nous eût lancés, homme et chameau, dans le profond ravin que nos yeux sondaient avec terreur. Nous atteignîmes néanmoins sains et saufs la vallée qui s'ouvre à Sertcheshme, et où jaillit (à ce qu'on croit) ce cours d'eau impétueux qui, après avoir baigné le nord d'Herat, va se jeter dans la Heri-Rud. Le quatrième jour, nous arrivâmes à Kerrukh, qui appartient à Herat, et n'en est pas à plus de quatre milles.

Lorsqu'au printemps la caravane était partie pour le Bokhara,

Dost-Mohammed-Khan assiégeait encore Herat. Six mois s'étaient écoulés depuis lors, et ceux de nos compagnons qui étaient nés dans cette ville ayant entendu dire qu'elle avait été prise et pillée, on se figure aisément l'anxiété avec laquelle ils allaient s'enquérir de leurs maisons, de leurs biens, de leur famille, et de leurs amis. Il n'en fallut pas moins attendre sur place, vingt-quatre heures de plus, qu'un officier des douanes, — orgueilleux Afghan dont l'arrivée matinale nous avait pris quelque peu au dépourvu, — dressât la liste complète de notre personnel et de ce que chacun rapportait avec soi. Je m'étais représenté l'Afghanistan comme un pays déjà organisé à moitié, dans lequel, grâce à l'influence occidentale, avaient dû s'introduire quelques notions de bon ordre, quelques habitudes policées. Je me croyais donc à la veille d'en finir avec mon déguisement, et dès lors avec une bonne partie de mes souffrances. Vaine illusion, qui fut cruellement dissipée. Notre fonctionnaire Afghan, le premier de cette nation que j'eusse encore rencontré, se montra bien autrement inhumain, bien autrement grossier que ses congénères de l'Asie centrale; tout ce que j'avais ouï dire sur les fouilles auxquelles donne lieu dans ce pays l'acquittement des droits de douane était « couleur de rose » auprès de ce que je vis alors. On fit partir pour la ville, sous bonne garde, les ballots de marchandises que leurs propriétaires ne voulaient pas ouvrir ; le bagage des voyageurs fut examiné, puis enregistré article par article; malgré la rigueur du froid, chacun de nous dut mettre habit bas, et, sauf la chemise, les caleçons et le surtout, tout vêtement fut soumis à un droit spécial. Le brutal personnage à qui nous avions affaire taxa les Hadjis avec la dernière rigueur, n'épargnant pas même leur petite provision de quincaillerie; il exigea, chose inouïe, cinq *krans* par tête pour nos ânes, qui, valant en moyenne de vingt à vingt-cinq krans, avaient acquitté déjà des impôts si excessifs. Bon nombre d'entre nous se trouvant hors d'état de payer, il fit vendre leurs misérables montures. Ce procédé révoltant, qui me laissait à peu près sans ressources, m'affecta de la manière la plus pénible.

Vers le soir, alors que nous pensions en avoir fini avec cette espèce de brigandage, le gouverneur de Kerrukh, lequel a

rang de *mejir*[1], se présenta aussi pour recevoir son « argent de fouet » : ses exigences n'étaient pas des plus modérées, mais il avait la tenue d'un vrai militaire, et son uniforme boutonné jusqu'au cou (premier détail de costume qui depuis longtemps eût fait appel à mes souvenirs européens) produisit sur moi un effet de gaieté que je renonce à décrire. Je ris encore en y songeant, mais il me semble que dans cette joie puérile entrait pour quelque chose le plaisir de voir à son terme la mystification dont j'étais l'auteur. Bator Khan, — c'était son nom, — avait remarqué la surprise peinte dans mes yeux ; il fixa sur moi son attention et, frappé de ma physionomie étrangère, il questionna sur mon compte le kervanbashi ; après quoi, me faisant asseoir à ses côtés, il prit à cœur de me traiter avec une affabilité, une considération exceptionnelle. Dans le cours de l'entretien, qu'il ramenait volontiers sur Bokhara, il me regarda plus d'une fois avec un sourire significatif, — prenant soin de n'être pas observé, — comme pour me féliciter du succès de mon entreprise. Évidemment il me supposait chargé d'une mission secrète, et bien que je ne voulusse pas me départir du rôle que j'avais si longtemps joué, il me tendit la main pour prendre congé de moi ; mais j'avais pressenti le mouvement et, gagnant mon homme de vitesse, je levais déjà les bras pour le régaler d'une bénédiction musulmane, quand il battit en retraite avec un rire narquois.

Notre caravane devait entrer à Herat le lendemain matin, après avoir employé six semaines à faire un trajet qui, dans des circonstances plus favorables, s'accomplit aisément en vingt ou vingt-cinq jours.

On a vu par les détails fournis ci-dessus que, sur tout ce parcours, le commerce n'est pas dans des conditions très-brillantes. Je vais maintenant récapituler, en *tenghe*, ce que nous avions déjà payé aux différentes douanes pour les esclaves, les marchandises et le bétail du convoi. On se rappellera, pour

1. Équivalent du mot anglais « Major, » auquel il est emprunté. J'avais déjà consacré une certaine étude aux titres *Djornel* et *Kornel*, usités dans l'armée Afghane, quand je finis par découvrir que le premier dérivait du mot « général, » le second du mot « colonel, » et qu'ils étaient empruntés l'un et l'autre à l'idiome britannique.

l'intelligence du tableau suivant, que le *tenghe* représente une valeur de soixante et quinze centimes.

NOM DE LA LOCALITÉ.	PAYÉ par ballots de marchandises.	CHAMEAUX.	CHEVAUX.	ANES.	ESCLAVES.
Kerki.............	20	5	3	1	22
Andkhuy...........	26	5	3	2	20
May mene.........	28	5	3	1	25
Almar.............	»	3	2	»	»
Fehmguzar.........	1	3	2	1	1
Kalè veli..........	»	5	3	1	5
Murgab............	30	5	3	2	15
Kalè No............	»	5	3	2	»
Kerrukh...........	»	15	10	5	»
Total..........	105	51	32	15	88

Si nous ajoutons qu'à Herat le taux ordinaire de l'intérêt est de 20 pour 100, on pourra calculer ce que doit être le prix de vente pour que le marchand se trouve rémunéré, tant des peines qu'il a prises, que des risques pécuniaires auxquels il s'est exposé.



XIV

La plaine d'Herat. — Ruines séculaires, ruines d'hier. — Le bazar. — Exactions fiscales. — Races diverses. — Le chapitre des chapeaux. — Faux semblants de civilisation. — Misère et compagnie. — Un diplomate persan. — Mollah Ishak. — Visite au fils du roi. — L'apostrophe embarrassante. — On me soupçonne. — Les lunettes d'un astrologue. — Inconséquence curieuse. — Prise et pillage d'Herat. — Un voleur dévot et logique. — Les Afghans tuent la poule aux œufs d'or. — Le dicton du vizir. — Désordres administratifs. — Les Anglais désirés. — Le tombeau de Dost Mohammed.

Ἐντεῦθεν Ἀρεία, σχοῖνοι ϛ'. Ἔνθα Κανδὰκ πόλις καὶ Ἀρτακάναν καὶ Ἀλεξάνδρεια ἡ ἐν Ἀρείοις· κῶμαι δὲ δ'·

(ISIDORI CHARACENI, *Mansiones Parthicæ*, 17, apud MULLER. *Geograph. Gr. minores.*)

Le voyageur qui vient du Nord ne saurait manquer d'être surpris, lors qu'au détour de la montagne Khodja Abdullah-Ansari, il voit s'élever devant lui, — avec ses nombreux canaux d'irrigation, et ses groupes de villages çà et là dispersés, — la vaste et belle plaine qui porte le nom de Djölghei-Herat. Bien que les arbres, ornement principal de tout paysage, fassent complètement défaut à celui-ci, son aspect donne à comprendre qu'on est en dehors du Turkestan, et par conséquent de l'Asie centrale, dont Herat est la porte ou « la clef » comme on le dit à bon droit. Sans aller aussi loin que les Orientaux qui lui ont donné le surnom de *Djennetsifat* (semblable au Paradis), on ne saurait refuser à la contrée qui l'entoure un air d'abondance

et de richesse qui constitue à lui seul un puissant attrait. Par malheur, ses avantages naturels et son importance politique en ont fait une pomme de discorde que se disputent les peuples voisins, et si nous envisageons les guerres dont ce pays a été le théâtre, la fréquence des siéges que sa capitale a dû subir, nous nous étonnerons que tant de blessures aient pu se cicatriser si vite. Deux mois seulement avant notre arrivée, maintes et maintes hordes d'Afghans sauvages, campés sur cette plaine fertile, y semaient de tous côtés la dévastation, et cependant on voyait déjà germer les moissons, les vignobles se couronner de pampres, et sur les prairies s'étendre un épais gazon émaillé de fleurs.

Comme presque toutes les villes d'Orient, celle-ci a des ruines anciennes et modernes, et comme partout ailleurs, les premières sont de beaucoup les plus belles et les plus majestueuses. Ce qui reste des monuments érigés sur la Mosalla (place de la Prière) nous remet en mémoire l'antique cité de Timour; les tours rondes que l'on rencontre isolément, çà et là, rappellent les environs immédiats d'Ispahan; mais la ville et la citadelle, dans l'état où je les vis, constituaient un écroulement tel qu'il est rare d'en trouver un, même dans ce pays aux catastrophes colossales.

Nous entrâmes par la *dervaze* (ou porte) Arak. Les maisons devant lesquelles nous passions, les ouvrages avancés, la porte elle-même ne présentaient plus qu'un amas de décombres. Près de cette dernière, à l'intérieur de la ville, est sise l'Arche (ou citadelle), que son élévation donnait pour but à l'artillerie Afghane; presque entièrement démolie, elle semble chanceler sur sa base et montre, comme autant de plaies, ses portes, ses fenêtres dépouillées de leurs boiseries. Ce détail rappelle la disette de combustible qui, durant le siége, était devenu le principal fléau des habitants. Dans cette cage de maçonnerie on voit perchés çà et là quelques Afghans, quelques Hindous de méchante mine, — dignes gardiens d'une ruine pareille. A chaque pas, les signes de dévastation se multiplient. Certains quartiers où la population n'est point encore revenue, sont livrés à la solitude et à l'abandon le plus complet. Le bazar, — disons mieux, sa artie voûtée, ce quadrangle protégé par un dôme, témoin de tant de siéges et qu'ils ont laissé debout, —

subsiste à peu près seul dans son *statu quo antè bellum*. Ses hôtes ne sont plus les mêmes, il est vrai, et ne comptent guère que trois mois de résidence, mais il offre, malgré tout, un échantillon intéressant de la vie orientale, un amalgame caractéristique de l'Inde, de la Perse et de l'Asie centrale, où l'empreinte de chaque peuple est encore plus nette que dans le bazar de Bokhara. La foule, à vrai dire, n'existe réellement que du karavanseraï Hadji Resul à celui du No; mais, dans cet espace restreint, la diversité des races éblouit le regard : Afghans, Hindous, Tartares, Turkomans, Persans et Juifs s'y pressent et s'y coudoient. L'homme du Kaboul s'y pavane, tantôt dans son costume national, — chemise longue, caleçon, vêtements de toile que le blanchissage ne fatigue pas, — tantôt dans son uniforme de petite tenue; le plus souvent un habit rouge provenant des Anglais, et dont il ne se sépare pas volontiers, même pour dormir. Il le passe tout bonnement par dessus sa chemise, sans abdiquer pour cela le turban pittoresque de ses compatriotes. D'autres, appartenant au *beau monde*, adoptent un costume à moitié persan. On ne sort guère sans ses armes. Il est bien rare que n'importe quel habitant civil ou militaire n'ait pas, en entrant au bazar, de quoi frapper et de quoi se défendre. Pour être tout à fait à la mode, il faut se charger d'un véritable arsenal, — deux pistolets, un sabre, un poignard, un khandjar, un fusil et un bouclier. On ne peut mettre de pair, avec l'Afghan martial, que le Djemshidi aux allures Turkomanes. Le Herati couvert de haillons, le Hezare presque nu, le Teymuri des environs s'effacent devant le représentant de la race conquérante. Tout ce qui l'entoure prend les dehors de l'humilité la plus abjecte, mais jamais on ne vit haine et rancune pareilles à celles que nourrit l'habitant d'Herat contre ses nouveaux oppresseurs.

Le bazar lui-même, — qui date du sultan Hussein-Mirza, et compte dès lors près de quatre siècles, — méritait encore, malgré les ravages du temps, l'admiration due aux belles choses. On dit qu'autrefois il formait une rue entière, allant de la *dervaze* Arak à la *dervaze* Kandahar[1]. Les boutiques com-

1. Cette dernière est la seule des portes qui n'ait pas souffert pendant le

mencent naturellement à se rouvrir, mais seulement petit à petit, car le siége encore récent et le pillage qui l'a suivi découragent les plus entreprenants. D'ailleurs, avec le système de rapacité fiscale que les Afghans veulent appliquer ici, le commerce et l'industrie n'ont pas grand'chance d'y prospérer; on ne saurait croire, en effet, à quel taux s'élèvent les droits perçus à propos de toute transaction, sur l'acheteur aussi bien que sur le vendeur. De plus, ils ne paraissent réglés par aucun tarif normal, et sont livrés à l'arbitraire le plus complet. Une paire de bottes, par exemple, dont le prix originaire est de cinq francs, supporte une taxe d'un franc cinquante. Cette taxe est d'un franc pour un bonnet qui vaut à peine le double, de trois francs pour une fourrure qu'on a payée huit, et ainsi de suite. Chaque article d'importation et d'exportation est frappé d'un timbre par des percepteurs qui ont des bureaux, et dans le bazar, et sur divers points de la cité. Les premiers habitants d'Herat furent des Persans, issus de cette race qui peu à peu gagnant du Sistan vers le nord-ouest, a formé l'ancienne province du Khorassan, dont cette ville est restée la capitale jusqu'à une époque récente. Plus tard, les émigrations provoquées par Djenghis et Timour mêlèrent le sang turco-tartare à celui de la population autochtone. De là, ce nom collectif de Char-Aimak, et les subdivisions du peuple qu'il désigne, en Djemshidi, Firuzkuhi, Teïmeni ou Timouri; ce sont des races d'origine diverse, dont l'unité nationale n'existe qu'au point de vue politique. Ainsi se compose la population du Djölghei-Herat.

L'enceinte fortifiée est en grande partie peuplée de Persans, qui s'y sont établis, au siècle dernier, pour maintenir et propager l'influence de leur pays natal. Ils sont principalement, à l'heure présente, gens de métier ou de négoce. Quant aux Afghans, ils forment à peine un cinquième de la population urbaine, et, devenus tout à fait Persans, on les voit — plus spécialement depuis le dernier siége — se montrer fort hos-

siége. Les Herati prétendent qu'elle ne pourra jamais être démolie, parce que les Anglais, qui l'ont construite, posent brique sur brique, ainsi que le veut la justice, bien différents des Afghans, « qui délaient leur mortier avec les pleurs de l'opprimé. »

tiles à leurs propres compatriotes. Un Kabouli, un Kaker de Kandahar leur inspire la même antipathie qu'aux aborigènes, et pour les uns comme pour les autres son joug est également détestable.

J'aimais à promener mes regards sur cette foule bariolée qui fourmillait dans certaines rues d'Herat. Ces soldats afghans revêtus de l'uniforme anglais, — et qui, contrairement aux prescriptions du Koran, portaient quelquefois le shako[1], — m'amenaient à penser que j'étais enfin arrivé dans un pays où le fanatisme islamite n'était plus tout à fait aussi formidable, et où je pourrais, moyennant quelques transitions habilement ménagées, me débarrasser de mon déguisement. Et quand je voyais ces militaires sans favoris et portant moustaches, — ce que tout l'Islam regarde comme un péché mortel, et ce qui passe, même à Constantinople, pour un acte d'apostasie, — l'espoir de rencontrer des officiers anglais m'envahissait malgré moi. Combien je me serais trouvé heureux de pouvoir me placer sous la protection de quelque agent britannique investi, vu les circonstances politiques, d'une influence sans rivale. J'oubliais, hélas! que l'Oriental n'est jamais ce qu'il paraît être, et je me préparais ainsi d'amers désappointements.

Mes ressources financières, on le sait déjà, étaient à peu près anéanties. Il m'avait fallu, aux portes d'Herat, me défaire de ma misérable monture, épuisée par le voyage, et dont je n'obtins que vingt-six krans, sur lesquels je fus obligé de prélever de quoi payer, outre la taxe de vente, quelques autres petites dettes. Je me trouvai alors dans une situation très-critique. Au manque de pain, on pouvait trouver remède; mais les nuits étaient devenues glaciales et, tout habitué que je fusse à une

1. Ce genre de coiffure n'a pu s'introduire encore dans l'armée turque. Les Osmanli s'entêtent à prétendre que d'après le Sunnet (la tradition), le *siper* (couvre-chef à coiffe élevée) et le *zunnar* (la corde qui sert de ceinture aux moines), sont très-rigoureusement interdits, comme emblèmes de christianisme. Le sultan Mahmoud II, quand il institua pour la première fois une milice turque d'après les idées européennes, désirait vivement remplacer par le shako le *fez* si mal adapté aux besoins du soldat; mais le destructeur des Janissaires n'osa pas se passer cette fantaisie, car ses meilleurs amis eux-mêmes l'auraient déclaré apostat.

existence rigoureuse, j'avais beaucoup à souffrir quand il fallait coucher dans une ruine ouverte à tous les vents, sur la terre nue, et vêtu à la légère. J'avais, pour me rasséréner, cette pensée que la Perse était à dix jours de moi; mais il n'était pas déjà si facile d'y arriver. Impossible de partir seul; or la caravane qui se préparait à se diriger vers Meshed attendait encore de nouveaux voyageurs, et voulait se ménager une occasion plus favorable; effectivement, les Turkomans-Tekke, toujours redoutables pour les voyageurs, s'étaient mis depuis quelque temps à piller les villages et à venir faire des prisonniers jusques aux portes d'Herat. Dans les premiers jours qui suivirent mon arrivée j'avais appris qu'un envoyé persan, Mehemmed Bakir Khan, chargé de porter au jeune *serdar* d'Herat les félicitations du Prince-Gouverneur du Khorassan, se proposait de repartir dans un assez bref délai pour la capitale de la Perse. J'allai immédiatement le trouver et le priai de m'emmener avec lui. Ce diplomate se montra fort poli; mais j'eus beau lui parler à plusieurs reprises des extrémités auxquelles j'étais réduit, il sembla ne pas prendre garde aux détails dans lesquels j'entrais à ce sujet et me demanda, (belle question à me faire quand mes traits et mes haillons attestaient le plus affreux dénûment !) si j'avais ramené avec moi de Bokhara quelques chevaux de prix. Chacune de ses paroles tendait, en apparence, à pénétrer mon secret. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer de lui, je ne l'importunai pas davantage. Il quitta Herat bientôt après, accompagné par bon nombre de ces Hadjis avec lesquels j'avais voyagé depuis Samarkand et Kerki. Tous m'abandonnaient, — tous, excepté le Mollah Ishak, mon fidèle compagnon de Kungrat, qui ne doutait pas de mes promesses, quand je lui parlais de Teheran et du sort meilleur qui nous y attendait. Cet honnête garçon, resté près de moi, mendiait chaque jour les aliments et le menu bois qui nous étaient indispensables; c'était lui qui préparait notre repas du soir, et il refusait respectueusement de le prendre en même temps que moi, dans l'unique assiette dont nous fussions pourvus. Sous d'autres rapports, Mollah Ishak est certainement un des types les plus intéressants que j'aie rencontrés. Il vit aujourd'hui, non pas à la Mecque, mais à Pesth, et son nom

reviendra naturellement sous ma plume avant la fin de ce récit.

Pour ne rien négliger de ce qui pouvait favoriser mon voyage à Meshed, je me ménageai l'occasion de voir le prince régnant, — le *serdar* Mehemmed Yakoub Khan, fils du présent roi de Kaboul, — qui comptait alors seize ans à peine. Aussitôt après être monté sur le trône, son père, — obligé de retourner en toute hâte dans l'Afghanistan, pour mettre ordre aux menées des frères qui voulaient lui disputer la couronne, — l'avait donné comme maître à la province nouvellement annexée. Le jeune vice-roi résidait dans le Charbag, palais également habité naguère par le major Todd. Bien que maltraité pendant le siége, ce palais, comme résidence, était préférable à la citadelle, battue en brèche et réduite à l'état de ruine. Il y avait là une grande cour carrée, — un jardin, disait-il, mais où je vis à peine quelques arbres, — dont une portion abritait pendant la nuit le jeune prince et sa nombreuse suite. En face, et dans une salle aux vastes dimensions, se tenait chaque jour un *arz* (audience publique) de quatre ou cinq heures. En général, le prince passait son temps, assis près de la fenêtre dans un grand fauteuil, portant un uniforme à collet haut, et comme les nombreux pétitionnaires que son devoir l'obligeait d'accueillir, l'ennuyaient considérablement, il s'était donné pour distraction de faire manœuvrer sous ses yeux la garde *risale* (l'élite des troupes afghanes). Son Altesse prenait grand plaisir à voir les escouades virer sur elles-mêmes quand l'officier commandant avait lâché d'une voix de tonnerre et avec un accent des plus marqués, les brèves formules de l'*École de Peloton* britannique : — *Right shoulder forward!... Left shoulder forward!* etc.

Lorsque j'entrai dans la cour en question, escorté du Mollah Ishak, on en était aux manœuvres les plus compliquées. Les soldats avaient une tournure très-militaire, supérieurs sous ce rapport à l'armée ottomane, qu'on exerce ainsi depuis tantôt quarante ans. On aurait pu les prendre pour des troupes européennes, si la plupart d'entre eux n'avaient eu autour de leurs pieds nus le soulier pointu du Kaboul, et si leurs pantalons un peu courts n'eussent été tendus par des sous-pieds qui

menaçaient à chaque instant de se rompre. Après avoir regardé quelques instants les exercices, je me dirigeai vers la porte de la salle d'audience où se pressaient de nombreux serviteurs, des soldats, des suppliants de tout ordre. S'ils me livrèrent passage et me laissèrent tranquillement pénétrer dans le salon, je le dus à l'énorme turban dont je m'étais coiffé (mon compagnon avait fait de même), et à l'air d'anachorète qu'un fatigant voyage m'avait nécessairement donné. Je vis le prince dans l'attitude que j'ai décrite; son vizir siégeait à sa droite, et après lui, rangés le long du mur, d'autres fonctionnaires, ou Mollahs d'Herat, parmi lesquels se trouvait aussi un Persan, Imamverdi Khan, réfugié dans ces parages par suite de quelques peccadilles commises à Meshed (Djam). En avant du prince se tenaient debout son chancelier (*möhürdar*) et quatre ou cinq autres familiers. Fidèle à mon rôle de Derviche, je fis en entrant le salut ordinaire, et personne ne fut surpris de me voir, tout en m'inclinant ainsi, marcher droit au prince pour m'asseoir entre lui et le vizir, grand et gros Afghan que je poussai du pied pour me faire faire place. Ce procédé un peu leste égaya quelques-uns des assistants, mais leurs rires ne troublèrent pas mon sang-froid. Je levai les mains pour réciter la prière d'usage, telle que la loi la prescrit[1]. Tandis que je prononçais la formule consacrée, le prince me regardait fixement au visage. Il avait l'air fort surpris, et au moment de l'*Amen*,—alors que tous les assistants, imitant mon geste, passaient la main sur leurs barbes, — il se leva brusquement de son fauteuil; puis, me désignant du doigt, il s'écria moitié riant, moitié scandalisé : « *Vallahi*, *Billahi schuma*, *Inghiliz hestid !* » (Par Dieu, je jure que vous êtes Anglais.)

L'assistance salua d'un rire éclatant cette saillie de l'Altesse Royale. Mais notre jeune homme ne se laissa pas distraire de l'idée qui le préoccupait; il s'élança de son siége pour venir me regarder de plus près, et battant des mains comme font les enfants après quelque joyeuse découverte : « *Hadji*, *Kerbunet !* (que je sois votre victime !) Dites-le moi, voyons, n'êtes-vous

1. Cette prière est en Arabe et conçue dans les termes suivants : — « Notre Seigneur Dieu, accorde-nous une place heureuse, car, en toute vérité, tu es le meilleur des quartier-maîtres. »

« Je jure que tu es un Anglais. »

point un Anglais en *tebdil* (déguisé)? » Son accent, son attitude étaient si naïfs, que j'aurais voulu, pour beaucoup, ne pas le troubler dans son illusion. Maïs j'avais à redouter la farouche intolérance des Afghans, et prenant l'air offensé d'un homme qui veut mettre fin à une plaisanterie poussée trop loin : « *Sahib mekum* (en voilà bien assez), lui répondis-je. Vous connaissez la maxime : Celui qui, fût-ce par plaisanterie, traite d'infidèle un vrai croyant, est lui-même un infidèle [1]. Donnez-moi plutôt quelque chose en échange de ma *fatiha*, pour que je puisse continuer mon voyage. » Le sérieux de ma physionomie, et ce *hadis* dont je venais de le régaler, déconcertèrent complétement le jeune prince; il se rassit à moitié confus, et, s'excusant sur la ressemblance de mes traits avec ceux de tels ou tels Européens qu'il avait connus, il ajouta que jamais un Hadji, venant de Bokhara, ne lui était apparu avec un visage comme le mien. Je répondis que je n'étais pas un Bokhariote, mais un Stambouli; et lorsque je lui eus montré mon passe-port turc, lorsque je l'eus entretenu de son cousin, — le fils d'Akbar Khan, Djellal-ed-din Khan — et de l'accueil distingué qui lui avait été fait en 1860, à l'époque où, revenant de la Mecque, il était allé visiter Constantinople et le Sultan, l'attitude du vice-roi changea du tout au tout; mon passe-port fit le tour de l'assistance et ne souleva pas la moindre objection. Le prince me remit quelques *krans* et m'enjoignit, en me congédiant, de lui faire pendant mon séjour des visites fréquentes; comme on pense bien, je n'eus garde d'y manquer.

Malgré l'heureuse issue de cette scène véritablement amusante, elle devait avoir des conséquences qui troublèrent le reste de mon séjour à Herat. Chacun, à l'exemple du prince, voulait dépister en moi l'Anglais reconnu par Son Altesse. Persans, Afghans, Herati me venaient voir dans le but exprès de déjouer ma fraude et de vérifier leurs soupçons. Le plus fatigant de tous était un certain Hadji Sheikh Mehemmed, un vieux bonhomme qui jouissait d'une grande réputation comme astronome et comme astrologue, mais qui, — l'occasion me fut donnée d'en juger, — était réellement versé dans les lan-

1. Sentence traditionnelle du Prophète.

gues arabe et persane. Il prit soin de m'informer qu'il avait voyagé avec M. de Khanikoff, auquel, pendant qu'ils étaient ensemble à Herat, il avait rendu d'importants services ; aussi avait-il de lui une lettre adressée à l'ambassadeur russe de Teheran, lettre qu'il serait bien aise de me confier. Vainement m'efforçai-je de convaincre ce brave homme que je n'avais aucunes relations avec la Russie, il me quitta plus intimement persuadé que jamais d'avoir deviné juste. Mais le plaisant de l'affaire était la conduite des Afghans et des Persans : ils me prenaient pour une espèce d'Eldred Pottinger, et se rappelant que ce dernier, entré à Herat comme marchand de chevaux, y avait ensuite exercé une autorité sans bornes, ils s'attendaient à une métamorphose du même genre. Rien n'aurait pu leur ôter de la tête que j'avais à ma disposition, sous forme de crédits ouverts, des centaines et des milliers de ducats ; pas un d'eux, néanmoins, ne m'aurait donné quelques *krans* pour acheter du pain !

Les jours passaient avec une incroyable lenteur, pendant que j'attendais à Herat le départ de la caravane. Sur la cité désolée, un nuage sombre planait encore. Ses habitants portaient empreinte sur leurs physionomies la terreur que leur inspiraient des maîtres farouches, exaltés par une victoire récente. Les incidents du dernier siége, l'assaut final, les excès qui l'avaient suivi revenaient dans toutes les conversations. D'après les Herati (dont les assertions n'avaient d'ailleurs rien de fondé), Dost Mohammed Khan n'aurait pas dû la prise de la forteresse à la bravoure des Kabouli, mais à la connivence de la garnison. Ils prétendent aussi que leur bien-aimé prince Sultan Ahmed a été victime d'un empoisonnement, et que son fils Shanauvaz, dont ils feraient volontiers un dieu, n'eut connaissance de la trahison que lorsqu'un grand nombre de *paltans* (soldats) avaient déjà pénétré dans la forteresse. La lutte, soutenue par le prince assiégé contre le beau-père dont il s'était fait un ennemi mortel, paraît avoir été des plus acharnées ; d'horribles souffrances provoquaient d'horribles représailles ; mais ce qu'il y eut de pire fut le sac de la ville, qui eût lieu à l'improviste lorsqu'elle était déjà depuis quelques jours aux mains du vainqueur, et après qu'on eut laissé à beaucoup de Herati fugitifs le temps d'y

rentrer avec ce qu'ils possédaient. Quatre mille soldats afghans, tout exprès choisis dans divers corps et diverses tribus, se ruèrent, à un signal convenu et dans plusieurs quartiers à la fois, sur des habitations sans défenseurs ; vêtements, armes, effets mobiliers, tout ce qui attirait leurs regards fut de bonne prise ; mais de plus ils forçaient leurs victimes à se dépouiller à peu près complétement, et les laissaient demi-nues entre les quatre murailles de ces demeures dévastées. Ils arrachaient le malade de son lit, l'enfant de son berceau, et emportaient jusqu'aux langes de ce dernier, par un effort de convoitise dont eux seuls pouvaient donner l'exemple. Un Mollah qu'ils avaient dépouillé de tous ses livres, me racontait avoir perdu soixante manuscrits des plus beaux, et le principal objet de ses regrets était un exemplaire du Koran, à lui légué par son grand-père. Il suppliait le pillard qui s'en était emparé de lui laisser cet unique volume, en échange duquel il lui promettait ses prières. « Ne t'inquiète pas de cela, répondit le Kabouli ; j'ai à la maison un fils tout jeune encore, et je lui apprendrai dans ce livre à prier pour toi.... Allons, exécute-toi sans plus tarder ! »

Il faut connaître l'ignoble et minutieuse rapacité des Afghans pour se faire une idée de ce que peut devenir une ville livrée à leur merci. Les assiégeants d'Herat y frappèrent, dès le premier jour, un impôt considérable ; mais dans les campagnes environnantes la persécution fiscale dura des mois. Ce sont là, il est vrai, les conséquences naturelles de la guerre, même de celle que se font les peuples civilisés, et nous ne voulons pas exagérer les reproches encourus dans cette circonstance par les soldats de Dost Mohammed. Mais il est déplorable qu'au lieu de chercher à guérir les blessures qu'ils avaient faites, leur politique inintelligente paraisse tendre à ruiner de fond en comble la totalité du pays qu'ils ont soumis à leur joug ; si bien que dans ce pays, où ils sont appelés sans aucun doute à jouer un rôle prépondérant, ils ont semé les germes d'une haine implacable : les habitants, à l'heure qu'il est, sont encore disposés à recommencer une lutte désespérée plutôt que de reconnaître la suprématie des Afghans. Herat, où se manifestent quelques symptômes de résurrection, est confiée, je l'ai dit, à l'autorité nominale d'un enfant inexpérimenté, dont les bonnes

dispositions ne comptent pas. Son tuteur, le khan des Djemshidi, est secrètement d'accord avec les Turkomans contre les incursions desquels il devrait protéger la contrée. Aussi poussent-ils leurs *alaman* jusques à quelques lieues de la capitale, et il ne s'écoule guère de semaines sans qu'il n'y ait des villages surpris et pillés, dont les habitants sont emmenés captifs. Le vizir du prince, Nazir Naïm, est un homme dont les traits grossiers sont, pour ainsi dire, l'enseigne d'une stupidité irrémédiable; il ne lui a point fallu plus de deux mois pour s'enrichir à ce point qu'il a pu acheter, à Kaboul, deux maisons avec les vignobles qui en dépendent. Ayant en main tout ce qui concerne l'administration intérieure de la ville et de la province, il est ordinairement entouré, pendant les heures qu'il consacre aux affaires publiques, de solliciteurs et de gens à procès. Bientôt las de leurs obsessions, si on lui adresse, à propos du gouvernement qui vient de s'établir, des requêtes ou des questions qui l'ennuient, il s'en débarrasse par cette réponse à peu près stéréotypée : « *Her tchi pish bud.* (Toute chose comme auparavant.) » Si on porte devant lui une accusation de meurtre ou de vol, à laquelle il accorde une attention volontiers distraite, l'éternelle sentence sort encore de ses lèvres. Le plaignant tout surpris répète son histoire, sans rien obtenir que l'inintelligible : *Her tchi pish bud*, dont il faut bien se contenter, en définitive.

Une preuve frappante de la confusion où sont tombées, l'une après l'autre, les diverses branches d'administration, c'est que malgré des taxes inouïes, malgré des impôts qui renaissent d'eux-mêmes, le jeune Serdar ne peut trouver, dans les revenus de la province d'Herat, une somme équivalente aux dépenses des fonctionnaires civils et du corps d'occupation, montant à quatorze cents hommes. Conformément aux détails qui lui furent fournis par le prince-gouverneur de la province de Khorassan, M. Eastwick[1], portait les revenus annuels du sultan d'Herat à 80 000 *toman* (38 000 liv. sterl., soit 950 000 fr.). Dans les limites de cet étroit budget devaient trouver place, outre les frais du gouvernement civil, l'entretien de cinq régiments

1. *Journal of a Diplomate's three years' Residence in Persia*, vol. II, p. 244.

d'infanterie et d'environ quatre mille cavaliers, ce qui présente un problème évidemment insoluble. Avec des recettes plus considérables, le Herat actuel a des charges bien moins lourdes ; sous le coup de la terreur qu'on y voit régner, la ville se gouverne aisément, et on ne peut attribuer qu'aux vices de l'administration la nécessité où est le Kaboul de défrayer, au moyen d'une subvention, l'entretien des troupes qu'il y a laissées. Si Dost Mohammed eût vécu seulement un an de plus pour consolider le gouvernement de la province annexée, peut-être l'incorporation d'Herat et de l'Afghanistan aurait-elle été praticable. Dans la situation actuelle, la terreur seule maintient cette union factice. Il ne faudrait qu'une attaque, n'importe laquelle, pour déterminer les habitants d'Herat à prendre les armes contre les Afghans. Et ceci ne s'applique pas seulement aux shiites dont les sympathies, tout naturellement, sont acquises à la Perse, mais aux sunnites aussi, qui, appelés à choisir entre le *Kizilbash* et leurs oppresseurs d'aujourd'hui, donneraient certainement leurs suffrages au premier. Du reste, on n'exagère pas en disant que les uns et les autres appellent de tous leurs vœux l'intervention anglaise, dont une heureuse expérience a guéri en partie leurs préjugés de race et de religion. Placés un moment sous l'autorité du major Todd, les Herati virent alors déployer, pour la délivrance de leurs esclaves [1], plus de zèle et de dévouement que n'en avait montré aucun de leurs maîtres précédents. Les gouvernements indigènes les avaient accoutumés à se voir pillés ou mis à mort, mais non pas épargnés ou rachetés.

Deux jours avant mon départ, je me laissai persuader, par un Afghan, d'aller visiter, dans un village voisin nommé Gazerghiah, les tombes de Khodja Abdullah Ansari et de Dost Mohammed Khan, ce qui était, disait-il pour me convaincre, « tirer d'un même sac deux moutures. » Chemin faisant, j'accordai un dernier coup d'œil aux belles ruines de Mosalla. Les restes de la mosquée et du sépulcre que le grand sultan Hussein Mirza fit élever pour lui, dix ans avant sa mort (901), sont,

1. Il est généralement admis, à Herat, que la mission de Stoddart à Bokhara n'avait d'autre objet que de régler la rançon des Herati soumis dans cette dernière ville aux tortures de la captivité.

ainsi que je l'ai déjà dit, calqués sur les monuments de Samarkand [1]. Les siècles auraient encore épargné longtemps ces œuvres d'art, mais pendant les deux derniers siéges, où de fanatiques shiites eurent leurs quartiers dans le voisinage, elles furent honteusement dilapidées. Il est à regretter que des officiers européens comme le général Borowsky et le général Bühler, — le premier polonais, le second né en Alsace, qui tous deux assistaient à ces campagnes, — n'aient pu empêcher, par leur intervention, ces actes de vandalisme. Gazerghiah luimême, situé à une lieue d'Herat et qu'on voit de là sur la hauteur où il est perché, possède plusieurs monuments intéressants comme sculpture et architecture. Ils datent du règne de Shahrookh Mirza, fils de Timour, et sont minutieusement décrits dans l'ouvrage de Ferrier, où se sont glissées du reste quelques erreurs sans gravité, bien pardonnables à un militaire en voyage. Par exemple, le saint enterré à Gazerghiah s'appelle Khodja Abdullah Ansari; — ce dernier mot (*ansari*) indiquant qu'il était Arabe et de la tribu que le Prophète mit de moitié dans son *Hidjra* (hégire ou fuite). Il y a de cela plus de six cents ans, cet homme arriva de Bagdad à Merv, puis à Herat, où il mourut et fut déclaré saint. Il jouit aujourd'hui d'une grande réputation, comme patronnant à la fois la capitale et la principauté tout entière. Dost Mohammed Khan a voulu qu'en l'enterrât aux pieds de Khodja Abdullah Ansari, aussi bien pour flatter les préjugés de ses compatriotes que pour atteindre ses ennemis dans leurs convictions les plus chères. Sa sépulture, placée entre le tombeau du Khodja et les murs de l'édifice voisin, n'avait, au moment où je la vis, aucune sorte de décoration, pas même une pierre tumulaire; son fils et successeur se montrait plus pressé d'asseoir solidement les fondations de l'héritage que de compléter le tombeau de l'homme auquel il doit ce legs magnifique. Au surplus, ceci

1. Le sépulcre, en particulier, ressemble beaucoup à celui de Timour. Les décorations et inscriptions placées sur la tombe sont tout ce qu'on peut imaginer de plus achevé en fait de sculp ure. Plusieurs pierres portent jusqu'à trois inscriptions gravées l'une au-dessus de l'autre en caractères sulus d'une incomparable beauté; la ligne supérieure, celle du milieu, et celle du fond contiennent chacune un verset différent.

n'empêche pas les Afghans d'y venir respectueusement en pèlerinage. D'ici à peu de temps, le saint se trouvera éclipsé par son puissant rival ; et personne ne pourra y trouver à dire, car le premier était sans doute un de ces nombreux vagabonds que l'Arabie envoie de tous côtés, et Dost Mohammed peut être regardé comme le véritable fondateur d'une nation qu'il a fait connaître au reste du monde.



XV

De Herat à Meshed. — Nos Afghans et leurs conjectures. — Échantillon d'impudence orientale. — Une fausse alarme. — Les ânes sauvages. — La caravane se sépare. — Un général Hezare. — Le colonel Dolmage et le sultan Murad. — Je jette le masque. — Ma lettre au vice-roi. — Départ de Meshed. — Un Anglais bien étonné. — Arrivée à Teheran. — Bon accueil du corps diplomatique. — Une audience du Shah. — Ils sont trop verts, etc. — De Teheran à Trébizonde. — Trois heures à Constantinople. — Le Mollah de Kungrat. — De Pesth à Londres. — Impressions d'un revenant. — Fin du voyage.

« 'Tis sweet to hear the watch-dog's honest bark,
Bay deep-mouth'd welcome as we draw nigh home. »
(BYRON).

Le 15 novembre 1863 je quittais Herat, — cette ville qu'on regarde comme la porte de l'Asie centrale ou de l'Inde, — avec la grande caravane qui, se dirigeant vers Meshed, allait me mettre à même de terminer mon voyage. Elle ne comprenait pas moins de deux mille individus, parmi lesquels figuraient pour moitié des Hezare de Kaboul, réduits à la misère la plus abjecte, et qui n'en faisaient pas moins, avec leurs enfants et leurs femmes, un pèlerinage aux tombeaux des saints shiites. Bien que formant un seul corps, nous étions répartis en plusieurs subdivisions : par suite d'un traité passé avec le même *djilodar*, je me trouvais appartenir à un groupe d'Afghans venus de Kandahar, et qui allaient vendre en Perse l'indigo ou les fourrures du Kaboul. J'avais su obtenir de notre guide qu'il

me permît de monter sur une mule légèrement chargée, avec promesse que je le payerais à Meshed comme si elle n'avait servi qu'à moi seul. Par cette assurance hautement affichée que ma pauvreté devait avoir un terme prochain, je faisais moi-même planer un doute sur la réalité du personnage pour lequel je m'étais donné jusque-là; mais je n'osai pas encore déposer ouvertement le masque, attendu que les Afghans, dont le fanatisme est plus violent que celui des Bokhariotes, m'auraient fait probablement expier sur place une fraude outrageante pour leur religion. Le jour douteux qui m'environnait désormais, prêtait à des conjectures intéressantes chez mes compagnons de route, dont quelques-uns me prenaient encore pour un vrai Turc, tandis que d'autres inclinaient à me croire Anglais; les partisans de ces deux hypothèses en vinrent même là-dessus à des querelles ouvertes, et je m'amusai fort en voyant ces derniers triompher de leurs contradicteurs, à mesure qu'approchant de Meshed, je laissais la fière et libre attitude de l'Européen se substituer de plus en plus, par degrés, à l'humble posture du Derviche mendiant. Certains Afghans, employés par les marchands d'indigo du Moultan et de Shikarpur, s'arrangeaient fort bien de ma métamorphose; je les avais entendus, dans le voisinage d'Herat, revendiquer le titre de *gazi*[1], et commenter de la manière la plus extravagante leurs triomphes du Kaboul. Mais, une fois dans le voisinage de Meshed, ils m'avouèrent en confidence qu'ils étaient sujets anglais, et me supplièrent de les présenter au « Vekil Dowlet » (agent consulaire de la Grande-Bretagne), attendu que son influence et sa protection pourraient être fort utiles à leurs affaires de commerce; — volte-face étrange qui s'accomplit sans le moindre embarras et avec le plus merveilleux aplomb. L'Oriental naît et meurt avec un masque; la loyauté lui demeurera toujours inconnue.

Nous trouvâmes successivement sur notre route les petites villes ou bourgades qu'on appelle Nukre, Kale Sefer Khan, Ruzenek, Shebesh et Kuhsun. A Shebesh commence une ré-

1. Appellation spéciale des hommes qui ont pris part à la guerre contre les Anglais.

gion boisée qui s'étend sur les bords de l'Heri et offre souvent aux Turkomans un abri impénétrable. A Kuhsun, où finit le territoire d'Herat, nous fûmes retenus deux jours entiers pour acquitter les derniers droits que les Afghans pussent exiger de nous.

Dans le courant de la seconde journée, en vedette sur la tour du karavansérai, nous aperçumes un énorme nuage de poussière qui se dirigeait vers le village : — « Les Turkomans! les Turkomans! » criait-on de toutes parts. Impossible de peindre la consternation où cette clameur jeta les gens de la caravane et les habitants de l'endroit. Le nuage, cependant, avançait toujours, et, enfin, quand il fut plus proche, nous vîmes un nombreux escadron d'ânes sauvages qui s'arrêta brusquement à quelques cent pas de nous, et faisant une vire-volte rapide, eut bientôt disparu dans la direction du Désert.

Du point en question à la frontière persane, dont Kahriz et Taybad marquent la limite, se trouve un district sur lequel aucun maître n'élève de prétentions, et qui du nord au sud jusques à Khaf, Kaïn, et même Bihrdjan, reste ouvert aux *alaman* des Tekke, des Salor et des Sarik : ils arrivent par centaines de cavaliers, tombent à l'improviste sur des villages qui n'ont pas eu le temps de se mettre en défense, et emmènent, en les poussant devant eux, les habitants et les troupeaux qu'ils y ont trouvés. Si considérable qu'elle fût, notre caravane ne dédaigna pas de s'adjoindre, comme escorte, tous les gens de Kuhsun qui étaient en état de porter les armes. Nous rencontrâmes à Kafirkalè une autre caravane arrivant de Meshed. J'appris que le colonel Dolmage[1], officier anglais au service de Perse, avec qui j'avais déjà fait connaissance, résidait dans cette dernière ville. Partis de Kafirkalè, nous arrivâmes au karavansérai Dagharu, où la route se bifurque : l'un des embranchements, qui traverse une plaine, aboutit à Kahriz et à Türbeti-Sheikh Djam ; l'autre passe par Taybad, Riza, Shehrinow ; ce dernier est très-montagneux, et par conséquent n'offre pas les dangers de l'autre. Le gros de la caravane suivit la première des deux routes, et nous fûmes réduits à prendre la seconde

1. Il est souvent question de cet officier dans les *Souvenirs diplomatiques* de M. Eastwick, un moment chargé d'affaires à Teheran. Nous avons déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois cet ouvrage. (*Note du traducteur.*)

pour nous conformer au bon plaisir des Afghans avec lesquels nous cheminions. Au delà de Taybad, nous entrâmes dans un district nommé Bakhirz (peut-être Bakhiz), que laissent en friche les Hezare sunnites qui, venant de Kalè-No, s'y sont établis. On ne fait pas moins de cinq stations avant de déboucher dans la plaine de Kalenderabad. Je rencontrai à Shehrinow le *sertib* (général) Yusuf Khan, chef Hezare, qui, bien qu'à la solde des Persans, ne leur en porte pas moins une haine farouche. A certains égards, il n'est pas mal de lui avoir ainsi confié la garde des frontières, car les Hezare sont la seule tribu capable de se mesurer avec les Turkomans, qui de plus ont appris à la redouter : mais, d'un autre côté, on peut se demander s'il est bien judicieux, dans un moment où le voisinage des Afghans est si dangereux pour la Perse, de remettre en des mains hostiles le soin d'en protéger les abords.

De Shehrinow nous continuâmes vers Himmetabad et Kelle-Munar[1] qui est une station située au sommet d'une montagne, et ne comprend qu'une tour isolée, sans autre destination que de mettre les voyageurs à l'abri de toute surprise. Le froid nous y fit beaucoup souffrir, mais le lendemain nous atteignîmes Ferimon où, pour la première fois depuis notre départ d'Herat, nous nous trouvions au milieu d'une population exclusivement persane. Le tiède séjour d'une étable me consola provisoirement de ce que j'avais enduré pendant nos dernières marches. Enfin, douze jours après être sortis d'Herat, le dôme doré qui surmonte la mosquée et le tombeau d'Imam Riza m'apprit de loin, par ses éclatantes réverbérations, que j'approchais de Meshed, cette ville où mes vœux tendaient depuis si longtemps. Ce premier aspect me jeta dans une émotion violente, et moindre pourtant que je ne m'y serais attendu. Sans vouloir exagérer les périls attachés à une entreprise comme la mienne, je puis dater de ce moment une sorte de régénération, de résurrection si l'on préfère ce mot; et ne doit-on pas s'étonner que, délivré pour le coup des appréhensions et de la gêne qui me tenaient en quelque sorte captif, quelques instants aient suffi pour me rendre indifférent à cette faveur de la Providence? Il

1. Ce mot composé signifie « Montagne de crânes. »

en fut cependant ainsi ; nous n'avions pas franchi les portes de la ville que les Turkomans, le Désert, le Tebbad, tout s'était effacé de ma mémoire.

Une demi-heure après mon arrivée je rendis visite au colonel Dolmage, qui suppléait le Prince-Gouverneur dans plusieurs fonctions importantes, et jouit à Meshed de l'estime universelle. Il était encore occupé dans ses bureaux quand on alla le chercher de ma part, en lui annonçant « un singulier Derviche qui venait de Bokhara. » Il se hâta de rentrer, me contempla tout à loisir, et ne me reconnut qu'au moment où je pris la parole. Sa chaleureuse étreinte et ses yeux pleins de larmes m'apprirent alors que je venais de retrouver, non pas seulement un Européen, mais un ami. Ce généreux Anglais m'offrit sa maison que je me gardai bien de refuser, et c'est à son hospitalité que je dus de recouvrer en peu de temps mes forces épuisées par la fatigue du voyage. Elles revinrent assez vite pour qu'au bout d'un mois, nonobstant les rigueurs de l'hiver, je fusse en état de m'acheminer vers Teheran.

Pendant mon séjour à Meshed, le colonel Dolmage voulut bien aussi me présenter au Prince-Gouverneur, sultan Murad Mirza, l'oncle du souverain qui règne aujourd'hui sur la Perse. Ce grand personnage, fils du fameux Abbas Mirza, dont les sympathies pour l'Angleterre étaient si connues, a été surnommé le *Husam es Saltanat* (l'Épée nue du Royaume), et il mérite ce titre, car sa vigilance constante, son indomptable énergie ont notablement diminué le nombre et l'importance des incursions turkomanes qui dévastaient le Khorassan ; c'est encore grâce à lui que le mouvement et la circulation se rétablissent sur les routes peu à peu désertées. J'allai le voir plusieurs fois, et son accueil fut toujours particulièrement affable. Pendant plusieurs heures consécutives, nous causâmes de l'Asie centrale qu'il me parut connaître assez bien. Je l'amusai singulièrement en lui racontant comment l'Émir de Bokhara, — ce bigot et soupçonneux personnage qui s'intitule lui-même, au grand scandale de tous les shiites, « le Prince des vrais Croyants[1], » — s'était soumis à mes bénédictions apocryphes.

1. *Emir-ül-Muminim*, titre que les shiites réservent exclusivement au prophète Ali.

M. de Khanikoff et M. Eastwick ont loué convenablement le sultan Murad. J'ajouterai simplement à leurs éloges que sous le rapport de l'énergie, du bon sens et du patriotisme, on trouverait difficilement en Perse, et même en Turquie, des hommes dignes de lui être comparés. Par malheur, « une alouette, comme on dit, ne fait pas le printemps, » et ces grandes qualités ne pourront jamais prendre leur essor dans le pays où elles sont appelées à s'exercer.

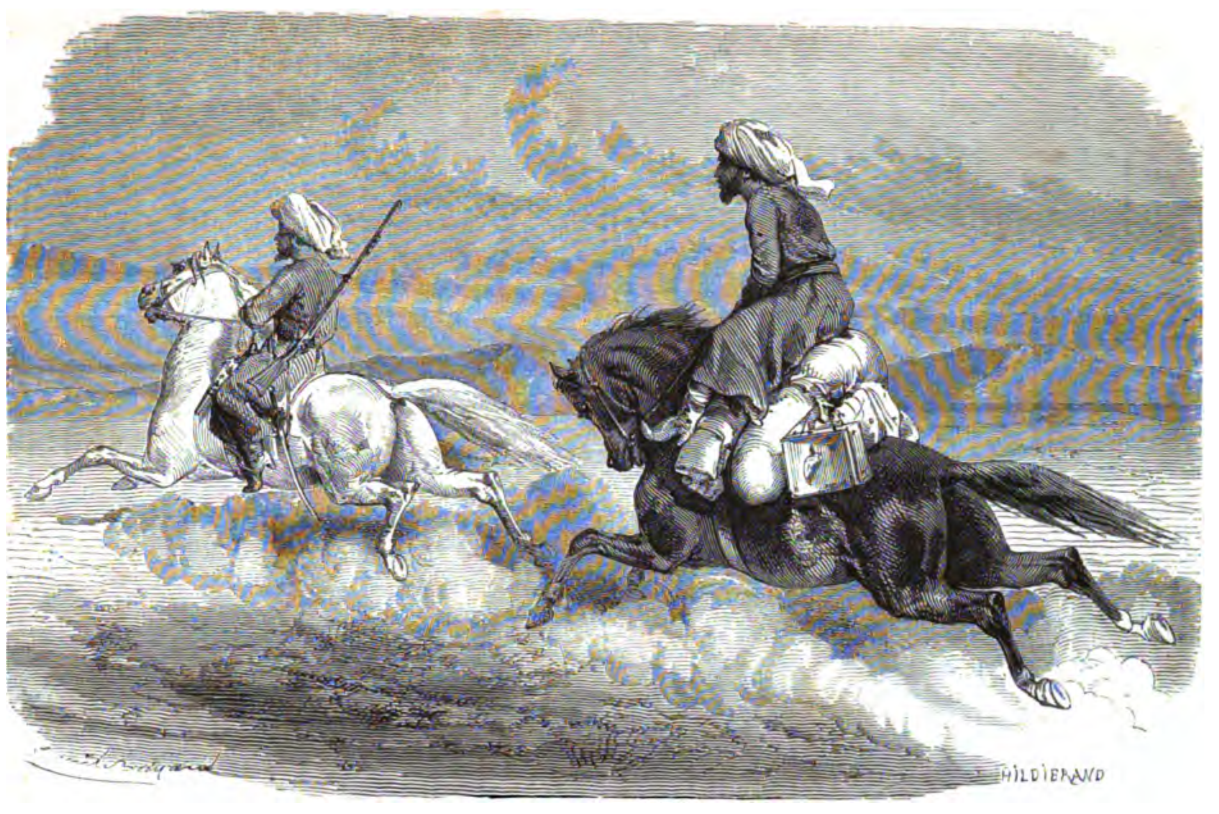
Le dénuement de ma garde-robe européenne m'obligea de conserver mon turban, et le reste de mon costume oriental, soit à Meshed, soit pendant le reste de mon voyage à Teheran; mais le lecteur doit bien comprendre que j'avais absolument renoncé à passer pour un Derviche. Mes relations avec le militaire étranger dont le nom a été mentionné ci-dessus, avaient déjà fourni à mes compagnons de voyage des données très-suffisantes sur ma personne et mes projets. L'imagination des Afghans se donnait pleine carrière, et tirait du mystère qui enveloppait encore mon vrai rôle, les conjectures les plus variées et les plus extravagantes. Devinant aisément qu'ils se hâteraient de transmettre au jeune prince d'Herat leurs informations plus au moins authentiques, je crus bien faire de les devancer immédiatement, et de me dénoncer moi-même dans les formes prescrites par l'usage. J'écrivis au vice-roi pour le féliciter de sa perspicacité, ajoutant que si je n'étais pas tout à fait Anglais, il ne s'en fallait pas de beaucoup, puisque l'Europe m'avait vu naître; qu'il était un aimable et bon jeune homme, sans aucune espèce de doute, mais que si jamais à l'avenir quelque voyageur, forcé de garder l'incognito, venait à traverser ses États, je l'engageais à ne pas le démasquer publiquement et à s'abstenir de tout désobligeant procédé.

Quand j'eus célébré la Noël avec l'officier anglais qui m'avait si galamment accueilli, je me mis en route dès le lendemain (26 décembre), sans m'adjoindre à aucune caravane, et sans autre escorte que mon ami le Mollah. Nous étions tous deux bien montés sur des chevaux qui m'appartenaient, et pourvus, également à mes frais, de tout ce qui nous était nécessaire pour la route, en fait de literie ou d'objets de ménage; aussi, bien que j'eusse à fournir vingt-quatre étapes au milieu de l'hiver, j'en-

trepris avec un vif plaisir cette rude traversée où chaque pas me rapprochait de mon Occident bien-aimé. Je poussai la témérité jusqu'à franchir sans escorte les quatre stations de Mezinan à Shahrud, tandis que les Persans n'osent guère aller de l'une à l'autre que sous la protection de l'artillerie, tant ils redoutent les razzias turkomanes. Dans la seconde de ces deux villes, je rencontrai au karavansérai un Anglais de Birmingham qui s'était arrêté là pour acheter des laines et des cotons. Cet insulaire ne fut pas médiocrement étonné lorsqu'il s'entendit apostropher d'un : *How do you do?* très-correct, par un individu coiffé d'un énorme turban, et du reste habillé comme un Derviche. Sa surprise le fit changer de couleur, et trois fois de suite, après avoir commencé sa phrase par le : *Well, I...* traditionnel en pareil cas, il demeura court, ne sachant plus qu'ajouter. Mais quand une explication sommaire eut mis fin à son embarras, il se hâta de m'inviter à sa table, et je passai avec lui une excellente journée, en compagnie d'un Russe fort instruit qui représentait sur la même place, comme agent commercial, la grande maison Kawkaz.

Il me fallut dix jours pour arriver de Shahrud à Teheran. Dans la soirée du 19 janvier 1864, je me trouvais à deux lieues de cette capitale et, chose singulière, je m'égarai dans l'obscurité près du village qu'on appelle Shah Abdul Azim ; si bien, qu'après avoir cherché ma route dans toutes les directions, lorsque je parvins aux portes de la ville, je les trouvai parfaitement closes et me vis contraint de passer la nuit dans un karavanseraï, éloigné seulement de quelques pas. Le lendemain matin, me souciant peu d'être rencontré par qui que ce fût dans le bizarre costume que je portais encore, je traversai fort vite les rues de Teheran pour me rendre à l'ambassade turque.

On se figurera aisément ce que pouvaient être mes pensées au moment où je rentrai sous ce toit que j'avais abandonné dix mois auparavant avec toutes sortes de projets indéfinis et fiévreux. J'appris avec peine que mon bienfaiteur Haydar Efendi avait été remplacé auprès du Shah. Ismaël Efendi, accrédité comme chargé d'affaires du Sultan à la cour de Perse, m'accueillit cependant avec non moins de bonté, non moins de cordialité que son prédécesseur ne m'en avait témoigné. Ce



Le retour (sur la route de Téhéran).

jeune diplomate, bien connu par l'excellence de son caractère et les raffinements de sa courtoisie, me fit contracter en cette occasion une de ces dettes qu'on n'acquitte jamais. Il mit immédiatement à ma disposition tout un appartement de l'ambassade, et le bien-être dont je fus entouré à Teheran me fit oublier en deux mois toutes les rigueurs et les souffrances que j'avais subies pendant un des voyages les plus fatigants qui se puissent imaginer : au bout de ce temps, mes forces étaient si bien revenues que je me sentais en état de recommencer. Je ne fus pas moins bien reçu par les Anglais que par les Turcs. L'envoyé de la reine, M. Alison[1], ainsi que ses deux secrétaires, MM. Thompson et Watson, prenaient vraiment part à l'heureux succès de mon entreprise, et je ne dois qu'à leurs excellentes recommandations l'assistance inattendue, imméritée peut-être, que j'ai trouvée plus tard en Angleterre pour la publication de ce récit. Je dois également placer ici les remerciments que mérite l'envoyé impérial, M. le comte de Rochechouart, pour les égards et les prévenances dont il me combla.

Le roi ayant témoigné le désir de me voir, je lui fus officiellement présenté par Ismaël Efendi. Nasr-ed-din Shah me reçut dans ses jardins où le maître de l'Iran se promenait, le lorgnon dans l'œil, fort simplement vêtu d'un costume hybride, à moitié oriental, à moitié européen [2]. Le ministre des affaires étrangères et l'adjudant en chef du palais m'amenèrent auprès de lui. La conversation débuta par les formules d'usage, mais aboutit bientôt à des questions sur l'entreprise que je venais d'accomplir. Le roi s'informa successivement de tous les princes indépendants chez lesquels j'avais passé; puis, comme je faisais allusion à leur insignifiance politique, il ne sut pas s'abstenir d'une petite gasconnade qu'il glissa, par manière d'*a-parte*, à l'oreille de son vizir : — « Avec quinze mille hommes, disait-il, nous aurions bientôt balayé tous ces gens-là. »

1. Ce *gentleman*, dans le cours de l'hiver que je passai à Teheran, s'y fit beaucoup remarquer par un acte de générosité tout à fait hors ligne. De telles leçons profitent aux Orientaux, mieux que ces déclamations hypocrites dont on leur rebat les oreilles au nom d'une morale qu'ils ne comprennent pas encore.

2. Les vêtements de dessous gardent habituellement la coupe indigène, tandis que ceux de dessus prennent le cachet européen : — on ne saurait exprimer plus au vrai l'état de la civilisation orientale.

Il avait, on le voit, complétement oublié ses lamentations après la catastrophe de Merv : — « *Kavvam! Kavvam! redde mihi meas legiones*[1]. » Nous parlâmes aussi d'Herat; Nasr-ed-din Shah s'enquit de l'état où j'avais laissé cette ville : — « Herat, répondis-je, n'est plus qu'un monceau de cendres, et les habitants continuent à prier pour la prospérité de la monarchie persane. » Le roi saisit à l'instant même le sens de mes paroles, et avec le débit rapide qui lui est ordinaire, il ajouta, (non sans me faire songer au renard de la fable): — « Je n'ai aucun goût pour les villes ainsi ruinées. » Vers la fin de l'audience, qui avait duré une demi-heure, le roi manifesta quelque surprise au sujet de mon voyage et m'accorda, comme témoignage de faveur spéciale, l'Ordre du Lion et du Soleil (ruban de quatrième classe), moyennant quoi je me vis obligé de mettre au net, pour lui, un résumé des récits qu'on vient de lire.

Le 28 mars, — jour anniversaire de celui où j'avais commencé, l'année précédente, mon voyage dans l'Asie centrale, — je sortis de Teheran pour me rendre à Trébizonde en passant par Tébriz. Jusques à cette dernière ville, nous eûmes tout le bénéfice d'une belle saison printanière, et je n'ai pas besoin de dire à quel point mes sentiments différaient de ce qu'ils avaient été, l'année d'avant. Chaque pas, alors, me rapprochait de ces régions barbares où j'allais affronter d'inimaginables périls; chaque pas, maintenant, me ramenait vers les domaines de la civilisation et vers cette patrie que je préfère à tout. Les Européens de Tébriz m'accueillirent avec une sympathie qui me toucha profondément : je nommerai, entre autres, mes bons amis suisses de la maison Hanhart et compagnie,

1. La désastreuse campagne de Merv, dirigée à vrai dire contre Bokhara, fut conduite par un courtisan favori qui portait le titre de *Kavvam ed dowlet* (Stabilité du Royaume). Il faut uniquement attribuer le honteux échec des Persans, la victoire inexplicable des Tekke, à l'incapacité notoire de cet officier général. Il envisageait les Turkomans, à Merv, comme Varus les Chérusques dans les bois de la Germanie. Mais si le dédain était le même, le courage n'était pas égal, et notre Persan était trop lâche pour se faire tuer à la tête de ses troupes. Ajoutons qu'il n'avait pas affaire à un Auguste. Le Shah s'écria bien : — « Rends-moi mes légions! » mais il se laissa apaiser par une amende volontaire de vingt-quatre mille ducats, et malgré le déshonneur attaché à sa couardise, le général en question occupe encore, en Perse, un poste des plus élevés.

ainsi que M. Abbot, le vice-consul anglais; à Trébizonde, le consul italien M. Bosio, mon savant ami le docteur O. Blau, et plus particulièrement encore Herr Dragorich, — le premier, consul de Prusse, le second, consul d'Autriche, — me témoignèrent également beaucoup d'intérêt. Tous ces messieurs connaissaient les difficultés d'un voyage en Orient. Voir mes efforts appréciés par eux, était pour moi la plus douce des récompenses.

De même qu'après avoir habité le Kurdistan, je ne pouvais plus rien trouver d'oriental dans la physionomie de l'Osmanli, de même, au retour, Stamboul ne m'offrait qu'une sorte de rideau splendide, simulant au dehors je ne sais quel Orient fantastique. Je n'avais à ma disposition qu'une halte de trois heures sur les rives enchantées du Bosphore; il me fut donné cependant de mettre ce temps à profit pour converser avec le savant diplomate, baron von Prokesh-Osten, dont je n'ai pas perdu de vue les excellents conseils touchant la rédaction de ce volume. De là, je me rendis, par Kustendje, jusques à Pesth où je laissai mon confrère, le Derviche de Kungrat[1], qui depuis Samarkand ne m'avait pas quitté un instant. Il ne m'était pas permis, en effet, de m'attarder aux délices de la terre natale, car je voulais, avant le terme de la saison, rendre compte de mon voyage à la Société royale géographique d'Angleterre, — privilége honorable qui m'était accordé sur l'excellente recommandation de mes amis. J'arrivai à Londres le 9 juin 1864, et il m'en coûta des peines incroyables pour me faire au brusque changement d'existence que m'imposait la différence des mœurs à Bokhara et à Londres.

La puissance de l'habitude est véritablement merveilleuse. Bien que je fusse arrivé pas à pas, et graduellement, du maximum de la civilisation européenne au minimum de la civilisation orientale, toutes choses, dans mon nouveau séjour, sem-

1. Ce pauvre Khivite que je transplantais ainsi dans la capitale de la Hongrie au lieu de le laisser continuer sa route vers la Mecque, trouva le procédé quelque peu surprenant; et Dieu sait tous les bavardages que lui suggéra ce contretemps imprévu. Ce qui l'étonnait le plus était le bon naturel des Frenghis qui s'étaient abstenus jusque-là de le mettre à mort, contrairement à ses appréhensions, fondées, par analogie, sur ce qu'auraient fait à leur place les farouches indigènes du Turkestan.

blaient m'apparaître pour la première fois, comme si mes notions antérieures de la vie qu'on mène chez nous étaient passées à l'état de rêve, et comme si ma transformation asiatique eût gardé seule quelque réalité. Il m'est resté de mes courses nomades une impression puissante et durable. Faut-il donc s'étonner si de temps à autre, — dans Regent's street ou dans les salons de l'aristocratie britannique, — on me voit m'abstraire au fond de mes pensées, songeant aux déserts de l'Asie centrale, aux tentes des Kirghiz et des Turkomans.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES TURKOMANS. — KHIVA. — BOKHARA.
LE KHOKAND. — LA TARTARIE CHINOISE. — VOIES
DE COMMUNICATION. — AGRICULTURE
ET COMMERCE. — RELATIONS POLITIQUES.
LES ANGLAIS ET LES RUSSES.

XVI

Frontières et divisions des tribus. — Ni maître, ni sujets. — Le Deb et l'Islam — Les Aksakals et les Mollahs. — Guerres intestines. — Infériorité des Persans, supériorité des Russes. — Costumes. — Tentes noires et tentes blanches. — L'Alaman et le Tchapao. — Partage du butin. — Le cheval Turkoman. — Paresse et misère. — Le poëte Makhdumkuli. — Les troubadours et leur auditoire. — Les noces et le Loup-vert. — Rites funèbres. — La Joszka. — Annales historiques des Turkomans. — Importance politique de ces nomades.

Non se urbibus tenent et ne statis quidem sedibus. Ut invitavere pabula, ut cedens et sequens hostis exigit, ita res opesque secum trahens, semper castra habitat, bellatrix, libera, indomita.

(POMP. MELA, — *de Situ Orbis*, lib. II, c. 4.)

I

Les Turkomans ou Turkmen[1], comme ils s'appellent eux-mêmes, habitent pour la plupart cet espace de terre généralement inculte qui s'étend, au delà du fleuve Oxus, depuis les rivages de la mer Caspienne jusqu'à Belkh, et au sud du même fleuve, jusqu'à Herat et Astrabad. Outre le sol, productif sur quelques points, qu'ils possèdent le long de l'Oxus,

1. Ce mot est composé du nom propre *Türk* et du suffixe *men* (correspondant aux suffixes anglais *ship* et *dom*); il s'applique à la race tout entière et doit s'entendre en ce sens que les nomades s'intitulent « les Turcs » par excellence. Le mot que nous employons « Turkoman » est une corruption du vocable indigène.

de la Murgab Tedjend, de la Görghen et de l'Étrek, sol où ils s'occupent quelque peu d'agriculture, le pays des Turkomans renferme cet immense Désert, peuplé d'épouvante, où l'on peut errer pendant plusieurs semaines de suite sans y trouver l'ombre d'un arbre, ni la fraîcheur d'une goutte d'eau. En hiver, un froid rigoureux, des neiges épaisses, — en été une chaleur écrasante et des sables profonds, — rendent également dangereux le passage à travers ces solitudes, et les tempêtes des deux saisons extrêmes diffèrent seulement en ceci, que tantôt elles font disparaître le voyageur sous les grèves amoncelées, tantôt lui préparent une tombe liquide au fond de quelque marécage inondé.

Pour reproduire avec plus d'exactitude les divisions adoptées par les Turkomans eux-mêmes, nous croyons devoir nous servir de leurs propres expressions. Dans nos idées européennes, nous parlons de « branches » ou de « tribus, » partant de cette idée préconçue, que les unes ou les autres dérivent de la même nationalité parfaitement *une*. Mais les Turkomans qui, selon leurs traditions les plus reculées, n'ont jamais constitué une pareille unité, un pareil tout, désignent leurs principales races sous le nom de *Khalk* (peuple en langue arabe) et ils ont donné à ces Khalk les noms suivants :

1. Tchaudor.	4. Kara.	7. Tekke.
2. Ersari.	5. Salor.	8. Göklen.
3. Alieli.	6. Sarik.	9. Yomut

Maintenant les Khalk se subdivisent en *taife*, et les fractions de ceux-ci portent le nom de *tire :* ces deux dernières expressions correspondent, par conséquent, à l'idée de *branche d'une même tribu* (considérée comme tige) et à celle de *clans* ou *rameaux de la même branche*. Nous allons rapidement passer en revue ces divisions principales, en consacrant toutefois une attention particulière aux Tekke, aux Göklen et aux Yomut qui sont établis dans le Sud, et avec lesquels je me suis trouvé plus fréquemment en contact.

I. Les Tchaudor. — Installés dans la partie sud du district compris entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, ils comptent environ douze mille tentes; leurs principaux *tire* (ou rameaux)

— qui de la première de ces deux mers s'éparpillent jusqu'à Köhne Urgendj, Buldumsaz, Porszu et Köktcheg dans le Khiva, — sont ainsi nommés :

Abdal.	Igdyr.	Essenlu.
Karatchaudor.	Bozadji.	Burundjuk.
	Sheikh.	

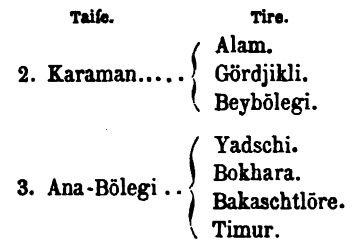
II. Ersari. — Ceux-ci résident sur la rive gauche de l'Oxus, à partir de Tschihardschuj jusqu'à Belkh. Ils se partagent en vingt *taife* et en *tire* plus nombreux encore. On prétend que le nombre de leurs tentes monte jusqu'à cinquante ou soixante mille. Le site de leurs établissements, tous voisins de l'Oxus, est cause qu'on les désigne fréquemment sous le nom de Lebab-Türkmen ou « Turkomans du bord de l'eau. » Ils sont tributaires de l'émir de Bokhara.

III. Alieli. — Leur principale résidence est Andkhuy; ils ne forment que trois *tire* peu nombreux et comptent à peine trois mille tentes.

IV. Kara. — Tribu turkomane peu considérable, mais de mœurs excessivement rudes. On trouve généralement les Kara rôdant auprès de certaines sources éparses sur le grand Désert sablonneux qui sépare Andkhuy et Merv. Ce sont d'impitoyables bandits, contre lesquels guerroient volontiers toutes les tribus voisines.

V. Salor. — Voici la plus ancienne tribu turkomane dont il soit question dans l'histoire. A l'époque de l'occupation arabe, elle était déjà renommée pour sa bravoure. Selon toute probabilité, son importance numérique était alors plus grande, car elle a eu beaucoup à souffrir des guerres incessantes qu'elle a faites ou subies. Ses membres n'occupent plus que huit mille tentes, bien qu'ils fussent encore, il y a dix ans, les maîtres de Merv, un poste des plus importants. Les Tekke les ont aujourd'hui supplantés à Marchah et dans les contrées adjacentes. On les divise ainsi qu'il suit :

Taife.	Tire.
1. Yalavadj	Yasz.
	Tiszi.
	Sakar
	Ordukhodja.

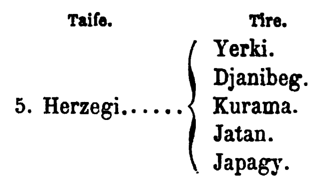


Taife.	Tire.
2. Karaman.....	Alam.
	Gördjikli.
	Beybölegi.
3. Ana-Bölegi ..	Yadschi.
	Bokhara.
	Bakaschtlöre.
	Timur.

VI. Sarik. — Ils sont réputés aussi braves que les Salor et, comme ceux-ci, ont vu rapidement décroître le nombre de leurs tentes, réduit maintenant à dix mille. Les Sarik peuplent aujourd'hui les environs de Pendschdeh, sur le bord de la Murgab[1]. A l'exception de leurs voisins les Djemshidi, tous les Turkomans sont en mauvais termes avec eux, et le tableau suivant résume leurs divisions et subdivisions :

Taife.	Tire.
1. Khorasanli...	Bedeng.
	Khodjali.
	Kizil.
	Huszeïnali.
2. Biradj.......	Kanlibash.
	Kultcha.
	Szudjan.
3. Sokhti.......	Tapyr.
	Mumatag.
	Kurd.
	Kadyr.
4. Alascha......	Kodjeck.
	Bogadja.
	Huszein-Kara.
	Szaad.
	Okensziz.

1. Les femmes de cette tribu sont particulièrement renommées pour la fabrication d'un tissu appelé *agary*. Elles y emploient la toison d'un chameau nouveau-né qui, lorsqu'elle a été bouillie dans du lait pendant quatre à cinq jours de suite, acquiert la consistance et l'élasticité de la pulpe soyeuse. L'étoffe qu'elles obtiennent en dévidant et en lissant le poil ainsi traité, jouit, à la fois belle et forte, d'une réputation méritée. On s'en sert principalement pour ces vêtements amples qui dans la toilette des hommes jouent le rôle de nos *par-dessus*. En Perse, où on se la procure assez aisément, elle se vend toujours très-cher.



Taife.	Tire.
5. Herzegi......	Yerki.
	Djanibeg.
	Kurama.
	Jatan.
	Japagy.

VII. Tekke. — Ils forment aujourd'hui la plus considérable et la plus puissante des tribus turkomanes. Répartis en deux camps principaux, — le premier à Akhal (est de Tedjend), et le second à Merv, — ils ont, selon les autorités les plus dignes de foi, un total de soixante mille tentes. Possédant moins de terres cultivables que les autres peuplades de même origine, ils sont pour ainsi dire réduits à vivre de pillage, et peuvent être regardés comme un véritable fléau que la main de Dieu promène sur tout le nord-est de la Perse, ainsi qu'à Herat et dans les pays voisins. Je n'ai pu me procurer, au sujet de leurs subdivisions, que des renseignements dont l'insuffisance me paraît probable. Voici celles qui m'ont été indiquées d'une manière certaine :

Taife.	Tire.
1. Otemish.......	Kelletscho.
	Sultansiz.
	Szitschmaz-Kara-Ahmed.
2. Bakhshi........	Perreng.
	Topaz.
	Körszagry.
	Aladjagöz.
	Tashajak-Aksefi-Goh.
	Marsi.
	Zakir.
	Kazilar.
3. Tuktanish......	Bokburun-Amanshah.
	Göktche-Beg.
	Kara.
	Khar.
	Kongor.
	Yussuf.
	Jazi.
	Arik-Karadja.

VIII. Göklen. — Si j'en juge par la situation où je les ai

trouvés, par les relations établies entre eux et leurs voisins, j'ai le droit de les regarder et de les signaler comme les Turkomans les plus pacifiques et les plus civilisés. S'adonnant volontiers à l'agriculture, ils se reconnaissent pour la plupart sujets de la Perse. La contrée qu'ils habitent, riche de souvenirs historiques et charmante en elle-même, est celle de l'antique Gurgan (où se trouvent aujourd'hui les ruines de Shehri-Djordjan). On les répartit ainsi :

Taife.	Tire.
1. Tshakir	Gökdish.
	Alamet.
	Toramen.
	Khorta.
	Karavul.
	Kösze.
	Kulkara.
	Baynal.
2. Begdili	Pank.
	Amankhodja.
	Boran.
	Karishmaz.
3. Kayi	Djankurbanli.
	Erkekli.
	Kizil-Akindjik.
	Tekendji-Bok-Khodja-Kodana.
	Lemek-Kaniasz.
	Dari.
4. Karabalkan	Tshotur.
	Kapan.
	Szigirsiki.
	Pashej.
	Adjibég.
5. Kyryk	Giyinlik-Szufian.
	Dehene-Karakuzu.
	Tcheke.
	Gökese-Kabaszakal.
	Ongüt.
	Köngör.
6 Bajindir	Kalaydji.
	Körük.
	Yapagi-Yadji Keszir-Yasagalik-Töreng.

Taife.	Tire.
7. Gerkesz	Mollalar. Kösze-Ataniyaz-Mehrem-Börre.
8. Jangak	Körsüt. Madjiman. Kötü. Dizegri. Szaridsche. Ekiz.
9. Szengrik	Karashur. Akshur. Kutchi. Khar. Sheikbégi.
10. Aj-Dervisch	Otschu. Kodjamaz. Dehli. Tchikszari. Arab. Adschem. Kandjik.

Ces dix branches comprennent, dit-on, dix mille tentes, et ce chiffre, selon toute apparence, n'a rien d'excessif.

IX. Yomut. — Les Yomut habitent la côte orientale et quelques-unes des îles de la mer Caspienne. On les a connus d'abord sous le nom de Görghen-Yomudu (Yomut de la Görghen). Outre ceux-ci, on connaît encore les Khiva-Yomudu (Yomut de Khiva) qui ont choisi pour séjour l'autre extrémité du Désert, dans le voisinage immédiat de l'Oxus.

Les différents points où les premiers de ces Yomut ont coutume de camper sont, à compter de la frontière persane et en remontant vers le Nord :

a. Khodja-Nefes, à l'embouchure inférieure de la Görghen. Ce campement, d'une soixantaine de tentes, fournit un contingent notable aux pirates audacieux qui rendent si dangereuse la navigation du rivage persan.

b. Gömüshtepe, spécialement regardée comme un quartier d'hiver, et qu'on n'habite guère en été, parce qu'il y règne des fièvres épidémiques. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Gömüshtepe s'étend jusqu'à l'embouchure supérieure de la Görghen,

qui est assez profonde dans ces parages, et rend de grands services à cette tribu par la merveilleuse quantité de poisson qu'elle lui fournit.

c. Hasankuli, au bord du golfe qui porte le même nom. Cet endroit, fort peuplé pendant la saison d'été, produit d'assez bons melons.

d. Étrek est placée à la gauche d'Hasankuli sur les bords de la rivière dont elle emprunte le nom, et qui six milles plus bas se jette dans la mer.

e. Tchekishlar, — encore un *Yaylak* (résidence d'été), — près de cette hauteur riveraine qu'on appelle Ak-Tepe.

f. Tcheleken[1], île à peine séparée du continent par quelques milles de mer. Elle est habitée par de paisibles trafiquants. Les Yomut se répartissent comme suit :

Taife.	Tire.
1. Atabay............	Sehene. Düngirtchi. Tana-Kisarka. Kesze. Temek.

2. Djaferbay, qui se subdivise en deux sections :

a. Yarali. *b.* Nurali.	Iri Tomatch. Kizil-Sakalli. Arigköseli. Tchokkan borkan. Onuk-Tomatch. Hasan-kululu-kor-Pankötek.

3. Sheref-Djuni, dont une partie réside près de la Görghen et l'autre à Khiva :

a. Görghen.	Karabölke. Tevedji. Telgay-Djafer.
b. Khiva.	Oküz. Salak. Usbak. Kodjuk. Meshrik. Imreli.

1. Ou mieux Tchereken, du persan *Tchar-Ken*, les Quatre Mines ; nom que cette île doit aux quatre principaux produits de son territoire.

Taife.	Tire.
4. Ogurdjali.........	Semedim. Ghiray-Terekeme. Nedin.

Les Ogurdjali, qui se mêlent rarement de maraude et de brigandages, refusent de regarder les Yomut comme appartenant à leur tribu. De plus, par suite de leurs relations avec la Perse et du commerce considérable qu'ils y font, ils ont été amenés à se reconnaître sujets du Shah, auquel ils payent une redevance annuelle de mille ducats. Les Persans, d'ailleurs, ne se mêlent en rien de leur gouvernement intérieur.

Les Yomut eux-mêmes évaluent habituellement le nombre total de leurs tentes à quarante ou cinquante mille. Nous ne saurions garantir l'exactitude de ce calcul, ni celle des constatations du même genre émanant des autres tribus : ces nomades, en effet, mettent leur orgueil national à exagérer le chiffre de leur population. Additionnons, maintenant, les résultats obtenus pour chaque tribu.

Tribus.	Nombre des tentes.
1. Tchaudor.	12 000
2. Ersari.	50 000
3. Alieli.	3 000
4. Kara.	1 500
5. Salor.	8 000
6. Sarik.	10 000
7. Tekke.	60 000
8. Göklen.	12 000
9. Yomut.	40 000
	196 500

En comptant cinq individus pour chaque tente, on obtient un grand total de 982,500 âmes, et comme j'ai pris soin de diminuer, pour le moins d'un bon tiers, l'évaluation turkomane, ceci doit être regardé comme le minimum probable de l'importance numérique à laquelle peut prétendre cette agglomération de peuples divers.

II

Ce qui m'a le plus étonné, pendant mon séjour chez les Tur-

komans, c'est de n'en avoir pu trouver un seul qui parût ambitionner le commandement, un seul qui voulût s'y soumettre. Ils disent eux-mêmes, volontiers : — « *Biz bibash khalk bolamiz* (Nous sommes un peuple sans chef), et nous n'en voulons établir aucun. Nous sommes tous égaux, et parmi nous chacun est roi. » Dans les institutions politiques de toutes les autres communautés nomades, on arrive à découvrir çà et là quelque indice plus ou moins vague, quelque simulacre de gouvernement : le pouvoir de l'*aksakal* chez les Turcs, celui du *rish-sefid* chez les Persans, celui du *sheikh* parmi les Arabes. Les Turkomans ne nous offrent rien de pareil. Les tribus ont, il est vrai, leurs *aksakal*, mais ceux-ci ne sont, au fait et au prendre, que les agents de chaque association particulière, payés des peines qu'ils prennent comme gérants, par une considération exceptionnelle et des égards plus ou moins marqués. On les aime, ou plutôt on les tolère tant que leur autorité n'excède pas les usages et n'affiche pas de prétentions exorbitantes.

Comment se peut-il, nous demandera-t-on, que ces brigands de profession, dont le naturel sauvage n'a jamais connu le frein, vivent ensemble sans se dévorer l'un l'autre? C'est là, j'en conviens, un sujet de surprise, mais que dirons-nous, forcés de reconnaître que malgré cette anarchie apparente, malgré cette absence totale de civilisation, il se commet chez ces barbares, — en dehors des hostilités ouvertement déclarées, — *moins de vols et moins de meurtres, moins d'atteintes à la justice et à la morale* que chez les autres peuples asiatiques, dont les relations sociales ont pour base les dogmes politiques et religieux de l'Islam? Ceci tient à ce que les habitants du Désert sont dominés et souvent tyrannisés par un souverain tout-puissant, inviolable parce qu'il est invisible, et dont personne ne songe à contester l'autorité séculaire : — le « Deb, » c'est-à-dire l'usage, la coutume, la tradition[1].

Selon les prescriptions de cette loi sans code, mais inaltérable et partout obéie, les Turkomans suivent ou exècrent

1. *Deb* est un mot d'origine arabe; sa racine est *edeb*, dont le sens propre est « morale. »

telle ou telle pratique. Parfois aussi, dans des cas exceptionnels, l'influence religieuse se fait sentir, en seconde ligne cependant, et après celle du *Deb*. Ayant ses oracles à Bokhara, où prévaut un fanatisme aveugle et bizarre, elle est beaucoup moins puissante qu'on ne l'a dit. Par exemple, il est assez généralement admis que le Turkoman, lorsqu'il dépouille ou fait prisonnier un habitant de la Perse, est justifié à ses propres yeux par l'horreur que lui inspire ce dernier, comme appartenant à la secte des shiites. Ici, l'erreur est complète : je suis fermement convaincu, pour ma part, que le Turkoman resterait fidèle à ses habitudes dévastatrices, sanctionnées depuis longtemps par le *Deb*, alors même qu'il aurait pour voisins les Turcs sunnites au lieu des Persans. Ce qui le prouve, ce sont leurs fréquentes incursions dans des pays peuplés de leurs coreligionnaires, comme l'Afghanistan, Maymene, Khiva, et même Bokhara. J'ai pu m'assurer d'ailleurs, en dernier lieu, que le plus grand nombre des esclaves de l'Asie Centrale appartiennent à la secte des sunnites. Me trouvant avec un brigand, que sa dévotion avait rendu célèbre, je lui demandais un jour, s'il ne se faisait pas scrupule de vendre comme esclaves ses frères sunnites, alors que le Prophète a dit en termes exprès : — *Kulli Iszlam hurre* (tout Musulman est libre). — « *Behey !* me répliqua cet homme avec une indifférence hautaine, le Koran, le livre de Dieu, est à coup sûr plus précieux qu'aucun homme; il s'achète néanmoins, et se vend pour quelques *krans :* que répondrez-vous à ceci?... Joseph, en outre, le fils de Jacob, était un prophète, et on l'a vendu; s'en est-il trouvé plus mal, je vous le demande? »

On doit remarquer combien peu le *Deb* a souffert dans la lutte qu'il soutient depuis huit cents ans contre le culte de Mahomet. Une foule d'usages prohibés par l'Islamisme, et que les Mollahs attaquent avec violence, existent encore à peu près intacts; et les changements opérés par la religion nouvelle, non-seulement chez les Turkomans, mais chez tous les nomades de l'Asie moyenne, n'ont guère porté que sur les formes extérieures du culte qu'ils pratiquaient autrefois. Ils ont remplacé par celle d'Allah-Mohammed l'influence qu'ils attribuaient au soleil, au feu, à divers autres phénomènes de la na-

ture; quant à eux, restés les mêmes qu'il y a deux mille ans, ils ne changeront que si on parvient à fixer sur le sol leurs demeures mobiles. En d'autres termes, le nomade ne se modifie qu'en cessant d'être nomade.

Revenant à l'influence des *aksakal*, je me permettrai de constater, comme résultat de mes observations chez les Yomut, qu'en matière de relations extérieures[1], ces magistrats représentent assez bien les tendances générales de la tribu à laquelle ils appartiennent; mais ce ne sont nullement des envoyés plénipotentiaires, et la Russie, comme la Perse, a pu vérifier à mainte reprise combien l'autorité de ces magistrats se meut dans d'étroites limites. Ces deux pays se sont mis en frais pour acquérir, au prix de grands sacrifices, le bon vouloir des *aksakal*, comptant sur leur intervention pour mettre un terme aux dévastations, aux pillages habituels; mais cette politique n'a obtenu, jusqu'à présent, que des succès fort incertains et fort peu solides.

Les Mollahs sont plus respectés, non parce qu'ils représentent l'Islam, mais en vertu de leur réputation de piété, comme aussi du prestige mystérieux qui s'attache à leur rôle et qui frappe de terreur l'esprit superstitieux des nomades. Élevés à Khiva et à Bokhara, rompus à tous les stratagèmes de l'hypocrisie, ces prêtres commencent invariablement par afficher les dehors les plus respectables, et quand ils ont une fois rempli leur sac, se hâtent de disparaître. En somme, le principal lien qui maintient unis entre eux les éléments de cette société singulière, est la double cohésion, d'abord des individus appartenant à chaque rameau, puis de ce rameau à la branche mère ou tribu à laquelle il se rattache. Il n'est pas de Turkoman qui ne connaisse dès son plus jeune âge la *taife* ou la *tire* dont il fait partie, et qui ne mentionne avec un certain orgueil la force ou le nombre de cette section particulière ; en effet, il n'a pas d'autre bouclier contre la violence arbitraire des individus qui font partie d'autres clans, et ce bouclier ne lui manque jamais, la tribu tout entière étant tenue d'exiger satisfaction quand il a été fait tort à l'un de ses membres.

1. Par exemple en ce qui touche la Perse, la Russie, ou d'autres tribus Turkomanes avec lesquelles il n'existe pas d'alliance directe.

Pour ce qui touche les rapports spéciaux des Yomut avec les races voisines, j'ai pu m'assurer qu'ils sont vis-à-vis des Göklen à l'état d'ennemis invétérés et irréconciliables. Pendant que j'étais à Étrek, on négociait pour eux un traité de paix avec les Tekke, circonstance que nous devions envisager comme très-favorable aux intérêts de notre voyage; mais j'ai appris ultérieurement que cette paix n'avait pu se conclure. On doit regarder comme fort heureux pour la Perse que l'union de ces peuplades, si éminemment belliqueuses, rencontre des obstacles presque insurmontables. Que deviendraient ses provinces déjà si fréquemment ravagées, — le Mazendran surtout, le Khorassan et le Sigistan, — dans le cas où les Tekke et les Yomut s'entendraient pour combiner leurs attaques. Le Turkoman, fier des lauriers qu'il a toujours cueillis en combattant contre l'Iran, se raille volontiers des menaces qui lui viennent de là, même alors qu'il les voit accompagnées de sérieuses démonstrations militaires. Il en est différemment de la Russie, que les Yomut ont appris à connaître et à craindre, ne fût-ce que par les exploits de la petite garnison d'Ashourada. On m'a raconté qu'il y a quatre ans, sans tenir le moindre compte de leurs traités avec la Perse, les Russes dirigèrent contre le Khan de Gomüshtepe un détachement d'à peu près cent vingt hommes: les Turkomans bien plus nombreux prirent aussitôt la fuite, laissant incendier et piller leurs tentes par ces agresseurs redoutés. Il est vrai que toute sorte de bruits fabuleux circulent chez les Tekke au sujet des « engins diaboliques » à la disposition des soldats russes; mais c'est surtout leur inébranlable discipline qui rend ces derniers si terribles et leur donne un avantage si marqué sur les nomades qu'ils ont à combattre.

I

Le moment est venu de suivre le Turkoman jusque dans sa demeure, de l'étudier au milieu des siens, dans le cercle étroit de sa domesticité.

Il est d'origine tartare, mais le type de sa race ne s'est complétement maintenu que lorsque les circonstances ont mis obstacle à toute immixtion de sang Irani. On peut surtout véri-

fier ceci chez les Tekke, les Göklen et les Yomut; les traits distinctifs de la physionomie tartare ne se rencontrant parmi eux que dans ces branches ou familles dont les « *alaman* » franchissent plus rarement les frontières persanes, et chez lesquels, par conséquent, arrivent en moindre nombre les « esclaves à cheveux noirs. » Cependant, plus ou moins dégénéré, le Turkoman se reconnaît toujours à ce coup d'œil fier et pénétrant qui le distingue de tous les nomades et citadins de l'Asie centrale, aussi bien qu'à sa belle tenue militaire. J'ai vu parmi les Kirghiz, les Karakalpak et les Ozbeg beaucoup de jeunes gens dont la tournure martiale plaisait à mes regards, mais chez le Turkoman seul j'ai rencontré constamment une indépendance absolue, un mépris de toute gêne. Son costume est celui des habitants de Khiva, sauf quelques légères modifications résultant, pour l'homme aussi bien que pour la femme, de ce qu'ils y ajoutent quelques menus objets de luxe fabriqués en Perse. Leur vêtement le plus essentiel est la chemise de soie rouge, que proscrivent les règles du Koran, mais que les deux sexes n'en ont pas moins adoptée, et qui constitue pour les femmes Turkomanes toute leur toilette d'intérieur. Je ne m'habituai pas facilement à voir circuler ainsi de vénérables matrones ou mères de famille, des filles à marier ou trop jeunes encore pour la vie conjugale, dans cet habit lâche et flottant qui tombe jusqu'à la cheville. L'homme revêt sa tête d'un bonnet de fourrure, plus léger et plus élégant que celui des Ozbeg, ou que le grand chapeau persan si mal à propos modelé sur nos disgracieux tuyaux de poêle. Il s'habille du *tchàpan* de Khiva, un par-dessus qui ressemble à nos robes de chambre, mais qu'ils prennent soin de raccourcir au moment de s'engager dans un *tchapao* (razzia, expédition de pillards). Les femmes, s'habillant pour quelque fête, nouent autour de la taille, par-dessus leur chemise longue, un schall qui retombe en deux bouts flottants. Ce costume requiert expressément des bottes à talons hauts, tantôt rouges et tantôt jaunes; mais la parure la plus ambitionnée, celle qui leur plaît le plus, consiste en joaillerie de toute sorte : anneaux de cou, boucles d'oreille ou de nez, fourreaux d'amulettes, ceux-ci ressemblant à nos étuis à cartouches et qu'on voit pendre, soit à leur droite, soit à leur



Jeune fille turkomane.

gauche, comme chez nous les rubans et croix des divers ordres de chevalerie. Ces « breloques » accompagnent d'un son métallique tous les mouvements du corps, et produisent l'effet des grelots que les mulets d'Afrique font joyeusement tinter à chaque pas.

L'oreille du Turkoman est particulièrement sensible à cette sonorité; aussi décore-t-il volontiers sa femme ou son cheval, des accessoires qui la produisent, et s'il ne trouve pas l'occasion de se les procurer, il tâchera d'enlever un Persan pour le couvrir de ferraille en guise de chaînes. L'attirail complet d'une belle dame exige de plus un *dolmany* hongrois (veste de hussard) qui lui pend aux épaules, mais qui ne doit pas descendre assez bas pour cacher l'extrémité de la chevelure, tressée avec des rubans.

La tente turkomane, — que l'on retrouve sans variations essentielles dans toute l'Asie centrale et jusqu'aux plus lointaines extrémités de la Chine, — est tout à fait correcte et bien adaptée aux exigences de la vie nomade. Les figures ci-contre nous la montreront sous trois aspects : — 1° La charpente absolument dénudée, la « cage, » si l'on veut, du léger édifice; 2° cette carcasse revêtue de morceaux de feutre et garnie de ses accessoires; 3° l'intérieur même de la tente. A l'exception des soutiens de bois sur lesquels elle repose, tout ce qui entre dans sa composition est dû à l'industrie des femmes Turkomanes, qui se chargent en outre de la construire et d'en fixer l'un à l'autre les différentes parties; à elles encore revient le soin de la charger sur le dos des chameaux derrière lesquels elles se traînent à pied, suivant la tribu dans toutes ses migrations. Entre les tentes du riche et du pauvre il n'existe guère d'autre différence que celle de l'aménagement intérieur, plus ou moins somptueux selon la condition du propriétaire. Elles se classent en deux catégories : — la *karaoy* ou tente noire, celle qu'un long usage a graduellement brunie ou noircie; — l'*akoy* ou tente blanche, drapée à l'intérieur d'un feutre parfaitement immaculé; on ne l'érige guère que pour les nouveaux mariés, ou pour les hôtes à qui on veut témoigner le plus de respect. Tout compte fait, cet abri des indigènes de l'Asie centrale a laissé dans mon esprit une impression très-agréable. Fraîche en été,

doucement tiède en hiver, que de bénédictions ne lui doit-on pas, lorsque l'ouragan se déchaîne de toutes parts dans ces steppes à peu près sans limites! Un étranger s'inquiète souvent, à la pensée que la fureur des éléments va mettre en pièces une si frêle construction : le Turkoman, lui, ne redoute rien de semblable ; il a serré les cordes qui la maintiennent, et se livre en paix aux douceurs du sommeil, bercé par la voix de la tempête comme l'enfant au maillot par les chants de sa nourrice.

Les mœurs, les usages, les occupations des Turkomans fourniraient à eux seuls la matière d'un volume bien rempli, tant leur genre de vie diffère du nôtre. Je me bornerai cependant à quelques traits caractéristiques, ceux qui me sembleront indispensables à la parfaite clarté du récit précédent.

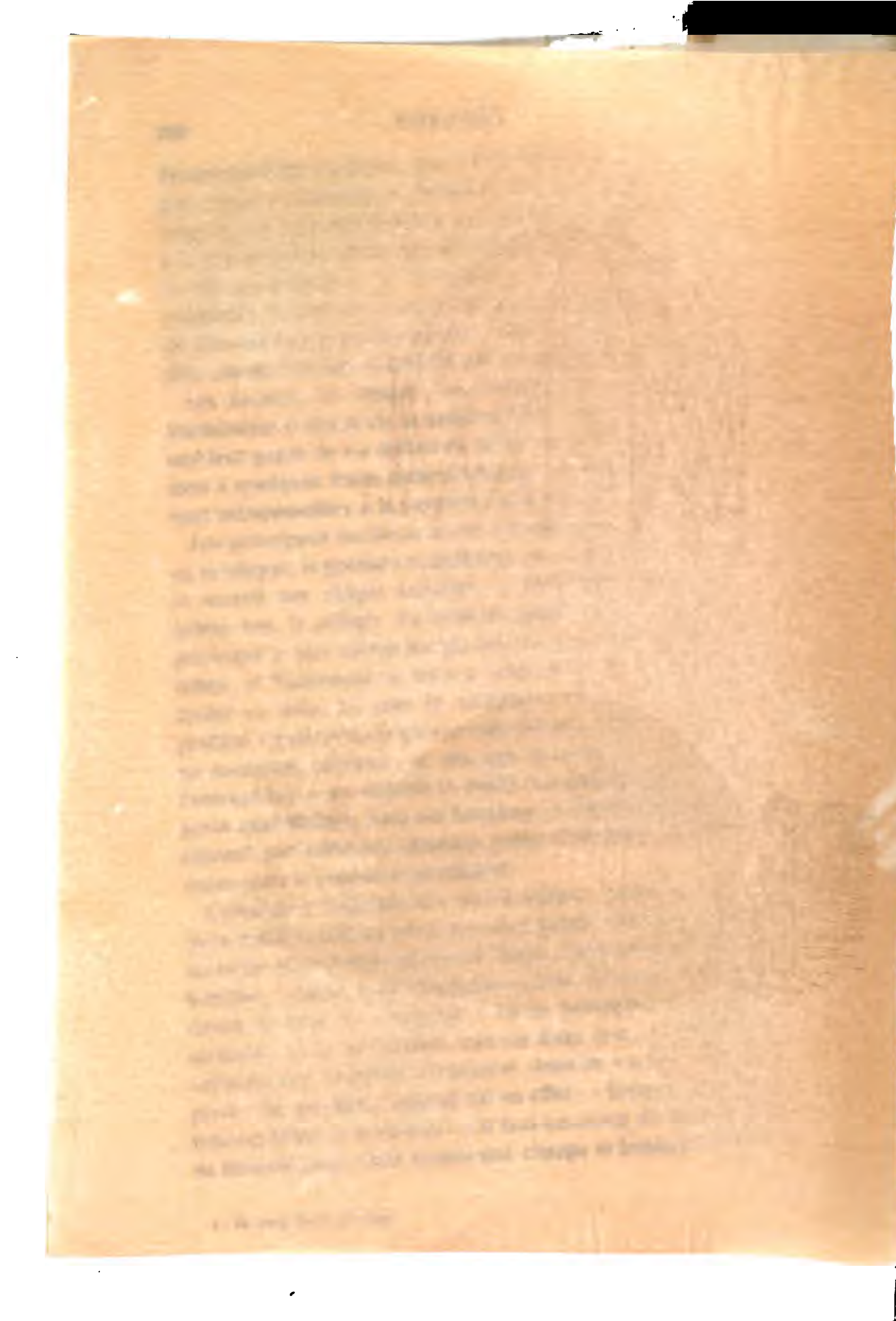
Les principaux incidents d'une telle existence sont l'*alaman* ou le *tchapao*, le premier constituant une expédition régulière, le second une simple surprise, et tous deux n'ayant qu'un même but, le pillage. Au premier appel, mis en demeure de participer à une entreprise qui doit lui procurer quelque bénéfice, le Turkoman se trouve toujours prêt à s'armer et à sauter en selle. Le plan de campagne reste enveloppé d'un profond mystère que le plus proche parent, l'ami le plus fidèle ne sauraient pénétrer; et dès que le *serdar* (le chef élu de l'entreprise) a pu obtenir la *fatiha* (ou bénédiction) de n'importe quel Mollah, tous ces hommes, à l'entrée de la nuit, se glissent par différents chemins jusqu'à l'endroit marqué d'avance pour le rendez-vous général.

L'attaque a toujours lieu soit à minuit, quand il s'agit de lieux habités, soit au lever du soleil quand c'est une caravane ou toute autre bande qui en est l'objet. Cette attaque des Turkomans, comme celle des Huns et des Tartares, mériterait mieux le nom de « surprise. » Ils se partagent en plusieurs sections, et se précipitent une ou deux fois, rarement davantage, sur l'ennemi déconcerté dont ils veulent faire leur proie : un proverbe national dit en effet : « Essayez deux fois, tournez bride la troisième[1]. » Il faut beaucoup de résolution et de fermeté pour tenir contre une charge si brusque; les Per-

1. *Ik deng ütschde döng.*

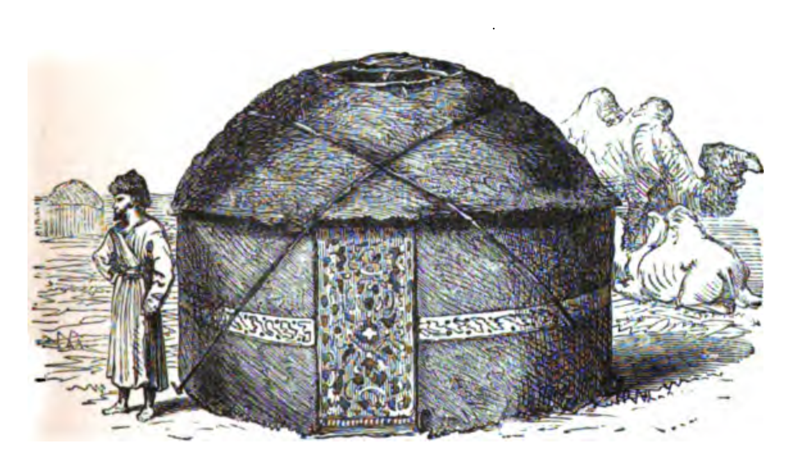








1. Charpente d'une tente turkomane.



2. Tente turkomane. — D'après Vambéry.

sans y cèdent presque toujours. Un Turkoman n'hésite guère à se jeter seul sur cinq ou six hommes de cette nation, et réussira souvent à les emmener : — « Que de fois, me disait un de ces nomades, que de fois les *esclaves à tête noire*, frappés d'une terreur panique, mettent bas les armes, demandent nos cordes, et se garrottent eux-mêmes réciproquement !... nous n'avons même pas à descendre de cheval, si ce n'est pour attacher le dernier d'entre eux. » Sans rappeler ici la défaite récente de vingt-deux mille Persans par cinq mille cavaliers du Désert, je me crois autorisé à regarder comme incontestable l'immense supériorité de ceux-ci sur les Irani[1]. Je suis porté à croire que le terrible prestige historique des Tartares du Nord contribue pour beaucoup à décourager la résistance du Persan le plus hardi : pourtant il devrait savoir à quelles rudes expiations l'expose sa couardise ! Celui qui résiste est sabré sur place ; le lâche qui se rend a aussitôt les mains garrotées ; tantôt on le met en selle (auquel cas ses pieds sont liés sous le ventre de la monture commune), tantôt son nouveau maître le chasse devant lui comme un vil bétail. Si, de manière ou d'autre, cette dernière méthode n'est pas praticable, le malheureux captif, attaché à la queue du cheval, accompagne ainsi pendant quelques heures, parfois quelques jours de suite, jusque dans la solitude où il campe, le ravisseur dont il est devenu la proie. Ceux à qui la force manque pour suivre l'allure du cavalier sont en général mis à mort[2] ; ce qui attend le prisonnier parvenu à destination, les mépris qu'on lui témoigne, les brutalités dont il est l'objet, sont des faits déjà connus de mes lecteurs. Je n'ajouterai donc qu'une anecdote dont je puis me porter garant, comme en ayant été le témoin oculaire pendant mon séjour à Gömüshtepe. Un *alaman* y rentra chargé de dépouilles, ramenant des captifs, des chevaux, des ânes, des bœufs et une quantité d'objets mobiliers.

1. Nous ferons remarquer qu'au moment où nous traduisons ces pages, les correspondances de Perse annoncent à nos feuilles publiques plusieurs combats victorieusement livrés aux Turkomans par les troupes de Nazr-ed-din-Shah.
(*Note du traducteur.*)

2. J'ai entendu raconter par une jeune fille que sa mère, incapable de suivre les Turkomans dans leur fuite rapide, avait été tuée par eux et laissée au fond du Désert.

Il fut procédé au partage de toutes ces richesses en autant de lots qu'il y avait de participants à l'expédition; mais on avait eu soin de laisser au centre une réserve séparée qui, je m'en aperçus, devait servir à compléter les portions insuffisantes. Les bandits vinrent, l'un après l'autre, examiner la part du butin que le hasard avait assignée à chacun d'eux. Le premier se déclara satisfait; il en fut de même du second; le troisième, après avoir examiné les dents de la femme qui lui était allouée, objecta qu'il devait lui revenir davantage; là-dessus, le chef alla chercher dans la réserve centrale un âne qu'il poussa tout à côté de la malheureuse esclave persane; les deux créatures furent évaluées en bloc, et le brigand n'éleva plus la moindre réclamation. Ceci se renouvela plusieurs fois, avec d'inévitables variantes, et bien que révolté de procédés si barbares, je ne pouvais m'empêcher de rire devant quelques-uns de ces lots, composés de la façon du monde la plus bizarre.

Le principal instrument de ces razzias, celui que le Turkoman préfère à tout autre, est incontestablement son cheval, auquel il s'intéresse plus qu'à sa femme, plus qu'à ses enfants, parfois plus qu'à lui-même, et qui est réellement une merveilleuse bête. Il faut voir avec quels soins il l'élève, comme il l'enveloppe de manière à l'abriter du soleil et du froid, quel luxe il déploie dans les accoutrements de la selle où il se hisse lui-même couvert de haillons, sans s'inquiéter d'un si étrange contraste. N'importe : ces magnifiques animaux valent bien toutes les peines qu'on se donne pour eux, et ce qu'on raconte de leur vitesse, de leur résistante énergie, n'a rien que de conforme à la vérité. Le cheval turkoman est arabe d'origine : la preuve en est que, même aujourd'hui, les purs sang de premier choix sont désignés sous le nom de *Bedevi* (bédouins). Ceux des Tekke sont de très-haute taille, et renommés pour leur vitesse, mais il s'en faut qu'ils aient le « fond, » la solidité du bidet yomut.

Le bénéfice que les nomades peuvent tirer de leurs abominables rapts n'est pas en rapport avec les périls que comportent de pareilles entreprises, car il est rare de voir ces fils du Désert sortir de la misère où ils sont nés. En supposant même



Intérieur d'une tente turkomane.

que l'un d'eux pût de temps en temps économiser quelques pièces d'or, sa manière de vivre, simple à l'extrême, lui permettrait rarement de s'en servir. J'ai connu bien des Turkomans qui, malgré leur opulence relative, continuaient à se nourrir de poisson sec, et ne s'accordaient qu'une fois par semaine le plaisir de manger du pain, justement comme les plus pauvres de leurs compatriotes, pour lesquels le haut prix du blé rend cette gourmandise à peu près inaccessible.

L'indolence la plus complète prévaut dans les habitudes domestiques de ces peuples errants. A leurs yeux, l'homme s'avilit en s'occupant de quelque besogne intérieure : le soin de son cheval doit seul l'occuper; au sortir de là, il se hâte d'aller trouver quelque voisin, ou rejoint un de ces groupes accroupis devant les tentes, dans lesquels se discutent les questions politiques, les détails d'une expédition récente, les qualités, les défauts d'un étalon favori, d'une jument célèbre, tandis que l'inévitable *tchilim*[1] circule de mains en mains.

C'est seulement pendant la soirée, et surtout en hiver, que les Turkomans se plaisent à écouter les contes de fée et les récits historiques. Mais ce n'est là qu'une distraction à laquelle ils préfèrent, comme un plaisir plus noble, les chants du *bakhshi* (troubadour), qui vient parfois, s'accompagnant de la *dütara*[2], leur redire les poëmes de Koroglu, d'Aman-Mollah ou de Makhdumkuli, barde national que ses compatriotes ont presque déifié. C'était un Turkoman de la tribu Göklen, vénéré à l'égal d'un saint, et qui mourut il y a quelque quatre-vingts ans. A cette époque sévissait la guerre civile entre les Yomut et et les Göklen, et si j'en crois Kizil-Akhond, l'âme généreuse du poëte ne put supporter le spectacle de ces luttes fratricides, où les femmes et les enfants de la même race étaiént pris et vendus, de part et d'autre, sans respect pour le sang qui coulait dans leurs veines.

La biographie de Makhdumkuli, obscurcie çà et là par quelques fables, le représente comme un homme extraordinaire qui, sans avoir jamais visité Khiva ou Bokhara, connut, par le

1. Espèce de pipe persane où le tabac n'est pas humecté.

2. Instrument à deux cordes dans le nom duquel on retrouve aisément notre mot, « guitare. »

fait d'une inspiration divine, tous les livres et toutes les sciences. Chevauchant un jour, il fut envahi par un irrésistible sommeil et se vit, en imagination, transporté à la Mecque, dans un aréopage où siégeaient le Prophète et les premiers Khalifes. Frappé de respect, il jetait autour de lui un regard timide sur l'auguste assemblée, quand il aperçut Omar, le patron des Turkomans, qui lui faisait signe d'approcher. Il obéit, et reçut avec la bénédiction du Prophète un léger coup sur le front, ce qui le réveilla aussitôt. Dès ce moment, la plus suave poésie ruissela de ses lèvres, et les Turkomans ont classé pour longtemps ses écrits au premier rang des conceptions de l'esprit humain, — le Koran mis à part, cela va sans le dire. A d'autres points de vue, la collection des poëmes de Makhdumkuli offre un intérêt tout particulier : elle nous fournit d'abord un échantillon parfaitement pur du dialecte turkoman ; en second lieu, l'écrivain procède, — surtout lorsqu'il traite des préceptes relatifs à l'éducation des chevaux, au maniement des armes, à la tactique de l'*alaman*, — avec une méthode, un ordre rigoureux qui ne se rencontrent guère dans les produits de la littérature orientale.

J'aimais, par-dessus tout, ces réunions dont je ne perdrai jamais le souvenir, où, à l'occasion de quelque fête, un troubadour vagabond nous chantait les vers de Makhdumkuli. A Étrek, notamment, la tente d'un de ces *bakshi* confinant à la nôtre, il venait souvent passer la soirée avec nous et ne manquait jamais d'apporter sa *dûtara;* aussitôt venait se grouper autour de lui la jeunesse du voisinage, qu'il avait bientôt à régaler de ses hymnes héroïques. De violentes articulations gutturales, bruit de crécelle plutôt que chant humain, lui faisaient une mélopée bizarre, qu'il accompagnait d'abord en effleurant du doigt les cordes vibrantes de son instrument; s'animant par degrés, il les frappait ensuite d'une main plus rude. A mesure que s'échauffait la lutte décrite, le chanteur donnait plus d'essor à sa voix et l'enthousiasme gagnait peu à peu les auditeurs. La scène prenait un caractère dramatique, et tout à fait digne des temps primitifs, quand ces jeunes gens, domptés par l'émotion et poussant de profonds gémissements, tantôt lançaient leurs bonnets sur le sol, tantôt par un geste passionné fouil-

laient de la main leurs chevelures bouclées, saisis tout à coup de la fièvre des batailles.

Et pourquoi s'en étonner? L'éducation que ces adolescents ont reçue est calculée, à tous égards, pour monter à ce diapason leur âme guerrière. Un sur mille, au plus, est en état de lire et d'écrire : on ne les entretient, dès leur plus bas âge, que de chevaux, d'armes, de combats et de vols. Leur imagination n'a pas d'autre aliment. L'honnête Khandjan lui-même, administrant à son fils, devant moi, je ne sais quelle semonce paternelle, se prit à lui citer un de leurs voisins à peine sorti de l'enfance et qui déjà s'était rendu maître de deux Persans : — « Quant à toi, continua-t-il avec un geste dédaigneux, je ne sais vraiment si jamais tu feras un homme.... »

Entre autres usages Turkomans qui se retrouvent plus ou moins atténués chez tous les nomades de l'Asie centrale, je citerai volontiers cette cérémonie nuptiale où la jeune fille, dans son costume de fiancée, enfourche bravement un coursier fougueux qu'elle lance au galop, emportant à l'arçon de sa selle un chevreau, un agneau qu'on vient de tuer. Le fiancé, les autres jeunes gens de la noce, également à cheval, cherchent à la rejoindre. Mais il faut que par des manœuvres adroites, des évolutions habiles, elle échappe à leurs poursuites, et que nul ne puisse approcher d'elle de manière à lui enlever le fardeau qu'elle presse sur sa poitrine. Ce jeu, qui porte le nom de *kokbüri* (loup-vert), est commun, je viens de le dire, à tous les Centro-Asiatiques.

En vertu d'une autre coutume également singulière, les nouveaux mariés sont séparés, tantôt deux, tantôt quatre jours après la noce, et leur union permanente ne commence qu'à l'expiration d'une année entière.

Quand une famille nomade vient à perdre un des membres qui lui sont les plus chers, son décès donne lieu, pendant un an de suite, à des rites quotidiens ainsi compris : à l'heure où il a rendu le dernier soupir, des pleureuses viennent entonner un hymne funèbre, auquel doivent se joindre tous les membres présents de la famille en deuil. Ces derniers, cependant, ne se dérangent pas pour cela des soins de ménage qui les occupaient au moment de l'arrivée des chanteuses; et il

est tout à fait amusant de voir un Turkoman fumer sa pipe, polir ses armes, avaler son repas au bruit de ces hurlements effroyables, destinés à perpétuer un souvenir douloureux. De même pour les femmes qui, tout en restant accroupies dans l'étroite enceinte de la tente, se croient également obligées de faire chorus, de pousser des cris plaintifs, de verser des larmes, et n'en continuent pas moins à peigner la laine, à faire tourner le rouet, à parachever, enfin, quelque besogne domestique.

Les amis et connaissances du défunt sont aussi tenus de rendre une « visite de lamentation, » même si la nouvelle du désastre leur est arrivée plusieurs mois après qu'il a eu lieu. C'est souvent de nuit que s'accomplit ce devoir et que le visiteur, assis devant la tente, signale sa présence par des clameurs enragées qui durent au moins un quart d'heure. Lorsque vient à mourir un chef distingué, de ceux qui ont légitimement gagné le surnom de *bator* (vaillant), il est d'usage qu'un *joszka* [1] (un monticule) s'élève au-dessus de sa tombe. Tout bon Turkoman doit y contribuer pour au moins sept pelletées de terre, en sorte que ces grossiers mausolées atteignent fréquemment une circonférence de soixante pieds, une hauteur de vingt-cinq à trente. Dans les vastes plaines où ils s'élèvent, les « tertres funèbres » attirent l'œil de très-loin; l'homme du pays les connaît tous par leur nom, c'est-à-dire, par le nom de celui dont ils abritent les restes.

Je terminerai cette rapide esquisse par un sommaire plus rapide encore des traditions historiques auxquelles ce peuple à part accorde le plus de foi : — « Nous sommes tous issus du Manghischlak, me disait mon savant ami Kizil Akhond, nos ancêtres furent Szon Khan et Eszen Ili. Le premier eut pour fils Yomut et Tekke; le second, Tchaudor et Göklen. Dans les temps les plus reculés, le Manghischlak s'appelait Ming Kischlak (Mille quartiers d'hiver) et c'est là le séjour primitif, non-seulement de ceux qui malgré leur communauté d'origine se sont

1. Cette outume existait chez les anciens Huns, et les Hongrois de nos jours s'y conforment encore quelquefois. Il y a peu d'années qu'à la suggestion du comte Édouard Karoly, un tertre de ce genre fut dressé à Kashan (Haute Hongrie) en mémoire du comte Széchenyi, et ceci comme preuve du respect qu'il avait su inspire à tous.



Le Kolburi ou la poursuite de la fiancée chez les Turkomans.

séparés de nous pour émigrer en Perse, mais des Ersari, des Salor et de toutes nos autres tribus. Les saints d'autrefois, Ireg Ata[1] par exemple et Sari-er, reposent dans les confins du Manghischlak, et c'est une grande faveur du ciel que d'être à même de visiter leurs tombeaux. » Khandjan me disait encore que, jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, les Turkomans n'employaient guère, pour se vêtir, d'autres étoffes que la peau de leurs moutons et le cuir du cheval ou de l'âne sauvage : — « Aujourd'hui, ajouta-t-il, tout cela est changé; le bonnet de fourrure est l'unique vestige de notre ancien costume national. »

Les animosités qui se perpétuent de tribu à tribu se traduisent fréquemment en insultes réciproques, et entre autres par le reproche d' « avoir des esclaves pour ancêtres. » On ne saurait préciser avec exactitude l'époque où ces gens désertèrent leur patrie commune. Déjà du temps de l'occupation arabe, les Ersari, les Sarik et les Salor occupaient, en deçà de l'Oxus, la partie orientale du Désert. Les Tekke, les Göklen et les Yomut envahirent plus tard, — probablement à l'époque de Djinghis Khan et de Timour, — le pays qu'ils habitent aujourd'hui. Ces dernières tribus procédèrent à ce changement de résidence par des immigrations partielles, et la translation de leurs pénates n'est encore opérée qu'à demi, car beaucoup de Yomut et de Göklen, retenus par une singulière prédilection, s'attardent encore aujourd'hui autour du berceau de leur race. Pendant le moyen âge, les cavaliers turkomans étaient pour la plupart au service des khans de Khiva et de Bokhara. On les voyait aussi très-souvent sous les bannières de la Perse. Leur renom de bravoure, l'élan de leurs charges fougueuses attirèrent bientôt l'attention, et quelques-uns de leurs chefs, — Kara Yuszuf, par exemple, qui prit part avec la tribu Salor aux campagnes de Timour, — ont acquis une célébrité historique. Lorsque la famille des Atabegs gouvernait l'Iran, les Turkomans contribuèrent pour beaucoup à « rendre turc » le nord de la Perse; ce furent eux, on n'en saurait douter, qui fournirent

1. *Ireg ata* dans l'idiome Hongrois signifie « le grand père; » *oreg atya*, « le vieux père. »

le contingent le plus nombreux à la population Tartare qui vint déborder, sur l'autre versant du Caucase, dans l'Azerbaydjan, le Mazendran et le district de Shiraz [1].

Il est assez notable que, malgré l'hostilité acharnée qui règne entre les Turkomans et leurs frères shiites de la Perse, les premiers regardent toujours l'Azerbaydjan comme le centre d'une civilisation plus avancée que la leur. Toutes les fois, par exemple, qu'on demande au *Bakshi* de chanter quelque chose de particulièrement beau, de particulièrement original, ce sont les poëmes de ce pays qu'il choisira de préférence : bien mieux, le prisonnier Irani lui-même, s'il est d'origine turque, peut toujours compter sur de meilleurs traitements ; — « Cet infidèle, après tout, est « notre frère [2], » se disent volontiers ses nouveaux maîtres.

Les dernières levées en masse des cavaliers turkomans ont eu lieu sous Nadir Shah et l'Aga Mehemed Khan. Nadir, au commencement du dernier siècle, arracha l'Asie tout entière à l'espèce de sommeil où elle était plongée, moyennant l'assistance que lui prêtèrent ces tribus et les peuplades Afghanes ; quant au second, jamais il n'eût fondé sa dynastie si le sabre des Turkomans lui avait manqué. Les nomades le savent fort bien, et se plaignent souvent de l'ingratitude des Kadjar [3] qui, dès le temps de Feth Ali Shah, les ont, disent-ils, entièrement abandonnés, retirant même à plusieurs de leurs chefs les subsides annuels qui leur étaient légitimement dus.

Pour apprécier justement l'importance politique de ces peuplades errantes, il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Asie centrale. Nous voyons alors immédiatement que leur site géographique les assigne pour gardiennes aux frontières méridio-

1. Dans ce dernier district se trouvent encore aujourd'hui, menant une existence nomade, quatre ou cinq des plus petites tribus turques. Leur *ilkhani*, (principal chef) que j'eus l'occasion de voir à Shiraz en 1862, m'assura qu'elles pouvaient fournir jusques à trente mille cavaliers, et que certaines d'entre elles — les Kashkai, et les Allahhverdi, — y étaient venues à la suite de Djenghis-Khan. Il n'a pas encore été tenu compte, en Europe, de ce fait curieux ; et Burnes lui-même, à d'autres égards si bien informé, croyait avoir découvert, dans un endroit voisin de Samarkand et qui porte également le nom de Shiraz, les *Turki-Shirazi* dont parlent les poëmes de Hafiz.

2. *Kardashi miz dir ol Kafir.*

3. Nom générique de la dynastie persane actuelle.

nales de toutes les hautes terres du Turkestan. Après le Kiptchak, elles constituent indubitablement la race la plus belliqueuse, la plus indomptable de l'Asie centrale : derrière le rideau qu'elles forment autour des cités de Khiva, de Bokhara et de Khokand, nous ne trouvons que corruption, mœurs efféminées, lâcheté irrémédiable ; et si le Turkoman ne s'était pas placé comme une barrière de fer entre ces trois pays et leurs envahisseurs naturels, les choses n'y seraient jamais restées ce qu'elles furent après Kuteïbe et Ebn Muszlim[1] — ce qu'elles sont encore aujourd'hui.

Il est permis aux théoriciens de supposer que la civilisation remonte volontiers du sud au nord. Mais comment la moindre étincelle de ce feu sacré arriverait-elle au centre de l'Asie, tant que les Turkomans sèmeront d'embuscades périlleuses la route des voyageurs et des caravanes ?

1. Le premier conquit le Turkestan à l'époque du khalife Omar ; le second, après avoir gouverné Merv, guerroya longtemps pour l'indépendance nationale, de concert avec les gens du Turkestan et du Kharezm (ou Khiva) contre son ancien maître le souverain de Bagdad.



XVII

Khiva. — Portes, quartiers, bazars, mosquées, colléges. — Organisation et dotation de ces derniers. — La police. — Hiérarchie gouvernementale et religieuse. — Contributions. — Justice. — Canalisation. — Divisions topographiques du Khanat. — Produits, manufactures et commerce. — Les foires. — Population du Khanat. — Poëtes et musiciens de Khiva. — Jeux, courses de chevaux. — Révoltes des Karakalpak. — Les esclaves Persans. — Les neuf derniers khans et leur histoire.

Les principaux Tartares firent asseoir le khan sur une pièce de feutre et lui dirent : — « Honore les grands, sois juste et bienfaisant envers tous : sinon tu seras si misérable que tu n'auras pas même le feutre sur lequel tu es assis. »

(VOLTAIRE, — *Essai sur les mœurs*, c. LX.)

I

Puisque nous parlons d'une ville orientale, il est inutile de dire que l'intérieur de Khiva diffère essentiellement de ce qu'on pourrait le croire à première vue. Le lecteur qui connaît une ville persane de la dernière catégorie, m'aura bien vite compris quand je lui dirai que la capitale du Kharezm est encore bien au-dessous ; il devra se figurer trois ou quatre mille maisons de terre battue, éparpillées au hasard dans toutes les directions, plus un rempart, également de terre, qui marque tant bien que mal les limites de cette agglomération irrégulière : Khiva n'est pas autre chose.

Divisions. — La cité se divise en deux parties : Khiva proprement dite et la citadelle (*itch kale*) avec son enceinte particulière, percée de quatre portes et qui l'isole au besoin du reste de la ville. La citadelle renferme les *mahalle* (ou quartiers) dont la liste suit : Pehlivan, Uluyogudj, Akmesdjid, Yipektchi, Koshbeghimahallesi.

La ville même a neuf portes et se partage en dix *mahalle*[1].

Bazars. — Il n'existe pas à Khiva de bazars ou de magasins pareils à ceux que l'on rencontre en Perse ou dans les grandes villes d'Orient. Parlons des seuls qui méritent mention. Le Tim, petit édifice bien construit, avec des voûtes élevées, comprenant à peu près cent vingt boutiques et un karavanseraï. Là sont mis en vente les draps, les quincailleries, les articles de fantaisie, les toiles et les cotonnades que fournit le commerce russe, en même temps que les rares produits du Bokhara et de la Perse. Autour du Tim, on peut visiter aussi le Nanbazari (marché au pain), le Bakalbazari (marché des épices), le Shembazari (marché au savon et aux chandelles), enfin le Sertrashbazari, formé par dix ou douze établissements de barbiers où l'on vient se faire raser la tête : je dis la tête, car l'homme qui se dépouillerait de sa barbe serait considéré comme fou, si toutefois il échappait à la peine capitale.

Il faut bien comprendre aussi parmi les bazars le Kitchik Kervanseraï, où sont mis en vente les esclaves amenés par les Tekke et les Yomut. Sans cet objet de commerce, Khiva elle-même ne saurait exister, puisque la culture des terres est exclusivement aux mains des esclaves. Lorsque nous en viendrons à parler de Bokhara, nous traiterons ce sujet avec plus de détails.

1. Trois portes au nord : Urgendj, Gendumghia, et Imaret dervazesi (*dervaze*, nous le savons, signifie porte) ; à l'est Ismahmudata et Hezaresp dervazesi ; au midi Shikhlar, Pishkenik et Rafenek dervazesi, à l'ouest enfin Bedrkhan dervaze. Les dix *mahalle* portent les noms suivants :

1. Or.
2. Kefterkhane.
3. Mivesztan, où se vend le fruit.
4. Mehterabad.
5. Yenikale.
6. Bala Havuz où se trouve une pièce d'eau entourée de platanes qui constitue la promenade publique.
7. Vanyemezorama. (C'est-à-dire : « le village qui ne mange pas de pain. »)
8. Nurullahbay.
9. Bagtche.
10. Rafenek.

Mosquées. — Il n'y en a guère à Khiva dont l'architecture ou l'antiquité soit digne de fixer l'attention. Les suivantes méritent seules d'être mentionnées :

La Hazreti Pehlivan, quatre fois séculaire, comprend un grand dôme et deux plus petits; elle renferme le tombeau de Pehlivan Ahmed Zemtchi, saint révéré sous le patronage duquel est placée la cité de Khiva. Ses dehors ne promettent pas grand'chose, mais les *kashi*[1] de l'intérieur sont disposées avec goût; par malheur cette décoration, insuffisamment éclairée, laisse trop à deviner. Soit à l'intérieur du dôme, soit dans les cours par lesquelles on y accède, s'agitent et pérorent une foule d'aveugles qui ont appris le Koran d'un bout à l'autre à force de l'entendre réciter, et qui vous assassinent de versets répétés à tort et à travers.

La Djüma-a-Mesdjidi où le khan vient prier tous les vendredis, et où se lit le *khutbe* officiel (l'équivalent de notre *Domine salvum*).

La Khanmesdjidi, à l'intérieur de la citadelle.

La Shaleker, construite aux frais d'un simple fermier.

L'Atamurad Kushbeghi.

La Karayuzmesdjidi.

Medresse (colléges). — On peut toujours adopter, dans l'Asie centrale, le nombre des colléges et l'importance de leurs dotations comme un *criterium* de la prospérité matérielle et de l'instruction religieuse du peuple. Si nous venons à considérer combien sont limitées les ressources dont ils disposent, nous ne pouvons qu'admirer le zèle, fécond en sacrifices, que montrent le roi et ses sujets lorsqu'il s'agit de fonder un collége et de pourvoir à son entretien. Sous ce rapport, Bokhara, le premier berceau de la civilisation islamite dans l'Asie centrale, doit être citée comme un modèle; mais il existe aussi quelques colléges à Khiva, et parmi ceux-ci nous croyons devoir mentionner particulièrement :

Le Medemin[2] Khan Medressesi, construit en 1842 par un architecte persan, sur le modèle d'un karavanseraï de premier ordre. A droite, s'élève une tour massive dominant quelque peu le double étage du medresse, mais qui, le constructeur

1. Briques employées à l'ornementation des édifices.
2. Abréviation de : Mehemmed emin.

étant mort, demeure inachevée. Ce collége compte cent trente cellules pouvant loger deux cent soixante étudiants. Il possède un revenu de douze mille *batman* de blé (mesure de Khiva) et cinq mille *tilla* (2500 liv. sterl., 62 500 fr.). Pour donner au lecteur une idée de ce genre d'institutions, je veux dire ici comment se répartit ce revenu, ce qui me fournira l'occasion de passer en revue le personnel de l'établissement :

	Batman.	Tilla.
5 Akhond (professeurs) reçoivent par an........	3 000	150
1 Iman	2 000	40
1 Muezzin (qui convoque aux prières)	200	»
2 Domestiques	200	»
1 Barbier	200	»
2 Muttewali (ou inspecteurs) perçoivent la dîme du revenu total; — le reste est partagé entre les étudiants qui forment trois classes :		
1re classe................................	60	4
2e classe.................................	30	2
3e classe	15	1

L'Allahkuli Khan Medressesi est pourvu de cent vingt cellules; le revenu annuel des élèves est de cinquante *batman* et deux *tilla* (25 fr.).

Le Kutlug Murad Inag Medressesi. A chaque cellule est attachée une rente de cinquante *batman* et trois *tilla*.

L'Arab Khan Medressesi n'a que fort peu de cellules, mais ses revenus sont opulents.

Le Shirgazi Khan Medressesi.

Au milieu de ces huttes de boue que la pluie délaye, que le soleil crevasse et disloque, ces *medresse* sont les seuls édifices qui méritent le nom de maisons. Leurs cours, en général bien entretenues, sont plantées d'arbres et servent de jardins. Nous nous expliquerons ultérieurement sur le genre d'instruction qu'on y donne, nous bornant à remarquer ici que les différents cours se font dans la cellule des professeurs; les élèves s'y groupent selon le degré reconnu de leur capacité intellectuelle.

Police. — Chaque quartier de la ville a son *mirab*[1], respon-

1. Le *mirab* représente exactement le *subashi* turc, fonctionnaire en activité depuis la frontière de Chine jusques à l'Adriatique, et dont les attributions sont restées ce qu'elles étaient de temps immémorial.

sable pendant le jour de ce qui pourrait troubler le bon ordre de son district, émeutes, vols, délits de tout genre. Une fois le soleil couché, la sécurité des citoyens est confiée à quatre *pasheb* (chefs de guet) tenus pendant toute la nuit de monter la garde à la porte de la citadelle. Chacun d'eux a sous ses ordres huit agents subalternes qui sont en même temps bourreaux publics : ceux-ci, au nombre de trente-deux, parcourent la ville, arrêtant quiconque oserait se montrer dans les rues à partir de minuit et demi. Ils ont spécialement pour mission de prévenir les vols avec bris de clôture, et de surveiller les héros de ces galantes intrigues proscrites avec tant de rigueur par la loi musulmane. Malheur à l'amant trop fortuné qui se laisse prendre en flagrant délit !

II

Je n'ai guère besoin de dire que le khan de Khiva dispose arbitrairement des biens et de l'existence de ses sujets. En sa qualité de « maître du sol » il exerce sur tout le pays l'autorité du chef de famille et de même que ce dernier, quand il lui convient, prête l'oreille aux suggestions d'un esclave, de même peut-il arriver que le khan règle sa conduite d'après les conseils d'un ministre. Du reste, les caprices les plus abusifs de sa despotique autorité ne rencontrent aucune barrière, si ce n'est celle que peuvent élever les Ouléma quand ils ont à leur tête des hommes savants, irréprochables, aimés du peuple et par conséquent redoutés du souverain. Presque tous les gouvernements asiatiques sont ainsi constitués; mais il ne faut pas s'en prendre uniquement aux défectuosités de l'organisation politique, à l'absence de toute loi protectrice. Non; dans aucun pays, à aucune époque, les moyens théoriques de faire équilibre aux abus de la tyrannie n'ont manqué d'une manière absolue; ils restent seulement inefficaces en l'absence de toute énergie individuelle, et lorsque la corruption publique est arrivée, comme en Orient, jusqu'à effacer toutes les notions de droit, jusqu'à détruire tout sentiment élevé. Les opprimés alors deviennent complices de l'oppression.

Aux termes de la constitution khivite, laquelle est d'origine Mongole, se place en première ligne le khan ou Padisha, choisi

tout exprès parmi les rejetons d'une race victorieuse. Au-dessous de lui s'échelonnent :

Les *inag*[1], au nombre de quatre; deux d'entre eux sont les plus proches parents du roi, et les deux autres doivent simplement tenir à lui par les liens du sang. L'un des premiers est nécessairement gouverneur de la province d'Hezaresp;

Le *nakib*, chef spirituel qui doit toujours être un *seid* (descendant du Prophète). Il a le même rang que le *sheikh-ül-islam* à Constantinople[2];

Le *bi*, qu'il ne faut pas confondre avec un *bey*, encore que le sens du mot soit à peu près le même. Le *bi* doit se tenir, dans tout combat, à la droite du khan;

Les *atalik*, espèce de conseillers d'État, dont le Khan fixe le nombre et qu'il doit choisir parmi ses sujets Ozbeg;

Le *küshbeghi*, vizir ou premier ministre du Khan. Ce titre inaugure la série des « membres du cabinet » que le maître institue et déplace comme bon lui semble;

Le *mehter*, sur qui roulent les affaires intérieures de la cour et du pays. Ce fonctionnaire doit toujours être un *sart*, c'est-à-dire appartenir à la race persane qui formait primitivement la population de Khiva;

Les *yasaulbashi*, au nombre de deux, principaux gardiens, dont les fonctions consistent à introduire auprès du Khan les personnes venues pour assister à l'audience publique (*arz*). Le *divan*, qui est en même temps secrétaire et agent comptable, occupe un rang égal au leur;

Les *mehrem*, — ils sont deux, comme les Yasaulbashi, et n'ont d'autre office que celui de chambellans et de confidents; mais leur influence sur le monarque les classe parmi les rouages administratifs les plus essentiels;

Le *minbashi*, qui commande mille cavaliers[3];

Le *yuzbashi*, placé à la tête de cent chevaux;

L'*onbashi*, qui en a dix sous ses ordres.

1. Le sens littéral du mot est « frère cadet. »

2. A Constantinople, cependant, le Nakib-ül-Eshref, chef des Seïd, est inférieur au Sheikh-ül-Islam.

3 Les forces dont dispose le khan de Khiva montent, m'a-t-on dit, à vingt mille hommes; mais, en cas de péril imminent, il pourrait les porter au double.

Ces douze catégories constituent, à proprement parler, la hiérarchie officielle dont les membres sont désignés par l'appellation commune de *sipahi*. On peut aussi les classer de la manière suivante : ceux qui sont inamovibles, ceux qui ont un salaire fixe, et le demeurant que la guerre seule met en service actif.

Les hauts fonctionnaires, jugés dignes de récompense, reçoivent des concessions territoriales ; les troupes régulières, exemptes de toute taxe et de tout impôt, sont armées et montées aux frais du Khan.

Voilà pour ce qui concerne les offices civils ou militaires.

La hiérarchie cléricale des *oulema*, au-dessus desquels est le Nakib, se subdivise comme suit :

Le *kazi kelan*, juge suprême et chef des tribunaux de tout le Khanat ;

Le *kazi ordu*, qui, pendant la guerre, accompagne le prince et remplit auprès de lui les fonctions de grand prévôt ;

L'*alem*, chef des cinq Muftis ;

Le *reis*, inspecteur des écoles, qui contrôle l'administration des lois dans tout ce qui touche à la religion ;

Le *mufti* ; chaque ville un peu considérable a le sien ;

L'*akhond*, professeur ou préposé à l'enseignement élémentaire.

Les trois premiers prennent rang parmi les plus hauts fonctionnaires, et le Khan ne manque jamais de les pourvoir amplement lorsqu'ils entrent en possession de leur office. Les trois autres sont salariés par l'administration des *vakf* (fondations pieuses), qui les payent en argent ou en denrées ; mais, de plus, les usages nationaux imposent au prince l'obligation de leur faire certains présents annuels, aux fêtes du Kurban et du Noruz. Les Oulema de Khiva ne passent pas pour aussi savants que ceux de Bokhara, mais ils sont en revanche bien moins arrogants et bien moins présomptueux. Beaucoup d'entre eux s'efforcent, avec un zèle sincère, d'améliorer leurs compatriotes autant qu'ils le peuvent, et d'adoucir les grossières habitudes que des guerres continuelles tendent à développer chez ces derniers.

Taxes. — Elles sont, à Khiva, de deux espèces :

Le *salgit* qui correspond à notre impôt territorial. Toute pièce de terre cultivable, mesurant au moins dix *tanab*[1], doit au Khan une taxe de dix-huit *tenghe* (environ 7 fr. 50 c.). Sont exempts de cette contribution les guerriers (*noker* ou *atli*), les Oulema et les *khodja* (descendants du Prophète);

Les *zekiat* (droits de douane), d'après lesquels les marchandises importées payent 2 1/2 pour 100 *ad valorem;* les vaches, les chameaux et les chevaux[2], sont taxés à un *tenghe* par tête et par an; les moutons ne doivent qu'un demi-*tenghe.*

La perception du *salgit* est laissée au Küshbeghi et au Mehter qui parcourent chaque année tout exprès les principaux districts, et rendent les *yasholu*[3] responsables des rentrées à opérer dans chaque district.

Le contrôle des *zekiat* appartient à un Mehrem favori qui, suivi d'un secrétaire, visite une à une les tribus nomades. Comme il serait impossible de dénombrer le bétail, il établit, chaque année, la taxe de chaque tribu d'après un tarif débattu avec les « anciens. » Il va sans le dire que, dans cette opération, les plus clairs profits sont pour le Mehter; l'an dernier, par exemple, le Khan se laissa persuader que les Karakalpak ne devaient acquitter l'impôt que sur six mille vaches, les Yomut et les Tchaudor, sur trois mille bêtes à laine, — ce qui était tout au plus, m'a-t-on dit, le tiers de la matière imposable.

Justice. — Elle s'administre dans les mosquées aussi bien que chez les Kazis et Muftis, entre qui les diverses juridictions sont départies. Chacun peut d'ailleurs porter sa plainte devant le gouverneur de la ville ou de la province qui, en pareil cas, tranche la question d'après l'*urf* (c'est-à-dire comme bon lui semble). Un gouverneur, quel qu'il soit, et le Khan lui-même, doit tenir chaque jour, en public, une audience d'au moins

1. Le *tanab* équivaut à soixante *ells* ou soixante et quinze yards s'il s'agit de mesures anglaises. L'*ell* de la haute Autriche valant 80 centimètres, donnerait un résultat différent. (*Note du traducteur.*)

2. Ne sont passibles de cette contribution que ceux qui possèdent les dix têtes de bétail nécessaires pour constituer un troupeau.

3. Les « grands vieillards, » nom que les Khivites donnent à leurs Anciens.

quatre heures, et n'en est dispensé que pour cause de maladie. Personne ne pouvant être exclu de ces réunions quotidiennes, le prince est souvent obligé d'écouter les plus infimes griefs, et de régler parmi ses sujets les moindres différends domestiques. On m'a dit que le Khan s'amusait beaucoup des querelles conjugales, et se plaisait à les envenimer sans en avoir l'air. Il arrive parfois que le mari et la femme, habilement exaspérés, se prennent aux cheveux devant lui, et, sans égard pour la Majesté Royale, échangent de rudes gourmades. Le « Père de la patrie, » riant à se tenir les côtes, n'est jamais plus heureux que lorsqu'il les voit, après deux ou trois tours de salle, tomber l'un sur l'autre dans la poussière où posent les pieds du trône.

III

Le Khanat de Khiva, — connu dans l'histoire sous le nom de Kharezm[1] et qu'on appelle aussi Urgendj, — est enfermé dans une ceinture de déserts. Au sud-est, son extrême frontière touche à la ville de Fitnek; Kungrat et Köhne Urgendj le bornent au nord-ouest; Medemin et Köktcheg marquent sa limite méridionale. Sans vouloir donner l'exacte superficie du sol cultivé par des résidents à demeure fixe, ou déterminer d'une manière exacte le nombre des habitants, je me bornerai à décrire, aussi complétement que possible, la topographie du Khanat, laissant les calculs arithmétiques aux géographes dont ils pourraient tenter le zèle.

Je n'hésiterai pas autant à vanter l'extraordinaire fertilité du sol, beaucoup moins due au choix des cultures qu'à une excellente irrigation, et aux qualités productives des eaux de l'Oxus.

Canaux. — Il en est de deux espèces, dans le Khiva:

Les *arna*, ceux que forme le fleuve lui-même, et que les habitants se sont bornés à creuser, à élargir de temps à autre;

Les *yap*, ouverts sur une largeur de six à douze pieds anglais, et pour la plupart alimentés par les *arna*. Tout le territoire cultivé en est couvert comme d'un réseau.

1. Kharezm est un mot persan, il signifie « belliqueux, aimant la guerre. »

Parmi les *arna* nous mentionnerons spécialement:

1° Le Hazreti Pehlivan Arnasi, dont le point de départ est entre Fitnek et Hezaresp; il passe devant Khiva et va se perdre dans les sables, après avoir traversé Zey et le district des Yomut;

2° Le Gazavat Arnasi se détache du fleuve entre Khanka et Yenghi Urgendj, se dirige aussi du côté de l'ouest et de Gazavat, puis va se perdre dans le territoire des Yomut;

3° Le Shahbad Arnasi commence au-dessus de Yenghi Urgendj, passe par Shaubad-Tash-haus et Yillali, et disparaît à Köktcheg;

4° Le Yarmish Arnasi débute en face de Shahbaz Veli, et coule à travers les districts qui séparent Kiat Kungrat et Yenghi Urgendj;

5° Le Kilitchbay Arnasi, placé entre Khitai et Görlen, passe par Yillali et se perd dans les sables derrière Köktcheg;

6° Le Kodjaili Arnasi.

Sur la rive ultérieure se trouvent:

7° Le Shurakhan Arnasi, dont le nom indique le point de départ, et qui disparaît au nord-est, après avoir arrosé le voisinage de Yapkenary et d'Akkamish;

8° L'Iltazar Khan Arnasi qui traverse le pays des Karakalpak.

Divisions. — Les divisions politiques du Khiva correspondent au nombre des villes ayant un *bay* ou gouverneur particulier, ce qui leur donne droit au titre de chef-lieu de district.

Nous donnons ci-après le tableau de ces districts, tels qu'ils existent aujourd'hui: parmi eux, les plus dignes d'intérêt, après celui de Khiva, ressortissent de Yenghi Urgendj, qui est le centre principal des manufactures Khivites, et de Köhne Urgendj, qui fut naguère la capitale du Khanat, mais dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un misérable village. De son antique splendeur cette dernière a gardé:

a. Deux tours en ruine, l'une plus importante que l'autre, construites dans ce style massif qui caractérise les tours de l'Asie centrale. Une légende attribue leur démolition à la fureur des Kalmouk qui, lorsqu'ils s'en croyaient tout proches, les voyaient reculer, pour ainsi dire, devant leurs attaques;

b. Le dôme du Törebegkhan, élégamment incrusté de briques en émail;

c. Le Mazlum Khan Solugu.

PRINCIPAUX CHEFS-LIEU DE DISTRICTS, AVEC LES VILLAGES QUI EN DÉPENDENT.

NOMS.	DISTANCES de l'Oxus.	VILLAGES.
1. Khiva.........	Tash ou milles. 6	*A l'ouest :* Bedrkhan, Kinik, Akyap, Khasian, Tashayak, Töyesitchti. *Au sud :* Sirtcheli, Shikhlar, Rafenek Engérik, Peschenik, Pernakaz Akmesdjid. *A l'est :* Sayat, Kiat, Shikhbaghi, Kettebag. *Au nord :* Gendumghiah, Perishe, Khalil, Neyzekhasz, Gauk, Tcharakhshik, Zirsheytan Ordumizan.
2. Hezaresp......	1	Djengeti, Shikharik, Khodjalar Himetbaba, Bitjaktchi, Ishanteshepe, Bagat, Nogman, Besharik.
3. Yenghi Urgendj.	1 1/4	Gaibulu Shabadboyu, Kutchilar, Oroslar, Sabundji, Akhonbaba, Karamaza Kiptchaklar.
4. Kungrat.......	rives.	Kiet, Nogai, Sarsar, Sakar.
5. Tash-Haus.....	6	Kamishli Kuk, Kongrudlar, Karzalar Yarmish boyu, Bastirmali.
6. Görlen........	1	Djelair, Yonushkali, Eshim, Vezir, Alchin, Bashkir, Tashkali, Kargali.
7. Kodja Ili.......	2	Ketmendji Ata, Djarnike Naymanlar (dans les bois), Kamishtchali Dervish Khodja.
8. Tchimbay......	rive ultérre.	
9. Shahbad.......	4	Khodjalar, Kefter Khane, Kökkamish.
10. Shurakhan.....	rive opposée.	
11. Kilidjbay......	4 1/2	Khalimbeg Bagalan Alieliboyu, Bozjapboyu.

PRINCIPAUX CHEFS-LIEU DE DISTRICTS, AVEC LES VILLAGES QUI EN DÉPENDENT. (SUITE.)

NOMS.	DISTANCES de l'Oxus.	VILLAGES.
12. Manghit.......	1/2	Permanatcha, Kiatlar, Kenégoz.
13. Kiptchak......	sur la rive.	Basuyapboyu, Nogai ishan Kandjirgali, Kanlilar.
14. Khitai.........	1 1/2	Akkum, Yomurlutam, Kulaulu.
15. Akderbend et Djamli.	7	
16. Kiet..........	2	
17. Khanka........	1	Meder, Godje, Khodjalar, Shagallar.
18. Fitnek.........	2	
19. Shabaz Veli....	2	
20. Djagatai.......	4 1/2	
21. Ambar.........	5	Bastirmali Veyenganka l'eszi.
22. Yenghi ya......	rive opposée.	Altchin, Vezir.
23. Nôks..........		
24. Köktcheg......	9	
25. Köhne Urgendj.	6	
26. Kiat Kungrat (entre Görlen et Yenghi Urgendj).....	2	
27. Nokhasz (entre Khanka et Hezaresp)............	2	
28. Rahmetbirdi beg (près de la montagne d'Oveisz Karaayne).........	rive opposée.	
29. Kangli........	1	
30. Yilali (entre Medemin et Tashhaus)...........	8	
31. Köshköpür.....	6	
32. Gazavat........		

IV

J'ai déjà parlé plusieurs fois de la fécondité du territoire Khivite; il faut maintenant signaler ceux de ses produits qui

se distinguent par leurs excellentes qualités : — Le blé par exemple ; le riz, spécialement celui de Görlen ; la soie dont la plus belle vient de Shahbad et de Yenghi Urgendj ; le coton ; le *ruyan*, espèce de racine d'où l'on tire une couleur rouge fort estimée ; enfin les fruits, dont le mérite supérieur ne saurait être contesté ni en Perse, ni en Turquie, ni même en Europe. Je recommanderai spécialement les pommes de Hezaresp, les pêches et les grenades de Khiva, mais par-dessus tout ces incomparables melons dont la réputation est parvenue jusqu'à Pékin, si bien que le souverain du Céleste Empire ne manque jamais, lorsqu'il reçoit les présents que lui envoie la Tartarie chinoise, de réclamer quelques melons *ürkindji*. Ils se vendent fort cher, même en Russie où une charge de melons d'hiver s'échange contre du sucre, à égalité de poids.

En fait d'articles manufacturés, le plus notable est l'*Urgendj tchapani* (le surtout d'Urgendj). Il est taillé, à peu près sur le modèle de nos robes de chambre, dans une étoffe rayée de deux couleurs (soie et laine souvent tissées ensemble). Khiva est aussi renommée pour sa fabrique de bronzes, Hezaresp pour ses robes, et Tash-Haus pour ses toiles.

Le principal commerce se fait avec la Russie. Des caravanes, comprenant de mille à deux mille chameaux, partent au printemps pour Orenburg, en automne pour Astrakan, où elles portent du coton, de la soie, des fourrures, des vêtements à l'usage des Tartares Nogai, du cuir chagriné, des fruits, enfin, destinés aux marchés de Nishnei (qu'ils appellent aussi Mäkäria) ; elles rapportent, en retour, des chaudrons et autres vases de fer fondu (*djöghen*), de la perse (celle-là même dont nous couvrons nos meubles, mais que les femmes emploient ici pour leurs devants de chemises), des mousselines premier choix, des calicots, du drap, du sucre, du fer, des fusils de pacotille et une petite quantité de ces objets que le commerce désigne comme « articles de fantaisie. » L'exportation du poisson se fait sur une grande échelle, bien que les Russes aient leurs propres pêcheries, protégées par trois bateaux à vapeur en station sur la mer d'Aral et qui peuvent remonter jusqu'à Kungrat, selon les clauses d'un traité conclu il y a six ans par la dernière ambassade que le cabinet de Saint-Pétersbourg ait



Un marché à cheval, à Shourakhan (Khirgis).

envoyée à Khiva. Avec la Perse, avec Herat[1] le trafic est sans importance; la raison est que les voies de communication sont interceptées par les Turkomans. Entre Khiva et Astrabad, le commerce de transit est tout entier aux mains des Yomut qui ramènent avec eux, chaque année, de cent à cent cinquante chameaux chargés de naphte et de buis pour faire des peignes. Les transactions avec Bokhara sont beaucoup plus importantes. On y expédie des robes et des toiles pour obtenir en échange du thé, des épices, du papier, et de menus objets de fantaisie fabriqués dans cette ville. Le commerce intérieur alimente dans tous les centres de population une ou deux foires hebdomadaires; dans les endroits même exclusivement réservés aux nomades et où n'existe pas l'ombre d'un bazar, on trouve une place du marché (*bazarli-djay*) indiquée par une ou deux huttes d'argile. Les foires, en ce pays, prennent immédiatement le caractère d'une fête. Le centro-asiatique fait souvent dix ou douze milles pour y venir acheter quelques bagatelles, un paquet d'aiguilles, moins encore s'il le peut; mais son véritable but est de se montrer dans tout son éclat, car en pareille occasion il enfourche son plus beau cheval et se pare de ses meilleures armes.

V

La population Khivite se compose d'Ozbeg, de Turkomans, de Karakalpak, de Kasak (les mêmes que nous appelons Kirghiz), de Sart et de Persans.

1. *Ozbeg.* — Telle est la dénomination d'un peuple dont la plus grande partie est sédentaire et se voue à l'agriculture. De l'extrémité méridionale de la mer d'Aral, il s'étend jusqu'à Komul (de ce point à Kashgar il y a quarante journées de marche) et c'est la race qui prédomine dans les trois Khanats Selon les divisions qu'ils ont eux-mêmes adoptées, on compte parmi eux trente-deux *taife* ou tribus principales[2].

1. A Herat, il est vrai, comme dans ses environs, le « vêtement de Khiva » (Khiva-tchapani) trouve une grande faveur et réalise des prix élevés; mais il n'y arrive qu'en passant par Bokhara.

2. En voici les noms : 1. Kungrat; 2. Kiptchak; 3. Khitai; 4. Manghit; 5. Nöks; 6. Nayman; 7. Kulan; 8. Kiet; 9. Az; 10. Taz; 11. Sayat; 12. Djagatay; 13. Uygur; 14. Akbet; 15. Dörmen; 16. Oshün; 17. Kandjigaly; 18. Nogai;

Cette divison est ancienne, mais il est très-remarquable que ces tribus particulières sont néanmoins dispersées pêle-mêle sur la vaste contrée que nous venons d'indiquer; et il semble étonnant, je dirais volontiers incroyable, que des Ozbeg de Khiva, de Khokand, de Yerkend, parlant un langage différent, n'ayant ni coutumes, ni physionomies semblables, se regardent néanmoins comme appartenant, non pas à une seule nation, mais à la même tribu, souvent au même clan.

Je me borne à remarquer ici que presque toutes ces tribus ont leurs représentants à Khiva, et que les Khivites tirent un légitime orgueil de leur antique nationalité Ozbeg, restée bien autrement pure que celle des Bokhariotes et des habitants de Kashgar. A première vue, cependant, l'Ozbeg Khivite rend manifeste le mélange de son sang avec celui de la race Iranienne, car il porte la barbe, ce qui est regardé par tous les Touranis comme un indice d'origine étrangère; mais son galbe et son teint ne laissent pourtant aucun doute sur sa descendance tartare. Jusque dans les traits généraux de son caractère, l'Ozbeg Khivite se montre supérieur aux autres dérivés de la même souche. Il est honnête, loyal, et garde les vertus sauvages des nomades qui l'entourent, sans y rien mêler de la duplicité raffinée qui est l'apanage de la civilisation orientale. Il prend rang immédiatement après l'Osmanli de Turquie, et de l'un comme de l'autre on pourrait, je crois, même de nos jours, tirer bon parti.

Khiva est moins versée que Bokhara dans la connaissance des dogmes musulmans, ce qui n'a pas peu contribué à la conservation, chez l'Ozbeg Khivite, non seulement de maint usage païen, mais aussi des observances religieuses qui caractérisent le culte Parsi; ni dans le Khokand, ni à Bokhara, ni à Kashgar, le goût de la musique et de la poésie nationale, plus passionnément cultivées par les nomades de l'Asie centrale que par aucun peuple civilisé, ne s'est conservé aussi intact que dans la capitale du Kharezm. Les joueurs de *dütara* et de *ko-*

19. Balgali; 20. Miten; 21. Djelair; 22. Kenegöz; 23. Kanli; 24. Ichkili; 25. Bagurlü; 26. Altchin; 27. Atchmayli; 28. Karakursak; 29. Birkulak; 30. Tyrkysh; 31. Kettekeser; 32. Ming.

boz[1], venus de Khiva jouissent d'un grand renom dans tout le Turkestan ; le nom de Nevai, le premier des poëtes Ozbeg, n'est ignoré de personne ; tous les dix ans un lyrique de second ou de troisième ordre se fait une place dans l'estime publique. Pendant mon séjour à Khiva, deux frères avaient été mis en rapport avec moi ; l'un, Munis, avait écrit d'excellents poëmes que je compte publier un jour, au moins par extraits ; l'autre, Mirab, avait eu l'extraordinaire patience de traduire dans le dialecte turk-ozbeg le grand ouvrage historique de Mirkhond, pour le rendre plus accessible à son fils, bien que ce dernier ne fût pas tout à fait étranger à la langue persane dans laquelle ces annales ont été primitivement écrites. Cette immense besogne lui prit vingt ans, mais il se serait bien gardé d'en parler à personne, car un homme qui s'occupe ici de toute autre science que de la théologie, passe pour léger et superficiel à l'extrême.

Bien des siècles se sont écoulés depuis qu'une partie de ces peuples nomades fonda des établissements fixes qui subsistent encore aujourd'hui ; pourtant les usages khivites gardent encore l'empreinte de l'âge héroïque. On voit fréquemment s'organiser des simulacres de combat, des jeux athlétiques, et surtout des courses de chevaux. Dans ces dernières luttes, les vainqueurs sont magnifiquement rémunérés. On ne se marie guère, dans la haute classe, sans donner une course dite de 9, 19, 29, — ce qui signifie que l'organisateur de la fête doit au lauréat 9, 19, 29 parts à prélever dans tout ou ou partie de ce qu'il possède : 9 moutons par exemple, 19 chèvres, etc. ; ce qui équivaut souvent à une somme considérable. D'autres courses, moins importantes, sont ces *kökbüris* que nous avons décrites dans le chapitre consacré aux Turkomans. Certaines cérémonies, certains jeux encore usités à Khiva viennent évidemment de ses habitants primitifs qui étaient adorateurs du feu ; les mêmes existaient dans d'autres contrées de l'Asie centrale avant que l'Islam s'y fût propagé, mais sont maintenant voués à l'oubli le plus complet.

2. *Turkomans.* — Nous avons déjà tout au long parlé de ceux-ci. On trouve à Khiva :

1. *Dütara*, nous l'avons dit, signifie guitare (à deux cordes), et le *koboz* est une espèce de luth.

a. Des Yomut qui habitent la lisière du Désert, de Kôhne à Gazavat, les districts de Karayilghin, Köktcheg, Ozbegyap, Bedrkend et Medemin.

b. Des Tchaudor qui hantent aussi sur les environs de Köhne dans le voisinage de Kizil Takir et de Porszu, et qu'on retrouve plus à l'ouest dans les pays situés entre la mer d'Aral et la mer Caspienne.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de Göklen.

3. *Karakalpak.* — Ils habitent la rive ultérieure de l'Oxus, en face de Görlen, et en remontant vers le nord, jusque dans le voisinage de Kungrat, à portée de vastes forêts où ils se consacrent à l'élève du bétail. Ils ont peu de chevaux et presque pas de moutons. Les Karakalpak se piquent de posséder les plus belles femmes du Turkestan, mais ils passent, en revanche, pour de grands idiots, et j'ai ouï raconter bien des anecdotes à l'appui de cette assertion [1].

On leur attribue dix mille tentes; ils sont depuis un temps immémorial sujets de Khiva. Vers 1823 ou 24, ils se révoltèrent sous l'inspiration de leur chef Aydost qui parvint à s'emparer de Kungrat; plus tard, cependant, Meḥemmed Rehim Khan les vainquit et les replaça sous le joug. Il y a huit ans à peu près, on les vit s'insurger encore sous un autre chef, Zarlig, qui avait réuni, dit-on, vingt mille cavaliers, et ils se livrèrent à d'immenses dévastations jusqu'au jour où Kutlug Murad les battit à plate couture et les dispersa complétement. Leur dernière révolte a eu lieu il y a trois ans; elle était dirigée par Er Nazar, qui se bâtit une forteresse et néanmoins finit par succomber.

4. *Kasak* (Kirghiz). — Ce grand peuple nomade étant passé presque tout entier sous la domination de la Russie à une époque encore fort récente, il en reste fort peu dans la principauté de Khiva. Nous nous réservons d'en parler avec plus de détails dans le chapitre consacré aux Bokhariotes.

1. Voici les noms de leurs dix tribus principales :

1. Baÿmakli,
2. Khandekli;
3. Terstamgali;
4. Atchamayli;
5. Kaytchili Khitai;
6. Ingakli;
7. Kenegöz;
8. Tomboyun;
9. Shakoo;
10. Ontönturûk.

5. *Sart.* — A Bokhara et dans le Khokand on les appelle Tadjik, et ils constituent l'ancienne population persane du Kharezm. On en voit fort peu à Khiva. Leur langue primitive a été petit à petit remplacée par le turc. Le Sart, — ou le Tadjik si l'on veut, — se reconnaît à ses manières engageantes, à son savoir faire ingénieux; il n'est pas très-goûté des Ozbeg, et bien que les deux races vivent côte à côte depuis près de cinq cents ans, on voit très-rarement des mariages mixtes se produire entre elles.

6. *Persans.* — Ils sont ou esclaves (on en compte environ quarante mille), ou affranchis, abstraction faite d'une petite colonie dans les districts d'Akderbend et Djamli. A bien des égards, et dans tout ce qui touche à son existence matérielle, l'esclave de Khiva n'est point trop malheureux. Plus adroit, plus retors que l'Ozbeg naïf et tout d'une pièce, il ne tarde pas à s'enrichir, et on en voit qui, après avoir racheté leur liberté, demeurent établis dans ce pays plutôt que de retourner en Perse. Les Khivites désignent l'esclave sous le nom de *dogma* et son enfant sous celui de *khanezad* (rattaché à la maison). La tache de la captivité à laquelle le père a été soumis ne s'efface complétement qu'à la troisième génération.

VI

MATÉRIAUX POUR UNE HISTOIRE DE KHIVA AU XIX[e] SIÈCLE.

1. *Mehemmed Emin Inag.* — Lorsque Nadir Shah[1] quitta brusquement le Khanat dont il s'était rendu maître sans coup férir, les Kirghiz de la petite horde (*Ustyurt Kazaghi*) prirent à Khiva la direction des affaires. Leur gouvernement dura jusqu'au jour où, vers la fin du dernier siècle, un chef özbeg de la tribu de Konrad revendiqua ses droits au trône. Le nom qu'il avait pris, Mehemmed Emin Inag (1792-1800), le classait parmi les descendants de la dernière famille des Ozbeg qui avaient régné sur le pays. Il parvint à lever une petite armée,

1. Après qu'il eut, en 1740, vaincu Yolbarz Shah (Yolbarz signifie Lion) et se fût, quelques mois plus tard, retiré à Kelat.

à la tête de laquelle il marcha contre le prince Kasak; mais ce dernier, qui possédait encore des ressources considérables, défit à plusieurs reprises son antagoniste qui put, en définitive, se retirer à Bokhara où il vécut plusieurs années dans une retraite profonde. Ses partisans continuaient cependant la lutte, et leur obstination fut récompensée par quelques succès; ils envoyèrent alors à Mehemmed Emin, pour lui faire connaître l'état des choses, une députation de quarante cavaliers; elle ramena le prince, qui reprit la direction de la guerre, et cette fois avec de meilleurs résultats, car il expulsa les Kasak. Monté sur le trône, il devint le fondateur de la famille qui règne encore aujourd'hui, en vertu d'un ordre de succession régulier, ainsi qu'il résulte du tableau placé en regard de cette page.

2. *Iltazar Khan.* (1804). — Ce prince fit la guerre à Bokhara qui essayait d'étayer le pouvoir croulant des Kasak. Tandis qu'il menait ses opérations dans le voisinage de Chardjuy, les Yomut, poussés par les Bokhariotes, se jetèrent sur Khiva, dont ils prirent possession et qu'ils mirent à sac par ordre de leur chef Tapishdeli. Iltazar, que la nouvelle de ce désastre ramenait précipitamment vers sa capitale, vit sa retraite coupée par les Bokhariotes qui lui infligèrent une défaite signalée; il périt dans sa fuite, noyé, dit-on, en essayant de traverser l'Oxus. Le sceptre tombé de ses mains passa dans celles de son fils.

3. *Mehemmed Rehim* (1804-1826), qu'on appelle aussi Medrehim. Ce prince attaqua immédiatement les Yomut, les chassa de la capitale, et leur fit rudement expier les brigandages qu'ils avaient commis. La même bonne fortune lui était réservée dans ses démêlés avec les Karakalpak. Ceux-ci, sous les ordres d'Aydost, lui résistèrent d'abord, mais finirent par lui céder la victoire. Les chances ne lui furent pas aussi favorables quand il voulut attaquer, à Kungrat, un de ses parents qui lui disputait le trône. La lutte dura dix-sept ans; elle eut ceci de remarquable, que la ville en question ne cessa pas d'être assiégée pendant tout ce temps. Celui qui la défendait avec tant d'obstination, se riant des efforts de son ennemi, lui cria, dit-on, du haut de la principale tour : — *Utch ay savun* (trois

GÉNÉALOGIE DE LA DYNASTIE ACTUELLEMENT RÉGNANTE A KHIVA.

I. Mehemmed Emin Inag
1792—1800

II Iltazar Khan
1800—4

Rahman birdi Töre
Rehim birdi Töre
Kutlug Murad Inag
eut trois fils.
III Mehemmed Rehin Kham.
1804—26
eut six fils.

Mehrem Yusuf Beg
Abdullah Beg ne régna que
quelques jours.
Ivadullah Beg
un fils qui hérita de son trône.

IV. Allah Kuli Khan
1826—41
Seid Mahmoud Töre
résigna son pouvoir en
faveur de son plus
jeune frère Seid Mehemmed.
Seid Essad Töre
Tangrikuli.
IX. Seid Mehemmed
Töre
qui règne encore.
Rahman Kul.

Mehemmed
Khodja
Töre.
Sultan Gazî
Töre.
Sultan
Mahmoud
Töre.
Abdulaziz
Töre.
VI. Mehemmed
Emin Khan
1843—55
eut deux fils.
V. Rehim Kuli
Khan
1841—43

VII Abdullah Khan.
1855.
VIII. Kutlug Murad Khan
trois mois.

mois de lait aigre), *ütch a kavun* (trois mois de melons), *ütch ay kabak* (trois mois de citrouilles), *ütch a tchabak* (trois mois de poissons). Bravade rimée dont le sens était que, sans sortir de ses murailles, l'assiégé pouvait se procurer de quoi vivre pendant les quatre saisons de l'année ;—qu'à la rigueur il se passerait de pain ; — et que la famine ne le réduirait pas de longtemps à se rendre.

Pour venger la mort de son père, Medrehim marcha contre Bokhara où régnait à cette époque l'émir Seid, prince à l'esprit faible, qui menait la vie d'un derviche. Les Khivites, semant la dévastation sur leur passage, arrivèrent aux portes mêmes de Bokhara où ils firent de nombreux prisonniers. L'émir, averti de ces désastres, s'écria simplement : — « *Akhir Righistan amandur !* » Voulant dire, par là, qu'il lui restait un abri sur le Righistan[1] et qu'il n'avait dès lors rien à craindre. Après avoir ravagé le pays, Medrehim s'en retourna chargé de dépouilles. Vers la fin de son règne, il établit sa domination sur les Tekke et les Yomut d'Astrabad.

4. *Allah-Kuli-Khan* (1826-1841). — Ce prince hérita de son père un trésor (*hazne*) bien garni, et en même temps une influence prépondérante sur les peuples voisins. Le désir de la conserver le poussa plusieurs fois à prendre les armes. L'énergique Nazr Ullah, qui avait remplacé à Bokhara le faible Seid, et voulait venger la honteuse défaite de son père, engagea des hostilités durant lesquelles l'héritier présomptif du trône de Khiva fut battu à plate couture.

La nouvelle arrivait, sur ces entrefaites, que les Russes, partis d'Orenburg, marchaient sur Khiva, et qu'à leur instigation seule l'émir de Bokhara était entré en campagne. De là une terreur générale, car on portait à quatre-vingt mille hommes et à cent canons la force des infidèles Moscovites. Après avoir attendu longtemps les secours qu'il espérait en vain des *Inghiliz* établis à Herat, le khan dirigea contre les Russes, déjà parvenus des plaines de l'Ughe jusqu'au lac d'Atyolu, situé à six milles de Kungrat, environ dix mille cavaliers sous les ordres de

1. Une sorte de rendez-vous public à Bokhara. — Il en a été amplement question dans un des chapitres ci-dessus.

Khodja Niyazbay. Les Khivites racontent qu'ils surprirent l'ennemi, et qu'il s'ensuivit un carnage presque sans pareil dans les annales du monde. Ils firent aussi beaucoup de prisonniers, et on m'a montré, à Kungrat, deux Russes qui, demeurés captifs à l'issue de la campagne, se convertirent ensuite à l'islamisme et reçurent du khan, outre leur libération, toute sorte de présents : ils y avaient même contracté mariage[1].

Après la victoire, le Khan ayant retranché de deux côtés les approches de Dövkara[2], leurs garnisons furent placées sous la surveillance de Khodja Niyazbay. On a cependant abandonné ces travaux, qui demeurent en ruine depuis dix ans. Pour remercier Dieu de l'heureuse fin qu'avait eue la guerre contre les Russes, Allah-Kuli fonda un medresse (un collége) à l'entretien duquel une dotation considérable fut affectée. Les hostilités furent maintenues contre Bokhara ; on soumit aussi les Göklen, et un grand nombre d'entre eux se virent contraints à venir coloniser Khiva. Une coutume étrange, mais qui subsiste depuis longtemps en ce pays, est de transporter en masse une tribu ennemie pour l'installer à Khiva même. On lui accorde là toute espèce de secours, et l'animosité qui se maintient entre elle et le gros de la population rend la surveillance des nouveaux venus beaucoup plus facile.

5. *Rehim Kuli Khan.* (1841-1843.) — Ce prince, venant à remplacer son père, ne tarda pas à constater que les Djemshidi allaient lui donner du fil à retordre : c'est une tribu persane fixée sur le bord oriental de la Murgab, et sur laquelle les Khivites avaient confisqué dix mille tentes, pour en faire une colonie à poste fixe, sur les bords de l'Oxus, près de Kilidjbay. D'un autre côté les Sarik, alors en possession de Merv, entre-

1. Telle est la version des Khivites eux-mêmes. Il est bien connu, toutefois, que l'expédition dirigée contre Khiva et commandée par le général Perowszky ne comptait pas plus de dix à douze mille combattants. La principale cause de l'échec infligé aux Russes fut indubitablement la rigueur du froid; cependant une bataille fut livrée, et les Ozbeg, dont le capitaine Abbot a si fort décrié le courage, firent subir de grandes pertes à l'armée d'occupation, aussitôt que le désordre se fut introduit dans ses rangs.

2. Ce nom ainsi orthographié n'existe pas sur la carte de M. Vambéry ; nous y voyons, en revanche, vers le 61 0/0 de longitude, le lac Daukara près duquel, dans la direction de l'est, est indiquée une localité du même nom. Mais tout cela est fort loin de Kungrat. (*Note du traducteur.*)

prirent de guerroyer contre les Ozbeg. Medemin Inag, frère cadet du Khan, fut envoyé à leur rencontre avec quinze mille cavaliers; mais, durant le terrible trajet qu'ils avaient à faire pour arriver à Merv, un grand nombre de ses soldats tombèrent malades. Comme l'émir de Bokhara, dans ce moment-là même, assiégeait la ville de Hezaresp, l'Inag se hâta de tourner ses armes contre lui, et après lui avoir infligé une défaite signalée, conclut une paix favorable aux deux pays. Vers cette époque mourut Rehi-Kulim-Khan.

6. *Mehemmed Emin Khan* (1843-1845), — saisit les rênes du gouvernement plutôt en vertu de ses anciens services que par application de la loi successorale (le khan défunt ayant laissé plusieurs fils). Mehemmed Emin Khan passe pour le plus grand prince dont Khiva ait pu s'enorgueillir dans les temps modernes. Lorsque d'insurmontables obstacles ne s'y opposaient pas, il n'a jamais manqué de rendre au royaume de Kharezm ses anciennes limites, perdues depuis quatre cents ans, et l'assujettissement simultané de tous les nomades qui erraient dans les pays voisins, tout en augmentant les revenus du Khanat, ajoutait considérablement à son prestige militaire.

Il ne s'était pas écoulé deux jours depuis son installation sur le Feutre-blanc [1], — cérémonie symbolique de l'accession au trône selon les usages du Khiva et du Khokand, — lorsqu'il voulut marcher en personne contre les Sarik, la plus brave des tribus turkomanes, pour leur arracher les fertiles plaines de Merv, sur lesquelles il brûlait d'étendre sa domination. Au bout de six campagnes, il parvint à réduire la citadelle de Merv, ainsi qu'une autre forteresse appelée Yolöten, deux postes importants et voisins l'un de l'autre. Il venait à peine de rentrer à Khiva lorsque les Sarik, s'insurgeant de nouveau, passèrent au fil de l'épée toute la garnison laissée à Merv, y compris l'officier qui la commandait. Aussitôt une nouvelle expédition fut organisée; les Djemshidi, toujours ennemis des Sarik, voulurent y prendre part; on leur dut la victoire, et ce fut leur chef Mir Mehemmed qui, au grand

1. Cette espèce de rite politique subsiste, m'a-t-on dit, depuis Genghis-Khan; il est encore le privilège exclusif des « Barbes-grises » de la tribu Djagatay.

regret des paladins Ozbeg, recueillit tous les honneurs du triomphe, lors de la rentrée des troupes à Khiva.

Les Sarik se trouvaient domptés : mais les Tekke occupant alors Karayap et Kabukli (entre Merv et Akhal), manifestèrent leur hostilité en refusant d'acquitter le tribut annuel; Medemin se vit donc forcé de lever encore une fois, contre les Turkomans, cette épée qu'il venait de tremper dans le sang de leurs compatriotes. Après trois campagnes, pendant lesquelles des milliers de soldats et de bêtes de somme jonchèrent de leurs os les sables du Désert, le Khan réussit à soumettre une partie des insurgés, et pour les tenir en bride, laissa derrière lui une garnison mixte de Yomut et d'Ozbeg, commandée par un chef de chaque race. Malheureusement nos deux capitaines ne purent s'entendre; celui des Yomut revint à Khiva, et par ordre du Khan, dont il avait méconnu l'autorité, fut précipité du haut d'une tour.

Cette exécution fit perdre à Mehemmed Emin le bon vouloir des Yomut, qui, contractant une alliance secrète avec les Tekke, devinrent un peu plus tard les instruments de sa perte. Medemin, à cette époque, venait de réunir une armée de quarante mille cavaliers, recrutés parmi les Ozbeg et les autres nomades tributaires. Une portion fut envoyée contre les Russes, qui des côtes orientales de la Mer d'Aral marchaient sur les retranchements de Khodja Niyazbay, et semblaient ainsi menacer Khiva. Lui-même, avec le reste de ses forces, se posta du côté de Merv, où il comptait mettre fin, par un coup décisif, aux agitations toujours renaissantes des peuplades turkomanes. Il eut bientôt pris Karayap, et se préparait à s'emparer de Sarakhs (l'ancienne Syrinx), lorsqu'un jour, endormi dans sa tente, au milieu même du camp qu'il avait placé sur une des hauteurs voisines de Merv[1], il fut surpris par quelques cavaliers ennemis, téméraires au delà de toute prévision. Il eut beau crier : « *Men hazret em,* » (je suis le khan), on lui coupa la tête avant qu'un seul homme de sa suite eût trouvé le temps

1. Sur ces mêmes hauteurs, s'il faut en croire ce qui nous a été dit, Ebu Muslim, — d'abord le puissant vassal puis l'ennemi des Khalifes de Bagdad — avait vu lui aussi finir ses jours. — Voir, pour ce qui concerne ce personnage, les dernières lignes du chapitre XVI.

d'accourir à son aide. A la vue de cette tête sanglante, dont les Turkomans firent ensuite hommage au Shah de Perse [1], une terreur panique s'empara de ses troupes qui se retirèrent pourtant en bon ordre, et proclamèrent, chemin faisant,

7. *Abdullah Khan.* (1855-1856.) — Ce prince arrivait à peine dans sa capitale terrifiée, que ses droits au trône étaient déjà mis en question. Seid Mahmoud Töre, un des prétendants, qui se prévalait du droit d'ancienneté, tira son sabre en présence de tous les Mollahs et autres grands personnages, en manifestant l'intention de tuer le Khan pour mettre fin au débat. On commença par le calmer, puis on le mit en prison. Les Yomut, de leur côté, s'étaient assurés de deux autres princes qu'ils voulaient placer sur le trône; mais leur intrigue fut découverte en temps opportun, les infortunés prétendants furent étranglés, et le crime des Yomut, ne pouvant être mis en doute, parut mériter un châtiment exemplaire. Le Khan marcha contre eux à la tête de quelques mille cavaliers; mais la tribu tout entière protestait de son innocence, et ses « anciens » ayant suspendu au cou leurs sabres nus (ce qui est un signe de soumission), vinrent sans chaussures solliciter son pardon, qui cette fois leur fut accordé. Deux mois après, sur de nouveaux symptômes hostiles, le Khan s'irrita de plus belle, réunit en toute hâte deux mille cavaliers, et tomba sur les Yomut qui étaient alors en insurrection ouverte. L'affaire tourna malheureusement; les Ozbeg furent mis en fuite, et lorsqu'on voulut savoir ce qu'était devenu le khan, il devint avéré que, tombé tout des premiers, son cadavre avait été jeté pêle-mêle, avec bien d'autres, dans une fosse commune. On élut pour lui succéder son frère cadet,

8. *Kutlug Murad Khan.* (Trois mois de règne.) — Il avait combattu aux côtés du dernier khan, et revenait couvert de blessures. On le vit bientôt se préparer à une lutte nouvelle : les

1. Le Shah qui avait toute raison de craindre Medemin, — car après la chute de Sarakhs ce dernier n'eût pas manqué d'attaquer Meshed, — le Shah, disons-nous, respecta cette relique de son ennemi défunt, et fit construire tout exprès pour elle, en avant de la porte Dowlet, un petit monument commémoratif. On l'a démoli plus tard, sous ce prétexte que les pieux shiites, venant à le prendre pour la tombe d'un de leurs Imamzade, se trouveraient exposés à commettre un acte répréhensible.

chefs des Yomut lui adressèrent alors des propositions de paix, s'engageant, lorsqu'ils viendraient lui rendre hommage, à lui amener le cousin du Khan, tombé en leurs mains à l'issue de la dernière bataille, et qu'ils avaient proclamé souverain.

Kutlug Murad et ses ministres regardèrent ces promesses comme sérieuses. Un jour fut pris pour la comparution des insurgés repentants, mais ils vinrent au nombre de douze mille hommes, amenant avec eux leurs meilleurs chevaux et leurs armes de parade. Le cousin du Khan, reçu par ce dernier en audience solennelle, profita du moment où ils étaient dans les bras l'un de l'autre, pour le poignarder traîtreusement. Le prince tomba mort sur le coup, et les Turkomans se jetèrent sur les gens de la maison royale qui venaient d'assister à cette tragédie. Le premier mouvement de consternation durait encore lorsque le Mehter, dénonçant du haut des murs de la citadelle l'abominable forfait commis sous ses yeux, invitâ les Khivites à massacrer tous les Yomut qui avaient pénétré à l'intérieur de la ville. Une populace furieuse attaqua aussitôt les Turkomans qui, paralysés par la crainte, opposèrent à peine quelque résistance. Le couteau des femmes khivites joua dans le massacre un rôle aussi actif que les armes de leurs maris. Le sang ruissela littéralement dans les rues de la ville, et l'enfouissement des cadavres exigea six jours de travail.

Pendant toute la semaine qui suivit cette boucherie, Khiva demeura sans maître. On offrit la couronne à ce même Seid Mahmoud Töre, que nous avons vu si empressé de la réclamer; mais son goût immodéré pour l'opium lui apparut alors comme un obstacle insurmontable, et il renonça spontanément à ses droits en faveur de son frère cadet,

9. *Seid Mehemmed Khan.* (1856, — il règne encore.) — L'incapacité de ce prince est bien connue, et nous en avons déjà donné quelque idée à nos lecteurs. Depuis le commencement de son règne, la guerre civile engagée avec les Yomut a produit de notables dévastations; plusieurs colonies fondées par les prédécesseurs du souverain actuel ont été saccagées et dépeuplées. Tandis que les Yomut et les Ozbeg se ruinaient ainsi les uns les autres, et livraient mutuellement à l'esclavage leurs femmes et leurs enfants, les Djemshidi, jouant le

rôle que la fable assigne au troisième larron, et profitant de ces dissidences intestines pour attaquer la population désarmée, mirent à sac, de Kitsdj-Baj à Fitnek, tout le pays de Khiva, et revinrent sur les bords de la Murgab, en ramenant avec eux, outre un butin considérable, deux mille esclaves persans qui avaient profité de tout ce désordre pour reconquérir leur liberté.

La misère, le choléra, les maladies pestilentielles, la dépopulation devaient nécessairement conduire à une paix quelconque. Elle ne durait pas depuis longtemps, lorsqu'un prétendant nouveau, Mehemmed Penah, soutenu par l'influence russe, leva l'étendard de la révolte, et fit partir pour Astrakhan une ambassade qui allait réclamer de sa part la protection du « Padishah » russe. L'intrigue fut éventée, et les ambassadeurs, interceptés, furent mis à mort. Plus tard, du reste, quand les *impériales* russes eurent été dépensées, Mehemmed Penah tomba sous le poignard de ses propres partisans, qui « empaquetèrent » ensuite les meneurs de l'insurrection, (en leur liant les mains au corps avec du crin mouillé), puis les expédièrent ainsi à Khiva, où les attendait un prompt supplice.



XVIII

Portes, quartiers, mosquées, colléges de Bokhara. — Une fondation de Catherine II. — Comment on comprend l'éducation. — Théologie et politique. — Tracasseries policières. — Population du Khanat. — Les sept pères du Kirghiz. — Notions esthétiques. — Les chances de l'esclave. — Le jury hindou. — Humilité juive. — Les Hadjis facteurs. — Organisation des Sipahis. — Les grands officiers de la couronne. — L'armée et les auxiliaires. — Abrégé de l'histoire de Bokhara.

.... Regnata Cyro
Bactra.... Tanaisque discors.

(HORACE. *Ode* III, 29, 27-8.)

I

La circonférence de Bokhara m'avait été présentée comme équivalant à une journée de marche; au fait et au prendre, elle n'a que quatre milles. Les environs, quoique assez bien cultivés, n'en sont pas moins, sous ce rapport, très-inférieurs à ceux de Khiva.

Onze portes donnent accès dans Bokhara[1] qui se divise en deux portions principales, Deruni Shehr (la ville intérieure) et Beruni Shehr (la ville extérieure), puis en différents quartiers, dont les principaux sont Mahallei Djuybar, Khiaban, Mïrekan, Malkushan, Sabungiran. Bien que nous ayons déjà

1. Les *dervaze* Imam, Mezar, Samarkand, Oglan, Tölpatch, Shirgiran, Karaköl, Sheikh Djelal, Namazgiah, Salakhane, Kershi.

donné, dans un des chapitres qui précèdent, quelque idée générale de ces grands édifices et de ces places publiques, nous consignerons ici un simple sommaire de nos propres observations.

Mosquées. — Les Bokhariotes prétendent que leur capitale possède trois cent soixante-cinq mosquées, petites ou grandes, en telle sorte que les dévots musulmans pourraient en trouver une pour chaque jour de l'année. Je n'ai pu en découvrir, quant à moi, que la moitié tout au plus du nombre susdit. Voici les seules qui méritent une mention particulière : Mesdjidi Kelan, bâtie par Timour, mais restaurée par Abdullah Khan; elle est généralement envahie les vendredis, l'Émir ayant pour habitude d'y venir prier ce jour-là.

Mesdjidi Divanbeghi, construite en 1029 (1629), ainsi que le réservoir et le medresse qui portent le même nom, par un certain Nezr qui était Divanbeghi (ou secrétaire d'État) de l'émir Imankuli Khan.

Mïrekan.

Mesdjidi Mogak; celle-ci est un édifice souterrain où les premiers musulmans, dit une tradition, et selon d'autres les derniers adorateurs du Feu, ont tenu leurs assemblées secrètes. Des deux versions, la première paraît la plus probable. D'abord les Guèbres auraient trouvé hors la ville, et en plein air, des localités mieux adaptées à leur culte; de plus, beaucoup d'inscriptions koufiques lui assignent une origine musulmane.

Medresse (colléges). — Leur nombre fait l'orgueil de l'habitant de Bokhara, qui le porte à son chiffre favori, trois cent soixante-cinq. Cependant il ne passe pas quatre-vingts. Nous nous contenterons d'énumérer les plus célèbres :

Medresse Kökeltash, bâti en 1426 : il a cent cinquante cellules, dont chacune coûte de cent à cent vingt *tilla*[1]. — Les étudiants de première classe ont droit à une rente annuelle de cinq *tilla*.

Medresse Mirarab, érigé en 1529, possède cent cellules, coûtant chacune de quatre-vingts à quatre-vingt-dix *tilla*, et rapportant un intérêt de 7 p. 100.

1. Lors de l'inauguration d'un medresse, les cellules sont distribuées à titre gratuit; mais les propriétaires ultérieurs ne peuvent en jouir que moyennant un prix ordinairement tarifé.

Kosh medresse (le double collége) d'Abdullah Khan, date de 1372. Il compte aussi cent cellules, mais elles ne sont pas évaluées aussi haut que les précédentes.

Le medresse Djuybar fut fondé, en 1582, par un petit-fils du savant ascète qui portait ce nom. Il est très-richement doté; chaque cellule se paye vingt-cinq *tilla;* mais comme il se trouve à l'extrémité de la ville, les places disponibles n'y sont pas rares.

Le medresse Tursindjan, où on paye annuellement cinq *tilla* par cellule.

Le medresse Ernazar fondé par l'impératrice Catherine, ou, pour mieux dire, par l'ambassadeur qu'elle en avait chargé. Il a soixante cellules, et chacune rapporte trois *tilla.*

Nous pouvons, en général, attribuer aux colléges de Bokhara et de Samarkand la haute idée qu'on s'était faite dans tout l'Islam, et qui subsista longtemps en Europe, du degré de science auquel étaient parvenues les écoles supérieures de l'Asie centrale. Un observateur superficiel doit, facilement trompé, assigner les motifs les plus élevés aux sacrifices que réclame la fondation d'un établissement de ce genre. Malheureusement, elle s'explique, en réalité, par les inspirations du fanatisme le plus aveugle, et l'on voit se passer ici ce qui eut lieu dans nos écoles du moyen âge, car, à l'exception de quelques livres bien rares où l'on traite de la *mantik* (logique) et de l'*hikmet* (philosophie), on n'apprend à y connaître que le Koran et la casuistique. Peut-être bien, çà et là, trouverait-on quelque étudiant disposé à s'occuper de poésie et d'histoire, mais il est réduit à le faire en secret, car toute application à des sujets si « frivoles » est considérée comme dégradante. Le nombre total des étudiants serait, à ce que l'on m'a dit, d'environ cinq mille. Ils viennent en foule, non-seulement de toutes les contrées de l'Asie centrale, mais aussi de l'Inde, du Kashmir, de l'Afghanistan, de la Russie et de la Chine. Les plus pauvres reçoivent une pension annuelle de l'Émir, et ceci se comprend, puisque à l'existence de ces medresses tout aussi bien qu'à sa rigoureuse observance des lois de l'Islam, le Bokhara doit l'influence spirituelle qu'il exerce sur les pays voisins.

Bazars. — On n'en voit pas ici qui se puissent comparer à ceux des principales villes persanes. Un très-petit nombre sont voûtés ou maçonnés en pierre ; les plus vastes ont une toiture de bois ou de nattes étendues en travers de longues perches[1]. Chaque bazar a son *aksakal* particulier, responsable envers l'Émir, et du bon ordre et de l'acquittement des taxes. On pourrait regarder comme annexes des bazars une trentaine de petits karavansérai qui servent en partie comme entrepôts, en partie comme auberges ouvertes aux voyageurs étrangers.

Police. — Elle est plus sévère à Bokhara que dans aucune autre ville de l'Asie connue. Pendant le jour, le Reis en personne parcourt les bazars et les places publiques où il a dispersé d'avance ses espions et ses agents subalternes. Environ deux heures après le coucher du soleil, il n'est permis à personne de se montrer par les rues ; les voisins les plus proches n'ont pas le droit de se visiter, et les malades courent grand risque de mourir faute de médecins, l'Émir ayant déclaré que les *mirshebs* (gardiens de nuit) pourraient l'arrêter lui-même s'ils le rencontraient se promenant aux heures prohibées.

II

Habitants du Khanat de Bokhara. — Les frontières actuelles de ce petit royaume sont : à l'est, le khanat de Khokand et les montagnes de Bedakhshan ; au sud, l'Oxus et, par delà ce fleuve, deux districts, Kerki et Chardjuy ; à l'ouest et au nord le grand Désert. La ligne de démarcation ne saurait être tracée d'une manière absolument rigoureuse, et, par conséquent, il est impossible de déterminer exactement le chiffre de la population. Il n'est cependant pas probable qu'on exagérât beau-

1. Ils sont partagés, encore aujourd'hui, selon chaque spécialité, Tirm Abdullah Khan, —le même dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs,—les ayant fait construire à son retour de Perse, en 1582, sur les modèles du pays qu'il venait de quitter. Il y a le Restei Suzenghiran consacré aux quincailliers; le Restei Saraffan pour les changeurs de monnaie et les libraires ; le Restei Zergheran pour les orfévres ; le Restei Tchlingheran pour les serruriers; le Restei Attari pour les épiciers, le Restei Kannadi pour les pâtissiers-confiseurs; le Restei Tchayfurushi pour les marchands de thé ; le Restei Tchitfurushi pour les trafiquants en perses et cotonnades; le Bazari Latta pour les marchands de toile ; le Timche Darayfurushi pour les merciers, et ainsi de suite.

coup en le portant à deux millions et demi, évaluation dans laquelle sont compris les résidents à demeure fixe et ceux qui mènent une vie nomade. En d'autres termes, et pour les classer par nationalité, les Ozbeg, les Tadjik, les Kirghiz, les Arabes, les Mervites, les Persans, les Hindous et les Juifs.

Ozbeg. — Ils appartiennent à ces trente-deux tribus dont nous avons parlé dans le chapitre consacré à Khiva, mais ils se distinguent sans peine des gens de leur race établis dans le Kharezm, à la fois par le galbe de la face et par les traits caractéristiques de leur naturel. Les Bokhariotes Ozbeg sont plus intimement liés aux Tadjik que les Khivites aux Sart, ce qui, atténuant en eux le type national, les a dépouillés en grande partie de leur droiture, de leur honnêteté natives. Dominant les autres races établies dans le Khanat (car l'Émir lui-même est un Ozbeg de la tribu Manghit), ils constituent le noyau de l'armée et sa force principale; mais il est rare que les officiers supérieurs soient pris dans leurs rangs.

Tadjik. — Ces aborigènes de toutes les villes de l'Asie centrale ne sont nulle part en aussi grand nombre qu'à Bokhara. C'est là seulement qu'ils peuvent revendiquer avec orgueil leur patrie d'origine, le Khorassan [1], qui avait, disent-ils, pour frontières, le Khoten en Chine, la mer Caspienne à l'ouest, Khodjend au nord et l'Inde au midi. On regrette que ce peuple, nonobstant l'antiquité de son origine et la grandeur de ses lointaines destinées, soit peu à peu tombé au dernier degré des vices et de la corruption. S'il faut le prendre pour échantillon de l'Asie, telle qu'elle était autrefois, ce berceau de notre race a dû présenter, aux époques primitives, un spectacle des plus tristes.

Kirghiz. — Les Kirghiz [2] — ou Kasak ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes, — ne sont pas nombreux dans le Khanat de Bok-

1. *Khor* signifie «soleil» et *san* «district» d'où il suit que le mot tout entier signifie : « *district du soleil.* »

2. *Kir* veut dire « champ »; *gis* ou *gaz* est la racine du verbe *gizmalt* (errer çà et là) Le mot *kirghiz* signifie donc, en turc, «Un homme qui erre dans les champs», un nomade par conséquent, et il sert à désigner toutes les nations qui mènent la vie pastorale. On l'emploie aussi comme dénomination d'une tribu spéciale, mais dans ce dernier cas il s'applique uniquement à une subdivision des Kasak, laquelle habite le Khokand dans le voisinage de Hazneti, frontière du Turkestan.

hara; nous n'en placerons pas moins ici quelques notes par nous recueillies sur ce peuple qui est numériquement le plus considérable, et par sa vie nomade le plus original de toute l'Asie centrale.

Il m'est souvent arrivé de rencontrer dans mes courses vagabondes un campement de Kirghiz, et toutes les fois que je cherchais à me procurer des renseignements qui me permissent d'évaluer le chiffre de leur population, ils se raillaient ouvertement de moi : — Commencez, disaient-ils, par compter les sables du Désert; vous pourrez ensuite compter les Kirghiz. Même difficulté à tracer leurs frontières. Nous savons seulement qu'ils habitent le grand Désert situé entre la Sibérie, la Chine, le Turkestan et la mer Caspienne. Un si vaste développement de territoire, et les conditions habituelles de leur vie sociale montrent assez combien il est probable que nous sommes dans l'erreur, tantôt en plaçant les Kirghiz sous la domination russe, tantôt en les rattachant à l'Empire chinois. La Russie, la Chine, le Khokand, le Khiva n'ont d'autorité sur eux que pendant le séjour des officiers que chacun de ces États leur envoie pour opérer le recouvrement des impôts. Les nomades envisagent cette procédure fiscale comme une razzia constituée sur une grande échelle; ils sont reconnaissants à ceux qui la commettent de vouloir bien se contenter d'une quotité partielle ou d'une taxe équivalant à cette quotité. Les révolutions survenues dans le monde, depuis des centaines et peut-être des milliers d'années, n'ont exercé sur les Kirghiz qu'une très-médiocre influence; c'est donc chez eux, — nous ne les voyons jamais en masse, mais par petites sections, — que nous serait offerte l'image la plus fidèle des mœurs et coutumes qui caractérisèrent autrefois les races Tourani, et où se manifeste un si singulier amalgame de vices et de vertus sauvages.

On s'étonne, tout d'abord, de constater chez eux des dispositions si marquées pour la musique et la poésie. Mais leur vanité aristocratique est surtout remarquable. Deux Kirghiz venant à se rencontrer, la première question qu'ils échangent sera inévitablement celle-ci : — « Tes sept aïeux, qui sont-ils ? [1] »

1. *Yeti atang kimdir.*

La personne à qui l'on s'adresse, fût-ce un enfant de huit ans, doit avoir sa réponse toute prête, sans quoi il sera regardé comme fort mal-appris.

Le Kirghiz est moins brave que l'Ozbeg, ce qui le place bien au-dessous du Turkoman; il est aussi moins ferme sectateur de l'Islam; à l'exception de plus riches *bays*, on ne les voit guère chercher parmi les Mollahs des cités, leurs instituteurs, leurs chapelains, leurs secrétaires, et s'astreindre à les rémunérer au moyen d'un traitement fixe payable en moutons, chevaux et chameaux.

Même après de fréquentes rencontres, le Kirghiz demeure pour nous autres Européens un être tout à fait à part. Nous contemplons avec une véritable surprise ces hommes qui par la plus excessive chaleur, ou lorsque la terre a disparu sous un pied de neige, font chaque jour un voyage de plusieurs heures pour trouver un nouveau gîte à leur convenance; ces hommes à qui le pain est inconnu, même de nom, qui se nourrissent exclusivement de viande et de lait. Le Kirghiz, à son tour, regarde comme malades ou insensés ceux qui fixent leur résidence soit à la ville, soit à la campagne, et il prend pitié de tout visage qui n'a pas été jeté dans le moule tartare. Selon leurs notions esthétiques, la race mongole offre le type le plus achevé de la beauté humaine; Dieu lui a donné, en effet, un relief osseux qui l'assimile au cheval, — et le cheval est, à leurs yeux, le chef-d'œuvre de la création.

Arabes. — Ce sont les descendants de ces guerriers qui, à l'époque du troisième khalifat, participèrent avec Kuteibe à la conquête du Turkestan, où ils s'établirent ensuite. Physionomie à part, ils ont gardé néanmoins fort peu de ressemblance avec leurs frères de l'Hedjaz ou de l'Arak. Je n'en trouvai même guère qui connussent leur langue natale. On porte leur nombre à soixante mille, et la plupart sont établis dans les environs de Vardanzi ou de Vafkend.

Mervites. — Ils représentent la postérité des quarante mille Persans que l'émir Said-Khan transporta de Merv à Bokhara, lorsqu'avec l'assistance des Sarik, vers l'année 1810, il s'empara de cette dernière ville. Leur race doit son origine aux Turcs de l'Azerbaydjan et du Karabag, que Nadir Shah conduisit

à Merv après leur avoir fait quitter le pays natal. Exception faite des Tadjik, bien autrement lâches que lui, le Mervite est le plus rusé des habitants de Bokhara.

Persans. — La population persane de Bokhara se compose en partie d'esclaves, en parti d'affranchis qui, leur rançon payée, sont restés établis dans le khanat. Là, nonobstant l'oppression religieuse qui les condamne, comme shiites, à pratiquer secrètement les cérémonies de leur culte, ils s'appliquent avec succès au commerce et à l'industrie, vivant à meilleur marché que dans leur propre pays, et trouvant à réaliser plus de profits. Le Persan, dont l'intelligence est si supérieure à celle de l'habitant de l'Asie centrale, s'élève fréquemment de la condition d'esclave aux plus hauts emplois de la hiérarchie politique. Il n'est guère de gouverneur de province qui, parmi ses agents subalternes, n'ait placé de manière ou d'autre des Persans, jadis ses esclaves, et restés fidèles à sa fortune. On les voit fourmiller même autour de l'émir actuel, et les premiers dignitaires du khanat appartiennent à la même nation. On les regarde, à Bokhara, comme des hommes plus propres que d'autres à négocier avec les Frenghis, et comme possédant une teinture des « arts diaboliques » par lesquels ces derniers ont acquis une supériorité illégitime. Toutefois, dans le cas d'une invasion persane à laquelle on a déjà songé, l'Émir expierait cruellement cette partialité qui met son armée sous les ordres de quelques aventuriers venus du dehors. Ses généraux en chef, Sharukh Khan, Mehemmed Hasan Khan sont nés en Perse; leurs *toptchibashi* (commandants d'artillerie) Zeinel Bey, Mehdi Bey et Lesker Bey, appartiennent à la même nation.

Hindous. — Ils ne sont pas plus de cinq cents, dispersés dans la capitale et les provinces, ne formant nulle part un groupe de quelque importance, et n'en ont pas moins concentré dans leurs mains, par des merveilles d'adresse, le maniement de tous les capitaux disponibles. Il n'est guère marché, foire de village, où quelque Hindou n'exerce la profession d'usurier. Obséquieux à l'extrême et, comme l'Arménien en Turquie, affichant les dehors les plus serviles, il n'en exploite pas moins l'Ozbeg avec la plus implacable rapacité. Malgré sa piété affichée, le *kasi* est le plus souvent en communauté d'intérêts

avec l'adorateur de Wishnou, ce qui ne laisse guère de chances à la victime de ce dernier.

Juifs. — Les Juifs du khanat, au nombre d'environ dix mille, habitent pour la plupart Bokhara, Samarkand et Karshi où ils s'occupent de métiers manuels plus volontiers que de commerce. Originellement, ils viennent de Perse (Kazvin et Merv) et leur émigration remonte à quelque chose comme cent cinquante ans. Ils vivent ici sous l'oppression la plus dure, et sont sujets aux traitements les plus humiliants. Tout au plus osent-ils se montrer sur le seuil quand ils rendent visite à un « fidèle »; en revanche, si on leur fait l'insigne honneur de venir chez eux, ils sont tenus de quitter leur maison et d'accourir au-devant de leur hôte. Dans la ville même de Bokhara, ils payent annuellement un *djizie* (ou tribut) de deux mille *tilla*, versé par le chef de leur communauté qui reçoit à la place deux légers soufflets sur la joue, en signe de soumission et selon les prescriptions expresses du Koran [1]. De vagues renseignements sur les priviléges qu'on leur a récemment accordés en Turquie, ont attiré quelques Juifs à Damas et sur d'autres points des provinces syriennes. Mais de pareilles émigrations ne peuvent avoir lieu qu'en secret, sans quoi le projet seul de quitter le pays entraînerait pour eux la confiscation ou la mort. Il est assez curieux qu'il existe entre eux un commerce de lettres, par le moyen des Hadjis qui font chaque année le trajet du Turkestan à La Mecque. On avait ainsi confié à nos compagnons un certain nombre de dépêches, qu'ils délivraient partout à l'adresse indiquée.

III

Gouvernement. — Sa forme, dans le Bokhara, n'a conservé que fort peu de traits empruntés à son origine persane ou arabe. L'élément turco-mongol prédomine sur le tout et lui donne son empreinte. Bien que soumise à l'influence d'une hiérarchie puissante, la constitution établit un véritable despotisme militaire. L'Émir plane au sommet, à la fois généralissime, prince et grand prêtre.

1. Si nos souvenirs sont fidèles, un usage semblable existait à Rome il n'y a pas encore très-longtemps. (*Note du traducteur.*)

Les principaux employés militaires ou civils sont répartis en trois classes. Les Kette Sipahi forment la première, les Orta Sipahi (fonctionnaires moyens), forment la seconde, et la troisième se compose des Ashaghi Sipahi. Une règle formelle ne permet d'admettre dans les deux premières classes que des *urukdar* (personnages de bonne famille), car ils sont nommés en vertu de leur *yerlik* (écriture) ou de leurs *billig* (insignes, marques, etc.)[1]. Depuis longtemps, au surplus, l'usage s'est établi d'y admettre les esclaves persans émancipés.

La liste ou l'esquisse suivante permet d'embrasser l'ensemble de la hiérarchie, depuis l'Émir jusqu'à ses plus humbles agents.

a. Kette Sipahi.	1 Atalik. 2 Divanbeghi (secrétaire d'État). 3 Pervanedji, « l'homme papillon » comme on l'appelle à la cour, parce que l'Émir l'expédie à tout propos dans différentes directions pour des messages essentiels.
b. Orta Sipahi.	4 Tokhsabay, ou mieux Tughsahibi (celui qui a pour bannière un *Tugh* ou une queue de cheval). 5 Inag. 6 Miakhor (connétable).
c. Ashaghi Sipahi.	7 Choragasi, ou mieux, Chehre Agasi (l'homme de face), ainsi appelé parce qu'aux audiences solennelles il se tient en face de l'Émir. 8 Mirzabashi (principal secrétaire). 9 Yasaulbeghi et Kargaulbeghi. 10 Yûzbashi. 11 Pendjabashi. 12 Onbashi.

Outre ceux-ci, nous devons parler encore des officiers attachés à la personne et à la cour de l'Émir. En première ligne se placent le *kushbeghi* ou vizir, le *mehter*, le *desturkhandji* (intendant) et le *zekiatchi* (percepteur des douanes). Ce dernier, en sa qualité de ministre des finances, est aussi à la tête de la maison de l'Émir. Au-dessous de lui sont les *mehrem* (chambellans),

1. *Yerlik* et *billig* sont d'anciens mots turcs; le premier signifie « écriture » sa racine est *yer*, en hongrois *ir*, en turc *yaz*. Le second, qui signifie « marque », se retrouve dans le mot hongrois *bélycy*.

dont le nombre varie selon les circonstances; exceptionellement et quand l'occasion l'exige, on les envoie dans les provinces comme délégués du monarque. Tout sujet, mécontent d'une décision de son gouverneur par laquelle il se croit lésé, peut en appeler au souverain; en pareil cas on lui assigne un *mehrem* qui retourne avec lui dans sa province, examine l'affaire et dresse un rapport qui permet à l'Émir de rendre une décision finale. Il y a de plus les *odadji* (concierges du palais), les *bakaul* (préposés à l'approvisionnement) et les *selamagasi* qui durant les processions publiques épargnent au prince la fatigue de rendre à tous le salut consacré: *Ve Aleïkum es Selam!* Ces fonctions et offices n'existent plus que de nom sous l'Émir actuel, dont l'aversion pour toute espèce de pompe et d'apparat lui a fait laisser vacantes la plupart des charges de cour.

Divisions politiques. — Ce khanat, comme celui de Khiva, se partage selon le nombre de ses grandes villes, dont chacune sert de chef-lieu à un district séparé. Nous classerons ceux du Bokhara selon leur étendue et leur population :

1. Karaköl;
2. Bokhara;
3. Karshi;
4. Samarkand;
5. Kerki;
6. Hissar;
7. Miyankal ou Kermineh;
8. Kette Kurgan;
9. Chardjuy;
10. Djizzak;
11. Oratepe;
12. Sheri Sebz.

Ce dernier est aussi vaste que celui de Samarkand, mais par suite des luttes continuelles qu'il soutient contre l'Émir, nous ne saurions le considérer comme faisant tout entier partie du khanat.

Les gouverneurs ayant rang de *divanbeghi* ou *pervanedji* ont pour salaire une part fixe dans les revenus de la province qu'ils administrent; mais il est telle crise extraordinaire où toute revendication de ce genre leur est interdite. Chacun d'eux a sous son autorité directe un *tokhsaboy*, un *mirzabashi*, un *yasaulbeghi*, sans compter plusieurs *msikhor* et *choragaca*.

Armée. — Les forces permanentes du khanat montent, dit-on, à quarante mille cavaliers, mais peuvent, s'il est besoin, être portées à soixante mille. Bokhara et Karshi fournissent, à ce qu'on assure, la plus grande partie de ces troupes; les Bokha-

riotes sont particulièrement renommés pour leur bravoure. Je viens de donner ici le chiffre qui a cours dans le pays, mais je le crois exagéré. L'Émir, en effet, dans sa campagne contre le Khokand, où son armée n'excéda jamais trente mille hommes, était obligé d'entretenir à grands frais une force auxiliaire, dépense que l'économie, ou pour mieux dire l'avarice de Mozaffar-ed-din se serait certainement épargnée, si l'évaluation que nous venons de voir eût été correcte. La paye, nulle en temps de paix, s'élève pendant la guerre à une vingtaine de *tenghe* par mois (environ quinze francs) sur lesquels le cavalier doit s'entretenir, lui et sa monture. La moitié du butin appartient, de plus, aux troupes qui l'ont ramené.

Il est vraiment singulier que, disposant d'une population aussi nombreuse, le prince ne puisse mettre sur pied une armée indigène plus considérable; il ne l'est pas moins qu'au lieu de chercher des auxiliaires parmi les cinquante mille Ersari sur lesquels il prélève des tributs, il préfère s'adresser aux Tekke ou même enrôler les Sarik, qui lui coûtent annuellement quatre mille *tilla* (une cinquantaine de mille francs).

IV

Afrasiab, le grand guerrier Tourani, un des héros de l'antique Iran, passe pour avoir fondé Bokhara. L'histoire primitive de ce pays a pour base mille fables extravagantes. Parmi les faits dont elles ont conservé le souvenir, un seul nous paraît acceptable; c'est que les incursions des hordes turques ont été, depuis les temps les plus reculés, la terreur de ces districts où la population persane s'était, dès l'époque des Pischdadiens[1], séparée de ses frères de l'Iran. Le premier aperçu de l'histoire positive ne se révèle qu'au moment où le pays fut envahi par les Arabes,

1. La dynastie des Pischdadiens (instruits au commencement par l'oreille) comprend plusieurs rois (Hoshing, Tchmourets, Djemshid, Feridoun) qui unirent les caractères d'inventeur et de réformateur à celui de conquérant. Elle s'éteignit dans la lutte longue et acharnée que soutint l'Iran contre le Touran. Une nouvelle dynastie, fruit d'une alliance entre les deux nations ennemies, monta sur le trône et étendit au loin la puissance d'Iran. Cette dynastie est celle des Kaianides à laquelle appartinrent Ke-Gustasp (Hystaspe), père de Darius et Ke-Kurous, le « Cyrus » des Grecs. (*Note du traducteur.*)

et nous avons à regretter que ces aventuriers audacieux n'aient pas multiplié les notices que nous trouvons éparses dans les écrits de Tarikhi Taberi et dans quelques autres ouvrages arabes investis d'une certaine autorité. L'Islam fut moins prompt à se répandre dans le Mavera-ül Nehr[1] que dans d'autres pays, et les Arabes constatèrent, après une absence plus ou moins prolongée, qu'il fallait reprendre à nouveau leur œuvre de prosélytisme. Jusqu'au moment où il devint la conquête de Djenghis Khan (1225), le pays de Bokhara et Samarkand ainsi que la ville de Merv, alors très-considérable[2], Karshi (Nakhsheb) et Belkh (Um-ül Bilad, la « Mère des cités ») étaient regardés comme appartenant à la Perse, bien que le gouvernement du Khorassan, comme on l'appelait alors, fût subordonné à l'obtention d'un firman d'investiture délivré par le sultan de Bagdad. Après l'invasion des Mongols, l'élément persan fut entièrement supplanté; les Ozbeg saisirent partout les rênes de l'administration, et Timour, — le conquérant boiteux venu de Sheri Sebz (Ville verte)— n'ambitionna rien de moins que la transformation de Samarkand en capitale de toute l'Asie. Ce grand dessein mourut avec lui, et ce qu'on peut appeler l'histoire spéciale du Bokhara commence au moment où le fondateur de la maison des Sheïbani, Ebulkheir-Khan, détruisit dans leurs domaines héréditaires la puissance des successeurs de Timour. Un petit-fils du dernier Sheïbani, Mehemmed Khan, étendit de Khodjend à Herat les limites de Bokhara; puis, se hasardant à mettre le siége devant Meshed, il fut vaincu par Shah Ismaël et succomba dans la bataille livrée en 916 (1510). Parmi ses successeurs, un des plus habiles fut Abdullah Khan, né en 1544. Il soumit de nouveau Bedakhshan, Herat, Meshed, et, par tout ce qu'il essaya de favorable à la civilisation et au commerce, mérite une place à côté du grand souverain persan, le Shah Abbas II. Sous son règne, les routes du Bokhara furent pourvues de karavanseraïs et de beaux ponts. On ouvrit des citernes sur tous les chemins du Désert, et le nom de ce monarque bienfaisant se lit encore sur les ruines des constructions qu'il a fait

1. Le pays compris entre l'Oxus et le Jaxartes.
2. Mervi Shan Djihan; — Merv le « Roi du monde. »

élever. Son fils, Abdul Mumin Khan, 1004 (1595), ne sut pas se maintenir longtemps sur le trône ; il fut victime d'un assassinat, et le dernier rejeton de la maison de Sheïbani disparut après l'invasion de Tököl, chef Kirghiz dont les ravages s'étendirent sur tout le pays.

Pendant les longs troubles et la guerre civile qui suivirent, les prétendants les plus sérieux furent Veli Mehemmed Khan (collatéral éloigné des Sheïbani) et Baki Mehemmed Khan, qui en 1025 (1616) succomba devant Samarkand. Le premier alors fonda sa dynastie, qu'on prétend avoir duré jusqu'au règne d'Ebul Feïz Khan, réduit en 1740 à implorer de Nadir Shah une paix honteuse. Pendant la période subséquente, les souverains les plus en vue ont été Imamkuli Khan et Nazir Mehemmed Khan : par l'appui libéral qu'ils prêtèrent à la classe des Ishan, ils n'ont pas peu contribué à développer dans le Bokhara, voire dans le Turkestan tout entier, un fanatisme religieux dont l'équivalent ne se retrouverait à aucune époque de l'Islam et chez aucun des peuples qui ont embrassé ce culte. Ebul Feïz, et son fils après lui, furent traîtreusement assassinés par son propre vizir Rehim Khan. Après la mort du meurtrier, — qui avait gouverné sous le titre de vizir, mais avec une autorité parfaitement indépendante, — Danial Beg, de la race des Manghit, saisit les rênes du gouvernement. Il eut pour successeurs les émirs Shah Murad, Said Khan et Nazr Ullah Khan.

L'histoire de ces trois derniers monarques a déjà été traitée par Malcolm, Burnes et Khanikoff ; aussi, comme nous n'avons recueilli sur ce qui les concerne aucuns renseignements nouveaux, nous ne toucherons pas à cette période. Mais nous nous proposons de raconter, dans un des chapitres subséquents, la guerre qui a sévi durant les trois dernières années entre le Bokhara et le Khokand.



XIX

Le Khokand et sa population. — les Kiptchak. — La capitale. — Tashkend, Khodjend, Mergolan, Endigan, Namengan, etc. — Les ruines d'Oosh. — Conjectures sur les colonnes d'Alexandre et les autels de Bacchus. — Le code de Djenghis Khan. — Étrange cérémonie du sacre. — Mehemmed Ali Khan et la guerre de 1839. — Une expiation. — Mort de Nazr Ullah. — les victoires de Mozaffar-ed-din. — Issue probable des guerres civiles.

> Les Sacœ, limités à l'ouest par la Sogdiane, au nord et à l'est par la Scythie, au sud par la Bactriane et la chaîne de l'Imaüs....
> C'était un peuple brave, qui se trouva de force à repousser Cyrus quand il vint les attaquer.
>
> (Hérod., VII, 9. — Mela, III, 7. — Pline, VI, 17. — Amm. Marcel, XXIII, 6.)

I

Le Khokand, que les anciens appelaient Fergana, est borné à l'est par la Tartarie chinoise; à l'ouest, par le Bokhara et le Jaxartes; au nord, par la Grande-Horde nomade; au sud, par Krateghin et Bedakhshan. Nous ne saurions déterminer d'une manière précise l'étendue de son territoire; mais il est plus vaste, à coup sûr, que celui de Bokhara ou de Khiva. Il est aussi mieux peuplé que celui de ce dernier khanat. Si nous en jugeons par le nombre de ses villes et par d'autres circonstances qui concordent entre elles, on peut affirmer que le Khokand

renferme aujourd'hui plus de trois millions d'habitants appartenant à diverses races.

1° La partie sédentaire de cette population se compose d'Ozbeg qui, — je l'ai dit en parlant de Khiva, — ne ressemblent ni à ceux de Khiva, ni à ceux de Bokhara. Comme les représentants de cette nationalité ont été pendant des siècles les dominateurs du Turkestan, et comme l'Islam s'est propagé chez eux plus tôt que parmi les autres peuples nomades du même pays, leur nom est resté entouré d'un certain prestige qui le rend synonyme d'homme instruit et courtois; si bien que les Kirghiz, les Kiptchak et les Kalmouk, une fois fixés dans les villes, renient généralement leurs origines respectives et s'appliquent la dénomination d'Ozbeg. Dans le Khokand, les choses se passent ainsi depuis longtemps et, — on peut l'affirmer sans exagération, — la moitié de ceux qui s'intitulent de la sorte ne sont, à vrai dire, que des métis dérivés de ces races nomades que nous venons de nommer.

L'Ozbeg du Khokand, si l'on s'arrête à ses misérables dehors, au débraillé de ses vêtements toujours en désordre, laisse une impression peu favorable. En mainte et mainte occasion, nous avons pu nous assurer que sa lâcheté passe toute croyance, et il nous est bien démontré que, sans la protection des nomades, les villes qu'il habite seraient tombées depuis longtemps sous la domination de la Chine, de la Russie ou du Bokhara.

2° Après les Ozbeg viennent les Tadjik. Ils ne sont peut-être pas plus nombreux en ce pays que dans le khanat de Bokhara, mais ils forment une agglomération plus dense, et peuplent, — ce qui ne se voit pas ailleurs, — des villages, voire des cités entières. C'est ainsi que la ville de Khodjend, les bourgs de Velekendaz et de Kisakuz (près de Khodjend) sont exclusivement habités par cette race primitive que la Perse a produite. Namengan, Endigan et Mergolan[1], — trois grands

1. De ces trois mots, le premier, Namengan (originairement *Nemek Kohn*) signifie « mine de sel ; — le second *Endekgan* vient du mot *Endek* qui veut dire petit; — *Murghinan*, le dernier, devrait se traduire par « poule et pain ». Ces étymologies, que je dois à quelques amis, ne sont peut-être pas absolument correctes, mais leur origine persane me paraît hors de doute.



centres de population, — leur appartenaient, dit-on, il y a plus de quatre cents ans.

Les Tadjik du Khokand, sous le rapport du caractère national, ne sont guère supérieurs à leurs congénères du Bokhara. Je remarquerai seulement que leur langage, soit comme vocabulaire, soit comme formes grammaticales, est plus pur que celui des autres Tadjik. Ceci se remarquera surtout à Khodjend, dont les habitants parlent un dialecte où se retrouvent beaucoup d'expressions identiques à celles qu'on pourrait noter dans les écrits du doyen des poëtes persans, Rudeki, Bokhariote de naissance. Dans les autres cités du Khokand, — et plus spécialement dans celles qui avoisinent la frontière chinoise, — les Tadjik se rencontrent fort rarement.

3° Les Kasak sont en majorité dans le khanat. Ils mènent une existence nomade dans les districts montagneux situés entre Tashkend et le lac de Tchaganak; le tribut qu'ils payent à leur prince est égal à celui que leurs frères du Khiva versent chaque année dans le trésor du Khan. Quelques-uns sont relativement assez riches, et possèdent dans le Hazreti Turkestan, ou ailleurs, des maisons qu'ils se gardent bien d'habiter. A d'autres égards, et malgré leur supériorité numérique, ces Kirghiz, faute de bravoure, exercent dans le khanat une très-médiocre influence.

4° Les Kirghiz proprement dits, — tribu de la Grande Horde Kasak, — habitent la région méridionale du khanat, entre Khokand et Sarik Köl. Leurs qualités guerrières les désignent comme instruments aux diverses factions pour l'accomplissement de leurs projets révolutionnaires. S'ils ont cinquante mille tentes, comme on l'assure, leur nombre égale celui des Turkomans Tekke.

5° Les Kiptchak constituent, à mon avis, la race primitive d'où sont issues les diverses nationalités turques. Parmi toutes les branches de cette grande famille qui s'étend de Komul jusques à l'Adriatique, aucune n'a conservé, au même degré que les Kiptchak, en fait de physionomie et de caractère, de langage et de mœurs, le type des ancêtres communs. Leur nom, sur l'étymologie duquel Rashideddin Tabibi a mis en circulation une quantité de fables obscures, n'intéresse pas autrement le

lecteur. On prétend qu'il exista jadis une nation puissante désignée par le même nom ; et les Kiptchak d'aujourd'hui, bien que possédant à peine cinq ou six mille tentes, affirment en revanche que le Deshti Kiptchak[1] (c'est le nom que donnent au Turkestan les documents historiques de l'Orient) a été conquis et peuplé par leurs aïeux. Si peu nombreux qu'ils soient, les Kiptchak continuent, même actuellement, à jouer un rôle essentiel dans les affaires politiques du Khokand. Ils nomment les Khans, parfois même les détrônent, et il est souvent arrivé que, quatre à cinq cents de leurs cavaliers ayant pris possession d'une ville, on n'a pas jugé à propos de la leur disputer. Je n'ai pas su découvrir dans le turc qu'ils parlent un seul mot persan ou arabe, et leur dialecte peut être regardé comme la meilleure transition du langage Mogol à celui du Djagatay. Le type de leur physionomie se prête à une remarque analogue. Leurs yeux obliques, leurs mentons sans barbe, leurs joues proéminentes les assimilent aux Mongols, et, pour la plupart très-petits, ils montrent une agilité surprenante. Comme bravoure, — nous l'avons remarqué déjà, — ils l'emportent sur tous les peuples de l'Asie centrale, et nous offrent incontestablement le plus fidèle échantillon des hordes immenses qui ont bouleversé de fond en comble cette partie du monde.

Le Khanat se partage en différents districts, désignés ici comme ailleurs par le nom de la ville la plus remarquable. Sa capitale est Khokand[2] ou *Khokand Latif* (Khokand l'enchanteresse) comme l'appellent les indigènes. Elle est située dans une belle vallée; sa circonférence est six fois aussi vaste que celle de Khiva, trois fois supérieure à celle de Bokhara, et quatre fois à celle de Teheran. La partie méridionale de la cité, celle où le Khan a sa résidence, n'a reçu que tout récemment une enceinte de murailles. Le nord de la ville n'est pas fortifié. Relativement à l'espace qu'elle couvre, le nombre des habitants et des maisons n'est pas considérable. Celles-ci sont environnées de grands jardins, et il faut souvent un quart

1. Deshti Kiptchak est la dénomination la plus usitée dans toute la région qui s'étend jusqu'aux frontières de Bolgar (en Russie?).

2. On fait dériver le mot Khokand de Khob-Kend, « bel endroit » ou « beau village. »

d'heure pour passer devant dix à douze habitations. Le Khokandi se résigne à reconnaître que Bokhara est mieux bâtie, ce qui permet d'apprécier au premier coup d'œil les beautés architecturales d'une ville ainsi classée. On n'y voit de constructions en pierre que quatre mosquées et quelques menus fragments d'un vaste bazar. Les objets mis en vente, à fort bas prix, sont exclusivement de fabrique russe, sauf les tissus de soie et de laine, manufacturés dans le pays; la capitale même fournit des selles, des fouets, des accoutrements équestres, — le tout en cuir et décoré avec goût, — qui jouissent d'une grande réputation.

Après Khokand, Tashkend se présente en première ligne[1]. C'est le principal centre commercial du khanat et, me disait-on de tous côtés, la résidence actuelle de plusieurs négociants opulents, qui ont noué de grandes opérations avec Orenburg et Kizildjar (Petropavlosk). Tashkend, qui centralise le commerce de transit entre Bokhara, Khokand et la Tartarie chinoise, est une des villes les plus importantes de l'Asie centrale. La Russie en a fait un objectif vers lequel on la voit marcher à petit bruit, et dont sa plus extrême frontière (Kalè-Rehim) n'est plus éloignée que de quelques marches. Une fois maîtresse de ce poste, également fort essentiel au point de vue militaire, elle réaliserait, sans trop de peine, la conquête des khanats de Bokhara et de Khokand; en effet, les obstacles dont la baïonnette russe ne pourrait pas venir à bout s'aplaniraient d'eux-mêmes par le fait des discordes intestines que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne cesse jamais de fomenter entre ces deux états.

Viennent ensuite:

Khodjend qui compte environ trois mille maisons, plusieurs manufactures d'*aladja* (espèce de cotonnade), dix-huit medresse ou colléges, et deux fois autant de mosquées;

Mergolan, cité considérable, — la première du Khokand sous le rapport de l'instruction, — où réside actuellement le Khodja Buzurk, chef ou supérieur de l'ordre des Makhdum Aazam. Ce

1. Tashkend, — que quelques journaux appellent Tashkent, — est tombée récemment au pouvoir des Russes (V. l'*Invalide Russe* du 31 juillet 1865), et, provisoirement au moins, leur sert de place d'armes. (*Note du traducteur.*)

grand dignitaire ecclésiastique refusa fièrement sa bénédiction à l'Émir actuel de Bokhara, lorsque celui-ci fit son entrée triomphale dans la ville, et cette hardiesse resta impunie, car le vainqueur n'aurait eu ni le courage, ni le pouvoir de la réprimer;

Endidjan, où se fabriquent les meilleurs *atresz*[1] du khanat;

Namengan, autour de laquelle se groupent les Kiptchak;

Hazreti Turkestana, qui renferme le tombeau très-renommé de Khodj Ahmed Jaszavi, auteur d'un livre (Meshreb)[2] sur la morale et la religion, très-répandu, même encore aujourd'hui, parmi les nomades et les colons du Khokand;

Shehri Menzil et Djust dont les couteaux renommés sont, après ceux de Hissar, les plus chers du Turkestan;

Shehrikhan où se récolte la meilleure soie;

Oosh, enfin, sur la frontière orientale du khanat, qu'on appelle aussi *Takhti Suleiman* (le trône de Suleïman), visitée tous les ans par un grand nombre de pèlerins; le but même du pèlerinage est une hauteur comprise dans la ville d'Oosh; là, parmi les ruines d'un antique édifice construit en grosses pierres carrées et orné de colonnes, on montre d'abord aux visiteurs un trône taillé dans le marbre, puis un endroit où Adam, le premier prophète (suivant les enseignements de l'Islam), promenait la charrue sur le sol;—cette dernière fable insérée fort à propos dans la tradition originelle, l'inventeur voulant habituer les nomades à l'agriculture et faisant servir à son projet l'influence de leur religion.

Quoi qu'il en soit, la ville dont nous parlons n'est pas sans intérêt pour nos antiquaires. Les ruines elles-mêmes, les colonnes, surtout telles qu'on me les a décrites, donnent à soupçonner une origine grecque; et si nous cherchions à découvrir la plus orientale des colonies d'Alexandre, nous pourrions supposer que la ville d'Oosh est l'endroit même où l'audacieux Macédonien érigea un monument destiné à marquer le terme de ses conquêtes[3]. L'indépendance politique du khanat de

1. Étoffe de soie, épaisse et lourde.

2. J'ai pu rapporter avec moi un exemplaire de cet ouvrage très-original, écrit en langue turque, et que je compte publier en l'accompagnant d'une traduction.

3. Appien a parlé (*de rebus Syriacis* LVII) de plusieurs villes fondées par les

Khokand remonte aussi loin que celle du Bokhara et du Khiva. Ses souverains actuels prétendent descendre en ligne directe de Djenghis Khan, ce qui n'est guère probable, attendu que sa famille fut détrônée par Timour, et qu'après Baber, le dernier descendant de Timour dans le Khokand, les Sheïbani, d'abord, puis d'autres chefs, tantôt Kiptchak, tantôt Kirghiz, s'emparèrent alternativement du pouvoir. La dynastie à présent sur le trône, — disons mieux, celle qui le dispute à l'Émir de Bokhara — est d'origine Kiptchak, et ne se trouve pas depuis plus de quatre-vingts ans à la tête des affaires. Les institutions du Khokand portent à peine l'empreinte arabe ou persane, et le *Yaszao Djenghis* (code de Djenghis) est l'autorité légale qu'on y suit le plus volontiers. Un cérémonial bizarre mérite aussi d'être noté. Au moment où il vient d'être couronné, le Khan, hissé en l'air sur une couverture de feutre blanc, envoie des flèches aux quatre points cardinaux. N'est-il pas curieux de retrouver cet usage parmi ceux qu'on observe à l'investiture des rois de Hongrie? Là, le nouveau monarque, à cheval et revêtu de tous ses insignes, monte sur la Colline du Couronnement et brandit son sabre au nord, au midi, à l'orient, à l'occident.

Grecs et par Seleucus, d'une entre autres, ἐν Σκύθαις Ἀλεξανδρέσχατα, à laquelle Pline (VI, 16) semble faire allusion quand il dit : « Ultrà Sogdiana, oppidum Tarada, et in ultimis eorum finibus Alexandria ab Alexandro magno conditum. » Ce point même, ou ses environs, semble avoir été la limite extrême des progrès qu'ont pu faire dans cette direction tous les conquérants illustres de l'antiquité classique : — « Là, dit Pline, se trouvaient les autels dressés par Hercule, Bacchus, Cyrus, Sémiramis et Alexandre : « Finis omnium eorum ductus ab illâ parte terrarum, includente flumine Jaxarte, quod Scythæ Silin vocant. » On voit donc que, par rapport à la ville désignée sous le nom d'« Alexandreschata, » le témoignage d'Arrien (*Exped. Alexand.*, l. IV, c. I, 3, et c. IV, 10) concorde avec celui de Pline quand il nous dit que ce héros la destinait à tenir en bride les peuples établis sur l'autre bord du fleuve, et qu'il la peupla de vétérans macédoniens, de mercenaires grecs, enfin des barbares circonvoisins qui se montrèrent disposés à s'y établir. Cette cité fut bâtie sur les bords du Jaxartes, et on est généralement porté à y reconnaître la moderne Khodjend. Que deviendrait cette hypothèse, si nous devions regarder Oosh comme l'endroit où furent érigées les colonnes d'Alexandre? (Q. Curtius, VII, 6). Et cependant on mettra difficilement d'accord avec le récit d'Arrien, la supposition qu'Alexandre se soit jamais rendu maître définitif d'aucun pays situé au delà du Jaxartes. Quinte Curce l. VII, 9) décrit ce qui reste des autels de Bacchus comme « des monuments faits de pierres à espacements nombreux, et parmi lesquels s'élèvent huit arbres altiers, aux troncs revêtus de lierre. »

II

Il y a longtemps que le Khokand et le Bokhara vivent sur un pied d'hostilités acharnées. A l'exception de quelques villes que tenaient encore les Kiptchak, le premier de ces deux pays fut incorporé au second après que la famille Sheïbani eut établi sa prédominance dans le Turkestan. Plus tard, le Khokand revendiqua et reconquit son indépendance, dont il profita pour s'allier étroitement à ses voisins, le Kashgar, le Yarkend et le Khöten qui étaient encore libres; mais lorsque ces trois états eurent été annexés à l'empire de Chine, le Khokand, menacé d'invasion par ses ennemis de l'Est, se crut tenu de reprendre les armes contre le Bokhara, et la guerre qui sévissait pendant mon séjour dans l'Asie centrale n'était qu'une suite de la lutte engagée entre le Khan Mehemmed Ali et son rival l'émir Nazr Ullah.

Mehemmed Ali Khan est tenu par les Khokandi pour le plus grand monarque des temps modernes. Tandis qu'il reculait ses frontières tout en développant la prospérité intérieure du khanat, et ravivait ainsi des splendeurs effacées, il excitait en même temps la jalousie et la convoitise de l'émir Nazr Ullah, son perfide et malveillant voisin. Ce dernier fut surtout offensé de le voir contracter une alliance amicale avec le Khiva, l'ennemi le plus redoutable du Bokhara, et l'accueil distingué que l'oncle et rival de l'Émir reçut à Khokand, où il s'était réfugié pour sauver sa tête, n'était guère le moyen de pacifier les choses. On parle encore, comme d'un grief additionnel, de l'hospitalité donnée au capitaine Conolly; toujours est-il que les germes de dissensions ne manquaient pas, et qu'une rupture entre les deux souverains devenait chaque jour plus inévitable.

En 1839, Mehemmed-Ali, qui avait battu les Russes à Shehidan[1], crut tout à fait prochaine l'explosion de cette animosité

1. Les Khokandi racontent, à ce sujet, qu'un fort détachement de cosaques parti de la rive droite du Jaxartes et tournant la ville de Hazreti Turkestana s'était avancé du côté de Tashkend; chemin faisant, ils furent surpris et dispersés par les gens du Khokand après avoir perdu beaucoup de monde.

réciproque ; il voulut devancer les coups qu'on allait lui porter, et franchit les frontières du Bokhara dans le voisinage d'Oratepe. Déjà il menaçait Djizzak et Samarkand lorsque l'Émir, après avoir vainement essayé de l'intrigue, marcha contre lui avec des forces supérieures, parmi lesquelles figuraient trois cents hommes de la milice nouvellement organisée (*serbaz*), sous les ordres de leur chef Abdul Samed Khan. Mehemmed Ali jugea prudent de battre en retraite. Nazr-Ullah mit le siége devant Oratepe, qu'il prit au bout de trois mois, mais les rigueurs dont il usa vis-à-vis des habitants leur rendirent son joug insupportable : ils se mirent secrètement d'accord avec Mehemmed Ali, et l'Émir une fois rentré à Bokhara, se ruèrent sur la garnison qu'il avait laissée chez eux ; officiers et soldats furent tous passés au fil de l'épée.

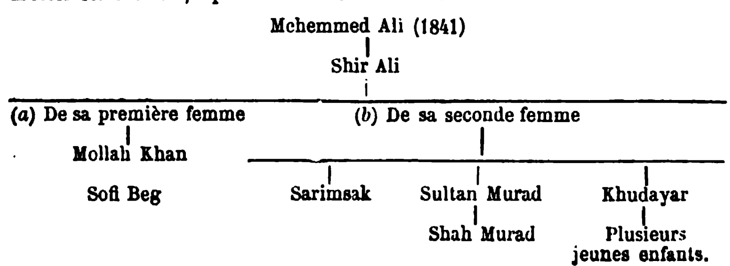
La nouvelle de cette catastrophe excita la fureur de Nazr Ullah, qui se hâta de rassembler ses troupes et de marcher contre Oratepe. De nouveau Mehemmed Ali se retira, suivi d'un grand nombre d'habitants qui redoutaient la vengeance de l'Émir ; mais ce dernier n'entendait plus lui laisser la liberté de fuir ; il suivit pas à pas son ennemi, et l'accula si bien qu'il fallut se résoudre à combattre. A la suite de l'affaire qui s'engagea sous les murs de Khodjend, Mehemmed Ali fut défait, et la ville tomba aux mains du vainqueur. Le Khan recula de plus belle, mais, poursuivi toujours et voyant sa capitale menacée, il demanda trêve à son heureux rival. Une paix conclue à Köhne Badem obligea Mehemmed Ali à céder Khodjend ainsi que plusieurs autres places. On comprendra aisément que des conditions si onéreuses n'étaient guère compatibles avec une réconciliation sincère. L'Émir, raffinant sur ses mauvais procédés, — et comme pour abreuver d'un surcroît d'humiliation l'ennemi vaincu, — promut au gouvernement de la province conquise, le frère et le rival de Mehemmed Ali, réfugié depuis quelque temps à Bokhara. Ses calculs, pourtant, furent déçus. La mère des deux princes Khokandi parvint à les réconcilier, et avant que Nazr Ullah pût se douter de ce qui se préparait, Khodjend et les autres villes soumises se réannexèrent au Khokand. Deux ennemis au lieu d'un, voilà tout ce qu'il avait gagné à cette combinaison.

La fureur du tyran Bokhariote, stimulée par un âpre besoin de vengeance, le poussa aux mesures les plus énergiques. Outre son armée ordinaire, composée de trente mille cavaliers et de mille *serbaz*, il prit à sa solde dix mille Turkomans, Salor et Tekke, puis s'élançant à marches forcées vers le Khokand, il tomba sur Mehemmed Ali, tellement à l'improviste que celui-ci fut réduit à s'enfuir même de sa capitale; rejoint et fait prisonnier près de Mergolan, il fut exécuté dans les dix jours en face de son palais, ainsi que son frère et ses deux fils[1]. La plupart de ses principaux partisans périrent ensuite de la main du bourreau, et leurs propriétés furent confisquées. L'Émir revint à Bokhara chargé de butin, laissant sa conquête à la garde d'Ibrahim Bi, Mervite de naissance, sous les ordres duquel était placée une garnison de deux mille hommes.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, lorsque les Kiptchak, jusqu'alors restés neutres, mais à qui pesait le joug Bokhariote, s'emparèrent de la ville, firent sa garnison prisonnière, et plaçèrent sur le trône Shir Ali Khan, fils de Mehemmed-Ali[2]. Afin de ne pas s'exposer à une nouvelle surprise, les Khokandi s'avisèrent alors d'entourer de murs une portion de la cité, où se trouvait la résidence du Khan, et ce travail fut rapidement exécuté, grâce au concours forcé des prisonniers de guerre appartenant à l'ex-garnison de l'Émir. On devait s'attendre aux vengeances de ce dernier, et personne ne fut surpris de voir, peu de temps après, arriver sous les

1. Pour excuser cet acte infâme, Nazr Ullah fit répandre le bruit que Mehemmed Ali, ayant contracté mariage avec sa propre mère, devait payer de sa tête un inceste si abominable.

2. La généalogie de la maison qui règne aujourd'hui sur le Khokand doit se dresser comme suit, à partir de Mehemmed Ali :



murs de Khokand quinze mille Bokhariotes, conduits par un ancien protégé de Nazr Ullah, prétendant au trône sur lequel Shir Ali Khan venait de monter. Mais, chemin faisant, Mussel-man Kul (ainsi se nommait le nouveau venu) s'était réconcilié avec ses compatriotes; on lui ouvrit sans balancer les portes de la ville, et bien que Nazr Ullah l'eût fait partir avec la promesse formelle de le mettre à la tête des affaires, cet homme n'eut rien de plus pressé que de prendre les armes contre son protecteur; d'accord avec ceux de sa race, il expulsa de la ville les Bokhariotes qui l'y avaient ramené.

Ces quatre échecs successifs n'avaient pas découragé l'Émir; il expédia une nouvelle armée que commandait Shahrukh Khan, déjà promu au rang de général en chef[1]. Mais ce dernier n'avança pas au delà d'Oratepe, car la nouvelle que l'Émir, tombé malade à Samarkand, venait de rentrer à Bokhara, suspendit tout à coup les opérations militaires. Peu de jours après, la mort de ce prince enleva au monde un de ses tyrans les plus odieux.

J'ai ouï dire, par des personnes dignes de foi, que la fin de l'émir Nazr Ullah fut la conséquence d'un paroxysme de rage où l'avait jeté l'issue constamment mauvaise de ses campagnes dans le Khokand, et la résistance obstinée de Sheri Sebz[2], qui après trente attaques consécutives, et bien qu'assiégée depuis six mois, ne lui avait pas encore ouvert ses portes. Il y combattait alors un certain Veliname, dont il avait épousé la sœur pour s'en faire un vassal fidèle. Or il arriva, la ville prise, que l'Émir en fut instruit sur son lit d'agonie; bien qu'à demi privé de ses sens, le tyran donna ordre que son rebelle beau-frère fût mis à mort, lui et toute sa postérité. Mais

1. A la place de l'infâme Abdul Samed Khan, l'assassin de Conolly, Stoddart et Naselli; ce misérable avait subi le châtiment qu'il méritait si bien. L'Émir qui l'avait envoyé à Sheri Sebz, et qui s'était enfin laissé convaincre de sa trahison, ne pouvant s'emparer de lui à force ouverte, cherchait par mille stratagèmes à se rendre maître de sa personne. Abdul Samed échappa longtemps à la destinée qui le menaçait; mais il finit par tomber dans le piége, et devinant que les bourreaux l'attendaient au passage dans une antichambre voisine, il s'ouvrit le ventre au pied du trône, pour exaspérer par cette mort volontaire un maître dont le caractère avait avec le sien des analogies frappantes.

2. Sheri Sebz, qui portait autrefois le nom de Kesh, est la ville natale de Timour, et les dispositions belliqueuses de ses habitants l'ont rendue célèbre.

comme les circonstances ne se prêtaient pas à ce qu'il rassasiât ses yeux de ce spectacle sanglant, il manda devant lui sa propre femme, sœur de Veliname; l'infortunée, qui lui avait donné deux enfants, comparut toute tremblante; mais le moribond ne se laissa pas fléchir: elle fut exécutée près de son lit, et l'abominable despote exhala son dernier souffle sans perdre de vue ce cadavre, par les veines duquel s'échappait encore un sang abhorré, — celui de la sœur à défaut de celui du frère.

III

Cependant, les affaires du Khokand avaient changé de tournure. Musselman Kul, mis à mort, était déjà remplacé sur le « feutre blanc » par un nouveau Khan nommé Khudayar, qui tout d'abord déploya l'ardeur et l'activité la plus grande. On le vit sortir avec honneur de plusieurs combats livrés aux Russes, qui avançaient toujours le long du Jaxartes. Pendant qu'il était ainsi retenu aux frontières, un nouveau compétiteur, Mollah Khan, se fit couronner dans la capitale. Disposant de trop peu de forces pour tenir tête à son rival, Khudayar jugea bon de s'enfuir à Bokhara où il implora l'assistance de l'émir Mozaffar-ed-din, pour recouvrer le trône qu'il n'avait pas su défendre. Ce dernier prince, immédiatement après la mort de son père, s'était vu contraint de venir encore une fois assiéger Sheri-Sebz qui, — nonobstant les représailles sanglantes dont sa dernière soumission avait donné le signal, — était de rechef en pleine révolte. Il était sous les murs de Tchiragtchi, forteresse dépendante de la ville rebelle, quand lui parvint la nouvelle que le gouverneur d'Oratepe, originaire de Sheri Sebz, s'était allié aux Khokandi, et que Mollah Khan se portait déjà contre Djizzak à la tête des troupes confédérées.

Mozaffar-ed-din, stimulé par son hôte et protégé par Khudayar Khan, abandonna la position qu'il occupait devant Sheri Sebz et l'espérance de la voir se rendre prochainement, pour se précipiter, à la tête de quinze mille hommes, contre le Khokand, dont le nouveau souverain, Mollah Khan, renommé pour son habileté, semblait lui promettre un ennemi redoutable. Suivant les traditions peu scrupuleuses de la politique paternelle,

l'Émir organisa lui-même un complot et soudoya des assassins qui le débarrassèrent de ce dangereux compétiteur. Puis il profita du trouble ainsi jeté dans la résistance, pour se rendre maître de la capitale et placer Khudayar à la tête du gouvernement, après que l'héritier légitime, Shah-Murad, se fut enfui chez les Kiptchak.

Ceux-ci ne laissèrent pas s'écouler plus de quatre mois, et, commandés par Shah-Murad, vinrent attaquer Khudayar, qu'ils contraignirent pour la seconde fois à reprendre le chemin du Bokhara. L'Émir, dont ils outrageaient ainsi la protection et semblaient défier la colère, réunit en toute hâte ses forces disponibles, avec le projet hautement déclaré de tirer du Khokand une vengeance exemplaire. Se faisant précéder par Shahrukh-Khan à la tête de quarante mille hommes et par Mehemmed-Hasan-Bey avec trente pièces de canon, il les suivit de près, escorté par quelques centaines de Tekke, non sans manifester le dessein de ne rentrer dans ses domaines qu'après avoir soumis tout le pays jusqu'aux frontières de la Chine.

L'ambition du jeune Émir et ses instincts cupides, bien connus dans le Khokand, y suscitèrent une résistance acharnée. Les Ulemas déclarèrent *kafir* (infidèle) l'envahisseur de leur patrie et prêchèrent contre lui la *djihad*, ou guerre sainte. La population tout entière courut aux armes ; mais tous ces efforts avortèrent. L'Émir réalisa de point en point son programme de conquête. L'obstacle le plus sérieux qu'il eut à vaincre lui fut suscité par des Kiptchak que commandait Alem-Kul. Le combat décisif qui leur fut livré par les Turkomans mettait en présence les deux plus terribles échantillons des races primitives de la Tartarie. Alem-Kul ayant succombé pendant la bataille, sa femme le remplaça immédiatement comme chef de la Horde. La guerre continua quelque temps, mais, en fin de compte, il fallut traiter avec l'Émir. Le khanat d'où le vainqueur prit soin de retirer toute l'artillerie ainsi qu'une énorme quantité d'armes et de richesses, dirigées aussitôt sur Bokhara, fut scindé en deux principautés. Khokand tomba dans le lot de Shah-Murad, auquel les Kiptchak avaient témoigné tant de dévouement; Khodjend devint la capitale de Khudayar-Khan.

23

Mozaffar-ed-din, nous l'avons vu, rentra dans sa capitale. Il s'y rendait lorsque je le rencontrai, le 15 août 1863.

Depuis cette époque, si récente qu'elle soit, le Khokand a sans doute vu se produire quelque nouveau bouleversement. Des dissensions comme celles que nous venons d'étudier existaient autrefois entre le Kashgar, le Khöten et le Yarkend; elles ont abouti à l'absorption de ces trois pays par la puissance chinoise. De même est-il à présumer que l'occupation russe mettra bientôt un terme à ces misérables guerres civiles qui déchirent les trois Khanats Turkomans[1].

1. Ici M. Vambéry s'est montré prophète : le khanat de Khokand a été, depuis qu'il écrivait ces lignes, envahi par les troupes du tzar. Autant qu'on peut le croire, d'après les rapports les plus récents, une grande bataille a été livrée, qui a fait perdre aux Russes les bénéfices de plusieurs victoires antérieures. On nous les représente maintenant (juillet 1865) comme ayant été forcés de battre en retraite, après avoir subi des pertes considérables. Ce fait, en lui-même, n'a qu'une importance momentanée. Une grande disproportion de forces et surtout de ressources pécuniaires, assure à la Russie un triomphe final qui la pousse en avant sur la route de l'Inde. Cette route est longue et difficile; les étapes seront nombreuses; mais, si l'Angleterre n'y met ordre, le voyage se fera. *(Note du traducteur.)*



XX

D'Oosh à Kashgar. — Les Kiptchak réhabilités. — Premier poste chinois. — Formalités gênantes. — La formule d'Hadji-Bilal. — Proverbe chinois. — Double administration. — La justice au tambour. — Les postes. — Des courriers comme on en voit peu. — Ozbeg et Kalmouk. — Les Tungani ou Chinois musulmans. — Austérité spartiate des Tartares chinois. — Moustaches et queues d'uniforme. — La prière escamotée. — Méthode chinoise pour guérir le fanatisme. — Inconséquence flagrante des sectateurs de l'Islam. — Villes principales. — Son Altesse l'horizon. — Une ville mal gardée.

I

Le voyageur qui, s'éloignant d'Oosh, marcherait douze jours de suite vers l'Orient aborderait le territoire chinois par la ville de Kashgar. Il aurait traversé, pour s'y rendre, une contrée montagneuse que parcourent les Kiptchak avec leurs immenses troupeaux. On prétend qu'il n'a jamais existé de villages sur toute cette étendue de pays, si ce n'est à l'époque de Djenghis-Khan, et encore étaient-ils alors très-éloignés les uns des autres. Aujourd'hui, leurs ruines mêmes ont disparu. Des tas de pierres sur le sol noirci, quelques vestiges de feux éteints indiquent les endroits où s'arrêtent de préférence les voyageurs et les caravanes. Les Kiptchak, d'humeur sauvage et belliqueuse, n'attaquent cependant jamais le pèlerin isolé. Les immenses convois qui arrivent de Chine sont tenus de payer une rétribution modique, et moyennant ce, personne ne subit la moindre avanie. A une journée de marche de Kashgar, on ar-

rive devant un blokhaus, le premier poste chinois, occupé par dix soldats et un agent du fisc. Pour passer outre, il faut absolument un billet de circulation délivré par l'aksakal de Namengan, qui est à la solde des autorités chinoises. Une fois ce passe-port exhibé, le voyageur est tenu de répondre à un interrogatoire détaillé, sur tout ce qu'il a pu voir et apprendre en pays étrangers. Le contrôleur dresse en double son procès-verbal et transmet un des exemplaires au poste le plus proche afin qu'on puisse vérifier l'identité des réponses faites à un second examen du même genre ; ce dernier document est expédié au gouverneur, que concernent toutes ces précautions. Si j'en crois Hadji-Bilal et nos autres compagnons, il est fort à propos, en pareille occasion, de s'abriter derrière la formule : « *Belmey-men* » (je ne sais pas)[1]. De fait, on ne force pas un homme à répondre en détail, ce qui serait à peu près impossible, et le contrôleur lui-même préfère un laconisme qui rend moins pénibles les fonctions dont il est chargé.

Sous le nom de Tartarie chinoise, on comprend généralement cet angle aigu du territoire chinois qui s'étend à l'occident vers le plateau central de l'Asie, et qui, borné au nord par les grandes hordes des Kirghiz, l'est au sud par le Bedakshan, le Kashmyr et le Thibet. Le pays compris entre Ili et Köhne Turfan passe pour avoir été depuis plusieurs siècles une annexe du Céleste Empire, mais il n'y a guère plus de cinquante ans que Kashgar, Yarkend, Aksü et Khöten lui ont été incorporés. Ces villes guerroyèrent sans cesse l'une contre l'autre, jusqu'au moment où leurs principaux meneurs — groupés autour du chef des Yarkend, Ibrahim Bey, et voulant mettre un terme à ces dissensions toujours renaissantes, — firent définitivement appel aux Chinois. Ceux-ci, après de longues hésitations, acceptèrent la souveraineté qui leur était

1. Les Chinois ont un proverbe tout à fait d'accord avec ce précepte. Ils disent effectivement :

« Bedjidu yikha le
« Djidu shi kha-le. »

« Je ne sais pas est un mot; je sais en est dix. » Ce qu'il faut interpréter ainsi : « Quand vous avez dit : je ne sais pas, aucun mot de plus n'est requis; mais si vous dites : je sais, celui qui vous interroge multipliera ses questions, et vous aurez dix fois plus de paroles à prononcer. »

offerte, et depuis lors ont gouverné ces districts d'après un système tout à fait différent de celui qu'ils appliquent à leurs autres provinces.

II

Administration. — Je tiens de bonne source (car Hadji-Bilal, celui de mes amis à qui je dus le plus de renseignements, était, comme je l'ai dit, le premier chapelain du gouverneur d'Aksü) que chacune de ces provinces est soumise à deux ordres d'autorités, l'une chinoise et militaire, l'autre tartare-musulmane, chargée des affaires civiles. Leurs représentants sont de rang égal, mais le Tartare est tellement subordonné au Chinois que ses communications avec Pékin doivent absolument passer par les mains de ce dernier. Voici d'ailleurs la liste des fonctionnaires venus de Chine et cantonnés dans la partie fortifiée de la ville :

1. L'*anban*, qui se reconnaît au bouton de rubis et à la plume de paon placés sur son bonnet. Son salaire annuel est de trente-six *yambu*[1] (environ 800 livres sterling, ou 20 000 francs). Au-dessous de lui sont :

2. Les *da-lui*, secrétaires, au nombre de quatre, dont le premier est chargé de la correspondance, tandis que le second administre les dépenses, le troisième la justice criminelle, le quatrième, enfin, la police intérieure;

3. Le *dji-zo-fang*, gardien des archives.

La cour du principal fonctionnaire chinois, désignée sous le nom de *ya-mun*, est accessible en tout temps à quiconque veut se plaindre d'un abus d'autorité commis par quelque agent subalterne, ou d'une sentence judiciaire par laquelle il se croit lésé. Ici se retrouve un trait caractéristique du gouvernement chinois. En face la porte du *ya-mun* est installé un tambour énorme; le plaignant ou solliciteur y frappe un coup s'il veut simplement convoquer un des secrétaires; mais s'il croit devoir recourir à l'*anban* lui-même, il réitère cet appel; et de jour ou de nuit, l'hiver comme l'été, il faut se rendre à ce signal de

1. Un *yambu* est une pièce d'argent massif, pourvue de deux manches ou poignées. Sa forme est celle de nos poids. On l'accepte à Bokhara pour quarante *tilla* (500 fr.).

détresse : tout au moins est-il bien rare qu'on s'en dispense. Je me suis quelquefois demandé si cette bruyante sommation ne serait pas de mise dans nos tribunaux européens, où la justice est parfois sujette à sommeiller.

L'administration de la justice civile, la perception des impôts et droits de douane, quelques autres fonctions analogues touchant à leurs intérêts privés, sont dévolues aux Musulmans Tartares investis d'un rôle officiel. Ce sont :

1. Le *vang* ou *hakim*, qui va de pair avec l'*anban* et reçoit le même traitement ;

2. Le *haznadji* (les Tartares prononcent *gaznadji*), qui a le contrôle et l'inspection du revenu public ;

3. L'*ishkaga*, — gardien des portes, — espèce de maître des cérémonies, de chambellan si l'on veut, et d'intendant en chef ;

4. Le *shang beghi*, secrétaire interprète, fonctionnaire subordonné par l'entremise duquel communiquent les autorités chinoises et musulmanes ;

5. Le *kazi beg*, kadi ou juge ;

6. L'*örtengbeghi*, maître de poste, responsable de tous les relais qui existent dans son district. Le système adopté dans ce pays pour les communications postales ressemble beaucoup au *tchapar* persan ; le gouvernement afferme certaines routes, et le maître de poste est tenu de veiller à ce que les fermiers d'icelles entretiennent partout de bons chevaux pour le service public. On compte de Kashgar à Komul quarante stations, que l'*örteng* franchit ordinairement en seize jours, mais qui peuvent se faire en douze, et même en dix, si des circonstances exceptionnelles l'exigent absolument. De Komul à Pékin on compte soixante stations, qui peuvent également se faire en quinze jours, d'où suit que le courrier de Kashgar à Pékin ne met guère plus d'un mois à traverser les cent stations qui séparent les deux villes[1] ;

1. Les postillons, presque toujours Kalmouks, sont en état de fournir ces courses énormes (trente jours et trente nuits consécutifs) plusieurs fois dans le courant de la même année. Nos cavaliers d'Europe reculeraient devant une tâche aussi exorbitante. La chevauchée de Charles XII, parti de Demotika pour Stralsund, et celle du courrier turc qui se rendit en huit jours de Szigetvar (Hongrie) à Kutahia, pour annoncer la mort de Soliman le Magnifique, sont des



7. Le *badjghir*, percepteur des droits de douane.

Habitants. — La plus grande partie de la population, dans les quatre provinces de la Tartarie chinoise, est fixée au sol, et s'occupe d'agriculture. Ceux qui la composent s'intitulent Ozbeg, mais il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître leur origine tartare. Il n'y a jamais eu dans la Tartarie chinoise de véritables Ozbeg comme ceux qu'on rencontre à Bokhara et à Khiva. Ce mot, tel qu'on l'emploie dans le pays d'Hadji-Bilal, signifie une race mixte qu'ont produite les Kirghiz et les Kalmouks venus du Nord, en s'alliant aux habitants primitifs, de race persane. Aussi observe-t-on que là où l'ancienne population était la plus dense (elle a maintenant tout à fait disparu), le type Iranien est plus en relief qu'ailleurs. Après ces faux Ozbeg viennent les Kalmouks et les Chinois; les premiers embrassent le métier des armes ou mènent la vie des nomades: les seconds, qui s'occupent de commerce ou d'arts manuels, ne se rencontrent que dans les principales villes et n'y forment qu'une insignifiante minorité. Il faut enfin mentionner les Tungani ou Tüngheni, répandus sur tout le pays, à partir d'Ili et bien au delà de Komul. Chinois d'origine, ils sont musulmans de religion et appartiennent tous à la secte Shafeï[1]. Tungani ou Töngheni, dans le dialecte de la Tartarie chinoise, signifie, à proprement parler, « convertis » (c'est le *dönme* des Turcs Osmanli). On dit en effet que ces Chinois, au nombre d'un million d'âmes, furent amenés à la foi musulmane, sous le règne de Timour, par un Arabe de Damas qui, ayant suivi ce conquérant jusque dans l'Asie centrale, parcourut ensuite la Tartarie chinoise en se donnant pour thaumaturge. Ces Tungani, signalés par leur fanatisme grossier, le sont aussi par la haine qu'ils portent à leurs compatriotes non musulmans, et bien qu'ils occupent, du côté de l'est, les derniers confins de l'Islamisme, ils envoient tous les ans à la Mecque un nombreux contingent de Hadjis.

incidents immortalisés par l'histoire. Voir le premier dans la *Vie de Charles XII* par Voltaire, et le second dans *Saadeddin Tadj et Tevarikh*.

1. Les sunnites se répartissent en quatre *mehzeb* (ou sectes), savoir : les Hanifei, les Shafeï, les Maleki et les Hambali. Toutes quatre ont les mêmes droits au respect, et on regarde comme un péché de donner la préférence à l'une d'elles.

Pris en bloc, les Tartares chinois, autant que j'en ai pu juger, forment une population probe et timide, dont les vertus, pour parler franchement, touchent de près à la stupidité. Par rapport aux autres communautés de l'Asie centrale, elle joue le rôle du Bokhariote que l'on s'aviserait de comparer à l'habitant de Paris ou de Londres. Très-modestes dans leurs aspirations, mes compagnons de route m'ont souvent ravi par l'enthousiasme avec lequel ils parlaient de leurs pauvres demeures. La splendeur, les prodigalités dont ils ont pu voir des échantillons en Turquie et en Perse, ou même à Bokhara, semblent leur être antipathiques; et bien que gouvernés par un peuple dont le culte et le langage sont différents des leurs, ils préfèrent ce régime à celui que des maîtres musulmans ont introduit dans les trois Khanats. Il ne paraît pas, au reste, qu'ils aient à se plaindre des Chinois. Chaque individu, à partir de quinze ans, — sauf les Khodja (descendants du Prophète) et les Mollahs, membres du clergé, — paye au gouvernement une taxe annuelle de capitation, fixée à cinq *tenghe* (3 fr. 75 c.). Les soldats[1] sont enrôlés, mais sans qu'on emploie la contrainte; et les régiments musulmans ont de plus le droit de n'admettre dans leurs rangs que des coreligionnaires. A part certaines questions d'uniforme[2], ils n'ont à redouter aucune tracasserie administrative. Mais les employés de haut grade ne s'en tirent pas à si bon marché; il leur faut porter le costume officiel, la moustache longue et la queue; il leur faut aussi, concession bien autrement pénible, se montrer à chaque fête dans les pagodes, et rendre hommage à l'effigie du souverain en frappant du front la terre à trois reprises différentes. Les Musulmans affirment qu'en pareille occasion ceux de leurs compatriotes à qui leur rang impose un tel sacrifice, tiennent caché entre leurs doigts un petit rouleau de papier, sur lequel est

1. On m'a dit que les quatre provinces de la Tartarie chinoise fournissent environ cent vingt mille soldats, répartis comme garnisons entre les quatre chefs-lieux. Les uns, armés de lances et de sabres, sont qualifiés de Tchan-Ping; les autres, pourvus de mousquets, portent le nom de Shüva.

2. On exige par exemple: 1° que la tunique en toile bleue descende jusqu'aux genoux, et ce costume déplaît aux Musulmans qu'il tend à confondre avec les Chinois; 2° que la moustache pousse librement, ce qui est essentiellement contraire aux préceptes de l'Islam.

écrit le nom de la Mecque; moyennant ce petit escamotage, leur génuflexion devient un témoignage de respect, non pour le maître du Céleste Empire, mais pour la sainte cité du Prophète arabe.

Les rapports sociaux des Chinois et des Musulmans ne sont rien moins que faciles, on le devine de reste. Il paraît impossible que des éléments si discordants donnent naissance à une amitié réciproque; il me semble, cependant, qu'aucune animosité spéciale n'existe entre les deux races juxtaposées. Les Chinois, en minorité, s'arrangent pour que leur domination se fasse à peine sentir, et les autorités se signalent par l'impartialité la plus absolue. De plus, et vu le déplaisir que leur cause toute conversion à la foi dominante, ils veillent à ce que les Musulmans pratiquent, avec la dernière exactitude, les rites prescrits par le Prophète; toute infraction aux devoirs religieux est punie par eux avec une rigueur extrême. Qu'un Musulman néglige ses prières, les Chinois le blâment aussitôt: « Vois, lui disent-ils, vois jusqu'où va ton ingratitude; nous avons, nous, des centaines de dieux, et malgré cela nous venons à bout de les satisfaire; tu n'en as qu'un, et tu méconnais tes devoirs envers lui! » Les Mollahs eux-mêmes, ainsi que j'ai pu le constater, tout en ne ménageant guère les dogmes de Confucius, rendent hommage aux efforts consciencieux des fonctionnaires chinois. Les Tartares, en revanche, ne se lassent pas d'admirer l'habileté subtile de leurs maîtres, et on ne les arrête pas facilement quand ils en viennent à s'extasier sur la puissance des *djong kafir* (grands infidèles), c'est-à-dire des Chinois pur sang[1]. Phénomène singulier, tous les sectateurs de l'Islam, depuis ceux qui habitent le plus à l'ouest jusqu'aux tribus à demi sauvages que l'on entrevoit à peine dans les profondeurs de l'extrême Orient, — Turcs, Arabes, Persans, Tartares, Ozbeg, — censurent et raillent leurs propres vices

1. La prise de Pékin par l'armée anglo-française ne leur a pas été dissimulée. Hadji-Bilal, — à qui je demandais comment ceci pouvait se concilier avec l'omnipotence attribuée aux Chinois, — me répondit que « les Frenghis avaient usé de ruse et commencé par stupéfier tous les habitants de Pékin, en leur faisant fumer de l'opium; après quoi, ils étaient entrés sans coup férir dans la ville endormie. »

autant qu'ils louent et célèbrent les vertus et mérites des peuples non mahométans. Ce que j'ai vu par moi-même concorde parfaitement, à cet égard, avec ce que j'ai ouï dire. Ils admettent que le goût pour les arts, l'humanité, le sentiment du droit sont les attributs des *kafir* (infidèles) ; mais ensuite, avec un regard étincelant, ils ne vous en diront pas moins, à l'instar de ce Français après la bataille de Rosbach : « Dieu soit loué pour m'avoir fait Musulman[1] ! »

Villes. — Parmi les centres de population dont nous donnerons la liste en parlant des routes qui sillonnent la Tartarie chinoise, Khöten et Yarkend sont les plus florissantes ; les plus considérables sont Turfan-Ili et Komul ; Aksü et Kashgar enfin se recommandent par le respect religieux qu'on leur porte. Dans cette dernière cité, qui se vante de posséder cent cinq mosquées (très-probablement des huttes d'argile destinées à la prière) et douze medresse ou colléges, on trouve le tombeau vénéré de Hazreti-Afak, le saint patron de la Tartarie chinoise. Hazreti-Afak veut dire « Son Altesse l'horizon », et le surnom a pour but d'exprimer l'ampleur et l'universalité des talents du saint ; en réalité il s'appelait Khodja-Sadik. Il contribua pour beaucoup à développer le sentiment religieux chez les Tartares. On prétend qu'autrefois Kashgar était plus considérable, et sa population plus nombreuse. Cette décadence est uniquement due aux invasions des Khokandi-Khodja, qui chaque année surprennent la ville, repoussent les Chinois dans leurs fortifications, et continuent tranquillement leur œuvre de pillage jusqu'à ce que la garnison assiégée, après avoir interrogé Pékin sur ce qu'elle doit faire, ait reçu l'autorisation régulière de prendre l'offensive. C'est ainsi que les Khokandi-Khodja, une misérable bande d'aventuriers affamés, viennent depuis des années ravager la ville, et cependant, aux yeux de la population naïve, les Chinois n'en sont pas moins des Chinois, c'est-à-dire des êtres infaillibles et tout-puissants.

1. « *El hamdü lilla ena Müszlim.* »



XXI

Relations de l'Asie centrale avec la Russie, la Perse et l'Inde. — Les pèlerins. — Ce qu'ils pensent de l'Europe. — Le Hadji par procuration. — Système des routes dans les trois Khanats.

I

De tous les pays étrangers qui se trouvent en rapports suivis avec l'Asie centrale, la Russie est encore celui qui entretient de ce côté les communications les plus fréquentes.

a. Les caravanes parties de Khiva se dirigent vers Astrakan et Orenburg, d'où plusieurs riches négociants poussent chaque année jusqu'à Nishnei-Novogorod, et même Saint-Pétersbourg.

b. Une correspondance incessante, mais particulièrement active pendant la saison d'été, subsiste entre Bokhara et Orenburg. C'est le voyage qui se fait le plus fréquemment; il exige de cinquante à soixante jours. Des circonstances exceptionnelles peuvent à la vérité le rendre plus long ou l'abréger; mais — à moins qu'il n'existe parmi les Kirghiz des troubles plus graves qu'à l'ordinaire — les plus petites caravanes peuvent se hasarder à l'entreprendre.

c. De Tashkend il part aussi des convois pour Orenburg et Kizil Djar (Petropavlosk). La première de ces traversées demande cinquante à soixante jours, la seconde cinquante à soixante et dix. Aucune caravane ne réunit plus de voyageurs, car aucun chemin n'est plus périlleux.

d. La route de Namengan et d'Aksü à Pulat (Semipalatinsk) est surtout fréquentée par les convois du Khokand qui marchent sous une escorte nombreuse et qui restent quarante jours en route. Les voyageurs isolés peuvent traverser impunément le pays des Kirghiz, — à la condition, veux-je dire, de se présenter comme Derviches. Bon nombre de mes compagnons étaient ainsi allés à la Mecque par Semipalatinsk, Orenburg, Kasan et Constantinople.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des communications de l'Asie centrale avec la région du nord. Du côté du sud elles sont beaucoup moins essentielles. Khiva expédie ordinairement en Perse une ou deux petites caravanes qui passent par Astrabad et Deregöz. Bokhara manifeste un peu plus d'activité; mais dans le cours des deux dernières années aucun convoi n'a été dirigé par Merv à Meshed, attendu que les Tekke interceptaient complétement la route. Le plus souvent on passe par Hérat, où les caravanes se disloquent suivant que les voyageurs sont appelés en Perse ou dans l'Afghanistan et dans l'Inde. Le chemin du Kaboul, passant par Karshi et Belkh, n'a qu'une importance secondaire, à cause des obstacles continuels et sérieux que présentent les montagnes escarpées de l'Hindu-Kush; aussi depuis deux ans a-t-il été fort peu suivi.

Outre ces rapports, établis sur une grande échelle, nous avons à signaler les relations rares et précaires qui se maintiennent par l'entremise des pèlerins isolés, ou des mendiants, entre les districts les moins connus du Turkestan et les dernières extrémités de l'Asie. Rien de plus intéressant que ces vagabonds, partis de leur chaumière natale, sans un liard dans leur poche, pour faire cinq à six cents lieues, quelquefois bien davantage, à travers des pays dont ils connaissaient à peine les noms, et parmi des peuples qui n'ont ni l'aspect, ni le langage, ni les mœurs de leur propre race. Sans y regarder autrement, un pauvre paysan de l'Asie centrale[1], obéissant aux sugges-

1. Je dis pauvre, car les riches acceptent rarement la fatigue et les inconvénients d'un pèlerinage; mais ils peuvent y suppléer, vu qu'ils trouvent des gens qui s'en chargent à leur place. Ces délégués, pourvus des fonds nécessaires, sont expédiés à la Mecque où ils substituent dans leurs oraisons le nom du mandant à celui du mandataire; mais ce dernier n'en retire pour bénéfice

tions d'un rêve, prend tout à coup le chemin de l'Arabie, et va parfois jusqu'aux limites occidentales de l'empire Turc. S'il n'a rien à gagner, il n'a rien à perdre. Il veut avoir vu le monde, et suit aveuglément son instinct. Le monde dont je parle, son monde à lui, commence avec la Chine et finit à l'extrémité des provinces Ottomanes. Il admet bien, quant à l'Europe, qu'il peut s'y trouver de belles choses, mais il la regarde comme si infestée de magie et de diaboliques artifices que — même avec un fil destiné à lui faire retrouver sa route dans ce dangereux labyrinthe — il n'oserait jamais s'y hasarder.

J'ai constaté, par mon expérience personnelle, que plus on s'enfonce dans le Turkestan, plus on y trouve de gens disposés à ces pénibles entreprises, à ces fatigants pèlerinages. Les Hadjis qui partent annuellement de Khiva sont, en moyenne, au nombre de dix à quinze mille; on en compte de trente à quarante mille pour Bokhara, tandis que ceux du Khokand et de la Tartarie chinoise montent jusqu'à soixante-dix et quatre-vingt mille. Si nous prenons ensuite en considération le goût passionné des Persans pour les pèlerinages aux saints lieux de Meshed, Kerbela, Kom et la Mecque, nous ne pourrons qu'être surpris de ce grand zèle qui prévaut encore, dans toute l'Asie, en faveur de ces pieux vagabondages. Le germe du sentiment irrésistible qui détermina jadis les migrations de ces races antiques subsiste bien évidemment encore dans cette partie du monde, et si elle n'était pas cernée de tous côtés par la puissante influence de la civilisation occidentale, qui sait de quelles révolutions la terre serait encore menacée ?

II

ROUTES DU KHANAT DE KHIVA, ET DES PAYS VOISINS.

De Khiva à Gomüshtepe :

a. Ortayolu, la médiane des trois routes indiquées au com-

que l'honneur posthume de faire graver le mot « Hadji » sur la plaque tumulaire qui porte son épi aphe.

mencement de cet ouvrage, et celle que je suivis moi-même, peut se faire à cheval en quatorze ou quinze jours; elle a pour stations :

1. Akyap;
2. Medemin;
3. Shor Göl (lac);
4. Kaflankir;
5. Dehli Ata;
6. Kahriman Ata;
7. Koymat Ata;
8. Yeti Siri;
9. Djenak;
10. Ulu Balkan;
11. Kitchig Balkan;
12. Körentaghi (Chaîne de montagnes);
13. Kisil Takir;
14. Bogdayla;
15. Etrek;
16. Gömüshtepe.

b. La route qu'on appelle Tekke Yalu se fait à cheval en dix jours. On donne comme suit la liste des endroits où l'on s'arrête :

1. Medemin.
2. Döden.
3. Shahsenem.
4. Ortakuju.
5. Alty Kuyruk.
6. Chirlalar.
7. Chin Mohammed.
8. Sazlik.
9. Etrek.
10. Gömüshtepe.

Ce chemin paraît être infesté par les *alaman* Turkomans, ce qui s'explique par la rapidité avec laquelle ils peuvent, en le prenant, se transporter à des distances considérables.

De Khiva à Meshed.

Il y a deux manières de s'y rendre : l'une par Hezaresp et Deregöz, à travers le Désert, dans la direction du sud (un cavalier peut faire ce voyage en douze étapes); l'autre passe par Merv, et voici les principales stations ou sources qu'on y rencontre :

1. Dari[1].
2. Sagri.
3. Nemekabad.
4. Shakshak.
5. Shur Ken.
6. Akyap.
7. Merv.

1. Dari n'est qu'à une journée de Khiva.

De Khiva à Bokhara (*grande route*) :

DE	A	FARSZ Parasangs.
Khiva..........	Khanka.............	6
Khanka.............	Shurakhan...........	5
Shurakhan...........	Ak Kamish..........	6
Ak Kamish..........	Töyeboyun...........	8
Töyeboyun...........	Tünüklü.............	6
Tünüklü.............	Utch Udjak..........	10
Utch Udjak..........	Karaköl.............	10
Karaköl.............	Bokhara.............	9
	Total...........	60

De Khiva à Khokand.

On peut y aller à travers le Désert sans toucher à Bokhara. A Shurakhan on quitte le Khanat de Khiva, et l'on arrive ordinairement à Khodjend après dix ou douze jours de voyage. On peut abréger, du reste, en se détournant au sud vers Djizzak. C'est ainsi que fit Conolly, de concert avec un prince du Khokand qu'il avait rencontré à Khiva.

De Khiva à Kungrat et aux bords de la mer d'Aral :

DE	A	TASH OU FARSZ.
Khiva...............	Yenghi Urgendj......	4
Yenghi Urgendj......	Görlen..............	6
Görlen..............	Yenghi Yap..........	3
Yenghi Yap..........	Khitai..............	3
Khitai..............	Manghit.............	4
Manghit.............	Kiptchak............	1
Kiptchak............	Kanli...............	2
Kanli...............	Khodja Ili..........	22 (désert)
Khodja Ili..........	Kungrat............	4
Kungrat............	Hekim Ata..........	4
Hekim Ata..........	Tchortangöl.........	5
Tchortangöl.........	Bozatav.............	10
Bozatav.............	Bords de la mer......	5

En tout soixante-treize *tash*, distance qui, lorsque la route n'est pas trop mauvaise, peut être franchie en douze étapes.

De Khiva à Kungrat, par Köhne :

DE	A	TASH OU FARSZ.
Khiva...............	Gazavat.............	3
Gazavat.............	Tash-haus.......	7
Tash-haus...........	Köktcheg............	2
Köktcheg............	Kizil Takir...........	7
Kizil Takir...........	Porszu..............	6
Porszu............ ..	Köhne Urgendj.......	9
Köhne Urgendj.......	Khodja Ili......... ..	6

Comme nous l'avons déjà dit, de ce dernier point à Kungrat il y a quatre *tash*, total quarante-quatre, et par conséquent la route n'est pas aussi longue que celle qu'on suit en passant par Görlen : en revanche elle est moins avantageuse et moins fréquentée, d'abord à cause de son insécurité, puis à raison des ennuis et des fatigues qu'on éprouve en traversant ce pays désert.

De Khiva à Fitnek :

DE	A	TASH OU FARSZ.
Khiva...............	Sheikh Mukhtar......	3
Sheikh Mukhtar......	Bagat...............	3
Bagat...............	Ishantchepe..........	2
Ishantchepe..........	Hezaresp............	2
Hezaresp............	Fitnek..............	6
	Total...........	16

En ajoutant à ce chiffre mille soixante-treize *tash*, qui forment la somme des distances parcourues entre Khiva et les bords de la mer d'Aral (voy. à la page précédente), on s'assure

que l'Oxus ne traverse pas le Khanat sur une longueur de plus de quatre-vingt-neuf *tash* où *farszaks*.

III

ROUTES DU KHANAT DE BOKHARA ET DES PAYS VOISINS.

De Bokhara à Herat.

DE	A	FASH OU FARSZ.
Bokhara.............	Khoshrobat..........	3
Khoshrobat..........	Tekender............	5
Tekender............	Tchertchi............	5
Tchertchi...........	Karahindi............	5
Karahindi.......... .	Kerki................	7
Kerki...............	Zeid (puits)..........	8
Zeid.................	Andkhuy.............	10
Andkhuy............	Batkak..............	5
Batkak..............	Maymene............	8
Maymene............	Kaisar...............	4
Kaisar...............	Narin...............	6
Narin...............	Chicektu.............	6
Chicektu............	Kalè Veli............	6
Kalè Veli............	Murgab.............	4
Murgab..............	Derbend.............	3
Derbend.............	Kalè No.............	8
Kalè No.............	Sertcheshme.........	9
Sertcheshme.........	Herat...............	6
	Total............	108

Un cavalier peut faire ce chemin en vingt ou vingt-cinq jours.

De Bokhara à Merv.

Il faut d'abord se rendre à Tchardjuy, point de départ de trois routes différentes.

a. Par Rafatak. On y trouve une source et la distance est de quarante-cinq *tash*.

b. Par Utchhadji. Distance quarante *farszaks;* on rencontre deux sources.

c. Par Yolkuyu. C'est la route située le plus à l'est; elle parcourt une distance de cinquante *farszaks.*

De Bokhara à Samarkand (*route ordinaire*):

DE	A	FARSZ, PARASANGS.
Bokhara	Mezar	5
Mezar...............	Kermine R...........	6
Kermine R...........	Mir	6
Mir..................	Kette Kurgan	5
Kette Kurgan	Daul	6
Daul	Samarkand...........	4
	Total...........	32

Une charrette à deux roues, avec sa cargaison, accomplit ce voyage en six jours. Un cavalier bien monté le ferait en trois. Les courriers n'en prennent que deux, mais ils voyagent jour et nuit.

De Samarkand à Kerki :

DE	A	FARZ.
Samarkand...........	Robati Haus..........	3
Robati-Haus	Nayman	6
Nayman	Shurkuduk...........	4
Shurkuduk.	Karshi...............	5
Karshi...............	Feizabad.............	2
Feizabad.............	Sengsulak	6
Sengsulak	Kerki	6
	Total..........	32

De Samarkand à Khokand par Khodjend :

DE	A	PARSZ.
Samarkand...........	Yenghi-Kurgan.......	3
Yenghi Kurgan.......	Djizzag.............	4
Djizzag.............	Zamin...............	5
Zamin...............	Djam.........	4
Djam................	Savat...............	4
Savat...............	Oratepe	2
Oratepe	Nau.................	4
Nau......	Khodjend.......... ..	4
Khodjend............	Karaktchikum........	4
Karaktchikum........	Mehrem	2
Mehrem	Besharik............	5
Besharik............	Khokand.............	5
	Total...........	46

Ce voyage demande huit jours dans un chariot; on peut l'abréger beaucoup en allant directement d'Oratepe à Mehrem, ce qui ne prend guère que huit heures et fait gagner six *tash.*

De Samarkand à Tashkend et aux frontières russes :

DE	A	TASH.
Samarkand...........	Yenghi Kurgan.......	3
Yenghi-Kurgan.......	Djizzag.............	4
Djizzag.............	Djinas..............	16
Djinas..............	Zenghi Ata..........	4
Zenghi Ata	Tashkend............	6
	Total...........	33

A partir de là, j'en ai eu l'assurance par divers témoignages, cinq jours de route vous conduisent au premier fort russe, où se trouve un poste de cosaques.

IV

ROUTES DU KHANAT DE KHOKAND.

De Khokand à Oosh (*en ligne directe*) :

DE	A	TASH.
Khokand.............	Karaultepe...........	5
Karaultepe (la carte ne porte que le mot de Karaul)............	Mergolan............	3
Mergolan............	Sherikhan............	4
Sherikhan...........	Endigan.............	3
Endigan.............	Oosh.................	4
	Total..........	19

Des chariots à deux roues font ce voyage en quatre jours.

De Khokand à Oosh (par Namengan) :

DE	A	TASH.
Khokand.............	Bibi-Uveida..........	3
Bibi-Uveida..........	Sheri-Menzil.........	2
Sheri-Menzil.........	Kirghis-Kurgan.......	4
Kirghis-Kurgan.......	Namengan...........	4
Namengan...........	Usch-Kurgan.........	3
Usch-Kurgan.........	Gömüshtepe..........	5
Gömüshtepe..........	Oosh................	4
	Total...........	25

Outre ces deux routes principales, on peut aller, par les montagnes, de Tashkend à Namengan. Mais le chemin offre beaucoup de passages périlleux qui impliquent la nécessité des efforts les plus pénibles. La distance n'est que de quarante-

cinq milles. Mais il faut dix jours pour les franchir. On rencontre, chemin faisant, les localités suivantes: Toy Tepe, Karakhitaï Tilav, Koshrobat, Mollamir, Babatarkhan, Shehidan (où les Russes furent battus par Mehemmed Ali Khan), Kamishkurgan, Pungan, Haremseray, Uygur, Pop, Seng, Djust, Törekurgan, Namengan.

V

ROUTES DE LA TARTARIE CHINOISE.

On compte, entre Kashgar et Yarkend, trente-six milles (ou, *tash*) que les caravanes et les chariots franchissent en sept jours. Dans la troisième journée, le voyageur parti de Kasghar fait halte dans un endroit, appelé Yenghi Hissar, où l'on entretient une garnison considérable.

De Kashgar à Aksü on compte soixante-dix milles; une caravane les parcourt en douze jours.

D'Aksü à Ushturban, localité située au sud, le voyageur met au moins deux jours.

En poussant plus loin du côté de l'est, nous arrivons en vingt-six jours à Komul, ainsi que le montre le tableau suivant:

DE	A	JOURNÉES de marche.
Aksü................	Bay.................	3
Bay.................	Saram...............	1
Saram...............	Kutcha..............	2
Kutcha..............	Shiar...............	2
Shiar...............	Bögür.....	4
Bögür...............	Kurli...............	3
Kurli...............	Köhne-Turfan........	8
Köhne-Turfan.........	Komul	3
	Total...........	26

En ajoutant douze jours, que demande la traversée de Kashgar à Aksü, ceci porte à trente-huit jours le voyage complet de Kasghar à Komul.

XXII

Agriculture. — Les fruits et les grains. — Élève des bestiaux. — Races chevalines. — Trois espèces de chameaux. — Les ânes. — Manufactures. — L'aladja. — Tisserands-tailleurs. — Le cuir ouvré. — Le Sagri. — Papiers de soie. — Armes, coutellerie. — Fabrication des tapis et du feutre. — Progrès du commerce. — Pourquoi la Russie l'emporte sur l'Angleterre. — Relations avec la Perse, l'Afghanistan et la Chine. — Les Hadjis, au point de vue commercial.

I

Agriculture. — Pris en bloc, ces trois Khanats qui se détachent comme autant d'oasis sur les monstrueux déserts de l'Asie centrale, sont d'une incroyable fertilité. Malgré le caractère primitif du système de culture généralement adopté, les fruits et le blé y sont d'une abondance qu'on pourrait en maints endroits qualifier d'excessive. Nous avons déjà signalé comme excellents les fruits de Khiva ; bien que le Bokhara et le Khokand ne puissent être placés à cet égard sur la même ligne, il n'en est pas moins vrai que dans les trois États on trouve des raisins d'une bonté remarquable (classés en dix catégories), des grenades magnifiques, et, plus spécialement encore, des abricots dont on exporte des quantités immenses, soit en Perse, soit en Russie, soit dans l'Afghanistan. Le grain qu'on rencontre de tous côtés est de cinq espèces différentes, le froment, l'orge, le *djugheri* (*holcus saccharatus*) le millet (*tarik*) et le riz. C'est, dit-on, à Bokhara et à Khiva, où ils poussent na-

turellement, que se récoltent les meilleurs blés et le meilleur *djugheri;* le Khokand, en revanche, est réputé pour son millet. Nulle part la qualité de l'orge n'est supérieure; aussi ne s'en sert-on guère que comme fourrage pour les chevaux, à qui on la donne tantôt seule, tantôt mélangée avec le *djugheri.*

Les éleveurs Turkestans ont uniquement en vue la reproduction de trois races d'animaux, savoir : le cheval, le mouton et le chameau.

Pour le Centro-Asiatique, le cheval est une espèce d'*alter ego.* Il en possède différentes races, distinguées par leurs qualités souvent supérieures. On pourrait écrire des volumes sur leur élève et leur dressage, aussi bien que sur les diverses variétés du genre. Mais, ceci ne rentrant en aucune façon dans l'ordre habituel de mes études, je me bornerai à quelques observations. Les races et familles des chevaux turkomans sont presque aussi nombreuses que les tiges et ramifications de ces nomades eux-mêmes. La classification suivante peut avoir son intérêt :

a. Le cheval turkoman : — ici une distinction principale subsiste entre les races tekke et yomut. Les premiers, dont les espèces les plus renommées sont les *Körogli* et les *Akhal,* ont pour caractère distinctif leur hauteur extraordinaire (de 16 à 17 *palmes*). Ils sont légers de charpente, leur tête est belle, leur allure imposante, leur vitesse merveilleuse, mais ils manquent de fond. Les seconds, ceux des Yomut, sont plus petits, remarquables par l'élégance de leurs formes, et au mérite de la vitesse joignent celui d'une force et d'une énergie sans pareilles[1]. En général, le cheval turkoman se distingue par ses dimensions élongées, sa queue mal fournie, la beauté de sa tête et de son encolure (dépouillée malheureusement de toute crinière), et par sa robe d'une finesse et d'un éclat particulier; il doit cette dernière qualité à ce qu'on l'abrite, hiver comme été, sous plusieurs housseaux de feutre. Pour ce qui est de sa valeur, elle varie, selon sa bonté, de cent à trois cents ducats; dans aucun cas il ne se payerait moins de trente.

b. Le cheval özbeg ressemble au yomut, mais sa charpente

1. J'ai vu de ces chevaux qui, montés par un Turkoman et l'esclave qu'il emmenait en croupe, ont couru jusqu'à trente heures de suite sans quitter le galop.

plus compacte dénote plus de puissance; comme les *hacks* anglais, son encolure épaisse et courte l'adapte mieux aux besoins du voyage qu'à ceux d'une guerre ou d'un *alaman*.

c. A moitié sauvage, petit de taille, le poil long, la tête forte, les pieds massifs, tel est le cheval kasak. Il est rare qu'on le nourrisse à la main; il a contracté l'habitude de chercher lui-même sa subsistance, hiver comme été, dans les parages sans maîtres. Le cheval de somme, ou de charrette, qu'élèvent les Khokandi, est croisé d'özbeg et de kasak; il se recommande uniquement par sa force. — De ces quatre races principales, les pur-sang turkomans ne s'exportent qu'en Perse; les chevaux özbeg, au contraire, sont dirigés de préférence vers l'Afghanistan et vers l'Inde.

Le mouton est partout de l'espèce qu'on pourrait appeler « à queue grasse. » Les plus beaux sont ceux du Bokhara. Leur chair est la meilleure qu'il m'ait été donné de goûter en Orient.

Il y a trois espèces de chameaux: la première n'a qu'une bosse, la seconde en a deux; — c'est celle que nous appelons la bactrienne, et qui se trouve uniquement chez les Kirghiz; — le *Ner*, enfin, dont nous avons déjà parlé[1] à propos d'Andkhuy.

Je ne saurais, en terminant, omettre les baudets à qui j'ai dû tant de services; ceux de Bokhara et de Khiva sont les mieux appréciés. Un grand nombre de ces derniers prennent chaque année, avec les Hadjis, la route de Perse, et sont exportés à Bagdad, à Damas, voire en Égypte.

II

Manufactures. — Il y a deux cents ans, lorsque la Turquie était moins accessible qu'aujourd'hui aux entreprises du commerce européen, les manufactures indigènes d'Engürü (Angora), Brousse, Damas et Alep étaient certainement beaucoup plus actives. L'Asie centrale est bien autrement séparée de nous, même en ce moment, que ne l'était la Turquie à l'époque dont nous parlons. Nos trafiquants n'ont avec elle que des relations fort rares et fort précaires; — d'où suit que la plus grande partie des objets d'habillement ou de ménage se fabriquent dans le

1. Voir le chapitre XII.

pays même, et qu'il y existe une industrie dont nous voudrions donner ici une idée sommaire.

Les manufactures centro-asiatiques sont principalement groupées à Bokhara, Karshi, Yenghi Urgendj, Khokand et Namengan. De ces villes proviennent les différentes étoffes, soie, chanvre ou coton, et les objets fabriqués en cuir qui défrayent la consommation indigène. Le tissu qui joue le plus grand rôle et dont on use dans le rayon le plus étendu est celui qu'on appelle *aladja*, une étoffe que les hommes et les femmes portent indistinctement. A Khiva, elle est tissée de coton et de soie crue; à Bokhara et à Khokand, de coton sans mélange. Comme les tailleurs n'exercent pas ici une profession tout à fait spéciale, le fabricant d'étoffes, maniant également les ciseaux et l'aiguille, livre ses produits sous forme de vêtements confectionnés. Pendant notre séjour à Bokhara, le haut prix des objets d'habillement était un grief universel. Voici comment ils étaient cotés sur le marché :

HABITS.	1re CLASSE	2e CLASSE.	3e CLASSE.
Khivites.....	30 Tenghe[1].	20 Tenghe.	8 Tenghe.
Bokhariotes..	20 »	12 »	8 »
Khokandi....	12 »	8 »	5 »

Outre l'*aladja*, il se fait aussi des étoffes de soie, des châles de laine pour turbans, des toiles très-grossières et de mauvaise qualité pour la plupart, et enfin une sorte de calicot à dessin rouge foncé, qui s'emploie pour dessus de lit dans le Turkestan et l'Afghanistan.

Les ouvriers de ces deux pays traitent le cuir avec une supériorité marquée; mieux que nous ils préparent la « peau de chagrin » (*sagri* est le mot tartare) qui, chacun le sait, est verte avec de menus reliefs. Les Turkomans importent de Russie une certaine quantité de cuir qu'ils emploient volontiers à la fabrication de leurs outres, mais leurs chaussures et le

1. Le tenghe, nous le rappelons encore, vaut environ 75 c.

harnachement de leurs chevaux se font avec les peaux indigènes. Bokhara et Khokand produisent dans ce genre les objets de première qualité. Khiva ne connaît qu'un épais cuir jaune, également employé pour les semelles et l'empeigne. Avec le plus fin on façonne les *meskh* (qui se portent dans le soulier même, en guise de bas), et avec les plus grossiers, au contraire, les *koush*, qui remplacent nos galoches.

Le papier fabriqué à Bokhara et à Samarkand jouit d'une grande réputation dans le Turkestan et les pays voisins. Sa matière première est de la soie crue; mince et parfaitement uni, aucun autre ne s'adapte mieux aux besoins de l'écriture arabe. Les mines étant rares, le fer et l'acier ne sont travaillés que par exception. Cependant les fusils rayés de Hezaresp, les sabres et les poignards de Hissar, de Karshi et de Djust jouissent d'une grande réputation.

Une industrie importante de l'Asie centrale, —industrie dont les produits arrivent en Europe en traversant la Perse et Constantinople, — est celle des tapis, exclusivement dus à l'habile travail des femmes turkomanes. Sans parler de la vivacité des couleurs et de la solidité du tissu, ne doit-on pas s'étonner que ces pauvres ouvrières nomades possèdent à un si haut degré la symétrie du dessin, et manifestent, dans bien des circonstances, un goût supérieur à celui de nos manufacturiers? La fabrication d'un tapis fournit de l'ouvrage à bon nombre de jeunes filles et de jeunes femmes. Une matrone, placée à leur tête, dirige cette besogne compliquée. Elle débute par tracer dans le sable, avec des pointes, le modèle des dessins partiels. L'œil fixé sur cette espèce de patron, elle indique le nombre des différents points requis pour produire la figure désirée.

Le travail du feutre doit être aussi mentionné; les femmes kirghiz s'y font surtout remarquer.

III

Commerce. — Ainsi que nous l'avons déjà dit dans le chapitre consacré aux voies de communication, c'est la Russie qui entretient avec l'Asie centrale les rapports les plus étendus et les plus réguliers; c'est encore elle dont le commerce y est établi

depuis le plus long temps, et sur le plus grand pied. Ce commerce s'accroît toujours et, là du moins, reste sans rival. Les progrès extraordinaires qu'il a faits de nos jours peuvent être constatés d'après les données suivantes, incontestablement authentiques[1]. Dans un ouvrage publié en 1843[2], M. de Khanikoff établit

1. Un rapport ci-dessous mentionné fournit tous les détails justificatifs. Nous croyons devoir en donner le résumé au bas de cette page. Pour plus de developpements, voir les « *Reports by her Majesty's secretaries of embassy and legation on the manufactures, commerce, etc.* 1862, No. V. p. 313. »

EXPORTATION.

	BOKHARA.	KHIVA.	KHOKAND.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Monnaie d'or et d'argent...	213,969	15,210	375	229,554
Cuivre..................	45,776	1,856	2,043	49,675
Fer, quincaillerie, métaux divers.................	82,127	9,331	10,979	102,437
Coton (tissus de)..........	156,707	58,915	7,559	223,181
Tissus de laine..	50,467	25,869	1,976	78,312
Tissus de soie............	10,550	4,799	71	15,420
Cuir......	81,543	37,921	4,069	123,533
Vaisselle de bois..........	8,595	460	826	9,881
Teintures................	48,635	17,904	693	67,232
Marchandises diverses.....	85,416	27,567	2,031	115,012
Total.........	783,785	199,830	30,622	1,014,237

IMPORTATION.

	BOKHARA.	KHIVA.	KHOKAND.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Cotons bruts et filés.	333,177	76,255	2,718	412,150
Tissus de coton...........	498,622	88,960	14,180	601,802
Soies brutes et tissus de soie.	17,443	3,088	160	20,691
Tissus de laine...........	4 8	1,322	52	1,802
Garance	7,351	26,201	7	33,559
Fourrures, peaux d'agneaux	151,773	6,297	1,995	160,065
Pierres précieuses, perles..	17,856	703		18,559
Fruits secs	27,784	2,147	16,883	44,814
Châles de cachemire	24,242	»	»	24,242
Marchandises diverses.....	19,664	4,452	3,941	28,057
Total.........	1,096,380	209,425	39,936	1,345,741

2. Il existe une traduction anglaise de ce livre, faite par le baron Bode, et publiée en 18[illegible]0 par l'éditeur Madden.

que cinq à six mille chameaux sont annuellement employés au commerce de transport; que les importations de l'Asie centrale en Russie doivent être évaluées à trois ou quatre millions de roubles (douze à quinze millions de francs), et que les exportations corrélatives, qui montaient en 1828 à 23 620 livres (590 500 fr.), s'étaient élevées, en 1840, à 65 675 livres 16 sh. (1 641 895 fr.). Ces chiffres s'appliquent aux années comprises entre 1828 et 1845. M. T. Saville Lumley, secrétaire de l'ambassade anglaise à Saint-Pétersbourg, dans un rapport sur le commerce russe avec l'Asie centrale, dressé avec beaucoup de soins et de talent, nous informe que dans la période décennale de 1840 à 1850, les exportations montèrent à 1 014 237 liv. (25 355 925 fr.) et les importations à 1 343 741 liv. (33 643 525 fr..)

Même abstraction faite de ces données, il suffirait d'un coup d'œil jeté sur les bazars de Bokhara, Khiva et Karshi, pour se convaincre de l'importance qu'a pris cette branche du commerce russe, et on peut affirmer, sans la moindre exagération, qu'il n'est guère dans l'Asie centrale de maison, voire de tente, où ne se trouve quelque objet manufacturé en Russie. Le trafic le plus considérable est celui du fer fondu, employé principalement aux chaudrons et brocs qu'on importe de la Sibérie méridionale, plus spécialement des usines établies dans les monts Oural. Plus de trois mille chameaux sont employés pour ce seul article, par suite des transactions qui se font avec Bokhara, Tashkend et Khiva. Après le fer fondu viennent le fer brut et le bronze, les cotonnades russes, les batistes, mousselines, etc., les *samovars*, les armes et la coutellerie. Le drap, vu son prix élevé, n'a que peu d'acheteurs, et il est rare d'en trouver sur son chemin. De Bokhara et de Karshi, les articles ci-dessus sont transportés, non-seulement dans le reste du Turkestan, mais à Maymene, à Hérat et jusques à Kandahar et Kaboul. Ces deux dernières villes sont, il est vrai, plus près de Peshawur et de Kurratchee, mais les marchandises russes n'en sont pas moins préférées, bien que très-inférieures à celles que l'Angleterre fabrique.

Ceci peut paraître surprenant, et cependant rien de plus

simple. Orenburg, par rapport à Bokhara, est exactement aussi éloignée que Kurratchee, et cette dernière ville, faisant partie du domaine anglo-indien, pourrait devenir l'avant-poste du commerce britannique. Se rendre de là, par Herat, jusque dans l'Asie centrale, serait infiniment plus facile que de traverser les déserts qui séparent la Russie des trois khanats centro-asiatiques. Si donc le commerce anglais y est supplanté par le commerce russe, il faut l'attribuer, — c'est du moins mon humble avis, — aux causes suivantes :

1° Les relations commerciales de la Russie et de la Tartarie ont déjà quelques siècles d'existence, et celles que ce dernier pays peut avoir avec l'Angleterre sont relativement toutes nouvelles ; or on sait avec quelle ténacité les Orientaux persistent dans leurs routines traditionnelles.

2° Les Russes, occupant les frontières adjacentes, connaissent mieux le goût et les exigences des centro-asiatiques ; ils possèdent, à cet égard, plus d'expérience que les manufacturiers de Birmingham, Manchester et Glasgow, condition d'infériorité à laquelle il ne sera porté remède que lorsque des voyageurs européens pourront se mouvoir librement au sein de ces contrées où la moindre excursion est aujourd'hui accompagnée de tant de périls. Je parle ici de l'Afghanistan, tout aussi bien que de Bokhara.

3° La route d'Hérat, d'ailleurs très-praticable, a de quoi éloigner les négociants étrangers qu'effarouche l'organisation systématique d'un gouvernement fondé sur le pillage. A cet égard, ce que nous avons déjà dit [1] nous dispense de tout développement. Indépendamment de ses relations commerciales avec la Russie, le Turkestan en entretient d'autres, à peu près interrompues, avec la Perse où, par la voie d'Hérat, elle expédie des toisons d'agneau, des fruits secs, des substances tinctoriales et certaines étoffes indigènes, prenant en échange une grande quantité d'opium venu de Meshed [1], et quelques denrées anglaises importées par la maison Ralli et compagnie, du sucre

1. Voir chapitre XIV.

par exemple, et de la coutellerie. Entre Meshed et Bokhara, il existe une route qu'on peut parcourir en dix jours, mais les caravanes sont réduites à faire par Herat un grand détour qui exige trois fois plus de temps. Du Kaboul arrive à Bokhara une espèce de châle de coton, rayé de blanc et de bleu, que les Tartares appellent *pota* et qui, chez les Afghans, porte le nom de *lunghi*. On s'en sert généralement pour les turbans d'été; peut-être est-ce un objet de manufacture anglaise importé par la voie de Peshawur, et il se vend exceptionnellement bien, parce qu'il se trouve conforme au goût indigène. Les Kabouli apportent en outre de l'indigo et plusieurs variétés d'épices, en échange desquelles ils prennent des calicots russes, du thé, du papier.

Il ne se fait avec la Chine qu'un commerce insignifiant de thé et de porcelaines; mais les articles diffèrent essentiellement de ceux qu'on voit en Europe. Les Chinois mettent rarement le pied sur la frontière; presque toutes les communications entre eux et les trois khanats ont lieu par l'entremise des Kalmouk et des musulmans.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans dire un mot du commerce que font les Hadjis avec la Perse, l'Inde, l'Arabie et la Turquie. Le lecteur croira peut-être que je plaisante, mais mon expérience personnelle me permet d'affirmer que ces pèlerins mendiants se livrent à un trafic d'une certaine importance. Mes cinquante ou soixante compagnons de voyage, quand je revins de l'Asie centrale à Hérat, apportèrent avec eux, de Bokhara, cinq à six cents foulards et environ deux mille couteaux, trente pièces de soie venant de Namengan, une grande quantité de *dappi* du Khokand[2], etc., etc. Je parle

1. L'opium, qu'on appelle *teryak*, se prépare ainsi qu'il suit dans le sud-est de la Perse : sur la tête du pavot encore à mi-chemin de sa maturité complète, on pratique de trois côtés des incisions longitudinales, à une certaine heure du soir. Le lendemain matin, une substance qui ressemble à la rosée se montre sur les endroits ainsi entamés ; on doit l'enlever avant que le soleil ait paru, et c'est en la faisant bouillir qu'on obtient le « teryak. » Il pourra paraître singulier que des trois blessures ainsi faites au pavot jaillissent des substances de qualité différente; celle qui découle de l'ouverture médiane est toutefois préférée aux deux autres.

2. Calottes sur lesquelles le turban est roulé.

d'un seul convoi et d'une seule route. En fait d'importation, il faut également tenir compte des Hadjis, car on s'assure aisément que la plus grande partie de la coutellerie européenne introduite dans l'Asie centrale, l'a été par ces utiles vagabonds.



XXIII

Suprématie spirituelle du Bokhara. — Une alliance nécessaire, mais impossible. — Craintes inspirées par l'Afghanistan. — La mort de Dost Mohammed. — Fêtes royales à cette occasion. — Les Afghans dénoncés comme renégats. — Diplomatie élémentaire des Turkomans. — Sage politique ébauchée par le Khiva. — Un proverbe arabe. — Rapports d'étiquette avec la Turquie. — Un empire manqué. — L'Iran et le Touran. — Prestige détruit. — Duplicité russe et flegme oriental.

I

Relations intérieures. — D'après ce que j'ai déjà dit au sujet des événements accomplis en dernier lieu dans le Khiva et le Khokand, on peut déjà se faire une idée assez juste des termes dans lesquels les différents khanats vivent entre eux. Je n'en grouperai pas moins ici quelques faits, susceptibles d'éclaircir encore la situation générale.

Commençons par le Bokhara. Ce khanat qui, même avant l'Islamisme, jouait un rôle prédominant, a toujours conservé sa supériorité, nonobstant les révolutions survenues depuis; il est regardé, encore aujourd'hui, comme le berceau de la civilisation centro-asiatique. Ni le Khokand, ni Khiva, — non plus que les autres petits khanats du midi ou l'Afghanistan lui-même, — n'ont cessé un seul jour de reconnaître sa suprématie spirituelle. Ils louent, ils exaltent à l'envi les Mollahs de la « noble Bokhara » et son instruction religieuse; mais là s'arrête leur enthousiasme, car toutes les tentatives faites par les émirs de

Bokhara pour accroître leur puissance politique au moyen de leur influence sacerdotale, ont échoué de la manière la plus absolue, non-seulement dans les khanats, mais encore dans les cités indépendantes. Des politiques à vue courte pourraient inférer, des guerres entreprises par l'émir Nazr-Ullah contre le Khiva et le Khokand, que Bokhara, sous le coup d'une invasion russe, voudrait à tout prix organiser une alliance défensive. Cette hypothèse n'a rien de fondé. Bokhara n'a jamais formé de tels projets. Les campagnes de l'Émir ne sont que des razzias sur une grande échelle, et je suis fermement convaincu que si la Russie marchait vivement à la réalisation de ses projets sur l'Asie centrale, les trois khanats, bien loin de se prêter une mutuelle assistance au moment du péril, fourniraient eux-mêmes à l'ennemi, par leurs dissensions intestines, le moyen de les écraser[1]. Le Khiva et le Khokand doivent donc être regardés comme les irréconciliables ennemis du Bokhara; ce dernier État pourtant ne les redoute guère, et la seule rivalité qui lui devienne chaque jour plus formidable, la seule qui menace sa domination dans l'Asie centrale, est celle de l'Afghanistan.

Inutile de le dire, ces craintes n'avaient jamais été plus vives que pendant la marche victorieuse de Dost-Mohammed-Khan vers les bords de l'Oxus. L'émir Nazr-Ullah ne se dissimulait pas que le vieil Afghan ne lui pardonnerait jamais le tour infâme dont il l'avait rendu victime, dans la personne de son fils, quand ce dernier vint réclamer l'hospitalité de Bokhara[2]; de plus, ayant ouï dire que Dost-Mohammed, réconcilié avec les Anglais, était maintenant à leur solde, l'Émir put soupçonner un moment que la Grande-Bretagne se servait de cet instrument pour venger l'horrible assassinat de Conolly et de Stoddart. Ce fut donc, ce dut être du moins avec les plus sombres pressentiments sur les destinées futures de son royaume, que le despote tartare descendit

1. Faisons remarquer, cependant, que si les derniers événements (mai, juin 1865) ont été fidèlement rapportés, ce serait avec l'aide des troupes bokhariotes, que le souverain du Khokand aurait momentanément arrêté les progrès de l'armée russe. (*Note du traducteur.*)

2. Voir l'*Histoire des Afghans*, par Ferrier, page 336.

dans la tombe. Les appréhensions de son fils n'étaient pas moindres, au moment où ce dernier lui succéda sur le trône. Mozaffar-ed-din était dans le Khokand lorsque lui arriva la nouvelle que Dost-Mohammed venait de mourir. L'heureux porteur de ce message reçut un présent de mille *tenghe;* on improvisa le même jour des réjouissances publiques; l'Émir choisit cette occasion pour compléter le nombre légal de ses épouses, en prenant pour quatrième femme la fille cadette de Khudayar-Khan. Ce grand effroi s'est dissipé, il faut bien le dire; mais un sentiment de « respect » lui a survécu, Bokhara sachant fort bien que les Afghans, par suite de leur alliance avec l'Angleterre, peuvent mettre en ligne plusieurs milliers de soldats régulièrement instruits au métier des armes.

Avec cette conscience de la supériorité afghane, et certain de ne pouvoir lutter contre elle, l'État rival adopte pour politique de la contrecarrer autant que possible par d'incessantes intrigues. Il ne lui est pas difficile de décrier dans tout le Turkestan, comme apostats de l'Islam, les nouveaux alliés de l'Angleterre, et cette espèce d'anathème a déjà eu pour résultat de restreindre dans de fortes proportions, pendant ces dernières années, le commerce fait avec le Kaboul. Nous avons déjà dit que les Tekke et les Salor sont régulièrement à la solde du Bokhara. Durant le siége d'Herat, le vieux souverain afghan s'étonnait de voir que, malgré les présents dont il les comblait, les Turkomans continuaient à gêner ses communications, et venaient faire des prisonniers jusque dans les rangs de sa propre armée. Il avait sans doute oublié tout à fait ses véritables ennemis, les *tilla*, les pièces d'or Bokhariotes; les Turkomans, en effet, sont toujours du côté qui paye le mieux. Ainsi peut s'analyser la politique intérieure du Bokhara.

Le Khiva se trouve fort affaibli par ses guerres continuelles avec des tributaires toujours en révolte, — les Yomut, les Tchaudor, les Kasak; — la supériorité numérique est du côté de Bokhara, et le seul obstacle à la conquête du premier de ces États par le second, est la bravoure de la population ozbeg. Allahkuli fut le premier, m'a-t-on dit, à concevoir l'idée d'une alliance défensive contre cette puissance russe que l'on voit grandir sans cesse du côté de l'Asie centrale. Probablement

à la suggestion de Conolly, un de ses ambassadeurs alla porter à Bokhara et au Khokand la proposition de se prêter des secours mutuels contre l'ennemi commun. Bokhara ne se borna pas à décliner les engagements qu'on voulait lui faire prendre, et manifesta au contraire une certaine tendance à marcher de concert avec la Russie. Le Khokand, en revanche, aussi bien que Sheri-Sebz et Hissar (ces deux villes étaient alors en guerre avec l'Émir), se montrèrent disposées à écouter les propositions du Khiva. Mais l'union projetée ne prit jamais d'autre consistance que celle d'une simple aspiration, destinée à demeurer sans effet[1]. La difficulté qu'on devait trouver à la réaliser est admirablement mise en lumière par un vieux proverbe arabe, où les Centro-Asiatiques retrouvent l'image fidèle de leur caractère national. Voici ce dicton, qu'ils ont familièrement adopté : « A Roum sont les bénédictions du ciel, la bienfaisance à Damas, la science à Bagdad ; mais dans le Turkestan les rancunes et la haine[2]. »

Le Khokand, grâce aux luttes continuelles entre les Kiptchak, les Kirghiz et les Kasak, est en proie aux mêmes maux que le Khiva. Ajoutons-y la couardise excessive de ses habitants ozbeg, et l'on cessera de s'étonner que le plus vaste et le plus populeux des trois khanats soit continuellement à la merci de l'ambition bokhariote.

II

Relations extérieures. L'Asie centrale, considérée comme corps politique, n'a de relations à l'étranger qu'avec la Turquie, la Perse, la Chine et la Russie.

Le Sultan de Constantinople est regardé comme chef de la religion et Khalife ; et attendu que les trois Khans du Turkestan recevaient au moyen âge de leur suzerain, le khalife de Bagdad, — et par manière d'investiture, — une des grandes charges de cour, cette ancienne étiquette subsiste encore aujourd'hui. A leur

1. Nous sommes tenus de renvoyer à une des notes précédentes, pour signaler le démenti donné par les faits à la prédiction du jeune voyageur.
(*Note du traducteur.*)

2. *El bereket fi Roum, el muruvet fi Sham, el ilm fi Bagdad, el bogz ve adavet fi Mavera ül-nehr.*

accession au trône, ces princes se croient tenus de solliciter par une ambassade extraordinaire, qu'ils envoient à Stamboul, les distinctions honorifiques autrefois conférées à leurs prédécesseurs. Le Khan de Khiva revendique le rang de grand échanson, l'Émir de Bokhara, celui de *Reis* (gardien de la religion), et le Khan de Khokand celui de connétable. Ces fonctions de cour furent toujours tenues en haute estime, et il m'a été dit que ces différents dignitaires remplissent régulièrement, une fois par année, les devoirs de leur charge. Mais le lien qui les rattache à Constantinople n'existe pas autrement et n'a pas d'autre résultat. Les sultans n'exercent aucune influence politique sur les trois khanats. Il est bien vrai que pour les habitants de l'Asie centrale, le nom de Roum (appliqué par eux à la Turquie), conserve le prestige et le rayonnement qui s'attachait jadis à celui de Rome, avec lequel ils l'ont identifié; mais les princes ne paraissent pas dupes de cette illusion populaire, et ne reconnaîtraient pas volontiers la prédominance du sultan, si la Porte n'avait soin de joindre aux firmans d'investiture, aux « licences de prier, » un cadeau de quelques centaines ou de quelques milliers de piastres. Dans le Khiva et le Khokand les firmans du grand-seigneur se lisent encore avec une certaine solennité, certains témoignages de respect et de vénération. Le premier de ces deux khanats a été représenté à Constantinople pendant une période de dix ans, par Shükrullah-Bay; le second, sous le règne de Mollah-Khan (il y a quatre ans à peine), avait aussi son ambassadeur, Mirza-Djan. Conformément aux anciens usages, ces employés étaient entretenus aux frais de l'État, parfois pendant plusieurs années de suite, et cette charge, peu compatible avec la gêne actuelle du budget des affaires étrangères, n'en est pas moins maintenue par le sultan comme l'indispensable équivalent de ses prétentions à l'empire spirituel de toute l'Asie.

Il fut un temps où les souverains ottomans auraient pu étendre leur influence politique jusque dans ces régions lointaines, un moment tirées de leur somnolence orientale, avant le règne de Pierre le Grand. Comme dynastie turque, la maison d'Osman pouvait faire sortir de tous ces éléments homogènes auxquels la rattachent une incontestable communauté de lan-

gage, de religion et d'histoire, un empire qui des rivages de l'Adriatique se fût étendu jusqu'aux frontières de la Chine; empire plus puissant que celui pour la construction duquel le grand Romanov, aux prises avec les matériaux les plus dissemblables et les plus rebelles, dut employer tour à tour la force et la ruse. Les Anatoliens, les Azerbaydjanis, les Turkomans, les Ozbeg, les Kirghiz et les Tartares, telles sont les parties intégrantes du colosse imposant qui aurait pu s'élever alors, et qui eût certainement opposé à ses compétiteurs du nord une résistance tout autre que la Turquie actuelle.

Il est rare que, malgré le voisinage, Khiva et Bokhara échangent des ambassades avec la Perse. Il suffit que le pays ait ouvertement adopté les principes de la secte shiite, pour qu'un mur d'airain s'élève entre ces deux peuples fanatiques, pareil à celui qui séparait, il y a trois cents ans, à l'avénement du protestantisme, les deux grandes catégories des chrétiens d'Europe. A ce sentiment d'animosité religieuse, il faut ajouter l'hostilité traditionnelle que l'histoire signale entre les races iranienne et touranienne, et nous nous ferons alors une idée du gouffre moral qui sépare deux grandes nations naturellement juxtaposées. La Perse qui, suivant la logique des choses, devrait servir à introduire dans le Turkestan les bénéfices de la civilisation moderne, n'exerce pas sur les destinées de ce pays la plus légère influence. Impuissante à préserver des Turkomans ses propres frontières, la honteuse défaite qu'elle a subie à Merv dans une expédition dirigée en réalité contre le Bokhara, (nous en avons parlé précédemment), a complétement annihilé son prestige. Elle est fort peu redoutée dans les trois khanats où les Tartares affirment qu'« en donnant aux Persans une tête et des yeux (c'est-à-dire de l'intelligence) Dieu leur a refusé un cœur (c'est-à-dire du courage). »

Les relations politiques de la Chine avec l'Asie centrale sont si rares et si insignifiantes qu'elles méritent à peine d'être mentionnées. C'est tout au plus si, de siècle en siècle, il s'établit une correspondance éphémère. Les émirs envoient de temps en temps à Kashgar quelques agents officiels; mais jamais les Chinois ne s'aventurent jusqu'à Bokhara. L'Empire du milieu négocie plus fréquemment avec le Khokand, mais il n'envoie

aux barbares musulmans que des fonctionnaires tout à fait subalternes.

Il n'en est pas de même pour la Russie. Depuis longtemps maîtresse des provinces qui bornent au nord les déserts du Turkestan, les besoins d'un commerce actif ont dirigé tout particulièrement son attention sur ce qui se passait dans les trois khanats, et motivé une série d'efforts à laquelle il n'existe d'autre issue que l'occupation définitive de tout leur territoire. Les progrès de la Russie, ralentis à la vérité par les obstacles naturels qui la séparent de ces futurs domaines, n'en sont peut-être pour cela que plus certains. Les trois khanats manquent seuls, maintenant, à l'immense royaume tartare que rêvait Ivan Vasilyevitch (1462-1505), et qu'il avait entrepris d'annexer à ses provinces russes, inaugurant ainsi un plan de conquête qui depuis Pierre le Grand a été suivi, avec une ardeur silencieuse, par tous les monarques à qui sa couronne est successivement échue.

Cette politique n'est pas lettre close pour les khanats eux-mêmes. Les princes et les peuples se doutent bien du danger qui les menace, et, s'ils se laissent endormir dans une sécurité trompeuse, c'est uniquement par cette insouciance orientale que favorise une aveugle foi dans les dogmes d'une religion fataliste. Le plus grand nombre des Centro-Asiatiques avec lesquels j'ai pu traiter ce sujet, se bornaient à remarquer que le Turkestan est doublement protégé : 1° par le grand nombre de saints qui reposent dans son territoire, à l'ombre de la « noble Bokhara; » 2° par les immenses déserts qui l'environnent.

A part quelques marchands ayant séjourné en Russie, la masse du peuple ne resterait pas indifférente au bouleversement des institutions actuelles : quant à ceux-ci, bien qu'ils détestent, à l'égal de leurs compatriotes, tout ce qui n'est pas musulman, ils ne tarissent pas en éloges sur l'amour de la justice et l'esprit d'ordre qui caractérisent les « Infidèles. »



XXIV

Rivalité de l'Angleterre et de la Russie; — Sang-froid britannique; — Question sociale, question de conquêtes; — L'Angleterre recule, la Russie avance; — Les trois pyroscaphes de la mer d'Aral; — Au bord du Jaxartes; — Aux frontières du Khokand; — Perspectives ultérieures, et souvenirs d'il y a trente ans; — Perowski et Vitkovitsh; — *Ne sutor ultrà crepidam;* — Adieux du Derviche à ses lecteurs.

Depuis mon retour en Angleterre, j'ai entendu traiter de chimères absurdes la rivalité de la Grande-Bretagne et de la Russie en ce qui touche l'Asie centrale : — « Ne nous parlez plus, disait-on, d'une question épuisée et hors de mode. Les tribus du Turkestan sont encore adonnées à la vie sauvage, elles ont des mœurs grossières et barbares; nous devons, en conséquence, nous féliciter que la Russie prenne à son compte la tâche onéreuse et méritoire de civiliser ces régions lointaines. L'Angleterre n'a pas le plus léger motif pour envier ou jalouser cette politique progressive. »

Encore pénétré d'horreur au souvenir des cruautés dont j'avais été témoin dans le Turkestan, et que j'ai tâché d'esquisser en consignant ici le récit de mon voyage, je débattis longtemps, avec moi-même, la question de savoir si le point de vue politique des hommes qui me tenaient ce langage était véritablement celui auquel je devais me placer. Il est évident pour moi que la civilisation chrétienne, incontestablement la plus noble et la plus glorieuse de celles qui ont jusqu'ici main-

tenu les rapports de la société humaine, serait un bienfait pour l'Asie centrale, mais je ne voyais pas aussi clairement que l'Angleterre, maîtresse de l'Inde, dût envisager de sang-froid les envahissements graduels de la Russie en Orient. La portée politique de la question domine, selon moi, sa portée sociale.

Le règne des utopies a fait son temps. Nous ne sommes pas russophobes à ce point de croire que le moment arrive où le Cosaque-Russe et le Cipaye Anglo-Indien, placés comme sentinelles sur leurs frontières respectives, vont être en passe de croiser le fer. Ce choc des deux grands colosses dans l'Asie centrale, qui hante depuis trente ou quarante ans l'imagination de nos songe-creux politiques, nous paraît encore sujet à bien des ajournements; mais, si les événements se déroulent avec lenteur, ils n'en vont pas moins au même but. On me permettra donc d'exposer ici, avec tout le calme d'un spectateur désintéressé, pourquoi je blâmerais l'Angleterre si elle restait indifférente aux progrès des Russes dans le centre de l'Asie.

Il faut se demander d'abord si la Russie se fraye constamment de nouvelles routes vers le sud; cela étant, il faut savoir jusqu'où l'ont amenée actuellement ces efforts continus. Ils n'ont attiré l'attention que depuis environ vingt-cinq ans. L'occupation de l'Afghanistan par les Anglais, et l'alliance russo-persane qui conduisit à l'expédition contre Khiva, furent le point de départ des correspondances diplomatiques engagées par les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres au sujet du Turkestan. Depuis cette époque, un certain calme a succédé aux premiers orages. La Grande-Bretagne, découragée par l'avortement de ses plans, est rentrée dans ses limites; mais la Russie n'a pas cessé d'avancer en silence, et d'importantes modifications ont reculé ses frontières du côté du Turkestan. A l'ouest de l'Asie centrale, — par exemple sur la mer d'Aral et sur ses côtes, — l'influence Moscovite s'est considérablement accrue. Sauf l'embouchure de l'Oxus, toute la partie occidentale de la mer d'Aral est reconnue territoire russe. Sur cette mer elle-même sont entretenus à l'heure présente trois *steamers* auxquels le khan de Khiva permet d'avancer jusqu'à

Kungrat[1]. Ils ne sont là, dit-on, que pour protéger les pêcheries, mais on peut, avec quelque probabilité, leur attribuer une autre destination, et personne ne doute, à Khiva, que les troubles récents de Kungrat, ainsi que les conflits toujours plus fréquents entre les Kasak et les Ozbeg, ne se rattachent, de manière ou d'autre, à la présence de ces prétendus « bateaux de pêche. »

Il n'y a là, cependant, que des combinaisons secondaires. La véritable ligne d'opération doit être cherchée sur la rive gauche du Jaxartes. Ici, nous trouvons les avant-postes russes appuyés par une chaîne non interrompue de forts et de murailles poussés aujourd'hui jusqu'à Kalè Rehim, c'est-à-dire à trente-deux milles de Tashkend, ville importante qu'on peut envisager, je l'ai déjà dit, comme la clef de l'Asie centrale. Cette route, traversant moins de déserts qu'aucune autre, est également bien choisie à différents points de vue. Nul doute qu'une armée n'y fût exposée à plus de surprises; mais elles sont moins redoutables, après tout, que la violence des éléments déchaînés ailleurs. D'un autre côté, sur les frontières orientales du Khokand, par delà Namengan, les Russes continuent aussi à se rapprocher de plus en plus; et du temps de Khudayar Khan, plusieurs rixes avaient déjà eu lieu dans ces parages entre les Khokandi et les enfants perdus de l'invasion moscovite.

Donc, l'accomplissement continu des projets russes sur l'Asie centrale ne saurait être révoqué en doute. Si nous ne considérons que les intérêts généraux de la civilisation, nous ne pouvons qu'applaudir à leur succès et souhaiter que rien ne le retarde. Mais encore faut-il se demander, — question délicate et compliquée, — ce que pourront être les conséquences ultérieures d'un pareil agrandissement. Il est difficile de savoir si l'annexion de Bokhara elle-même suffirait à la Russie, ou si

1. Si les vaisseaux russes ne remontent pas l'Oxus au delà de ce point, on ne doit l'attribuer qu'aux nombreux bancs de sable qui sèment d'obstacles, déplacés à chaque instant, le cours du grand fleuve. Je suis surpris que Burnes ait parlé si légèrement des facilités qu'il offre à la navigation. Selon des bateliers qui ont passé leur vie entière sur l'Oxus, et dont j'ai recueilli personnellement le témoignage, les bancs de sable changent si souvent de position que la pratique et les observations de la veille deviennent inutiles dès le lendemain.



elle accepte l'Oxus comme la limite définitive de ses futurs Etats. Sans vouloir me perdre en considérations politiques, je me bornerai à remarquer que le cabinet de Saint-Pétersbourg, après tant de sacrifices accomplis avec persévérance pendant des années et des années, voudra probablement s'assurer une compensation moins insuffisante que ne serait la conquête des oasis du Turkestan. J'aimerais à voir le politique assez hardi pour affirmer que la Russie, une fois en possession de ces contrées, saura résister à la tentation d'avancer elle-même, ou par ses délégués, jusque dans l'Afghanistan et l'Inde septentrionale, ces pays où l'intrigue n'a jamais manqué de porter fruit. Du temps où les colonnes russes commandées par Perowski, massées sur la rive occidentale de la mer d'Aral, projetaient jusques à Kaboul leur ombre de mauvais augure, — du temps où le spectre de Vitkovitsh[1] se dressait dans cette ville et à Khandahar, — on prévoyait, ce me semble, des complications analogues, on les regardait comme imminentes. Ce qui est arrivé déjà ne peut-il se représenter une seconde fois sous l'empire des mêmes nécessités[2]?

J'en ai dit assez, je pense, pour justifier la surprise douloureuse avec laquelle je vois l'Angleterre méconnaître les dangers ultérieurs dont la menace l'envahissement de l'Asie centrale.

1. Ainsi se nommait l'agent russe, que le cabinet de Saint-Pétersbourg dépêcha dans l'Afghanistan (1838), avec des sommes considérables destinées à faciliter les intrigues anti-britanniques.

2. Au moment où je trace ces lignes, un correspondant du *Daily-telegraph* lui écrit de Saint-Pétersbourg (10 octobre 1864), pour lui annoncer que les Russes ont déjà pris Tashkend. On peut révoquer en doute l'authenticité de la nouvelle, mais il est parfaitement certain que les troupes du tzar sont en mouvement de ce côté. (*Note de l'auteur.*)

Les feuilles parisiennes du 8 mars 1865 ont publié la note suivante qui montre à quel point M. Vambéry s'exagérait peu les empiétements de la Russie vers l'Asie centrale : l'*Invalide russe* contient une ordonnance du ministère, relative à l'organisation de la nouvelle province russe. — « Elle sera formée de toute l'étendue de territoire limitrophe aux principautés de l'Asie centrale, depuis la mer d'Aral jusqu'au lac Issik-Koul. La nouvelle province sera administrée par un gouverneur général, qui commandera en même temps les troupes de garnison. » Tel a été le point de départ de la campagne qu'on dit avoir avorté pour le moment, mais sans l'établir d'une façon bien positive. L'*Invalide russe*, dans ses numéros des premiers jours de juillet, rendait compte d'un nouveau combat tout à l'avantage des troupes envoyées par le tzar. Il a depuis enregistré la nouvelle officielle que Tashkend était prise et serait « provisoirement » occupée. (*Note du traducteur.*)

Quant à savoir si le lion britannique et l'ours russe lutteront un jour directement pour la possession de ces régions lointaines, ou s'ils en viendront au partage pacifique d'une proie commune, c'est ce qu'un humble derviche, voué simplement aux études philologiques, ne saurait se permettre de pressentir. « *Ne sutor ultrà crepidam* » disait le proverbe latin, et la sagesse des nations me conseille aussi de ne pas mettre plus longtemps à l'épreuve la patience de mes lecteurs.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. FORMAT IN-FOLIO.

[A]chard (Am.) : *Bade et ses environs.* 1 magnifique vol. contenant 28 grandes lithographies et 29 gravures sur bois, rel. en percal. 100 »

[C]ervantès Saavedra (Miguel de) : *L'ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*, trad. par L. Viardot. Édit. de grand luxe, contenant 376 dessins de Gustave Doré, gravés sur bois par Pisan. 2 magnifiques vol. cart. richement. 160 »

[C]hateaubriand (De) : *Atala*. Édit. de grand luxe, avec 44 dessins de G. Doré (30 belles compositions tirées à part, et 14 autres belles grav. insérées dans le texte). 1 magnifique vol. cart. richement. 60 »

[D]ante Alighieri : *L'Enfer*. Édit. de grand luxe, contenant la traduction française de P. A. Fiorentino, le texte italien et 76 grandes compositions de G. Doré, gravées sur bois et tirées à part. 1 magnifique vol. cartonné richement. 100 »

Le même ouvrage, texte italien seul, également illustré des 76 grandes compositions de G. Doré. 1 magnifique vol. cart. rich. 150 »

Lallemand (Ch.) : *Les Paysans badois*. 1 vol. contenant 16 grandes planches coloriées et 12 vignettes dans le texte. Rel. en percaline. 12 »

Trémaux (P.) : *Voyage dans la Nigritie, au Soudan oriental et dans l'Afrique septentrionale.* Grand atlas de 51 planches, avec texte, cartes, etc. 120 »

(En outre, 2 vol. in-8 : *Égypte et Éthiopie*, prix, 6 fr.; *le Soudan*, prix, 6 fr.)

— *Parallèle des édifices anciens et modernes du continent africain.* Grand atlas de 82 planches en partie coloriées, avec texte, cartes, etc. 130 »

— *Exploration archéologique en Asie Mineure.* Formera 43 livr. de 5 planches et texte. Les premières livraisons sont en vente. Prix de chaque livraison. 10 »

II. FORMAT IN-4.

[B]aric : *Martin Landor* ou *la Musique enseignée aux enfants*, par Kroknotzki. 1 vol. 16 pl. color. cart. 5 »

Bertall : *Les Infortunes de Touche-à-tout.* Histoires amusantes pour les petits enfants. 1 vol. (24 pl. coloriées) cart. 3 »

Bible populaire (La). Histoire illustrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. l'abbé Drioux. 140 livr. de 8 pages, formant 2 vol. gr. in-8, illustrés de 620 vignettes. Chaque volume broché, 7 fr. 50

On peut se procurer l'ouvrage par livraisons ou par volumes.

Chaque volume se vend séparément.

Delbrück (Jules) : *Les Récréations instructives*, sur les animaux les arts, les sciences, enrichies d'images, de rondes enfantines, musique avec accompagnement de piano pour petites mains. 4 séries formant chacune 1 vol. Chaque volume séparément. 12 »

La reliure en percal., tranches jaspées, se paye par série 1 fr. 75; en percal., tranches dorées, 2 fr. 75; en percal. rouge, tranches dorées, 3 fr. 75.

Histoire populaire de la France. L'histoire populaire de la France, publiée en 212 livr. à 10 c. (de 8 pages chacune), forme 4 vol. gr. in-8, illustrés de 1358 vignettes. Chaque vol. br. 6 »

On peut se procurer l'ouvrage par livraisons ou par volumes.

Chaque volume se vend séparément.

Lamartine (Alph. de) : *Graziella*. Édition de grand luxe, avec 35 grav., composition d'Alf. de Curzon, et 9 vign. 1 vol. in-4 rich. cart. 25 »

Laujon (Léon de) : *Contes et Légendes*, illustrés par G. Doré. 1 vol. br. 10 »

Le Foyer des Familles. Magasin catholique illustré. — Les années 1860, 1861, 1862 et 1863 du *Foyer des Familles* forment chacune un beau volume de 416 pages, illustré de plus de 360 vign. Chaque volume se vend, broché, 5 fr. 50; relié en percal., tranches jaspées, 7 fr.; tranches dorées, 7 fr. 50.

L'Épine (Ern.) : *Histoire du capitaine Castagnette.* 1 vol. (43 vign.). 6 »

Le cartonnage en percal. gaufrée dorée se paye en sus 2 fr.

— *La Légende de Croque-Mitaine.* 1 vol. (120 vignettes). 15 »

Le cartonnage en percaline gaufrée dorée se paye en sus 3 fr.

Le Tour du Monde. Voy. ci-après.

Trim : *Albums* pour les enfants de trois à six ans, coloriés et cartonnés :

ABC Trim, alphabet enchanté, illustré par Bertall. 3 »

La Journée de deux petits garçons; Histoire du bon Toto et du méchant Tom, illustrée par Jundt. 3 »

Jean Bourreau, le bourreau des bêtes, illustré par Jundt. 3 »

La Poupée, illustrée par Jundt. 3 »

Le Calcul amusant, illustré par Bertall. 3

Les Défauts horribles, illustrés par Jundt :

I. *Gourmands et malpropres*. 3 fr.

II. *Menteurs, envieux, curieux, criards et trépignards*. 3 fr.

III. *Le Poltron*. 3 fr.

Les Bêtes. Cours d'histoire naturelle et de morale, illustré par Bertall. 3 »

Pierre l'Ébouriffé. Joyeuses histoires. Trad. de l'allemand du docteur Hoffmann, sur la 360e édition. 3 »

Histoire comique et terrible de Loustic l'Espiègle, illustré par Bertall. 3 »

Histoire de Jean-Jean gros pataud, illustrée par Pelcoq. 3 »

III. FORMAT GRAND IN-8.

Le cartonnage, soit en percaline, soit en demi-reliure chagrin, tranches dorées, se paye 4 fr. en sus des prix ci-après indiqués.

About (Edm.) : *Le Roi des montagnes* (158 vign. par G. Doré). 1 vol. 5 »
Biard : *Deux ans au Brésil.* 1 vol. 20 »
Burton (Le capit.) : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, trad. de l'anglais. 1 vol. (40 vign.). 10 »
Colart : *Histoire de France méthodique et comparée*, avec tableaux synoptiques et 77 grav. sur acier. Nouv. édit. 1 vol. gr. in-8 oblong. 13 fr. 50
Cartonné. 15 »
De la Palme, conseiller à la Cour de cassation : *Le Grand-Père*. Contes à mes petits-enfants. 1 vol., pour chacune des pages duquel M. Giacometti a dessiné un riche encadrement reproduisant plusieurs scènes du texte. 10 »
Dufferin (Lord) : *Lettres écrites des régions polaires*, et trad. (25 vign., 3 cartes) 1 vol. sur papier teinté. 5 »
Figuier (L.) : *La Terre avant le déluge.* 4e édit., augmentée. 1 vol. (358 vign.). 10 »
— *La Terre et les Mers*, ou Description physique du globe. 1 vol. (190 vign.). 2e édit. 10 »
— *Histoire des Plantes.* 1 vol (415 vign.), br. 10 »
— *La Vie et les Mœurs des animaux.* — 1re série : *Zoophytes et Mollusques.* 1 vol. illustré de plus de 300 planches. 10 »
— *Le Savant du Foyer*, ou Notions scientifiques sur les objets usuels de la vie. 3e édit. 1 v. 10 »
— *Les grandes Inventions scientifiques, industrielles et artistiques* des temps anciens et modernes. 3e édit. 1 vol. (220 grav.). 10 »
Frédol (Alfred) : *Le Monde de la mer.* 1 magnifique vol. in-8 jésus, contenant 22 planches gravées sur acier et tirées en couleur, et 198 grav. sur bois. 30 »
Gastineau (Benjamin) : *Chasses au lion et à la panthère en Afrique.* 1 vol. (17 dessins par G. Doré). 1 »
Guillemin (Am.) : *Le Ciel.* Simples notions d'astronomie. 2e édit. 1 magnifique vol. in-8 jésus, illustré de 11 planches tirées en couleur et de 216 grav. sur bois. 20 »
Gumpert (Mme Thècle de) : *Le Monde des enfants.* Contes moraux, trad. de l'allemand. 1 vol. (125 vign.) tiré sur papier teinté. 5 »
Lamartine (Alph. de) : *Jocelyn.* Édit. illustrée de 150 vign. 1 vol. 10 »
Livingstone (Le doct.) : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique centrale.* Trad. de l'anglais. 1 magnifique vol. (45 grav. et 2 cartes). 20 »
Nouveau Magasin des Enfants (Le). Quatre séries illustrées :
Première série : 8 contes par Ch. Nodier, Stahl, Octave Feuillet, Balzac, etc. 1 vol. 10 »
Deuxième série : 5 contes par G. Sand, Alf. de Musset, etc. 1 vol. 10 »
Troisième série : 3 contes par Alex. Dumas, P. de Musset et Éd. Ourliac. 1 vol. 10 »
Quatrième série : 2 contes par Alex. Dumas et Alph. Karr. 1 vol. 10 »
Saintine (X. B.) : *La mère Gigogne et ses trois filles.* Causeries d'un bon papa sur l'histoire naturelle et sur les objets les plus usuels. 1 vol. (171 vign.). 10 »
— *La Mythologie du Rhin*, illustrée par G. Doré. 1 vol. 5 »
— *Le Chemin des écoliers.* 1 vol. (450 vign. par G. Doré). 10 »
Sand (George) : *Les Romans champêtres.*
1re série : *La Mare au Diable; François le Champi.* 1 vol. br. 10 »
2e série : *La petite Fadette; André; la Fauvette du Docteur.* 1 vol. 10 »
Ségur (Mme la comtesse de) : *L'Évangile de la Grand' Mère*, illustré de 40 grav. sur bois dessinées d'après les croquis de Vetter. 10 »
Speke (le capitaine) : *Journal de la découverte des sources du Nil*, avec cartes et gravures d'après les dessins du capit. Grant. 2e édit. 1 vol. 10 »
Taine (H.) : *Voyage aux Pyrénées.* Magnifique volume tiré sur papier teinté (350 vignettes par G. Doré. 10 »
Trésor littéraire de la France (Le). Choix de morceaux remarquables empruntés à tous les grands écrivains de notre pays, et publiés avec l'approbation de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, par la Société des gens de lettres. 1 vol., contenant les *Prosateurs*, illustré de 40 magnifiques gravures sur bois, dessinées par Bayard et tirées à part. 23 »
Le même ouvrage sans les illustrations. 1 volume. 15 »
Le second volume, contenant les *Poëtes*, paraîtra l'an prochain.
Vambéry (Arminius) : *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, à Bokhara et à Samarcand, à travers le grand désert turcoman. Ouvrage trad. de l'anglais par M. E. D. Forgues, et illustré de 43 grav. 1 vol. 10 »

IV. FORMAT IN-18 JÉSUS A 2 FR. LE VOLUME.

La reliure en percaline, tranches jaspées, se paye en sus 75 cent; en percaline, tranches dorées, 1 fr.

1° BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE.

1re Série. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS.

Anonymes : *Chien et Chat.* 1 vol. trad. de l'anglais (45 vign.).
— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 3e édit. 1 vol. imprimé en gros caractères (18 grandes vign.).
— *Les Enfants d'aujourd'hui*, par le même. 1 v. ill.
Carraud : *Historiettes véritables* pour les enfants de quatre à huit ans. 1 vol. (94 vign.).
Fath (G.) : *La Sagesse des enfants.* Proverbes. 1 vol. (100 vign.).
Pape-Carpantier (Mme) : *Histoires et Leçons de choses pour les enfants.* 1 vol. (80 vign.).
Ouvrage couronné par l'Académie.
Perrault, Mmes d'Aulnoy et le Prince de Beaumont : *Contes de fées.* 1 vol. (40 vign.).
Porchat (J.) : *Contes merveilleux.* 2e édit, 1 vol. (21 grandes vign.).
Ségur (Mme la comtesse de) : *Nouveaux Contes de fées.* 5e édit. 1 vol. (46 vign.).

2e série. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS.

Andersen : *Contes choisis*, trad. du danois. 1 vol. (40 vign.).
Anonyme : *Les Fêtes d'enfants*. Scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé Bautain. 1 vol. (41 vign.).
Barrau (Th. H.) : *Amour filial*. Récits à la jeunesse. 1 vol. (41 vign.).
Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes*. 2e édition. 1 vol. (40 vign.). Ouvr. couronné par l'Académie.
Belèze : *Jeux des adolescents*. 2e édit. 1 v. (140 vign.).
Berquin : *Choix de petits drames et de contes*. 1 vol. (40 vign.).
Berthet (Élie) : *L'Enfant des bois*. 1 vol. (61 vign.).
Boiteau (P.) : *Légendes* recueillies pour les enfants. 2e édit. 1 vol. (42 vign.).
Carraud : *La petite Jeanne*, ou *le Devoir*. 1 vol. (20 vign.).
— *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies des *Aventures d'une fourmi*, des *Guêpes*, etc. 1 vol. (50 vign.).
Castillon (A.) : *Les Récréations physiques* 2e édit. 1 vol. (36 vign.).
Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles*. 2e édition. 1 vol. (50 vign.), contenant la musique des rondes.
Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres*. 4e édit. 1 vol. (57 vign.).
Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence*, trad. de l'anglais. 1 vol. (22 vign.).
— *Contes de l'enfance*, trad. de l'angl. 1 vol. (22 vig.).
Fénelon : *Fables*. 1 vol. (20 vign.).
Foë (De) : *La Vie et les Aventures de Robinson Crusoé*. Édit. abrégée. 1 vol. (40 vign.).
Genlis (Mme de) : *Contes moraux*. 1 vol. (41 vign.).
Gouraud (Mlle Julie) : *Lettres de deux poupées*. 1 vol. (59 vign.).
— *Les Mémoires d'un petit garçon*. 1 vol. illustré.
— *Les Mémoires d'un caniche*. 1 vol. (100 vign.).
Grimm (Les frères) : *Contes choisis*, trad. de l'allemand. 1 vol. (40 vign.).
Hauff : *La Caravane*. 1 vol. (40 vign.).
— *L'Auberge du Spessart*. 1 vol. (61 vign.).
Hawthorne : *Le Livre des merveilles*. Trad. de l'anglais. 2 vol.
1re série : 1 vol. (20 vign.).
2e série : 1 vol. (20 vign.).
Chaque série se vend séparément.
Isle (Mlle Henriette d') : *Histoire de deux âmes*. 1 vol. (53 vign.).
Mayne-Reid (Le capit.) : Ouvrages trad. de l'anglais :
— *A fond de cale*. 1 vol. (12 grandes vign.).
— *A la mer*. 2e édit. 1 vol. (12 vign.).
— *Bruin*, ou *les Chasseurs d'ours*. 1 vol. (8 grandes vign.).
— *Le Chasseur de plantes*. 1 vol. (12 grandes vign.).
— *Les Exilés dans la forêt*. 1 vol. (12 grandes vign.).
— *Les Grimpeurs de Rochers*. 1 vol. 20 grandes vig.).
— *Les Peuples étranges*. 1 vol. (8 grandes vign.).
— *Les Vacances des jeunes Boërs*. 1 vol. (12 grandes vign.).
— *Les Veillées de chasse*. 1 vol. (43 vign.).
— *L'habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. (24 grandes vign.).
Ségur (Mme la comtesse de) : *Drames et Proverbes*. 1 vol. (80 vign.).
— *François le Bossu*. 1 vol. (100 vign.).
— *Jean le bon et Jean le mauvais*. 1 vol. (80 vign.).
— *La Sœur de Gribouille*. 2e édit. 1 vol. (70 vign.).
— *L'Auberge de l'Ange-Gardien*. 1 vol. (75 vign.).
— *Le Général Dourakine*. 1 vol. (108 vign.).
— *Les bons Enfants*. 1 vol. (70 vign.).
— *Les deux Nigauds*. 1 vol. (70 vign.).
— *Les Malheurs de Sophie*. 1 vol. (42 vign.).
— *Les petites Filles modèles*. 2e édit. 1 vol. (21 gr. vign.).
— *Les Vacances*. 2e édit. 1 vol. (40 vign.).
— *Mémoires d'un âne*. 5e édit. 1 vol. illustré.
— *Pauvre Blaise*. 1 vol. (75 vign.).
— *Un bon petit Diable*. 1 vol. (100 vign.)
Swift : *Voyage de Gulliver à Lilliput, à Brobdingnag et aux pays des Houynhnms*, trad. et abrégées à l'usage des enfants. 1 vol. (57 vign.).
Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire*. 1 vol. (40 vig.).

3e série. — POUR LES ADOLESCENTS

ET POUVANT FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE POUR LES JEUNES FILLES DE 14 A 18 ANS.

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. 1 vol. (20 vign.).
Catlin : *La Vie chez les Indiens*, trad. de l'anglais. 1 vol. (20 vign.).
Cervantès : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*. Édition à l'usage des enfants. 1 vol. (54 vign.).
Hervé et **de Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique*. 1 vol. (40 vign.).
Homère : *L'Iliade et l'Odyssée*. Édit. abrégée. 1 vol. (30 vign.).
Lanoye (F. de) : *La Mer polaire*. Voyage de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. (26 vign. et des cartes).
— *La Sibérie*. 1 vol. illustré (40 vign).
Lanoye (Ferd. de) : *Les grandes Scènes de la nature*. 1 vol. illustré.
— *Ramsès-le-Grand* ou *l'Égypte il y a 3300 ans*. 1 vol. (40 vignettes).
Le Sage : *Aventures de Gil Blas*. Édit. destinée à l'adolescence. 1 vol. (42 vign.).
Mac Intosch (Miss) : *Contes américains*, trad. par Mme Dionis. 2 vol. (120 vign.).
Chaque volume se vend séparément.
Maistre (Xavier de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. (20 vign.).
Marc-Monnier : *Pompéi et les Pompéiens*. 1 vol. (30 vign.).
Retz (Le cardinal de) : *Mémoires*. Édition abrégée. 1 vol. (40 grav.).

2° BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES.

Les Merveilles du monde invisible, par M. de Fonvieille. 1 vol. (100 vign.).
Les Merveilles de l'architecture, par M. André Lefèvre (40 vign.).
Les Merveilles de l'art naval, par E. Renard, bibliothéc. au dép. des cartes de la marine 1 vol. ill.
Les Merveilles de la météorologie, par MM. Zurcher et Margollé. 1 vol. (20 vign).
Les Merveilles célestes, par M. Flammarion. 1 vol. (40 vign.).
Les Métamorphoses des insectes, par L. Girard, présid. de la Société entomologique. 1 v. (100 vig.)

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

et très-richement illustré

PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES.



« Faire connaître les voyages de notre temps, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude, » tel est le but que l'on s'est proposé en fondant, au commencement de 1860, LE TOUR DU MONDE.

Six années se sont écoulées, douze volumes ont paru, et en poursuivant ce but avec fidélité et conscience, LE TOUR DU MONDE a atteint le succès. Sa publicité s'est étendue au delà des limites de la France : c'est aujourd'hui un recueil européen. Traduit en quatre langues, on le nomme en Italie, *il Giro del mundo;* en Espagne, *la Vuelta al Mondo;* en Angleterre, *all round the World;* en Allemagne, *Globus illustrirte.*

L'expérience du TOUR DU MONDE démontre que la frivolité des esprits est loin d'être aussi générale qu'on l'avait supposé, et que l'on peut même compter par dizaines de mille les lecteurs qui n'ont pas besoin qu'on leur altère la réalité par des fictions, pour s'intéresser aux narrations des voyageurs faites en vue, non-seulement du simple amusement, de la curiosité, de l'inconnu, du goût des aventures ou de l'observation des mœurs, mais aussi de l'art, de l'industrie ou de la science.

Tous les récits publiés par LE TOUR DU MONDE sont contemporains; tous se complètent par des cartes qui constatent l'état le plus récent des connaissances géographiques, et par des photographies ou des dessins rapportés par les voyageurs et qu'ont reproduits sur bois les artistes les plus habiles : MM. G. Doré, Karl Girardet, Thérond, Catenacci et autres. Le nombre des gravures publiées depuis six ans s'élève déja à plus de trois mille six cents.

LE TOUR DU MONDE est ainsi tout à la fois un livre, un atlas et un album. Il tend sans cesse à s'améliorer sous ce triple rapport, parce qu'il y est encouragé par la faveur publique, et surtout parce qu'il a foi dans la nature et l'importance relative des services qu'il peut rendre. Combien les progrès de l'instruction générale ne seraient-ils pas plus rapides, s'il était donné à chaque science de se produire avec le même attrait et par suite avec le même succès! C'est une pensée que doivent avoir présente ceux qui ont à cœur de contribuer à répandre les connaissances utiles : il faut les faire aimer.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.

Un numéro, comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine.

Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN, 26 FR. — SIX MOIS, 14 FR.

Les abonnements se prenent à partir du 1er de chaque mois.

Les six premières années du TOUR DU MONDE (1860 à 1865), formant 12 beaux volumes, sont en vente.
Prix de chaque volume broché, 12 fr. 50 c.
Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 fr.
La reliure par volume ou par année se paye en sus.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

8022. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris